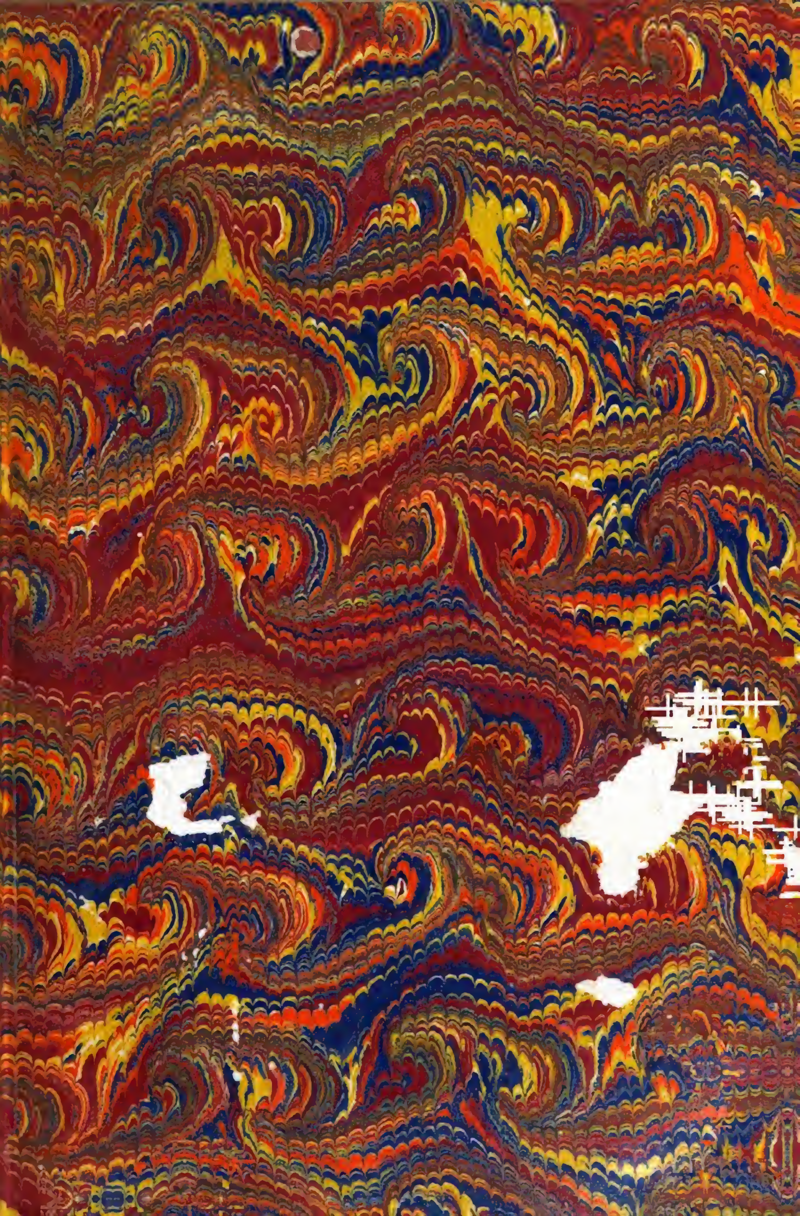
OEUVRES COMPLETES DE M. EUGENE SCRIBE: "OEUVRES COMPLETES" 15







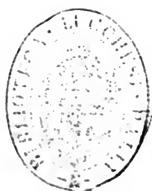


ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.



Une Chaîne … Tome III

ŒUVRES COMPLÈTES

44, RUE DE LA HARPE, 44

1854

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

Comprenant tous les ouvrages composés par M. SCRIBE seul ou en société

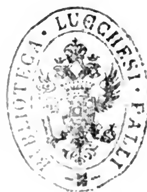
ILLUSTRÉE

DE CENT QUATRE-VINGT-UNE JOLIES GRAVURES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl
G. Staal, Et. David, etc.





PARIS

E. LEBIGRE-DUQUESNE, LIBRAIRE

44, RUE DE LA HARPE, 44

1854





UNE CHAINE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 29 novembre 1841.

Personnages.

EMMERIC D'ALBRET, jeune compositeur	MM. REY.	LOUISE, femme de M. de Saint-Geran.	Mlle PLESSY.
CLERAMBEAU, négociant, son oncle.	SAMSON.	UN DOMESTIQUE de M. de Saint-Geran.	
M. DE SAINT-GERAN, contre-amiral.	MENJAUD.	UN DOMESTIQUE d'Emmeric.	
HECTOR BALLANDARD, avoué.	REGNIER.	UN DOMESTIQUE de l'hôtel.	
ALINE, fille de Clérambeau	Mlle DOZE.	UN NOTAIRE.	

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement d'artiste, appartement très-élégant. — Un piano à droite. Près du piano, et faisant face au spectateur, une table couverte d'un riche tapis et sur laquelle sont des albums, des papiers de musique.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, *entrant par la porte du fond*; EMMERIC, *à droite, assis devant son piano, et la tête appuyée sur sa main.*

HECTOR, *gaiement.* C'est moi... c'est un profane dans le temple des arts!

EMMERIC, *levant la tête.* Mon ami Ballandard!

HECTOR. Je te dérange? Tu étais là devant ton piano à travailler, à chercher quelque mélodie?

EMMERIC. Non... Je ne faisais rien.

HECTOR. Tant pis! Nous attendons de toi un second ouvrage, digne de ton début... A vingt-cinq ans obtenir sur notre première scène lyrique un succès qui fait tourner toutes les têtes!.. C'est superbe... c'est admirable!.. Et moi, Hector Ballandard, avoué de première instance, je suis fier de pouvoir dire au Palais : C'est Emmeric d'Albret, mon compatriote et mon ami d'enfance. Il est, comme moi, de Bordeaux; nous ne nous sommes jamais quittés. (*Lui remettant une lettre sous enveloppe.*) Voici encore une lettre qui est arrivée ce matin pour toi, sous enveloppe, à mon adresse.

EMMERIC, *mettant la lettre dans sa poche.* Je te remercie.... Cela t'a dérangé...

HECTOR. Du tout: je n'ai affaire au Palais qu'à midi, à la quatrième chambre... J'ai le temps! (*Touchant la poche où Emmeric a serré sa lettre.*) C'est toujours pour ce procès dont tu dois me parler.

EMMERIC. Oui, mon ami.

HECTOR. Quand il te plaira, à tes ordres... Un client tel que toi donne du relief et du brillant à une étude!

EMMERIC. La tienne n'en a pas besoin!.. C'est, dit-on, une des meilleures de Paris, grâce à ton activité, à tes talents, et surtout à ta réputation d'honnête homme!

HECTOR. Que veux-tu? C'est à présent le seul moyen de se distinguer... Ils ont trouvé cela original pour un avoué... et ma clientèle a doublé!

EMMERIC. Ainsi que tes bénéfices... car on prétend que tu gagnes par année une quarantaine de mille francs.

HECTOR. Un peu plus, un peu moins... Je végète dans la poussière d'une étude, au milieu des licitations et des saisies immobilières; ou, dans les grands jours, plaidant au Palais quelque référé ou quelque mur mitoyen qui ne trouve pas d'avocats! Du reste, et quoi que je fasse, obscur et inconnu, ignoré de tous, excepté du client qui demande mon adresse le jour du procès et qui l'oublie souvent le jour des honoraires!.. Tandis que toi, quelle différence! quelle brillante carrière! Des bravos! de la fortune et de la réputation! Une vie d'artiste est une vie de plaisirs. Tu passes tes matinées avec les plus jolies actrices de Paris, et tes soirées dans la haute société, où l'art musical est tellement en honneur que l'on dit même (*Baissant la voix.*) que des grandes dames que l'on ne m'a pas nommées, des duchesses, des marquises, courent après toi...

EMMERIC, *vivement.* Comment?

HECTOR. Par amour pour la musique! Et, à propos de cela, j'ai un service à te demander... On donnera bientôt ton nouvel opéra...

EMMERIC. On a mis le premier acte à l'étude, il n'y a que celui-là de terminé.

HECTOR. Eh bien! fais-moi le plaisir de me mener à la répétition.

EMMERIC. Quand tu voudras...

HECTOR. Je te remercie! (*Avec embarras.*) Et, dis-moi donc, j'entrerai sur le théâtre... dans les coulisses... je pourrai parler à ces dames!

EMMERIC. Certainement...

HECTOR. Je n'oserai pas!

EMMERIC, *riant.* Allons donc!..

HECTOR. Et puis, encore un autre service!.. Si tu pouvais obtenir pour moi, de quelque duchesse du faubourg Saint-Germain, une invitation de bal ou de concert...

EMMERIC. C'est dit.

HECTOR. Une invitation que je puisse montrer, ou du moins laisser voir... Cela me sera très-utile...

EMMERIC. En quoi donc?

HECTOR. Je vais te le dire... (*En confidence.*) Je voudrais me marier.

EMMERIC, *vivement*. Tu fais bien!.. surtout si c'est une inclination.

HECTOR. Oui, mon ami, une inclination... et une affaire!.. une jolie femme et une jolie dot... qui achèverait de payer ma charge... Le père donne deux cent mille francs d'abord, sans compter la suite... C'est un riche marchand de Bercy... Et sa fille, mademoiselle Victoria Giraut, me plaît beaucoup... Elle est charmante et a reçu une éducation très-distinguée... aussi elle se nommait Victoire, et elle tient à ce qu'on l'appelle Victoria... Elle a étudié la peinture et la musique.

EMMERIC. Ah! elle a de la voix?

HECTOR. Non, grâce au ciel! Elle est comme moi, elle chante faux... et de ce côté-là, du moins, il y a de l'harmonie dans le ménage!.. Mais voilà où nous cessons de nous accorder!.. Elle a de l'imagination, de la poésie; elle rêvait un mari idéal, vaporeux; enfin, il lui faut une grande passion... et je suis un avoué... qui n'ai jamais fait la cour à personne... Je n'en ai pas le temps!.. toute la semaine à mon étude. Autrefois seulement, avant d'avoir acheté ma charge, j'étais amoureux le dimanche... Et encore qu'est-ce que c'était, des grisettes!

EMMERIC. Il y en a de charmantes.

HECTOR, *d'un air dédaigneux*. Oui, c'est jeune... c'est gentil, c'est gracieux, si on veut... Mais rien de distingué!.. des pique-niques, des parties d'ânes à Montmorency, des dîners sur l'herbe, où l'on rit comme des fous!.. C'est bien ennuyeux!

EMMERIC. C'est délicieux!

HECTOR. Ça ne mène à rien... Tandis que si j'étais lancé comme toi, un homme à la mode... un homme à aventures, mademoiselle Victoria Giraut m'adorerait... Avant-hier, déjà, je lui ai dit que tu étais mon ami... Tu ne m'en veux pas?.. mon ami intime... cela a produit le meilleur effet!.. Si elle sait que je vais dans les coulisses et surtout chez les duchesses, cela me relèvera à ses yeux.

EMMERIC. Je comprends.

HECTOR. Parce que les duchesses, vois-tu bien, cela a été le rêve de toute ma vie... quelquefois même, quand j'étais maître clerc, j'allais le soir après mon étude les voir monter en voiture, à la sortie de l'Opéra ou des Italiens... Et en contemplant leurs toilettes élégantes, leur air fier et distingué, les armoiries et les livrées qui chamarraient leurs carrosses, je me disais: Est-il possible qu'il y ait des gens assez heureux, pour se faire aimer d'elles! Aimé d'une marquise, d'une comtesse, même d'une baronne, faute de mieux, ce doit être délirant!.. Je rentrais alors à pied, éclaboussé par elles... Et, pensant à toi, je me répétais : Mon camarade Emmeric est-il heureux!.. C'est la seule fois que je t'aie porté envie...

EMMERIC. Et tu avais bien tort! Te rappelles-tu la fable d'Icare?

HECTOR. Certainement! Je ne suis pas encore assez... avoué pour avoir oublié ma mythologie!.. Mais, grâce au ciel, tu n'en es pas là! tu ne tombes pas, au contraire!

EMMERIC. Ma foi, je n'en suis pas loin! Le tourbillon de ces hautes régions vers lesquelles j'ai voulu m'élever m'empêche de me créer, comme toi, une position solide, honorable et indépendante!.. Ce monde élégant et futile où je n'avais rien pour réussir et où, malgré moi, je suis lancé, me prend tous les instants que je devrais donner à l'étude... Les plaisirs vous accablent d'affaires et de soins étrangers à vos travaux... Dans ce moment, encore, ce billet que tu viens de me remettre... (*Le tirant de sa poche.*)

HECTOR. N'est-ce pas pour un procès?

EMMERIC, *souriant avec ironie et ouvrant la lettre.* Eh! oui, un procès... gagné depuis longtemps. Mais pour détourner les soupçons... pour que mon nom ne frappe pas continuellement les gens qui me connaissent, on adresse les lettres à toi que l'on ne connaît pas; maître Ballandard... un avoué... ça a l'air d'une lettre d'affaire.

HECTOR. Et c'est une lettre d'amour de quelque marquise?

EMMERIC. Elle me rappelle qu'il y a demain, à l'Opéra, une représentation extraordinaire, représentation à bénéfice, où je dois l'accompagner.

HECTOR, *vivement*. Dans sa voiture?.. dans sa loge?..

EMMERIC, *s'asseyant devant la table*. Oui, sans doute... Mais cette loge, il n'y en avait plus, elles étaient toutes retenues; il a donc fallu, et n'importe comment, en trouver une... (*Montrant un coupon qu'il tire du tiroir de la table.*) numéro 10, premières de face à droite, entre les colonnes... Et sais-tu ce que cela me coûte?

HECTOR. A vingt-cinq ou trente francs la place, cela doit te faire au moins...

EMMERIC, *avec impatience*. Je ne te parle pas de cela... (*Il jette sur la table l'enveloppe et cache dans les feuillets d'un manuscrit la lettre qu'il tenait à la main, puis il met sous une autre enveloppe le coupon de loge qu'il a pris dans le tiroir de la table, cachète la lettre, la met dans sa poche et se lève pendant les phrases suivantes.*) mais des démarches, des courses et du temps que cela m'a pris... toute la journée d'hier à la recherche et à la conquête d'une loge, au lieu de rester là, devant mon piano, à écrire ce quintette que je venais de trouver et dont j'ai perdu le motif... ce quintette que mes acteurs attendaient... Voilà comment je ne travaille pas, comment je ne fais rien, et pourquoi mon opéra ne sera jamais fini!

HECTOR. Tant pis!.. car je connais des gens qui se faisaient une grande fête d'assister à la première représentation.

EMMERIC. Eh! qui donc?

HECTOR. Ta famille, M. Clérambeau ton oncle, et sa fille la charmante Aline.

EMMERIC. Ma cousine?..

HECTOR. Je crois même que c'est pour ça qu'elle est venue à Paris; elle le désirait depuis bien longtemps.

EMMERIC. En vérité!..

HECTOR. Et grâce à cette maladie de langueur qu'elle a eue...

EMMERIC. Oui, pauvre Aline! je l'ai vue si souffrante!

HECTOR. Il n'y paraît plus! fraîche et jolie comme les amours... Mais elle a persuadé à son père que l'air de la capitale lui ferait du bien... et quand on est un des premiers négociants de Bordeaux, et qu'on n'a qu'une fille...

EMMERIC. Et quand viennent-ils?

HECTOR. Eh! mais... ils devraient déjà être arrivés.

EMMERIC. Comment le sais-tu?

HECTOR. Ne suis-je pas l'homme d'affaires de M. Clérambeau?.. As-tu oublié ce procès si embrouillé que je lui ai gagné, et pour lequel j'ai fait deux voyages, l'année dernière, à Bordeaux... Il m'avait donné ses pleins pouvoirs pour lui retenir un appartement.

EMMERIC. Eh bien?

HECTOR. Eh bien? j'ai pensé qu'au coin de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens... il y avait un hôtel très-confortable... l'hôtel de Castille.

EMMERIC. Celui-ci!

HECTOR. J'ai retenu l'appartement du premier, deux mille francs par mois... Ton oncle est riche, et puis l'avantage de loger dans la même maison que son neveu...

EMMERIC, *lui sautant au cou*. Ah! mon ami, quelle bonne idée! quelle joie de revoir ma famille!.. Aline, ma sœur, ma compagne et mon élève! Nous faisions de la musique ensemble.

HECTOR. Nous serons ses chevaliers.

EMMERIC. Tu donneras le bras à mon oncle.

HECTOR. Nous les conduirons partout... Au Palais de Justice.

EMMERIC. A la première représentation de mon opéra.

HECTOR. Il n'est pas achevé!..

EMMERIC, *vivement*. Il le sera!.. je veux qu'elle soit témoin d'un triomphe... car elle s'y connaît... Une voix charmante! et un goût... Je me remets à l'ouvrage... (*Courant au piano.*) J'ai retrouvé mon quintette, j'ai le motif, écoute plutôt...

HECTOR, *prenant une chaise*. Quel plaisir! (*S'arrêtant.*) Tais-toi donc!

EMMERIC, *s'arrêtant*. Comment?..

HECTOR, *écoutant aussi*. On monte l'escalier... N'entends-tu pas?

EMMERIC, *de même*. Eh! oui!.. cette voix!.. (*La porte s'ouvre.*)

SCÈNE II.

HECTOR, CLÉRAMBEAU, ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, *s'écriant de loin*. Ah! mon oncle!... ma cousine!.. (*Courant à Aline, qu'il embrasse à plusieurs reprises.*) Chère Aline! quel bonheur de se revoir!

CLÉRAMBEAU, *passant entre eux deux*. Eh bien!.. eh bien!.. et moi?

EMMERIC, *lui serrant la main*. Bonjour, mon cher oncle. (*Regardant Aline.*) Mais depuis un an, depuis mon dernier voyage à Bordeaux... comme ma cousine est embellie!

ALINE. Et mon père qui disait que non...

CLÉRAMBEAU, *la prenant par la main*. Salue donc notre ami, notre avoué, M. Ballandard, et remercie-le de l'appartement qu'il nous a choisi.

ALINE. Il est charmant!

CLÉRAMBEAU. Vous ne m'aviez pas écrit que mon neveu demeurait dans cet hôtel, on vient de nous l'apprendre.

HECTOR. Une surprise que je vous ménageais.

ALINE. Juste l'étage au-dessous!.. Comme ça sera commode pour mon cousin... (*A Clérambeau et baissant les yeux.*) quand il viendra vous voir.

CLÉRAMBEAU, *brusquement*. Je n'entends pas qu'il se dérange... je veux qu'il agisse sans façons... comme nous... Tu le vois, nous venons, en arrivant, te faire notre visite; mais ça ne t'oblige à rien.

EMMERIC. Comment, mon oncle?..

CLÉRAMBEAU. Tu as à travailler... il faut qu'un artiste travaille.

EMMERIC. Il y a temps pour tout... Je vous accompagnerai dans le monde, je vous y présenterai.

CLÉRAMBEAU. Je te remercie, je m'en abstiendrai.

HECTOR, *à Clérambeau*. Il est lancé dans la haute société.

CLÉRAMBEAU. Raison de plus: il y règne des mœurs qui m'effraieraient pour une jeune fille.

EMMERIC. Eh! qui vous a dit cela?

CLÉRAMBEAU. Vos livres et vos papiers publics... Apprenez, Monsieur, qu'à Bordeaux nous lisons tout ce qui paraît à Paris.

EMMERIC, *lui prenant la main, d'un air de compassion*. Mon pauvre oncle!..

CLÉRAMBEAU. Qu'est-ce que c'est?

EMMERIC, *riant*. Je ne vous fais pas de reproches, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer... mais vous avez peut-être tort de nous juger à la lecture... Nos mœurs sont plus honnêtes que nos écrits... et si vous restez quelque temps parmi nous, vous trouverez qu'il y a encore quelque decence et quelque bon ton dans nos salons, de la vertu dans les familles, de bons ménages dans le monde et des honnêtes gens partout... même au Palais, demandez à Ballandard.

CLÉRAMBEAU. Lui! je l'excepte, je le connais... Il est de Bordeaux... C'est une candeur, une pureté de mœurs... (*Regardant son neveu.*) bien rare de nos jours... Et puis, avec lui, tôt ou tard, les procès finissent, tandis qu'avec les autres...

EMMERIC. Vous voyez bien...

CLÉRAMBEAU. Une exception ne prouve rien... Et vous, Monsieur, vous ne voyez jamais les choses que du beau côté, comme votre père, du reste, Balthazar d'Albret, mon cher beau-frère, qui était toujours dans l'idéal et moi dans le positif... Ne fût-ce que par amitié pour votre mère... ma pauvre sœur, je voulais associer son mari à mon commerce... Il aurait fait comme moi une bonne et solide fortune... Mais non, au lieu de rester dans la marine marchande, où l'on gagne de l'argent... il a voulu rester dans la marine royale.

EMMERIC. Où l'on gagne des épaulettes... de la gloire...

CLÉRAMBEAU. Et des boulets!.. Emporté à Navarin, il m'a laissé sa veuve, qui n'a pas tardé à le suivre... et son fils que j'ai élevé chez moi, que je voulais aussi diriger vers le commerce... commis d'abord... (*Jetant un coup d'œil sur sa fille.*) Et puis, qui sait? D'autres vues... un bel avenir qui aurait continué la maison Clérambeau junior de Bordeaux... Mais, bah! avec cette famille-là on se trouve toujours dans des directions opposées à celle qu'on voulait prendre... Et un beau jour, voilà que j'entends répéter de tous les côtés que mon neveu a des dispositions... des talents... du génie!..

EMMERIC. Non, mon oncle..... mais le désir de ne plus vous être à charge et de m'acquitter de vos bienfaits.

CLÉRAMBEAU. Mes bienfaits!.. qu'est-ce qui t'en parlait?.. personne!

EMMERIC. Moi! qui ne les oublierai jamais!

CLÉRAMBEAU. Eh bien! était-ce une raison pour m'abandonner... pour avoir... du génie... Qu'est-ce qui t'en demandait?.. qui t'a donné ces idées-là?.. Etait-

ce moi?.. Et surtout des idées de musique.. moi, qui n'ai jamais pu en comprendre une note.

HECTOR, *passant devant Aline et donnant une poignée de main à Clérambeau.* Enchanté de faire votre partie... (*Aline remonte le théâtre et revient se placer entre Clérambeau et Emmeric.*) Et moi aussi, je ne comprends pas la musique, mais je l'aime.

CLÉRAMBEAU. Moi, je la déteste en particulier et les arts en général!.. A quoi sert un peintre?.. A quoi sert un musicien?.. A porter le trouble dans les familles, à monter la tête des jeunes personnes, à leur faire perdre devant leur piano un temps qu'elles pourraient employer à calculer ou à tenir les livres en parties doubles.

ALINE. Mais, mon père...

CLÉRAMBEAU. Je ne dis pas cela pour toi, qui soignes les écritures et la correspondance...

ALINE. Et le ménage...

CLÉRAMBEAU. C'est vrai! et si j'ai le désagrément de m'entendre dire tous les jours ; « Votre fille chante comme madame Malibran...» ce n'est pas ma faute, mais celle de mon neveu .. Et, à présent, impossible de la corriger... car cela date de loin. Dans leur enfance, et pendant que j'étais à faire ma caisse ou mes bordereaux, j'entendais dans ma maison, la maison de commerce Clerambeau junior, un tapage infernal... des morceaux d'ensemble que Monsieur composait déjà et qu'il exécutait seul avec sa cousine..... des finals, des quintettes et des duos... toujours le même : « Je t'aimerai..... Tu m'aimeras toute la vie. » Et si j'avais été le maître !.. mais on ne l'est pas quand on n'a qu'un enfant... une fille unique que l'on craint toujours de perdre... et il faut bien alors déroger malgré soi à ses principes... Mais si la Chambre, qui a déjà supprimé la propriété littéraire, si la Chambre qui est en voie d'économie et de progrès, supprimait un jour les arts et les artistes, je crierais bravo!.. Il y a là un monsieur dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui est toujours sûr de mon vote tant que je serai électeur! un monsieur qui voudrait briser les harpes et les pianos en acajou pour en faire des métiers à la Jacquart!.. Voilà un homme qui entend l'industrie et les intérêts de tous!

HECTOR. Excepté ceux d'Érard et de Pleyel.

CLÉRAMBEAU. Qu'est-ce que ça me fait à moi?

ALINE. Si, mon père, cela vous fait quelque chose... Et quand vous avez vu l'opéra de mon cousin... (*A Emmeric.*) car il a été joué dernièrement à Bordeaux... notre ville natale. Et un succès!.. un enthousiasme!.. Ah! que j'étais heureuse et fière... Et pendant les bravos, je me surprenais à être modeste, à baisser les yeux et à rougir de votre gloire, comme si c'était un peu la mienne; c'est tout naturel.... c'était de la famille... Et mon père lui-meme, au second acte, après le duo... vous savez bien? ce duo d'amour qui est si beau. Ils applaudissaient tous, ils demandaient l'auteur, leur compatriote, qui n'était pas là... et alors, et par un mouvement spontané, ils se sont tous retournés vers notre loge... nous saluant de leurs acclamations, nous honorant de sa gloire, nous, ses amis, ses parents... Ah! cela vous a fait quelque chose.

CLÉRAMBEAU. Non... non...

ALINE. Si, mon père..... je l'ai vu..... des larmes roulaient dans vos yeux!.. vous étiez ému et tremblant...

CLÉRAMBEAU. Je le crois bien... j'avais une peur... ma fille qui se trouvait mal!..

EMMERIC. Est-il possible?..

CLÉRAMBEAU. La musique lui fait toujours cet effet-là, la musique de tout le monde...la première venue... et quand ma fille se trouve mal... j'oublierais tout... je donnerais tout.

ALINE. Je le sais bien!.. et cependant je n'en abuse pas.

CLÉRAMBEAU. Non, tu es revenue tout de suite.

ALINE. Et je ne vous ai rien demandé!

CLÉRAMBEAU. C'est vrai! mais que cela ne t'arrive plus.

ALINE. Ah! c'est que cette partition est si belle!.. Ils disaient tous : Il ne fera jamais mieux... et moi, je disais que si... N'est-ce pas, mon cousin, votre second ouvrage sera encore plus beau?.. Vous me le promettez?..

EMMERIC. Oui, ma cousine.

ALINE. Ne fût-ce que pour les confondre... Et puis, ce soir, vous nous en jouerez quelque chose...

EMMERIC. Certainement!

HECTOR, *à Aline, d'un air de satisfaction.* J'irai à la répétition...

ALINE. Vous, monsieur Ballandard?

HECTOR. Il me l'a promis!..

ALINE. Et nous aussi, n'est-il pas vrai?.. Vous nous y conduirez...

EMMERIC. Trop heureux de vous donner le bras!

CLÉRAMBEAU. Allons... voyons... il ne faut pas empêcher ton cousin de travailler! Dis-lui adieu, et descendons. (*Il prend Aline par la main et remonte avec elle le théâtre, pendant qu'Emmeric traverse et va se placer à gauche, près d'Hector.*)

ALINE. Un instant encore... C'est amusant d'être ainsi chez un garçon... avec son père, s'entend... et puis, mon cousin est très-bien logé... un piano superbe... C'est donc là que vous travaillez... que vous trouvez des mélodies si gracieuses... et (*Prenant un cahier qui est sur la table, près du piano.*) ce gros cahier... c'est votre poëme... Ah! voyons...

CLÉRAMBEAU. Mais, tu n'y penses pas... c'est d'une indiscrétion...

EMMERIC. En quoi donc?..

HECTOR Un opéra, c'est fait pour être vu.

ALINE. Et celui-là, tout le monde le verra... je l'espère; je puis bien commencer... (*Redescendant le théâtre en lisant le cahier.*) Et voici d'abord des vers que je trouve très-bien!.. (*Lisant sur le manuscrit.*)

En toi seule est mon âme, et ma vie, et mon être!
Te quitter, c'est mourir! te revoir, c'est renaître.

CLÉRAMBEAU, *ramassant un papier qui vient de tomber.* Oui!.. c'est du joli... Et ceux-ci : « Que cette « soirée de demain, à l'Opéra, me rend heureuse, « mon ami...»

ALINE, *avec émotion.* Mon ami...

CLÉRAMBEAU, *à Emmeric, et s'interrompant.* Pardon!.. mon neveu. (*Se retournant vers Aline*). Ma fille... qu'as-tu donc?..

ALINE, *s'efforçant de se remettre.* Moi!.. rien!.. Rendez cette lettre à mon cousin.

EMMERIC, *avec embarras.* Du tout... ma cousine, elle ne m'appartient pas.

ALINE. Et à qui donc?

EMMERIC, *hésitant.* A Ballandard.

HECTOR. A moi!..

CLÉRAMBEAU, *riant.* Si tu peux nous prouver cela...

EMMERIC, *passant près de la table à droite.* Très-aisément... voici l'adresse qui l'accompagnait... elle

est de la même écriture... et vous voyez : « A Monsieur Ballandard, avoué, rue de Gaillon. » (*Il repasse près de Ballandard et reprend sa première place.*)

ALINE, *avec joie*. Est-il possible?..

HECTOR, *bas, à Emmeric*. Mais, mon ami!..

EMMERIC, *de même*. Tais-toi donc!

CLÉRAMBEAU, *stupéfait, et examinant l'enveloppe avec sa fille*. C'est, ma foi, vrai!.. Un cachet avec des armes... c'est une grande dame!.. Qui aurait jamais cru cela?.. Hector Ballandard, que je regardais comme le plus pur et le plus chaste de tous les avoués... de première instance.

HECTOR, *toujours retenu par Emmeric*. Ça n'empêche pas...

CLÉRAMBEAU. Alors, et d'après cela... jugez des autres... Fi! Monsieur...

HECTOR, *passant entre Clérambeau et Aline*. Si vous vouliez m'écouter!

EMMERIC. Il venait me consulter sur une loge d'Opéra... et sur les moyens de se la procurer...

SCÈNE III.

HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU, OLLIVIER.

OLLIVIER. On demande M. Clérambeau et sa fille...

ALINE. Et qui donc?

OLLIVIER. Un monsieur d'une quarantaine d'années, qui les attend dans leur appartement...

ALINE. C'est mon parrain, j'en suis sûre : il m'avait promis d'être ici à mon arrivée.

CLÉRAMBEAU. Un grand seigneur... un pair de France que nous faisons attendre.

ALINE. Adieu, mon cousin, à tantôt; adieu, monsieur Ballandard... N'oubliez pas la loge d'Opéra!..

HECTOR. Mais quand je vous répète...

CLÉRAMBEAU, *à Emmeric*. Avais-je tort... quand je te disais qu'à Paris...

ALINE, *au fond du théâtre*. Venez-vous...

CLÉRAMBEAU. Oui, ma fille... l'immoralité a gagné jusqu'à la basoche... Je descends, je descends... (*Il sort avec Aline.*)

SCÈNE IV.

EMMERIC, HECTOR.

EMMERIC, *retenant Hector qui remonte vers la porte*. Non, te dis-je, tu resteras, tu ne les suivras pas.

HECTOR. Je veux les détromper...

EMMERIC. Et à quoi bon?.. Qu'est-ce que ça te fait?

HECTOR. Ça me fait que ton oncle est un client très-riche et très-moral, auprès de qui tu vas me faire du tort... et si cette épître... si cette conquête que tu m'attribues me fait perdre sa clientèle...

EMMERIC. Sois donc tranquille!

HECTOR. Pourquoi enfin ne gardes-tu pas ton bonheur, toi, garçon, et me le donnes-tu à moi, homme marié, ou c'est tout comme... puisque je tâche en ce moment?..

EMMERIC. Pourquoi?.. pourquoi?.. parce que l'idée seule que ma cousine aurait pu croire ou supposer...

HECTOR, *avec force*. Ce qui existe, ce qui est vrai!..

EMMERIC. Oui, sans doute... Mais quand je l'ai vue se troubler et pâlir... je n'ai plus su ce que je faisais.

HECTOR. Tu l'aimes donc?

EMMERIC, *vivement*. Moi? quelle idée!.. Est-ce que je peux, est-ce que je dois y penser?

HECTOR. Et qui t'en empêche?

EMMERIC. Mon oncle est immensement riche!.. et moi!..

HECTOR. A lui, la fortune... à toi, le talent... tout cela peut se marier ensemble...

EMMERIC. Tu ne l'as donc pas entendu tout à l'heure? Il déteste les arts et les artistes...

HECTOR. Sa fille les aime... elle les lui fera aimer...

EMMERIC. Jamais!

HECTOR. Elle le suppliera.

EMMERIC. Il sera inexorable.

HECTOR. Eh bien! elle se trouvera mal, et tu sais que pour lui c'est un argument sans réplique...

EMMERIC. Qui ne nous avancera à rien; car si tu savais, si je pouvais, si j'osais te dire...

HECTOR. Il y a donc d'autres raisons?

EMMERIC. Oui... il y en a.

HECTOR. Eh bien! alors, à qui parleras-tu de tes affaires, si ce n'est à ton ami et à ton avoué?

EMMERIC. Tu dis vrai!.. Eh bien... mon ami... quand je quittai Bordeaux, il y a quatre ans, ma cousine en avait treize ou quatorze... ce n'était qu'un enfant, et moi, déjà jeune homme, j'arrivais à Paris plein d'ardeur et d'ambition, rêvant les succès, la gloire et la fortune. Je ne connaissais pas les obstacles sans nombre qui arrêtent l'artiste à l'entrée de sa carrière... Ce talent dont on m'avait flatté, ce feu créateur que je sentais en moi, comment leur prouver qu'il existait? Un peintre n'a besoin que d'une toile et d'un pinceau, et sans appui, sans protecteur, seul, dans sa mansarde, il compose le tableau qui, à la prochaine exposition, doit dire à tous les yeux : « Arrêtez-vous et regardez; il y a là du talent... du génie peut-être!.. » Combien son sort est préférable à celui du compositeur, du malheureux musicien, qui, seul avec ses inspirations, sent les mélodies qui le débordent sans pouvoir les faire arriver à vos oreilles. Pour se faire connaître, il ne peut, comme le peintre, acheter la toile et le canevas qui lui sont nécessaires; il lui faut le misérable libretto (le poëme, comme ils l'appellent,) que chacun refuse à son inexpérience; il lui faut un théâtre, des chanteurs, un orchestre, un public à qui il dise : « Ecoutez... » Et tout cela m'était refusé, aussi le découragement et le désespoir avaient promptement succédé à mes folles illusions. Je rêvais la misère, la honte, et peut-être... oui, oui! plutôt mourir que de retourner dans mon pays et dans ma famille, obscur et inconnu comme au jour du départ...

HECTOR. Et tu ne m'avais jamais parlé de cela...

EMMERIC. Les succès, on les dit volontiers! mais les mécomptes de l'amour-propre, on les dérobe aux yeux de tous, on les garde... on les amasse là... dût-on en être accablé!.. Un soir, j'étais dans un riche salon du faubourg Saint-Germain, où mon talent de pianiste m'avait fait avoir accès, et là, parmi les beautés que le mérite ou la mode plaçait au premier rang, s'offrit à moi une jeune femme que vingt rivaux, comtes ou marquis, entouraient de leurs soins assidus!.. beauté fière et dédaigneuse à qui l'orgueil allait bien, car elle semblait née pour commander! Aussi tous ces jeunes élégants, tous ces grands seigneurs, prosternés devant l'idole du jour, mendiaient un regard qu'elle ne leur accordait pas!.. Mon air soucieux et triste la frappa sans doute, ou sa générosité lui fit deviner qu'il y avait là un malheureux à secourir, car elle traversa le salon et vint s'asseoir à côté de moi, qui tressaillis! Je ne l'avais pas contemplée encore dans toute sa beauté... je n'avais pas osé!..

HECTOR. Et elle était là, assise auprès de toi!.. Étais-tu heureux!

EMMERIC. Elle n'avait pas encore parlé que déjà son regard m'avait dit : « Qu'avez-vous? » Aussi, et quelques instants après, malgré moi, et sans le vouloir, je lui avais confié mes peines et mon désespoir... Elle m'écoutait en souriant... de ce sourire des anges qui promet secours et protection, et j'avais à peine fini qu'elle appelait de son éventail un de ceux qui, l'instant d'avant, étaient des plus assidus auprès d'elle...

HECTOR. Un duc, un marquis?

EMMERIC. Non, vraiment!

HECTOR. Le ministre de l'intérieur?..

EMMERIC. Ce n'était qu'un homme de lettres qui avait su par sa plume se créer une indépendance qu'on lui reprochait! Du reste, et dans ce siècle où tout le monde a du génie, il n'en avait pas apparence, à peine de l'esprit, mais du bonheur, et le hasard depuis vingt ans l'avait fait réussir; c'était tout ce qu'il me fallait. « Monsieur, lui dit ma protectrice, vous me parliez tout à l'heure avec beaucoup de galanterie de votre dévouement, je vous offre un moyen de me le prouver. Voici un jeune compositeur que vous ne connaissez pas... moi, je le connais, vous lui donnerez un opéra où vous songerez, non à vous, mais à lui... car il lui faut un succès. » Le lendemain j'avais un poëme, et quelques mois après un nom, de la gloire, de la fortune, et un bel avenir...

HECTOR. C'est admirable! j'aurais adoré une femme pareille!

EMMERIC. Eh! qui te dit que déjà il n'en était pas ainsi? Je n'avais plus qu'une pensée : me trouver sur ses pas, la suivre dans les concerts, dans les bals où, caché dans la foule, je m'enivrais du plaisir de la voir! On dit que l'amour s'augmente dans la retraite et dans la solitude... Ah! qu'il est plus puissant dans le monde et dans ses brillantes réunions, à l'éclat des lustres et des parures, dans ces salons étincelants où celle que vous aimez vous paraît plus belle encore des hommages qui l'entourent, où toutes les passions s'irritent par les obstacles et la contrainte, où une soirée entière se passe dans l'attente ou l'échange d'un coup d'œil... Que te dirais-je, enfin?.. Cette noble personne si fière de son rang et de sa renommée, cette femme jeune et belle, adorée ou enviée de tous, fut enfin touchée de ma reconnaissance, de mon amour, de quelque gloire peut-être qui était son ouvrage!..

HECTOR. Et tu ne te regardes pas comme le plus heureux des hommes?

EMMERIC. Si, mon ami...

HECTOR. Je donnerais pour ce bonheur-là mon étude et tous mes clients, et je conçois que maintenant tu n'aies plus aucun désir à former!

EMMERIC. Non, sans doute! mais ce délire, cette fièvre une fois calmée, quelques lueurs de raison glissent et passent devant vos yeux éblouis .. Cette position si délicieuse, si enivrante, vous apparaît peu à peu telle qu'elle est, une position fausse, terrible, dangereuse! Vivre dans une dissimulation et un mensonge continuels, veiller sans cesse sur ses démarches, ses discours, ses regards, n'oser avouer à personne son bonheur ou ses peines, porter le trouble dans un ménage, tromper un galant homme qui vous tend la main, qui souvent même vous accable de son amitié, voilà votre existence de chaque jour... Et si, dans un moment de dépit, de honte, de remords, on se sent le courage d'abdiquer un bonheur qui vous rend si malheureux, si on se surprend à désirer une vie moins pleine d'émotions... qui vous offre le calme et le repos, premiers besoins de l'artiste; si, enfin, vos rêves vous montrent dans le lointain un intérieur paisible... un ménage... une famille... on se dit aussitôt que le devoir, la reconnaissance, vous défendent de pareilles idées; qu'un homme d'honneur se doit tout entier à celle qui lui a tout sacrifié... Alors seulement on s'aperçoit qu'on n'est plus maître de son avenir... et, quelque séduisants que soient les liens qui vous retiennent ou vous enlacent, des chaînes de fleurs sont toujours des chaînes!

HECTOR. Tu as donc des reproches à lui faire?

EMMERIC. Aucun, par malheur!.. Bonne, aimable et dévouée... elle braverait tout pour moi.

HECTOR. Il faut cependant qu'elle ait des torts?

EMMERIC. C'est moi qui les ai tous! et un entre autres... le plus grand... le plus terrible... dont à coup sûr elle n'est pas coupable, et contre lequel on ne peut rien... c'est que... malgré moi... je sens là que...

HECTOR. Que tu ne l'aimes pas!..

EMMERIC, *vivement*. Ce n'est pas là ce que je veux dire... Je la chéris, je l'estime!.. je l'honore, je voudrais qu'il se trouvât quelque bonne occasion de me faire tuer pour elle, parce qu'alors nous serions quittes...

HECTOR. Alors, c'est que tu ne l'aimes pas.

EMMERIC, *vivement*. Du tout!.. Je l'aime moins, ou plutôt je l'aime autrement depuis que, par malheur, il y a un an... une autre que j'ai revue, que j'ai retrouvée...

HECTOR. Ta cousine?

EMMERIC. Eh bien! oui... L'année dernière... ces quinze jours passés à Bordeaux... quand celle que j'avais laissée enfant s'est offerte à moi, parée de tous les charmes de la jeunesse; quand j'ai pu admirer cette candeur, ce caractère si pur, ce cœur si naïf où je lisais ainsi qu'en ses yeux, tout en elle semblait me dire que son affection était restée la même!.. qu'autrefois comme à présent, comme toujours... elle voyait en moi son frère, son ami, son mari... (*Avec amour.*) Moi, son mari!.. (*Avec désespoir.*) Et ces liens que je ne peux briser!..

HECTOR. Tu ne le peux!

EMMERIC. Eh! non... car je ne suis ni un traître, ni un ingrat. Je lui dois tout, je ne serais rien sans elle. Et, pour prix de ses bienfaits et de son amour... je l'abandonnerais lâchement!.. oui, lâchement... car des dangers la menacent... De quelque prudence que je me sois entouré, la haine et l'envie sont près de s'éveiller, des bruits commencent à courir, des soupçons circulent, des railleries sont parvenues jusqu'à son mari et l'ont mis en défiance... Une rupture lui dirait tout... car, dans sa douleur, dans son désespoir, elle ne ménagerait rien... Et sa réputation, sa fortune, ses jours .. j'aurais tout compromis... Non... non... mon sort est fixé... je ne puis le changer, et ne fût-ce que par châtiment, par expiation... je resterai, bon gré, mal gré, éternellement lié à cette chaîne que j'ai ambitionnée, et que d'autres m'envient peut-être!..

HECTOR. Mais si, cependant, il se trouvait quelques moyens...

EMMERIC, *avec impatience*. Lesquels? c'est impossible. (*A Ollivier qui entre.*) Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

SCÈNE V.

EMMERIC, OLLIVIER, HECTOR.

OLLIVIER, *au fond du théâtre*. Une visite pour Monsieur !

EMMERIC, *avec impatience*. Je ne reçois pas, je n'ai pas le temps...

OLLIVIER. Voici la carte...

EMMERIC. Qu'importe? je n'y suis pas! (*Ollivier remet alors la carte sur le guéridon à gauche, et fait quelques pas pour se retirer. Emmeric remonte le théâtre pendant qu'Hector le traverse, va à Ollivier et lui dit, en lui donnant le coupon de loge qu'il a mis sous enveloppe et serré dans sa poche.*) Tiens... ce billet où tu sais bien.

OLLIVIER. Oui, Monsieur!..

HECTOR, *qui pendant ce temps a passé à gauche, lisant la carte qu'Ollivier a jetée sur la table*. Le comte de Saint-Geran... pair de France.

EMMERIC, *vivement*. M. de Saint-Geran?.. Que me veut-il? où est-il?

OLLIVIER. En bas, chez votre oncle...

EMMERIC. Qu'il vienne!.. qu'il vienne!.. (*Ollivier sort.*)

SCÈNE VI.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR, *tenant toujours la carte*. M. de Saint-Geran... pair de France... Est-il parent de ce terrible marin, de cet enragé duelliste qui vient d'être nommé contre-amiral... et qui a toujours l'habitude de tuer son homme?..

EMMERIC, *froidement*. C'est lui-même!..

HECTOR. Ah! mon Dieu! Et tu le reçois?

EMMERIC. Pourquoi pas!

HECTOR. Ce doit être un homme féroce... qui jure et qui boit... toujours la pipe à la bouche ou le sabre à la main? Et moi, qui suis un homme de conciliation... je veux dire un homme de procès... je n'aime pas les gens qui se disputent et se battent... ailleurs qu'au Palais!

EMMERIC. Tu n'aimes pas les marins?

HECTOR. Ils me font peur, surtout celui-là.

SCÈNE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GERAN, OLLIVIER.

OLLIVIER, *annonçant*. Monsieur le contre-amiral comte de Saint-Geran! (*Emmeric et Hector vont audevant de lui.*)

M. DE SAINT-GERAN. Je vous en prie, Messieurs, ne vous dérangez pas. Si vous faites la moindre cérémonie, je m'en vais!..

EMMERIC. Comment donc!.. Monsieur le comte...

M. DE SAINT-GERAN. Vous allez me faire repentir d'être venu le matin... en garçon... Je sors de chez votre oncle, à qui j'ai eu l'honneur de faire ma visite... et, au risque d'interrompre quelque chef-d'œuvre... j'ai voulu serrer la main d'un ami!

EMMERIC. Je vous en remercie...

M. DE SAINT-GERAN. Ce sont les inconvénients du talent et de la célébrité... on est obligé de subir l'admiration et les visites d'amateurs.

HECTOR. Ah! Monsieur est amateur?..

M. DE SAINT-GERAN. Abonné aux Italiens! Dilettante furieux, j'adorais leur musique. (*A Emmeric.*) Vous m'avez réconcilié avec la musique française, à qui j'en voulais depuis longtemps... car je déteste le bruit et le tapage...

HECTOR. Vous, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN. Cela me ferait fuir à l'autre bout du monde. (*A Emmeric.*) Je viens vous rappeler un plaisir que vous m'avez promis... celui d'assister à votre première répétition...

HECTOR, *d'un air avantageux*. J'y serai aussi...

M. DE SAINT-GERAN. Alors, Monsieur, le plaisir sera double!.. J'aurai l'honneur de me placer à côté de vous. Monsieur est, comme moi, un amateur?

HECTOR. Non, Monsieur, je ne suis ni un amateur, ni un grand seigneur...

M. DE SAINT-GERAN. Mieux encore!.. Un artiste?

HECTOR. Je suis avoué.

EMMERIC. Hector Ballandard, mon ami intime... que je vous demande la permission de vous présenter.

M. DE SAINT-GERAN. Un homme d'honneur et de probité! la meilleure réputation du Palais!.. Vous voyez que la présentation était inutile... nous nous connaissions déjà... Et c'est votre ami?

EMMERIC. Je lui confie toutes mes affaires...

M. DE SAINT-GERAN. S'il en est ainsi, il en est une dont je voulais vous parler, et que nous pouvons traiter devant lui...

EMMERIC. Quoi! Monsieur, vous venlez?..

M. DE SAINT-GERAN, *souriant*. Pour votre répétition... Et puis, pour autre chose encore!.. Asseyons-nous! (*Hector va chercher une chaise qu'il avance à M. de Saint-Geran. Emmeric en a pris une autre, et Hector une troisième.*)

M. DE SAINT-GERAN, *à Hector qui reste debout*. Après vous, Monsieur, je vous en prie...

HECTOR. Non... Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN, *forçant Hector à s'asseoir en même temps que lui*. Je ne souffrirai pas!..

HECTOR. C'est trop fort... et je ne puis en revenir. Pardon, Monsieur! J'ai bien l'honneur de parler à monsieur de Saint-Geran, le contre-amiral?

M. DE SAINT-GERAN. Oui, Monsieur!..

HECTOR. Celui qui dernièrement voulait se faire sauter avec son vaisseau...

M. DE SAINT-GERAN. Pourquoi pas?

HECTOR. Excusez mon ignorance... Je n'avais vu de marins qu'au théâtre... je croyais qu'ils devaient tous jurer et ne parler que de sabord et de tribord.

M. DE SAINT-GERAN, *souriant*. Il y en a peut-être! je n'en connais pas!..

HECTOR. On m'a trompé comme pour vos trois duels...

M. DE SAINT-GERAN. C'est different! Ceux-là, par malheur, ne sont que trop vrais!

HECTOR. Est-il possible?.. Vous qui êtes si rempli de bienveillance et de politesse!

M. DE SAINT-GERAN. Aussi, Monsieur, et pour que vous n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi... je tiens à me justifier... J'ai toujours été, par goût ou par bizarrerie, pour la paix, la tranquillité et le gouvernement! c'est une idée comme une autre... c'était la mienne... j'étais donc juste-milieu, de plus,.. j'étais pair de France et marié!.. trois catégories qui, de notre temps, prêtent au ridicule... et probablement on ne me l'aurait pas épargné... ça commençait! Or, c'est encore une de mes bizarreries... je n'aime à me moquer de personne... et, réciproquement, je n'aime pas...

HECTOR. Je comprends...

M. DE SAINT-GERAN. Alors, dans mes moments perdus, et un marin en a beaucoup... je me remis avec quelque obstination à l'épée et au pistolet... de manière à être à peu près sûr de moi. Aussi, depuis ces trois malheureuses rencontres...

HECTOR. Malheureuses pour vos adversaires qui y sont restés tous les trois...

M. DE SAINT-GERAN. Comme vous dites, cela a fait taire les railleurs, m'a réconcilié avec tout le monde, m'a permis de rester dans mon caractère naturel, et me donne désormais le droit d'être honnête et pacifique... impunément... Vous savez maintenant ma recette.

HECTOR. Dont je n'abuserai pas... quoiqu'elle soit infaillible... Mais vous vouliez, monsieur le comte, nous parler d'affaires... C'est différent, je suis là sur mon terrain!..

EMMERIC. Et j'attends, je vous l'avoue, avec impatience...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant*. En vérité!.. Eh bien! m'y voici. Vous êtes, mon cher Emmeric, un fort estimable garçon, que j'aime beaucoup pour votre talent d'abord... et puis encore pour d'autres raisons. Votre père, Balthazar d'Albret, officier de fortune, était capitaine de vaisseau, et moi, cadet d'une noble famille de Bretagne; j'étais aspirant dans la marine, où l'on avait alors assez peu d'estime pour les jeunes gentilshommes, quand ils ne faisaient pas leurs preuves... Votre digne père me donna occasion de faire les miennes; il m'avait pris en amitié... il me protégeait... il me mettait toujours en avant.. c'est-à-dire à côté de lui... et dans sa dernière affaire... j'eus l'honneur d'être blessé par le boulet qui l'emporta...

EMMERIC. Monsieur!

M. DE SAINT-GERAN. Vous comprenez que ces choses-là ne s'oublient pas, et qu'il y a des gens dont on est toujours débiteur. Si vous aviez pris l'état de votre père, mon amitié vous eût utilement secondé... Faute de mieux, elle vous a du moins suivi dans une autre carrière... J'étais en mer, à mon grand regret, et en expédition lointaine, lors de votre arrivée à Paris... mais l'année d'après j'étais à votre première représentation, et quoique je ne sois pas querelleur, malheur à celui qui n'aurait pas crié bravo!.. heureusement nous étions tous du même avis! Ne pouvant donc rien pour votre réputation et pour votre gloire, j'ai songé à votre bonheur et à votre fortune... je veux vous marier...

EMMERIC. Vous, Monsieur?..

HECTOR. Est-il possible?..

M. DE SAINT-GERAN Eh! oui, sans doute! il faut qu'un artiste se marie : trop de chagrins, trop d'ennuis, trop de désappointements cruels entourent sa vie extérieure; il y succomberait s'il ne trouvait chez lui le dédommagement ou l'oubli de ses maux, le bonheur et l'amour, qui l'attendent au coin de son foyer. Il lui faut un ami de tous les instants, qui le ranime et relève son courage, qui le console de ses défaites, qui partage ses triomphes, qui lui inspire ses chants, et à qui il puisse les dire : ce sera sa femme!.. Et quand, le cœur froissé d'une critique injuste ou barbare, il aura aux yeux de tous caché sous un sourire la rage qui le dévore et les larmes qui le suffoquent... devant qui osera-t-il pleurer?.. devant sa femme, qui pleurera avec lui...

EMMERIC. Ah! vous avez raison.

M. DE SAINT-GERAN. N'est-il pas vrai?

EMMERIC. Mais, dans ma position incertaine, sans avenir assuré...

M. DE SAINT-GERAN. J'ai bien pensé à tout cela... Les artistes font rarement fortune, aussi il leur en faut une toute faite... une riche héritière qui, dégageant votre existence de tous les soucis matériels, vous permette de faire des chefs-d'œuvre à votre aise et en génie amateur, comme qui dirait la fille unique d'un riche négociant de Bordeaux... de votre oncle, par exemple...

HECTOR, *se levant*. O ciel!..

EMMERIC, *se levant aussi*. C'est impossible...

M. DE SAINT-GERAN, *se levant un instant après eux*. Ce n'est pas vous que cela regarde... c'est moi... s'il n'y avait pas d'obstacles... s'il n'y avait rien à faire... je n'aurais pas de mérite .. et je veux en avoir... Je désire seulement, et avant tout... car votre cousine Aline est ma filleule, et je tiens à son bonheur, je désire savoir si vous l'aimez...

EMMERIC. Moi, Monsieur?..

HECTOR, *vivement*. Il en est épris, il l'adore, il en perd la tête... tout à l'heure encore nous en parlions... et il se désespérait de ne pouvoir aspirer à sa main...

M. DE SAINT-GERAN. Ainsi donc... si elle devenait votre femme... vous me promettriez de la rendre heureuse?..

EMMERIC. Ah! je vous le jure, et sur l'honneur!

M. DE SAINT-GERAN, *lui prenant la main*. C'est bien! (*Froidement.*) Elle est à vous!

EMMERIC ET HECTOR, *poussant un cri*. Comment!

M. DE SAINT-GERAN. Je vous la donne...

EMMERIC. Comment, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN, *avec force*. Elle est à vous avec cent mille écus de dot... c'est tout ce que j'ai pu obtenir maintenant... nous verrons plus tard.

HECTOR. Permettez!.. permettez!.. Moi qui me mêle d'affaires et qui en fais mon état... je ne les mène pas si bien ni si promptement, et je vous prie de me donner encore votre recette.

M. DE SAINT-GERAN. La voici! Je vous ai annoncé que j'aimais ma filleule... presque autant que vous, c'est tout dire. Elle m'écrivait parfois... car elle écrit très-bien, et quoiqu'elle ne me parlât jamais de son cousin... je me doutais... et vous aussi peut-être, qu'elle l'aimait beaucoup; la preuve c'est que sa maladie, l'année dernière, a commencé le jour où son père lui a parlé de projets de mariage avec un riche propriétaire du Médoc, et apprenant le voyage de Paris, j'ai voulu le jour même de l'arrivée aborder la question.

HECTOR, *se frottant les mains*. C'est cela même!.. A l'abordage!.. (*A part.*) J'adore les marins!

EMMERIC. Et qu'a dit M. Clerambeau?

M. DE SAINT-GERAN. Ce qu'il a dit?.. Il y a mis de la franchise, il a refusé net...

EMMERIC. O ciel!..

M. DE SAINT-GERAN. Et m'a même prié assez brutalement... moi, l'ancien ami de la famille... moi, le parrain de sa fille... de ne pas insister sur ce chapitre.

HECTOR. Diable! j'avoue que je m'en serais allé.

M. DE SAINT-GERAN. Moi!.. je suis resté, et voici ce que j'ai répondu : « Monsieur Clérambeau... vous rappelez-vous ce jour où vous aviez eu en mer trois bâtiments marchands capturés par les Anglais... ce jour où la maison Clérambeau junior de Bordeaux allait faire faillite et déposer son bilan... ce jour enfin où, ren-

fermé dans son cabinet, un négociant honorable... voulait ne pas survivre à sa honte et allait se faire sauter la cervelle... quand on frappa à sa porte en lui criant que ses trois bâtiments étaient en rade, ramenés par le capitaine Saint-Geran... Je le vois encore... descendre son escalier... se jeter dans mes bras en me disant : « Monsieur, tout ce que je pos« sède... tous mes biens sont à vous... » Je refusai alors, j'accepte aujourd'hui... et de tous vos biens... je vous demande le plus précieux... votre fille! Me la refuserez-vous?.. »

EMMERIC ET HECTOR. Eh bien?..

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien?.. c'était une lettre de change que je lui présentais!.. un effet à longue échéance... qui arrivait enfin à remboursement... et quelque durs qu'ils soient, ces vieux négociants ont tellement l'habitude de faire honneur à leur signature, qu'il m'a jeté sa fille en me disant : « La voilà! payez-vous. »

EMMERIC. Ah! Monsieur... ah! mon sauveur!..

M. DE SAINT-GERAN. A deux conditions, pourtant... Ne vous effrayez pas... La première, car les négociants ont aussi d'autre ambition que celle de l'argent... La première est que son gendre... n'ayant pas de fortune, ait au moins quelque titre... quelque distinction... (*Vivement.*) Il y a droit autant et plus qu'un autre, et cela nous regarde. Quant à la seconde condition, elle est plus facile encore...

EMMERIC ET HECTOR. Quelle est-elle?

M. DE SAINT-GERAN. « Quoique ami des mœurs, m'a« t-il dit, je ne suis pas d'un rigorisme assez ridicule « pour exiger que mon gendre ait été jusqu'ici un « modèle de raison et de sagesse... je pardonnerais « même quelques-unes de ces folies de jeunesse... er« reurs éphémères qui n'ont point de lendemain et « passent sans retour... »

HECTOR. L'excellent père!

M. DE SAINT-GERAN. « Mais ne voulant exposer à « aucune chance le bonheur de ma fille, je ne veux « pas d'attachement réel et sérieux qui survive au « présent et compromette l'avenir... »

EMMERIC, *à part.* O ciel!..

M. DE SAINT-GERAN. « Donnez-moi, a-t-il ajouté, « votre parole et la sienne qu'aucun danger pareil « n'existe... et je consens à l'instant... »

EMMERIC. Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Je lui ai juré que je ne vous connaissais aucun attachement de ce genre... et vous-même... Eh bien! vous vous troublez!..

EMMERIC, *troublé.* C'est que...

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien?..

HECTOR. C'est que, justement... il est engagé depuis longtemps dans des liens...

EMMERIC, *vivement, à M. de Saint-Geran.* Que je romprai, je vous le jure. Dès aujourd'hui, tout sera fini entre nous, et sans retour...

HECTOR. A la bonne heure!.. c'est bien facile...

M. DE SAINT-GERAN, *secouant la tête.* Non, non, jeunes gens, pas tant que vous croyez...

EMMERIC, *avec force.* Quand on y est décidé.

HECTOR, *de même.* Quand on le veut bien.

M. DE SAINT-GERAN. Ce n'est pas une raison!.. des ménagements à garder... l'honneur d'une famille ou d'un mari... le désespoir d'une pauvre femme... son amour, ses larmes, votre propre faiblesse, mille circonstances que l'on ne peut prévoir, rattachent et renouent à chaque instant les anneaux de cette chaîne d'or, qui est de plomb quand on la porte, et de fer quand on veut la rompre... Moi, qui vous parle, j'étais comme vous..... j'avais un amour dans le cœur..... lorsque des amis imprudents, pour m'arracher à cette passion insensée, me proposèrent un riche et illustre mariage... des biens immenses dans nos colonies, la fille d'un marquis, et mieux encore, une femme jeune et belle qu'en tout autre moment j'aurais adorée... Mais, alors, ramené malgré moi sous le joug que je voulais fuir... et longtemps encore luttant contre un ascendant fatal, j'étais insensible aux douceurs d'un nouvel hymen. Je négligeais, je délaissais ma femme, qui jamais, grâce au ciel! n'a connu le secret de ma froideur et de mon indifférence... Mais enfin cela pouvait arriver... et pour la sécurité et le repos de votre ménage, vous voyez que malheureusement votre beau-père a raison.

EMMERIC. Non, Monsieur... et vous pouvez lui dire que je suis libre... aujourd'hui, aujourd'hui même j'espère, par la douceur et la raison, faire comprendre à une autre personne... et l'amener d'elle-même...

HECTOR, *à M. de Saint-Geran, qui secoue la tête avec incrédulité.* Je suis sa caution... et à nous deux...

M. DE SAINT-GERAN. A nous trois!..

EMMERIC, *se retournant.* Qu'y a-t-il?

SCÈNE VIII.

HECTOR, M. DE SAINT-GERAN, EMMERIC, OLLIVIER, *qui sort de la porte du fond à droite, et s'approche d'Emmeric.*

OLLIVIER, *à demi-voix.* Monsieur, j'ai porté la lettre.

EMMERIC, *vivement.* C'est bien! c'est bien!..

OLLIVIER, *de même.* Il n'y a pas de réponse... mais on vous attend.

EMMERIC, *à Ollivier, qui se retire.* Cela suffit... je sais ce que c'est.

M. DE SAINT-GERAN. Et moi aussi...

HECTOR, *à M. de Saint-Geran.* C'est d'elle... c'est évident... Eh bien! il n'y a pas à hésiter, il faut y aller, n'est-il pas vrai?

M. DE SAINT-GERAN, *prenant la main d'Emmeric qui tressaille.* Et vous tremblez déjà... Allons, du courage!..

EMMERIC. J'en aurai...

HECTOR, *regardant la pendule.* Et mon affaire à la quatrième chambre... Je vais au Palais.

M. DE SAINT-GERAN. Ma voiture est en bas, et si je peux vous conduire, monsieur Ballandard.

HECTOR. Trop d'honneur... (*A part.*) La voiture d'un pair de France! d'un contre-amiral!.. Si Victoria me voyait passer...

M. DE SAINT-GERAN. D'autant, monsieur Ballandard, que je vous estime déjà beaucoup comme homme et comme avoué... et que j'ai à vous parler d'une affaire qui m'est personnelle, d'un bon procès...

HECTOR. Me voilà... toutes voiles dehors... prêt à courir sur l'ennemi.

M. DE SAINT-GERAN. C'est très-bien...

HECTOR. Et, au premier commandement, feu de toutes les batteries!

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien! nous causerons en allant au Palais...

HECTOR, *riant.* Vous voulez donc bien me prendre à bord?

M. DE SAINT-GERAN, *enmenant Hector à qui il donne*

le bras. Oui, sans doute... De là je vais au Luxembourg... à la chambre des pairs.

EMMERIC, *prenant son chapeau.* Et moi, je vais chez elle...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un riche salon du faubourg Saint-Germain. Porte au fond; portes latérales. Tables à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, *assise à la gauche du théâtre, devant une table, une broderie à la main et ne travaillant pas ;* M. DE SAINT-GERAN, *entrant par la porte du fond.*

LOUISE, *se retournant.* Vous, Monsieur, d'aussi bonne heure!.. Qui s'y serait attendu? Et ce discours que vous deviez prononcer à la chambre des pairs?..

M. DE SAINT-GERAN. La séance est remise... je viens de l'apprendre au Palais!..

LOUISE. Vous allez au Palais?

M. DE SAINT-GERAN. Quand on a des procès et des avoués... et j'en ai un charmant.

LOUISE. Un procès?

M. DE SAINT-GERAN. Non, un avoué.

LOUISE. C'est tout comme!

M. DE SAINT-GERAN. Je lui ai expliqué en route la succession de votre oncle...

LOUISE. Ce n'est pas facile!

M. DE SAINT-GERAN. C'est vrai! et il m'a compris sur-le-champ... et mieux que moi-même... C'est un habile homme!.. Il viendra ici en sortant du Palais, où je l'ai conduit... et j'allais me rendre au Luxembourg, quand j'ai rencontré dans la salle des Pas-Perdus... le vicomte de Beaugé, mon collègue!

LOUISE. Ah! le vicomte plaide aussi!

M. DE SAINT-GERAN. Contre sa femme!.. Il venait de gagner en séparation... C'est lui qui m'a appris qu'il n'y avait pas de séance à la Chambre... et qu'il n'entendrait pas mon discours... Il était dans son jour de bonheur...

LOUISE. Mais vous, Monsieur, qui deviez parler... cette nouvelle vous a contrarié?

M. DE SAINT-GERAN. Pas dans ce moment!.... puisque je vous trouve seule... ce qui est bien rare pour moi!..

LOUISE. Et fort ennuyeux!

M. DE SAINT-GERAN, *allant prendre une chaise et s'asseyant près de Louise.* Du tout... au lieu de parler, j'écouterai... c'est tout bénéfice.

LOUISE, *se retournant vers lui.* Savez-vous, Monsieur, que vous devenez très-aimable et très-galant?

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Et savez-vous, Madame, depuis quelle époque?

LOUISE. Je ne suis pas forte sur les dates.

M. DE SAINT-GERAN. Ce qui veut dire que vous n'avez pas remarqué... Eh bien! c'est, je crois, depuis que vous êtes devenue coquette! Cela vous étonne?

LOUISE. Non, vraiment! car, grâce au ciel, cela produit presque toujours cet effet-là... Pendant les trois premières années de mon mariage, quand je vivais dans mon hôtel, seule et retirée... ne voyant personne, attendant mon mari qui ne venait pas... et pensant à lui, qui ne pensait guère à moi, séduit comme il l'était par des charmes plus puissants...

M. DE SAINT-GERAN. Comment, Madame?..

LOUISE, *avec ironie.* Les charmes de la gloire! Alors, pauvre femme négligée et oubliée, ensevelie vivante à vingt ans, nul ne troublait le silence et le calme du mausolée... je veux dire de mon ménage... et vous-même, faisant comme tout le monde, ne sembliez pas vous douter de mon existence... Mais aujourd'hui qu'il parait prouvé que j'existe, aujourd'hui que tout le monde me recherche, que les hommages m'entourent et que j'ai voulu devenir à la mode, non par goût, mais par lassitude de ne rien être; aujourd'hui, Monsieur, le bruit qui se faisait autour de vous vous a réveillé... Vous avez, par impatience ou par curiosité, levé les yeux vers celle que chacun regardait... et il s'est trouvé que c'était votre femme... Rencontre inattendue... enchantement de votre part et surtout de la mienne... à moi qui ne pouvais manquer d'être bien sensible à un effet aussi tendre du hasard!

M. DE SAINT-GERAN. Très-bien! égayez-vous à mes dépens!.. vous avez raison... Mais que voulez-vous? occupé autrefois d'idées qui m'absorbaient tout entier... des idées d'ambition... de renommée, de fortune...

LOUISE. D'autres encore...

M. DE SAINT-GERAN. C'est possible!.. mais le temps, la réflexion, celles que j'ai faites... il y a deux ans, à la suite de cette blessure dont j'ai pensé mourir... je le croyais du moins comme tout le monde, car les journaux mêmes l'avaient imprimé d'avance...

LOUISE. C'est vrai!

M. DE SAINT-GERAN. Et dès lors... je me suis promis... Tenez, Madame, il faudra que je fasse preuve de franchise et que je vous avoue tous mes torts... tous mes défauts... un jour... où...

LOUISE, *souriant.* Où nous aurons beaucoup de temps devant nous!..

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Oui, sans doute... pour que nous puissions aussi parler des vôtres!

LOUISE. J'en ai donc?

M. DE SAINT-GERAN, *secouant la tête.* Eh! mais...

LOUISE, *vivement.* Lesquels? Parlez... (*Voyant qu'il hésite.*) Un seul!

M. DE SAINT-GERAN. Vous me mettez dans un grand embarras.

LOUISE, *triomphante.* Vous voyez bien!..

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* L'embarras du choix...

LOUISE. Comment, Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN. D'abord, vous êtes fière, mais l'orgueil vous sied si bien... et vous avez tant de droit d'en avoir qu'on n'oserait vous en blâmer... ensuite...

LOUISE. Ah! il y a un ensuite!..

M. DE SAINT-GERAN. Oui, Madame, vous pardonnez difficilement une offense... Je ne vous en fais pas un reproche... car, moi aussi, je serais comme vous... Les torts de ceux que j'aime me trouveraient peut-être inflexible et implacable... mais ces torts, si je les connaissais ou si je les soupçonnais, je voudrais franchement les leur déclarer... La franchise avant tout... et je trouve... c'est là mon reproche le plus grave... que parfois vous en manquez...

LOUISE, *se levant.* Ah! ne parlez pas ainsi, car à l'instant même je vous dirais...

M. DE SAINT-GERAN. Quoi donc?..

LOUISE. Ce que vingt fois... j'ai été tentée de vous avouer, et dans ce moment encore...

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien! vous n'osez achever... Vous tremblez... je crois!

LOUISE. Non, Monsieur, non... mais vous n'avez jamais su quelle noble affection je vous portais! Quand on me parla, à moi jeune fille de dix-huit ans, d'épouser un homme presque sans fortune, qui avait plus du double de mon âge... on crut que je refuserais, et j'acceptai, car c'était un homme de mérite et de cœur, dont je savais depuis longtemps la vie entière... Oui, Monsieur, aussi bien et mieux que vous, j'aurais dit les combats auxquels vous aviez assisté, vos exploits, vos blessures... J'étais heureuse d'offrir un riche héritage à celui qui m'apportait ce riche patrimoine de gloire..... j'étais fière de vous, fière de porter votre nom... et, à mon âge, une pareille exaltation serait aisément devenue de l'amour. Vous aviez peu à faire pour gagner ce cœur qui volait au-devant du vôtre... vous ne l'avez pas voulu... J'ignore alors quelle barrière s'élevait entre nous...

M. DE SAINT-GERAN, *troublé*. Et jamais jusqu'ici le moindre reproche!..

LOUISE. Ah! Monsieur!.. des plaintes!.. des reproches, de la jalousie!.. Moi, à qui vous accordez quelque orgueil!.. j'ai gardé le silence... L'amour-propre, la fierté que vous me reprochiez tout à l'heure, m'ont donné la force de combattre et de vaincre... et quand plus tard vous êtes revenu à moi... un nouvel obstacle plus grand encore nous séparait... le souvenir du passé et mon indifférence... M'accuserez-vous encore de manquer de franchise?..

M. DE SAINT-GERAN, *avec franchise*. Non, Madame. Tout cela est vrai, et ce récit qui devait m'ôter l'espoir et le courage, ne me laisse qu'un désir... celui de réparer mes torts, et par mes soins, par ma tendresse, par un dévouement de tous les instants..... de reconquérir..... ce cœur que j'ai perdu..... de le tenter du moins. Vous ne pouvez m'en empêcher...

LOUISE. Non, sans doute.

M. DE SAINT-GERAN. Quoique votre mari, je puis, comme un autre, aspirer à vous plaire, j'y aurai plus de mérite... car c'est plus difficile... Par malheur, le temps et les occasions vont me manquer..... on me donne un nouveau commandement, et sous peu de jours il me faudra appareiller pour les Antilles.

LOUISE, *vivement*. Vous partez?..

M. DE SAINT-GERAN. Une belle occasion de faire connaissance avec vos propriétés de la Martinique... avec ce beau pays où depuis longtemps vous êtes attendue, et où le procès qu'on nous intente pour la succession de votre oncle nécessiterait peut-être votre presence... Je ne vous parle pas du plaisir que j'aurais à vous avoir sur mon vaisseau, où vous commanderiez en souveraine... Pour entreprendre un pareil voyage, il faudrait aimer... et vous, Madame!..

LOUISE. Moi... je n'aime pas la mer... vous le savez!

M. DE SAINT-GERAN. Vous êtes bien bonne de ne pas dire mieux... et je vous en remercie... Mais dans votre désir de rester à Paris, n'y a-t-il pas quelque autre motif?

LOUISE, *avec émotion*. Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-GERAN. Pardon, à mon tour, de ma franchise... Ce désir de plaire et de briller dont vous ne vous défendez point, amène sur vos pas une foule d'adorateurs dont vous souffrez les hommages. Je vous connais, Louise, et jamais un soupçon sérieux n'est entré dans mon âme... Mais votre jeunesse, vos fréquents voyages, votre position, vos succès dans le monde, ont pu éveiller l'envie ou froisser la vanité!.. Il est si facile à un fat de compromettre la plus honnête femme du monde!.. Déjà, et vous savez que je suis peu endurant... il m'a semblé que quelques allusions indirectes, quelques railleries de salon m'étaient adressées par deux ou trois vieilles douairières... c'est toujours par elles que cela commence... J'ai regardé alors autour de moi, et il m'a semblé...

LOUISE. Quoi donc?.. Monsieur.

M. DE SAINT-GERAN. Vous êtes émue?..

LOUISE. Non pas émue, mais curieuse de savoir...

M. DE SAINT-GERAN. Ce que je sais... Eh bien! il me semble que votre jeune cousin... le vicomte de Leangeac...

LOUISE, *riant*. Lui!

M. DE SAINT-GERAN. Ce fat moyen âge... qui rougit de son siècle et dont son siècle rougit... ce gentilhomme palefrenier qui court au Champ-de-Mars ou au clocher après le ridicule.

LOUISE, *riant*. Et qui gagne toutes les courses.

M. DE SAINT-GERAN. Vous ne pouvez nier qu'il ne vous suive partout et qu'il ne vous fasse hautement la cour la plus assidue... Hier encore...

LOUISE. C'est vrai!.. je ne peux pas l'empêcher de m'aimer.

M. DE SAINT-GERAN. Non, mais je peux l'empêcher de vous le dire... de l'avouer aussi publiquement, et s'il s'en avise encore!

LOUISE. Que ferez-vous?

M. DE SAINT-GERAN, *froidement*. Ce que je ferai?.. je l'empêcherai de faire jamais la cour à personne.

LOUISE, *froidement*. Allons donc!..

M. DE SAINT-GERAN, *froidement*. Parole d'honneur

LOUISE. Allons donc!

M. DE SAINT-GERAN. C'est un sot!

LOUISE, *riant*. Ce n'est pas une raison pour tuer les gens!.. vous seriez toujours l'épée à la main!.. Et dans votre intérêt, Monsieur, je vous supplie...

M. DE SAINT-GERAN. Ce sera donc pour vous faire plaisir... et en revanche, je vous demanderai un service.

LOUISE, *vivement*. Ah! de grand cœur! si c'est en mon pouvoir!

M. DE SAINT-GERAN. J'ai à vous parler du fils d'un ancien ami... Emmeric d'Albret, un jeune homme d'un immense talent... que j'aime beaucoup, et que peut-être pour cela vous n'aimez guère.

LOUISE. Pouvez-vous le penser?

M. DE SAINT-GERAN. Du moins, et malgré mes efforts pour l'attirer chez moi, il y vient rarement... et à sa place j'en ferais autant... car l'accueil froid et glacé qu'il reçoit de vous... non pas que ce ne soit conforme aux règles du cérémonial; mais ce n'est pas ainsi qu'on agit avec les artistes... Ils ne tiennent pas aux soirées ni aux dîners d'apparat, mais à une réception franche et cordiale; avec lui, du reste, je ne compte pas les visites, et quand il ne vient pas, je vais le voir!.. Je sors de chez lui.

LOUISE. Vous, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN. C'est là que j'ai fait la rencontre d'un avoué modèle, d'un praticien phénomène, dont je vous parlais tout à l'heure, M. Hector Ballandard...

LOUISE, *avec émotion*. Ballandard!

M. DE SAINT-GERAN. Vous le connaissez?..

LOUISE. En aucune façon... mais je connais... j'ai vu ce nom...

M. DE SAINT-GERAN. Dans les journaux, dans les annonces de vente. Donc, M. Ballandard et moi avons l'idée, pour notre ami Emmeric, d'une excellente affaire... dont je vous parlerai quand elle sera conclue... car elle ne l'est pas encore, et jusque-là il faut toujours mieux se taire... En attendant, il a composé un ouvrage qui le place à la tête de l'école française, un ouvrage qui fait honneur au pays... cet honneur-là, le pays doit le lui rendre...

LOUISE. Eh bien! Monsieur!

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien! je pourrais faire valoir ses droits près du ministre votre oncle... mais dans la discussion du dernier projet de loi... j'ai parlé...

LOUISE. Contre lui.

M. DE SAINT-GERAN. Non, pour lui... et j'aurais l'air de demander le prix d'un service... tandis que vous... sa nièce...

LOUISE. Moi, Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN. Cela du moins me serait agréable; mais si cela vous déplaît trop...

LOUISE. Non, sans doute... et pour vous, Monsieur...

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. Emmeric d'Albret.

M. DE SAINT-GERAN. Qu'il soit le bienvenu!

SCÈNE II.

LOUISE, EMMERIC, M. DE SAINT-GERAN.

EMMERIC, *s'approchant respectueusement de Louise qu'il salue*. Madame la comtesse se porte-t-elle bien?

LOUISE, *froidement et lui faisant la révérence*. Très-bien, Monsieur... (*Se mettant à gauche devant son métier à broder*.) Je sais que vous avez à parler d'affaires avec M. le comte, je ne vous en empêche pas!

M. DE SAINT-GERAN, *attirant Emmeric près de lui à droite, et à voix basse*. Je me doute que vous avez un long récit à me faire... Vous venez de chez elle!..

EMMERIC, *troublé*. C'est-à-dire, Monsieur...

M. DE SAINT-GERAN. Ah! vous nous l'aviez promis.

EMMERIC. Et je l'ai fait... non sans hésiter, j'en conviens... mais il y avait là du monde que je ne m'attendais pas à y rencontrer... et je n'ai pas encore pu lui parler.

M. DE SAINT-GERAN, *riant*. Vous en avez été ravi...

EMMERIC, *naïvement*. C'est vrai!.. car tout ce qui peut retarder une pareille explication...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant*. Eh bien! que vous disais-je? vous le voyez déjà?.. On ne brise pas à son gré de pareils nœuds.

EMMERIC. J'y parviendrai, je vous le jure!

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien! alors, il faut y retourner! il faut tout lui dire! le plus tôt vaut le mieux.

EMMERIC. Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-GERAN. A la bonne heure!.. Je vous reverrai aujourd'hui, dès que tout sera terminé.

EMMERIC. Tantôt... ce soir, je l'espère.

M. DE SAINT-GERAN. J'attends votre ami Ballandard, qui doit passer ici en sortant du Palais, et, avant, je vais mettre en ordre des papiers que je lui ai promis... et dont il a besoin pour notre procès... Vous le permettez?

EMMERIC, *s'inclinant*. Comment donc, monsieur le comte...

M. DE SAINT-GERAN, *lui tendant la main*. Ainsi, à tantôt... (*M. de Saint-Geran sort par la porte du fond.*)

SCÈNE III.

LOUISE, EMMERIC.

EMMERIC, *après un instant d'hésitation, s'approchant de Louise qui est toujours occupée à broder*. Madame la comtesse a reçu la loge d'Opéra que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

LOUISE, *souriant*. Oui... j'ai eu cet honneur-là... une loge excellente... aux premières, entre les colonnes... celle que je désirais... Je vous ai donné bien de la peine... je suis bien égoïste... je n'ai songé qu'à moi... et au plaisir que j'aurais à passer une soirée entière... avec vous et près de vous.

EMMERIC, *avec embarras*. Certainement... mais ce monde qui d'ordinaire vous entoure...

LOUISE, *gaiement et se levant*. Nous ne serons pas en tête à tête, je le sais bien, et à peine pourrai-je vous parler et vous voir, mais je saurai que vous êtes là, derrière mon fauteuil... (*Vivement*.) Rassurez-vous, je ne me retournerai pas... mais si je le voulais... il ne tiendrait qu'à moi, et c'est beaucoup... Et puis le plaisir d'être belle... à vos yeux... car je serai superbe et on me regardera... (*Vivement*.) Je n'y ferai pas attention, je vous le promets... mais vous... j'espère que vous le verrez... Aussi le spectacle peut être mauvais... impunément... je vous promets d'avance que je serai ravie, et que tout me paraîtra délicieux!

EMMERIC. En vérité!.. je ne sais comment vous dire...

LOUISE. Eh! quoi donc, Monsieur?

EMMERIC. Que je ne pourrai demain... vous accompagner.

LOUISE. O ciel!.. quelque chagrin... quelque malheur qui vous arrive... Non... ce n'est donc qu'une affaire... celle dont on me parlait tout à l'heure, une affaire importante... pour vous... pour vos intérêts? Il faut y aller, Monsieur, il le faut... Je resterai... je trouverai un prétexte... je renoncerai à mon plaisir... ou plutôt il n'y en a plus pour moi, dès que vous n'y serez pas, et puis ce sera une raison pour qu'aujourd'hui vous veniez dîner ici et passer la soirée; je vous engage.

EMMERIC. Moi!..

LOUISE. Je le peux... j'en ai le droit... On m'a reproché de ne jamais vous inviter... et on avait raison... je ne l'osais pas... je ne l'ose jamais... Pardonnez-le-moi... j'ai tant de motifs...

EMMERIC. Je le sais...

LOUISE. Tant de raisons de trembler... ce monde qui nous observe et semble nous deviner, ces rivaux dont la jalousie s'éveille...

EMMERIC, *vivement*. Ce n'est que trop vrai!..

LOUISE. D'autres dangers plus terribles encore... d'autres reproches... d'autres tourments... les miens... je ne vous en parle pas! Encore quelques jours, et un meilleur avenir se prépare... nous aurons moins de gène, d'inquiétude, de contrainte; car on doit s'éloigner... on doit partir... on me l'a dit. (*Vivement*.) Et, vous ne savez pas, on voulait m'emmener! Moi, quitter Paris!.. moi, vous quitter!.. jamais!

EMMERIC, *à part*. O ciel!

LOUISE. Ce soir, du reste, et à dîner, on vous en parlera, sans doute.

EMMERIC. Non, Louise... je ne viendrai pas.

LOUISE, *étonnée*. Ni ce soir... ni demain?..

EMMERIC. Ni demain.

LOUISE. Et quand donc, mon ami, quand donc?

EMMERIC. Jamais!.. je ne dois plus vous revoir...

LOUISE. Ce n'est pas possible!.. J'ai mal entendu!.. ce n'est pas vous qui parlez!

EMMERIC. Non... c'est une voix plus forte et plus puissante que la mienne... celle de l'honneur et de la reconnaissance... Il y au monde un fardeau plus pesant que mes remords! des bienfaits contre lesquels je lutte en vain! une amitié qui m'opprime et m'accable... celle de votre mari!.. Je lui dois trop!

LOUISE. Et à moi, Monsieur, ne me devez-vous rien? Ces reproches que vous vous adressez... croyez-vous qu'ils me soient inconnus?.. croyez-vous donc que je ne m'indigne pas comme vous de trahir et de feindre? Et tout à l'heure encore... avant votre arrivée, touchée de sa franchise... de sa loyauté... j'allais tout lui avouer.

EMMERIC. O ciel!..

LOUISE. J'ai pensé à vous, et je me suis arrêtée... Oui, Monsieur, je tremblais pour vous... pour vous seul... car, moi, je savais comment me défendre: je lui aurais demandé si l'esclave qu'il avait si longtemps opprimée et méprisée n'avait pas le droit de briser sa chaine... je lui aurais rappelé l'indigne rivale à qui il m'avait sacrifiée dès le premier jour de notre mariage... et ces affronts, que j'ai subis en silence... je les lui aurais prouvés... J'ai les lettres...je les garde... c'est ma défense, ma justification... si rien au monde pouvait me justifier.

EMMERIC. Que dites-vous?

LOUISE. Non... non... je ne m'abuse pas!.. Excusable peut-être à ses yeux, je ne le suis pas aux miens, et cependant vous savez si j'ai combattu, si j'ai résisté au penchant qui m'entraînait et dont j'aurais triomphé... si une nouvelle fatale et mensongère ne m'eût abusée... Je me suis crue libre... et alors, malgré la distance qui aux yeux du monde pouvait nous séparer... c'est moi... car j'étais la plus riche, c'est moi, vous le savez, qui vous offris ma fortune, ma main... car je vous aimais... et quand le bruit de cette mort faussement répandu... fut enfin et trop tard démenti... un amour que j'avais cru noble et légitime devenait une trahison... j'étais coupable... car j'étais esclave... Il m'était défendu de vous aimer... au moment même où je vous aimais plus encore... où je vous aimais pour toujours!..

EMMERIC. Ah! ce n'est pas vous... c'est moi qu'il faut accuser... c'est moi, qui ne mérite pas de grâce!

LOUISE. Tant mieux!.. j'aurai plus de bonheur encore à vous pardonner! et s'il n'existe pas d'autres raisons!..

EMMERIC. Il en existe... qui me sont personnelles.. qui viennent de moi... de ma volonté...

LOUISE. C'est volontairement que vous voulez me quitter?.. ce n'est pas possible! vous me trompez... vous détournez la vue!.. O ciel! ce qu'on me disait tout à l'heure!.. Lui aussi peut-être! des doutes, des soupçons sur M. de Langeac!..

EMMERIC, *vivement*. M. de Langeac!..

LOUISE, *avec joie*. Jaloux!.. il est jaloux!.. Ah! que c'est bien à vous, Monsieur... Je ne l'espérais pas... je tremblais que vous ne le fussiez pas... et, voyez mon injustice... je me disais ce matin encore... Il ne s'en est même pas aperçu... tandis qu'un autre... Eh bien! oui... depuis quelque temps... je croyais voir en vous... de la froideur, de l'indifférence... je le redoutais du moins, excusez ma faiblesse, on craint tout quand on aime... et pour vous faire aussi connaître l'inquiétude et la jalousie... je suis devenue coquette... par dépit... ou plutôt par amour... C'est mal... j'en conviens, je m'en accuse... Mais j'en ai été bien punie... et hier seulement je me suis aperçue de l'étendue de ma faute... Ce fat qui n'avait reçu de moi d'autre encouragement que mon silence, a osé, en me donnant la main pour monter en voiture... me glisser un billet.

EMMERIC, *avec colère*. Il serait possible?.,

LOUISE, *vivement*. Que j'aurais jeté à ses pieds... que j'aurais déchiré à ses yeux, si M. de Saint-Geran n'eût été là... Vous le connaissez, c'en eût été fait du vicomte... et, malgré moi, il m'a fallu...

EMMERIC. Vous avez gardé ce billet?

LOUISE, *vivement*. Pour vous le donner... pour vous le montrer... Il est là, dans mon secrétaire... et vous allez voir par vous-même...

EMMERIC. C'est inutile... Madame!

LOUISE, *vivement*. Et puis, j'oubliais encore, car je veux tout vous dire, qu'hier, dans la soirée, le vicomte m'avait suppliée de lui donner, pour demain, une place dans ma loge à l'Opéra.

EMMERIC. Et vous la lui avez accordée?

LOUISE, *avec tendresse*. Non pas, j'ai refusé... car déjà dans mon cœur j'avais l'espoir que vous viendriez... que je passerais cette soirée avec vous... et maintenant qu'humble et repentante j'ai avoué tous mes torts, votre grande colère ne tombera-t-elle pas? Cette place, réservée pour vous et si bien défendue par moi... ne mérite-t-elle pas quelque indulgence... Monsieur?..

EMMERIC, *avec émotion*. Louise!

LOUISE, *doucement*. Vous viendrez, n'est-il pas vrai?.. Pourquoi vous en défendre encore?..

EMMERIC. Parce que je le dois... parce que, malgré moi-même... j'allais oublier ma résolution... et que...

LOUISE, *sévèrement*. Et que... le dépit ou l'amour-propre vous défend de céder... C'est mal, Monsieur... c'est très-mal! Avec ceux qu'on aime il n'y a plus de vanité ni d'orgueil... Et maintenant, après avoir prié... je commande... Vous m'accompagnerez demain à l'Opéra.. dans ma loge... vous y viendrez... si vous m'aimez... et je n'ajouterai qu'un mot: Si vous ne venez pas... ne me revoyez plus! (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE IV.

EMMERIC, *seul*. Non!.. non!.. je ne le pourrai jamais!.. et tant qu'elle sera là, tant que je la verrai... tant que j'entendrai le son de sa voix... que celui qui m'accuse de faiblesse soit plus intrépide ou plus barbare... moi, je ne saurais, en face de tant d'amour, avouer que je suis un perfide et un ingrat. (*Allant placer son chapeau sur la table à gauche.*) Allons! et, à défaut d'autre courage... ayons, au moins, celui du silence... celui de l'absence... Puisqu'elle m'offre elle-même le moyen de rompre... je le saisirai... et demain... je n'irai pas... non... je n'irai pas à l'Opéra! je le jure... Elle me comprendra, et sans bruit, sans explications... tout sera dit... sera fini!

SCÈNE V.

EMMERIC, HECTOR, *entrant par le fond.*

EMMERIC. Ah! te voilà?

HECTOR. Oui... mon ami, conseil et avoué de M. de Saint-Geran... une clientèle superbe que je te dois... Je viens pour son procès... Depuis des siècles il était en panne... mais, grâce à moi nous allons gagner le large et manœuvrer de manière...

EMMERIC. Ah çà! prends garde... on dirait que c'est toi qui es le marin!

HECTOR. C'est vrai! je m'identifie tellement avec mes clients... Et toi, qui t'amène?.. Tu venais aussi pour lui rendre compte de l'autre affaire... de la tienne?..

EMMERIC. Oui, mon ami.

HECTOR, *vivement et à demi-voix*. Raconte-moi donc cela... Tu sors de chez elle?..

EMMERIC. Oui, je viens de l'autre bout de Paris... J'arrive à l'instant.

HECTOR. Eh bien!

EMMERIC. Eh bien!.. mon ami, tout est fini... tout est rompu... ou, du moins, c'est tout comme...

HECTOR. Vivat! Et M. de Saint-Geran qui prétendait qu'on n'en venait jamais à bout! Reçois mon compliment... pour toi et pour moi.

EMMERIC. Comment cela?

HECTOR. Je pouvais, encore une fois, me trouver compromis!.. Je ne connaissais pas ce matin les conséquences d'une amitié comme la tienne... c'est trop dangereux... Je sors de chez ton oncle, qui t'attends, par parenthèse.

EMMERIC. Oui, j'ai promis d'aller le prendre ainsi que ma cousine, pour sa première sortie.

HECTOR. Eh bien! sais-tu, mon ami, qui j'ai rencontré dans son salon?.. Sa fille, causant... avec qui?. avec mademoiselle Victoria Giraut!

EMMERIC. Ta prétendue?

HECTOR. Elles se connaissent! M. Giraut, le négociant en vins, qui achète tous les ans des médoc et des saint-émilion, emmenait souvent avec lui sa fille à Bordeaux... chez ton oncle Clérambeau, son commettant... et les deux demoiselles se sont liées d'amitié.

EMMERIC. Eh bien!.. où est le mal?

HECTOR. Tu ne le devines pas?.. Ta cousine lui aura tout dit... Ces petites filles sont si bavardes... Elle lui aura raconté cette conquête dont je suis innocent, et que tu as passée à mon ordre... cette lettre... cette passion... dont je ne suis que le manteau et l'enveloppe.

EMMERIC, *cherchant à le rassurer*. Peut-être, mon ami!

HECTOR. Il n'y a pas de peut-être... J'en suis sûr; car, au moment où je sortais du cabinet de ton oncle, Victoria m'a dit: « Ah! ah! monsieur Hector Ballandard fait des victimes et des ravages dans la haute société... Il est en correspondance avec des comtesses ou des baronnes. » Tu vois ce dont tu es cause... J'ai voulu nier sans te compromettre... ce qui m'a donné un air gauche et embarrassé qu'on a pris pour de la discrétion... Et, maintenant, toi et moi dirions la vérité, qu'on ne nous croirait pas.

EMMERIC. Eh bien! ne disons rien!

HECTOR. Ne rien dire!.. Et mon mariage qui va manquer... Je suis perdu!

EMMERIC. Quelques jours encore et je te justifierai près de la famille Giraut, et je donnerai des preuves telles qu'il faudra bien qu'on y ait confiance!..

HECTOR. A la bonne heure! car Victoria a des yeux noirs superbes, et, quoique née à Bercy, tu la prendrais pour une Espagnole... Et puis elle a deux cent mille francs... de dot... Et quand on est amoureux...

EMMERIC, *souriant*. De la dot?

HECTOR. Du tout!.. Mais tout cela se confond tellement que je serais désolé de les séparer... dans mon affection! Aussi, mon ami, et pour nous deux, tu as bien fait de rompre; car je te le dis en confidence... cette liaison commençait à se répandre, à s'ébruiter.

EMMERIC. Qu'en sais-tu?

HECTOR. Je viens d'en entendre parler... moi, qui ne connais rien!

EMMERIC. Et où donc?

HECTOR. Dans un endroit qui n'a rien de mystérieux.. au café Tortoni... où j'étais entré en sortant de chez ton oncle... c'est en face. Trois jeunes gens, qui déjeunaient en parlant beaucoup et en buvant de même... l'un d'eux prononça ton nom... Un grand jeune homme à la barbe blonde en pyramide renversée... physionomie à la Werther, longue, rêveuse et blafarde...

EMMERIC, *à part*. Le vicomte de Langeac.

HECTOR, *continuant*. « Oui, lui disait son voisin, je « soupçonne le jeune compositeur de l'emporter sur « toi...

« L'oreille est le chemin du cœur...

« Et cette place qu'elle t'a refusée pour demain « dans sa loge à l'Opera, je gage que c'est lui qui en « profitera... — Je l'en empêcherai bien! — Et comment cela? — La comtesse est ma parente, j'ai le « droit de veiller à sa reputation, et si son mari ne « voit rien... je m'opposerai, moi, à ce qu'on la compromette... j'écrirai à Emmeric que je lui défends « d'aller demain à l'Opéra avec elle. — Allons donc! « — Je vais lui écrire... vous en êtes témoins... et je « vous jure qu'il n'ira pas, ou sinon... »

EMMERIC. L'insolent!..

HECTOR. Qu'est-ce que ça te fait? puisque tu ne dois plus la revoir, puisque tout est rompu!

EMMERIC. Eh! non! rien ne peut l'être maintenant...

HECTOR. Et pourquoi!

EMMERIC. Pourquoi?.. parce que tu ne sais pas que tantôt, chez elle... cette maudite loge d'Opéra que tu connais...

HECTOR. Numéro 10, entre les colonnes, je ne l'ai point oubliée.

EMMERIC. Eh bien! elle m'a offert une place en me disant: Vous viendrez demain, ou tout est fini entre nous... Et j'étais décidé à n'y pas aller.

HECTOR. Très-bien!

EMMERIC. Et, maintenant, d'après ce que tu viens de dire... pour moi, pour mon honneur, rien ne peut m'empêcher de m'y rendre...

HECTOR. Cela n'a pas le sens commun! car, supposons que je ne t'aie rien dit...

EMMERIC. Et cette impertinente épître que sans doute je vais trouver chez moi... Il croirait donc que je le crains, que je lui obéis? Non... non! j'irai!

HECTOR. Tu n'iras pas!

EMMERIC. Je te dis que si!

HECTOR. Je te dis que non! Ah! monsieur le comte! (*Il va au-devant de lui.*)

SCÈNE VI.

EMMERIC, HECTOR, M. DE SAINT-GERAN, *sortant de l'appartement à gauche et tenant à la main des papiers qu'il va porter sur la table à gauche.*

M. DE SAINT-GERAN. Eh! mais, Messieurs, qu'y a-t-il donc!

HECTOR. Je m'en rapporte à monsieur le comte.

EMMERIC, *à part, avec effroi*. O ciel!

M. DE SAINT-GERAN. Je vous apportais les pièces de notre procès.

HECTOR. Et moi, j'en ai un autre à vous soumettre...

EMMERIC. Hector, je t'en supplie!..

HECTOR. Ah! dame... si tu ne te laisses pas conduire

par nous... Il faut cependant que les gens qui ont de la raison dirigent ceux qui n'en ont pas.

M. DE SAINT-GERAN. C'est juste. De quoi est-il question?

EMMERIC. Non, tu ne parleras pas!

HECTOR. Je suis avoué... je parlerai! j'expliquerai les faits de la cause. (*Montrant M. de Saint-Geran.*) et le tribunal jugera. (*Montrant Emmeric.*) Il arrive de l'autre bout de Paris; il vient de chez elle... il nous l'avait promis...

M. DE SAINT-GERAN. Ah! vous y êtes retourné?.. A merveille!

HECTOR. Oui, à merveille... mais attendez, il a rompu.

M. DE SAINT-GERAN. C'est très bien!

HECTOR. Sans doute, mais voilà qui ne l'est pas... Par un événement... par une circonstance inattendue...

M. DE SAINT-GERAN. Qu'est-ce que je vous disais? Il y en a toujours qui surviennent au moment où l'on croyait tout fini.

HECTOR. Une futilité... une loge pour demain à l'Opéra.

EMMERIC. Hector, au nom du ciel!

HECTOR. Tu te fâcheras si tu veux.

EMMERIC, *s'emportant.* Eh! oui, sans doute!..

M. DE SAINT-GERAN, *passant entre eux deux.* Voyons, mes amis, voyons s'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette grave affaire... Et si je puis vous seconder...

HECTOR. C'est tout ce que je demande, parce que, si vous vous en mêlez... cela va s'arranger.

EMMERIC, *à part.* Ah! c'en est fait de nous!

HECTOR. On lui a donc dit : Si vous ne venez pas demain soir dans ma loge... tout est fini entre nous...

EMMERIC, *avec colère.* Hector!..

HECTOR. Ses propres paroles... je les tiens de toi, et tout se trouvait rompu... Mais voilà qu'un rival, un fat, défend à Emmeric de s'y rendre. Et lui, qui ne voulait pas, qui était décidé à ne pas y aller, me répond maintenant...

M. DE SAINT-GERAN. Qu'il ira?..

HECTOR. C'est absurde! n'est-il pas vrai?

M. DE SAINT-GERAN. Non, c'est tout naturel!..

EMMERIC, *vivement.* N'est-ce pas, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN. Oui, sans doute, et j'en ferais autant...

HECTOR, *stupéfait et laissant tomber ses bras.* Alors, nous n'y sommes plus.

M. DE SAINT-GERAN. Si, vraiment! nous y sommes... et si vous voulez vous en rapporter à moi...

HECTOR ET EMMERIC. Oui, certainement!

M. DE SAINT-GERAN, *gravement.* Puisque Emmeric est décidé à rompre avec cette femme, il ne doit plus la revoir.

HECTOR. Bravo!

M. DE SAINT-GERAN. Ni paraître dans sa loge.

HECTOR. Bien jugé!..

M. DE SAINT-GERAN. Il viendra dans la mienne... Nous en avons une...

EMMERIC, *stupéfait.* Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN. Avec son beau-père et Aline sa future, que j'inviterai...

EMMERIC. Permettez!..

M. DE SAINT-GERAN. Aux yeux et à la face de celui qui vous a défié!.. Vous me le montrerez, et dans l'entr'acte vous me donnerez le bras... Nous trouverons moyen de nous en approcher, et alors je dirai devant lui et devant ceux qui l'entoureront, que je vous ai offert dans ma loge ainsi qu'à *votre prétendue*, une place que vous refusiez d'abord... et si nous voyons en ses traits le moindre sourire de doute ou d'incrédulité, je vous permets de lui en demander raison... Je serai là, je serai votre témoin...

HECTOR. O ciel!

M. DE SAINT-GERAN. Ah! il ne faut pas croire... qu'une rupture n'amène pas quelques coups d'épée ou quelque chose de ce genre-là...

EMMERIC. Je le sais, Monsieur; et je m'y attends, je le désire même... J'irai dans votre loge... j'irai...

HECTOR. A la bonne heure! Et en retournant chez ton oncle qui t'attend et qui s'impatiente peut-être... tu peux lui transmettre l'invitation de monsieur le comte, pour demain...

M. DE SAINT-GERAN. Oui, sans doute. Allez vite, pendant que nous, nous allons parler procès. (*Emmeric quitte la droite, remonte le théâtre, le traverse et va prendre sur la table son chapeau qu'il y a placé.*)

HECTOR. A vos ordres.

M. DE SAINT-GERAN. Et si demain monsieur Ballandard veut accompagner ses amis... avec nous à l'Opéra?

HECTOR. Quoi! vraiment? monsieur le comte, vous seriez assez bon... (*Bas, à Emmeric qui est près de lui.*) O Victoria!.. si elle pouvait y aller! (*Haut.*) Mais je crains d'être indiscret, je crains de vous gêner...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Du tout!.. une loge immense... aux premières, numéro 10... entre les colonnes.

EMMERIC ET HECTOR, *stupéfaits et à part.* O ciel!.. (*Emmeric, qui avait pris son chapeau et qui allait partir, s'arrête.*)

M. DE SAINT-GERAN. Ma femme l'a obtenue d'une de ses amies qui vient de la lui céder non sans peine, car on se les arrache : tout Paris y sera!.. (*Se retournant vers Emmeric qui se disposait à sortir, mais qui s'est arrêté pour faire des signes à Hector.*) Eh bien?. qu'avez-vous donc?..

EMMERIC. Rien... Monsieur... Le trouble... l'émotion... suite toute naturelle...

M. DE SAINT-GERAN. Du sujet que nous venons de traiter... Courez près d'Aline... votre prétendue... Sa vue seule vous remettra... Adieu, mon ami, adieu et à bientôt! (*Emmeric sort tout troublé.*)

SCÈNE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GERAN.

M. DE SAINT-GERAN, *qui vient de reconduire Emmeric.* Pauvre jeune homme! il en est réellement tout bouleversé... (*Regardant Hector.*) Eh mais! et vous aussi?

HECTOR, *à part.* Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

M. DE SAINT-GERAN. La même physionomie...

HECTOR, *balbutiant.* Je... je l'aime tant, ce... ce cher Emmeric... que... que tout ce qu'il éprouve...

M. DE SAINT-GERAN, *riant.* Je conçois cela!.. Oreste et Pylade n'avaient qu'un cœur... mais pas la même figure... et la vôtre est impayable...

HECTOR. Vous êtes bien bon! (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

M. DE SAINT-GERAN. Venons à notre procès... car vous êtes de bon conseil... et vous avez, surtout en affaires, une clarté et une lucidité... dont j'ai été charmé. Voici les papiers... dont je vous ai parlé. (*Montrant la table à gauche.*) Nous allons, si vous le voulez bien, les

examiner ensemble. (*Il traverse le théâtre et va s'asseoir à la table à gauche, en face d'Hector.*)

HECTOR, *pendant ce temps, à part, à droite au bord du théâtre.* Cet homme si terrible!.. Si cela se découvre... Emmeric... et moi, peut-être, qui aurai été complice de cette trahison...

M. DE SAINT-GERAN, *assis à la table, et l'appelant.* Quand vous voudrez....

HECTOR. Oui, monsieur le comte. (*Il va s'asseoir vis-à-vis de lui.*)

M. DE SAINT-GERAN. Voici *primo* les papiers qui établissent notre parenté... et nos droits à la succession.

HECTOR, *toujours troublé.* Oui, Monsieur... Vous dites une succession?..

M. DE SAINT-GERAN. Dont je vous ai parlé... celle de notre oncle, décédé sans enfants à la Martinique... l'oncle de ma femme.

HECTOR. De votre femme... (*S'oubliant malgré lui.*) Ah! si je l'avais su...

M. DE SAINT-GERAN. Quoi donc?

HECTOR, *cherchant à se remettre.* Que votre oncle de la Martinique fût décédé sans enfants...

M. DE SAINT-GERAN. Mais vous le saviez... Je vous l'ai expliqué... et, d'après les pièces... vous voyez que notre grand-oncle...

HECTOR. Celui de la Martinique?..

M. DE SAINT-GERAN. Non... Son père avait épousé une Saint-Dizier, également notre grand'tante... de sorte que, des deux côtés, l'héritage devait nous revenir... puisque c'était la tante de ma femme. Et, d'après l'ordre généalogique... notre grand-oncle... Vous comprenez...

HECTOR, *avec trouble et vivement.* Je comprends... je comprends... à merveille... votre grand-oncle était... sa tante...

M. DE SAINT-GERAN, *partant d'un éclat de rire.* Qu'est-ce que vous me dites là?

HECTOR. Pardon! pardon!.. (*A part.*) Dieu! quel tort je me fais!.. (*Haut.*) Je vous avoue que j'ai une migraine... un mal de tête... qui m'empêche... de voir... et de comprendre.

M. DE SAINT-GERAN. En effet... votre main est glacée.

HECTOR. Et ma tête brûlante.

M. DE SAINT-GERAN. C'est à moi de vous demander excuse... de vous avoir parlé affaire en un pareil moment... Nous remettrons notre conférence.

HECTOR, *s'essuyant le front.* Je respire!..

M. DE SAINT-GERAN. D'autant plus que voici ma femme.

HECTOR, *à part.* La peur me reprend!

SCÈNE VIII.

M. DE SAINT-GERAN, LOUISE, *entrant vivement,* HECTOR.

LOUISE, *à M. de Saint-Geran.* Ah! Monsieur... que je vous fasse part de la plus heureuse rencontre...

M. DE SAINT-GERAN, *l'interrompant.* Monsieur Hector Ballandard, notre avoué... notre ami... que j'ai l'honneur de vous présenter. (*Louise fait à Hector une profonde révérence.*)

HECTOR, *à part.* Dieu! qu'elle est belle!.. (*S'interrompant.*) C'est égal, à ce prix-là j'aime mieux ne pas la regarder.

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Un homme de talent... quand il n'a pas mal à la tête...

HECTOR, *cherchant à sourire.* C'est vrai... j'y suis très-sujet... (*S'arrêtant.*) Qu'est-ce que je dis là?

M. DE SAINT-GERAN, *à Hector.* Trop de modestie... (*A Louise.*) Je me suis permis de lui offrir pour demain, et sans vous consulter, une place dans votre loge à l'Opéra.

LOUISE, *de l'air le plus aimable.* Vous étiez sûr d'avance de mon aveu et de mes remercîments...

M. DE SAINT-GERAN. Il y viendra avec Emmeric d'Albret, son ami... qui vient de nous le promettre.

LOUISE, *fait un geste de joie, se reprend et dit froidement.* C'est fort bien à lui... et j'en suis charmée.

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* C'est-à-dire que cela vous contrarie.

LOUISE, *froidement.* Nullement!

M. DE SAINT-GERAN. Mon Dieu!.. je le vois... je vous connais...

LOUISE. Vous vous trompez!

HECTOR, *à part, et se détournant.* J'ai peur que dans mes yeux ils ne s'aperçoivent...

LOUISE. Et la preuve... c'est que vous aurez, Monsieur, d'après vos désirs... de bonnes nouvelles à lui annoncer...

M. DE SAINT-GERAN. Comment cela?

LOUISE, *vivement et avec joie.* Ah! c'est un hasard unique... impayable... mais aujourd'hui j'ai du bonheur... tout me réussit.

HECTOR, *à part.* Ce n'est pas comme à moi!

LOUISE. J'allais sortir pour une visite que vous m'aviez priée de faire, lorsqu'une voiture entre dans la cour de l'hôtel... Je voulais déjà faire dire que je n'y étais pas... et l'on m'annonce... vous ne le devineriez jamais... mon oncle...

HECTOR, *vivement, et à part.* Celui de la Marti... (*S'arrêtant.*) Qu'est-ce que je dis... il est mort?..

LOUISE. Ce cher oncle!.. qui m'aime tant et que je ne vois jamais!.. C'est tout naturel... quand on est ministre... on n'a pas le temps d'avoir une famille ou des amis... on se doit tout entier...

M. DE SAINT-GERAN, *froidement.* A ses ennemis!

LOUISE, *gaiement.* Comme vous dites... Monsieur... J'ai sur-le-champ songé à ma position ou plutôt à la vôtre... et avec le sourire le plus gracieux... le ministre a daigné me répondre que c'était une personne de talent, ce qui est vrai, à qui il avait déjà pensé... ce qui n'était peut-être pas vrai... et il n'en a que plus de mérite...

M. DE SAINT-GERAN. C'est donc accordé?..

LOUISE, *gaiement.* Eh! oui, Monsieur...

M. DE SAINT-GERAN, *passant près d'Hector.* Vous l'entendez? Emmeric, votre ami, a la croix d'honneur...

HECTOR, *balbutiant.* J'en suis ravi!

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Vous ne serez pas le seul... Il y a quelques personnes de par le monde à qui cette nouvelle fera encore plus de plaisir.

LOUISE. A qui donc?

M. DE SAINT-GERAN, *à demi-voix et à l'oreille de sa femme.* A son beau-père et à sa prétendue...

LOUISE, *stupéfaite.* Son beau-père!..

M. DE SAINT-GERAN, *de même et gaiement.* Eh! oui... c'est là l'affaire dont nous nous occupions... et dont il ne fallait pas parler avant qu'elle ne fût certaine... elle l'est maintenant... De cette faveur, de cette justice, dépendait son mariage... et c'est à vous qu'il le devra... (*A Hector.*) Aussi, et comme les bonnes nouvelles n'arrivent jamais trop tôt... je m'empresse d'annoncer celle-ci à son beau-père.

LOUISE, *à part.* Et sa visite de ce matin... ses détours... son embarras... Ah! quelle fausseté! (*Louise est debout à gauche du théâtre. M. de Saint-Geran, après avoir repris sur la table à gauche les papiers qu'il y avait laissés, entre dans le cabinet à gauche dont la porte reste ouverte. Hector remonte le théâtre et gagne doucement la porte du fond. Louise se retourne et l'aperçoit.*)

LOUISE, *cachant son trouble et affectant un air gracieux.* Monsieur... Monsieur... Ballandard...

HECTOR, *revenant près d'elle et redescendant à gauche.* Madame la comtesse!.. (*A part et la regardant.*) Dieu! comme elle tremble!.. et moi aussi!..

LOUISE, *affectant de sourire.* Il s'agit donc d'un mariage pour M. Emmeric d'Albret?..

HECTOR, *lui répondant avec trouble, et regardant toujours du côté du cabinet à gauche.* Mais, oui... du moins il en est question... on en parle vaguement.

LOUISE, *cherchant à se contraindre.* Ah!.. Avec qui?

HECTOR, *baissant la voix.* Je ne sais... je l'ignore.

LOUISE. Vous, son ami intime?..

HECTOR. Il est très-discret, très-caché... il ne dit rien.

LOUISE, *avec plus d'émotion.* Le nom, la demeure de son beau-père, de sa prétendue?..

HECTOR. Je ne m'en doute même pas. (*M. de Saint-Geran rentre dans ce moment, tenant une lettre à la main.*)

M. DE SAINT-GERAN. Voici mon message à la famille... et je vais envoyer... (*Louise va à la table à droite et sonne. Paraît au fond du théâtre un domestique en livrée.*)

LOUISE, *traversant le théâtre, prenant la lettre des mains de son mari, et s'adressant au domestique.* Julien! vous porterez cette lettre. (*Jetant les yeux sur l'adresse qu'elle lit en tremblant.*) A M. Clérambeau... négociant... hôtel de Castille... boulevard des Italiens.

M. DE SAINT-GERAN, *au domestique.* Sur-le-champ!.. car, à cette heure, toute la famille doit être rassemblée!

LOUISE, *sur le devant du théâtre et avec résolution.* Tant mieux!.. (*Au domestique.*) Julien, mes chevaux.

HECTOR, *à part.* Bonté divine!... tout est perdu! (*Le domestique sort par le fond; M. de Saint-Geran et sa femme par la gauche. Hector les salue et sort vivement par le fond.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon élégant de l'hôtel de Castille, demeure de Clérambeau. Porte au fond; deux portes latérales. Table à gauche et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉRAMBEAU, ALINE, *entrant vivement.*

ALINE, *causant avec son père.* C'est donc une lettre de mon parrain, M. de Saint-Geran?

CLÉRAMBEAU. Oui, ma fille:.. cent fois, oui... Son domestique vient de me l'apporter.

ALINE. Et vous ne me l'avez pas montrée!.. Ce sont donc de mauvaises nouvelles?

CLÉRAMBEAU. Plût au ciel!

ALINE. Comment cela?

CLÉRAMBEAU. Comment! comment!.. C'est que lorsque j'ai fait une promesse, je la tiens, et j'avais promis que je vous marierais... si ton cousin...

ALINE. Obtenait la croix d'honneur... (*Avec joie.*) Eh bien?

CLÉRAMBEAU, *avec humeur.* Eh bien! il est nommé.

ALINE. Est-il possible? Et cela vous fâche?

CLÉRAMBEAU. Non; mais je croyais... j'espérais que ce serait plus difficile... Avec ce diable de Saint-Geran, on ne peut jamais compter sur un obstacle! Il est sa caution, il répond de tout... Je lui avais parlé en l'air des articles, il les a rédigés... il a prévenu le notaire et le peu d'amis que nous avons à Paris... et il veut que l'on signe le contrat dès ce soir, attendu qu'après-demain il part... il s'embarque pour la Martinique.

ALINE. Il faut alors se hâter... Il a raison, ça ne peut pas se passer sans lui.

CLÉRAMBEAU. Certainement, mais tout cela va trop vite... J'aime à être heureux à mon aise; et quand on ne me prévient pas d'avance... quand je suis pressé... je ne m'y reconnais plus; rien ne sera prêt.

ALINE. Parce que vous ne le voulez pas, mon papa! et ce n'est pas bien... Je ne vous dis pas cela pour vous gronder... mais quand on fait les choses même malgré soi, il faut les faire de bonne grâce. Qu'est-ce que vous avez à reprocher à mon cousin?

CLÉRAMBEAU, *avec humeur.* Ce que j'ai?..

ALINE. N'est-ce pas un homme d'honneur... un homme de talent que tout le monde estime?

CLÉRAMBEAU, *avec colère.* Ce que j'ai?..

ALINE. Est-ce que ce n'est pas le fils de votre frère bien-aimé... celui que vous avez élevé?.. Le seul parent qui vous reste?.. Est-ce que pour vous et pour moi il ne se jetterait pas au feu?

CLÉRAMBEAU, *hors de lui.* Ce que j'ai?.. c'est que tu l'aimes trop.

ALINE. C'est votre faute... c'est vous qui en êtes cause! parce que vous n'êtes pas juste envers lui. Alors en revanche et pour le dédommager... ainsi, prenez-y garde, il ne tient qu'à vous que cela augmente... Tandis qu'au contraire, si vous lui faisiez bon accueil et un peu d'amitié...

CLÉRAMBEAU. Tu crois?

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur d'Albret.

ALINE, *à demi-voix.* Le voici. Allez au-devant de lui... tendez-lui la main et embrassez-le...

CLÉRAMBEAU, *avec embarras et à demi-voix.* Quoi? tu veux que...

ALINE, *de même.* A moins que vous n'aimiez mieux que...

CLÉRAMBEAU, *vivement.* Non, non... (*Courant au-devant d'Emmeric qui entre.*) Mon ami, mon cher neveu...

SCÈNE II.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

(*Emmeric se jette dans les bras de Clérambeau qui l'embrasse.*)

ALINE, *à son père, d'un air d'approbation.* A la bonne heure au moins! (*A Emmeric.*) Voilà mon père, que j'aime plus que jamais... qui autant que nous désire notre mariage.

EMMERIC, *à Clérambeau, avec joie.* Ah! si elle dit vrai!

CLÉRAMBEAU. Eh bien! oui, je l'ai toujours désiré...

et ce que je me gardais bien de vous avouer, c'était d'abord le projet et le rêve de ma vie... Dès ton plus jeune âge, je voyais en toi le mari de ma fille, je te la destinais ainsi que la maison Clérambeau junior de Bordeaux... car je t'aimais comme un fils, et voilà pourquoi je me suis pris à te détester... quand je t'ai vu tromper toutes mes espérances... quand je t'ai vu préférer le piano au comptoir... et les cavatines aux billets de banque... ce qui est bien différent.

ALINE. Pas toujours!

CLÉRAMBEAU. Et quand tu as quitté Bordeaux... quand j'ai su que tu habitais Paris... Paris et l'Opéra... je t'avoue franchement que je t'ai cru perdu... mais enfin, je me suis dit : Cela le regarde... sauvons ma fille... ma fille avant tout... et voilà pourquoi, dans mes craintes...

ALINE. Lesquelles?

CLÉRAMBEAU, *passant près d'elle.* Tu n'as pas besoin de les savoir. (*A Emmeric.*) Mais moi, père de famille... c'est mon affaire, je dois avoir peur de tout par état! Je dois être soupçonneux et défiant pour elle, qui est toute confiance et tout amour... car je réponds de son repos, de sa joie, de ses illusions... et son malheur serait un crime que je ne pardonnerais ni aux autres, ni à moi-même.

ALINE. Quel malheur peut m'atteindre avec lui... et avec vous?

CLÉRAMBEAU. Eh! certainement. Je me disais : Tant que je serai là... cela ira encore... elle me confiera ses chagrins, si elle en a... mais quand je n'y serai plus!.. quand elle n'aura plus personne pour la consoler... je la connais, vois-tu bien?.. je la connais mieux que toi... elle en mourrait d'abord.

ALINE, *souriant.* Allons donc.

CLÉRAMBEAU. Parbleu!.. comme si déjà cela n'avait pas manqué arriver... Sais-tu pourquoi elle a été si malade... pourquoi je la voyais dépérir? parce que depuis six mois tu n'avais pas écrit ni donné de tes nouvelles.

ALINE, *lui mettant la main devant la bouche.* Mon père!..

CLÉRAMBEAU. Et à la première lettre... la santé, la fraîcheur, tout est revenu.

ALINE. Ce n'est pas vrai!..

CLÉRAMBEAU. Je te dis, moi, qu'elle mourrait de chagrin si jamais son mari ne l'aimait plus ou en aimait une autre.

ALINE. Quelle idée! Est-ce que c'est possible?

EMMERIC, *vivement.* Ah! ma cousine!

ALINE. Je vous défends de vous justifier. (*Avec bonté.*) Je vous le défends!.. (*A Clérambeau.*) Est-ce que vous croyez que mon cousin est comme M. Hector Ballandard, qui aime ma bonne amie Victoria, qui veut l'épouser, et qui reçoit des lettres d'une grande dame... (*A Emmeric.*) Voilà ce que mon cousin ne ferait jamais!, voilà qui est indigne. . Aussi, j'en ai prévenu Victoria... je lui ai tout dit, parce qu'on ne doit tromper personne! (*A Emmeric qui tressaille.*) Qu'avez-vous donc?

EMMERIC, *vivement.* Rien... Je pense à ce pauvre Ballandard, qui au fond aime cette jeune fille réellement... et à qui sans doute cela aura fait du tort.

ALINE. Eh bien! pas trop... C'est étonnant! Victoria avait l'air surpris plutôt qu'indigné... ce qui l'inquiétait, c'était de savoir le nom de cette grande dame..... (*Naïvement.*) Vous ne le savez pas, mon cousin?

EMMERIC, *troublé.* Non, non... ma cousine.

CLÉRAMBEAU, *haussant les épaules.* Comme s'il te le dirait!

ALINE, *avec confiance.* Il me dirait tout, car il m'aime, j'en suis sûre... et pour l'en récompenser, je vais lui annoncer de bonnes nouvelles. M. de Saint-Geran, mon parrain, vient d'écrire à mon père que vous aviez la croix d'honneur.

CLÉRAMBEAU. Grâce aux soins de sa femme, madame de Saint-Geran, qui l'a demandée elle-même à son oncle le ministre.

ALINE. Quelle bonne et aimable femme!.. La connaissez-vous, mon cousin?.... Elle doit être charmante?

CLÉRAMBEAU. C'est ce que tout le monde dit.

ALINE. Ah! que je l'aimerai, que je la bénirai!.... C'est à elle que nous ferons notre première visite de noces, et, par malheur, mon parrain n'y sera pas... car il part, il s'embarque... voilà pourquoi nous sommes obligés de nous presser et de signer ce soir le contrat... (*Baissant les yeux.*) A moins que vous ne soyez comme mon père, et que ça ne vous contrarie par trop.

EMMERIC, *avec amour.* Ah! ma cousine!.... ma femme!

CLÉRAMBEAU, *qui a remonté le théâtre, passant entre eux deux.* Un instant, un instant... j'ai à vous parler.

ALINE, *s'approchant.* Quoi donc encore?..

CLÉRAMBEAU. A lui, à lui seul. (*Faisant signe à Aline de se tenir à l'écart.*) Reste là... (*A Emmeric, à droite du théâtre.*) Je t'avoue franchement que j'avais des doutes sur toi... j'avais entendu parler vaguement, confusément... d'une passion... mais M. de Saint-Geran, mon ancien ami, m'a juré, et sans cela je n'aurais jamais consenti! Oui, quelque avancée que fût l'affaire, je l'aurais rompue à l'instant. M. de Saint-Geran... m'a juré que tu n'avais conservé aucun attachement, aucune liaison capable de compromettre l'avenir et le bonheur de ton ménage.

EMMERIC. Ah! mon oncle!

CLÉRAMBEAU. Je le crois... mais j'exige de toi le même serment... (*Remontant le théâtre.*) Eh! mon Dieu! qui vient là?

SCÈNE III.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, *entrant vivement et s'adressant à Emmeric.* Mon ami, mon ami!.. (*Apercevant Clérambeau et sa fille.*) Pardon! je ne vous voyais pas.

CLÉRAMBEAU. Quel air agité!.. on dirait que vous êtes poursuivi.

ALINE. Et que vous avez peur .

HECTOR, *troublé.* Non, c'est que j'ai couru, j'ai marché vite... Une affaire assez importante, sur laquelle je voulais demander conseil à Emmeric... une affaire personnelle et qui m'intéresse. (*Clérambeau s'éloigne d'eux et va s'asseoir près de la table à gauche, feuilletant des brochures.*)

ALINE, *qui s'est approchée d'Emmeric, lui dit à voix basse.* Cela a rapport à celle de ce matin... avec cette grande dame.

EMMERIC, *troublé.* C'est possible!

ALINE, *de même.* Il faut pourtant qu'il y prenne garde, s'il veut épouser ma bonne amie Victoria... Un mari ne doit aimer que sa femme.

EMMERIC, *avec embarras.* Certainement.

ALINE. Eh bien! parlez-lui, dites-lui cela... Je vous

laisse. (*Elle remonte le théâtre et passe à gauche près de son père, qui est assis, et lit par-dessus son épaule.*)

EMMERIC, *s'approchant avec impatience d'Hector, qui est à droite.* Qu'est-ce donc? et que me veux-tu, pour venir ainsi?

HECTOR, *à demi-voix.* Dis que tu as une répétition... prends ton chapeau et va-t'en.

EMMERIC. Qu'est-ce que cela signifie?

HECTOR. Va t'en, te dis-je, ou gare l'orage et les explications.

EMMERIC. Et pourquoi?

HECTOR. Parce qu'elle arrive à l'instant même!

EMMERIC. Et qui donc?

HECTOR. La comtesse!.. J'ai couru... je l'ai précédée de quelques instants...

EMMERIC. Grand Dieu!.. comment empêcher...

HECTOR. Il n'est plus temps! C'est... elle...

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, ALINE, LOUISE, *paraissant à la porte du fond, et précédant le domestique qui venait pour l'annoncer,* HECTOR, EMMERIC.

LOUISE, *s'arrêtant un instant au fond du théâtre et les regardant tous les quatre.* Les voilà! (*Aline et son père la regardent étonnés. Louise fait un pas vers Emmeric.*)

HECTOR, *se jetant au-devant d'elle, et la présentant à Clérambeau.* Madame la comtesse de Saint-Geran! (*Le domestique qui suivait Louise se retire.*)

CLÉRAMBEAU. La femme de notre ami!..

ALINE. De notre bienfaiteur... (*Courant à elle.*) notre bienfaitrice elle-même...

CLÉRAMBEAU. Qui daigne nous honorer de sa visite...

LOUISE, *avec émotion, et regardant Emmeric.* M. de Saint-Geran voulait en vain me retenir... je suis venue dès ce matin, tant il me tardait de connaître sa filleule... et son ancien et intime ami... M. de Clérambeau.

CLÉRAMBEAU. Vous êtes trop bonne!.. c'était à nous à ne pas nous laisser prévenir... à nous rendre à votre hôtel... mais à peine arrivés... (*Prenant sa fille par la main.*) J'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Aline Clérambeau, la filleule de votre mari... et ma fille...

LOUISE, *qui n'a cessé de regarder Aline.* Ah!.. (*Cherchant à se contenir.*) Elle est très-bien!..

CLÉRAMBEAU, *avec bonhomie.* Pas trop mal!.. pour quelqu'un qui n'a jamais quitté Bordeaux. Et vous, Madame, ne quittant jamais Paris, il était difficile de faire connaissance... mais maintenant, je l'espère... maintenant que la voilà fiancée à son cousin...

HECTOR ET EMMERIC, *à part, détournant la tête.* O ciel!..

LOUISE. Fiancée!.. (*Avec amertume.*) Ah!.. j'en fais compliment a M. Emmeric d'Albret, son fiancé...

ALINE, *passant près de Louise.* Grâce à vous, Madame... et je ne sais comment vous remercier... car c'est vous qui êtes cause de tout... du consentement de mon père... de mon mariage avec mon cousin...

EMMERIC, *voulant l'interrompre.* Aline!..

ALINE. Et pourquoi donc cacher à Madame et notre reconnaissance... et notre bonheur?..

CLÉRAMBEAU. Qui est son ouvrage...

LOUISE, *avec amertume.* Pas encore!..

ALINE. Est-ce qu'il y aurait des obstacles?..

LOUISE, *regardant Emmeric.* Peut-être!

HECTOR, *vivement.* Au sujet de cette croix d'honneur...

CLÉRAMBEAU. Lesquels?

LOUISE, *cherchant à modérer son émotion.* Je devais en parler avec M. d'Albret, que je ne croyais pas rencontrer ici... (*A Clérambeau et à Aline.*) Ne vous effrayez pas! je lui dirai... à lui, à lui seul... ce que je pense... de...

HECTOR, *vivement.* De ces obstacles...

CLÉRAMBEAU, *s'inclinant.* Nous vous laissons!..

ALINE, *à Louise.* Ah! mon Dieu! s'il fallait encore différer et attendre ..

EMMERIC, *bas, à Hector.* Emmène-la donc.

CLÉRAMBEAU, *bas, à sa fille.* Allons... allons, ma fille. (*Il sort le premier par la porte à gauche.*)

ALINE *fait quelques pas pour le suivre, puis elle s'arrête et dit à Louise.* Adieu, Madame...

LOUISE, *la saluant de la main, et cherchant à modérer son impatience.* Adieu!.. adieu... (*Aline fait un pas pour revenir vers elle; Hector, qui a remonté le théâtre, l'empêche d'aller plus loin et l'emmène.*)

ALINE, *sortant en causant avec Hector.* Vous comprenez bien que s'il y avait encore des obstacles, ce serait terrible... (*Ils sortent tous deux par la porte à gauche.*)

SCÈNE V.

LOUISE, EMMERIC.

LOUISE. Enfin, nous voilà seuls!.. Je voulais voir et me convaincre par moi-même... que je n'étais pas abusée par un songe ou par une imposture. Mais non... tout est vrai!.. tout est réel!.. et cette fois du moins l'on ne m'a pas trompée! Quoi! ce matin même... et pendant que vous affectiez à mes yeux les plus tendres sentiments... un mariage se tramait pour vous! que dis-je? il était déjà convenu et arrêté... et ce mariage, tous vos amis, tout le monde le connaissait, excepté moi... (*Avec ironie.*) Et pourquoi donc craindre de me l'apprendre?.. pourquoi hésiter à m'en faire part? Aviez-vous peur de réclamation ou d'obstacles, ou redoutiez-vous pour mes jours la douleur de votre perte?.. C'est un excès d'égards que je n'attendais pas... mais j'attendais de l'honneur, de la loyauté, de la franchise... et je vois, Monsieur, que c'était trop exiger!..

EMMERIC. Accusez ma faiblesse... mais non pas ma franchise... Ce matin seulement... je vous le jure, M. de Saint-Geran a eu l'idée de ce mariage... et j'accourais chez vous, résolu à tout vous dire... En vous voyant, Madame, je n'ai eu ni la force, ni le courage de vous avouer un sentiment...

LOUISE. Auquel je n'aurais pas ajouté foi... Me persuaderez-vous, Monsieur, que votre cousine, que vous connaissez depuis l'enfance, et que vous oubliez depuis si longtemps, s'est fait aimer de vous... depuis ce matin et dès son arrivée... et que l'arrangement de famille, que la spéculation de M. de Saint-Geran est devenue sur-le-champ un mariage d'inclination?..

EMMERIC. Oui, Madame, c'est la vérité...

LOUISE. Je voudrais le croire pour vous, pour votre honneur, pour avoir le droit de vous conserver quelque estime... mais par malheur, M. Clérambeau est immensément riche.

EMMERIC. Ah! Madame.

LOUISE, *avec colère.* Oui... c'est un mariage d'argent... c'est à de vils intérêts que vous me sacrifiez...

EMMERIC. Jamais!.. jamais!.. je vous le jure...

LOUISE. Je ne crois plus ni vos paroles, ni vos ser-

ments, je n'en croirai que vos actions... A l'instant même, et devant moi, vous déclarerez à votre oncle que vous renoncez à ce mariage... et qu'il est à jamais rompu... Il le faut... je le veux, moi, à qui vous devez tout!

EMMERIC, *l'interrompant vivement*. Ah! vous n'avez pas besoin de me le rappeler; les liens de la reconnaissance m'enchaîneront toujours, et vous pouvez le croire, puisque vos reproches mêmes ne les ont pas brisés... Oui!.. vous êtes une grande dame... et je ne suis qu'un artiste, mais ennobli par votre amour et par quelque gloire peut-être, il n'y a plus de distance... et dussent vos ducs et pairs et tous les grands seigneurs qui vous entourent de leurs hommages, frémir d'orgueil et s'indigner d'un tel rival, la noblesse des arts vaut bien l'autre! elle est aussi glorieuse, plus rare... et le roi qui fait des ducs et pairs, ne fait pas des talents.

LOUISE, *cherchant à l'interrompre*. Vous vous trompez, Monsieur, je n'ai ni la volonté, ni le droit...

EMMERIC. De me traiter en esclave... ni de me commander...

LOUISE. Eh bien donc!.. et pour la dernière fois... pardonnez à cette fierté même qui malgré moi se révolte, et que je ne puis maîtriser encore... Laissez-moi le temps et la force de briser ce nœud fatal... qui m'indigne... et me pèse autant qu'à vous... vingt fois je l'ai tenté... et je me le reprochais... et je tremblais d'y réussir... Vos torts me donneront le courage que mon cœur me refusait... Ce secours, quelque cruel qu'il soit... me vient encore de vous, et je vous en remercie... il m'aidera à reconquérir mon estime... à triompher d'un ascendant qui n'est pas aussi grand que vous le pensez et que je le croyais moi-même... Peut-être y a-t-il en mon cœur plus d'orgueil encore que d'amour... peut-être eussé-je supporté votre perte plus aisément que votre abandon... Et dans ce moment, où je vous vois non plus tel que mon imagination se plaisait à vous créer... mais tel que vous êtes... j'interroge mon cœur... et déjà... il me semble que je puis vous oublier... vous bannir... que je puis ne plus vous aimer... et même... (*Avec passion.*) Non... non... je ne suis pas comme vous... je ne veux pas vous tromper... je vous aime... je vous aime toujours!

EMMERIC. O ciel!.. si on nous entendait!..

LOUISE, *avec colère*. Ah! c'est de l'effroi que ce mot vous inspire... vous redoutez de l'entendre... vous!.. (*S'arrêtant sur un geste d'Emmeric, et baissant la voix.*) Ne craignez rien, Monsieur, ne craignez pas que je vous compromette.... il y a pour vous rassurer des motifs plus précieux encore que vous-même: le sang dont je sors, et surtout le nom que je porte... c'est déjà trop de l'avoir offensé par ma faute, sans le flétrir encore par un éclat; et quant à moi, qui croyais jusqu'ici que notre plus terrible punition était dans nos devoirs trahis... d'aujourd'hui, grâce à vous, je comprends un châtiment plus grand encore... c'est de rougir de celui pour qui l'on a tout méconnu! et mon seul regret maintenant est dans ce signe de l'honneur, que j'ai mendié pour vous et que vous ne méritiez pas!

EMMERIC. Ah! grâce au ciel! vous avez brisé vous-même... ces liens que je n'osais rompre... vos outrages m'ont affranchi... de mes chaînes et plus encore de mes remords... J'épouserai ma cousine.

LOUISE. Vous l'épouserez?..

SCÈNE VI.

JULIEN, *entrant vivement*, LOUISE, EMMERIC.

LOUISE. Vous ici, Julien? Qui vous amène?

JULIEN, *à demi-voix, à la comtesse*. M. le comte vient de rentrer à l'hôtel... il a demandé Madame... et paraît très-agité...

LOUISE, *à part*. O ciel!.. (*Haut, à Julien et lui faisant signe de passer devant elle. Julien sort.*) Allez... allez... j'y cours!.. (*Elle s'élance vers la porte.*)

EMMERIC, *faisant quelques pas vers elle*. Madame... au nom du ciel!..

LOUISE, *se retournant vers lui*. Adieu... Monsieur, adieu pour jamais! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

EMMERIC, *seul*. Ah!.. (*Il reste quelques instants la tête dans les mains, puis il regarde autour de lui avec joie.*) Libre!.. je suis libre!.. Je respire enfin... je renais... je sors d'esclavage!..

SCÈNE VIII.

HECTOR, *passant la tête par la porte à gauche, et n'osant pas entrer*, EMMERIC.

EMMERIC, *courant à lui*. Ah! mon ami, mon cher Hector!

HECTOR. Qu'est-ce donc?

EMMERIC, *lui sautant au cou*. Embrasse-moi... Tout est fini...

HECTOR. En vérité?

EMMERIC. Je n'appartiens plus qu'à moi... je suis mon maître, tout est rompu... tout est brisé... et à jamais.

HECTOR. Que le ciel t'entende!..

EMMERIC. Tu en doutes encore...

HECTOR. Non... Mais, comme disait ce matin... quelqu'un... (*Avec crainte.*) que je ne veux pas nommer... je crains toujours quelque circonstance imprévue qui remette tout en question, et le désespoir de tout à l'heure m'a fait trembler.

EMMERIC. C'est vrai!.. Pauvre femme!..

HECTOR. Tu la regrettes déjà?

EMMERIC. Non... mais je la plains.

HECTOR. Et moi, je ne plains personne que ceux qui se trouvent, malgré eux et à leur corps défendant, mêlés dans des aventures périlleuses où ils n'ont que faire! Si tu m'avais vu, tu ne m'aurais pas reconnu... J'étais stupide!..

EMMERIC. Mon pauvre Ballandard!..

HECTOR. Et moi qui enviais ton bonheur et les grandes dames! Vive la bourgeoisie!.. vive mademoiselle Giraut!.. Elle est ici.

EMMERIC. Comment cela?

HECTOR. Il y a du monde ce soir... quelques amis, et elle est arrivée la première.

EMMERIC. Et moi qui t'ai compromis près d'elle... Je vais la voir... et, sous le sceau du secret, lui avouer la vérité.

HECTOR, *le retenant*. Garde-t'en bien.

EMMERIC. Et pourquoi donc?

HECTOR. Tu ne peux pas t'imaginer combien j'ai gagné près d'elle depuis ce matin... Elle est gracieuse... elle est aimable... elle ramène toujours la conversation sur cette passion que je te dois... et

qu'elle ne me croyait pas capable d'inspirer!.. Or, il paraît que les passions sont une affaire de mode et d'entraînement... Il suffit que quelqu'un commence... pour encourager les autres.

EMMERIC, *souriant*. Et mademoiselle Victoria?..

HECTOR. Ce n'est pas ma faute... c'est la tienne! Je ne demandais pas à être mauvais sujet; mais, maintenant que c'est reconnu et établi, tu comprends qu'il ne faut rien dire! car, en m'ôtant mes torts, tu m'ôterais tous mes avantages.

EMMERIC. C'est juste! Et je te les laisse... je te les laisserai tant que tu voudras...

HECTOR, *lui prenant la main*. Je te remercie! Et conçois-tu mon bonheur?

EMMERIC. Il n'égale pas le mien... C'est Aline! (*Il va au-devant d'Aline, qui sort de l'appartement à gauche.*)

SCÈNE IX.

ALINE, EMMERIC, HECTOR.

ALINE. Eh bien! Monsieur, il faut que ce soit moi qui vienne vous chercher! J'ai entendu partir la voiture de madame de Saint-Geran... Et ces obstacles dont il était question?

EMMERIC Rien, rien.

HECTOR. Il n'y en a plus.

ALINE, *avec joie*. A la bonne heure! Tout le monde est arrivé, excepté le notaire et mon parrain... les deux personnes les plus essentielles... après nous, cependant! Et vous, monsieur Ballandard, voilà une demi-heure que Victoria vous cherche des yeux, et elle m'a demandé deux fois où était M. Hector.

HECTOR, *bas, à Emmeric*. Tu le vois... elle ne peut plus se passer de moi... Je cours près d'elle. (*Il sort.*)

ALINE, *allant à des domestiques qui paraissent au fond*. Et vous, les glaces, le punch, qu'il faut faire circuler. Dépêchez-vous.

LE DOMESTIQUE. Oui, Mademoiselle.

EMMERIC, *souriant*. En vérité, vous vous occupez de tout!

ALINE. C'est notre devoir à nous autres; mais... quand je tiendrai notre ménage, ce sera bien mieux encore. (*Montrant le salon à gauche.*) Je rentre. Et vous aussi, n'est-ce pas?.. On pourrait penser que je reste ici pour causer avec vous. C'est peut-être vrai... (*S'enfuyant.*) Adieu, Monsieur! (*Se frappant le front.*) Ah! mon Dieu!.. moi, à qui vous supposez une si bonne tête... Un petit billet que j'oubliais... et que votre groom vient de descendre pour vous.

EMMERIC, *prenant la lettre en regardant Aline*. Merci, ma cousine, merci. (*Jetant les yeux sur l'écriture.*) O ciel!.. (*Il traverse vivement le théâtre. Aline, pendant ce temps, s'est retournée vers deux domestiques qui viennent d'entrer par la porte du fond, portant des plateaux de rafraîchissements.*) Vous, dans le grand salon. (*A un autre domestique.*) Vous, dans la chambre de mon père et dans le boudoir... Et les tables de jeu à organiser... (*A Emmeric.*) Vous venez... n'est-il pas vrai?

EMMERIC, *troublé*. Oui... oui... Je vous suis... (*Elle sort par la porte à droite, celle du boudoir, au moment où rentre Hector par la porte à gauche, celle du salon.*)

HECTOR, *vivement*. Une glace!.. une glace!.. pour mademoiselle Victoria. (*Levant les yeux et apercevant Emmeric, qui est près de la table à gauche.*) Eh bien! il chancelle!.. il se trouve mal!.. Est-ce l'excès du bonheur? (*Courant à lui.*) Mon ami!..

EMMERIC, *vivement*. Tais-toi... tais-toi.

HECTOR. Qu'as-tu donc?

EMMERIC. C'est d'elle... c'est de la comtesse... Tiens, lis.

HECTOR, *lisant*. « Mon mari a tout découvert... Il « sait tout! » (*Tremblant.*) Ah! je n'ai pas la force d'achever.

EMMERIC, *lui prenant le billet*. « Je n'ai plus que « vous seul au monde pour me défendre ou me don- « ner conseil. Je suis chez vous... je vous attends. »

HECTOR, *avec colère*. Qu'est-ce que je te disais? Ça ne finira pas... ça ne finira jamais.

EMMERIC, *avec désespoir*. Et au moment le plus heureux de ma vie! Adieu, mon ami... adieu!

HECTOR. Est-ce que tu iras près d'elle?

EMMERIC. Et le moyen d'hésiter sans être un infâme! C'est pour moi... c'est par moi... qu'elle a tout perdu, son rang, sa fortune, sa réputation. Et puis, n'y a-t-il pas un homme d'honneur que j'ai offensé et outragé?

HECTOR. Ah! ne me dis pas cela.

EMMERIC. Et demain, sans doute... C'est juste... ma vie lui appartient... et j'irai la lui offrir.

HECTOR, *hors de lui*. Tu n'iras pas!

EMMERIC. Silence!.. et calme-toi! Tâchons de conserver quelque sang-froid. Songeons d'abord à cette malheureuse femme... à son départ... à sa fuite... Il faut de l'argent, et beaucoup... Je n'en ai pas!..

HECTOR. Qu'importe? puisque j'en ai...

EMMERIC. Et dès qu'elle sera en sûreté... Viens!.. partons!.. (*S'arrêtant.*) Mais mon oncle... mais ma cousine?..

HECTOR, *remontant à gauche vers le salon*. Et tout ce monde qui est invité!.. et ce contrat que l'on va signer!

EMMERIC, *qui a passé à droite*. Impossible!.. je refuserai! Mais être témoin de la douleur d'Aline, de son désespoir... des reproches de son père et d'un pareil éclat... Non... non... je n'en ai pas la force! Qu'ils ne sachent rien ce soir... Demain, seulement... demain, tu viendras... tu leur apprendras tout quand je serai tué...

HECTOR. Que dis-tu?

EMMERIC, *froidement*. Est-ce que cela peut être autrement?

HECTOR, *hors de lui*. Tué!.. tué!.. Je ne le veux pas.

EMMERIC. Silence!..

HECTOR. Mais c'est absurde!.. Se battre et se faire tuer ou fuir en pays étranger pour une femme qu'on n'aime plus!.. et, pour elle, abandonner...

EMMERIC. Mais tais-toi donc!..

SCÈNE X.

HECTOR, EMMERIC; ALINE, *sortant du boudoir à droite.*

ALINE, *vivement*. Eh bien! qu'y a-t-il donc? (*A Hector, et s'arrêtant en le regardant.*) Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle, monsieur Ballandard!

HECTOR. Moi!.. c'est vrai!.. je ne m'en cache pas...

ALINE. Je vous en défie bien... Que vous est-il donc arrivé? quel événement?..

HECTOR, *troublé*. Je voudrais... je ne peux... vous dire... ni vous expliquer.

EMMERIC, *bas*. C'est un secret,

ALINE, *vivement*. Vous me le direz?

EMMERIC, *de même*. Certainement! (*Bas, à Hector, et lui montrant la porte du fond.*) Veille sur elle!

HECTOR, *effrayé*. Moi!.. Et si pendant ce temps...

EMMERIC. Quoi donc?

HECTOR. Le mari... allait venir.

EMMERIC, *le poussant*. Je vous rejoins... Va donc...

HECTOR, *à part*. Ah! Ballandard! si on t'y rattrape jamais. . Et dire qu'une fois qu'on y est... pas moyen d'en sortir... condamné à perpet... (*Rencontrant un regard d'Emmeric.*) Je m'en vais, mon ami, je m'en vais. (*Sortant.*) Ah! c'est à perdre la tete. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

EMMERIC, ALINE.

ALINE, *gaîment, et le regardant sortir*. Il est très-amusant, M. Ballandard. (*Courant près d'Emmeric.*) Dites-moi vite son secret.

EMMERIC, *avec embarras*. Son secret?

ALINE, *le regardant, et voyant son trouble*. C'est donc sérieux?..

EMMERIC. Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

ALINE. Encore cette dame, cette passion de ce matin?..

EMMERIC. Oui... oui... cette fatale passion, dont il n'est que trop puni.

ALINE. C'est bien fait... il le mérite.

EMMERIC. Vous dites vrai! . mais il y va de ses jours.

ALINE. Ah! le pauvre jeune homme!

EMMERIC. Un duel.

ALINE. Miséricorde!

EMMERIC. Et comme je suis son témoin...

ALINE, *vivement*. Il n'y a pas de danger pour les témoins?

EMMERIC. Aucun.

ALINE. A la bonne heure!..

EMMERIC. Mais il faut que tous les deux nous partions, que j'aille le rejoindre à l'instant même... sans qu'on s'en doute... Et pour votre père... pour tout le monde...

ALINE. Surtout pour Victoria...

EMMERIC. Il faudrait retarder ce contrat... le remettre à demain... et, pour y réussir... chercher un moyen qui ne vînt pas de moi!..

ALINE, *vivement*. Je le trouverai... Je m'en charge...

EMMERIC. Est-il possible!

ALINE, *avec tendresse*. Dès que vous le voulez... dès que cela vous rend service... Et puis je suis si heureuse d'être d'un secret de moitié avec vous... Soyez tranquille, il sera bien gardé, car vous... c'est moi!

EMMERIC, *à part*. Ah! malheureux que je suis!

ALINE. Prenez donc garde, c'est mon père... contraignez-vous... un air riant, comme moi.

SCÈNE XII.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

CLÉRAMBEAU. Concevez-vous une contrariété pareille? M. de Saint-Geran... mon ami...

ALINE. Mon parrain... et notre témoin... Eh bien?

CLÉRAMBEAU. Eh bien! il me fait dire que, retenu chez lui par une importante affaire...

EMMERIC, *à part*. Je ne la devine que trop...

CLÉRAMBEAU. Il ne pourra venir ce soir signer au contrat... et nous prie même de ne pas l'attendre... J'en suis désolé!..

ALINE. Et moi aussi...

CLÉRAMBEAU. Mais, enfin, le notaire est là... ainsi que tous nos amis. Venez, mes enfants.

ALINE, *bas, à Emmeric, qui fait un geste de crainte.* N'ayez donc pas peur. (*Haut, à Clérambeau.*) Non, mon père, non, ce n'est pas convenable.

CLÉRAMBEAU. Qu'est-ce à dire?

ALINE. C'est mon parrain qui a fait ce mariage... c'est lui qui est mon témoin, et nous ne pouvons pas, en son absence... (*Bas, à Emmeric.*) Est-ce bien? (*Emmeric lui serre la main.*)

CLÉRAMBEAU. Puisqu'il le permet et nous y autorise.

ALINE, *passant pres de son père en regardant Emmeric* C'est égal... nous remettrons à demain, car on doit, pour un ami...

CLÉRAMBEAU, *s'échauffant*. Faire une impolitesse à tous les autres... Toi, qui étais si pressée...

ALINE. Je ne le suis plus.

CLÉRAMBEAU. Toi qui, ce matin encore ne voulais pas différer d'un jour, ni d'une heure...

ALINE. C'était ma fantaisie... et j'en ai une autre...

CLÉRAMBEAU. Veux-tu te taire?

ALINE. Un caprice!

CLÉRAMBEAU. Veux-tu te taire devant ton cousin... ton prétendu?.. Quelle idée va-t-il avoir de toi?

ALINE, *regardant Emmeric avec amour*. Une bonne, je l'espère.

CLÉRAMBEAU, *vivement et passant près d'Emmeric.* Mon neveu, mon neveu, n'allez pas la juger d'après cela... et lui croire un mauvais caractère... Je ne l'ai jamais vue ainsi... c'est la première fois...

SCÈNE XIII.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, *qui s'est approché d'Emmeric, à voix basse.* Elle te demande et t'attend... et si tu ne viens pas...

EMMERIC, *de même*. Plus qu'un instant.

CLÉRAMBEAU, *à sa fille*. Venez alors, Mademoiselle, venez au moins présenter nos excuses à nos amis...

ALINE, *à son père, qui se dirige vers le salon*. Oui, mon père, je vous suis. (*Clérambeau entre dans le salon. Aline, vivement, près d'Emmeric.*) Etes-vous content de moi, mon cousin?

HECTOR, *étonné*. Comment?..

ALINE, *d'un air de reproche*. Ah! vous causez bien des chagrins à vos amis, monsieur Ballandard!

HECTOR, *étonné*. Moi!..

ALINE. C'est égal... partez, partez vite... (*Se rapprochant de la porte à gauche.*) Adieu, et à bientôt...

EMMERIC, *à la porte du fond, regardant Aline*. Et renoncer à tant de bonheur!..

ALINE, *à gauche*. A demain!

HECTOR, *entrainant Emmeric par le fond*. Viens, partons!

ACTE QUATRIÈME.

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, *entrant par la porte du fond, à la cantonade*. Eh oui... M. Clérambeau... Il faut que je lui

parle... Je ne croyais pas, à cette heure-ci, qu'il eût déjà du monde. (*Entrant en scène.*) J'attendrai... Quelle nuit j'ai passée... J'ai promis hier au soir à Emmeric de venir ici de grand matin préparer son beau-père aux événements de la journée... Il a été décidé dans notre conciliabule d'hier que madame de Saint-Geran s'échapperait aujourd'hui de chez elle, de grand matin!.. et convenu avec Emmeric seulement que s'il n'était pas tué... il partirait avec elle pour la Suisse... sinon ce sera moi!.. (*Avec douleur.*) Et mon étude!.. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit : je n'ai vu que des épées et des pistolets... un cauchemar horrible... Décidément, le faubourg Saint-Germain est plus dangereux que Montmorency, et les passions à équipages ne valent pas les amours à pied!.. D'abord, celles-ci finissent toujours à volonté... J'avais un moyen infaillible de hâter les dénoûments... j'écrivais hardiment, et à tout hasard : « Je sais tout... je ne vous reverrai plus... » Jamais on ne demandait d'explications, tandis qu'ici... Dieu sait s'il en faut!.. et de quel genre... Aussi mon terrible client est comme un fantôme que je crois voir partout... (*Apercevant M. de Saint-Geran qui sort de l'appartement à gauche.*) Là! qu'est-ce que je disais?

SCÈNE II.

M. DE SAINT-GERAN, HECTOR.

HECTOR. Quoi!.. c'est vous... monsieur le comte?.. de si bonne heure sorti de votre hôtel!..

M. DE SAINT-GERAN. J'y rentrais!.. Je sais que Clérambeau est matinal, et je venais m'excuser auprès de lui de mon impolitesse d'hier au soir... et lui expliquer pourquoi je n'avais pu assister à ce contrat.

HECTOR, *à part.* Le beau-père sait tout... ma visite est inutile.

M. DE SAINT-GERAN. Et puisque je vous rencontre, monsieur Ballandard, j'ai aussi à m'acquitter envers vous.

HECTOR, *à part.* O ciel!..

M. DE SAINT-GERAN. J'ai reçu hier... au sujet de notre procès, les deux ou trois pages de consultation que vous m'avez adressées... (*Souriant.*) Le mal de tête était dissipé... je l'ai vu sans peine, car je n'ai jamais rien lu de plus clair, de plus précis et de mieux raisonné... c'est un chef-d'œuvre.

HECTOR, *s'inclinant.* Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN. Non... non... il n'y a plus de discussions possibles, je regarde mon procès comme gagné, et j'aurais dû sur-le-champ passer chez vous ou vous écrire pour vous en remercier... mais hier, excusez-moi, une affaire aussi fâcheuse qu'imprévue...

HECTOR, *balbutiant, à part.* Dieu! si je pouvais arriver à quelque arrangement. (*Haut.*) Une affaire bien malheureuse...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Quoi! cela se sait déjà... c'est déjà connu?..

HECTOR, *troublé.* De moi... de moi seul... Le hasard... la clientèle... et l'amitié... qui me lie...

M. DE SAINT-GERAN. Amitié... dont je ne vous fais pas compliment.

HECTOR. Vous avez raison... Mais n'y aurait-il pas moyen, dans l'intérêt de tout le monde, d'arranger cette affaire...

M. DE SAINT-GERAN. Elle est terminée... j'en sors...

HECTOR. Vous l'avez déjà vu ce matin?.. Il est à peine sept heures!

M. DE SAINT-GERAN. Nous nous sommes battus à cinq...

HECTOR. Mort... mort... Vous l'avez tué?

M. DE SAINT-GERAN. Je l'aurais dû, peut-être!.. mais au moment je me suis rappelé... qu'hier matin, en causant de lui, j'avais étourdiment promis de... c'est ce qui l'a sauvé... J'ai adressé tout uniment ma balle à l'épaule gauche.

HECTOR. O ciel... Et vous l'avez atteint?..

M. DE SAINT-GERAN. Parbleu!..

HECTOR, *avec colère et tremblant.* Mais c'est horrible! Monsieur, c'est atroce!

M. DE SAINT-GERAN. Vous le défendez?

HECTOR, *hors de lui.* Oui... Monsieur. Je ne suis qu'un avoué... mais c'est égal... dès qu'il s'agit d'un ami....

M. DE SAINT-GERAN, *froidement et lui prenant la main.* Avant de m'accuser, lisez, Monsieur. Si vous aviez trouvé dans le secrétaire de votre femme une lettre comme celle-ci...

HECTOR, *à part, et jetant les yeux sur la lettre.* O ciel!.. ce n'est pas l'écriture d'Emmeric!

M. DE SAINT-GERAN. Faire la cour à ma femme... se plaindre de son indifférence et même lui adresser une déclaration, surtout quand elle est dans ce style... peu m'importe... Mais ces deux lignes qui ne regardent que moi... (*Reprenant la lettre et lisant.*) « Comme « nous le disions l'autre jour à notre club... ce ter- « rible amiral, qui avec sa longue-vue marine ne voit « pas même ce qui se passe chez lui... » Devais-je laisser impunies de telles offenses... de tels propos tenus publiquement dans un club... par votre protégé le vicomte?..

HECTOR, *à part.* C'est un vicomte!..

M. DE SAINT-GERAN. Le seul tort que j'ai eu c'est, quand cette lettre m'est tombée par hasard sous la main... de laisser éclater devant mon valet de chambre, qui était là, un premier mouvement de colère... que j'ai réprimé, car ma femme ne devait pas me savoir instruit de cette insulte qu'elle m'avait cachée avec raison, et je voulais d'abord écrire à Emmeric... le prier d'être mon témoin... mais cela aurait effrayé sa prétendue... J'ai pris un de mes officiers... un lieutenant de vaisseau avec qui je me suis rendu ce matin chez M. de Langeac.

HECTOR. M. de Langeac?..

M. DE SAINT-GERAN. Votre ami... vous me l'avez dit...

HECTOR. Je veux dire... mon client... Tous mes clients sont mes amis... Mais maintenant que je sais ce qui s'est passé... c'est bien différent... je ne le connais plus...

M. DE SAINT-GERAN. Je vous en remercie...

HECTOR. Tout ce que je demande... c'est que ça ne soit pas dangereux...

M. DE SAINT-GERAN, *d'un air indifférent.* Je n'en sais rien!.. Je l'espère... Je ne voulais, du reste, parler de cette aventure qu'à M. Clérambeau et à son gendre, aussi je viens de faire dire à Emmeric que je l'attendais ici...

HECTOR, *à part.* Nous sommes sauvés! Courons prévenir Emmeric. Dieu! le voici...

SCÈNE III.

EMMERIC, SAINT-GERAN, HECTOR.

(*Emmeric pâle, l'habit croisé sur la poitrine et tenant à la main une boîte de pistolets, s'approche de M. de*

Saint-Geran, malgré les signes d'Hector qu'il ne voit pas.)

EMMERIC, *avec émotion.* Vous m'avez fait dire, Monsieur, que vous m'attendiez ici... chez mon beau-père... et je venais me mettre à vos ordres!..

HECTOR, *à part.* C'est fait de nous...

M. DE SAINT-GERAN, *étonné.* A mes ordres!.. et pourquoi?..

EMMERIC, *de même.* Je ne comprends pas, Monsieur, que vous me le demandiez.

HECTOR, *vivement.* En effet... cela lui revenait de droit, car je l'ai vu ce matin, je lui ai tout raconté! et il se promettait d'être votre témoin... il venait pour cela...

M. DE SAINT-GERAN. En vérité!.. Je vous en remercie, mon cher... J'avais d'abord pensé à vous...

HECTOR. C'est ce que monsieur le comte me disait à l'instant.

EMMERIC, *étonné.* O ciel!.. que signifie...

HECTOR, *passant près de lui.* Par malheur, tout est terminé... laisse là tes pistolets.... on n'en a plus besoin. (*Les lui prenant, ainsi que son chapeau, et les mettant sur la table.*) Le combat a eu lieu ce matin.

M. DE SAINT-GERAN. A cinq heures.

HECTOR, *vivement.* Et M. de Langeac est blessé...

EMMERIC. Ah! blessé!..

HECTOR, *de même.* Pas dangereusement... ne t'effraie pas... Cela lui apprendra, comme je te le disais, à tenir des propos... C'est une bonne leçon.

EMMERIC, *le regardant avec émotion.* Oui... oui... en effet.

HECTOR, *de même.* Dont il se souviendra.

M. DE SAINT-GERAN. J'y compte bien... Votre beau-père, à qui je viens de tout raconter, m'a appris que ni vous ni ma filleule n'aviez voulu signer le contrat en mon absence, et je vous devais de doubles excuses qu'il n'a acceptées qu'à la condition que je viendrais tantôt déjeuner avec vous en famille... et je n'ai eu garde de refuser. Je cours expédier, avant mon voyage de demain, quelques affaires, dont l'une vous concerne... Ainsi donc, à tantôt! (*Fausse sortie. Geste de joie d'Hector et d'Emmeric.*) Et puis, ce soir, notre contrat de mariage, sans remise, cette fois...

HECTOR, *à part.* Dieu le veuille!

M. DE SAINT-GERAN. Et, s'il nous reste du temps... nous achèverons notre soirée à l'Opéra... à cette fameuse représentation... où nous chercherons votre adversaire.

HECTOR, *étourdiment et avec joie.* Que nous ne trouverons pas.

M. DE SAINT-GERAN. Et pourquoi?

HECTOR, *embarrassé* Je dis, je suppose...

M. DE SAINT-GERAN. N'importe! nous y serons... nous autres... Adieu, mes jeunes amis!

HECTOR. Adieu, monsieur le comte!.. (*M. de Saint-Geran est sorti. Hector n'achève pas sa phrase et tombe anéanti dans un fauteuil, à gauche, pendant qu'Emmeric s'asseoit de l'autre côté, à droite.*)

SCÈNE IV.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR. Encore un assaut de passé!..

EMMERIC, *accablé.* Je ne sais plus où j'en suis!..

HECTOR. Ni moi non plus... Des émotions et des terreurs pareilles abrégent l'existence... J'en ferai une maladie!

EMMERIC, *ne revenant pas de sa surprise.* C'était M. de Langeac!.. et sans ta présence d'esprit...

HECTOR. Moi, qui n'en ai jamais... J'avais une telle peur, que ça m'a donné du courage... Je voyais tout perdu.

EMMERIC, *se levant vivement, et passant à gauche.* Ah! mon Dieu!

HECTOR. Qu'as-tu donc?

EMMERIC. Et sa femme!

HECTOR. Où est-elle?

EMMERIC. Chez moi... où elle venait d'arriver pour notre fuite... notre départ...

HECTOR. Encore une terreur!.. Ça recommencera donc toujours?.. Courons vite... (*Il s'élance vers la porte et voit paraître Louise, pâle et en désordre. Il pousse un cri.*)

SCÈNE V.

EMMERIC, LOUISE, HECTOR.

LOUISE, *entrant vivement par la porte du fond, ne voit pas d'abord Emmeric, qui vient de remonter à gauche, et n'aperçoit qu'Hector, qui est en face d'elle. Courant à lui.* J'ai reconnu la voiture... je l'ai vue de la fenêtre... elle vient de partir... Ils vont se battre... Venez... venez... car il tuera Emmeric. (*Elle se retourne, l'aperçoit, pousse un cri et se jette dans ses bras.*) Ah!

EMMERIC. Rassurez-vous, le duel a eu lieu.

HECTOR, *vivement.* Mais pas avec lui!

EMMERIC. Avec M. de Langeac...

LOUISE. Est-il possible?..

HECTOR, *de même.* Dont il avait trouvé une lettre dans votre secrétaire.

EMMERIC. Le secrétaire où étaient cachées les miennes... Et ce domestique, qui nous est dévoué, est venu, tout effrayé, vous raconter la colère de M. de Saint-Geran.

LOUISE. Ah! ce que c'est que d'être coupable!.. J'ai cru que tout était découvert.

EMMERIC. Et tout est sauvé...

HECTOR. Mais il faut quitter cette maison au plus vite... Remontez... Je cours chercher une voiture!..

EMMERIC. Qu'elle attende en bas!

HECTOR. C'est dit... et je reviens t'avertir. Ah!.. cette boîte? (*Revenant sur ses pas, il reprend, sur la table, à gauche son chapeau et la boîte qu'il emporte.*)

SCÈNE VI.

EMMERIC, LOUISE.

EMMERIC. Oui... il faut rentrer à l'hôtel avant que M. de Saint-Geran n'y retourne... car, s'il vous demandait... s'il ne vous trouvait pas...

LOUISE, *hors d'elle-même.* Je comprends... vous avez raison... Mais pardonnez-moi... tant d'idées se confondent... la crainte et la joie... Vous m'aviez quittée, disiez-vous, pour les préparatifs de ce départ. Je croyais que vous m'aviez trompée; je vous croyais mort, et, alors, malgré moi... sans le vouloir... je suis sortie de chez vous... j'ai descendu cet escalier... J'étais folle.

EMMERIC, *inquiet, et regardant autour de lui.* Venez!.. Ne songeons qu'à votre sûreté...

LOUISE, *sans l'écouter.* Oui, oui. Il est donc vrai! vous alliez tout sacrifier pour moi... votre famille,

votre patrie!.. Tant d'amour, malgré mes outrages!.. Vous voyez bien que nous nous aimions toujours; qu'unis par le danger, rien ne peut plus nous séparer!.. Et quant à ce mariage...

EMMERIC, *avec effroi*. Qu'osez-vous dire?

LOUISE, *vivement*. Votre parole est donnée, je le sais! Vous ne pouvez maintenant la dégager... Mais, moi... je m'en charge.

EMMERIC, *effrayé*. Grand Dieu!.. Venez, vous dis-je... ne restons pas ici.

LOUISE. Et pourquoi?

EMMERIC. Si l'on vous voyait ainsi, le matin, chez mon oncle...

LOUISE. C'est vrai!.. Je n'y pensais pas.

EMMERIC. Remontons chez moi... attendre Ballandard. (*Ils font quelques pas et s'arrêtent.*) Non, écoutez... On parle.

ALINE, *en dehors*. Comment!.. il est déjà venu!..

EMMERIC. C'est la voix de ma cousine...

LOUISE, *effrayée*. Ah!.. qu'elle ne me voie pas!

EMMERIC, *lui montrant la porte à droite*. Là... là... Ne craignez rien.

LOUISE, *hésitant*. Et cependant...

EMMERIC. Non! De grâce... si vous m'aimez... (*Louise entre dans le cabinet à droite, dont Emmeric ferme la porte.*)

SCÈNE VII.

ALINE, EMMERIC.

ALINE, *entrant par la porte du fond, et accourant avec joie*. Mon cousin!.. et de si bonne heure... Ah! que c'est bien à vous!.. que c'est aimable!.. Je m'en doutais... Je me disais: Il sait que je suis inquiète... alors il viendra... pour moi... et un peu pour lui...

EMMERIC, *avec embarras*. Ah! sans doute!

ALINE. Eh bien?.. quelle nouvelle? Et ce vilain combat?

EMMERIC. Il a eu lieu... ce matin...

ALINE, *vivement*. Et M. Ballandard?

EMMERIC. Il ne lui est rien arrivé...

ALINE. A la bonne heure... Et son adversaire?..

EMMERIC, *troublé, et regardant vers la porte à droite*. J'ignore... je ne sais...

ALINE. Puisque vous y étiez... vous, son témoin...

EMMERIC, *de même*. Je veux dire... Je ne sais si cela aura des suites...

ALINE. Il est donc blessé?

EMMERIC, *vivement*. Oui... oui... ma cousine. Je croyais vous l'avoir appris.

ALINE. Mais, du tout!.. Et voyez donc ce M. Ballandard! Qui s'en serait jamais douté?.. Se battre ainsi!.. Quelqu'un de blessé... Je vous avais promis le secret, mais cela devient trop grave et trop terrible...

EMMERIC. Ma cousine!..

ALINE. Je ne peux pas, sans prévenir Victoria, lui laisser épouser un querelleur, une mauvaise tête... un spadassin...

EMMERIC. Au nom du ciel!..

ALINE, *vivement*. C'est votre ami!.. mais Victoria aussi est mon amie... et comme il s'agit de son bonheur...

SCÈNE VIII.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU. Qu'est-ce que c'est! qu'est-ce que c'est? Déjà ensemble!..

ALINE, *étourdiment*. Ne faites pas attention, mon papa, nous nous disputions!.. à propos... (*Courant à lui, et l'embrassant.*) Bonjour, mon père... car c'est par vous que commence toujours ma journée...

CLÉRAMBEAU, *souriant, en regardant Emmeric*. Pas aujourd'hui à ce que je vois!.. On m'avait dit que Ballandard était ici et me demandait... (*A Aline, qui cause bas avec son cousin.*) Qu'est-ce que tu fais là?.. Ton parrain qui vient déjeuner avec nous.

ALINE. C'est vrai!..

CLÉRAMBEAU. Et tu ne donnes pas des ordres... tu ne t'occupes de rien... pas même des affaires du ménage... Ton cousin ne voudra plus de toi... il rompra le mariage...

ALINE, *à Emmeric*. Est-ce vrai, mon cousin?.. Je vais ordonner le déjeuner... qui sera superbe... (*Elle remonte le théâtre.*)

CLÉRAMBEAU, *passant près d'Emmeric*. Et moi... je vais m'occuper de la dot... car il faut bien y songer...

ALINE, *revenant à gauche, près de son père*. Bah!.. j'ai idée que mon cousin m'épouserait sans cela... N'est-ce pas, Emmeric?

CLÉRAMBEAU, *se retournant vers elle*. Mais, allez donc, car cette enfant-là ne sait plus m'obéir... allez donc, rien ne sera prêt... et s'il le faut... dépêche-toi... (*Montrant Emmeric.*) pour revenir plus vite!

ALINE, *gaiement*. Et vous dites que je ne vous obéis pas... J'y vais, mon père, et je reviens. (*Elle sort en courant par la porte à gauche, et Clérambeau la suit plus lentement; en ce moment Louise entr'ouvre la porte à droite.*)

LOUISE, *à demi-voix*. Puis-je sortir maintenant?

EMMERIC, *vivement, et refermant la porte*. Pas encore...

CLÉRAMBEAU, *se retournant, et voyant Emmeric fermer la porte, revient sur ses pas*. Hein?.. qu'y a-t-il? On a fermé cette porte...

EMMERIC, *troublé*. C'est possible... je n'ai pas vu.

CLÉRAMBEAU, *traversant à droite*. Il me semblait avoir entendu parler...

EMMERIC, *le retenant par le bras*. C'est moi qui aurai dit quelques mots...

CLÉRAMBEAU. Et à qui?..

EMMERIC. A qui!.. à Ballandard... que j'avais cru voir là dans votre cabinet, où il s'est renfermé...

SCÈNE IX.

HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

HECTOR, *s'approchant d'Emmeric, et à demi-voix*. La voiture est en bas.

EMMERIC *tressaille, et lui dit vivement à voix basse*. C'est bien!..

HECTOR, *de même*. Faut-il monter chez toi... la prévenir?

EMMERIC, *de même*. Non!.. (*Hector s'éloigne, et Clérambeau s'approche d'Emmeric.*)

CLÉRAMBEAU, *à demi-voix*. Voilà Ballandard qui est ici...

EMMERIC, *troublé*. Cela m'étonne...

CLÉRAMBEAU, *de même*. Cela ne m'étonne pas... car il m'avait semblé entrevoir une robe...

EMMERIC, *de même*. Quelqu'un de la maison...

CLÉRAMBEAU. Personne n'a traversé ce salon.

EMMERIC. C'est vrai... mais par un autre escalier... une autre sortie.

CLÉRAMBEAU. Il n'y en a pas...

EMMERIC, *dans le plus grand trouble*. Alors... je ne sais... je ne puis m'expliquer... je me serai trompé... vous aussi.

CLÉRAMBEAU, *faisant un pas*. Ce qu'il est facile de voir... (*S'arrêtant*.) C'est ma fille!..

SCÈNE X.

HECTOR, ALINE, *arrivant du fond*, M. DE SAINT-GERAN, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, *entrant gaiement*. Mon parrain... mon parrain qui arrive!..

CLÉRAMBEAU, *allant au-devant de lui*. Qu'il soit le bienvenu!

EMMERIC, *à part*. Malédiction!..

ALINE, *retenant Hector, qui veut s'éloigner*. Vous ne partirez pas, je vous garde : vous resterez avec nous au déjeuner de famille. (*Clérambleau a été au fond du théâtre au-devant de M. de Saint-Geran, et lui a serré la main. Pendant ce temps, Emmeric, troublé et indécis, a voulu se rapprocher de la porte à droite; il a trouvé devant lui Clérambeau qui vient de quitter M. de Saint-Geran, et qui ne cesse d'examiner Emmeric; celui-ci redescend alors le théâtre*.)

M. DE SAINT-GERAN, *à Aline*. Je me suis encore fait attendre, et pourtant je n'ai pas perdu de temps!.. Avant même de rentrer chez moi... j'ai couru à la Grande-Chancellerie pour une surprise que je réservais à ma filleule... Mais ils n'en finissaient pas... il m'a fallu y rester jusqu'à présent...

ALINE. En vérité!..

M. DE SAINT-GERAN, *à Aline, à demi-voix*. Et j'arrive avec le brevet que j'ai fait expédier devant moi... celui de nouveau chevalier... que ton fiancé tiendra de ta main... Tu le lui donneras ce soir en signant le contrat.

ALINE. Ah! que de bontés!..

CLÉRAMBEAU, *qui a quitté l'extrême droite du théâtre, vient se placer près de M. de Saint-Geran, et lui dit avec émotion*. J'ai encore un service à réclamer de vous, mon ami... un avis... une consultation...

HECTOR, *s'avançant*. Me voilà!

CLÉRAMBEAU, *à Hector*. Je vous remercie... Daignez, ainsi que ma fille, nous attendre dans le petit salon... où nous vous rejoignons à l'instant...

ALINE, *à Hector*. C'est pour la dot... Venez.

HECTOR. Comme votre père a la figure défaite!

ALINE, *gaiement*. Il a faim... j'en suis sûre!.. Mais soyez tranquille, le déjeuner ne se fera pas attendre... Venez donc, monsieur Ballandard. (*Elle sort avec Hector par la porte à gauche, et Clérambeau remonte le théâtre de quelques pas pour bien s'assurer de leur sortie*.)

SCÈNE XI.

CLÉRAMBEAU, *redescendant à gauche*, M. DE SAINT-GERAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GERAN. Parlez!.. Que me voulez-vous?

CLÉRAMBEAU, *avec émotion*. Je voulais vous rappeler... mon ami... qu'en me demandant ma fille pour mon neveu, vous vous êtes rendu sa caution... Vous m'aviez juré, ainsi que lui, et sur l'honneur, que désormais il n'y aurait dans sa conduite aucun mystère... aucune intrigue... aucune relation... de nature à compromettre le bonheur de mon enfant... c'est à cette seule condition que j'ai consenti... vous le savez!

M. DE SAINT-GERAN. Certainement!.. Et où voulez-vous en venir?

CLÉRAMBEAU. A ceci, mon ami... qu'il ne faut ni vous étonner ni m'en vouloir si je retire ma parole...

M. DE SAINT-GERAN. Y pensez-vous?

EMMERIC. Et pourquoi? de grâce!..

CLÉRAMBEAU. Il ose le demander... quand tout à l'heure, ici même... chez moi... dans la maison de sa fiancée, il a reçu en secret une femme... (*Traversant le théâtre*.) qui est cachée là, dans cet appartement?

EMMERIC, *se mettant devant Clérambeau qui veut y entrer*. Monsieur... (*M. de Saint-Geran se trouve à l'extrémité à gauche, Clérambeau au milieu, Emmeric à droite*.)

CLÉRAMBEAU, *à M. de Saint-Geran*. Et la preuve, c'est qu'il refuse de m'y laisser entrer!..

EMMERIC, *avec impatience*. Parce que... parce que, malgré l'affection et le respect que je vous porte... je ne veux pas, après mon mariage... me voir en butte à une inquisition... à des soupçons sans cesse renaissants... et le moyen de s'y opposer plus tard est de commencer dès le premier jour...

M. DE SAINT-GERAN. Cela me paraît assez juste.

CLÉRAMBEAU. Mais cependant cette robe que j'ai aperçue...

EMMERIC, *troublé*. C'est possible... Mais je vous répète que la femme qui a traversé cet appartement est une personne que j'ai à peine entrevue... une femme de la maison...

CLÉRAMBEAU, *voulant entrer dans l'appartement à droite*. Alors, voyons...

EMMERIC, *se mettant devant lui*. C'est-à-dire que vous n'en croyez pas ma parole... et que déjà votre défiance...

CLÉRAMBEAU. Je ne me défie de personne... mais j'aime mieux voir par moi-même...

EMMERIC. Et voilà ce qui m'offense... voilà ce que je ne souffrirai pas...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant*. Ne vous fâchez pas, mes amis. Moi, qui suis désintéressé dans la question... si vous voulez me prendre pour juge...

EMMERIC, *vivement, s'élançant au-devant de lui, se trouve entre M. de Saint-Geran, qui est à gauche, et Clérambeau, qui est à droite du spectateur*.) Non pas... non, Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN, *étonné*. Et pourquoi donc?..

EMMERIC, *troublé et regardant toujours Clérambeau qui se dirige vers la porte à droite*. Parce qu'il douterait même de vous... il ne vous croirait pas... Il ne croit à rien...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant et allant s'asseoir sur le fauteuil à gauche*. C'est juste!

EMMERIC, *regardant Clérambeau d'un air suppliant*. Pas même à mon honneur!

CLÉRAMBEAU, *qui se dirigeait vers la porte du cabinet à droite, s'arrête un instant, indécis et étonné*. En vérité... je ne sais plus si je dois... (*Emmeric fait un geste de joie*.) Non, ma foi!... (*Il s'élance dans l'appartement à droite. Emmeric reste accablé et ne sort de son désespoir qu'à la voix de M. de Saint-Geran*.)

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-GERAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GERAN, *assis dans le fauteuil à gauche et faisant signe à Emmeric de se rapprocher de lui*. Dites-moi donc. (*A demi-voix*.) Est-ce que, vraiment,

(*Montrant la porte à droite.*) il y a là... est-ce que, malgré vous, ce serait-elle... encore elle?

EMMERIC, *vivement*. Non, Monsieur, personne! Et je vous jure!..

M. DE SAINT-GERAN, *froidement*. Je vous crois, sans cela vous m'auriez choisi pour arbitre... persuadé que mon rapport eût été en votre faveur.

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-GERAN, *assis à gauche*, EMMERIC, *debout près de lui*, CLERAMBEAU, *sortant de l'appartement à droite, dont il referme la porte. Il est pâle, hors de lui, se soutient à peine et affecte un air riant.*

M. DE SAINT-GERAN, *le regardant*. Eh bien! (*Clérambeau essaie de parler et ne peut pas.*) Eh bien! donc?

CLÉRAMBEAU, *essayant de rire*. Rien... rien du tout... absolument rien.

EMMERIC, *à M. de Saint-Geran*. Je vous l'avais dit.

M. DE SAINT-GERAN, *regardant Clérambeau en riant*. Il est encore tout ému et tout déconcerté.

CLÉRAMBEAU. Nullement; c'est-à-dire, c'est-à-dire, c'est possible... la surprise de n'avoir rien vu. (*Regardant Emmeric.*) Et je comprends que... que...

M. DE SAINT-GERAN, *passant près de lui*. Que vous avez tort d'être soupçonneux, et de vous défier de tout... Que cela vous serve de leçon!

CLÉRAMBEAU. Une leçon dont je profiterai.

M. DE SAINT-GERAN. Pour hâter son mariage. (*Geste de Clérambeau.*) Ah! je réclame votre parole, vous me l'avez donnée... J'en prends acte, et maintenant, mon cher, que vous n'avez plus à m'opposer ni preuves ni soupçons...

CLÉRAMBEAU, *emporté malgré lui*. Mais, au contraire!

M. DE SAINT-GERAN. Comment, il y avait donc?..

CLÉRAMBEAU, *vivement*. Personne, personne au monde... Mais vous me parlez de soupçons, je dis: au contraire... je n'en ai plus, et ma confiance...

M. DE SAINT-GERAN. Est revenue.

CLÉRAMBEAU. Certainement.

M. DE SAINT-GERAN. Alors, c'est ce que je disais: plus d'obstacles, tout est convenu... Votre main, votre main, et ce soir, le contrat.

CLÉRAMBEAU, *balbutiant*. Oui, mon ami.

M. DE SAINT-GERAN. Et quant à l'article que nous avons corrigé ce matin... (*A Emmeric.*) celui de la dot, que nous avons revue et augmentée.

EMMERIC, *avec honte*. Ah! grand Dieu!

M. DE SAINT-GERAN. Vous allez l'envoyer au notaire?

CLÉRAMBEAU, *remontant le théâtre, avec agitation*. Sur-le-champ, mon ami, sur-le-champ... Je vous rejoins près de ma fille, je vous rejoins, vous... et...

M. DE SAINT-GERAN, *gaiement et gagnant la porte à gauche*. Et le déjeuner.

EMMERIC, *passant près de Clérambeau*. Mais, Monsieur...

CLÉRAMBEAU, *à voix basse et d'un ton solennel*. C'est moi qui la ferai sortir...

M. DE SAINT-GERAN, *se retournant vers Emmeric*. Eh bien?

CLÉRAMBEAU. Allez donc, Monsieur... allez, on vous attend. (*Emmeric sort avec M. de Saint-Geran par la porte à gauche.*)

SCÈNE XIV.

CLÉRAMBEAU, *allant ouvrir la porte à droite, puis* LOUISE.

CLÉRAMBEAU. Partez, Madame, j'ai éloigné le danger.

LOUISE, *chancelant et s'appuyant sur le fauteuil qui est près d'elle*. Ah! mes genoux fléchissent.

CLÉRAMBEAU, *effrayé*. Au nom du ciel!

LOUISE. Vous qui m'avez sauvé l'honneur et la vie... par grâce, écoutez-moi!..

CLÉRAMBEAU, *regardant vers la porte à gauche*. On peut revenir!..

LOUISE, *avec égarement*. Qu'importe? si je vous sauve à mon tour... si j'empêche ce mariage, auquel vous ne pouvez consentir ni moi non plus! (*Se reprenant.*) Pardon, Monsieur, pardon, je ne veux pas vous offenser, au contraire... je ne veux que votre bonheur et celui de votre fille... Elle ne serait pas heureuse, il ne l'aimerait pas.

CLÉRAMBEAU. Ces liens, comme il le disait... n'étaient donc pas rompus?..

LOUISE. Si, vraiment! hier... ici même... Ah! j'avais du courage; je croyais qu'il ne m'aimait plus. (*Avec joie.*) Mais je m'abusais et lui aussi. Dès qu'il a su mes dangers...

CLÉRAMBEAU. Est-il possible?

LOUISE. Il voulait tout quitter, s'exiler avec moi.

CLÉRAMBEAU, *sévèrement*. Avec vous!

LOUISE. Ah!.. ne m'accablez pas Monsieur! Je sais, combien je suis coupable; mais à qui confier mes craintes et mes tourments... je n'ai plus de père!.. Si j'en avais un... je tomberais à ses pieds; je lui dirais: Prenez pitié de moi!... pardonnez à ma raison qui s'égare... défendez-moi contre moi-même... empêchez-moi de me perdre... (*Tombant à ses genoux.*) car moi, je ne peux rien, que l'aimer!

CLÉRAMBEAU, *attendri et cherchant à la relever*. Madame, Madame... mon enfant!

LOUISE, *se relevant, avec joie*. Mon enfant, vous l'avez dit!

CLÉRAMBEAU. Oui, c'est à moi de veiller sur vous... mais partez, au nom du ciel!

LOUISE. Je pars, je vous obéis... si vous jurez que ce mariage n'aura pas lieu.

CLÉRAMBEAU, *regardant vers la porte à gauche*. On vient... peut-être votre mari.

LOUISE. Mon juge! il saura tout... (*Avec joie.*) Non, c'est Emmeric.

SCÈNE XV.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, LOUISE.

EMMERIC, *s'élançant près de Clérambeau*. Monsieur!

CLÉRAMBEAU, *à Emmeric, d'un ton sévère en lui montrant Louise*. Vous sentez qu'à présent ce mariage est impossible.

LOUISE, *poussant un cri*. Je pars! (*Elle sort par la porte du fond.*)

EMMERIC, *avec désespoir, à Clérambeau*. Ah! Monsieur, qu'avez-vous fait?

CLÉRAMBEAU. Mon devoir! Je dirai tout à ma fille.

SCÈNE XVI.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, *sortant de la porte à gauche et courant à*

Emmeric. Eh bien! et le déjeuner? On vous attend tous les deux.

CLÉRAMBEAU. Nous voici, mon enfant, nous voici... (*Regardant Emmeric qu'Aline entraîne.*) Lui! mon gendre!.. jamais!..

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'au quatrième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALINE, HECTOR.

HECTOR. Oui, Mademoiselle, j'ai fait votre commission, et en sortant de table j'ai couru de votre part chez mademoiselle Victoria Giraut, que j'ai invitée pour ce soir.

ALINE. Et elle accepte?

HECTOR. Avec une bonté... une gracieuseté... Elle me permet de venir la chercher, de lui donner la main... et son père, le négociant en vins, M. Giraut, qui n'y met pas de finesse... m'a dit en me reconduisant : « Ma foi, mon cher, c'est à confondre... mais je crois qu'elle vous aime... » Il m'a dit cela!..

ALINE. Est-il possible!..

HECTOR. Mot pour mot... Et si ce n'était la crainte d'une fatuité qui n'est pas dans mon caractère... j'aurais presque l'idée que le négociant de Bercy a dit vrai : *In vino veritas*.

ALINE, *ne comprenant pas*. Quoi donc?

HECTOR. Rien! c'est du latin!.. mais dans ma joie... dans ma reconnaissance, je ne veux plus avoir de secrets pour elle... je lui dirai tout...

ALINE, *lui tendant la main*. C'est bien à vous! et voilà qui nous réconcilie... Mais c'est inutile... je lui avais tout appris.

HECTOR. Comment?..

ALINE. Votre duel... votre combat... et cet homme que vous avez blessé...

HECTOR, *effrayé*. Y pensez-vous?

ALINE. Je le devais.

HECTOR, *de même*. Tout est perdu!

ALINE. Au contraire... elle s'est écriée avec ravissement et surprise : « Ballandard s'est battu!.. Ballandard a eu un duel!.. » Et si vous aviez vu quelle émotion en s'informant de vous!..

HECTOR, *hors de lui*. Elle m'aime!..

ALINE. Elle qui avait juré de ne jamais s'appeler madame Ballandard... C'est là ce qui la contrariait... elle me l'avait dit.

HECTOR. Eh bien! on l'appellera madame Hector... puisqu'elle aime les braves, puisqu'elle m'aime.

ALINE. C'est inconcevable!

HECTOR. Et vous aussi...

ALINE Quand je dis inconcevable... je parle de son imagination belliqueuse...

HECTOR. Qui pourrait bien avoir ses dangers... car enfin et pour lui plaire, s'il fallait ainsi se battre toutes les semaines... Vous me répondrez à cela qu'une fois qu'on a fait ses preuves... on n'est plus obligé à rien...

ALINE. Certainement! mais apprenez-moi donc... vous qui savez tout... d'où venait pendant le déjeuner l'air triste et silencieux de mon cousin?

HECTOR, *gaiement*. Je n'ai pas remarqué... je mangeais... je buvais... je parlais... j'étais si content d'avoir enfin entendu partir cette voiture...

ALINE. Quoi!.. quelle voiture?

HECTOR, *se reprenant*. Rien!.. un client fâcheux que je redoutais... Enfin, chacun est heureux à sa manière : je suis pour le bonheur expansif, et lui, pour le bonheur taciturne.

ALINE. Non... il y a quelque chose... car lorsque vous avez été parti... ainsi que mon parrain... mon père s'est approché de moi pour me parler. Emmeric l'a retenu, et quoiqu'ils parlassent bas, j'ai entendu qu'il lui disait : « Moi, plutôt... moi... Je vous le promets. »

HECTOR. Qu'est-ce que cela veut dire?

ALINE, *gaiement*. Des affaires qui concernaient mon père... car il est sorti et nous a laissés seuls... cela ne m'a pas effrayée... on assure que c'est l'usage entre prétendus... et Emmeric m'a dit en tremblant : Aline!.. il faut que je vous apprenne... que vous sachiez que je vous aime plus que tout au monde... que je ne peux vivre sans vous... (*Gaiement.*) Ce secret, à quoi bon?.. est-ce qu'il y a besoin de dire cela?.. Mais pendant qu'il parlait ainsi, j'ai cru voir des larmes dans ses yeux...

HECTOR, *à part*. Grand Dieu!..

ALINE. Je dis : je crois!.. car sans me regarder, sans détourner la tête... il s'est enfui...

HECTOR, *à part, avec colère*. Elle a raison... Il y a encore quelque chose...

ALINE. Qu'est-ce que ce peut être? Vous en doutez-vous?

HECTOR. Parbleu! quelque contrariété... Son opéra nouveau qui l'inquiète et le tourmente... à cause de vous... car, enfin, si vous ne l'aimiez que pour sa gloire... comme mademoiselle Victoria... pour ma bravoure.

ALINE. Allons donc... ce ne peut être un pareil motif.

HECTOR. A moins que quelque embarras financier dans son budget d'artiste... quelques dettes qu'il ne veut pas dire à votre père...

ALINE. Vous croyez?.. Le voici... Laissez-nous, de grâce!

HECTOR, *s'approchant d'Emmeric qui sort de la porte à gauche*. Qu'est-ce encore?

EMMERIC, *dans le plus grand trouble*. Je te le dirai... Laisse-nous!

HECTOR, *à part*. Allons! et puisqu'ils le veulent tous deux... allons chercher Victoria. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, *à part, et regardant Aline*. Aurai-je cette fois plus de courage?.. il le faut, pourtant, car j'ai promis à son père d'immoler moi-même mon bonheur et toutes mes espérances!..

ALINE, *à part*. Certainement! je saurai ce qui le tourmente en y mettant un peu d'adresse...

EMMERIC, *avec embarras*. Ma cousine...

ALINE. Eh bien?..

EMMERIC, *de même*. Vous causiez avec Ballandard?..

ALINE. Oui... nous causions de sujets indifférents... de jeunes gens de ses amis... (*Vivement.*) Et nous nous disions... c'est évident, qu'un jeune homme qui arrive à Paris... sans fortune... ne peut pas, quelque talent qu'il ait, se créer sur-le-champ une position et un état!.. En attendant les succès... il faut vivre... et alors il est tout naturel... qu'il emprunte... qu'il fasse des dettes... (*Mouvement d'Emmeric.*) Il n'y a pas

de mal... au contraire... je l'en estimerais davantage...

EMMERIC, *étonné*. Pourquoi me dites-vous cela?

ALINE. Pourquoi?.. parce qu'il est tout simple qu'on se cache de son beau-pere... les beaux-pères ne comprennent pas ou voient les choses du mauvais côté... mais une sœur... une cousine... une fiancée... moi, par exemple...

EMMERIC. Quoi! vous pourriez croire?.. On vous a trompée... je vous le jure... je vous l'atteste...

ALINE. Ah! tant pis!..

EMMERIC. Et vous veniez?..

ALINE. Tout partager avec vous... C'était mon bonheur... et bientôt mon devoir... Et vous, Monsieur, pourquoi ne pas suivre mon exemple?.. vos chagrins ne m'appartiennent-ils pas?..

EMMERIC. Ah! plus je vous entends, et plus il me semble impossible de vous les confier.

ALINE. Et moi je les devine, maintenant.

EMMERIC, *effrayé*. Que dites-vous?

ALINE. Certainement je serai fière et heureuse de vos succès et de porter un nom que chacun applaudit... mais les jours de victoire ne seront pas ceux où je vous aimerai le mieux! dans l'ivresse du triomphe, je vous serais inutile... Mais pour l'artiste même le plus habile et le plus heureux, il est des jours où la lutte est douteuse ou fatale... dans ces moments-là je serai près de vous... mon cœur battra de vos craintes ou de vos espérances... Pour vous rassurer, je vous dirai : Courage! ou j'aurai peur avec vous... Et si nous succombons... ah! que je vous aimerai alors... car vous aurez besoin de moi... car mon amour augmentera avec vos peines... et si vous en doutez... essayez d'être malheureux, mon ami, et vous verrez.

EMMERIC. Ah! vous êtes ce qu'il y a au monde de meilleur... et de plus parfait.

ALINE. Non... non... mais je savais bien que je rencontrerais juste... Ainsi, plus de crainte... plus d'inquiétude... vous ne devez plus en avoir... (*Avec amour.*) Je n'en ai plus... Et voyez donc quel bel avenir s'ouvre devant nous! des amis... de la considération... une belle fortune, et mieux encore, du bonheur!.. car nous nous aimons si bien... et jeunes tous deux, nous pouvons nous aimer si longtemps...

EMMERIC, *hors de lui*. Ah! toujours, toute la vie... (*S'arrêtant.*) Non... non... ce n'est pas là ce que je voulais, ce que je devais dire... mais en l'entendant... j'oubliais tout... je ne voyais plus que mon amie... ma femme.

ALINE, *se jetant dans ses bras*. Eh bien! n'est-ce pas vrai?

EMMERIC, *poussant un cri et la pressant contre son cœur*. Ah!

SCÈNE III.

EMMERIC, ALINE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, *s'avançant avec colère*. Qu'est-ce que je vois là?..

ALINE. Que ça ne vous inquiète pas, mon papa! Nous nous étions disputés... nous nous raccommodons. Voilà tout.

CLÉRAMBEAU. Est-ce ainsi, Monsieur, que vous tenez vos promesses?..

ALINE. Le grand mal... le jour du contrat!

CLÉRAMBEAU. Laisse-nous.

ALINE. Est-il sévère, mon père... plus que moi (*Regardant Emmeric.*) qui lui pardonne.

CLÉRAMBEAU. Je te prie de nous laisser...

ALINE, *passant près de lui*. Oui, mon père, mais je voulais vous recommander...

CLÉRAMBEAU, *avec impatience*. C'est bien! te dis-je, je penserai à tout.

ALINE. Joliment! vous aviez oublié l'essentiel... la femme de mon parrain, madame de Saint-Geran, que vous n'aviez pas invitée; c'était d'une impolitesse... que j'ai réparée en votre nom... et elle viendra, soyez tranquille. Je m'en vais, je m'en vais... (*Courant gaiement à Emmeric.*) Adieu, Emmeric... (*Se reprenant en regardant son père, et faisant à Emmeric une profonde révérence.*) Adieu, Monsieur!

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC.

CLÉRAMBEAU. Vous aviez voulu que ce fût vous et non pas moi!.. et je le préférais... car, moi, elle eût été capable de ne pas me croire... Vous vous étiez chargé d'apprendre à ma fille que vous ne l'aimiez plus, que vous en aimiez une autre, et, malgré votre parole...

EMMERIC. Demandez-moi des serments que l'honneur puisse tenir et qui ne m'obligent pas au mensonge... Je vous répète que je n'aime au monde que ma cousine, que tout est rompu avec madame de Saint-Geran... que c'est malgré moi qu'elle est venue ici.

CLÉRAMBEAU. Et c'est malgré vous qu'après votre mariage elle fera le malheur de ma fille...

EMMERIC. Jamais! elle s'abusait... Elle a pris pour de l'amour ce départ... ce sacrifice qui faisait mon malheur... Mais, maintenant, qu'elle est à l'abri du danger, je ne la reverrai plus... Rien ne changera ma résolution.

CLÉRAMBEAU. Qu'en savez-vous?.. vous n'étiez pas là tantôt... lorsque, fondant en larmes, elle s'est jetée à mes pieds... et moi, voyant cette pauvre femme, pâle... si jeune, si malheureuse... et si belle... je me sentais ému et attendri... je n'avais plus la force de lui en vouloir... je crois même que je lui ai pardonné... moi, Monsieur, moi, qui ai soixante ans, et vous en avez vingt-cinq!

EMMERIC. Ah! Monsieur.

CLÉRAMBEAU. Non, je n'exposerai point le bonheur et l'avenir de ma fille à des chances aussi périlleuses; je ne vous parle pas du bruit et du scandale... suites ordinaires de pareilles liaisons... du déshonneur d'un galant homme qui ne pardonnerait pas!.. lui. J'admets que le hasard, qui vous a servi jusqu'ici, trompe encore tous les yeux, vous ne tromperiez pas ceux de ma fille... et je verrais ma pauvre enfant, frappée au cœur, sécher et se consumer dans les larmes... mourir peut-être, sans se plaindre et sans vous accuser... Mais je m'accuserais, moi... qui savais tout et qui n'aurais rien prévu... moi, qui pour lui épargner une douleur de quelques jours, l'aurais condamnée à d'éternels tourments et au malheur de sa vie... Non, non, mon parti est pris... et je vais...

EMMERIC. Si vous ne craignez pas mon désespoir... vous redouterez au moins le sien!

CLÉRAMBEAU. Je serai là pour la consoler... je l'emmènerai, je partirai avec elle, je ferai toutes ses volontés... excepté celle-là... et avec le temps et ma for-

tune... et puis vous n'êtes pas le seul au monde... elle vous oubliera, elle aura d'autres idées.

EMMERIC. Jamais!

CLÉRAMBEAU. Je le lui ordonnerai, moi, son père... ou du moins je m'arrangerai pour qu'elle en aime un autre... c'est un moyen de salut... une distraction permise; tandis que si elle était mariée... (*Voulant sortir.*) Enfin, et puisque vous n'avez pas osé tenir votre parole, et lui dire que le refus venait de vous...

EMMERIC. Je l'ai voulu, je l'ai tenté... c'est au-dessus de mes forces... et si elle était là, je ne pourrais que tomber à ses pieds et aux vôtres... Une telle cruauté n'est pas dans votre caractère... et je le vois, vous êtes touché de ma douleur.

CLÉRAMBEAU. C'est possible!.. car, malgré moi, je te plains... je t'aime, je t'aimerai toujours, comme mon neveu, mais jamais comme mon gendre... et puisque tu ne peux ni la voir, ni lui parler... eh bien! on écrit, cela n'en aura que plus de force... (*Montrant la table à gauche.*) Mettez-vous là, Monsieur, et écrivez.

EMMERIC. Et que lui dire, mon Dieu!

CLÉRAMBEAU. Je vais vous dicter: « Ma cousine, il faut de la franchise, je ne vous aime plus... »

EMMERIC, *vivement.* Mais, je vous répète, Monsieur, que l'amour que j'éprouve pour elle est le plus sincère... le plus vrai... le plus ardent... et excepté cela, j'écrirai tout ce que vous voudrez.

CLÉRAMBEAU, *avec impatience.* Alors, prenons un autre prétexte... (*Dictant.*) « Je vous aime... »

EMMERIC. A la bonne heure!.. (*Avec amour.*) « Je vous aime... »

CLÉRAMBEAU, *dictant.* « Mais je dois vous avouer que votre caractère... »

EMMERIC, *s'arrêtant, et avec chaleur.* Le caractère le plus doux, le plus aimable!

CLÉRAMBEAU. Je ne dis pas non.

EMMERIC, *de même.* L'esprit, la grâce, un cœur excellent.

CLÉRAMBEAU, *avec fierté.* Je le crois bien!

EMMERIC, *vivement.* Vous en convenez vous-même, vous voyez bien que je ne peux rien dire contre son caractère; ce serait absurde, ce serait invraisemblable... Elle ne le croirait pas.

CLÉRAMBEAU, *avec colère.* Ah! il faut cependant bien rompre... et que vous donniez ou non des motifs de votre refus, vous refuserez! puisque l'honneur d'un ami et le soin de vos jours peut-être, m'empêchent de parler et de dire la vérité.

EMMERIC, *hors de lui.* Eh bien! vous la direz... je le préfère!.. S'il faut mettre fin à mes jours... autant qu'un autre prenne ce soin; je n'aurai pas, au moins, moi-même, signé mon arrêt... ce sera vous.

CLÉRAMBEAU. Monsieur!.. Dieu!.. M. de Saint-Geran!

EMMERIC, *déchirant le papier qu'il a commencé à écrire.* Tant mieux!.. Dites tout devant lui, vous en êtes le maître.

CLÉRAMBEAU. Moi!..

SCÈNE V.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GERAN.

M. DE SAINT-GERAN. Qu'y a-t-il?.. Qu'est-ce encore?

CLÉRAMBEAU, *troublé.* Ce qu'il y a... mon ami, ce qu'il y a?.. rien.

M. DE SAINT-GERAN. C'est à-dire que le beau-père et le gendre sont toujours en discussion... (*A Clérambeau.*) Et si vous n'avez pas plus raison que ce matin... De quoi s'agit-il?

CLÉRAMBEAU, *troublé.* D'un mot que je lui dictais... et qu'il écrivait... non... qu'il refusait d'écrire...

M. DE SAINT-GERAN, *regardant Emmeric.* A cette femme?..

CLÉRAMBEAU, *de même.* Oui... à cette femme qui ne renonce pas à lui... au contraire.

M. DE SAINT-GERAN. Il l'a donc revue?

CLÉRAMBEAU, *de même.* Non... non... c'est moi... Elle est venue ici... elle s'oppose à ce mariage... elle me l'a dit...

M. DE SAINT-GERAN. Il l'aime donc encore?

EMMERIC, *avec dépit et impatience.* Moi!.. je la déteste.

M. DE SAINT-GERAN, *à Emmeric.* Eh bien! voilà ce qu'il faut lui écrire. (*A Clérambeau.*) Et il refuse?

CLÉRAMBEAU. Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-GERAN, *sévèrement.* Il a tort... On ne dénoue pas de pareils nœuds, on les brise... Quand les choses en sont arrivées à ce point... il n'y a plus ni égards ni ménagements à garder... Et puisque cet amour vous est devenu intolérable... il faut, non pas écrire, mais le lui dire à elle... en face...

CLÉRAMBEAU, *vivement.* Ça ne suffirait pas.

M. DE SAINT-GERAN, *étonné.* Comment?..

CLÉRAMBEAU. Ça ne suffirait pas... pour moi... a qui elle a déclaré... qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage... Et à moins qu'elle n'y consente et me le demande elle-même...

EMMERIC, *avec colère.* Ce qui est impossible...

M. DE SAINT-GERAN, *de même.* Autant dire que vous retirez votre parole.

CLÉRAMBEAU, *de même.* C'est ce que je dis... c'est ce que je veux...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Madame de Saint-Geran.

SCÈNE VI.

EMMERIC, M. DE SAINT-GERAN, LOUISE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, *troublé.* Madame la comtesse!.. (*Louise fait à Clérambeau une profonde révérence.*)

M. DE SAINT-GERAN. Ma femme... qui venait pour ce contrat... pour ce mariage qui n'a pas lieu...

LOUISE, *avec une joie qu'elle réprime.* Est-il possible?..

M. DE SAINT-GERAN, *avec humeur.* Eh! oui... nouvel incident... (*Montrant Emmeric.*) Monsieur refuse.

LOUISE, *avec joie.* Pourquoi donc?

M. DE SAINT-GERAN, *à demi-voix, et à l'épaule de Louise.* Pour une femme...

LOUISE, *avec joie et tendresse.* Qu'il aime donc bien?..

M. DE SAINT-GERAN, *de même.* Au contraire... qu'il abhorre... qu'il déteste...

LOUISE, *à part.* O ciel!..

EMMERIC, *vivement.* Permettez...

CLÉRAMBEAU, *vivement.* Il n'a pas dit cela...

M. DE SAINT-GERAN, *de même.* Il nous l'a dit... tout à l'heure... il en est convenu... un amour qui lui pèse... qui lui est insupportable.

LOUISE, *avec émotion.* Et comment de pareils sentiments peuvent-ils être ignorés de cette personne?

M. DE SAINT-GERAN, *de même, et à demi-voix.* Eh! que sais-je? de vains égards, une délicatesse absurde, l'empêchent d'avouer la vérité... (*A voix haute, et avec force.*) Et je soutiens, moi, qu'il faut enfin qu'elle la connaisse, quand je devrais la lui dire moi-même.

LOUISE, *vivement.* Vous avez raison!

M. DE SAINT-GERAN. N'est-ce pas?

EMMERIC, *vivement.* Au nom du ciel!

M. DE SAINT-GERAN, *montrant Emmeric.* Mais il ne veut pas... il n'ose... Voyez plutôt... la seule pensée le rend interdit et tremblant...

LOUISE, *jetant un regard de mépris sur Emmeric, qui baisse les yeux.* Vous dites vrai!..

M. DE SAINT-GERAN, *à Clérambeau.* Et maintenant, mon ami, je ne connais plus qu'un moyen... Je vais chercher Aline, ma filleule! sa vue lui donnera peut-être le courage qui lui manque... ou bien je penserai comme vous, qu'il ne la mérite pas, s'il hésite encore un instant entre la femme qu'il aime et celle qu'il n'aime plus! (*Il sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

LOUISE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

LOUISE, *tombant dans le fauteuil, à gauche, qui est près de la table.* Ah!..

EMMERIC *suit quelque temps des yeux M. de Saint-Geran, qui entre dans l'appartement à droite, puis il s'approche de Louise.* Par pitié!.. daignez m'entendre.

LOUISE, *lui faisant signe de la main de s'éloigner.* Laissez-moi!

CLÉRAMBEAU, *passant près d'elle.* Oui, Madame... croyez bien... je vous l'atteste...

LOUISE, *lui faisant signe de la main de se taire.* Cela suffit! (*Ses yeux tombent sur la table, où elle aperçoit une plume et du papier; elle écrit précipitamment et avec agitation.*)

SCÈNE VIII.

LOUISE, *à la table, à gauche, écrivant,* CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR, *entrant par la porte du fond.*

HECTOR, *courant à Emmeric.* Ah! mon ami, je viens d'amener Victoria et son père... et, grâce à toi... elle consent... elle m'épouse... demain le contrat.

EMMERIC, *lui montrant Louise qui écrit.* Silence!..

HECTOR, *stupéfait en l'apercevant.* Ah! je tremble pour nous!.. Elle ici!..

CLÉRAMBEAU, *à Emmeric, en lui montrant Hector.* Il sait donc...

HECTOR, *à demi-voix.* Eh! oui... bien malgré moi...

EMMERIC, *regardant à droite.* On vient!..

CLÉRAMBEAU, *à Louise.* Madame, au nom du ciel!.. prenez garde... on vient...

LOUISE, *écrivant toujours.* Laissez-moi, vous dis-je!

EMMERIC, *qui regarde vers la droite.* C'est M. de Saint-Geran.

HECTOR, *à Clérambeau.* C'est son mari!..

CLÉRAMBEAU, *à Louise.* Votre mari!..

LOUISE, *froidement.* N'importe!..

SCÈNE IX.

LOUISE, *à la table, écrivant,* CLÉRAMBEAU ET HECTOR, *devant elle, et cherchant à la cacher,* EMMERIC, *allant au-devant de* M. DE SAINT-GERAN, *qui sort par la porte à droite, tenant* ALINE *par la main.*

M. DE SAINT-GERAN. Venez, Aline, venez... vous saurez pourquoi?

ALINE, *gaiement.* Vous n'avez pas besoin de votre air mystérieux... c'est pour le contrat... car le notaire vient d'arriver... et je vais faire tout disposer. (*Elle remonte le théâtre, donne ordre aux domestiques de placer au fond, au milieu de l'appartement, une table, des fauteuils, puis elle sort par la porte du fond, et rentre quelques instants après avec le notaire.*)

SCÈNE X.

LOUISE, CLÉRAMBEAU, HECTOR, EMMERIC, M. DE SAINT-GERAN.

LOUISE, *au moment de la sortie d'Aline, se lève de la table, s'approche de Clérambeau, et lui glisse dans la main la lettre qu'elle vient d'écrire.* Lisez, Monsieur.

CLÉRAMBEAU. Ah! grand Dieu! (*Louise s'éloigne de lui.*)

HECTOR, *s'en rapprochant vivement.* Comment?

M. DE SAINT-GERAN, *qui est à l'extrême droite, se retournant en ce moment vers Clérambeau et Hector.* Qu'y a-t-il?

CLÉRAMBEAU, *troublé.* Une lettre!..

M. DE SAINT-GERAN. Qui arrive donc à l'instant?

CLÉRAMBEAU, *troublé, et montrant Hector qui est près de lui.* Oui... oui... c'est Ballandard qui vient de l'apporter.

HECTOR, *à part.* Encore moi!..

M. DE SAINT-GERAN, *s'avançant.* Une lettre d'elle... Voyons?

HECTOR, *qui est entre eux deux, et étendant la main.* J'ai ordre de ne la laisser voir qu'à Monsieur...

CLÉRAMBEAU. C'est vrai!..

M. DE SAINT-GERAN. Alors... lisez-nous donc?

LOUISE, *avec dignité.* Oui, Monsieur, lisez... lisez tout haut.

CLÉRAMBEAU, *lisant, avec émotion.* « Je vous sup-« plie, Monsieur, de donner votre fille en mariage à « M. Emmeric d'Albret, car entre lui et moi tout est « fini à jamais, je vous le jure, et si vous pouviez en « douter, cette lettre d'où dépendent mon bonheur et « ma vie, vous est un sûr garant de ma parole... » Et c'est signé...

HECTOR ET EMMERIC. Est-il possible?..

CLÉRAMBEAU. Signé en toutes lettres.

M. DE SAINT-GERAN, *passant près de Clérambeau et d'un air d'approbation.* Eh bien!.. cette femme-là... malgré tous ses torts...

CLÉRAMBEAU, *s'empressant de l'interrompre.* N'est-ce pas? (*Avec chaleur, et frappant sur la lettre qu'il vient de reployer.*) C'est bien!.. c'est très-bien!..

SCÈNE XI.

ALINE, LOUISE, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GERAN, HECTOR, EMMERIC.

ALINE, *qui est entrée par la porte du fond, et qui a entendu les derniers mots.* Qu'est-ce donc?.. mon père... qu'est-ce donc?

CLÉRAMBEAU, *vivement.* Cela ne te regarde pas!.. Où est le notaire?

ALINE. Le voici. (*Tout le monde se retourne et remonte la scène; le notaire est assis devant la table, où sont plusieurs bougies; deux sont allumées, deux autres ne le sont pas encore; à droite et à gauche de la table, plusieurs fauteuils rangés en demi-cercle.*)

CLÉRAMBEAU. A merveille!..

M. DE SAINT-GERAN. Signons! signons!..

ALINE. Quel bonheur!.. (*Aline et Emmeric remontent le théâtre, et vont se placer debout, à droite et à*

gauche du notaire, qui leur présente la plume; ils signent tous les deux.)

CLÉRAMBEAU, *qui est à gauche du spectateur, traverse le théâtre en tortillant dans ses doigts la lettre qu'il tenait.* Et quant à cette lettre... (*Il s'avance vers l'angle de la table à droite, faisant face au spectateur, et approche la lettre d'une des bougies allumées.*)

LOUISE. Que faites-vous?

CLÉRAMBEAU, *avec intention, et regardant Louise.* Moi!.. j'y vois assez!.. (*Allumant, avec le papier enflammé, les deux autres bougies qui sont sur la table.*) Mais, monsieur le notaire... (*Le notaire s'incline en signe de remercîment.*)

M. DE SAINT-GERAN, *à sa femme, montrant Clérambeau.* Il a raison, on peut avoir confiance. (*Les acteurs sont groupés dans l'ordre suivant : Louise, M. de Saint-Geran, sur le devant du théâtre, à gauche; Aline, debout derrière la table, près du notaire; le notaire, assis; Emmeric, debout, près de lui, derrière la table; Clérambeau, à droite, devant la table; Hector, à l'extrême droite du spectateur, sur le devant du théâtre.*)

CLÉRAMBEAU, *signant debout, à droite devant la table.* Aujourd'hui le contrat, et dans quelques jours la noce, car demain nous partons pour Bordeaux tous ensemble!

M. DE SAINT-GERAN, *signant debout, à gauche devant la table.* Vous êtes bien heureux!.. Et moi aussi, je pars demain... (*Passant à l'extrême gauche, près de sa femme.*) Et je pars seul. (*M. de Saint-Geran, Louise, sur le devant du théâtre; Clérambeau qui a passé derrière la table et s'est assis près du notaire, le notaire, Aline, Emmeric, Hector.*)

LOUISE. Peut-être, Monsieur...

M. DE SAINT-GERAN, *vivement.* Que voulez-vous dire?..

LOUISE, *sur le devant du théâtre avec son mari.* Que depuis ce matin on m'a assuré... on m'a même prouvé que ma présence était indispensable à la Martinique!..

M. DE SAINT-GERAN. Et qui donc?

LOUISE. Votre avoué!.. M. Ballandard.

HECTOR, *à part.* Toujours moi!.. je suis l'homme d'affaires de tout le monde!..

M. DE SAINT-GERAN, *avec joie.* C'est admirable, Madame! Vous qui redoutiez tant la mer!..

LOUISE, *avec émotion, et essayant de sourire.* C'est vrai!.. mais il est des faiblesses dont la honte vous guérit... car dès qu'on en rougit... il est facile de les vaincre!.. (*Se rapprochant de la table.*) N'est-ce pas à moi de signer... monsieur le notaire?

ALINE, *lui présentant la plume.* Là... Madame.. à côté de moi...

HECTOR, *regardant Louise, qui signe.* Enfin! et non sans peine!

ALINE, *à Hector.* A vous, monsieur Ballandard.

HECTOR, *prenant la plume.* O Victoria! (*S'approchant de la table.*) Bientôt nous serons ainsi! (*M. de Saint-Geran, assis à gauche; Louise, assise près de lui; puis Clérambeau, le notaire, également assis; Aline, derrière la table, debout près du notaire; Hector, debout et signant; Emmeric, debout près de lui, à l'extrême droite.*)

ALINE, *à l'oreille d'Hector, pendant qu'il signe.* Oui, vous êtes plus heureux que sage.

HECTOR, *bas, à Emmeric.* Entends-tu?

ALINE, *de même.* Mais que ça vous serve de leçon!.. et ne vous y exposez plus!

HECTOR. Oui, Mademoiselle... (*Serrant la main d'Emmeric.*) On vous le promet! (*Tous sont assis et groupés autour de la table. — La toile tombe.*)

FIN DE UNE CHAINE.



OSCAR

OU

LE MARI QUI TROMPE SA FEMME

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 21 avril 18..

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUVEYRIER.



Personnages.

OSCAR BONNIVET, receveur général.	M. RÉGNIER.	MARIETTE, femme de chambre de Juliette	Mlle BROHAN.
JULIETTE, sa femme	Mme DENAIN.	THERIGNY, jeune notaire	M. DROUVILLE.
GEDEON BONNIVET, son oncle	M. PERRIER.		

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, THÉRIGNY.

JULIETTE. Monsieur de Thérigny, notre jeune notaire!.. de si bonne heure chez moi!.. C'est charmant et très-dangereux! On est bavard en province, et une visite aussi matinale va me compromettre.

THÉRIGNY. Vous, Madame!.. Vous savez bien que c'est impossible... Vous avez été jusqu'ici, impunément, la plus aimable et la plus jolie femme du département.

JULIETTE, *vivement*. Silence!.. Si ces femmes vous entendaient!

THÉRIGNY. Et puis, je viens pour affaire, tout uniment.

JULIETTE, *souriant*. Tout uniment?

THÉRIGNY. Oui, Madame... par malheur!..

JULIETTE. C'est très-galant... Eh bien! Monsieur?..

THÉRIGNY. Eh bien! Madame... cette belle campagne dont vous avez tant d'envie... à deux lieues de la ville?..

JULIETTE. Celle du préfet?

THÉRIGNY. Il veut s'en défaire.

JULIETTE. En êtes-vous sûr?

THÉRIGNY. Il me l'a dit lui-même... Et comme plusieurs fois je vous avais entendu parler de cette propriété...

JULIETTE. C'est mon rêve!.. J'en ferais quelque chose de délicieux... mais il faut que mon mari veuille bien l'acheter.

THÉRIGNY. Lui... fils d'un riche banquier et receveur général de notre département, peut bien, sans se gêner, et sur son superflu...

JULIETTE. On n'en a jamais.

THÉRIGNY. D'accord... Mais, enfin, il vous aime éperdument... il obéit à toutes vos volontés.

JULIETTE. Pas tous les jours... Il y en a où j'ai tout crédit, où je puis tout demander, et d'autres où il faut...

THÉRIGNY. Céder?

JULIETTE. Je ne cède jamais!

THÉRIGNY. Que faites-vous, alors?

JULIETTE. J'attends! ce qui est déjà beaucoup... C'est si ennuyeux d'attendre.

THÉRIGNY. Je le sais, Madame, et plus qu'un autre; car près de vous... il est depuis longtemps une personne dont je voudrais... dont je n'ose vous parler... votre jeune cousine... Athénaïs.

JULIETTE. Est-il possible!.. Vous, Monsieur, qui veniez pour me parler d'affaires... tout uniment.

THÉRIGNY. Un amour pur, véritable... légitime...

JULIETTE. Je m'en doute bien... Il ne peut pas y en avoir d'autres... par-devant notaire!.. Ainsi, Monsieur, vous aimez ma cousine?..

THÉRIGNY. Depuis les vacances dernières, depuis les trois mois qu'elle est venue passer ici.

JULIETTE. Et malgré l'éloignement et son séjour à Paris?..

THÉRIGNY. J'y pense toujours... je la vois sans cesse près de moi, dans mon modeste ménage, qu'elle embellit.

JULIETTE. C'est très-bien... Mais vous ignorez que ma jolie petite cousine n'est pas riche... elle n'a que vingt mille francs de dot.

THÉRIGNY. En vérité?.. Je croyais qu'elle n'avait rien.

JULIETTE. Et vous venez me la demander en mariage?

THÉRIGNY. Oui, sans doute.

JULIETTE. Votre charge est donc payée?

THÉRIGNY. Non, Madame. Je ne suis qu'un pauvre notaire de province.

JULIETTE. Je le vois bien!.. Ceux de Paris sont moins romanesques. Et savez-vous, Monsieur, que je vous trouve sublime, héroïque, admirable! Épouser, sans fortune, une femme qui n'en a pas!

THÉRIGNY, *avec joie*. Ainsi, vous serez pour moi?

JULIETTE. Certainement... Je le veux, je le dois... Et, dès aujourd'hui, vous seriez mon cousin... si cela ne dépendait que de moi.

THÉRIGNY. N'êtes-vous pas la seule parente d'Athénaïs?

JULIETTE. C'est vrai! mais, depuis trois mois, mon mari a été nommé son tuteur... à cause de ces vingt mille francs dont je vous parlais tout à l'heure... Un riche négociant... un oncle qu'elle avait à New-York...

THÉRIGNY. En vérité?

JULIETTE. Oui! Il y a encore des oncles d'Amérique... ils sont rares... mais il y en a!.. c'est peut-être le dernier. Cet oncle, dis-je, qui n'avait que deux héritiers, deux parents... au lieu de décéder *intestat*, ce qui lui aurait donné bien moins de peine, a tout laissé par testament à l'autre, et, à ma pauvre cousine, une chétive somme de vingt mille francs...pour laquelle, comme je vous l'ai dit, il a fallu lui nommer un tuteur, et le choix est tombé sur mon mari, qui même s'en défendait... Et c'est à lui, vous le voyez, qu'il faut vous adresser

THÉRIGNY. Pour cela, il me faudrait votre protection...

JULIETTE. Qui vous est acquise... et je veux même que M. Bonnivet ajoute à la dot. Comme tuteur, il a ce droit.

THÉRIGNY. Quoi! Madame...

JULIETTE. Soyez tranquille, il n'en abusera pas... car mon mari est un homme d'ordre, un homme de finance, qui a des sentiments exacts et réguliers comme ses livres de caisse. Il ne donne pas... il paie... excellent homme, du reste... mais chez qui l'économie est une telle vertu, que, quand on le force à être généreux, il en est honteux... il s'en excuse... il croit qu'il se dérange! Aussi, et comme avant de penser à vos affaires, il faut que je m'occupe des miennes...

THÉRIGNY. C'est trop juste.

JULIETTE. Je réserve d'abord tous mes moyens d'attaque pour cette campagne avec ses circonstances et dépendances!.. Deux lieues d'ici... impossible d'y aller à pied tous les jours... Il faudra donc de toute nécessité la calèche et les chevaux qu'il me refuse depuis si longtemps et que je désire... comme tout ce qu'on refuse... Ainsi, vous le voyez, Monsieur, il est trois choses que je veux, que je saurai obtenir... Votre mariage sera la troisième...

THÉRIGNY. Et comment réussir?

JULIETTE. Cela me regarde... Silence! c'est mon mari!

SCÈNE II.

THÉRIGNY, JULIETTE, OSCAR, *entrant vivement.*

OSCAR, *à part.* Dieu! ma femme!.. Je la croyais partie!

JULIETTE. Eh! mais... qu'avez-vous donc?

OSCAR. Tu m'avais quitté tout à l'heure pour aller au-devant de notre oncle...

JULIETTE. M. Gédéon Bonnivet, qui arrive ce matin par la malle-poste, et j'allais sortir quand j'ai rencontré monsieur Thérigny, notre ami, qui venait me parler pour vous d'une importante affaire.

OSCAR, *troublé.* Je l'en remercie. (*A part, et regardant avec inquiétude la petite porte à droite.*) Si, pendant ce temps, on allait arriver! (*Haut.*) Nous en parlerons dans un autre moment, car notre oncle mérite des égards et des prévenances... Un inspecteur des finances à qui j'ai dû, dans le temps, ma place de receveur général... Il est en tournée, et vient visiter toutes les caisses... à commencer par la mienne...

JULIETTE. Ce n'est pas là, je l'espère, ce qui vous inquiète et vous tourmente depuis quelques jours.

OSCAR. Non, certainement.

JULIETTE. Alors, c'est un autre motif...

OSCAR, *à part.* Elle se doute de quelque chose!.. (*Haut.*) Aucun... aucun motif... mais il y a des moments où l'on est dans des dispositions d'esprit...

JULIETTE. Fâcheuses... et il faut des idées gaies pour les distraire... Vous savez bien, cette délicieuse habitation du préfet... que j'avais tant envie de posséder... et vous de me donner...

OSCAR, *toujours troublé, et regardant la porte à droite.* Certainement... moi, d'abord, tout ce qui peut te faire plaisir... mais pour songer à une pareille folie... il aurait fallu que notre préfet consentît à s'en défaire... ce qu'il ne voudra jamais... il me l'a dit.

JULIETTE. Et s'il y était décidé...

OSCAR. Ce n'est pas possible...

JULIETTE. C'est certain... Alors, Monsieur...

OSCAR, *embarrassé.* Alors... alors... à coup sûr je ne dirais pas non... mais je ne dirais pas oui...

JULIETTE. Eh bien! que diriez-vous donc?

OSCAR. Je dirais qu'il faut voir...

JULIETTE. C'est aussi notre avis, et voilà M. Thérigny, notre notaire, qui peut examiner, prendre tous les renseignements...

THÉRIGNY. Avec grand plaisir... dès aujourd'hui, et quant au prix...

JULIETTE. C'est vrai! je n'y pensais pas.

THÉRIGNY. Cinquante mille francs.

JULIETTE. Ah! c'est bien cher... n'est-ce pas, mon ami?

OSCAR, *avec impatience.* Oh! le prix! le prix, chère amie, ce n'est pas là ce qui m'arrête... parce que, une fois qu'on est bien décidé... (*A part.*) à ne pas acheter... (*Haut.*) Mais mon oncle, mon oncle, qui ne trouvera personne à son arrivée!

JULIETTE. C'est vrai. (*Elle sonne. A Manette, qui entre.*) Manette, mon ombrelle et mon chapeau.

OSCAR. Il y a bien loin d'ici aux malles-postes.

JULIETTE. Très-loin... surtout quand on va à pied... Ah! si nous avions la voiture dont nous parlons depuis si longtemps!.. (*Geste d'Oscar.*) Pas dans ce moment... ce n'est pas lorsque déjà vous achetez une campagne qu'il me viendrait à l'idée de vous demander... je n'y pense seulement pas... Me voilà prête, mon ami... prête à partir.

OSCAR. Ce n'est pas sans peine.

JULIETTE. Si vous veniez avec moi?

OSCAR. Y pensez-vous?.. C'est jour de recette... Et ma caisse, mes bordereaux?..

JULIETTE. C'est bien, c'est bien... je vous laisse. Monsieur Thérigny, votre bras. (*Geste d'Oscar.*) Ah! il faut bien un cavalier quand on a, comme moi, un mari occupé... et qu'on n'a pas de voiture!.. (*Elle sort avec Thérigny.*)

SCÈNE III.

OSCAR, MANETTE, *qui est debout, à l'écart.*

OSCAR. Enfin, et grâce au ciel, me voilà seul! (*Se retournant et apercevant Manette qui est immobile.*) Qu'est-ce que tu fais là?

MANETTE. Moi?

OSCAR. Oui, toi.

MANETTE, *le plumeau à la main.* Je range votre cabinet, comme je le fais tous les jours à cette heure-ci... A moins qu'aujourd'hui Monsieur n'ait des raisons particulières...

OSCAR. Lesquelles?

MANETTE. Je n'en sais rien... Monsieur peut en avoir... il est le maître!.. et s'il veut absolument que Madame s'en aille, lui qui la retient toujours... c'est qu'il a pour ça des motifs qui ne regardent personne.

OSCAR, *à part*. Voyez-vous les domestiques... dès qu'une fois, par malheur, on s'expose à leur contrôle. (*Haut.*) Vous êtes folle, Manette, et je vous aurais déjà mise à la porte, si vos suppositions étaient vraies... mais comme elles ne le sont pas...

MANETTE, *revenant du fond, où elle a laissé son plumeau sur un meuble*. A la bonne heure... je le veux bien... et puisque Monsieur n'attend personne... qu'il n'a rien qui l'occupe...

OSCAR. Non, sans doute.

MANETTE. J'aurais, avec le respect que je lui dois, une chose à lui demander?

OSCAR. Laquelle?.. parle vite!

MANETTE. Est-il vrai, Monsieur, vous qui lisez tous les journaux, que le dix-septième léger soit revenu d'Afrique?

OSCAR, *étonné*. Pourquoi me demandes-tu cela?

MANETTE. Pour savoir... parce que Chanteloup, le garçon mercier qui est parti, il y a cinq ans, comme remplaçant de M. Thérigny, est dans ce régiment-là... et doit revenir d'Afrique pour m'épouser... si Abd-el-Kader le permet, et vous aussi, Monsieur.

OSCAR. Eh bien! on t'a dit vrai... le régiment a débarqué à Toulon, et d'ici à quelques jours il traversera notre ville... et si tu es sage, fidèle, et surtout pas curieuse...

MANETTE, *vivement*. Il y a donc quelque chose?..

OSCAR, *sévèrement*. Encore!..

MANETTE. Pardon, Monsieur!.. ça n'est pas ma faute, j'aime à savoir... c'est plus fort que moi... Et quand on devrait me le rabattre sur mes gages... Après cela, Monsieur aurait des secrets, ce qui arrive dans les meilleures maisons et dans les meilleurs ménages, qu'il pourrait sans crainte me les confier. Je suis curieuse tant que je ne sais pas... mais une fois qu'on m'a dit... le silence et la discrétion me gagnent.

OSCAR, *à part*. Elle veut être gagnée... c'est clair et facile... (*Il met la main à son gousset.*) Mais, si je lui donne quelque chose... c'est presque lui avouer... me mettre dans sa dépendance... (*Haut.*) Va-t'en!..

MANETTE. Déjà!.. (*A part.*) Il avait eu d'abord un bon mouvement... mais il n'a jamais de suite dans les idées... C'est égal... il a beau dire, il y a quelque chose... et je finirai par savoir..

OSCAR. Je t'ai dit de me laisser... de t'en aller...

MANETTE. C'est bien entendu... Monsieur... et je m'en vais...

OSCAR. Eh bien!

MANETTE. Eh bien! je prends mon plumeau. (*Elle sort par la porte du fond, et Oscar court à la porte à gauche, dont il tire les verrous.*)

MANETTE, *rouvrant la porte du fond*. Il a mis les verrous. (*Oscar fait un pas vers la porte du fond, que Manette referme vivement, et dont Oscar tire également les verrous.*)

SCÈNE IV.

OSCAR, *seul*. Oh! qu'on a de peine à être seul et à se soustraire à la domination de ses inférieurs!.. Employés.... commis... domestiques... dès qu'on a quelque chose que par hasard on veut cacher... il semble qu'ils aient tous intérêt à le découvrir... C'est une coalition permanente, et maintenant surtout... (*On frappe à la porte de droite.*) Ah! il était temps... Une minute de plus, et nous étions surpris!.. (*Il va ouvrir avec mystère.*)

SCÈNE V.

OSCAR, GÉDÉON.

OSCAR, *l'embrassant*. Mon cher oncle!..

GÉDÉON. Mon neveu!.. Comment, ce n'est que toi?.. Tant de précautions... une entrée si mystérieuse... Je me suis cru en bonne fortune... et destiné encore une fois aux grandes aventures...

OSCAR. Est-ce que vous n'avez pas trouvé un mot de moi à la dernière poste?

GÉDÉON. Si vraiment.

OSCAR. Et vous n'avez pas reconnu mon écriture?

GÉDÉON. Tout au plus!.. « Laissez votre voiture « dans la dernière maison du faubourg, arrivez à « pied par la porte du jardin, qui sera ouverte, et de « là par la petite salle basse... » Tout s'est exécuté de point en point... et me voici à ce rendez-vous, qui se trouve une réunion de famille... J'espérais mieux!..

OSCAR. Comment, mon oncle...

GÉDÉON. Ta femme, par exemple... qui est charmante! car elle est très-jolie, ma petite nièce... et m'a rappelé la comtesse de Roquencourt, ma première passion... et puis...

OSCAR. Oui, mon oncle... je sais que vous en avez eu beaucoup!..

GÉDÉON. Quelques-unes... sous le Consulat... sous l'Empire surtout... C'était le bon temps!.. le temps des conquêtes... Nous en faisions tous!.. Par malheur, les conquêtes coûtent cher!.. J'y ai laissé une partie de ma fortune... mais il m'en reste encore... ainsi que quelques moyens de séduction... de la philosophie, une seconde jeunesse... et de l'expérience!..

OSCAR. Justement, mon oncle... c'est à cette expérience que je viens m'adresser... Une aventure que ma femme ignore et doit ignorer toujours...

GÉDÉON. Une affaire d'honneur... je comprends..... Tu me fais venir pour être ton témoin.

OSCAR. Eh! non! mon oncle.. Je sais que vous êtes brave!..

GÉDÉON. Toujours le temps de l'Empire... D'ailleurs, c'est dans le sang... Nous descendons par les hommes de l'amiral Bonnivet, qui, à la cour de François Ier, fut une forte lame, et surtout un vert-galant... un audacieux séducteur!..

OSCAR, *soupirant*. C'est donc cela!.. Et ça m'amène tout naturellement à la terrible aventure dont j'ai à vous parler...

GÉDÉON. Je t'écoute.

OSCAR. D'abord, vous le savez, je me suis marié... Une femme gentille, bonne... qui m'aime... qui m'adore!..

GÉDÉON. Et toi?..

OSCAR. Moi!.. Je l'aime comme un fou, et je suis le plus heureux des hommes!..

GÉDÉON. Où est donc le terrible?

OSCAR. Attendez,.. attendez donc... Homme de finance et de bureau, ayant passé ma jeunesse dans les chiffres... ma femme est ma première passion.

GÉDÉON, *riant*. Allons donc!.. ta comtesse de Roquencourt...

OSCAR. C'est comme je vous le dis...

GÉDÉON. Diable! je t'en fais compliment!.. c'était bien commencer.

OSCAR. Aussi, après mon mariage, c'était une adoration continuelle; et pendant deux ans et demi, tous les instants que je ne passais pas à ma caisse, je les passais près de ma femme. J'étais cité dans le département comme le modèle des maris et des receveurs généraux. Toujours avec Juliette... en visites, en promenades... Tous les soirs, rentrés de bonne heure; et comme on ne peut pas toujours causer, nous lisions .. Je n'avais pas eu le temps jusqu'alors, et je me hâtais de faire connaissance avec la littérature nouvelle, qui venait de détrôner l'autre... Je lisais tous les soirs ce qu'il y avait de mieux... je veux dire ce qu'il y a de plus horrible!.. Et moi qui, jusque-là, n'étais jamais sorti du classique ni de ma recette générale... ces orages de cœur, ces passions criminelles et délirantes... ces héros du drame moderne, qui, après avoir foulé aux pieds toutes les entraves sociales, se font sauter la cervelle au dénoûment..... tout cela, sauf le dénoûment, me plaisait infiniment... A force de lire des forfaits... je me mis à en rêver... à force d'en rêver... j'aspirais à en commettre!..

GÉDÉON. Ah! mon Dieu!

OSCAR. Et par un instinct ou un reste de moralité... je choisis de tous ces forfaits le plus honnête et le plus agréable.

GÉDÉON. L'infidélité...

OSCAR. Oui, mon oncle!.. Madame Bonnivet était charmante... mais c'était ma femme, c'était le paradis... mais un paradis terrestre et connu, tandis que les autres... les autres femmes, c'était un monde nouveau... un élysée fantastique, un paradis infernal!.. A cette pensée, mon sein palpitait, et je m'écriais: Et moi aussi, je serai le héros de quelque drame brûlant et haletant! Et alors la première héroïne qui s'offrit à mes yeux...

GÉDÉON. Je devine, une femme mariée...

OSCAR. Du tout!

GÉDÉON. Une veuve... il y en a de charmantes!

OSCAR. C'est possible! N'exigez pas de détails, je vous en supplie... la personne, l'époque... tout doit être un mystère profond.

GÉDÉON. Du mystère, moi, j'en use peu... mais toi, tu as raison.

OSCAR. Qu'il vous suffise de savoir que n'ayant pas le courage de me déclarer de vive voix, j'osai lui demander un rendez-vous dans un billet délirant qui finissait ainsi: « Ce soir, à dix heures, dans la grotte « du parc, une minute de bonheur ou je meurs! » A quoi elle répondit: « O Oscar, je t'attends! »

GÉDÉON. O Oscar!

OSCAR, *achevant*. «Je t'attends!» Impossible de reculer... mon honneur était engagé... Qu'auriez-vous fait, si on vous avait écrit: O Oscar!..

GÉDÉON. Tu me le demandes! Dès qu'il s'agit d'un entraînement excentrique.

OSCAR. Mais, non, j'avais beau faire, je n'étais pas entraîné... je n'aimais que ma femme; et cependant vous ne comprendrez pas cela.

GÉDÉON. Si vraiment, très-bien.

OSCAR. Aussi, j'étais surpris et embarrassé de mon bonheur... je ne croyais pas que les choses iraient si vite ni si loin...

GÉDÉON. Ah! dame!.. c'est ainsi dans l'école moderne.

OSCAR. Et une heure avant ce fatal rendez-vous...

GÉDÉON. Tu as renoncé?

OSCAR. Non!.. j'ai été souper avec des amis pour m'étourdir, pour me donner du cœur .. et après le champagne.. au moment de partir, une averse.

GÉDÉON. C'était superbe!

OSCAR. Pour vous... mais moi, je me promis bien que ce premier bonheur-là serait le dernier... et le ciel m'exauça, car ma nouvelle passion, forcée de quitter notre ville, partit sans me revoir.

GÉDÉON. Eh bien! tout est fini...

OSCAR. Du tout... J'ignore comment cela se fait... mais depuis ce temps ma femme, autrefois si confiante, a maintenant des soupçons.

GÉDÉON. En vérité!..

OSCAR. Pour les dissiper... il faut bien aller au-devant de ses volontés ou de ses moindres caprices, et j'augmente ainsi chaque jour le luxe de ma maison, je donne des dîners... des soirées... même des bals...

GÉDÉON. Qu'importe?.. si tu le peux!

OSCAR. Certainement je le peux... Mais les caprices .. je veux dire les soupçons de ma femme, loin de diminuer, redoublent encore... Elle ne rêve depuis quelque temps que maison de campagne et équipage... Ici, en province!

GÉDÉON. Il n'y a pas grand mal.

OSCAR. Et puis ma femme est jeune et jolie... on l'entoure d'hommages... Le préfet même lui fait la cour... Il y a des préfets qui n'ont que cela à faire... Je sais bien que Juliette est sage, qu'elle a des principes... mais si elle découvrait... Et dans ce moment, mon cher oncle, tout va se découvrir si vous ne venez à mon aide.

GÉDÉON. Parle donc vite, alors?

OSCAR, *d'une voix étouffée*. Ah! mon Dieu... taisez-vous!

GÉDÉON. Qu'y a-t-il donc?

OSCAR, *l'oreille au guet*. La femme de chambre de ma femme, qui est si curieuse, si elle nous entendait... (*Il va ouvrir la porte, à droite.*) Non... non... personne... Mais pour plus de sûreté... (*Il met le verrou et revient.*) Vous le voyez, mon oncle, l'inquiétude... la terreur... voilà comme je suis du matin au soir... Ce que c'est de tromper sa femme!..

GÉDÉON. Il est amusant!..

OSCAR. Les préfets... les calèches... les maisons de campagne... Ah! une femme que l'on trompe vous donne bien du mal!

GÉDÉON. Il vaut mieux être trompé... c'est elle qui a toute la peine... Tu disais donc...

OSCAR, *revenant à lui*. Qu'avant-hier, un incident affreux...

GÉDÉON. Tu t'es trahi!

OSCAR. A moitié... mais ce qui a failli me perdre peut, grâce à vous, me rendre le repos!.. Dans ce fatal rendez-vous...

GÉDÉON. Celui de la grotte?

OSCAR. Oui... En s'enfuyant... car elle s'est enfuie... Elle avait laissé en mes mains un nœud de ruban... Gage précieux que j'avais enfermé et cacheté dans un débris de son billet. Ces choses-là se font... et l'on a tort! Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas ce nœud, qui va devenir celui de l'horrible péripétie dans laquelle nous entrons... Donc, avant-hier, je m'habillais pour aller dîner chez le préfet avec ma femme qui était prête, et je ne l'étais pas... Elle était charmante... une robe délicieuse... et elle venait me chercher... elle m'attendait. Moi, je m'impatientais... je sonnais... je demandais une cravate; et pour m'aider, elle ouvre ma commode, mes tiroirs... elle renverse tout...

GÉDÉON. Et trouve le mystérieux souvenir...

OSCAR. Juste... Elle me le présente d'un air défiant et curieux, me demandant avec ironie ce que contenait ce sachet si précieusement cacheté... Moi, tout troublé, je réponds : Chère amie, je l'ignore. Alors, dit elle vivement, il y a un moyen de le savoir, et elle allait briser le cachet... lorsqu'une idée m'illumine, et me rappelant bien à point votre ancienne réputation de conquérant... Arrête, m'écriai-je!.. c'est mon oncle... mon oncle Gédéon, qui à son dernier voyage m'a confié ce dépôt, me priant de le lui garder avec fidélité, et surtout discrétion...

GÉDÉON. Pas trop mal pour un conscrit!..

OSCAR. Savez-vous ce qu'elle me répond : Puisque votre oncle arrive après-demain, je me charge de lui rendre moi-même ce mystérieux trésor, à condition qu'il me dira d'abord ce qu'il contient.

GÉDÉON. Ah! diable...

OSCAR. Et ce n'est rien encore... Vous ne connaissez pas sa malice... Comme la dernière fois vous êtes venu par la malle, elle a voulu aller au-devant de vous pour m'empêcher de vous prévenir... Et moi, à qui vous aviez écrit que vous arriviez en poste... je n'ai rien dit... je n'ai pas montré votre lettre... mais j'ai laissé partir ma femme... et maintenant vous devinez le service que j'attends de vous!

GÉDÉON. C'est convenu!.. dès qu'il y va de ton bonheur et de ton repos.

OSCAR, *l'embrassant*. Ah! mon sauveur!

GÉDÉON. A propos, je t'apporte les loyers de ta maison de Paris... dix mille francs que j'ai là en portefeuille!

OSCAR, *à mi-voix*. Taisez-vous, on a marché.

GÉDÉON. Tu as l'oreille fine...

OSCAR. Je crois bien... l'habitude... C'est elle.

JULIETTE, *en dehors, voulant ouvrir*. Mon ami, vous êtes enfermé?

OSCAR. Quand je le disais! (*A Gédéon.*) Partez, mon oncle... (*Le rappelant.*) Ah! j'oubliais!.. un nœud de ruban bleu et cerise... N'allez pas confondre.

GÉDÉON, *à mi-voix*. Non, mon cher... bleu et cerise... Je connais ces situations-là.

JULIETTE, *frappant en dehors*. Ouvrez-moi! ouvrez donc!

OSCAR. Vite... sortez par le jardin... allez reprendre votre voiture, et une entrée solennelle... Grand fracas, le fouet du postillon!

GÉDÉON, *disparaissant*. Compte sur moi... Dans deux minutes, je suis ici. (*Juliette en dehors, frappe toujours.*)

OSCAR, *allant ouvrir*. Voici, chère amie.

SCÈNE VI.

OSCAR, JULIETTE.

JULIETTE. En vérité, Monsieur, j'ai cru que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

OSCAR. J'achevais un compte assez embrouillé... Et, vous savez... quand je suis dans mes chiffres...

JULIETTE, *avec défiance*. Ah! vous calculiez?.. C'est singulier.

OSCAR. Quoi donc?

JULIETTE. Je m'imaginais que vous étiez, ici, enfermé avec quelqu'un...

OSCAR, *à part*. Elle devine tout.

JULIETTE. Qui s'était enfui à mon approche...

OSCAR. Comment peux-tu supposer...

JULIETTE, *regardant avec défiance*. Cela n'a pas le sens commun, n'est-ce pas?..

OSCAR, *à part*. Elle se doute de quelque chose.

JULIETTE. Mais ce jour-ci est, pour moi, un jour de contrariétés... Je viens des malles-postes attendre votre oncle...

OSCAR, *jouant l'étonnement*. Ah! mon Dieu!.. est-ce qu'il n'est pas arrivé?

JULIETTE, *le regardant*. Comme vous dites cela?

OSCAR. Je dis ah! mon Dieu... comme un homme qui est surpris... parce que ce retard me surprend et vous fâche... à ce que je vois!

JULIETTE. Certainement... car, malgré ses ridicules...

OSCAR, *effrayé*. Taisez vous donc...

JULIETTE, *haussant la voix*. Je dis que, malgré ses ridicules, c'est votre oncle, et que je voulais être la première à l'embrasser.

OSCAR, *à part*. Ou à l'interroger...

JULIETTE. Ce retard m'inquiète, il n'est pas naturel.

OSCAR, *à part*. C'est vrai!

JULIETTE, *avec inquiétude*. A moins de quelque accident...

OSCAR, *à part*. J'ai oublié de lui en recommander un... (*Haut et gaiement.*) Un accident!.. C'est cela même... il n'y a pas de doute... un accident ..

JULIETTE. Et vous me dites cela d'un air ravi et enchanté?

OSCAR, *à part*. Je n'y pensais plus... Dieu! qu'il est difficile de tromper sa femme!..

MANETTE, *dans la coulisse*. Monsieur!.. Monsieur!..

OSCAR. Tiens... tiens, calme toi. Entends-tu le roulement d'une voiture... le fouet du postillon?..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE, *entrant en sautant*. Une chaise de poste qui entre dans la cour... C'est M. Gédéon, votre oncle... Il se porte bien... il n'est pas changé... Il m'a embrassée en sautant de voiture... et un bruit... un tapage... Ce n'est pas celui-là qui fait des mystères...

OSCAR, *à part*. Petite sotte!

JULIETTE. Et qui donc en fait ici?

MANETTE. Personne... je voulais seulement vous dire... Le voilà!.. le voilà!..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GÉDÉON.

GÉDÉON, *entrant vivement et en chantant*.

« Où peut-on être mieux
« Qu'au sein de sa famille?.. »

Bonjour, mes parents... bonjour, mon neveu, et surtout ma nièce... J'aime les nièces...

JULIETTE. Et elles vous le rendent bien.

OSCAR. Je le crois sans peine!..

GÉDÉON. Un oncle à succession!

JULIETTE, *souriant*. C'est votre seul tort...

GÉDÉON. Rassurez-vous... Mes torts diminuent tous les jours... et il faudra bientôt, je l'espère, m'aimer pour moi-même.

JULIETTE. Je ne demande pas mieux... Confiance et franchise entières... à condition que vous nous donnerez l'exemple...

GÉDÉON, *souriant*. De quoi s'agit-il?.. car je ne m'en doute pas!

JULIETTE. D'une explication. Laissez-nous, Manette.

MANETTE. Oui, Madame. (*Elle cherche à ouvrir la porte de gauche.*)

JULIETTE. Eh bien!

MANETTE, *ôtant le verrou*. Tiens, c'est qu'on avait mis le verrou... Qu'est-ce qui met donc les verrous ici?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* MANETTE.

GÉDÉON. Eh bien! vous parliez d'une explication?..

JULIETTE. Que j'ai à vous demander.

GÉDÉON. En tête-à-tête...

JULIETTE. Non... devant témoin.

OSCAR, *à part*. Elle ne perd pas de temps!

GÉDÉON. Je suis à vos ordres!.. (*Chantant.*)

« Tout à l'amour, tout à l'honneur!
« D'un bon Français c'est la devise.»

(*Juliette, qui pendant ce temps a été ouvrir une petite cassette placée sur une table, revient près de Gédéon avec un paquet cacheté.*)

OSCAR, *bas, à Gédéon*. Bleu et cerise...

GÉDÉON, *de même*. Sois donc tranquille.

JULIETTE, *présentant le paquet à Gédéon*. Reconnaissez-vous cela, mon cher oncle?

GÉDÉON, *feignant l'étonnement*. Si je le reconnais! (*Regardant Oscar d'un air de reproche.*) Comment, mon neveu... toi, qui m'avais promis de garder discrètement ce souvenir qui m'est cher!..

OSCAR, *à sa femme*. Vous l'entendez .. c'est bien à lui, et vous pouvez le lui rendre.

JULIETTE. Un instant!.. je suis très-défiante... (*A Gédéon.*) Dites-moi alors, monsieur mon oncle, ce que contient ce mystérieux papier?

GÉDÉON. Mais, ma jolie nièce...

JULIETTE. Vous hésitez...

GÉDÉON. Nullement... mais on est discret ou on ne l'est pas.

JULIETTE. Peu importe, avec sa nièce...

GÉDÉON. Eh bien! donc, ce papier contient un nœud de ruban... et ce ruban, autant que je me rappelle, doit être bleu et cerise.

JULIETTE, *qui a décacheté vivement le paquet*. C'est vrai!..

OSCAR, *à mi-voix, à sa femme*. Vous le voyez!..

JULIETTE, *après avoir remis le ruban à Gédéon*. Et il n'y a pas autre chose dans ce papier?..

GÉDÉON, *regardant Oscar*. Non, vraiment. (*Il passe à la gauche de Juliette.*)

JULIETTE. Cherchez bien.

OSCAR, *à part*. O ciel!.. je l'avais oublié!

GÉDÉON. Je ne me rappelle rien.

JULIETTE. Ce que j'y vois cependant est assez remarquable, et je vous prie de m'expliquer ces mots que je viens de lire : « O Oscar, je t'attends! »

GÉDÉON, *à part*. Le maladroit!

OSCAR, *à part*. Le fatal papier qui m'avait servi d'enveloppe.

JULIETTE. Il me semble qu'Oscar est le nom de mon mari?

GÉDÉON. C'est vrai! mais ça n'empêche pas que ce ne soit aussi le mien.

JULIETTE. Le vôtre?

GÉDÉON. Nom romantique dont je ne me servais que dans les occasions de même nature, mais qui m'appartient légitimement. Et la preuve, c'est qu'autrefois, dans ma jeunesse, je l'ai donné à mon neveu, en qualité de parrain!

OSCAR, *à part*. Dieu!.. si je pouvais l'embrasser!

JULIETTE, *à Oscar*. Ah! votre oncle est votre parrain!

OSCAR. Oui, chère amie, et il m'a nommé...

GÉDÉON. Oscar Bonnivet... toute la ville de Montpellier vous le dira.

JULIETTE, *d'un air gracieux, et lui rendant la lettre*. Montpellier est un peu loin... et j'aime mieux vous en croire sur parole. (*Tendant la main à son mari.*) Je n'ai plus de soupçons!

OSCAR. Ah! chère amie!.. (*A part.*) Pauvre femme! comme je la trompe!

JULIETTE, *à Gédéon*. Maintenant, mon cher oncle, pardonnez-moi les explications dont je vous ai assailli à votre entrée et dont je vous dois indemnité... Vous nous restez quelques jours?

GÉDÉON. Le plus longtemps possible.

JULIETTE. Tant mieux, car je vous prépare une surprise, ainsi qu'à mon mari.

OSCAR. Laquelle?

JULIETTE. Devinez!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE. Le dîner est servi.

OSCAR, *inquiet*. Je ne devine pas!

JULIETTE. Une petite personne qui depuis six mois, depuis les vacances dernières, n'était pas venue nous voir.

OSCAR, *à part*. O ciel! (*Haut.*) Athénaïs?

JULIETTE. Athénaïs de Beauregard... ma petite-cousine, que vous trouviez très-jolie, même avant qu'elle fût votre pupille.

OSCAR. C'est-à-dire... oui, oui... elle n'est pas mal.

JULIETTE. L'éloge est mince... je m'en rapporte à mon oncle, qui l'a vue à Paris et qui s'y connaît.

GÉDÉON. Elle est ravissante, délicieuse!

OSCAR, *à part*. Je suis sûr que je rougis!

JULIETTE, *gaiement*. Eh bien! Messieurs, je vous annonce que je l'attends.

OSCAR, *hors de lui*. Elle revient!

GÉDÉON. Je le savais, et j'en suis charmé... On m'avait dit à Paris que probablement je me rencontrerais ici avec elle.

JULIETTE. Et une lettre que j'ai trouvée tout à l'heure à la poste m'apprend qu'elle arrive aujourd'hui.

OSCAR. Aujourd'hui!..

JULIETTE. Qu'avez-vous donc?

OSCAR. Moi, rien... (*A part.*) La revoir devant ma femme... A mon embarras, elle va tout deviner.

MANETTE, *qui est debout au fond du théâtre*. Madame, je vous ai dit que le dîner...

JULIETTE. Nous y allons. (*A Gédéon.*) Mon oncle, votre bras...

OSCAR, *à part, sur le devant du théâtre*. Je voudrais être à cent pieds sous terre!.. Qu'est-ce que je vais faire?.. qu'est-ce que je vais dire?.. Maintenant, surtout, qu'elle est ma pupille... Et mon oncle à qui je n'ai pas eu le temps de demander conseil!

MANETTE, *près de lui*. Monsieur... le dîner...

OSCAR, *avec impatience*. Je n'ai pas faim!

MANETTE, *avec curiosité*. Pourquoi donc?

OSCAR, *vivement*. Si, si!.. je meurs de faim. (*A part.*) Les maudits domestiques! (*A Gédéon et à Juliette qui entrent dans la salle à manger.*) Attendez-moi donc, je vous rejoins.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MANETTE, THÉRIGNY.

MANETTE. Oui, Monsieur, c'est lui ! je viens de le revoir.

THÉRIGNY. Ce pauvre Chanteloup, mon remplaçant?

MANETTE. Lui-même!.. c'est-à-dire, non, c'est bien autre chose! Imaginez-vous que je servais Monsieur et Madame, qui dînent avec leur oncle... lorsque tout à coup, plan, rataplan, rataplan... je regarde par la fenêtre comme je fais toujours; on courait sur la grande place, au-devant d'un régiment... qui s'avançait tambour battant, tous jeunes gens, avec un vieux drapeau déchiré... C'était le dix-septième!.. le régiment de Chanteloup... J'en ai laissé tomber mon assiette, et j'ai couru.

THÉRIGNY. Et tu l'as revu?..

MANETTE. Je ne le reconnaissais pas; mais lui, il m'a reconnue et m'a sauté au cou... Ah! il est joliment bien, l'air martial, un peu noir, mais toujours fidèle; il me l'a dit, avec un sentiment et une ardeur... Dame! quand on revient d'Afrique... et puis un coup de sabre magnifique !

THÉRIGNY. Mon pauvre remplaçant !

MANETTE. Ça doit vous toucher, vous qui êtes censé l'avoir reçu...

THÉRIGNY. Ce que je n'oublierai jamais... Et en son absence, je me suis chargé de sa petite fortune... je lui ai placé et arrondi ses deux mille francs, et maintenant, avec le capital et les intérêts pendant cinq ans.

MANETTE. Ah ! mon Dieu ! il va être millionnaire !.. et moi, qui n'ai toujours que mes cent écus de gages... ça va faire un mariage disproportionné...

THÉRIGNY. On t'augmentera.

MANETTE. Madame, peut-être... mais c'est Monsieur qui tient les clés de la caisse, et si vous pouviez lui en dire un mot.

THÉRIGNY. Ce n'est pas facile... j'ai moi-même autre chose à lui demander.

MANETTE. Quoi donc?

THÉRIGNY, *souriant*. Tu le sauras, je l'espère!

MANETTE. Et moi aussi... car ici on ne peut jamais rien savoir... Tout à l'heure encore, pendant le dîner, Monsieur n'avait pas la tête à lui... il était tout rouge, tout pâle, demandait à boire quand son verre était plein... appelait son oncle ma femme, et sa femme mon oncle... Qu'est-ce que ça peut être?

THÉRIGNY. Je m'en doute.

MANETTE. Il s'en doute, il est bien heureux !

THÉRIGNY, *à part*. La maison de campagne qui déjà le tourmente.

MANETTE. Les voici...

SCÈNE II.

LES MÊMES, GÉDÉON, JULIETTE, OSCAR.

GÉDÉON. Vivent les receveurs généraux ! on fait chez eux des dîners de ministre.

JULIETTE. Ah! monsieur Thérigny... (*A Gédéon.*) Notre notaire, un des deux notaires de l'endroit, que je vous présente.

GÉDÉON. Un notaire, bravo !.. j'aime aussi les notaires.

JULIETTE, *souriant*. Vous aimez tout le monde en sortant de table.

GÉDÉON. C'est vrai, et j'aime surtout le café.

JULIETTE, *à Manette*. Vite, Manette...

GÉDÉON, *à Manette qui sort*. Bien chaud !.. parce que le café, (*Prenant la main d'Oscar.*) c'est comme les amis... il faut qu'il soit chaud... Et toi, je ne sais pas ce que tu as... tu es glacé, tu es stupide, tu es là comme un livre de caisse tout ouvert, et sans rien dire.

OSCAR. Du tout, mon oncle, je suis comme à mon ordinaire.

GÉDÉON. Alors, ma pauvre nièce...

OSCAR, *à part*. Voilà une heure que je crains de voir arriver Athénaïs... à l'improviste!.. (*Haut.*) Je voudrais bien vous parler... vous consulter...

JULIETTE, *vivement*. Sur notre nouvelle campagne...

THÉRIGNY. Dont je vous apporte le plan et les titres.

OSCAR, *troublé*. Oui... oui... c'est cela.

GÉDÉON, *voyant un domestique qui apporte un plateau*. Après le café... Aussi bien, j'ai aussi à vous parler d'affaires importantes qui me concernent... et puisque nous voici en famille... Restez, monsieur le notaire... vous n'êtes pas de trop... j'aurai besoin de vous.

JULIETTE. Vous voulez aussi acheter une campagne...

THÉRIGNY. La même, peut-être...

OSCAR, *vivement*. Si c'est ainsi... je me retire.

GÉDÉON. Eh! non... c'est bien mieux que cela. (*Tout le monde s'assied.*) Vous saurez, mes amis, qu'après une jeunesse indéfiniment prolongée, j'éprouve le vague besoin de donner ma démission...

OSCAR. D'inspecteur des finances...

GÉDÉON, *prenant le café*. Non... de ma vie aventureuse et conquérante. Je vote pour la réforme... je me marie!..

OSCAR ET JULIETTE. Vous, mon oncle?

GÉDÉON. Comme un philosophe !.. comme un sage !.. Je ne tiens pas à la fortune.

OSCAR. Vous qui l'aimiez tant !..

GÉDÉON. Pas plus que mes autres maîtresses... Comme je renonce à toutes... autant commencer par celle-là... J'avais une trentaine de mille livres de rente, dont l'Opéra m'a absorbé la moitié... le chant et la danse... tour à tour, ou simultanément... Et ce qui me reste, je veux l'offrir à une femme pauvre, mais belle, vertueuse! C'est une économie... La vertu ne coûte rien.

OSCAR. En vérité !..

GÉDÉON. C'est comme je vous le dis.

JULIETTE, *lui prenant la main*. C'est bien, mon oncle !.. très-bien !.. Je ne m'y attendais pas.

OSCAR. Ni moi non plus... Sans dot!

GÉDÉON. Sans dot !.. Je n'en veux pas... Qu'est-ce que de l'or... de l'argent... des billets de banque... des inscriptions de rente ?.. Nous ne voyons que cela au ministère des finances... Mais la candeur, l'innocence !.. voilà du nouveau dans l'administration !.. de l'original, de l'imprévu ! Enfin... vous m'approuvez?

OSCAR. Certainement !

JULIETTE. Et il nous tarde de voir notre nouvelle tante !

GÉDÉON. Vous la verrez dès aujourd'hui... Ou, plutôt, vous la connaissez déjà!

OSCAR ET JULIETTE. Est-il possible !

GÉDÉON. Bien mieux encore !.. Elle dépend de vous, ou plutôt de votre mari... car c'est sa pupille...

JULIETTE, OSCAR ET THÉRIGNY, *à la fois*. Athénaïs!.. (*Tous se lèvent, excepté Gédéon.*)

GÉDÉON, *les regardant*. Eh bien! vous voilà tous trois stupéfaits!..

THÉRIGNY. Monsieur...

JULIETTE, *le retenant, et à demi voix*. Silence!..

OSCAR. Quoi! mon oncle... Athénaïs de Beauregard...

GÉDÉON. Que j'ai vue à Paris, et que je trouve charmante!..

OSCAR. Est la... jeune personne...

GÉDÉON. Que je veux épouser... que je demande en mariage...

OSCAR. A moi!.. (*A part.*) Ah! c'en est trop!.. car après tout, c'est mon oncle... (*Haut.*) et je ne puis souffrir... je ne puis pas consentir...

GÉDÉON. Et pourquoi pas, s'il vous plaît?

OSCAR, *troublé*. Parce que... parce que...

GÉDÉON, *le pressant*. Eh bien! achève?

OSCAR, *à part*. Il ne voit pas... il ne comprend pas... On a beau lui faire des signes... (*Haut.*) Parce que la différence d'âge et de caractère...

GÉDÉON. Ça ne te regarde pas.

OSCAR. Feront... qu'indubitablement... il arrivera malheur!..

GÉDÉON. Ça me regarde... Et si tu hésites encore, après les services que je t'ai rendus...

JULIETTE. Lesquels?

OSCAR, *à sa femme*. Aucun... (*A Gédéon.*) Je voulais seulement, dans votre intérêt... vous dire... vous apprendre... que c'était... (*A voix basse.*) c'était elle!..

GÉDÉON, *avec impatience*. Qui donc?

OSCAR, *à voix basse*. La grotte mystérieuse... le ruban bleu...

GÉDÉON, *stupéfait*. Et cerise... O ciel!..

JULIETTE, *vivement*. Qu'y a-t-il?.. Vous changez de couleur?..

GÉDÉON. Du tout! la couleur n'y fait rien... Mais... votre mari... qui, sans doute... se trompe... prétend... ou plutôt me donne à entendre...

OSCAR, *voulant le faire taire*. Mon oncle!..

GÉDÉON. Qu'on accusait cette jeune personne de quelque étourderie... quelque légèreté...

THÉRIGNY, *s'avançant près d'Oscar*. C'est une imposture! et je défie monsieur Bonnivet, ou qui que ce soit, de citer le moindre fait...

OSCAR, *à part*. A l'autre, maintenant... (*Haut.*) Permettez, j'ai dit que je croyais...

GÉDÉON. Alors, tu n'es donc pas sûr...

OSCAR. Si vraiment!..

THÉRIGNY. Alors... Monsieur... vous m'en donnerez à l'instant même... des preuves...

OSCAR. Je ne le puis... Ecoutez-moi...

THÉRIGNY. Je n'écouterai rien... vous parlerez...

JULIETTE. Eh! oui, Monsieur, il faut parler!..

TOUS. Parlez! parlez!..

OSCAR, *à part*. Dieu! quelle situation!.. (*Haut.*) Eh bien! je ne sais rien... Épousez, mon oncle, épousez!

GÉDÉON. Non, non, tu parleras!..

OSCAR. Je ne connais rien... personnellement... mais j'ai entendu dire... vaguement... confusément... et mon oncle aussi... qu'il y a quelques mois, dans un parc... une rencontre... un hasard innocent...

JULIETTE, *vivement et riant*. N'est-ce que cela?.. Calmez-vous... je sais ce que c'est...

OSCAR, *à part, avec effroi*. Ah! mon Dieu!..

JULIETTE. Je croyais que cette plaisanterie ne serait jamais sue...

OSCAR, *étonné*. Une plaisanterie!..

JULIETTE. Eh! oui, Monsieur... Mais dès qu'elle prend la moindre gravité, ou peut compromettre quelqu'un.. je dois vous apprendre hautement l'anecdote tout entière...

OSCAR, *à part*. A moi!.. Voilà qui est curieux!..

JULIETTE. Athénaïs, qui me confiait tout... me raconta un jour qu'elle avait trouvé dans son panier à ouvrage...

OSCAR, *bas, à Gédéon*. C'est bien cela!..

JULIETTE. Une lettre d'amour!.. Une lettre où l'on osait lui demander un rendez-vous!..

GÉDÉON. Et cette lettre...

JULIETTE. Je ne l'ai pas lue..... Dans un premier mouvement d'indignation, Athénaïs l'avait jetée au feu.

OSCAR, *à part*. Je suis sauvé!..

JULIETTE. Et, par discrétion, ou par égard, elle ne voulut jamais me nommer le coupable...

OSCAR, *à part*. Très-bien!..

JULIETTE. Mais, moi, je voulais qu'il fût découvert et confondu!.. et sans en rien dire à Athénaïs... le soir... car c'était le soir...

OSCAR, *à part*. Elle croit me l'apprendre!..

JULIETTE. Et par une nuit d'orage... j'envoyai au rendez-vous désigné une personne de confiance...

GÉDÉON. Eh! qui donc?

JULIETTE. Manette... ma servante...

OSCAR. Grand Dieu!.. quoi! c'était...

GÉDÉON, *riant*. Délicieux!..

JULIETTE. Oui, Messieurs... Mais le temps était si affreux.. que le séducteur avait manqué au rendez-vous.. à ce que nous a dit Manette... et elle revint sans avoir trouvé personne.

OSCAR, *à part*. La menteuse!..

GÉDÉON, *riant*. Ah! c'est impayable! parce que mon neveu, qui croyait..

JULIETTE, *vivement*. Quoi donc?

OSCAR, *vivement et à voix basse*. Silence!..

GÉDÉON, *se reprenant et riant toujours*. Qui croyait... devoir me refuser son consentement... à moi, son oncle... et pour l'honneur de la famille... C'est bien... c'est très-bien! c'est d'un bon neveu!.. Mais, maintenant, l'orage, la grotte mystérieuse, la grotte d'Enée et de Didon... tout est expliqué... Et alors, plus d'empêchements, plus d'obstacles... Tu ne peux plus me refuser ta signature et ta bénédiction de tuteur...

OSCAR, *avec impatience*. Eh! non, sans doute!..

THÉRIGNY. Grand Dieu!.. (*A Juliette, à voix basse.*) Vous l'entendez...

JULIETTE, *de même*. Certainement.

GÉDÉON, *bas, à Oscar*. Alors, dépêchons-nous... car l'empressement du petit notaire à te demander tout à l'heure des explications... m'est plus suspect... que tout le reste.

OSCAR, *de même*. Vous croyez?..

GÉDÉON, *de même*. Je m'y connais mieux que toi... (*Haut.*) Passons dans ton cabinet, jeter le projet de contrat, que Monsieur rédigera dans la forme... car moi, qui suis riche... j'entends tout partager avec ma femme, qui ne l'est pas.

JULIETTE. C'est trop généreux!

GÉDÉON. Ainsi, monsieur le notaire, donation mutuelle... régime de la communauté, acquêts de la communauté, et autres protocoles auxquels je n'entends rien... Arrangez tout cela pour le mieux.

OSCAR, *à part, plongé dans ses réflexions*. C'était Manette!..

GÉDÉON, *qui s'est rapproché de la porte du cabinet.* Eh bien !.. viens-tu ?

OSCAR, *toujours rêvant.* Oui, mon oncle.

GÉDÉON. O Oscar !.. je t'attends !..

OSCAR, *tressaillant.* Hein ?.. quoi !.. (*A demi-voix.*) Est-il possible de faire de ces plaisanteries-là...

GÉDÉON. Je t'ai dit que j'étais pressé... j'ai une visite à faire aux autorités... Adieu, ma nièce... à tantôt... Et toi, mon neveu et mon tuteur... respectable tuteur !.. hâtons-nous !.. (*Il sort avec Oscar par la porte à droite.*)

SCÈNE III.

JULIETTE, THÉRIGNY.

THÉRIGNY. Eh bien ! Madame ?

JULIETTE. Eh bien ! Monsieur ?..

THÉRIGNY. Votre mari consent...

JULIETTE. A qui la faute ?.. A vous !.. car, d'abord, il refusait... et c'est vous qui, par vos explications...

THÉRIGNY. Pouvais-je ne pas les demander ?.. pouvais-je seulement laisser planer l'ombre d'un soupçon sur celle que j'aime ?

JULIETTE. Non, sans doute... L'intention était noble et louable... mais dans le monde, ce sont toujours les bonnes intentions qui nous perdent.

THÉRIGNY. J'ai donc eu tort ?

JULIETTE. Un tort qui vous vaut mon estime et ma protection !..

THÉRIGNY. Vous êtes bien bonne... mais, en attendant, voilà un rival !..

JULIETTE. Qui a cinquante ans !..

THÉRIGNY. Et quinze mille livres de rente et une noblesse... un désintéressement...

JULIETTE. Que je ne comprends pas, et qu'il n'a jamais eus... C'est jouer de malheur !..

THÉRIGNY. C'est fait pour moi... Car, enfin, votre mari lui a formellement donné sa parole...

JULIETTE. Qu'il lui était impossible de refuser... Mais il se peut qu'il la retire.

THÉRIGNY. Et qui pourrait l'y contraindre... Qui pourrait nous sauver ?..

JULIETTE, *souriant.* De nouveaux alliés. (*Elle sonne.*)

THÉRIGNY. Que faites-vous ?

JULIETTE. Je sonne Manette, ma femme de chambre.

THÉRIGNY. Celle que vous avez envoyée à ce rendez-vous ?

JULIETTE. N'en croyez pas un mot... Manette est une honnête fille... qui ne va à aucun rendez-vous, pas même par procuration.

THÉRIGNY. Et pourquoi, alors, avez-vous dit ?..

JULIETTE. Pourquoi ?.. Parce que le mensonge rapporte souvent plus que la vérité... Vous en aurez la preuve...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE. Les caisses à chapeaux que Madame attendait de Paris viennent d'arriver...

JULIETTE. C'est bien... c'est bien... je les verrai plus tard.

THÉRIGNY. Ah ! Madame... un pareil sacrifice !..

JULIETTE, *souriant.* Oui, il y a comme cela, dans la vie, des moments d'héroïsme..... l'amitié d'abord. (*Haut.*) Approche ici, Manette... Te plais-tu chez moi, et tiens-tu à y rester ?

MANETTE. Si on peut demander cela !.. La meilleure maison de la ville... Et Madame est si généreuse et si bonne !.. Pas d'humeur, pas de caprices... et cependant, plus que personne elle aurait droit à en avoir... Je m'en rapporte à Monsieur...

JULIETTE, *souriant.* Je te remercie ! (*Froidement.*) Crois-tu aussi que je sois réellement la maîtresse ?

MANETTE, *vivement et étendant la main.* Oui... quoique ça n'en ait pas l'air ; car Monsieur, qui a le pouvoir et l'autorité en main, ne commande jamais que ce que Madame a dans l'idée.

JULIETTE. Très-bien !

MANETTE. Et c'est si bien, que ce sera ainsi dans mon ménage... quand j'aurai épousé Chanteloup.

JULIETTE. A merveille... Mais pour épouser Chanteloup, écoute-moi bien, il faut aujourd'hui m'obéir de point en point.

MANETTE. C'est facile...

JULIETTE. Sans répliquer, sans raisonner, et sans rien demander.

MANETTE. C'est plus difficile, parce que j'aime à savoir... mais c'est égal.

JULIETTE. Tu vas aller trouver ton maître, qui est dans son cabinet avec son oncle, à écrire un contrat de mariage... Tu t'approcheras de lui doucement, et tu lui diras à voix basse : « Je ne veux pas que ce mariage ait lieu, je vous le défends. »

MANETTE. Moi !

JULIETTE. Toi-même !

MANETTE. J'irais dire à mon maître, à monsieur votre mari, que je respecte et que j'honore...

JULIETTE, *sévèrement.* Tu lui diras, ou sinon...

MANETTE. Mais quand j'aurais cette audace... comment imaginer qu'il pourra m'entendre sans me mettre à la porte !

JULIETTE, *froidement.* Il t'écoutera avec égards...

MANETTE. Moi !

JULIETTE. Toi-même !.. Et, s'il résistait, tu ajouteras : « Je vous le défends, ou je dis tout ! »

MANETTE, *vivement.* Il y a donc un secret ?

JULIETTE, *sévèrement.* Déjà !.. Et nos conditions ?

MANETTE. Ce n'est pas curiosité... Mais dans l'intérêt de Madame. Ce qu'elle me charge de dire...

JULIETTE. Est facile à retenir : « Je vous le défends... »

MANETTE. « Ou je dis tout !.. » Ça suppose que je sais quelque chose... et si je ne sais rien...

JULIETTE. Cela produira exactement le même effet... Va vite, obéis.

MANETTE, *s'approchant du cabinet.* Oui, Madame... C'est égal, voilà une commission bien extraordinaire... J'aurais autant aimé que Madame s'en chargeât elle-même. (*Voyant la porte qui s'ouvre, et retournant vivement près de Juliette.*) Le voici.

JULIETTE. Raison de plus... Dis ce que je t'ai dit, rien de plus, rien de moins !.. et ne sors pas de là... (*A Thérigny.*) Nous, Monsieur, occupons-nous de choses plus importantes.

THÉRIGNY, *étonné.* De quoi donc ?

JULIETTE. De cette maison de campagne dont nous n'avons pas encore parlé... et c'est là pourtant l'essentiel.

THÉRIGNY. A vos ordres, Madame... (*Tous deux s'asseient près de la table à gauche, examinant les titres et les plans de la propriété.*)

SCÈNE V.

THÉRIGNY ET JULIETTE, *à gauche;* MANETTE, OSCAR, *sortant du cabinet à droite.*

OSCAR, *parlant à la cantonade.* Eh! oui, mon oncle... soyez donc tranquille, tout sera rédigé comme vous l'entendez. (*A part.*) Je n'ai jamais vu un empressement pareil. (*Apercevant Manette.*) Ciel! Manette!.. c'est la première fois que je la revois depuis que je sais, à n'en pouvoir douter, que... que c'est elle... Et se retrouver ainsi face à face!..

MANETTE. Monsieur!

OSCAR, *à part.* Ah! mon Dieu! elle approche!.. Et ma femme qui est là...

MANETTE, *avec embarras.* Monsieur...

OSCAR. Plus de doute, elle veut me parler. (*La regardant.*) Et quel trouble!.. quelle agitation!.. Je n'avais jamais remarqué... (*Haut, à Manette.*) Je suis en affaire.

MANETTE. Je n'ai qu'un mot à dire à Monsieur.

OSCAR, *à part.* Si je refuse... elle est capable de faire une scène. (*Lui faisant signe d avancer près de lui, au bord du théâtre, à droite.*) Me voici!

MANETTE, *à part.* Voilà le moment!.. Comment est-ce que je vais m'y prendre?

OSCAR, *baissant les yeux et à mi-voix.* De quoi s'agit-il, Manette?

MANETTE. C'est que... (*A part.*) Je n'oserai jamais!.. (*Haut.*) C'est que... je... je viens prévenir Monsieur que les percepteurs de la banlieue l'attendent au jardin.

OSCAR. C'est bien!.. (*A part.*) Je respire! (*Haut.*) Je vais m'y rendre... (*Il fait quelques pas.*)

MANETTE. Monsieur...

OSCAR, *se retournant.* Il y a autre chose, Manette?

MANETTE. Justement... Non pas que je veuille manquer de respect à Monsieur, qui doit savoir si je lui ai jamais parlé...

OSCAR, *à mi-voix et vivement.* Non, Manette, non, je vous rends justice... et jusqu'à ce jour, j'apprécie votre discrétion... Mais dans ce moment, voyez-vous, j'ai des affaires à traiter avec M. Thérigny... un contrat de mariage.

MANETTE. Précisément, c'est pour cela.

OSCAR, *étonné.* Pour ce mariage...

MANETTE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Ma foi tant pis... (*A mi-voix.*) Il ne peut pas avoir lieu, je vous le défends!

OSCAR, *atterré.* O ciel!

MANETTE. Voilà le mot lâché!.. Il va être furieux!

OSCAR, *bas.* Vous me le défendez? Manette... que signifient ces nouvelles prétentions, ces manières, ces exigences intolérables? Et dans quel but, quelles raisons?

MANETTE, *de même.* Mes raisons, mes raisons... je vous le défends, je ne sors pas de là!

OSCAR. Mais encore...

MANETTE. Ou je dis tout!

OSCAR. Plus bas... plus bas, malheureuse!

MANETTE. Tiens!.. on dirait qu'il a plus peur que moi.

OSCAR. Certainement, je ne demanderais pas mieux; mais mon oncle, qui est chez le préfet... et à qui j'ai promis...

MANETTE. Dame! voyez... Je dis tout!.. je dis...

OSCAR, *bas, et vivement.* C'est bien, c'est convenu... mais, tais-toi! (*A part.*) Et ne pas oser la mettre à la porte, et me voir dans sa dépendance!

JULIETTE, *se levant.* Qu'est-ce donc?

OSCAR, *montrant Thérigny.* C'est... ce... projet de contrat que j'apportais à Monsieur.

JULIETTE. Et c'est là ce qui vous trouble à ce point?

OSCAR, *regardant Manette.* Certainement, parce que depuis la promesse faite à mon oncle... j'ai pensé, j'ai réfléchi que malgré sa fortune... il était d'un âge tel, que c'était compromettre le bonheur d'Athénaïs.

THÉRIGNY, *avec joie.* O ciel!

JULIETTE. C'est ce que nous disions.

OSCAR. Et si vous pouvez m'aider à faire comprendre à mon oncle... Qu'est-ce que je demande, moi? (*Regardant toujours Manette.*) que tout se passe à l'amiable et sans bruit... et que tout le monde soit satisfait.

JULIETTE. A merveille! Je m'en charge, et dès qu'il sera rentré... Mais vos percepteurs qui vous attendent au jardin.

OSCAR. J'y vais. (*S'approchant de Manette pendant que Thérigny et Juliette serrent les papiers qu'ils ont laissés sur la table à gauche.*) Es-tu contente, despote?

MANETTE, *à part.* Ah! une idée!.. (*Haut.*) Pas tout à fait... et si pour mon mariage à moi, mes gages pouvaient seulement être augmentés d'une centaine de francs.

OSCAR. Quoi! tu voudrais encore...

MANETTE. Oui, vraiment... ou je dis tout!

OSCAR, *vivement.* C'est bon... cinq, six cents francs; mais tais-toi! (*A part.*) O ma dignité d'homme! (*A Juliette qui le regarde.*) Je vais au jardin. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VI.

THÉRIGNY, JULIETTE, MANETTE.

MANETTE, *le regardant sortir.* Tiens, tiens, c'est-y drôle!

THÉRIGNY. Ah! Madame, c'est magique, c'est incompréhensible!

JULIETTE. Qu'importe, si vous êtes heureux sans comprendre! Mais vous n'avez pas de temps à perdre, suivez mon mari, et sans lui donner le temps de respirer... demandez-lui hardiment sa pupille en mariage.

THÉRIGNY. Moi!

JULIETTE. Il faut qu'à son retour votre rival trouve la place prise.

THÉRIGNY. Et le moyen!.. Je peux bien me mettre sur les rangs... mais forcer M. Bonnivet à m'agréer!

JULIETTE. Cela me regarde; je vais m'en occuper, ainsi que de mes affaires, que j'ai un peu négligées pour vous.

THÉRIGNY. Ah! Madame, que de reconnaissance!

JULIETTE. Allez, allez vite. (*Thérigny sort après lui avoir baisé la main.*)

SCÈNE VII.

MANETTE, JULIETTE.

JULIETTE, *allant s'asseoir à la table à droite, et écrivant.* Oui, quelques mots seulement de cette écriture inconnue, qu'il reconnaîtra sans peine.

MANETTE, *qui se tient debout près d'elle, et qui plusieurs fois a essayé de parler.* Madame...

JULIETTE, *toujours écrivant*. Eh bien?

MANETTE. Est-ce qu'on ne pourrait pas savoir... un peu, rien qu'un peu!

JULIETTE. Impossible!.. Je t'ai défendu les demandes. (*Se levant.*) Mais, écoute ici.

MANETTE, *avec joie*. Encore quelque chose!.. tant mieux.

JULIETTE. Voici une lettre que tu remettras tout à l'heure, mystérieusement, à Monsieur.

MANETTE, *ouvrant le billet qui n'est que plié*. Ça n'est pas difficile, et dès que vous n'y serez plus...

JULIETTE, *l'arrêtant*. Non, pendant que je serai là, et sans que je m'en aperçoive.

MANETTE. Par exemple! voilà qui est trop fort!.. Et si vous me disiez, du moins...

JULIETTE. Silence!.. C'est mon mari... songe à nos conventions?

SCÈNE VIII.

JULIETTE, *passant à la gauche du théâtre*; OSCAR, *entrant du fond*; MANETTE, *se tenant à l'écart à droite*.

OSCAR, *entrant avec colère*. Cela n'a pas de nom! c'est comme un fait exprès.

JULIETTE, *avec douceur*. Qu'est-ce donc, mon ami?

OSCAR. Ils semblent tous se donner le mot pour demander Athénaïs en mariage.

JULIETTE, *naïvement*. En vérité!.. Et qui donc?

OSCAR. Vous ne vous en douteriez jamais... M. Thérigny, votre notaire!.. Qu'est-ce que vous dites d'une pareille prétention?

JULIETTE, *froidement*. Moi? rien... Cela vous regarde... Qu'avez-vous répondu?

OSCAR. Ce qu'on répond quand on ne sait que dire... quand on n'a pas d'idées... et qu'on attend qu'il vous en vienne... Je suis très-flatté, je verrai... j'aurai l'honneur de vous écrire...

MANETTE, *à demi-voix*. Monsieur...

OSCAR, *avec impatience*. Encore! (*Manette lui montre la lettre qu'elle tient à la main pendant que Juliette remonte le théâtre. — A demi-voix.*) Une lettre! devant ma femme!

MANETTE, *de même*. Elle ne regarde pas.

OSCAR, *de même*. C'est égal, je ne la prendrai pas!

JULIETTE, *vivement*. Qu'est-ce?

OSCAR. Je dis que je vais tant bien que mal.. répondre à ce M. Thérigny.

MANETTE, *s'approchant de lui et à demi-voix*. Monsieur, je l'ai mise sur votre bureau.

OSCAR, *lui faisant signe de s'en aller*. Eh! je ne le vois que trop!

MANETTE, *en s'en allant*. Dites donc, Monsieur... (*Lui indiquant du doigt.*) elle est là.

OSCAR. Cette fille est d'une imprudence et d'une maladresse!..

MANETTE, *en s'en allant, passant près de Juliette*. Est-ce bien, comme cela? (*Juliette lui fait signe que oui. Manette sort par le fond.*)

SCÈNE IX.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, *allant s'asseoir à la table et cachant la lettre sous un tas de papier*. Heureusement, ma femme n'a rien vu.. Il y a un dieu pour les maris. (*Juliette, qui s'est levée, se trouve en ce moment derrière lui.*)

JULIETTE. Eh bien! Monsieur, vous n'écrivez pas?

OSCAR, *avec embarras*. Je... je cherchais une phrase, et une plume!

JULIETTE, *lui présentant une plume*. En voici une. (*S'appuyant sur l'épaule de son mari.*) Je ne vous gêne pas?

OSCAR. Nullement.

JULIETTE. Je voulais donc vous dire, pendant que vous écrivez... que cette campagne... celle du préfet, c'est lui-même qui m'en a donné l'idée... car il est très-aimable... très-galant pour moi...

OSCAR, *cherchant à sourire*. Oui, l'on croirait presque qu'il vous fait la cour...

JULIETTE, *riant*. On croirait juste!.. Mais il perd son temps, car je lui ai dit sur-le-champ : « J'aime mon mari, et tant qu'il m'aimera, tant qu'il me sera fidèle... »

OSCAR, *à part*. O ciel!

JULIETTE. Si, par exemple, il en était autrement... oh! alors... (*Se reprenant.*) Heureusement, il n'est pas question de cela, mais de cette campagne, qui est, dit-il, nécessaire à votre santé.

OSCAR, *à part, et écrivant toujours*. Elle ne s'en ira pas!

JULIETTE. Et je suis de son avis, car depuis quelque temps... Et, tenez, aujourd'hui, vous n'êtes pas bien!

OSCAR. En effet... je ne me sens pas à mon aise...

JULIETTE. Vous le voyez bien... l'air de la campagne... une campagne où vous iriez à votre aise... en calèche!.. c'est là ce qu'il vous faut, et dès que votre santé en dépend... Si vous m'aimez, Monsieur...

OSCAR. Peux-tu en douter?

JULIETTE, *avec tendresse*. Je ne vous quitte pas, d'abord, que vous n'ayez consenti...

OSCAR, *à part*. Ah! on dirait qu'elle devine les moments où je ne peux pas la refuser. (*Haut.*) Eh bien! oui, oui... là... j'y consens... je te l'achète... je te la donne!..

JULIETTE, *vivement*. Et la calèche aussi?

OSCAR, *avec impatience*. Et la calèche aussi.

JULIETTE. Ah! que vous êtes bon! que vous êtes aimable!.. Je vais le dire à tout le monde... à commencer par le notaire, qui est toujours ici, parce qu'il attend votre réponse.

OSCAR. Dont je n'ai encore pu écrire deux lignes de suite.

JULIETTE. C'est juste... je vous empêche... Adieu, mon ami.

OSCAR. Adieu, ma bonne.

JULIETTE. Je vous laisse... Adieu, Oscar.

OSCAR. Adieu, Juliette..... (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE X.

OSCAR, GÉDÉON.

OSCAR, *respirant*. Enfin!.. (*Cherchant la lettre sous les papiers.*) Voyons donc ce que cette malheureuse peut m'écrire...

GÉDÉON, *entrant par le fond*. Me voici!.. Vive la joie et le plaisir! Je viens de voir le préfet et les autorités locales, à qui j'ai fait part de mon mariage...

OSCAR. Ah! mon Dieu!.. impossible... impossible, à présent.

GÉDÉON. Qu'est-ce que tu me dis là?

OSCAR, *lui donnant la lettre*. Lisez, mon oncle... lisez ce billet de Manette.

GÉDÉON. « O Oscar!.. » L'écriture de ce matin...

OSCAR. Ce que c'est que d'apprendre à écrire aux femmes de chambre!

GÉDÉON, *lisant*. « O Oscar! M. Thérigny, le jeune « notaire dont Chanteloup est le remplaçant...

OSCAR. C'est vrai!

GÉDÉON, *lisant*. « M. Thérigny me promet trois « mille francs s'il épouse mademoiselle Athénaïs... » Quand je le disais qu'il en était amoureux!..

OSCAR. Qu'est-ce que cela me fait, lisez toujours!

GÉDÉON, *lisant*. « Je vous prie donc, sans vous com- « mander...

OSCAR. Quel style!

GÉDÉON. « De la lui donner pour femme dès aujour- « d'hui... sinon... je dis tout à la vôtre. »

OSCAR. Elle dit tout!.. Vous l'entendez. Quel éclat!.. quel bruit!.. quel scandale! Et le chapitre des représailles, dont ma femme me parlait tout à l'heure...

GÉDÉON. Laisse-moi donc tranquille!

OSCAR. Et pour mon honneur, pour le repos de mon ménage... il faut absolument...

GÉDÉON. Que je renonce au mien.

OSCAR. Non! Mais si vous tenez à vous marier, il y a tant d'autres femmes! Pourquoi vous obstiner à celle-là, que vous connaissez à peine, et qui est sans fortune!

GÉDÉON. Sans fortune!.. (*Avec une voix concentrée.*) Elle a cinq cent mille francs!

OSCAR, *vivement*. Du tout! ce n'est pas elle qui a hérité, c'est son cousin...

GÉDÉON, *appuyant*. C'est-à-dire... c'était...

OSCAR. Que dites-vous?..

GÉDÉON. Il y a trois semaines, dans un duel à New-York pour une danseuse de l'Opéra qui révolutionne le congrès... il a reçu un coup d'épée... sans testament!

OSCAR. Vous en êtes sûr!

GÉDÉON. J'étais aux affaires étrangères hier quand la nouvelle est arrivée... Pas d'autres parents, pas d'autre héritière qu'Athénaïs.

OSCAR. Je comprends maintenant le désintéressement et la donation mutuelle...

GÉDÉON. Tu l'as dit, et si tu me manques de parole, je ne suis plus obligé de tenir la mienne ni de garder le silence avec ta femme!

OSCAR, *effrayé*. Mon oncle!..

GÉDÉON. Décide-toi!

OSCAR. Et que voulez-vous que je fasse?.. Comment me soustraire à la domination de ce tyran domestique, enhardi par ma faiblesse?

GÉDÉON. Rien de plus simple!.. Le texte même de cette lettre prouve qu'il ne s'agit que d'une surenchère.

OSCAR. Allons donc!

GÉDÉON. Comme dans toutes les affaires de conscience! Pour trois mille francs... elle est du parti opposé... En lui en donnant quatre, elle sera du nôtre... et gardera le silence...

OSCAR. Vous croyez?..

GÉDÉON. Je m'en charge, je prends tout sur moi.

OSCAR. Ah! mon oncle, mon bon oncle!.. que de reconnaissance... Je suis seulement fâché de vous mettre ainsi en frais...

GÉDÉON. Du tout... Ce n'est pas moi... c'est toi que cela regarde, et comme j'ai de l'argent à toi...

OSCAR. Il me semble, cependant...

GÉDÉON. Quoi donc?

OSCAR. Qui est-ce qui veut se marier?.. C'est vous!..

GÉDÉON. D'accord... Mais, qu'est-ce qui a fait la faute? C'est toi!.. Qu'est-ce qui doit la payer? C'est toi!

OSCAR. Permettez...

GÉDÉON. La voici!

SCÈNE XI.

MANETTE, OSCAR, GÉDÉON.

MANETTE. Monsieur! Monsieur!

OSCAR. Encore un événement!

GÉDÉON. Silence et attention!

MANETTE. Mademoiselle Athénaïs qui arrive... Elle est avec Madame, qui me charge de vous en prévenir.

GÉDÉON, *bas, à Oscar*. Tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre... (*Haut.*) C'est bien, Manette, approche ici.

MANETTE, *approchant*. Monsieur a besoin de moi?..

GÉDÉON. Oui. (*Bas, à Oscar, en examinant Manette.*) Je n'avais pas remarqué .. elle est très-gentille, cette petite... Coquin!.. tu n'es pas malheureux!..

OSCAR, *bas*. Mon oncle, pouvez-vous avoir de pareilles pensées?.. (*La regardant de côté.*) Le fait est qu'elle n'est pas mal! (*Se reprenant.*) Avancez, avancez, Manette, mon oncle veut vous parler.

MANETTE, *passant entre les deux*. Qu'est-ce qu'ils ont donc tous les deux?

OSCAR, *après un instant de silence*. J'ai lu votre lettre, Manette.

MANETTE. Ah! vous l'avez lue?..

GÉDÉON, *froidement*. Il l'a lue...

MANETTE. Il l'a lue?

GÉDÉON. Et moi aussi.

OSCAR. Je ne vous fais pas de reproches.

MANETTE. Vous êtes bien bon, Monsieur.

OSCAR, *timidement*. Ce qui est passé... est passé, Manette.

GÉDÉON. N'en parlons plus!

MANETTE. Ce n'est pas moi qui en ai parlé.

OSCAR. Vous m'avez dit cependant : Je dirai tout.

MANETTE. Je l'ai dit, c'est vrai!

GÉDÉON. Mais elle n'en fera rien... car elle tient à épouser Chanteloup.

MANETTE. Certainement.

GÉDÉON. Et nous lui offrons...

OSCAR. D'abord, six cents francs de gages...

MANETTE. C'est convenu.

GÉDÉON. Et, de plus, quatre mille francs.

MANETTE, *stupéfaite*. Hein?.. A moi... quatre mille francs?..

GÉDÉON. Comptant! (*Il ouvre son portefeuille.*)

OSCAR. Si tu te tais... si tu ne dis rien.

GÉDÉON. Si tu gardes un silence inviolable.

MANETTE, *étendant la main*. Ah! pour ce qui est de ça... Mais ce n'est pas possible!..

GÉDÉON, *les lui présentant*. Les voici.

OSCAR, *à mi-voix*. Mais tu promets de te taire?.. tu en sens la nécessité?

GÉDÉON, *de même*. Mieux que nous, encore... puisqu'elle va se marier. Ainsi, pas un mot.

OSCAR. Pas un mot...

MANETTE. Je le jure!.. et si un seul m'échappe...

GÉDÉON. Ça suffit.

MANETTE, *à Oscar*. Vous me connaissez.

OSCAR, *avec joie*. Embrasse-moi. (*La repoussant.*) Non... embrasse mon oncle...

GÉDÉON. Très-volontiers... car je te dois mon mariage...

OSCAR. Et moi, mon repos... je n'ai plus rien à craindre. Je retrouve ma dignité d'homme, mon autorité de mari.

GÉDÉON. Tu les as reconquises?

OSCAR. Et, comme vous le disiez, mon oncle, les conquêtes coûtent cher!.. C'est égal.

GÉDÉON. Tu dois en user?..

OSCAR. Et parler en maître?.. Je vais chez ma femme!

GÉDÉON. Et moi, chez le notaire... chez l'autre. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE XII.

MANETTE, *seule, restant immobile au milieu du théâtre*. Et n'y rien comprendre! N'importe! (*Élevant en l'air la main qui tient les billets.*) O Chanteloup!.. Courons lui dire tout ce que je sais... ça ne sera pas long!.. (*Elle sort.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, MANETTE.

MANETTE. Oui, Madame, oui, vous aviez bien raison en me disant que je m'enrichirais, que j'épouserais Chanteloup.

JULIETTE. Je suis ravie d'en être cause.

MANETTE. Vous, Madame, et puis Monsieur, qui, d'abord, a doublé mes gages.

JULIETTE. En vérité?..

MANETTE. Et puis, monsieur votre oncle, qui, après avoir lu ma lettre, c'est-à-dire la vôtre, m'a donné quatre mille francs... pour garder le silence que vous m'avez recommandé.

JULIETTE. Je comprends! Et tu as accepté cet argent?

MANETTE. En honnête fille, décidée à le gagner.

JULIETTE, *riant*. Très-bien... Je m'en vais te donner, alors...

MANETTE. Encore une lettre?.. Je ne demande pas mieux!

JULIETTE. Non!.. De nouvelles instructions pour répondre...

MANETTE Oh! non Madame...

JULIETTE. Je veux te charger seulement de dire...

MANETTE. Je ne peux pas... Je suis obligée de virer de bord; nous ne pouvons plus marcher de compagnie.

JULIETTE. En quoi cela?

MANETTE. Avec vous, il faut dire; avec eux, il ne faut pas dire. Vous comprenez, alors, que pour gagner mes nouveaux gages... je ne peux plus me charger de rien... que de me taire, si ça peut vous rendre service... parce que ça rentre dans mes engagements.

JULIETTE. C'est juste! Voilà mademoiselle Manette passée dans les rangs ennemis!

MANETTE. Je prie Madame de ne pas m'en vouloir!

JULIETTE. En aucune façon.

MANETTE. Je viens de parler à Chanteloup de mes quatre mille francs, dont il est resté stupéfait, parce que me voilà plus riche que lui... et ce qu'il voudrait, maintenant, ce serait de quitter le service et d'entrer ici avec moi, à celui de Madame.

JULIETTE. En vérité!

MANETTE. Je n'en ai pas encore parlé à Monsieur... cela ira tout seul.

JULIETTE. Voyez-vous cela!

MANETTE. Mais cela dépend aussi de Madame... et si elle voulait seulement dire quelques mots à Chanteloup... une bonne parole...

JULIETTE. Moi, Manette, je suis comme vous, je suis vouée au silence et pour cause!

MANETTE. Oh! je suis sûre que non...

JULIETTE. Vous vous trompez...

MANETTE. Madame est si bonne qu'elle consentira... sans cela et malgré moi...

JULIETTE. Vous me quitterez?

MANETTE, *vivement*. Oh! non, Madame, parce que l'affection... le dévouement... mais... (*Timidement et baissant les yeux.*) je dirai tout.

JULIETTE. Oui-dà!.. (*À part.*) Je suis prise à mon tour. (*Haut.*) Et que direz-vous, s'il vous plaît?

MANETTE. Je dirai à Monsieur que c'est vous qui m'avez dit de lui dire : « Je dirai tout, tout!.. »

JULIETTE, *à part*. Elle a raison... cela seul en dirait beaucoup. (*Haut.*) C'est bien, Manette. Où est M. Chanteloup?

MANETTE. A sa caserne... à une demi-lieue d'ici... mais j'irai le chercher.

JULIETTE. Je vous le permets... Allez, et ce soir, je rendrai réponse à vous et à lui...

MANETTE. J'y vais à l'instant. (*Timidement.*) Je savais bien que Madame comprendrait...

JULIETTE, *à Manette qui sort*. A merveille! je comprends! (*À elle-même.*) je comprends qu'il faut se hâter de frapper les grands coups, ou Manette deviendrait la maîtresse de la maison.

SCÈNE II.

THÉRIGNY, JULIETTE.

THÉRIGNY. Ah! Madame!..

JULIETTE. Eh bien? quelles nouvelles?

THÉRIGNY. Désastreuses... Je me rendais chez votre mari pour savoir de lui cette réponse que j'attendais! Il n'était pas seul! Lui, votre oncle et mon confrère le notaire causaient avec tant de vivacité et d'abandon, qu'au moment où j'ouvrais la porte de son cabinet, ces paroles sont arrivées jusqu'à moi : « Oui, mon oncle, « Athénaïs est maintenant à vous! Je suis fort, je « suis brave!.. je ne crains plus rien!.. » Ma présence l'a empêché de continuer, mais il a dit cela.

JULIETTE. Et, malheureusement, il a dit vrai! La fortune nous abandonne, tout nous trahit... (*Souriant.*) excepté Athénaïs que je viens de voir et qui est toujours pour nous... Mais Manette, sur laquelle je comptais pour agir sans me compromettre et pour tenir continuellement nos adversaires en échec...

THÉRIGNY. Elle vous était si dévouée!

JULIETTE. Elle est passée à l'ennemi et je ne sais plus que faire!

THÉRIGNY. Vous qui commandez aux événements et vous jouez des obstacles! Ne vous ai-je pas vue ce matin, par un pouvoir magique et miraculeux, changer

à votre gré les résolutions de votre mari! Pour cela, il ne faut qu'un mot!

JULIETTE, *réfléchissant*. C'est possible! Et ce mot, si je le disais, le forcerait peut-être à obéir... aujourd'hui encore... mais ce serait pour la dernière fois... Ce mot mystérieux qui fait ma force et par lequel je règne depuis six mois, ne sera pas plutôt prononcé et connu, que le prestige sera dissipé, le talisman brisé... enfin, Monsieur, c'est abdiquer le pouvoir, et l'on y tient toujours.

THÉRIGNY. Je ne vous comprends pas!

JULIETTE. Je l'espère bien! (*Ecoutant.*) C'est mon mari!

THÉRIGNY, *vivement*. Vous nous protégerez... vous me sauverez!

JULIETTE, *de même*. C'est tout mon désir... et pourtant... (*Avec hésitation.*) je ne sais... je ne réponds de rien... mais j'essaierai! Partez! partez vite!

THÉRIGNY. Je n'ai d'espoir qu'en vous! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, *à la cantonade*. Je n'entends pas qu'il en soit ainsi! Et Manette, pourquoi n'est-elle pas là, quand je la demande? Pourquoi s'est-elle absentée sans ma permission?

JULIETTE, *à part*. Quelle fermeté dans l'organe! Thérigny a raison!.. il n'a plus peur! il a retrouvé l'aplomb et le pouvoir...

OSCAR, *avec contentement*. Je venais! je respire! je viens de les gronder tous!.. Il y a si longtemps que cela ne m'était arrivé! (*Apercevant Juliette.*) Ah! c'est vous, chère amie!

JULIETTE. Moi-même... qui viens vous parler d'affaires.

OSCAR. Je devine! encore celle de la calèche et de la campagne!

JULIETTE. Non pas!.. celles-là sont accordées.

OSCAR, *à part*. Bien malgré moi! et si, maintenant, c'était à refaire... (*Haut et s'asseyant*). Enfin, que voulez-vous, chère amie? Parlez vite, car j'attends mon oncle, qui va venir avec les actes tout dressés, tout préparés, et qui n'attendent plus que ma signature.

JULIETTE. Vous êtes donc décidé à ce mariage?

OSCAR. Il faut bien en finir!.. c'est mon seul parent, c'est mon oncle... c'est ma famille... et pour mille autres raisons...

JULIETTE, *vivement*. Lesquelles?

OSCAR. Des raisons trop longues à vous expliquer, et contre lesquelles il n'y a pas d'objections...

JULIETTE. Il en est une cependant que je crois assez importante et que nous ne pouvions deviner... c'est que M. Thérigny est aimé!

OSCAR. Cela ne fait rien à mon oncle.

JULIETTE. Dans ce moment, où la passion l'empêche de raisonner! mais, plus tard, il se repentira d'avoir épousé malgré elle une jeune personne qui, après tout, est sans avenir et sans fortune.

OSCAR, *toujours assis et jouant avec sa tabatière*. Voilà comment les femmes jugent toujours au hasard... (*D'un air de supériorité.*) C'est qu'au contraire Athénaïs est très-riche.

JULIETTE. En vérité!

OSCAR, *de même*. Une fortune immense... le cousin est mort... elle est seule héritière de cinq cent mille livres!..

JULIETTE, *vivement*. Et votre oncle le savait?

OSCAR, *vivement*. Il sait toujours ce qu'il fait.

JULIETTE, *à part*. Et c'est lui qui l'emporterait... et mon pauvre protégé... si amoureux, si désintéressé! Ah! ce n'est pas juste!.. Allons, du courage! de la générosité! et même au prix de mon pouvoir, sauvons son amour. (*Haut et revenant près d'Oscar qui est toujours étendu dans le fauteuil.*) Monsieur...

OSCAR, *toujours goguenard*. Eh bien! arrivons-nous enfin à cette terrible affaire dont vous avez à me parler?

JULIETTE. Oui... oui... m'y voici!.. Une affaire très-embrouillée... très-difficile..

OSCAR. Pour vous autres femmes, qui n'entendez rien à tout cela et vous effrayez de tout... tandis que nous...

JULIETTE. C'est pour cela que je m'adresse à vous, qui vous en tirerez beaucoup mieux que moi!..

OSCAR. C'est probable!.. Voyons, chère amie, de quoi s'agit-il?

JULIETTE. Je vous ai raconté ce matin, cette folie... vous savez... la grotte mystérieuse...

OSCAR, *à part, et se levant vivement*. Ah! mon Dieu! nous y voilà encore!

JULIETTE, *vivement, et à part*. Ah! mon règne commence (*Haut.*) L'idée que j'avais eue d'envoyer cette petite Manette...

OSCAR, *vivement*. Qui n'y trouva personne... elle vous l'a attesté.

JULIETTE. Oui... mais il paraît qu'elle m'avait trompée... et la preuve, c'est qu'aujourd'hui même, Monsieur, elle a reçu de son séducteur une somme énorme... quatre mille francs.

OSCAR. O ciel!.

JULIETTE. Et il paraît que Chanteloup, son prétendu... un soldat...

OSCAR. Qui revient d'Afrique...

JULIETTE. A voulu connaître d'où lui venait cette somme... et que la pauvre Manette, effrayée de ses menaces, lui a tout avoué... jusqu'au nom de son séducteur...

OSCAR. Que vous savez?..

JULIETTE. Eh! mon Dieu! non... Mais cela ne tardera pas à être public... car, dans sa fureur, dans sa jalousie... Chanteloup veut le tuer... Manette me l'a dit, si on ne lui fait entendre raison... Et moi, que voulez-vous que je dise à ce soldat jaloux et brutal?.. Tandis que vous, Monsieur...

OSCAR. Moi?... De quoi voulez-vous que je lui parle?

JULIETTE, *froidement*. Vous lui parlerez morale, pardon et indulgence envers ceux qui en ont besoin... D'ailleurs, comme vous le disiez tout à l'heure, les hommes ont seuls l'intelligence et l'habitude des affaires... de celles-là, surtout... (*Lui faisant la révérence.*) et je vous laisse avec lui.

OSCAR, *la retenant*. Ma femme!..

JULIETTE. Que me voulez-vous?

OSCAR, *avec embarras*. Un mot encore..! un seul!..

SCÈNE IV.

JULIETTE, OSCAR, GÉDÉON.

GÉDÉON. Me voici!.. et tous nos actes, que je t'apporte à signer. (*Il les lui donne.*)

OSCAR, *les prenant et les gardant à la main*. Tout à l'heure, mon oncle... tout à l'heure... je suis à vous... J'ai à parler à ma femme...

GÉDÉON. Affaires de ménage...

OSCAR. Comme vous dites.

GÉDÉON. Je les respecte et les honore!.. Voilà comme

je serai... demain! Et puisque vous êtes réunis, il vient d'arriver quelqu'un qui désire vous parler à tous les deux... un soldat.

OSCAR. O ciel!..

GÉDÉON. Que vient d'amener Manette.

JULIETTE, *à son mari*. C'est Chanteloup!..

GÉDÉON. Lui-même... il monte l'escalier.

OSCAR, *bas, à Gédéon, pendant que sa femme remonte le théâtre*. Retenez-le... empêchez-le d'entrer, ou tout est perdu!..

GÉDÉON. Comment cela?

OSCAR. Il sait tout!.. Une scène effroyable... à laquelle il faut que je prépare ma femme.

GÉDÉON. Je comprends... Toi, qui voulais du drame... en voilà!..

OSCAR, *avec impatience*. Eh! mon oncle...

GÉDÉON. C'est mon affaire... ça me regarde!.. (*Il sort par la porte du fond pendant que Juliette redescend le théâtre.*)

JULIETTE. A nous deux! maintenant...

SCÈNE V.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, *à part, sur le devant du théâtre*. Pas d'autre moyen de salut!.. Revenir au classique!.. revenir à ma femme... tout lui avouer... D'autant plus, que dans l'instant, elle va tout savoir... (*Se retournant vers Juliette qui fait quelques pas pour sortir.*) Chère amie...

JULIETTE. Eh bien! vous ne descendez point?

OSCAR, *troublé*. Pas encore... Je voulais, avant tout... vous parler... vous consulter...

JULIETTE, *lui montrant les papiers qu'il tient à la main*. Sur ce contrat... sur ces papiers que vient de vous remettre votre oncle...

OSCAR, *toujours dans le plus grand trouble*. Oui... chère amie... Votre avis, d'abord.

JULIETTE. En vérité!.. vous auriez quelque égard à mes prières...

OSCAR. Moi?.. Mais tous mes désirs... vous le savez, sont les vôtres... Témoin, ce matin, cette campagne... que j'ai été heureux de vous donner sur-le-champ... sans marchander... Et quant à ce jeune homme... et à son mariage...

JULIETTE. Est-il possible?.. Ah! que vous êtes bon et indulgent pour moi!

OSCAR. Non... non... c'est moi au contraire qui ai besoin de toute ton indulgence.....

JULIETTE. Comment cela!.. Expliquez-vous?

OSCAR. Ah! c'est là le difficile!.. Vois-tu bien, chère amie... je t'ai épousée par amour!.. un amour que le temps n'a pas diminué... au contraire!..

JULIETTE. Eh bien! il n'y a pas de mal à cela...

OSCAR. Non, sans doute... Mais cela est cause que je t'ai aimée avec un excès... un délire!.. une passion exclusive qui était peut-être un tort!

JULIETTE. C'est possible... mais il n'y a pas encore grand mal!..

OSCAR. Si vraiment!.. Un homme qui est en adoration continuelle devant sa femme... cela prête au ridicule, surtout en province.

JULIETTE. En vérité!..

OSCAR. Et par crainte des épigrammes... par amour-propre... pas autre chose... car, je te le jure, je ne l'aimais pas!..

JULIETTE. Comment! Monsieur?..

OSCAR, *vivement*. Un instant d'erreur et d'oubli... un seul instant... qui m'a pour jamais enlevé le repos!.. Et la preuve, c'est qu'aujourd'hui... de moi-même, et sans que rien m'y oblige... accablé d'inquiétudes et de remords... j'ai mieux aimé tout avouer, et venir à tes pieds... (*Il se jette à genoux.*)

JULIETTE, *froidement*. Relevez-vous, Monsieur...

OSCAR. Quoi!.. pas un regard de colère!.. et ce pardon...

JULIETTE, *de même*. M'est d'autant plus facile que votre franchise autorise la mienne... et que, maintenant, je puis sans crainte vous dire à mon tour : Et moi aussi je suis coupable!..

OSCAR, *se relevant*. Hein?..

JULIETTE. Jamais, sans vos aveux de tout à l'heure, vous n'auriez connu mon fatal secret!.. jamais je n'aurais osé vous avouer que je vous avais trompé... et depuis longtemps...

OSCAR. Qu'est-ce que cela signifie?..

JULIETTE. Qu'il y a des ménages où l'on s'entend malgré soi!.. Et entre nous, vous le voyez... il y avait encore sympathie!..

OSCAR. Tu me trompes... tu n'es pas coupable!..

JULIETTE. Bien plus que vous, Monsieur!.. car vous m'avez trompée, dites-vous, pour une personne que vous n'aimiez pas, et moi, pour quelqu'un que j'aimais et que j'aime encore!..

OSCAR. Comment!.. la préfecture...

JULIETTE, *vivement*. Non, Monsieur!.. un autre!..

OSCAR. Quoi!.. là... sous mes yeux!.. Et depuis quand?

JULIETTE. Il y a six mois, à peu près...

OSCAR, *à part*. A la même époque que moi!

JULIETTE. On me demandait, par une lettre brûlante, un rendez-vous...

OSCAR. Comme moi!..

JULIETTE. On m'indiquait, à la nuit tombante... la grotte du parc...

OSCAR. Comme moi!..

JULIETTE. A dix heures...

OSCAR. Ah! ce n'est pas possible!.. Ma femme, vous vous moquez de moi!..

JULIETTE. Depuis six mois entiers...

OSCAR, *lui sautant au cou*. Quel bonheur!... Et Manette?..

JULIETTE. C'était moi...

OSCAR, *tombant à genoux en poussant un cri*. Ah!.. demande... ordonne... Désormais, obéissance absolue...

JULIETTE. C'est ce que je voulais... pas autre chose!

SCÈNE VI.

THÉRIGNY, *sortant de la porte à gauche*; JULIETTE, OSCAR, GÉDÉON, *accourant par le fond*.

GÉDÉON. Aux genoux de sa femme!.. L'imprudent!.. (*Bas, à Oscar.*) Tais-toi!.. tais-toi!..

OSCAR. Non, mon oncle, j'ai tout avoué...

GÉDÉON. Est-ce qu'on avoue jamais? Chanteloup ne savait rien...

OSCAR. Mais, ma femme sait tout...

GÉDÉON. Est-il possible?..

OSCAR, *à demi-voix, et montrant Juliette*. Eh! oui... O Oscar, je t'attends...

GÉDÉON. Quoi! c'était!..

JULIETTE. Vous étiez contre moi, mon oncle, et après

la guerre... (je crois, du moins, qu'on agissait ainsi au temps de l'Empire) c'était toujours aux dépens de l'ennemi que le vainqueur récompensait et enrichissait ses alliés... (*A Thérigny.*) Monsieur Thérigny, vous épouserez Athénaïs, puisque mon mari y consent...

GÉDÉON. Comment! morbleu!

JULIETTE. Et vous aussi, mon oncle... car il est aimé... Chacun son tour!.. Après tant de succès et de conquêtes, qu'importe un léger échec?.. (*A Thérigny.*) De plus, et pour les frais de la guerre, je vous ai promis une dot... vous avez cinq cent mille francs!..

THÉRIGNY. Moi, Madame?..

JULIETTE. Rassurez-vous, ce n'est pas mon mari qui les donne...

OSCAR. Heureusement!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE. Madame... Madame! me voilà, ainsi que Chanteloup, qui est en bas...

JULIETTE. Nous serons charmés de le voir et de vous marier...

OSCAR, *d'un air de joie.* Certainement... Manette, certainement...

MANETTE, *avec assurance.* Et quant à la place que j'ai demandée ici pour lui... il va sans dire...

JULIETTE. Qu'il n'y faut plus penser...

OSCAR. Nous avons décidé, ma femme et moi... que la demande était inadmissible...

MANETTE, *déconcertée.* Alors... s'il en est ainsi... (*Bas, à Oscar.*) je dirai tout...

OSCAR, *à haute voix.* Dis-le!..

MANETTE, *bas, à Juliette.* Madame, je dirai tout...

JULIETTE. Dis-le!

MANETTE, *allant à Gédéon.* Quoi! Monsieur...

GÉDÉON. Eh! oui! tu peux tout dire... on t'y autorise...

MANETTE, *étonnée.* Ah çà!.... il paraît qu'excepté moi, tout le monde est au fait...

OSCAR, *à Gédéon.* Et moi, qui croyais tromper ma femme...

GÉDÉON. C'était toi, au contraire, qui étais...

OSCAR, *se tournant vers Juliette.* Et pourtant, en réalité, je n'étais pas coupable!..

JULIETTE. Jugez, alors, Monsieur, si jamais vous l'étiez!.

FIN DE OSCAR.





LE PUFF

OU

MENSONGE ET VÉRITÉ

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 22 janvier 1848.

Personnages.

M. LE COMTE DE MARIGNAN, homme de lettres et homme d'Etat . . . . MM. Régnier.
CESAR DESGAUDETS, homme d'affaires . . . . Provost.
CORINNE DESGAUDETS, sa fille, de la Société des Hommes de lettres . Mme Allan.
ALBERT D'ANGREMONT, officier de l'armée d'Afrique . . . . MM. Maillart.
MAXENCE DE LA ROCHE-BERNARD, gentilhomme. . . . . Brindeau.
ANTONIA, sa sœur et sa pupille . . . Mlle Judith.
BOUVARD, libraire. . . . . M. Got.

La scène se passe, au premier acte, chez M. Bouvard, quai Malaquais.

ACTE PREMIER.

La boutique d'un libraire, au rez-de-chaussée. A droite du spectateur une table ronde couverte d'un tapis, sur laquelle sont des journaux et des brochures. A gauche un comptoir. Porte sur la rue à droite; porte à gauche donnant sur les appartements de Bouvard.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DESGAUDETS, *soutenu par* ALBERT, *entrant par la porte à droite*; BOUVARD, *sortant, au bruit, de la porte de côté, à gauche du spectateur.*

BOUVARD. Quel est ce bruit?

ALBERT, *à Desgaudets.* Appuyez-vous sur moi, Monsieur, et entrez vous reposer un instant dans cette boutique... (*Apercevant Bouvard qui entre.*) Si Monsieur, qui m'en paraît le maître, veut bien nous en accorder la permission?

BOUVARD. Avec plaisir, Messieurs. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

DESGAUDETS. Rien, rien; plus de peur que de mal!.. Un omnibus m'avait renversé à la descente de la rue des Saints-Pères; et sans ce brave jeune homme qui a détourné les chevaux...

ALBERT. N'êtes-vous pas blessé, Monsieur?

DESGAUDETS, *s'asseyant sur une chaise, à gauche, près du comptoir.* C'est à vous plutôt qu'il faudrait adresser cette demande.

ALBERT. Nullement! moi, officier de cavalerie, j'ai l'habitude des chevaux.

DESGAUDETS, *à Bouvard.* Veuillez seulement avoir la bonté de me faire donner un verre d'eau fraîche.

BOUVARD. Très-volontiers. Si pour se reposer et se remettre, ces messieurs veulent lire les journaux... ils sont à peu près tous sur cette table. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

DESGAUDETS, ALBERT.

ALBERT. Des journaux! merci... je n'y crois plus! à ceux de cette ville du moins!..

DESGAUDETS, *toujours assis.* Il y a donc bien longtemps, Monsieur, que vous habitez la capitale?

ALBERT. Depuis avant-hier. Arrivant de l'Algérie, j'avais besoin de me loger, de m'équiper, de m'habiller. J'ai parcouru les journaux, les premiers... les plus grands, à la dernière feuille...

DESGAUDETS. Celle qui souvent contient le plus de vérités!

ALBERT. Alors, jugez des autres! pas une seule annonce, pas une seule promesse qui ne m'ait trompé.

DESGAUDETS. Dame! si vous consultez les annonces!

ALBERT. Et à qui voulez-vous qu'un étranger s'adresse? Bien plus, je lis, mais à un autre endroit du journal, qu'il y a un spectacle admirable; un ouvrage sublime que tout Paris voudra voir, que la foule qui s'y entasse chaque soir brise les barrières et nécessite l'intervention de la garde municipale... Je me hâte, Monsieur, j'achève à peine mon dîner... J'arrive! personne à la porte... personne dans la salle!.. Et pourtant je l'avais lu, c'était imprimé et signé!

DESGAUDETS. Cela vous étonne... (*Au domestique qui lui apporte un verre d'eau.*) Je vous remercie... (*Se levant.*) Veuillez maintenant m'avertir... quand passera un omnibus... un omnibus qui n'aille pas très-vite. (*Se retournant vers Albert.*) Cela vous étonne, mon jeune ami, mais c'est connu, c'est adopté. Chacun sait, excepté vous, que dans cette grande ville si populeuse et si commerçante, il ne se vend pas, il ne se débite pas un seul mot de vérité! que le mensonge, au contraire, s'y confectionne hautement, par privilége et brevet d'invention, sans garantie du gouvernement, et qu'enfin il n'y a maintenant de vrai que le puff et la réclame.

ALBERT. Je vous avoue, que moi, qui arrive d'Afrique, je ne connais pas même ces noms-là!

DESGAUDETS. Le puff ou peuff, comme disent nos voisins d'outre-mer, importation anglaise qui suffirait à elle seule, si on en doutait, pour attester l'entente cordiale! Le puff! nécessité si grande que le mot lui-même, devenu français, a forcément acquis ses lettres de grande naturalisation; le puff est l'art de semer et de faire éclore, à son profit, la chose qui n'est pas! C'est le mensonge passé à l'état de spéculation, mis à la portée de tout le monde, et circulant librement, pour les besoins de la société et de l'industrie! Toutes les vanteries, jongleries, sensibleries de nos poëtes, de nos orateurs et de nos hommes d'État, autant de puffs! La femme à la mode, qui a la migraine pour qu'on lui donne des diamants, c'est un puff! Le poëte, délivrant des brevets de grands hommes à tout le monde, pour que tout le monde lui en décerne, c'est un puff! Et les dames patronesses, et les chemins de fer, et les promesses d'actions... des puffs! Et les caresses qu'on fait aux électeurs, et les engagements du député, avant, et ses discours après! Et l'industriel qui dit: Prenez mon ours! le marchand qui parle de ses cachemires! le ministre qui parle de sa démission, des puffs! encore des puffs!.. Sans compter le puff de bienfaisance, le puff du désintéressement, le puff du patriotisme et le puff de dévotion...car le puff est à l'usage de tous les états, de tous les rangs, de toutes les classes, en reconnaissant cependant, car il faut être juste, que les avocats, les journalistes et les médecins en font la consommation la plus habituelle et la plus forte!

ALBERT. Mais s'il en est ainsi, Monsieur, c'est indigne, c'est horrible!

DESGAUDETS. Eh! mon Dieu non... c'est sans danger... tout le monde le sait!

ALBERT. Eh! qui trompe-t-on?

DESGAUDETS. Personne! c'est une convention tacite, un échange franc de mensonges, dont personne n'est dupe et dont tout le monde se sert.

ALBERT. A ce compte, Monsieur, la vérité serait donc bannie de tous les rapports sociaux?

DESGAUDETS. A peu près! et je ne sais pas trop si c'est un mal!

ALBERT. Vous osez soutenir un système pareil!

DESGAUDETS. Fruit de l'expérience... j'approuve le philosophe qui disait: « J'aurais la main pleine de vérités que je ne l'ouvrirais pas! » Il avait bien raison, à quoi servent-elles? qui est-ce qui en veut? qui est-ce qui les aime? personne!.. au contraire! on en a peur, et ce que je puis vous affirmer, c'est que de nos jours, il est plus facile de réussir par le mensonge que par la vérité! celle-ci ne mène à rien et l'autre conduit à tout!

« Les exemples fameux ne me manqueraient pas! »

ALBERT. Les exemples, quels qu'ils soient, ne sauraient me faire changer de sentiments! Dussé-je vous paraître absurde ou ridicule, je vous avouerai, Monsieur, que la loyauté me paraît le premier des devoirs; que tromper ou mentir, n'importe dans quel but, me semble indigne d'un galant homme, et je jure pour ma part...

DESGAUDETS. De dire la vérité?

ALBERT. Toujours et partout!

DESGAUDETS. C'est une manière comme une autre de se faire remarquer! A qui ai-je l'honneur de parler... vous ne pouvez me refuser le plaisir de connaître mon sauveur?

ALBERT. Un pauvre capitaine de cavalerie, à qui cinq ans de campagnes en Afrique et cinq blessures ont fait obtenir...

DESGAUDETS. La croix d'honneur!

ALBERT. Non, Monsieur.

DESGAUDETS. Un grade supérieur...

ALBERT. Non, Monsieur, mais un congé de quelques mois dont j'ai profité pour venir à Paris.

DESGAUDETS. Votre nom, de grâce?

ALBERT. Albert d'Angremont.

DESGAUDETS. J'ai connu, à Metz, un d'Angremont, un camarade d'enfance, vieux et infirme... que j'ai perdu l'année dernière...

ALBERT. C'était mon oncle, Monsieur! un second père!

DESGAUDETS. Il n'avait, pour subsister, qu'une petite pension qui lui était envoyée chaque mois... par une main inconnue, que je crois deviner aujourd'hui... (*A Albert, qui fait un geste négatif.*) Prenez garde?.. vous juriez tout à l'heure de dire toujours la vérité.

ALBERT, *souriant*. Je ne crois pas qu'on y soit obligé dans ce cas-là.

DESGAUDETS. C'est convenir déjà qu'il y a des exceptions, et mieux encore... que cette main généreuse était la vôtre; cela ajoute encore à l'estime que j'avais conçue pour vous; car du premier coup d'œil... vous m'avez plu... je vous ai aimé... vrai!.. malgré mon système, vous pouvez m'en croire!.. et vous venez à Paris, c'est tout simple, pour solliciter quelque avancement, quelque faveur.

ALBERT. Non, Monsieur, mais demander justice!

DESGAUDETS, *secouant la tête*. Hum! hum!

ALBERT. Est-ce donc impossible à obtenir?

DESGAUDETS. Si vous avez le temps d'attendre...

ALBERT. Ce n'est pas pour moi! mais pour la veuve de mon pauvre général! le général de Saint-Avold, sous lequel j'ai servi, et que j'ai vu tuer sous mes yeux! le seul ami que j'aie connu au monde!.. le seul!..

DESGAUDETS. Jusqu'ici! mais non pas maintenant!

ALBERT, *lui serrant la main*. Ah! Monsieur!..

DESGAUDETS. Vous disiez donc que votre général...

ALBERT. Le plus brave officier! le plus honnête homme... ne pensant qu'à son pays et à ses soldats! jamais à lui! mort sans fortune, laissant une veuve et trois enfants!.. Je demande un supplément à la modique pension qui leur donne à peine de quoi vivre. Depuis hier, je me suis présenté à toutes les portes... j'ai raconté à tout le monde les faits tels que je viens de vous les dire... tels qu'ils sont... en un mot!

DESGAUDETS. Tels qu'ils sont! c'est peut-être un tort! si vous aviez orné ou embelli la chose... j'ai vu des actions si simples devenir héroïques... en y aidant un peu.

ALBERT. La vérité, en pareil cas, ne parle-t-elle pas assez haut?

DESGAUDETS. Certainement!.. mais vous n'avez encore rien obtenu?

ALBERT. Non, Monsieur.

DESGAUDETS. C'est ce que je voulais dire! enfin je verrai... j'ai peu de crédit .. encore moins de fortune! mais j'ai quelques connaissances assez haut placées, et grâce à elles, il me sera peut-être possible...

ALBERT, *vivement*. De faire triompher la vérité.

DESGAUDETS. Qui sait! le hasard!.. Je suis, Monsieur,

un philosophe qui marche avec mon siècle... C'est vous dire que je biaise parfois pour arriver... mais j'arrive, en prenant le monde comme il est, et des amis quand j'en trouve!.. (*Tirant une carte de sa poche et la lui donnant.*) Voici mon nom et mon adresse, heureux, quand je vous dois la vie, de pouvoir quelque jour reconnaître le service que vous m'avez rendu.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BOUVARD.

BOUVARD, *sortant de la porte à gauche.* Voilà, Monsieur, voilà, je crois, l'omnibus qui passe.

DESGAUDETS. Je vous suis obligé et je retourne chez moi, où ma fille et ma pupille seront sans doute inquiètes. (*Cherchant autour de lui.*) Qu'ai-je fait de ma canne et de mon chapeau?.. (*Albert les lui donne.*)

BOUVARD, *près de la porte, à droite, et regardant dans la rue.* Monsieur, je vous conseille de vous hâter.

DESGAUDETS. Bah! je vois tout avec calme et sang-froid.

BOUVARD. Tout! Eh bien! vous pouvez voir d'ici l'omnibus... qui est déjà loin.

DESGAUDETS. Vraiment! Ce n'est pas un mal!.. Autant marcher, quand on vient d'éprouver une secousse... et puis il n'y a pas de petites économies... c'est trente centimes d'épargnés... (*A Albert.*) Adieu, mon jeune ami... (*A Bouvard.*) Adieu, Monsieur.

BOUVARD. Napoléon Bouvard, libraire-éditeur...

DESGAUDETS. En vous remerciant de votre généreuse hospitalité...

SCÈNE IV.

BOUVARD, ALBERT.

BOUVARD, *le reconduisant.* Vous êtes trop bon... il n'y a pas de quoi!.. Si je puis vous offrir mes services pour quelques nouvelles publications... souscriptions...

DESGAUDETS, *en sortant.* Non, je vous remercie.

BOUVARD. Ce monsieur que vous avez sauvé me fait l'effet d'un harpagon, il pouvait bien m'acheter quelques nouveautés... mes dernières, dont l'édition est encore intacte, et quand il m'aurait étrenné...

ALBERT. C'est un philosophe!

BOUVARD. Dont la philosophie consiste à ne pas payer.

ALBERT. C'est celle de bien du monde... (*S'adressant à Bouvard.*) C'est donc à monsieur Bouvard en personne que j'ai l'honneur de parler?..

BOUVARD. Moi-même! Napoléon Bouvard, libraire-éditeur.

ALBERT. Je venais chez vous lorsque j'ai rencontré ce monsieur. Je vous suis adressé par une digne et excellente femme, la veuve du général de Saint-Avold, avec qui vous avez eu déjà quelques relations!

BOUVARD. C'est vrai! je lui ai acheté des livres, des manuscrits, provenant de la succession de son mari.

ALBERT. Ouvrages de stratégie ou de mathématiques?

BOUVARD. Non! des Mémoires de lui!

ALBERT. J'ignorais qu'il en eût écrit.

BOUVARD. Mémoires du plus vif intérêt sur diverses expéditions en Algérie, détails inédits et véridiques, documents précieux pour l'histoire. On m'en demandait six cents francs... Vous comprenez que dans le commerce cela ne les valait pas, il s'en faut. Mais une veuve!.. une mère de famille... et puis la gloire nationale... les derniers débris de notre vieille armée... cela m'a attendri... j'en ai donné cent écus.

ALBERT, *avec indignation.* En vérité!..

BOUVARD. Je les ai donnés... avec attendrissement! et comptant... quoique mon habitude soit de ne jamais payer un manuscrit.

ALBERT, *souriant avec ironie.* Eh mais! vous êtes dans le genre du monsieur de tout à l'heure!.. la même philosophie!

BOUVARD. La philosophie du commerce!

ALBERT, *lui présentant un manuscrit.* Et moi, Monsieur, qui, recommandé par madame de Saint-Avold, venais vous proposer un recueil de vers...

BOUVARD. Je n'achète pas de vers; on y a même renoncé dans la librairie.

ALBERT. C'est flatteur pour les poëtes!

BOUVARD. Il y en a tant! tous les premiers... on ne sait comment les classer. Il y a tel nom cependant... (*Lisant la première feuille du manuscrit.*) Et le vôtre, Monsieur... Albert d'Augremont.

ALBERT, *secouant la tête.* C'est bien obscur...

BOUVARD. Il y a un *de!* c'est quelque chose pour moi, qui n'imprime que les ouvrages des gens titrés!.. Je suis le libraire du faubourg Saint-Germain, l'éditeur des grandes dames, princesses, duchesses ou baronnes; des comtes, marquis et vicomtes, dont les noms et les chiffres étincellent sur la devanture de ma boutique... qui se trouve ainsi comme armoriée... c'est honorable. . c'est flatteur!..

ALBERT. Est-ce aussi productif?

BOUVARD. Certainement! D'abord, comme je vous l'ai dit, Monsieur, je ne paye jamais. (*S'inclinant d'un air gracieux.*) Ce sont là les conditions que je vous proposerais. Le noble auteur se charge des frais d'impression, ce qui est peu de chose, et des frais d'annonces, ce qui est un peu plus considérable... En revanche, j'écris à tous les journaux, ce que je ferai pour vous si vous le désirez : « La librairie Bouvard vient d'acquérir, moyennant cinquante ou cent mille francs... c'est à votre choix... le délicieux recueil de poésies de M. Albert d'Augremont... si impatiemment attendues. »

ALBERT, *cherchant à se modérer et s'efforçant de sourire.* Je comprends, Monsieur... c'est un puff!

BOUVARD. Comme vous dites!

ALBERT, *à part.* Est-ce que mon vieux monsieur aurait raison?..

BOUVARD. Nous avons de plus, à l'usage de la littérature blasonnée et millionnaire, les ouvrages satinés, coloriés, illustrés, par nos premiers graveurs... c'est coûteux, mais c'est beau.

ALBERT. Et vous en vendez?

BOUVARD. Distinguons! on m'en prend... dans la société du poëte... dans sa famille... souvent l'auteur lui-même... quand il veut avoir une seconde édition... ce qui arrive presque toujours dans mon illustre clientèle... la gloire revient cher! mais quand on est riche... quel plus bel usage peut-on faire de sa fortune.

ALBERT. Je ne suis pas riche, Monsieur.

BOUVARD, *lui rendant froidement son manuscrit.* Ah! vous n'êtes pas... c'est différent... il faut attendre alors que la gloire vienne d'elle-même et toute seule... c'est plus long... surtout quand il s'agit de vers .. Ah! si vous écriviez bourgeoisement... en prose... ne vous récriez pas? il y a des gens de qualité qui en usent et très-bien, sans déroger! et un petit roman... en douze ou quinze volumes!..

ALBERT. J'en avais commencé un, non pas si formidable... en Afrique, au bivouac et au milieu des coups de fusil ; rien que pour tuer le temps !

BOUVARD. Aujourd'hui précisément, les idées sont tournées du côté de l'Algérie, et si vous voulez que nous en causions... pardon ! (*Ecoutant.*) J'ai cru entendre une voiture... (*Allant regarder du côté de la rue.*) Celle de M. le comte de Marignan. Daignez vous asseoir... je suis à vous dans l'instant.

ALBERT. C'est trop juste... ne vous dérangez pas... d'autant que M. le comte de Marignan me paraît un personnage...

BOUVARD. Vous ne le connaissez pas ?

ALBERT. Je suis le seul sans doute !

BOUVARD. Homme d'Etat ! et homme de lettres ! immensément riche ! quoique jeune encore, membre de deux académies ! de plus on lui promet une ambassade par-dessus le marché !

ALBERT, *s'asseyant à la table à droite.* Vous êtes son ami ?

BOUVARD. Je m'en vante !.. autrefois son secrétaire et aujourd'hui son éditeur.

ALBERT. Aux conditions dont vous parliez...

BOUVARD. Jamais d'autres ! je tiens à mes principes... (*S'élançant au-devant du comte qui entre en ce moment.*)

SCÈNE V.

BOUVARD, M. DE MARIGNAN, *entrant par la porte vitrée qui donne sur la rue,* ALBERT, *assis à droite près d'une table et prenant un livre.*

BOUVARD, *saluant à plusieurs reprises.* Ah ! monsieur le comte ! quel honneur pour moi, pour mes magasins... je dirai, en allongeant le vers !..

La visite d'un grand homme est un bienfait des dieux.

LE COMTE. En allant au conseil d'Etat... je viens vous demander des épreuves... y en a-t-il ?

BOUVARD. On me les avait promises pour ce matin. (*Criant à la cantonade.*) Courez vite chez l'imprimeur ; les épreuves de M. de Marignan... (*Revenant.*) Quoi, vous daignerez les corriger vous-même...

LE COMTE. Pendant la séance du conseil... c'est mon usage ! cela occupe... c'est commode !

BOUVARD. Et c'est charmant d'être conseiller d'Etat en service ordinaire. Quinze mille francs de traitement.

ALBERT, *à part.* Pour corriger des épreuves !

LE COMTE. Je n'ai pas d'ailleurs de temps à perdre... après le succès de mon premier volume, il faut que demain le second paraisse... car l'élection a lieu après-demain !

BOUVARD. Vous y tenez donc toujours ?

LE COMTE. Certainement !

BOUVARD. Vous ! grand seigneur ! membre déjà de deux académies ! vous qui brillez aux Beaux-Arts, comme aux Sciences morales et politiques... qu'avez-vous besoin de l'Académie française ? à votre place, je la laisserais à de pauvres diables d'hommes de lettres, qui n'en ont pas d'autre !

LE COMTE. Non pas !.. il n'y a que celle-là qui compte !

BOUVARD. C'est si vieux !

LE COMTE. Raison de plus ! en fait de noblesse, je n'estime que les anciennes... du reste, toutes les chances sont pour moi.

BOUVARD. Sans contredit !.. lancé comme vous l'êtes ! c'est pour cela que si j'osais vous donner un conseil... je ne ferais pas paraître ce second volume.

LE COMTE. Ne le trouvez-vous donc pas bon ?

BOUVARD. Excellent... ravissant... j'en suis dans l'extase.

LE COMTE. Vous semble-t-il par hasard inférieur au premier ?

BOUVARD. Bien au-dessus... Mais ce premier volume lui-même qui est admirable, je ne l'aurais peut-être pas fait paraître... Risquer un ouvrage quand on se présente à l'Académie ! c'est téméraire ! Les grands seigneurs, tels que vous, n'en font pas ! c'est plus prudent ! Ils se gardent bien de donner des armes à la critique... Ils ne lui offrent rien... qu'eux-mêmes ! Je suis monsieur le duc, monsieur le marquis, monsieur le prince un tel ! ce qui est vrai !.. Que répondre à cela ? rien ! La critique ne sait où se prendre !.. Tandis que vous, même avec un chef-d'œuvre... car c'est un chef-d'œuvre !

LE COMTE. Je le sais bien ! et tes observations ne manquent pas de justesse... Mais rassure-toi... dans le salon de la belle Corinne, où se font toutes les élections académiques... la majorité m'est acquise... d'emblée, grâce à elle !

BOUVARD. Je le crois bien !.. et dans le dernier numéro où elle écrit... il y a un article en notre faveur, où j'ai reconnu sa main .. Un article où comme historien elle vous met bien au-dessus de David Hume... et de Robertson... Je veux vous le montrer !

LE COMTE. Eh ! mon Dieu ! je l'ai lu... je le connais comme si je... (*Avec impatience.*) Mais ces épreuves...

BOUVARD, *criant à la cantonade.* Les épreuves de M. le comte... Je vois ce que c'est !.. les garçons imprimeurs se sont amusés à les lire...

LE COMTE. Flatteur !

BOUVARD, *à demi-voix.* Monsieur le comte n'a pas oublié ses promesses ?..

LE COMTE. Des promesses de chemin de fer !.. Tu en auras. J'en ai parlé à Maxence de La Roche-Bernard qui est, ainsi que moi, à la tête de la nouvelle ligne...

BOUVARD. J'accepte... mais ce n'est pas cela.

LE COMTE. Ah ! une invitation pour mon bal... tu la recevras ! nous hâtons la chose... Il faut que je sois marié avant mon ambassade... Je suis riche, j'en conviens... mais richesse oblige...

BOUVARD. Oblige à quoi ?

LE COMTE. A l'augmenter ! Et ne fût-ce que pour mes frais de représentation, comme ambassadeur, il me faut pour moi une riche héritière, et pour mon salon une jolie femme, et bientôt tu assisteras à mon mariage, je te le promets.

BOUVARD. C'est trop d'honneur, et j'accepte... Mais ce n'est pas cela...

LE COMTE. Eh ! qu'est-ce donc encore ?

BOUVARD. C'est moi qui vous ai fourni, pour votre histoire de l'Algérie, le manuscrit du général de Saint-Avold... ce manuscrit si rare... si authentique. .

LE COMTE. Dont je t'ai payé l'authenticité vingt mille francs !

ALBERT, *à part.* Qu'entends-je ?

BOUVARD. Et qui vous aura valu gloire et réputation, sans compter deux académies... Que dis-je ? trois, devant lesquelles vous vous serez présenté, toujours le même ouvrage à la main !..

LE COMTE, *avec impatience.* Eh bien ?..

BOUVARD. Eh bien... est-ce trop exiger que de demander une petite participation à tant d'honneurs, ce que vous m'avez promis... vous savez bien... là... Cela fait si bien dans un comptoir, et puis dans votre intérêt à vous-même : « *Bouvard, éditeur des* Œuvres

de Marignan, *vient d'être décoré...* » Cela fait parler de l'ouvrage...

LE COMTE. C'est juste!

BOUVARD. Ouvrage dont l'illustration contagieuse procure de la gloire à tout le monde, même au libraire.

LE COMTE. Nous verrons!..

ALBERT, *se levant*. Ah! c'en est trop...

LE COMTE, *se retournant*. Qu'est ce?

BOUVARD. Un de mes clients... (*Apercevant un commis qui entre.*) Ah! enfin!.. les épreuves de M. le comte, ce n'est pas sans peine!

LE COMTE, *les parcourant*. Tout n'est pas là... il manque les dernières feuilles...

BOUVARD, *qui vient de parler au commis*. Elles seront tirées dans un quart d'heure... et j'aurai l'honneur de vous les porter moi-même au conseil d'Etat... Vous donnerez l'ordre qu'on me laisse entrer... Bouvard... éditeur des *Œuvres de M. de Marignan!*

LE COMTE. C'est convenu.

BOUVARD. Et vous n'oublierez pas...

LE COMTE. Nous penserons à tout!

BOUVARD, *reconduisant le comte qui sort par le fond*. Ce sera beau... ce sera grand... ce sera sublime, comme tout ce que vous faites, et l'on dira de vous, comme dans *Sémiramis* :

Il a laissé tomber, de son char de victoire,
Au front de son libraire, un rayon de sa gloire!

SCÈNE VI.

BOUVARD, ALBERT.

BOUVARD, *redescendant le théâtre*. J'aime à citer... cela vous donne un vernis de littérature qui sied bien... même à un libraire... (*S'adressant à Albert.*) Pardon, Monsieur, de vous avoir fait attendre... Je n'étais pas non plus fâché de vous montrer... en quelle estime et sur quel pied je suis placé auprès des plus grands personnages! Revenons à vous... et à votre roman écrit en Algérie... au bivouac... et au milieu des coups de fusil.

ALBERT. C'est inutile, Monsieur... j'y renonce!

BOUVARD. Et pourquoi donc? quand vous venez d'entendre...

ALBERT. Ce que c'était que la gloire... et comment on en faisait...

BOUVARD. Ça n'est pas plus difficile que cela!

ALBERT, *à part*. Ah! mon vieux monsieur avait raison!.. Adieu.

BOUVARD Où allez-vous donc?

ALBERT. Prendre l'air..... et tâcher d'oublier!.. Quoi! voilà les grands hommes que l'on proclame, que l'on encense? et dont vos journaux, échos complaisants ou soldés, répètent chaque jour les noms... en criant : Prosternez-vous!.. Quoi! nous vivons dans un pays où avec de l'argent et de l'impudence, on peut avoir de l'honneur et dire hardiment : Il est à moi!.. je l'ai payé! Quoi! partout fausseté et mensonge...

BOUVARD. Eh! de grâce, à qui en avez-vous?

ALBERT. A qui? à vous d'abord, qui ne craignez pas de donner cent écus à une pauvre veuve pour un manuscrit de son mari, que vous vendez vingt mille francs!

BOUVARD. C'est la chance du commerce!

ALBERT. A vous, qui pour avoir édité les ouvrages d'un grand seigneur, pour n'être jamais sorti de votre boutique, quai Malaquais, pour avoir remué ou ficelé des ballots de livres... aspirez à la croix d'honneur...

BOUVARD. Je la demande... seulement.

ALBERT, *avec indignation*. C'est déjà trop d'oser la demander! J'ai cinq blessures, Monsieur, et je ne la demande pas... j'attends!

BOUVARD. Eh bien!.. vous verrez, Monsieur... vous verrez! je ne vous dis que cela.

ALBERT. Adieu! (*Il se précipite vers la porte de la rue et rencontre Maxence de La Roche-Bernard qui entre en ce moment.*)

SCÈNE VII.

BOUVARD, MAXENCE, ALBERT.

MAXENCE, *l'arrêtant*. Eh! Dieu me pardonne!.. Albert d'Angremont!

ALBERT. Maxence!.. (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

BOUVARD. Tiens!.. ils se connaissent!..

MAXENCE. Toi de retour!.. Qu'es-tu devenu depuis cinq ans?

ALBERT. Je n'ai pas quitté l'Afrique.

MAXENCE. Je n'ai pas quitté Paris. (*A Bouvard.*) Tous deux élèves de Saint-Cyr, nous sommes sortis ensemble de l'École.

ALBERT. Et nous devions ensemble faire nos premières campagnes...

MAXENCE. C'est vrai! mais dès que j'ai eu essayé de la vie parisienne et des divinités de l'Opéra, j'ai renoncé à la gloire militaire... j'aime trop mes aises, et j'ai dit adieu à la patrie de Jugurtha et d'Abd-el-Kader.

ALBERT. Où tu commençais bien cependant... et où il y avait pour toi de l'honneur à acquerir!

MAXENCE. Je ne dis pas non! mais il y faisait trop chaud!.. tandis qu'ici...

BOUVARD. Monsieur le vicomte de La Roche-Bernard a raison! quand on est, comme lui, gentilhomme, quand on a une haute naissance... et une immense fortune...

MAXENCE, *avec impatience*. C'est bien!

BOUVARD. Quand on peut, comme capitaliste... régner à la Bourse!.. commander à la hausse et à la baisse...

ALBERT. Ah! tu joues à la Bourse...

MAXENCE. Il faut bien s'occuper!.. (*Vivement.*) Et toi, es-tu toujours amoureux?

ALBERT. Toujours!

MAXENCE. Comme il y a cinq ans?

ALBERT. Plus encore!..

BOUVARD, *à demi-voix en riant*. Je ne m'étonne plus alors s'il ne voit pas juste... et si sa tête...

MAXENCE, *à Bouvard*. Amour ardent... véritable et discret... car il n'a jamais voulu, même à moi... me confier le nom de sa passion... (*A Albert.*) Mais tu ne partais que pour acquérir gloire et fortune... pour revenir digne d'*elle!* as-tu réussi?

ALBERT. Eh! mon Dieu non! celle que j'aime, par malheur, est belle... jeune... riche... d'une illustre famille.

MAXENCE. Tant mieux. Tu ne pouvais mieux choisir...

ALBERT. Et moi... malgré le *de* (*Montrant Bouvard.*) que Monsieur a découvert à mon nom, je suis fils d'un pauvre et honnête avocat de province, qui m'a laissé

cent louis de rentes en terres, plus, ma paie de capitaine! voilà mon revenu! et tant que mon sort ne changera pas, comment me présenter? comment oser me déclarer?

MAXENCE. Tu t'effrayes d'un rien. Je t'atteste d'abord, moi gentilhomme, que dans la société actuelle... il n'y a plus ni rang..... ni naissance..... égalité complète.

BOUVARD. Tous les Français sont égaux.

ALBERT. Je le sais!.. devant la loi.

MAXENCE. Non, devant la fortune! Sois riche, tous les obstacles disparaîtront! sois riche... on t'accordera les plus beaux partis de la France... il s'agit donc seulement de t'enrichir.

ALBERT. Et comment?

MAXENCE. Je te le dirai si tu veux!

BOUVARD. En un jour, en une heure, cela dépend de M. le vicomte.

ALBERT. En vérité!

MAXENCE. A propos de cela, Bouvard... voici ce qu'on m'a demandé pour vous... deux promesses de chemins de fer.

BOUVARD. Que deux! j'en espérais dix!.. car c'est de l'or en barres.

MAXENCE. Je n'en ai pas davantage. Je n'en ai plus, je venais le dire à M. de Marignan; on m'avait assuré, à son hôtel, que je le trouverais encore ici.

BOUVARD. Il nous quitte pour le conseil d'Etat où je dois même lui remettre le reste de ses épreuves.

MAXENCE. Eh bien! vous lui direz en même temps que je vais, de ce pas, porter les derniers coups; voir notre homme, notre grand capitaliste!..

BOUVARD. Celui dont le nom, disait-il, doit faire réussir l'affaire.

MAXENCE. Précisément.

BOUVARD. J'y cours!.. Quel dommage! rien que deux actions! Il n'y aurait pas moyen... d'en avoir une demi-douzaine de plus.

MAXENCE, *avec impatience.* Impossible!.. je vous dis qu'on se les arrache.

BOUVARD. C'est bien pour cela! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ALBERT, MAXENCE.

ALBERT. Ma foi, je m'estime heureux de t'avoir rencontré ici au passage... car tu me parais si occupé...

MAXENCE. C'est vrai, j'ai tant d'affaires...

ALBERT, *souriant.* Un gentilhomme devenir homme d'affaires! (*Voyant Maxence qui tire un carnet de sa poche.*) troquer l'épée de ses aïeux contre le carnet de l'agent de change!

MAXENCE, *écrivant sur un carnet.* Me rendre bientôt au ministère pour notre adjudication de demain... passer, dès que j'aurai la réponse de Marignan, chez un riche capitaliste qu'il nous est important de gagner, de là, courir chez mon notaire pour la vente d'une terre qui nous appartient en commun à moi et à ma sœur.

ALBERT, *avec émotion.* Mademoiselle Antonia!..

MAXENCE. Et tu ne me parles pas d'elle? il y a cinq ans cependant, au château de Jumièges, chez ma grand'tante où je t'avais présenté... vous dessiniez ensemble... vous faisiez de la musique, ces dames te trouvaient fort aimable, ma grand'tante surtout!.. et plus d'une fois Antonia m'a demandé, de sa part, des nouvelles de mon ami Albert.

ALBERT, *avec joie.* En vérité!

MAXENCE. Il n'arrivait pas un bulletin de l'armée d'Afrique, qu'il ne fût lu à l'instant... par ma grand'-tante...

ALBERT, *d'un air pénible.* Ah! c'était madame de Jumièges...

MAXENCE. C'est-à-dire, comme elle n'y voit plus... c'était Antonia qui lisait... et ma tante d'écouter avec un intérêt...

ALBERT. Dont je suis bien reconnaissant... Elle habite toujours en son château?..

MAXENCE. Eh! mon Dieu, non! cette pauvre tante... nous l'avons perdue... il y a un an.

ALBERT. O ciel!... je l'ignorais...

MAXENCE. C'est sa terre que je viens de vendre, et ma sœur est maintenant à Paris... C'est moi, son seul parent, qui suis devenu son tuteur... (*Riant.*) Oui vraiment! tuteur d'une jeune fille qui souvent me gronde et me fait de la morale!.. c'est gênant!.. aussi j'ai hâte de la marier, ce qui ne sera pas difficile! mais vu sa fortune... je suis obligé de lui chercher quelqu'un de riche... de très-riche!.. sans cela chacun me jetterait la pierre!

ALBERT, *vivement.* Mon ami, tu me parlais tout à l'heure. (*S'arrêtant.*) C'est-à-dire... tu as eu la bonté, à moi, ton ancien camarade... ton ami d'enfance... de me proposer...

MAXENCE. Mon aide... mon secours... je te suis tout dévoué... tu le sais!.. et déjà si tu l'avais voulu... mais tu m'as toujours semblé si désintéressé... si artiste...

ALBERT. Que veux-tu?.. le bonheur pour moi n'était pas là... et maintenant il me semble que si pour trouver la richesse il fallait me jeter dans un précipice... je n'hésiterais pas.

MAXENCE, *avec chaleur.* Je comprends cela!

ALBERT. Faire fortune promptement ou mourir... voilà ce qu'il me faut.

MAXENCE, *de même.* C'est comme moi!

ALBERT. Que dis-tu?

MAXENCE, *se reprenant.* Je dis que c'est bien... c'est ainsi qu'on arrive... Ecoute-moi! Il est question d'une nouvelle ligne de chemin de fer... en laquelle moi et quelques capitalistes nous avons espoir! j'ignore si nous serons préférés, car il y a plusieurs compagnies rivales... mais avant même l'adjudication, qui a lieu demain, on se dispute les actions ou plutôt les promesses d'actions.

ALBERT. Je ne comprends pas.

MAXENCE. C'est inutile. Qu'il te suffise de savoir que si nous l'emportons, ces actions... les nôtres... auront triplé leur valeur primitive.

ALBERT. Et si vous ne l'emportez pas?

MAXENCE. Rien de fait! chacun reprend son argent... nous aurons manqué à gagner.

ALBERT. Ainsi rien à perdre... rien à risquer...

MAXENCE. Qu'un immense bénéfice en cas de succès!.. et ces actions... elles sont dans mes mains... je puis t'en donner.

ALBERT. Quelle bonté! mais tu disais là tout à l'heure, que tu n'en avais plus?

MAXENCE. Il le faut bien... seul moyen de les faire monter... et d'en élever le prix!

ALBERT. Mais c'est un mensonge!

MAXENCE. D'où sors-tu donc?

ALBERT. Du bivouac!.. et il me semble que la délicatesse...

MAXENCE, *avec ironie.* Hein!.. tu n'as donc jamais été à la Bourse!.. Ce que tu appelles mensonge et

tromperie... c'est l'habileté, c'est le génie financier! c'est par là qu'on a des hôtels, que dis-je? des palais. Par là on acquiert estime et considération; par là on obtient des titres, des cordons, des... sois tranquille, tu peux accepter... tu ne risques rien que d'être salué et honoré!

ALBERT. Je t'avoue... qu'une telle manière de faire fortune... me répugnait un peu... mais puisque tu la trouves permise et loyale, toi, gentilhomme, j'accepte! qu'ai-je à faire?

MAXENCE. Rien! qu'à prendre cent... deux cents actions... à ton gré et à en payer d'avance la moitié, comme qui dirait... cent mille francs... à peu près!

ALBERT. Très-volontiers. Le seul embarras, c'est que cent louis de rente en terres... ne se vendent pas du jour au lendemain... et ces cent mille francs... tu seras obligé, mon cher ami, de me les avancer.

MAXENCE, *à part.* Diable!..

ALBERT. Pour toi millionnaire, une pareille somme n'est rien, je le sais... aussi je viens sans façon et sans scrupule, faire ce nouvel appel à ton amitié...

MAXENCE, *avec embarras.* Une telle confiance!.. j'en suis heureux... je te le jure...

ALBERT, *avec franchise.* Je l'ai pensé... car moi... à ta place... (*Le regardant.*) Eh! mais qu'as-tu donc? d'où vient ce trouble... ma demande serait-elle indiscrète... je la retire! si je l'ai hasardée... (*Avec émotion.*) c'est qu'il me semblait... que de bonnes terres... au soleil, en pleine Beauce... étaient des cautions suffisantes pour un camarade d'enfance... pour un ami... (*Avec indignation.*) Sans compter mon honneur... à moi!..

MAXENCE, *vivement.* Ah! n'achève pas! plutôt te dire la vérité tout entière que de te laisser une pareille pensée... ces cent mille francs que tu me demandes et qu'il y a cinq ans j'aurais été heureux, non pas de te prêter, mais de te donner... je ne les ai pas!

ALBERT. Toi!

MAXENCE. Silence! nul encore ne le sait! mais cette spéculation que j'entreprends avec tant d'ardeur est mon seul espoir de salut. Il s'agit pour moi, non pas de faire, mais de refaire ma position! Si je réussis, on ne se sera douté de rien; j'échappe à la ruine, à la misère!

ALBERT. Tu en serais là... toi, avec ta fortune...

MAXENCE. Eh! mon Dieu! cela va si vite, en cinq ans, à Paris, quand on est jeune et inoccupé!.. l'oisiveté est si coûteuse! c'est un si grand luxe!.. Pendant que tu faisais ton métier de soldat, moi je promenais en calèche mon ennui et mon cigare... tu te battais, je dépensais! tu versais ton sang, moi, mon or! et pour qui, grands dieux! que de folles nuits! que de jours plus insensés! que d'orgies! que de désordres! et quand on s'adresse, pour réparer une première brèche, au lansquenet ou à la spéculation, qui l'agrandissent encore...

ALBERT. Tu as joué...

MAXENCE. Comme tout le monde! ce n'est pas là le mal...

ALBERT. Et tu as perdu?

MAXENCE. C'est là ma faute!.. je la réparerai! en attendant, les terres, les châteaux que je tenais de mes ancêtres, j'ai tout engagé... en secret! et ce qui me reste... je le dois; mais jusqu'à présent, l'éclat de mon nom, la certitude de mes richesses... ont éloigné tous les soupçons... il est aisé, à un homme comme il faut, d'obtenir un grand crédit.

ALBERT. C'est-à-dire de tromper.

MAXENCE. Non,.. que je réussisse et tout sera payé, et je t'élèverai avec moi jusqu'à cette fortune...

ALBERT. A laquelle je renonce! elle coûte trop cher! si je l'ai désirée un instant... c'était dans un but que je reconnais maintenant impossible à atteindre! parlons seulement de toi! tu as donc beaucoup de créanciers?

MAXENCE. Mais oui... ce n'est pas le nombre qui m'inquiète... les petits, ceux qui ont besoin, se taisent et attendent... mais les grands... les riches... un surtout!.. un homme du grand monde qui, pour une centaine de mille francs, me tient dans sa dépendance, qui, seul maître de ma position, peut la révéler et me perdre! et pour m'en délivrer, à qui m'adresser? à ma sœur? impossible! elle est mineure; et d'ailleurs, son inflexible subrogé tuteur, M. César Desgaudets...

ALBERT, *vivement.* Desgaudets, dis-tu?

MAXENCE. Le plus avare des millionnaires.

ALBERT, *se fouillant.* Il me semble bien, sur la carte de tout à l'heure...

MAXENCE. Honnête homme du reste!.. et ma sœur que je ne pouvais garder avec moi, se trouve à merveille chez ce vieux et respectacle capitaliste... près de sa fille, Corinne Desgaudets, un bas-bleu, une dixième Muse!

ALBERT, *regardant la carte.* C'est bien cela... croirais-tu, mon ami, que ce matin, j'ai presque sauvé la vie à ce M. César Desgaudets,

MAXENCE. En vérité!

ALBERT. Et, dis-moi, si je lui demandais un service...

MAXENCE. Il te le refuserait. Il est si ladre, si avare, qu'il n'a pas d'état de maison, pas de voiture... il va à pied.

ALBERT. Je le sais bien!

MAXENCE. Il a, au fond de la Chaussée-d'Antin, un hôtel superbe qu'il laisse périr faute de réparations! Il se complaît au milieu des ruines, et il y a danger, pour les visiteurs, à franchir son escalier.

ALBERT. Bah! quand on a gravi les remparts de Constantine... je me risque...

MAXENCE. A tenter l'assaut?

ALBERT. Oui, mon ami!

MAXENCE. Attends, attends... nous irons ensemble! j'ai justement, ce matin, à parler d'affaires à M. Desgaudets... non pour mon compte, mais pour celui de la Compagnie; et toi?..

ALBERT. Moi, je vais lui demander cent mille francs!

MAXENCE, *d'un air effrayé.* Cent mille francs!.. pour toi?

ALBERT. Non, pour un ami!

MAXENCE. Comment?

ALBERT, *lui tendant la main.* Ne le devines-tu pas?

MAXENCE, *se jetant dans ses bras.* Ah! Albert!

ALBERT. Viens...

MAXENCE. Quoi! tu aurais l'audace d'affronter, pour moi, ce cœur dur, cet Arabe!..

ALBERT, *riant.* Les Arabes!.. j'y suis fait, tu le sais bien! Ce sera une razzia!.. Viens! viens! te dis-je! (*Il l'entraîne. — Ils sortent par la porte de la rue, à droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un appartement dans l'hôtel de Desgaudets. Porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIA, *à droite du spectateur, près d'un métier à broder, ne brodant pas, et regardant une lettre qu'elle tient à la main*; **CORINNE**, *à gauche, devant une table, et écrivant.*

ANTONIA, *lisant.* « Attends-moi ce matin, ma chère « sœur! nous avons à causer mariage, il se présente « un parti qui me convient fort et doit te plaire .. un « ami à moi! » (*S'interrompant avec joie.*) Est-il possible! (*Continuant.*) « Un grand seigneur! » (*A part, avec tristesse.*) O ciel! (*Continuant.*) « Qui, à tous ses « titres politiques et littéraires, joint celui de comte! » (*A part.*) Qui donc, mon Dieu? Serait-ce M. de Marignan... si assidu depuis quelque temps... Oh! non!.. (*Elle garde le silence et demeure pensive.*)

CORINNE, *de l'autre côté, à droite, écrivant.* « Mémoires secrets d'une jeune dame pour servir à l'Histoire de France du dix-neuvième siècle, chapitre XV. « Corinne Desgaudets commence à réfléchir et à comprendre la nécessité d'un établissement. Coup d'œil « rapide jeté autour d'elle! De tous les hommes de « lettres qui l'environnent, le comte de Marignan, « par sa position politique et ses soixante mille livres « de rentes, se trouve le seul qui ait touché son « cœur... »

ANTONIA, *à part.* Il est étonnant que mon frère n'ait pas parlé d'abord de ce projet d'union à M. Desgaudets, mon subrogé tuteur... (*Haut.*) Corinne, ton père est-il rentré?

CORINNE, *répondant sans lever la tête.* Pas encore!.. Qu'est-ce que tu fais donc là?

ANTONIA, *avec embarras, et cachant sa lettre.* Moi... je brode.

CORINNE, *avec dédain.* Ah! de la broderie!.. comme c'est femme!

ANTONIA. Et toi?

CORINNE. Moi! j'écris mes Mémoires.

ANTONIA. Tu ne fais que cela! et souvent deux ou trois heures par jour!

CORINNE. Cela me semble un devoir! quiconque a un peu marqué dans son siècle se doit à lui-même, et à ses contemporains, de léguer à l'avenir ce qu'il a vu, entendu, et surtout ce qu'il a senti.

ANTONIA. Cela me paraît bien du temps perdu.

CORINNE. Qu'oses-tu dire? les Mémoires secrets sont ce qu'il y a de plus précieux en littérature, et l'on ne saurait trop en composer! c'est comme qui dirait le daguerréotype de la pensée! et si tous les personnages célèbres avaient écrit les leurs!.. la vérité historique nous serait bien mieux connue!

ANTONIA. Tu crois?

CORINNE. C'est si intéressant de voir les grands hommes en déshabillé...

ANTONIA. Les grands hommes, soit... mais les femmes!..

CORINNE. Les femmes aussi!.. il y a un certain plaisir à se survivre! à livrer son portrait aux regards avides et curieux de nos petits neveux, et à poser encore dans la postérité!

ANTONIA. Tu trouves? cela me semble déjà si fatigant de poser, comme tu le fais, dans le monde actuel.

CORINNE. Une fatigue! dis donc un plaisir! Toi, tu ne chéris que la retraite, tu crains qu'on ne parle de toi, tu voudrais toujours te cacher.

ANTONIA. Et toi te montrer!

CORINNE. C'est vrai! ah! si j'avais ton nom et ta naissance, si j'étais surtout presque libre de mes actions, j'irais partout... on ne verrait que moi!..

ANTONIA. Eh! mais cela commence déjà!

CORINNE. Autant que je le peux!.. Mais avec un père qui ne veut pas me conduire dans le monde, qui ne veut pas recevoir, qui craint la moindre dépense... comment donner des bals, des soirées, des raouts... tout ce qui vous met en évidence! Je ne peux me permettre ici que des plaisirs littéraires.

ANTONIA. C'est moins cher!

CORINNE. Des réunions savantes, des lectures poétiques...

ANTONIA. Cela ne coûte que des verres d'eau sucrée.

CORINNE. Et des éloges, chacun en reçoit...

ANTONIA. Ou en apporte! et ne crains-tu pas, toi, femme, que cela ne prête un peu au ridicule?

CORINNE. Oui, autrefois... du temps de Molière on se moquait des femmes .. beaux esprits .. elles n'étaient alors que savantes; mais de nos jours... ennuyées d'entendre rire à leurs dépens, elles se sont faites journalistes; depuis ce moment les hommes de lettres ne rient plus!.. ils ont peur!

ANTONIA. En vérité?

CORINNE. Eh oui! car ils se prosternent tous devant la puissance du feuilleton. Grâce à cette revue européenne et toute-puissante, dans laquelle je daigne écrire, tu peux les voir ici... dans mon salon. . c'est à qui me fera la cour... et m'environnera d'hommages!.. tels ou tels qui estiment fort peu mes vers, en composent à ma louange qui ne sont pas meilleurs! ou font éclater, pour moi, dans leur prose, un enthousiasme que je leur rends... dans la mienne! Nous composons ensemble les anecdotes piquantes, les reparties spirituelles, que nous nous attribuons mutuellement; à tout propos, dans mes récits, j'ai soin de placer leur nom, à charge de revanche; c'est ainsi qu'on devient une puissance, un centre, un astre, autour duquel gravitent d'autres étoiles, planètes ignorées dont M. Leverrier lui-même ne pourrait dire le nom, et qui aspirent toutes à s'en faire un; or, c'est dans mon salon que s'élaborent les renommées littéraires, que se préparent les élections académiques! gloire et profit à mes amis, malheur à ceux qui n'en sont pas! nous élevons les uns, nous empêchons les autres d'arriver ; pour les premiers, mon journal est un piédestal, pour les autres, une barrière... c'est connu! et grâce à ce double système, je tiens chacun dans ma dépendance par la crainte et par l'espoir! (*A un domestique qui entre portant un paquet de brochures.*) Qu'est-ce?.. ah! des gazettes, des revues, des brochures... (*Prenant le paquet des mains du domestique qui sort, et en offrant à Antonia.*) En veux-tu?

ANTONIA. Non, vraiment! (*D'un air d'effroi.*) Comment! tu vas lire tout cela?

CORINNE. Certainement! il faut voir si l'on dit de moi du bien ou du mal, afin de rendre avec impartialité l'un et l'autre!

ANTONIA. Mais c'est un travail!

CORINNE. Plus encore! Beaumarchais a dit : La vie de l'homme de lettres est un combat!

ANTONIA. La femme de lettres est donc obligée d'être une Jeanne d'Arc!

CORINNE. A peu de chose près!

ANTONIA. C'est terrible!

CORINNE. Non pas que plusieurs ne s'en dispensent! mais moi! *(Jetant les yeux sur un journal qu'elle a ouvert.)* « *Nouvelles extérieures, Afrique française...* » peu m'importe?

ANTONIA, *se rapprochant d'elle.* Cela peut être intéressant!

CORINNE. Toi, qui n'y tenais pas? *(Lisant.)* « *Le mi-* « *nistre a reçu aujourd'hui des dépêches du maréchal,* « *apportées par M. Albert d'Angremont, capitaine aux* « *chasseurs d'Afrique.* »

ANTONIA, *à part.* O ciel! il est à Paris!

CORINNE, *se retournant.* Qu'est-ce donc?

ANTONIA. Rien!

CORINNE, *la regardant.* Ce trouble... cette émotion... il est évident que tu as quelque chose...

ANTONIA, *cherchant à sourire.* Moi!..

CORINNE. Je dois m'y connaître!.. on n'a pas écrit une demi-douzaine de romans, sans avoir quelques notions... en théorie du moins! et je n'ai jamais vu un article de journal produire sur toi un pareil effet... voyons? qui peut, dans ces trois lignes, t'intéresser aussi vivement! est-ce le maréchal ou le ministre? *(La regardant.)* Non? serait-ce par hasard le jeune capitaine? *(Voyant Antonia qui tressaille.)* Ah! tu le connais?..

ANTONIA, *cherchant à se remettre.* Je ne vois pas pourquoi je te le cacherais.

CORINNE. Tu me le cachais cependant! *(Vivement.)* Voyons! Dis-moi tout! je n'ai rien pour aujourd'hui, aucune anecdote! Cela fera un chapitre pour mes Mémoires... chapitre XVI, confidence d'Antonia, ma meilleure amie.

ANTONIA. Mais pas du tout... je ne te dirai rien, je n'ai rien à dire, ni à toi... ni... à la postérité... que cela ne regarde pas!

CORINNE. Si tu ne parles pas... j'arrangerai moi-même l'aventure... je la composerai... Il vaut mieux que tu me donnes les vrais détails.

ANTONIA. Il n'y en a pas! un pauvre jeune homme... sans fortune... mais plein d'honneur et de loyauté... un ami de mon frère... que ma tante aimait beaucoup!

CORINNE. C'est épidémique .. un mal de famille!

ANTONIA. Il y a du reste cinq ans qu'il est absent.

CORINNE. Raison de plus pour penser l'un à l'autre... à ton âge surtout!

ANTONIA. Lui! jamais un mot... jamais un regard n'a pu me faire supposer qu'il s'occupât de moi.

CORINNE. Je ne parle pas de lui... mais de toi!

ANTONIA. Moi!.. de pareilles idées ne me sont même pas permises... mon frère, de qui je dépends, a d'autres projets.

CORINNE. Des projets de mariage... et tu ne m'en parles pas?

ANTONIA. C'était si peu intéressant... Je ne tiens ni aux dignités .. ni aux grands seigneurs...

CORINNE. C'en est donc un?

ANTONIA. Eh oui!.. un homme titré... un comte!..

CORINNE, *vivement.* Comtesse! tu serais comtesse... es-tu heureuse! c'est là le rêve de ma vie!

ANTONIA. Toi! la fille des arts et de la poésie... toi! un artiste, une muse!..

CORINNE. Quand les muses sont comtesses ou marquises, cela n'en vaut que mieux. Moi, je n'aime que les distinctions, les titres, la haute société. Dans tous mes écrits, je ne parle jamais que de duchesses... que de princesses, mes amies intimes... que je n'ai jamais vues! C'est une si belle chose qu'un grand nom... et s'il faut te l'avouer, la seule idée qui empoisonne mes succès, le désespoir et le malheur de ma vie, c'est de m'appeler Corinne Desgaudets.

ANTONIA. Allons donc!

CORINNE. Desgaudets!.. Crois-tu que la gloire puisse jamais adopter ce nom là?

ANTONIA Pourquoi pas?

CORINNE. Desgaudets!

ANTONIA. Eh bien! pourquoi ne changes-tu pas ce nom contre celui d'un mari?..

CORINNE. Je ne demande pas mieux.

ANTONIA. Ton père est si riche... et il a pour toi tant d'affection...

CORINNE. Bien moins que pour sa caisse! Certainement nous vivons dans un siècle où il y a encore des amants de la gloire, mais mon père annonce hautement qu'il ne me donnera pas de dot, cela ne les encourage pas! Aussi les seuls partis qui se présentent pour moi ne sont que des littérateurs purs et simples... des gens qui écrivent...

ANTONIA. Eh bien!..

CORINNE. Fi donc!.. je n'estime que ceux qui font de la littérature, en grands seigneurs... dans leurs loisirs... quand ils ont le temps, et qui, grâce au ciel, ne l'ont jamais!.. quelque personnage haut placé, quelque illustration politique qui arrivera un jour au ministère et qui fera de l'histoire pendant que j'en écrirai!.. Vois donc quel avantage pour mes Mémoires!

ANTONIA. Eh bien! il faut te prononcer auprès de ton père!

CORINNE. C'est bien mon dessein... et à la première occasion...

ANTONIA. Elle ne tardera pas, car c'est lui! *(Les deux jeunes filles se tiennent à l'écart.)*

SCÈNE II.

ANTONIA, DESGAUDETS, CORINNE.

DESGAUDETS, *à part, entrant en rêvant.* Il ne faut jamais différer l'exécution des bonnes affaires, et j'ai voulu, avant de rentrer, prendre des renseignements positifs sur le neveu de mon ami d'Angremont. C'est décidément un excellent jeune homme que mon nouvel ami... Des talents, du cœur, de la franchise... trop peut-être, il se formera!.. De plus un petit patrimoine réel et assuré... cent louis de rentes en terres, et non pas en actions. Voilà une réunion de qualités bien rares par le temps qui court... et le plan que j'ai formé, pour lui, me sourit... *(Apercevant Antonia qui vient à lui.)* Ah! pardon, ma chère Antonia, je ne vous voyais pas...

ANTONIA. Je voudrais vous consulter, Monsieur, sur une lettre que mon frère vient de m'envoyer...

DESGAUDETS. Plus tard, ma chère pupille... si vous voulez bien le permettre... j'ai d'abord à traiter avec ma fille une question importante!..

ANTONIA. Et elle aussi!..

CORINNE, *qui s'est assise devant la table.* Oui, mon père...

DESGAUDETS. Cela se rencontre à merveille! *(Il reconduit Antonia jusqu'à la porte à droite. Pendant ce temps, Corinne, qui s'est assise près de la table à gauche, écrit sur le livre de ses Mémoires.)*

CORINNE, *écrivant.* « Chapitre XVII, entrevue de Co-

« rinne avec son père. Éloquence et caractère qu'elle « déploie. Convaincu par la force de ses arguments, « M. Desgaudets est obligé de céder et de la marier à « celui qu'elle aime! »

SCÈNE III.

DESGAUDETS, CORINNE.

DESGAUDETS, *qui vient de reconduire Antonia, s'approche de Corinne qui écrit toujours.* Je te dérange!.. tu composes.

CORINNE, *se levant.* Non, mon père... quelques mots... qui plus tard serviront de jalons dans ma vie.

DESGAUDETS. Tu as donc bien peur de rien en perdre?

CORINNE. Je n'en ai déjà que trop perdu, et de mes plus beaux jours, j'ose le dire...

DESGAUDETS. Comment cela? Je n'ai jamais contrarié en rien tes idées ni tes goûts. Certes, j'aurais mieux aimé que tu eusses une aiguille, qu'une plume à la main! cela me faisait peine de voir souvent ton doigt et surtout ta robe tachée d'encre... mais c'était ta fantaisie... m'y suis-je opposé? non. J'aurais mieux aimé ne recevoir chez moi que de bonnes gens, et mon salon est le rendez-vous de tous les orgueils, de tous les ressentiments littéraires... tous amis qui se détestent; tempéraments poétiques et bilieux, que le succès d'autrui rend malades, que l'envie dévore, et qui volontiers deviendraient borgnes, pour rendre un rival aveugle. Voilà comme ils entendent les lumières... C'est là ton entourage et ta cour... Cela te convient? y trouverais-je à redire? non! car avant tout j'ai voulu que tu fusses heureuse! et le bonheur, selon toi... c'est la liberté!

CORINNE. Non, mon père!

DESGAUDETS. Tu me l'as dit cent fois.

CORINNE. Non, mon père!

DESGAUDETS. Je l'ai lu dans tous tes vers!

CORINNE. Ce n'est pas une raison. Il y a d'autres bonheurs encore, et c'est à ce sujet que j'ai désiré avoir, avec vous, un entretien sérieux!

DESGAUDETS. Je t'écoute!

CORINNE. J'ai vingt-deux ans, mon père!

DESGAUDETS. Tu crois?

CORINNE. Je l'écrivais encore hier dans mes Mémoires!

DESGAUDETS. Si tout y est de la même exactitude!..

CORINNE, *avec aigreur.* Je vous répète, mon père, que j'ai vingt-deux ans.

DESGAUDETS. Soit! je le veux bien!.. convenons-en... voilà tout. C'est convenu!

CORINNE, *avec force.* Je les ai!

DESGAUDETS, *de même.* Oui, certes!

CORINNE. Et vous ne songez pas à me marier?

DESGAUDETS. Si vraiment. Mais tu refuses tous les partis.

CORINNE. Il ne s'en présente point de convenable!

DESGAUDETS. C'est ta faute!

CORINNE. C'est la vôtre! Pourquoi dites-vous, partout, que vous ne me donnerez pas de dot!

DESGAUDETS. Parce que telle est mon intention! A quoi sert d'avoir dans sa famille une merveille, une muse, une Sapho... s'il me faut prosaïquement donner cent mille écus à un gendre, pour qu'il consente à prendre mon illustre fille? Il aurait donc son talent, son immense talent pour rien et par-dessus le marché. Est-ce que, poétiquement parlant, cette idée seule ne t'indigne pas?

CORINNE. Ce qui m'indigne, mon père, ce sont les prétextes que je vous vois prendre pour vous cacher à vous-même la vérité! Ce qui m'indigne, mon père, c'est cette soif de fortune qui vous porte à thésauriser sans cesse!

DESGAUDETS. Moi!

CORINNE. Oui, possesseur de plusieurs millions, il vous est plus doux de contempler votre or, que de voir le bonheur de votre fille, et si jusqu'ici le respect m'a fermé la bouche, ne croyez pas que depuis longtemps je n'ai pas souffert de votre... de votre...

DESGAUDETS, *voyant qu'elle s'arrête.* Achève... et dis comme tout le monde... de mon avarice, n'est-ce pas? J'espérais, avec toi du moins, ne pas être obligé de me justifier; mais puisque tu m'y forces, apprends donc un secret que tous ignorent... que toi seule connaîtras, et que je te défie de révéler... ce sera ta punition!

CORINNE, *interdite.* Que voulez-vous dire?

DESGAUDETS. Assieds-toi là. Nous étions deux frères, Alexandre et César Desgaudets. Nous avions, jeunes encore, un fort joli patrimoine, cinq ou six mille livres de rentes. Moi, garçon, je trouvais que c'était assez. Alexandre, mon frère aîné, n'était pas de cet avis. Il était ambitieux; il pensait qu'on ne pouvait jamais arriver ni trop vite ni trop haut; qu'il fallait, pour exister, une fortune de prince. Tu vois qu'il avait devancé son siècle, et qu'il était digne de vivre dans celui-ci. Il m'embrassa et partit pour Chandernagor ou Calcutta, que sais-je? pour faire sauter la Compagnie des Indes et devenir rajah, pour le moins; la vérité est que je n'entendis plus parler de lui. Quant à moi, qui aimais le repos, le bien-être, le confortable, je menai la vie de garçon et de rentier la plus heureuse, m'accordant, jusque dans leurs dernières limites, toutes les jouissances que peuvent donner six mille livres de rentes! il y en a beaucoup, même pour un sage! Ce fut là mon bon temps! Par malheur, l'amour vint tout gâter. J'épousai une femme sans fortune... et bientôt nos charges augmentèrent, car nous eûmes d'abord une fille, Corinne Desgaudets, ici présente, puis d'autres enfants que j'ai perdus..... puis ta pauvre mère toujours souffrante et malade. Il y a de cela plus de vingt-huit ans. (*Voyant Corinne qui fait un geste, et s'interrompant.*) Non, vingt-deux!.. c'est convenu! Depuis ce temps je m'habituai à économiser, non pour moi, mais pour vous; ce bien-être intérieur, ce confortable que j'aimais tant, j'y renonçai, avec peine, je l'avoue; mais je me disais: J'en serai récompensé par l'estime du monde et de mes amis. Erreur!.. garçon, l'on m'accueillait; père de famille, chacun me ferma sa porte!

CORINNE. Ah! c'est indigne!

DESGAUDETS. D'accord! mais le monde est ainsi fait. C'est depuis ce jour-là, mon enfant, que je suis devenu philosophe! philosophe pratique du plus haut étage... et dans ma mansarde, oubliant et oublié, bien des années s'écoulèrent ainsi, lorsqu'un matin, des journaux allemands annoncent qu'Alexandre Desgaudets, qui avait fait une fortune immense, vient de mourir au fond de la Hongrie, laissant un héritage de trois millions... Les journaux de Paris le répètent, et chacun se dit: Mais j'ai connu autrefois César Desgaudets, son frère... quel bon vivant! quel aimable jeune homme! et quel cœur dévoué... quel excellent père de famille! — C'était mon ami intime. — Et à moi aussi! — Savez-vous ce qu'il est devenu? — Non vraiment. — Ni moi! — Ni moi! — Je parais, en ce

moment, descendant de ma mansarde! ceux qui ne me regardaient plus me reconnaissent. Les poignées de mains, les invitations, les dîners m'accablent de tous côtés... J'avais retrouvé mon confortable et tous mes amis d'autrefois! que dis-je? cent fois plus encore! Comme dans toutes les restaurations, ils avaient germé et pullulé pendant l'interrègne. Et le crédit que l'on m'accordait déjà, et le salut fraternel des grands capitalistes!.. et le sourire des jolies femmes!.. je me laissai faire. J'acceptais toutes les amitiés sans me laisser éblouir, et tous les dîners sans me laisser enivrer... je t'ai dit que j'étais devenu philosophe. Et abandonnant pour quelques mois ma nouvelle cour, je me rendis en Hongrie, pour liquider l'héritage de mon frère Alexandre.

CORINNE. Les trois millions...

DESGAUDETS. Oui, mon enfant; mais, hélas...

CORINNE. Il n'avait pas trois millions?

DESGAUDETS. Si vraiment... à peu près. Mais en payant les legs particuliers, qui étaient considérables, les dettes, qui l'étaient encore plus, et surtout les droits de succession dus au gouvernement autrichien, car il en coûte très-cher pour mourir en Autriche, je vis bientôt, moi qui me connais en affaires, qu'il ne resterait à peu près rien au légataire universel.

CORINNE. Rien! grand Dieu!

DESGAUDETS. Que cet hôtel à Paris... petit hôtel charmant... que mon frère avait fait acheter, de loin, dans l'intention d'y finir ses jours; mais qu'il n'avait jamais habité, et qui, à peine achevé, demandait des réparations... de grosses réparations!..

CORINNE. C'est vrai!

DESGAUDETS. Ce qui eût absorbé mes six mille livres de rentes. Le vendre dans ce quartier éloigné, et dans l'état où il est, ajoutait peu à ma fortune, trahissait à tous les yeux ma véritable position, et me livrait de nouveau, aux dédains ou à l'indifférence de l'amitié. Je regardai autour de moi, et je me dis: Dans ce siècle, où la vérité est passée de mode et où personne n'en fait usage, pourquoi m'en servirais-je? qui m'oblige à la dire? s'ils veulent absolument que je sois héritier de trois millions, je ne suis pas forcé de les éclairer, encore moins de leur raconter mes affaires de famille. Aussi, à mon retour, je gardai un silence absolu. Je m'installai dans cet hôtel, où je repris le train de vie que je menais dans ma mansarde. Je ne changeai rien à mes anciennes habitudes d'économie, qu'aujourd'hui ils appellent tous de l'avarice.

CORINNE. O ciel!

DESGAUDETS. A commencer par ma fille! mais, qu'en est-il résulté? moi économe... on daignait à peine me regarder... moi avare, chacun me salue. Quand j'avais une vertu, on s'éloignait de moi... je me suis doté d'un vice... et partout l'on m'honore!.. (*Il se lève.*)

CORINNE, *se levant aussi.* Eh! qu'y gagnez-vous, de grâce?

DESGAUDETS. Ce que j'y gagne!.. c'est qu'en ce siècle, où il y a si peu d'amis, j'en rencontre à chaque pas!.. c'est qu'on me choie, c'est qu'on me caresse, c'est qu'on m'invite! pas une fête, pas une soirée où je n'assiste! je vais partout et ne reçois jamais... c'est tout simple... je suis avare!!! ce que j'y gagne!.. c'est que, fréquentant les gens du grand monde, je puis, sans qu'on s'en étonne, me priver de toilettes élégantes, de chevaux, d'équipages, de cadeaux au jour de l'an, et d'étrennes aux petits enfants. Je puis refuser les billets de loterie des dames, leurs billets de concerts, et leurs listes de souscriptions... je suis avare!!! grâce à ce titre protecteur et aux privilèges qui en dépendent, j'ai déjà, vivant bien et ne dépensant rien, presque doublé mon petit capital, pour toi, ingrate, pour toi seule!

CORINNE. Ah! mon père!..

DESGAUDETS. Mais de là aux millions que tu espérais il y a loin encore! voilà pourquoi je cherchais et cherche toujours un gendre raisonnable! voilà pourquoi je publie partout que je ne donne pas de dot... c'est un puff comme un autre, excepté qu'il est vrai, car moi je ne veux tromper personne! et cependant cette fortune qu'on me suppose peut devenir un jour réelle... en partie du moins!

CORINNE, *avec joie.* Que dites-vous?

DESGAUDETS. Écoute-moi, mon enfant; de nos jours, il faut être riche, pour faire fortune. Or, me croyant riche, chacun vient me proposer les moyens de le devenir plus encore! c'est à qui m'offrira d'excellentes affaires, d'immenses bénéfices, dont je ne prends que ce que mes capitaux me permettent d'accepter, et ma modération passe, auprès des uns, pour l'avarice qui craint de perdre, auprès des autres, pour l'opulence rassasiée qui dédaigne de gagner. Dans ce moment encore, deux ou trois Compagnies rivales se disputent le crédit et l'appui de mon nom... et maintenant que tu connais la prétendue avarice de ton père!.. silence, car si on savait qu'elle est usurpée et que j'ai osé prendre un défaut que je n'avais pas...

CORINNE. Le monde serait sans pitié!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *puis* MAXENCE ET ALBERT.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le vicomte de La Roche-Bernard.

DESGAUDETS. Qu'il soit le bienvenu!

LE DOMESTIQUE. Et monsieur le capitaine Albert d'Angremont.

CORINNE, *à part.* La passion d'Antonia... (*Haut.*) Quelle rencontre!..

DESGAUDETS. Tu le connais?

CORINNE. Non, mais je suis enchantée de le voir.

DESGAUDETS. Et moi aussi!.. (*Lui montrant Albert qui paraît en ce moment avec Maxence.*) Comment le trouves-tu?

CORINNE. Très-bien!..

DESGAUDETS. Tant mieux!

CORINNE, *à part.* Très-bien... pour un Africain!.. ce sera pour mes Mémoires une page originale. Un portrait chaud et coloré où l'on sentira le soleil d'Afrique! (*Pendant ce temps, Maxence et Albert, qui sont descendus au bord du théâtre, saluent Desgaudets et sa fille.*)

ALBERT. Je n'ai pas perdu de temps, Monsieur, pour profiter de la permission que vous m'aviez donnée... et venant pour mon plaisir, j'ai rencontré mon ami Maxence!

MAXENCE. Qui venait pour affaires. Vous savez, Monsieur, que le comte de Marignan, moi, et plusieurs riches capitalistes, nous sollicitons une nouvelle ligne de chemin de fer, et dans le cas où nous l'obtiendrions, nous voulons vous prier d'accepter la présidence du conseil d'administration.

DESGAUDETS. Il faudrait pour cela être actionnaire, et je ne le suis pas!

MAXENCE. Eh bien! jetez là-dedans, comme moi, quatre ou cinq cent mille francs! c'est facile!

DESGAUDETS. Parlez pour vous, monsieur le vicomte, dont la fortune est brillante et assurée... mais moi, c'est différent!

MAXENCE. Allons donc!.. vous qui êtes trois ou quatre fois millionnaire!

DESGAUDETS. C'est ce qui vous trompe!.. je suis bien loin... mais très-loin d'être aussi riche qu'on le croit.

MAXENCE, *bas, à Albert*. Le vieil avare!

DESGAUDETS. Et chacun, je vous le jure, s'abuse à ce sujet... vous tout le premier!

MAXENCE. Vous voulez rire! mais nous tenons tellement à vous avoir à la tête du conseil d'administration, que je viens, au nom de nos actionnaires et au mien, vous prier de vouloir bien accepter, en cas de succès, une promesse de cinquante actions gratuites et rémunératoires, comme on dit! (*Voyant Desgaudets qui veut parler.*) Je compte tellement sur vous, que j'ai presque promis votre consentement.

DESGAUDETS. J'aurais mauvaise grâce à vous faire manquer à votre parole, et dès que vous le voulez tous...

MAXENCE. A la bonne heure!.. j'ai là les coupons! je n'ai qu'à les signer... Pendant ce temps, mon ami Albert... aurait, je crois, à vous parler.

DESGAUDETS, *riant*. Et moi aussi. (*Bas, à Corinne.*) Laisse-nous.

CORINNE. Pourquoi cela?

DESGAUDETS. Je te le dirai plus tard. Laisse-nous!

CORINNE. C'est singulier!

MAXENCE. Veuillez en même temps, Mademoiselle, dire à ma sœur Antonia que je l'attends.

CORINNE. Oui, Monsieur... (*A part.*) Je vais la prévenir que le jeune capitaine est ici... Surprise... reconnaissance...

DESGAUDETS, *avec impatience*. Eh bien! Corinne...

CORINNE. Je m'en vais, mon père, je m'en vais... (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

DESGAUDETS, ALBERT, MAXENCE, *à la table à gauche et écrivant*.

DESGAUDETS Eh bien! mon jeune ami!

ALBERT. Eh bien! Monsieur, vous m'avez montré ce matin une telle bienveillance... que je ne crains pas de m'adresser à vous... pour un service...

DESGAUDETS. Un service! vous m'avez donné l'exemple!.. et si cela dépend de moi...

ALBERT. J'ai quelques terres dans la Beauce...

DESGAUDETS. Je le sais!.. je suis allé aux informations.

ALBERT. On a dû vous dire alors que mon patrimoine valait à peu près cent mille francs!

DESGAUDETS. Pour le moins!..

ALBERT. Prêtez-les-moi?

DESGAUDETS. A vous!

ALBERT. J'aurais pu m'adresser à un notaire... mais il me faut cette somme, aujourd'hui, à l'instant. Voilà pourquoi je vous la demande.

DESGAUDETS. Je croyais vous avoir dit ce matin, qu'en fait d'affaires, il fallait se défier de tout le monde.

ALBERT. Cet argent n'est pas pour moi!

DESGAUDETS. Raison de plus... se ruiner pour son compte, passe encore! mais pour un autre, c'est absurde!

ALBERT. Quand c'est pour un ami...

DESGAUDETS, *haussant les épaules*. Un ami!.. allons donc...

ALBERT. Qu'osez-vous dire?

DESGAUDETS, *montrant Maxence*. Interrogez monsieur le vicomte?.. il vous dira comme moi ce que c'est, dans ce temps-ci, qu'un ami qui demande de l'argent?

ALBERT. Quand c'est un homme de naissance... un gentilhomme...

DESGAUDETS, *effrayé*. Un gentilhomme, dites-vous. des gentilshommes, de nos jours!

ALBERT. Oui, Monsieur!

DESGAUDETS. C'est donc la bourse ou la vie qu'on vous demande?

ALBERT. Par exemple!

MAXENCE, *avec colère*. Comment?

ALBERT. Celui-là, Monsieur, est un vrai gentilhomme; enfin, un honnête homme!

DESGAUDETS. Ah! c'est différent! voilà maintenant les gens de qualité!

ALBERT. Et si je vous le nommais...

DESGAUDETS. Qui donc?

ALBERT, *s'arrêtant sur un geste de Maxence*. Mais cela m'est défendu!

DESGAUDETS, *avec ironie*. Ah! je comprends!.. par égard pour sa noble famille!

MAXENCE, *lui remettant les actions*. Monsieur...

DESGAUDETS, *prenant les actions qu'il serre dans sa poche et s'adressant à Albert*. Monsieur, on a dû vous dire que j'étais avare!.. la vérité est que je tiens à bien placer mon argent, et tout en refusant l'affaire dont vous me parlez, je veux vous en proposer une autre où nous serons associés.

ALBERT. Que dites-vous?

DESGAUDETS. Vous venez de voir ma fille! ma fille unique... Je vous l'offre en mariage.

MAXENCE, *étonné*. Ah! bah! vous, Monsieur?..

DESGAUDETS. Moi!..

ALBERT, *de même*. A moi, Monsieur!

DESGAUDETS, *vivement*. Permettez, permettez... je ne lui donne pas de dot... je me hâte de vous en prévenir. Je ferai quelque chose cependant... de mon vivant, et après moi elle aura... autant que vous, pour le moins.

MAXENCE. Je le crois bien... et c'est superbe!.. Vous êtes, mon cher Desgaudets, d'une originalité... vous mériteriez d'être Anglais!

DESGAUDETS, *à Albert*. Eh bien! qu'en dites-vous?

ALBERT, *avec émotion*. Vous me voyez... si surpris... si étourdi d'une générosité pareille, que je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance, je ne le puis que par ma franchise... par ma loyauté même, qui me défend, Monsieur, d'accepter l'honneur que vous voulez me faire!

MAXENCE. Y penses-tu?

DESGAUDETS. Comment cela?

ALBERT. Pour me rendre digne d'un si noble procédé, il faudrait promettre à mademoiselle votre fille un dévouement absolu... un amour enfin... que je n'ai pas... et que j'éprouve pour une autre!

MAXENCE. Allons donc!

DESGAUDETS. Vous êtes amoureux?

ALBERT. Sans qu'aucun espoir me soit permis, ni possible! mais donner sa foi, quand le cœur et la pensée sont ailleurs, cela ne me semble pas d'un honnête homme... Je m'en rapporte à vous-même, Monsieur... qu'en pensez-vous?

DESGAUDETS. Que vous êtes un absurde et digne jeune

homme! votre refus même me prouve que j'avais bien choisi mon gendre.

ALBERT. Vous ne m'en voulez pas?

DESGAUDETS. C'est à moi de vous demander excuse, car d'avance, et persuadé que vous accepteriez, j'avais vu, chemin faisant, quelques amis, entre autres, Duperron, un chef de bureau au ministère...

ALBERT. Et pourquoi?

DESGAUDETS. Les apostilles ne coûtent rien à nous autres avares! je vous avais recommandé... comme on recommande un gendre... avec chaleur! et si vous m'en croyez, ne les détrompez pas, du moins pendant quelques jours...

ALBERT, *étonné*. Comment, Monsieur?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; ANTONIA, *entrant vivement et avec émotion par la porte du fond*.

ANTONIA, *à Maxence*. On m'a dit, mon frère, que vous étiez ici.

ALBERT, *à part*. Antonia!..

ANTONIA, *à part*. M. Albert!.. (*Ils se saluent. A Desgaudets.*) Et voici M. le comte de Marignan qui vient d'entrer dans votre cabinet où il vous attend, m'a-t-il dit, pour une importante affaire!..

DESGAUDETS. Je vais le recevoir. (*A Albert.*) Vous, mon jeune ami, passez au plus tôt chez notre chef de bureau, il est bon que vous causiez avec lui!

ALBERT. Pourrais-je lui parler de madame de Saint-Avold... de la veuve de mon général?

DESGAUDETS. Certainement; moi, de mon côté, je vais en toucher quelques mots à M. de Marignan, qui est plus puissant que moi, car il est lié intimement avec le secrétaire général.

ALBERT. Ah! vous voulez m'accabler, Monsieur.

DESGAUDETS. Non! mais vous prouver que je n'ai pas de rancune... adieu! (*Il sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

ANTONIA, ALBERT, MAXENCE.

MAXENCE, *courant vivement à Albert*. Ah çà!.. maintenant qu'il n'est plus là, expliquons-nous? Ce que tu viens de faire et de dire a-t-il le sens commun?

ANTONIA. Qu'est-ce donc?

MAXENCE. Je m'en rapporte à ma sœur elle-même! qui est de bon conseil. Ce vieil avare... ce grippe-sous millionnaire, Desgaudets, en un mot, dans un moment non lucide, dans un accès de fièvre au cerveau, lui propose à lui, officier sans fortune, sa fille en mariage!

ANTONIA. Est-il possible!

MAXENCE. Tu es comme moi, tu n'en peux revenir! le fait te semble fabuleux, et voilà qui l'est plus encore... Albert refuse...

ANTONIA. Vous, Monsieur!

ALBERT, *avec trouble*. Oui, Mademoiselle... chacun a ses idées... je ne tiens pas aux richesses... qu'en aurais-je fait?

MAXENCE. Il fallait toujours accepter... sinon pour toi... du moins pour tes amis... en revanche, nous t'aurions guéri de ta passion!..

ANTONIA, *avec curiosité*. Une passion...

MAXENCE. Autre absurdité! à laquelle il sacrifie un avenir superbe!

ANTONIA. Et sans doute... monsieur Albert est payé de retour?

ALBERT, *vivement*. Non, Mademoiselle... et je n'ai jamais pensé que ce fût possible.

MAXENCE. Quelque bégueule!.. quelque prude... quelque dévote...

ANTONIA. Vous la connaissez donc... mon frère?

MAXENCE. Pas du tout... il n'a jamais voulu me la nommer... ce qui est déjà mauvais signe. Lorsque j'aimais quelqu'un qui en valait la peine... tout le monde le savait... dans ces cas-là... il faut de la franchise... (*Passant à la table à gauche reprendre ses papiers et son portefeuille.*) et il en aura peut-être plus avec toi.

ANTONIA, *s'approchant d'Albert qui vient de se jeter dans un fauteuil, à droite*. Si ma bonne vieille tante était là... vous lui diriez tout, j'en suis sûre!

ALBERT. Peut-être!

ANTONIA, *s'asseyant près de lui*. Eh bien, Monsieur, ne puis-je la remplacer?.. et si mes conseils... si mon amitié... déjà ancienne... a sur vous encore quelque pouvoir...

MAXENCE, *d'un ton brusque*. Eh oui!.. dis à ma sœur... ce qui en est... elle ne te trahira pas... nomme-lui la personne pour qui tu te meurs d'amour?

ANTONIA. Oui, Monsieur, parlez... Quelle est-elle?

ALBERT, *après un instant d'hésitation, et à voix basse*. Vous!

ANTONIA, *se levant vivement*. O ciel!

MAXENCE, *se retournant de la table à droite*. Eh bien! la connais-tu?

ANTONIA, *vivement*. Non!.. il refuse. Il n'a voulu rien dire!

MAXENCE. Tant pis pour lui!

ANTONIA, *avec émotion*. Mais nous retenons ici monsieur Albert... qui est attendu chez un chef de bureau... il y va de ses intérêts.

ALBERT, *vivement*. Ah! qu'importe?

ANTONIA. Non vraiment!.. il ne faut pas les négliger...

MAXENCE. Certainement.

ANTONIA, *timidement*. Demain, monsieur Albert... et si mon frère le permet...

MAXENCE. Comment donc?

ANTONIA. J'aurai à vous parler.

ALBERT, *avec émotion*. Est-il possible!

MAXENCE, *riant*. Pour lui dire ce que tu penses de sa conduite.

ANTONIA, *avec bonté*. Oui, mon frère... (*A Albert, qu'elle regarde avec tendresse.*) Adieu, monsieur Albert... (*Lui tendant de loin la main.*) A demain!

ALBERT, *la regardant avec expression et espoir*. A demain!.. (*Il sort en faisant un geste de bonheur.*)

SCÈNE VIII.

ANTONIA, MAXENCE.

MAXENCE, *gaiement*. Ah! nous voilà seuls, parlons raison!.. cela m'arrive rarement... mais quand une fois j'y suis .. (*A demi-voix.*) Tu as reçu ma lettre?

ANTONIA, *sortant de sa rêverie*. C'est vrai!.. je n'y pensais plus.

MAXENCE, *gaiement*. Pour toi qui me sermones sans cesse et qui es toujours pour les partis raisonnables... je ne pouvais mieux choisir! (*En confidence.*) Il est ici!

ANTONIA, *étonnée*. Comment?

MAXENCE. Certain de mon aveu il vient (*Montrant*

l'appartement à gauche du spectateur.) demander celui de ton subrogé tuteur, puis le tien.

ANTONIA, *vivement*. Quoi!.. M. de Marignan!

MAXENCE, *déclamant*. C'est toi qui l'as nommé! (*Avec chaleur.*) Jeunesse, fortune, réputation... il jouit d'une estime universelle!..

ANTONIA, *froidement*. Universelle!.. oui. Les hommes de lettres l'admirent comme un profond politique, et les hommes d'Etat le reconnaissent pour un grand littérateur; dans le monde, je l'ai toujours trouvé froid, sec et poli, occupé d'une seule chose, de l'effet qu'il produisait, et d'une seule personne...

MAXENCE. De toi!

ANTONIA, *souriant*. Non, de lui, pour qui il professe une préférence marquée et un amour exclusif! Du reste, sa présence ne me cause aucune peine, ni son absence aucun regret; son mérite me laisse l'usage de toute ma raison et me permet de vous dire, mon frère, que ce n'est pas là l'époux que je choisirais!

MAXENCE, *riant d'un air embarrassé*. Ah!.. ah!.. de sorte que tu ne partages pas mon enthousiasme?

ANTONIA. Nullement.

MAXENCE, *de même*. Et que s'il vient, tout à l'heure, pour savoir la réponse...

ANTONIA. Vous le prierez de ne pas me la demander.

MAXENCE, *de même*. Comme tu voudras... Après tout, les inclinations sont libres... et quant à mes engagements envers lui... des hypothèques, des lettres de change et autres titres exigibles, ne t'effraie pas!.. il n'en sera ni plus ni moins!.. si je réussis un jour... tout sera payé... c'est aisé! si je ne réussis pas, ce sera bien plus facile encore; la liquidation ne sera pas longue...

ANTONIA, *l'observant avec inquiétude*. Que voulez-vous dire?

MAXENCE, *avec une gaieté forcée*. Vois-tu, ma chère sœur, je ne connais l'existence que d'une seule manière, somptueuse et opulente, c'est-à-dire heureuse et considérée; mais quand on n'a pas quatre-vingt à cent mille francs à dépenser par an, on est bien près du ridicule, et c'est ce que je ne supporterai jamais. Il faut bien vivre ou ne plus s'en mêler... c'est mon système!

ANTONIA. Vous ne parlez pas sérieusement... car enfin vous êtes un galant homme, un homme d'honneur!

MAXENCE, *gaiement*. Eh bien! je le prouve!.. et si je me tue...

ANTONIA, *à part*. O ciel!.. (*Avec émotion.*) En se tuant, mon frère, on ne paie pas ses dettes; on prouve seulement qu'on n'a ni l'énergie, ni le courage de les acquitter!

MAXENCE, *avec dépit*. Antonia!..

ANTONIA, *vivement*. Je sais que beaucoup de jeunes gens professent votre système; ils le trouvent facile, commode et héroïque!.. moi, qui ne m'y connais pas, je trouve tout uniment que c'est lâche!.. (*Voyant Maxence qui fait un geste de colère.*) Oui, Maxence, je ne suis qu'une femme, mais pour sauver votre honneur, le nôtre, pour conserver notre nom pur et intact, rien ne me coûterait, je serais prête à tous les sacrifices... et vous qui êtes un homme... qui êtes jeune, qui avez des talents, de l'esprit, de l'éducation, vous n'auriez pas la force de travailler pour refaire votre fortune, pour reconquérir l'estime et la considération... (*Avec indignation.*) Ah! non, non, ne me dites pas cela, mon frère!

MAXENCE, *avec impatience*. Travailler!.. travailler!.. certainement c'est très-beau!.. en théorie!.. mais pour regagner sa fortune, autrement que par un coup de dé, il faut du temps! et mes créanciers ne m'en laisseront pas!

ANTONIA, *avec émotion*. Eh bien!.. ne devez-vous pas demain, du moins vous me l'avez dit, recevoir chez notre notaire le prix de la terre de Jumièges qui a été vendue plus d'un million, et qui nous appartient en commun?

MAXENCE, *avec embarras*. Oui, sans doute... mais, grâce aux emprunts et aux hypothèques, ma part est entièrement absorbée!

ANTONIA. La mienne ne l'est pas!.. prenez-la, mon frère, et le reste de mes biens s'il le faut! payez M. de Marignan, payez tous vos créanciers, et vivez! (*Avec force.*) Vivez... ne fût-ce que pour faire oublier votre vie passée!

MAXENCE. C'est impossible!.. c'est absurde!.. tu ne peux, tu ne dois disposer de rien.

ANTONIA. Si je le veux cependant!

MAXENCE. Les lois s'y opposent! et moi avant tout, moi ton tuteur!.. Passe pour ruiner ses créanciers, mais sa sœur!.. Décidément mon moyen vaut mieux et j'y reviens.

ANTONIA. N'est-il donc point d'autres ressources?

MAXENCE. Aucune.

ANTONIA. Des amis?

MAXENCE. Des amis!.. m'en préserve le ciel! c'est un ami qui me tient en son pouvoir! c'est un ami qui, dès demain, dès aujourd'hui, s'il le veut, peut, dans sa vengeance, disposer de ma liberté!

ANTONIA. M. de Marignan... ô ciel!

MAXENCE, *riant avec ironie*. Oui! oui! des huissiers, des recors! à moi! un vicomte, un gentilhomme! Souffrir que dans le beau monde on me raille, et que plus encore... on me plaigne!.. Non, non, je ne leur donnerai pas ce plaisir, j'y suis, parbleu! bien résolu.

ANTONIA, *avec effroi*. Grand Dieu!

SCÈNE IX.

CORINNE, *sortant de l'appartement à droite*; ANTONIA, MAXENCE.

MAXENCE, *gaiement*. Eh! la charmante Corinne!.. (*Haut, à Antonia.*) Tu es donc la maîtresse de refuser ou d'accepter la main de M. de Marignan...

CORINNE. Comment! sa main?

MAXENCE, *de même*. Cela te regarde! et quelle que soit ta décision, je me charge de la lui annoncer.....

ANTONIA, *effrayée*. Mon frère!..

MAXENCE. Et pour le reste, que cela ne t'inquiète pas, car, vrai!.. cela n'en vaut pas la peine! (*Il sort par la porte à gauche.*)

ANTONIA, *hors d'elle-même*. Et c'est moi qui serais cause!..

CORINNE, *lui prenant la main*. De quoi donc?

ANTONIA, *dégageant sa main*. Laisse-moi!

CORINNE. Que veux-tu faire?

ANTONIA. Accepter! (*Elle s'élance dans l'appartement à gauche, sur les pas de son frère, et disparaît.*)

SCÈNE X.

CORINNE, *seule, poussant un cri*. Accepter! M. de Marignan qui veut l'épouser... Je n'en puis revenir encore! (*Montrant Antonia qui vient de disparaître.*) Et elle aussi, qui veut devenir comtesse!.. c'est indigne...

car enfin elle ne l'aime pas, elle en aime un autre, elle en est convenue tantôt avec moi!.. et sacrifier à l'ambition l'amour et l'amitié... Ce ne sera pas... Je suis là, je m'y opposerai... Je la donnerai, malgré elle, à celui qu'elle aime! (*Allant à la table à droite, et posant la main sur ses Mémoires.*) « Chapitre XVIII. Comment « Corinne finit par unir Albert et Antonia. (*Prenant le cahier à la main et s'avançant au bord du théâtre.*) « Et comment elle se vengea du perfide comte... en « l'épousant! » (*Elle sort par la porte à droite, en emportant le manuscrit.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESGAUDETS, *sortant de la porte à gauche;* ALBERT, *entrant par le fond.*

DESGAUDETS. Vous, mon jeune ami... chez moi... et de si bon matin!

ALBERT, *regardant autour de lui.* Je n'ai pas pu dormir de la nuit.

DESGAUDETS. Et pourquoi donc, s'il vous plait?

ALBERT. Un espoir... un rêve... auquel je ne peux croire, et dont je n'oserais parler à personne au monde... et puis... une chose qui vous contrariera sans doute, et que je me hâte de vous apprendre, pour que vous ne m'en vouliez pas. Depuis hier, je rencontre une foule de gens qui me tendent la main et m'accablent de prévenances : « J'espère que la for« tune ne vous fera pas oublier vos amis, me disent« ils... » et ils me complimentent, en me saluant du nom de votre gendre! J'ai beau répondre que l'on me flatte d'un honneur qui n'est pas, ils prennent ma franchise pour de la discrétion, et semblent refuser de me croire!

DESGAUDETS. Le peu de mots que j'ai dits hier à mon ami le chef de bureau, aura sans doute causé cette erreur, qui vous prouvera l'excellence de mon système... à savoir : que tel petit mensonge innocent aura souvent rapporté beaucoup plus qu'une grosse vérité... Et si vous en doutez encore, je vous avouerai que l'on m'a prévenu ce matin, et en confidence, que mon gendre le capitaine allait être nommé chef d'escadron!

ALBERT. Moi!

DESGAUDETS. Avancement mérité!

ALBERT. Qui cependant n'est accordé qu'à votre gendre, quand depuis longtemps il aurait dû l'être, à moi, à ma conduite, à mes blessures!.. Et une telle injustice...

DESGAUDETS. N'allez-vous pas vous en fâcher, et réclamer?

ALBERT. Oui, sans doute!

DESGAUDETS. Eh! acceptez toujours!.. n'importe à quel titre!

ALBERT. Et si l'on m'accuse un jour de n'avoir obtenu ce grade que par l'intrigue et la faveur.

DESGAUDETS, *haussant les épaules.* Une pareille calomnie!..

ALBERT. Eh! mon Dieu... il s'en répand souvent de si absurdes... Votre ami le chef de bureau, que j'ai rencontré et qui est discret, car il ne m'a pas parlé de moi, m'a appris que la femme de mon pauvre général, madame de Saint-Avold, allait voir sa pension augmentée, à la sollicitation d'un grand seigneur; et, en effet, vous m'aviez promis hier, de faire recommander par M. de Marignan, une pétition...

DESGAUDETS. Qu'il a apostillée de sa main, et que j'ai portée moi-même à son ami, le secrétaire général.

ALBERT. Eh bien! Monsieur, on a ajouté, avec un sourire malin : « Il paraît que ce grand seigneur protége madame de Saint-Avold d'une manière toute particulière, et qu'il lui porte même, en secret, l'intérêt le plus vif... — Ce n'est pas! me suis-je écrié : qui a pu vous dire une pareille imposture? — Le premier commis, qui le tenait du secrétaire général lui-même!» Vous comprenez qu'à l'instant j'ai couru dans les bureaux...

DESGAUDETS, *effrayé.* Ah! mon Dieu!

ALBERT. Chez le premier commis... chez le secrétaire général, rétablissant les faits et la vérité... leur disant que madame de Saint-Avold avait cinquante-cinq ans... leur prouvant que M. de Marignan ne la connaissait même pas et ne l'avait jamais vue...

DESGAUDETS. Vous avez fait ce coup-là?

ALBERT. Oui, Monsieur..... j'ai justifié cette pauvre femme!

DESGAUDETS. Et vous lui avez ôté sa pension!

ALBERT. Moi!.. comment cela?

DESGAUDETS. M. de Marignan, qui tient à se faire des amis, apostille toutes les pétitions qu'on lui présente, sans les lire, c'est connu au ministère, et pour donner à celle-là un caractère distinctif, un cachet particulier qui attirât sur elle l'attention et l'intérêt... j'avais glissé à l'oreille du secrétaire général quelques mots... accompagnés d'un sourire... de ces mots qu'on peut interpréter et amplifier... à volonté!

ALBERT, *avec colère.* Mais vous avez donc la manie... la rage des... amplifications?

DESGAUDETS, *froidement.* C'est mon système! le seul pour arriver. Aussi, vous le voyez... j'avais réussi... tandis que vous! Je ne m'étonne plus maintenant de cette lettre à laquelle je ne comprenais rien... (*Lui donnant une lettre.*) Vous pouvez l'expliquer!

ALBERT, *la regardant d'un air troublé.* C'est de madame de Saint-Avold... et elle vous est adressée!.. (*Lisant.*) « Monsieur, j'apprends par un employé du « ministère, et je ne sais comment vous en remercier, « que vous aviez, sans me connaître, parlé en ma fa« veur. On allait m'accorder le supplément de pension « que vous aviez demandé pour moi, lorsque quel« qu'un... (je ne puis encore le croire) M. Albert d'An« gremont, que mon mari a comblé de bontés, est « venu détruire l'effet de vos soins. Je ne sais ce qu'il « a pu dire *contre nous*, dans les bureaux, mais toute « la bonne volonté qu'on nous témoignait s'est éva« nouie, et devant un procédé aussi indigne... devant « une ingratitude pareille... » (*N'achevant pas la lettre.*) Ah! c'est à confondre!.. c'est moi qu'on accuse... et c'est vous qu'on remercie...

DESGAUDETS. Vous le voyez!

ALBERT. Moi qui chéris la mémoire du général... Moi qui défendais l'honneur de sa veuve... courons du moins la détromper!

DESGAUDETS, *le retenant.* Attendez donc! j'ai une invitation à vous transmettre de la part de M. de Marignan et de la mienne.

ALBERT. A moi!..

DESGAUDETS. Comme ami de Maxence et de sa famille, vous êtes prié d'assister au contrat qui se signe

aujourd'hui chez moi... ainsi qu'au dîner et à la soirée que nous donne chez lui M. de Marignan.

ALBERT. Un contrat ce matin... un dîner ce soir... et pourquoi donc?

DESGAUDETS. Pour le mariage d'Antonia, ma pupille!

ALBERT. O ciel! et avec qui?

DESGAUDETS. Avec M. de Marignan... c'est décidé depuis hier soir... et je suis encore à me demander comment elle y a consenti!.. (*Regardant Albert qui chancelle et s'appuie sur un fauteuil.*) Eh bien! qu'avez-vous donc?

ALBERT. Rien, Monsieur... je vous jure.

DESGAUDETS. Mais si, vraiment!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE, *sortant de l'appartement à droite, tenant à la main le cahier de ses Mémoires qu'elle lit.*

DESGAUDETS, *l'apercevant et courant à elle.* Notre jeune officier qui se trouve mal... (*Corinne jette son cahier sur le guéridon à droite.*) pendant que nous causions tranquillement du mariage d'Antonia.

CORINNE, *regardant Albert qui vient de se jeter dans un fauteuil à gauche près de la table, appuyant sa tête dans ses mains.* Je crois bien!.. il l'aime... il l'adore...

DESGAUDETS. C'était là sa passion... pauvre jeune homme!

CORINNE, *qui s'est approchée d'Albert.* Monsieur, Monsieur, qu'avez-vous?

ALBERT, *se retournant vers elle.* Merci! merci! ce n'est rien!..

CORINNE, *vivement.* Non, cela ne se passera pas ainsi... car on vous aime, j'en suis sûre!

ALBERT, *se levant vivement.* Que dites-vous?

DESGAUDETS, *à part.* Le voilà revenu!

CORINNE. Elle me l'avait avoué... à moi-même! et bien plus, ce comte de Marignan qu'elle épouse... elle ne peut le souffrir!

ALBERT, *avec joie.* Est-il possible!

DESGAUDETS. Et pourquoi alors?..

CORINNE, *avec chaleur.* C'est un mystère inexplicable... que j'expliquerai. Une péripétie, un roman, une intrigue!.. Je suis chez moi, dans mon centre... et dussé-je me compromettre...

DESGAUDETS, *cherchant à la modérer.* Ma fille!..

CORINNE. Voilà comme je suis.

ALBERT, *à Corinne.* O cœur trop généreux!.. loin de m'en vouloir du bonheur que j'ai refusé et me connaissant à peine, vous m'offrez l'ami ié d'une sœur!.. Ah! quoi qu'en dise monsieur votre père, il y a encore des âmes nobles et désintéressées!

CORINNE, *avec exaltation.* Oui! parmi nous seulement! dans les arts et dans la poésie!.. O sainte amitié! inspire-moi! donne-moi les moyens de punir ce traître... ce Marignan... que je déteste autant que je l'aimais!

DESGAUDETS, *étonné.* Toi! (*A part.*) O sainte amitié... je te comprends maintenant!

CORINNE, *de même.* Oui, mon père, oui! je me croyais tellement sûre d'être comtesse! depuis six mois il m'accablait de déclarations en vers que j'ai reçues... que j'ai lues!

DESGAUDETS. Que tu as lues?

CORINNE. Toutes!

DESGAUDETS, *avec compassion.* Ma pauvre fille! comment aussi vas-tu croire à des vers?.. Toi qui en fais!.. ne sais-tu pas que la divine poésie est l'ennemie née de la vérité... c'est le puff... descendu de l'Olympe!

CORINNE. Pourquoi alors me tromper? pourquoi me faire la cour?

DESGAUDETS. Ce n'est pas à toi qu'il la faisait! mais à tes articles dont il a peur! aux immortels, tes amis, dont il a besoin et qu'il trouve réunis dans ton salon!

CORINNE. S'il en est ainsi, ma vengeance ne se fera pas attendre, et déjà, dans la revue qui paraît ce matin, j'ai déchiré avec délices et impartialité cette réputation qu'il nous doit! Mais ce n'est rien encore, j'empêcherai son mariage.

DESGAUDETS, *secouant la tête.* Prends garde... prends garde!.. Il est bien haut placé.

CORINNE. Ce sont ceux-là qui ont le plus peur... de tomber! que je sache seulement par quelle ruse il a fasciné et séduit Antonia...

DESGAUDETS. La voici!.. cela me regarde!

SCÈNE III.

ALBERT, *qui pendant la dernière moitié de la scène précédente s'est jeté dans un fauteuil à gauche, en proie à ses réflexions ;* ANTONIA, *sortant de la porte du fond ;* CORINNE, DESGAUDETS, *à l'écart.*

ANTONIA, *qui est entrée en rêvant, aperçoit Albert qui se lève à sa vue.* Monsieur Albert!.. vous ici!

ALBERT. Vous m'aviez dit hier : Venez!

ANTONIA. C'est vrai!.. mais j'étais loin alors de penser... (*Apercevant Desgaudets qui s'avance.*) Ah!.. monsieur Desgaudets...

DESGAUDETS. Dont la présence ne doit pas vous effrayer, mon enfant. Je suis de droit votre défenseur, parlez! il en est temps encore! et s'il est vrai que ce mariage ait lieu contre votre gré...

ANTONIA. Non, Monsieur, j'y ai consenti de moi-même, j'ai accepté pour mari M. de Marignan...

DESGAUDETS. On prétend cependant que ce n'est peut-être pas lui que vous auriez choisi...

ANTONIA. C'est possible!..

DESGAUDETS. On ajoute même que vous l'aimez très-peu.

ANTONIA, *baissant les yeux avec embarras.* Monsieur...

CORINNE, *qui s'est avancée.* Oui, oui... elle me l'a dit!

ANTONIA, *d'un air suppliant.* Corinne!..

CORINNE. C'est bien... c'est comme moi!

ANTONIA. N'importe? il a reçu ma promesse, je la tiendrai.

DESGAUDETS. Permettez, mon enfant! dès que ce n'est pas pour lui, ni pour votre agrément que vous l'épousez, je dois en conclure que c'est dans l'intérêt d'un autre... c'est évident!

ANTONIA, *avec embarras.* Monsieur...

DESGAUDETS. Je suis comme vous! je ne dis pas tout ce que je sais, et volontiers j'aime mieux me taire que parler, mais j'observe et devine souvent! votre frère, par exemple!..

ANTONIA, *vivement.* Qu'osez-vous dire?

DESGAUDETS. Cette opulence factice qui abuse tous les yeux, n'a pu tromper les miens!.. Ses biens sont engagés... ne craignez rien, je parle devant des amis! Il doit beaucoup, entre autres à M. de Marignan... peut-être lui doit-il même plus encore que je ne crois... Vous tressaillez!

ANTONIA. Moi!.. Monsieur!..

DESGAUDETS, *qui lui a pris la main.* Je l'ai vu!

ANTONIA, *avec émotion.* Eh bien... quand il serait

vrai... quand je serais décidée à tout... pour sauver l'avenir ou les jours de mon frère...

DESGAUDETS, *secouant la tête.* Ses jours!.. ses jours!.. écoutez-moi : j'ai connu bien des jeunes gens à la mode, des lions! des beaux! qui n'avaient d'autre mérite qu'un riche patrimoine... je ne parle pas de votre frère!.. ces dissipateurs philosophes menaient joyeuse vie, en s'écriant : « Courte et bonne, après « moi la fin du monde!.. Je mangerai ma fortune!.. « et puis je me tuerai... » (*Froidement.*) Ils la mangeaient et ne se tuaient pas!

ANTONIA, *à part.* O ciel!

DESGAUDETS. Au contraire! philosophes d'une autre école... ils vivaient!.. ils se résignaient à vivre... aux dépens des autres. (*Vivement.*) Je ne dis pas cela pour votre frère, mais c'étaient les oncles, les grands parents, les mères surtout, les mères et les sœurs qu'ils exploitaient de préférence; le puff de famille!! « Il y va de mon honneur et de ma vie... si demain... « si dans une heure, je n'ai pas quinze, vingt mille « francs, » plus ou moins, selon la sensibilité des parents... « Vous ne me verrez plus!.. j'ai là mes « pistolets.. ils sont chargés... » (*A demi-voix et froidement à Antonia.*) Ils ne le sont jamais! mais on l'ignore, on s'émeut, on tremble... et l'on se sacrifie!!... c'est ce que nous appelons le puff du désespoir!.. Adieu, mon enfant, je vous laisse y réfléchir, moi je vais à la Bourse! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ALBERT, ANTONIA, CORINNE.

ANTONIA, *à part.* S'il était vrai!.. une telle indignité...

CORINNE, *s'approchant d'elle.* Eh bien!.. tu as entendu mon père...

ANTONIA, *vivement.* Non, ce n'est pas possible!.... tout me l'atteste, et d'ailleurs, je me suis engagée de moi-même, j'ai donné librement ma parole à M. de Marignan .. et à moins qu'il ne me la rende...

CORINNE. Quoi!.. si la rupture venait de lui...

ALBERT, *vivement et voyant le geste affirmatif d'Antonia.* Je n'en demande pas davantage.

ANTONIA, *effrayée.* O ciel! que voulez-vous faire?

ALBERT. Ce soir vous serez libre ou je ne serai pas témoin de votre mariage... car sa vie ou la mienne...

ANTONIA, *hors d'elle-même.* Et moi je vous défends un éclat qui nous perdrait. Il faut que, sans se brouiller avec mon frère, M. de Marignan renonce de lui-même...

CORINNE. A ce mariage?

ALBERT. C'est impossible!

CORINNE. Et pourquoi donc?.. il s'agit de chercher... de trouver, c'est de l'imagination..... cela me regarde...

ALBERT, *vivement.* Et vous espérez inventer...

CORINNE. Certainement!

ALBERT. Un moyen neuf?

CORINNE. Non pas! le neuf est dangereux... mais avec du commun on est toujours sûr de réussir! et si je connais M. de Marignan, de toutes tes vertus, celle en qui il a le plus de confiance, c'est ta dot... et si l'on pouvait lui inspirer le moindre doute sur cette vertu-là...

ALBERT Est-ce que cela se peut!

ANTONIA. Avec lui qui est si adroit!

CORINNE. Sans cela, où serait le mérite?.. mais sois bien persuadée que si tu avais, j'ignore comment, le bonheur de perdre tout ou partie du million qui rehausse tes charmes... les idées de M. de Marignan se trouveraient soudain modifiées... ou changées; c'est de tous les temps... c'est le dénoûment des *Femmes savantes*, cela me va à moi... femme de lettres!

ANTONIA. Par malheur, M. de Marignan n'est pas un trissotin.

CORINNE. Extérieurement, non. La forme change! Les trissotins de nos jours ont plus de savoir-faire, plus de tenue, plus d'importance... ils sont eligibles, ou mieux encore!.. mais c'est la même famille... cela ne nous regarde pas .. je ne songe qu'à mon plan!.. laissez-moi tous deux!.. (*A Albert.*) D'ailleurs... je vous verrai ce soir... à ce dîner... (*A Antonia.*) où il est invité.

ALBERT. Et que je refuse.

CORINNE. Non, vraiment...

ANTONIA. Elle a raison... Je vous prie, Monsieur, de ne rien faire... qui puisse donner à penser ou attirer l'attention...

CORINNE, *à demi-voix.* Oui oui... et puis elle désire que vous y veniez, vous le voyez bien?

ALBERT, *vivement.* Ah! s'il est vrai!

CORINNE, *lui montrant Antonia qui baisse les yeux.* C'est sûr... partez!

ALBERT. Et la veuve de mon général... Ah! vous me feriez tout oublier ..

CORINNE, *saluant de la main Antonia qui sort par la porte a gauche et Albert qui sort par le fond.* Adieu! adieu!..

SCÈNE V.

CORINNE, *s'asseyant devant la table à droite avec agitation.* Que de choses... que d'événements!.. c'est à peine si je pourrai y suffire... (*Ecrivant.*) Chapitre XIX. (*S'arrêtant.*) C'est égal... c'est du mouvement, de l'intrigue, de la vengeance... quel bonheur!.. Chapitre XIX... où en étais-je? (*Ecrivant.*) Et mon libraire qui vient ce matin... et ma toilette de ce soir... Je veux être belle... je veux qu'ils m'admirent tous... car ce perfide... ce n'est pas assez de le torturer de toutes les manières... il faut encore qu'il me regrette... (*Elle écrit rapidement et avec émotion.*)

SCÈNE VI.

CORINNE, *à la table à droite, écrivant,* M. LE COMTE DE MARIGNAN, *entrant rapidement par la porte du fond.*

LE COMTE, *pâle, et un numéro de revue à la main.* Ah! je saurai ce que cela signifie...

CORINNE, *l'apercevant et à part.* C'est lui! (*Posant sa plume et se retournant vers M. de Marignan d'un air gracieux.*) Ne me trompé-je pas? est-ce bien vous, monsieur le comte et de si bonne heure?

LE COMTE, *avec agitation.* Oui, Madame... oui, c'est moi qui, indigné, froissé et le cœur ulcéré, vien vous demander s'il faut croire encore à l'amitié... ou si elle n'est qu'un vain mot et une amère deception.

CORINNE, *se levant.* Je vous adresserais la même demande, monsieur le comte!

LE COMTE. A moi?..

CORINNE. A vous qui depuis six mois prodiguez, soit en prose, soit en vers, les protestations de l'amitié... la plus tendre... pour ne pas dire plus... à une jeune fille confiante à un cœur aimant, à une imagination

exaltée, facile à égarer... qui s'enflammant au feu des arts et du génie. . a pu se tromper de flambeau... et lorsque dans le sentier nouveau qui s'ouvre sous ses pas... elle compte... elle a le droit de compter sur le bras... (je ne dis pas sur la main d'un guide et d'un ami) elle apprend qu'il s'enchaîne à une autre..... sans consulter, sans même prévenir celle dont il a décoloré l'existence... Après un pareil procédé, à qui se fier, monsieur le comte, et à quoi peut-on croire encore .. si ce n'est à l'athéisme du cœur et au néant de tous les sentiments.

LE COMTE. Eh! Madame... il s'agit bien de cet étalage de sensibilité... quand, sans attendre, sans permettre même... qu'on s'explique et qu'on se justifie... on laisse attaquer et déchirer ceux qu'on devrait défendre.

CORINNE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Que je reçois à l'instant un numéro de cette revue, à laquelle vous travaillez, cette revue si répandue et si redoutable, où vous exercez la plus haute influence... et comment oserait-on y insérer contre moi un article pareil à celui-ci... si vous ne l'aviez toléré ou peut-être vous-même commandé...

CORINNE. Vous vous trompez, Monsieur...

LE COMTE, *vivement*. Est-il vrai?

CORINNE, *froidement*. Je l'ai composé moi-même!

LE COMTE. Quoi... ces railleries amères... ces outrages jetés non-seulement sur mon ouvrage... mais sur moi-même... sur mon caractère...

CORINNE. Que voulez-vous? je vous aimais tant!

LE COMTE. M'attaquer dans mes talents politiques et littéraires... changer pour moi la trompette de la renommée en celle du charlatan, me peindre comme faux, avide... intéressé... faisant de la gloire métier et marchandise...

CORINNE. Je vous aimais tant!

LE COMTE, *avec impatience*. Mais tous ceux qui ne m'aiment pas vont répéter ces injures, et comment les ferez-vous accorder avec les éloges dont hier encore vous m'accabliez, dans le même journal... grâce, esprit, sensibilité! noblesse d'âme... sublime caractère...

CORINNE. Eh! savais-je moi-même ce que je disais... je vous aimais tant!

LE COMTE, *avec colère*. Eh! Madame...

CORINNE. Et puis nos pensées de la veille... sont-elles toujours celles du lendemain... Vous-même, Monsieur... n'abandonnez-vous pas aujourd'hui l'idole que vous encensiez hier!

LE COMTE. Je ne l'outrage pas du moins; je ne la renverse pas de l'autel pour la fouler aux pieds; et mon adoration, pour elle, que dis-je, mon fanatisme, survit à tout autre sentiment!.. car l'amour passe, mais le talent reste!.. Le génie est impérissable!.. il est impérissable, le génie!.. (*A part.*) Et la flatter encore!.. moi qui exècre les bas-bleus... moi qui les ai toujours détestés! (*Haut.*) Ecoutez-moi, Corinne!..

CORINNE, *qui s'est assise à droite*. Vous allez me tromper...

LE COMTE. Non. Vous connaîtrez l'erreur qui m'a égaré! et moi aussi je vous ai aimée... vous, la fille des arts et de la poésie; mais croyant que cette âme pure, céleste, éthérée, ne tenait point aux choses d'ici-bas... mon amour était un culte, une religion, je vous adorais comme on adore la Divinité, la muse chaste et sainte, que j'aurais cru offenser par des transports humains... et persuadé que vous ne vouliez être aimée qu'ainsi...

CORINNE, *se levant*. Eh! qui vous l'a dit, Monsieur?

LE COMTE. Ah! si je l'avais su! si j'avais soupçonné que cette âme divine ne dédaignait pas une ardeur terrestre...

CORINNE, *vivement*. Vraiment?

LE COMTE. Nous étions nés l'un pour l'autre! tout semblait nous réunir, mêmes goûts... même âge... (*Se troublant.*) et il est trop tard!

CORINNE. Pourquoi donc?

LE COMTE. Des engagements sacrés... avec un ami!

CORINNE. Mais ces engagements... quels sont-ils, expliquez-vous?

LE COMTE, *avec embarras*. Pour mon malheur, je ne le puis!

CORINNE. Qui vous en empêche?.. parlez, répondez!..

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur Bouvard!

LE COMTE, *vivement*. Mon libraire!.. qui me demande!

LE DOMESTIQUE. Non, c'est à Mademoiselle qu'il désire parler.

LE COMTE, *vivement*. Raison de plus! ce bon Bouvard... que je ne le prive pas de l'honneur qu'il attend.

CORINNE, *avec un dépit concentré*. Ah! il vous tarde déjà... de me quitter.

LE COMTE, *vivement*. Non!.. non... je reste... j'attends votre père... pour ce fatal contrat... pour ce bonheur auquel je me résigne, tout en espérant encore quelques obstacles.

CORINNE, *avec amertume*. Qui ne vous manqueront pas, monsieur le comte.

LE COMTE, *levant les yeux avec mélancolie et sensibilité*. Plût au ciel! mais tout semble m'abandonner, et je vous le demande à vous-même, que me restera-t-il maintenant?

CORINNE. Moi, Monsieur, moi, dis-je... et ma plume!.. ah! vous ne connaissez pas celle qui vous aimait tant! elle peut vous détester, monsieur le comte, elle peut vous haïr... mais vous abandonner!.. jamais!.. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, *seul*.

« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. »

J'avais espéré la désarmer, et je vois que flatter ou adorer ces femmes-là, est, pour un homme de lettres, un système de dupe. Il y aurait plus de profit à faire comme tout le monde... à les détester franchement et sur-le-champ; car si vous cessez un instant de les aduler, si vous les blessez dans leurs vanités, dans leurs prétentions... dans leurs amours... l'Olympe se change en enfer et la muse qui était votre alliée vous déclare la guerre! bien plus, elle vous fait des ennemis mortels de tous ses adorateurs, de tous ses amants... c'est à n'en plus finir!.. Il est évident que ce salon, ce cénacle académique où se tiennent les élections préparatoires, va voter en masse contre moi... et c'est demain l'élection!.. et la revue de mademoiselle Corinne Desgaudets ne perdra pas une occasion de saper, de renverser ma réputation littéraire et politique; les mieux établies tiennent à si peu de chose! et chaque jour... (*S'approchant de la table.*) Que vois-je? mon nom! sur ce cahier... encore un article contre moi... (*Lisant.*) « *Mémoires secrets.*

Chapitre XIX. *Désespoir et vengeance de Corinne. Moyens de rompre le mariage du comte! qui ne tient qu'à la fortune d'Antonia. Voir si l'on ne pourrait pas, comme dans les* Femmes savantes, *lui persuader qu'elle est ruinée...»* (*S'interrompant.*) En vérité!.. «*S'entendre avec le frère et la sœur qui n'osent rompre ouvertement, mais qui désirent cette rupture... et alors...*» On en est resté là... n'importe? cette fois du moins, les *Mémoires secrets* auront appris quelque chose!.. Ah! l'on trame ici des complots... me voilà prévenu! et c'est à moi, à mon tour, par quelque contre-mine, quelque contre-puff.... (*Voyant s'ouvrir la porte à gauche.*) C'est Antonia... quelle agitation... quel trouble... dans ses traits... est-ce la scène qui commence... Attention!

SCÈNE VIII.

ANTONIA, LE COMTE.

ANTONIA. Ah! c'est vous, monsieur le comte... je suis d'une inquiétude...

LE COMTE. Et pourquoi donc, Mademoiselle?

ANTONIA. Avez-vous vu mon frère, ce matin?

LE COMTE. Je n'ai pas eu cet honneur.

ANTONIA. M. Bouvard votre libraire et celui de Corinne... vient de nous dire... qu'il l'avait rencontré... il y a quelques heures... place Vendôme, au moment où il sortait de chez notre notaire... il avait l'air si préoccupé... si agité... qu'à peine a-t-il vu et entendu M. Bouvard, qui l'avait abordé et qui lui parlait... il était pâle, disait-il, les traits en désordre...

LE COMTE. En vérité!

ANTONIA. Et ce n'est rien encore... je reçois tout à l'heure seulement une lettre qu'il m'avait écrite avant de sortir de chez lui... un billet à peine lisible... où il me prévient qu'il ne pourra venir ce matin... m'embrasser comme il me l'avait promis... qu'il est possible même... qu'il ne soit pas libre... pour la signature du contrat... et qu'alors... il ne faudrait pas l'attendre!

LE COMTE, *à part.* Décidément le complot est là...

ANTONIA. Voilà ce qui m'inquiète, Monsieur! voilà pourquoi je m'adresse à vous! savez-vous ce que cela signifie... vous doutez-vous de ce qui peut retenir Maxence?..

LE COMTE. Moi, Mademoiselle!..

ANTONIA. On vient... serait-ce lui?.. non, mon subrogé tuteur!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDETS, *entrant par le fond, pâle et en désordre.*

ANTONIA. Ah! mon Dieu... comme il est pâle!

LE COMTE, *à part.* Est-ce que le vieil avare en serait aussi? le père de Corinne... c'est tout simple!

DESGAUDETS, *troublé.* Je suis heureux, ma chère Antonia, de vous trouver avec monsieur le comte... et de vous trouver seuls...

ANTONIA. Et pourquoi donc?..d'où vient ce trouble... et qu'avez-vous?

DESGAUDETS. Moi!.. je n'ai rien!

ANTONIA. Un mot seulement!.. ce que je vous disais ce matin... mon frère?

DESGAUDETS, *faisant le geste de porter un pistolet à son front.* Lui! allons donc!.. soyez tranquille!

ANTONIA, *respirant.* Ah! je respire!

DESGAUDETS, *à part.* C'est bien autre chose, et le difficile est de la préparer... peu à peu... et avec adresse...

LE COMTE, *qui n'a pas cessé de le regarder.* Il cherche... ses mots... c'est évident! (*Froidement.*) Voyons-le venir?

DESGAUDETS, *souriant avec embarras.* Je suis passé tantôt à la Bourse... où les passions s'agitent! Le volcan est en ébullition, et c'est beau comme l'enfer du Dante. Toutes les combinaisons sont déjouées... celle d'abord, monsieur le comte, pour laquelle vous m'aviez fait offrir des promesses d'actions... qui deviennent nulles!

LE COMTE. Je le savais depuis ce matin... impossible de soumissionner à ce taux-là... ce n'est plus de l'audace... c'est de la folie...

DESGAUDETS, *de même.* C'est ce qu'il paraît...

LE COMTE. Aussi toutes les Compagnies se retirent d'un commun accord, c'est convenu... et faute de soumissionnaires... il faudra bien qu'on abaisse le prix.

DESGAUDETS. Il est évident que c'était le parti le plus sage... mais il y a des gens... si téméraires!.. j'en connais un... entre autres... un imprudent.. une tête folle!.. désespéré de renoncer à cette affaire .. ou il voyait une fortune assurée... car, même aux conditions imposées... il trouvait la spéculation magnifique... il m'avait même prié, comme dans la première combinaison, d'accepter une cinquantaine d'actions gratuites.

ANTONIA, *avec impatience.* Enfin...

DESGAUDETS. Enfin... c'était un coup de dés... et il est joueur!

ANTONIA. O ciel!

DESGAUDETS. Et avec quelques capitalistes... peu connus, mais aussi téméraires que lui... il a couru soumissionner hardiment en son nom!..

LE COMTE, *avec ironie.* Eh bien... ils se ruineront... voilà tout!

DESGAUDETS. Certainement! mais avant de soumissionner... il faut déposer un cautionnement...

LE COMTE. De plusieurs millions... payables sur-le-champ!

DESGAUDETS. C'était, pour sa part, cinq ou six cent mille francs comptant, qu'il n'avait pas... mais l'insensé... le malheureux... venait de les recevoir chez son notaire...

LE COMTE, *à part.* Je commence à comprendre...

DESGAUDETS. C'était en partie la dot de sa sœur!

LE COMTE, *à part.* Nous y voici!

ANTONIA, *à Desgaudets.* Achevez?

DESGAUDETS. Se croyant certain du succès... il a versé cette somme...

LE COMTE, *de même.* A merveille!..

ANTONIA, *vivement et avec effroi.* Eh bien .. est-ce qu'une autre que sa sœur a le droit de se plaindre ou de réclamer...

DESGAUDETS. Non, sans doute!

ANTONIA, *avec chaleur.* Alors qu'importe?

DESGAUDETS, *vivement.* Il importe... que ces valeurs qu'on devait s'arracher sont déjà descendues au-dessous du cours, que l'opération est manquée, et que le cautionnement, ou plutôt la dot de sa sœur est perdue.

ANTONIA, *avec joie.* N'est-ce que cela?

LE COMTE, *à part.* De mieux en mieux!

ANTONIA, *vivement, à Desgaudets.* S'il en est ainsi, je ne sais rien, je n'ai rien appris... que tout reste entre nous.

DESGAUDETS. Comment ?

ANTONIA. C'est à moi, c'est mon bien... et si je le donne à mon frère...

DESGAUDETS. Un pareil sacrifice!

ANTONIA. J'y gagne encore!..

DESGAUDETS, *la pressant dans ses bras.* Ah! ma chère enfant!

LE COMTE, *à part, les regardant dans les bras l'un de l'autre.* Bien joué!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE ET ALBERT, *entrant par la porte du fond, puis* BOUVARD *derrière eux.*

CORINNE, *bas, à Albert qui lui donne la main.* Allons! n'allez-vous pas vous effrayer... parce que le notaire est là. Rassurez-vous? cela ne prouve rien encore.

DESGAUDETS, *à sa fille.* Qu'est-ce donc?

CORINNE. Monsieur le notaire.

DESGAUDETS, *vivement et comme se rappelant.* C'est vrai!..

LE COMTE. Le notaire!.. (*A part.*) à mon tour!

DESGAUDETS. C'est l'heure où nous l'avions prié de venir; mais en ce moment...

CORINNE ET ALBERT, *avec joie.* O ciel!

DESGAUDETS, *regardant Antonia et le comte.* Je pense... que sa présence serait inutile.

LE COMTE. Et pourquoi donc?.. veuillez, mon cher Bouvard, le prier d'entrer!

DESGAUDETS. Comment?

ANTONIA, *d'un air gracieux.* C'est juste! pour lui faire nos excuses de l'avoir dérangé. (*S'approchant du comte.*) Je comprends, monsieur le comte, qu'après un tel désastre... il est impossible de donner suite à nos projets d'union...

CORINNE, *à Albert.* Que dit-elle?..

ANTONIA. Et l'honneur même me fait un devoir de vous rendre votre parole.

ALBERT, *bas, à Corinne.* O bonheur! (*Pendant les phrases précédentes Bouvard est rentré avec le notaire.*)

LE COMTE, *passant au milieu du théâtre.* Messieurs, un événement imprevu, un malheur de famille, dont les details seraient superflus et sur lequel je garde le silence, un malheur, dis-je, vient de frapper ma belle et noble fiancee... J'apprends par M. Desgaudets, le subrogé tuteur, que sa pupille vient de perdre une partie de sa fortune...

CORRINNE, *bas, à son père, avec joie.* Ruinée!.. bravo; Antonia vous avait raconté mon plan...

DESGAUDETS, *de même.* Mais du tout...

CORINNE, *de même.* Alors, c'est donc de vous-même!

DESGAUDETS, *étonné.* Quoi donc?

CORINNE, *avec approbation, et lui faisant signe de se taire.* C'est bien! c'est tres bien!

LE COMTE, *qui a toujours observé du coin de l'œil le père et la fille, se dit à part.* Ils s'entendaient! (*A voix haute et avec noblesse.*) Messieurs... je demande qu'aujourd'hui, à l'instant même, on signe le contrat.

TOUS. Est-il possible! (*Pendant ce temps des domestiques ont apporté la table au milieu du théâtre et derrière les acteurs.*)

LE COMTE, *se retournant vers le notaire et lui montrant la table.* Monsieur le notaire, mettez-vous là, de grâce! il me tarde de prouver à ceux qui pourraient mal me juger (*Regardant Corinne.*) que, pour moi, les richesses ne sont rien et que la foi jurée est tout.

BOUVARD, *criant.* C'est admirable!.. c'est du dernier beau! (*A Corinne.*) n'est-ce pas .. chez cet homme-là... toutes les grandes pensées viennent du cœur!

CORINNE, *à part.* C'est à confondre!

BOUVARD. Demain, tout Paris le saura!

ALBERT. Ah! pour moi plus d'espoir!.. (*Regardant le comte.*) Mais... c'est bien... c'est le trait d'un galant homme... (*A Desgaudets.*) Et vous, Monsieur, qui ne croyez à rien...

DESGAUDETS, *à demi-voix.* Je n'y crois pas encore, quoique j'aie vu et entendu... et je ne sais pourquoi... j'ai idée qu'il ne signera pas.

ALBERT, *montrant à Desgaudets le comte qui vient de signer et qui présente la plume à Antonia.* Tenez... qu'en dites-vous?..

DESGAUDETS, *avec impatience.* Je dis... je dis... (*Regardant sa fille et le comte.*) que je n'y puis rien comprendre, mais que nous sommes tous ici, sous l'empire d'un puff immense, mais certain!.. un puff...

CORINNE. Par-devant notaire! (*Antonia, qui a pris la plume en tremblant, hésite un instant, puis signe. En ce moment, Corinne, à moitié suffoquée, tombe dans un fauteuil; Albert cache sa tête dans ses mains, le comte se frotte les siennes; Desgaudets les observe tous avec défiance; Bouvard lève les mains au ciel en signe d'admiration — La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un riche salon dans l'hôtel du comte de Marignan, porte au fond, deux portes latérales, deux canapés, l'un à droite près de la cheminée, l'autre à gauche près d'une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *assis sur le canapé à gauche,* BOUVARD, *debout près de lui.*

BOUVARD. Oui, monsieur le comte, l'effet en est prodigieux, sympathique! J'en suis moi-même encore ému, attendri... Je l'ai raconté partout les larmes aux yeux!.. aussi c'est un succès d'intérêt, un succès de femmes!

LE COMTE. En vérité!

BOUVARD. On ne parle dans tous les salons... dans tous les boudoirs, que de votre action si belle et si touchante... de votre désintéressement héroïque, d'autant plus étonnant que le siècle n'en a pas l'habitude..., et l'on se passionne de nos jours pour tout ce qui est bizarre et extraordinaire!

LE COMTE, *se levant.* Dis plutôt tout naturel... Je n'ai pris conseil que de mon âme... J'ai obéi... à la voix de la conscience... à l'élan de mon cœur!

BOUVARD. Ah! monsieur le comte!

LE COMTE, *à demi-voix, et changeant de ton.* Il faudra cependant veiller à ce que la presse en murmure quelques mots... des initiales d'abord... On attribue à monsieur le comte trois etoiles... et puis demain... le nom en toutes lettres... indiscrétion contre laquelle nous réclamerons.

BOUVARD, *souriant*. Soyez tranquille... Est-ce que je n'étais pas là! C'est déjà fait.

LE COMTE, *vivement*. Tu as été modéré, au moins.

BOUVARD. La modération du libraire-éditeur qui soigne son poëte... un petit article plein de sentiment... on va m'en apporter une épreuve que je vous soumettrai. Mademoiselle Desgaudets a ses journaux... nous aurons les nôtres... et elle aura beau faire, vous serez ambassadeur... vous serez de l'Académie.

LE COMTE. Tu penses donc que j'y ai quelques droits?

BOUVARD. Vous en avez même au prix Monthyon... car on est pour vous au paroxysme de l'enthousiasme... Nous ne trouverons jamais de moment plus favorable... pour la vente, aussi je viens de lancer notre second volume...

LE COMTE. Quoi, vraiment!

BOUVARD. Je l'ai lancé! et je vous en apporte un exemplaire sur vélin, avec des gravures, des vignettes, etc. Nous imprimons demain que vingt mille exemplaires ont été enlevés dans la journée, et j'annonce la seconde édition pour après-demain... elle est prête!

LE COMTE. Très-bien!

BOUVARD. C'est notre tome trois, dont il faudrait s'occuper maintenant.

LE COMTE. J'y songerai... Quel dommage que ce général de Saint-Avold n'ait laissé que deux volumes de Mémoires...

BOUVARD. S'arrêter à ce combat de la Mahoura, si pathétique... si intéressant!

LE COMTE. Tu es bien sûr qu'il n'y avait pas un troisième volume?

BOUVARD. Parbleu! je l'aurais vendu à monsieur le comte comme les deux premiers... vingt mille francs!.. cela en valait la peine!.. Enfin je verrai... Je vous chercherai d'autres Mémoires secrets et inédits... il y en a partout... (*A demi-voix.*) Monsieur le comte ne veut pas ceux de mademoiselle Corinne Desgaudets... elle me propose de les acheter. Mémoires posthumes, à la condition d'inventer quelques moyens pour qu'ils paraissent, malgré elle, de son vivant!

LE COMTE. Corinne!.. Eh! non vraiment... c'est déjà trop de l'avoir aujourd'hui à dîner.

BOUVARD. Elle vient chez vous?

LE COMTE. Il le faut bien!.. J'ai son père qui est le subrogé tuteur de ma prétendue, et c'est si gênant d'avoir pour témoins de son bonheur... des amis qui n'en sont pas.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur et mademoiselle Desgaudets!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE ET DESGAUDETS, *tenant une liasse de papiers sous son bras*.

LE COMTE. Eh! les voici, ces chers amis!.. Je pensais à eux! Les premiers au rendez-vous!.. (*A Bouvard, qui veut s'éloigner.*) Vous nous restez, Bouvard, j'ai compté sur vous!

BOUVARD, *s'inclinant*. Trop d'honneur, monsieur le comte!

DESGAUDETS. Nous venons, comme tout le monde, vous apporter le juste tribut de notre admiration. Vous êtes le héros du jour.

BOUVARD, *bas, au comte*. Quand je vous le disais!

CORINNE, *à part*. Non, je ne pourrai jamais me faire à l'idée que ce soit là un héros... réel et effectif... A moins qu'il ne se soit jeté dans l'héroïsme exprès pour me faire enrager.

DESGAUDETS. Tu sais, ma fille, qu'avant l'arrivée de nos amis, j'ai à causer avec monsieur le comte?

CORINNE. Je vous laisse, mon père. Je vais au petit salon attendre ces dames.

BOUVARD. Si Mademoiselle veut bien me permettre de l'accompagner... (*Lui offrant la main.*) Nous parlerons des Mémoires posthumes! (*Il sort avec Corinne par une des portes à droite.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, DESGAUDETS.

LE COMTE, *à part, regardant Desgaudets en riant*. Je devine son embarras et le but de l'entretien qu'il me demande... Le voilà obligé de m'avouer sa ruse... (*D'un ton grave.*) Et j'ai ma scène d'indignation... elle est faite!

DESGAUDETS, *s'approchant du comte après un instant de silence*. Vous pensez bien, monsieur le comte, que dans cette triste circonstance, nous avons des arrangements préliminaires et indispensables à prendre ensemble. M. Maxence de La Roche-Bernard ne viendra pas dîner.

LE COMTE, *faisant signe à Desgaudets de s'asseoir sur le canapé à droite et s'y plaçant à côté de lui*. En vérité!

DESGAUDETS. Ce qu'il a de mieux à faire... est de quitter Paris à l'instant... et de s'éloigner...

LE COMTE, *souriant*. Pourquoi donc?.. A cause de ses créanciers ou de ses pertes à la Bourse.. Il sait depuis longtemps ce que c'est...

DESGAUDETS. Oui, sans doute... perdre ce qu'on a... passe encore... Mais la fortune d'une sœur... d'une sœur qui vous aime...!

LE COMTE, *à part*. Est-ce qu'il va recommencer, et continuer la plaisanterie...

DESGAUDETS. Enfin, n'en parlons plus!

LE COMTE. Franchement, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

DESGAUDETS. Comme vous dites! et abordons le sujet. Vous comprenez qu'il ne peut plus conserver la tutelle après avoir compromis et dissipé les deniers de sa pupille.

LE COMTE, *à part*. Encore...

DESGAUDETS. Il y aurait même lieu à le poursuivre... Mais Antonia veut qu'on lui donne quittance de tout.

LE COMTE, *avec impatience*. Eh! Monsieur...

DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc?

LE COMTE, *se modérant*. Rien!

DESGAUDETS. C'est à moi, alors... à moi, son subrogé tuteur, à m'entendre avec vous à ce sujet... comme aussi, et vu l'absence du frère... à vous rendre ses comptes de tutelle. J'ai pris chez son notaire... tous les papiers... y relatifs que vous examinerez à loisir.

LE COMTE, *essayant de sourire*. Très-bien... très-bien... monsieur Desgaudets... mais parlons sérieusement.

DESGAUDETS. Il me serait difficile d'y mettre plus de sérieux! vous le verrez par les pièces à l'appui où tout se trouve... (*Lui remettant les papiers.*) Sauf les six cent mille francs... provenant de la vente de Jumièges...

LE COMTE. Hein... que dites-vous?

DESGAUDETS. Mais ils sont représentés par le reçu de Maxence de La Roche-Bernard... le tuteur.

LE COMTE, *parcourant les papiers*. Est-il possible!..

DESGAUDETS. Et l'acquit du Trésor constatant le versement... à la Caisse des consignations...

LE COMTE, *parcourant toujours les papiers*. O ciel!.. mais cette signature...

DESGAUDETS. De ladite somme de six cent mille francs.

LE COMTE, *poussant un cri et tremblant de rage*. Comment?.. Ah çà... c'est donc vrai?..

DESGAUDETS, *vivement*. En doutiez vous, par hasard?

LE COMTE, *se reprenant vivement*. Moi! non, Monsieur... non! je n'en ai jamais douté...

DESGAUDETS. Eh bien! alors, qui peut vous surprendre?

LE COMTE, *feuilletant les papiers, dans le plus grand trouble*. Mais ce frère... ce tuteur... ces papiers... plus je vois... plus j'examine...

DESGAUDETS. Et plus vous vous indignez!

LE COMTE, *regardant la quittance et poussant un second cri*. Six cent mille francs!.. savez-vous, Monsieur, que c'est une horreur...

DESGAUDETS. Et qui en doute?.. nous sommes tous de votre avis... malheureusement c'est la vérité...

LE COMTE, *à part, avec agitation*. La vérité... et j'ai pu m'y laisser prendre... c'est une ruse... c'est un piége infâme!..

DESGAUDETS, *l'examinant*. Qu'avez-vous donc?

LE COMTE, *regardant Desgaudets, et cherchant à se remettre*. Moi! rien... rien... Monsieur... mais vous concevez, (*Montrant les papiers.*) le trouble... le saisissement... et comme vous disiez si bien... l'indignation d'un honnête homme!

DESGAUDETS, *à part et secouant la tête en le regardant*. Je suis pour ce que j'en ai dit. C'est un puff inexplicable, mais c'en est un!..

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; BOUVARD, *entrant par le fond*.

BOUVARD. Monsieur Desgaudets... monsieur Desgaudets...

DESGAUDETS, *avec impatience*. Qu'y a-t-il?

BOUVARD. Je revenais de l'imprimerie chercher pour M. le comte une épreuve de journal qui n'arrivait pas... Une voiture s'est arrêtée à la porte de l'hôtel au moment où j'allais frapper... un homme enveloppé d'un manteau m'aperçoit et baisse la glace... c'était M. le vicomte de La Roche-Bernard.

DESGAUDETS. Vous en êtes sûr?

BOUVARD. Lui-même!

DESGAUDETS. Que voulait-il?

BOUVARD. Vous parler à l'instant... son avenir en dépendait, à ce qu'il m'a dit.

DESGAUDETS, *à part*. Serait-ce par hasard quelque scène de drame?.. moi, d'abord, je n'y crois pas! et si c'est de l'argent qu'il veut m'emprunter... grâce au ciel, je n'en ai point! et puis n'oublions pas que je suis avare... Je cours près de lui et je reviens. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, *qui s'est jeté sur le canapé à gauche*; BOUVARD.

BOUVARD, *tenant à la main un journal, et debout derrière le canapé où le comte est assis*. Voici notre article... dont, je pense, vous serez content... d'ailleurs ce n'est qu'une épreuve, et vous verrez vous-même ce que l'enthousiasme... aurait pu... oublier! (*Voyant le comte absorbé dans ses réflexions.*) Eh mais! monsieur le comte ne m'écoute pas...

LE COMTE, *portant la main à son front*. Pardon, mon cher Bouvard, je suis sous le coup d'une nouvelle...

BOUVARD. Fâcheuse!

LE COMTE, *avec un soupir*. Oui, certes!

BOUVARD. Que cette lecture adoucira peut-être! (*Lisant avec emphase au comte qui est toujours assis sur le canapé et qui, livré à ses réflexions, ne l'écoute pas.*) « On attribue dans le grand monde à un homme de « lettres distingué, à un grand seigneur, le trait de « désintéressement à la fois le plus délicat et le plus « sublime!

LE COMTE, *à part*. Six cent mille francs que j'espérais toucher et qui m'échappent.

BOUVARD, *de même*. « Au moment du contrat... il « apprend que celle qu'il aime est ruinée...

LE COMTE, *à part*. Comment aussi se douter que cela fût vrai...

BOUVARD, *de même*. « N'écoutant que la voix de l'a- « mour et de l'honneur... il signe...

LE COMTE, *à part*. Après tout... un tel engagement est nul... de toute nullité.

BOUVARD. « Il signe sans hésitation et sans regret « un nom que nous ne voulons pas trahir... mais que « les arts et la gloire signalent depuis longtemps à « l'admiration ... et à l'estime publique...

LE COMTE, *avec impatience, et se levant*. Ma foi, on dira ce qu'on voudra, peu m'importe!

BOUVARD, *toujours avec emphase et à voix haute*. « Je m'arrête... car chacun a déjà deviné M. le comte « de M trois étoiles... (*Baissant la voix.*) dont le der- « nier ouvrage vient de paraître... chez Napoléon « Bouvard, libraire-éditeur, quai Malaquais, n° 36 » (*Au comte, qui marche avec agitation.*) Je crois que ce n'est pas mal... et qu'il y a là tout ce qu'il faut pour rendre le voile de l'anonyme aussi transparent que possible...

LE COMTE, *avec agitation*. Très-bien!.. très-bien!.. je vous en remercie, mon cher Bouvard, quoique j'aie à peine entendu... préoccupé comme je le suis dans ce moment.

BOUVARD. Il s'agit donc d'un événement...

LE COMTE. Terrible...

BOUVARD. Qui n'est peut-être pas vrai... (*Pliant l'épreuve du journal.*) on dit et on imprime tous les jours tant de choses...

LE COMTE. Ce n'est que trop certain... (*A demi-voix.*) Apprends que le vicomte Maxence de La Roche-Bernard est ruiné.

BOUVARD. Eh bien!.. vous le saviez.

LE COMTE. Lui... cela va sans dire, je n'en ai jamais douté... et peu m'importe! Mais sa sœur...

BOUVARD. Eh bien!..

LE COMTE, *à demi-voix, et prenant avec force le bras de Bouvard*. Il lui enlève six cent mille francs!

BOUVARD. Eh bien!.. c'est connu! (*Montrant le papier qu'il tient à la main.*) c'est là dans l'article!

LE COMTE, *qui tient encore à la main la liasse de papiers*. Eh! non! C'est là... réellement! vois plutôt! six cent mille francs... que je perds...

BOUVARD. Sans regret!.. je l'ai dit!.. c'est là le beau... le sublime!

LE COMTE. Eh non!.. non... c'est là l'indignité... parce qu'on m'a trompé, vois-tu bien, indignement trompé...

BOUVARD, *vivement.* Trompé!.. Elle ne les a pas perdus... elle les possède encore...

LE COMTE, *avec impatience.* Eh non!

BOUVARD. Eh bien! alors l'article subsiste.

LE COMTE, *retenant Bouvard, qui fait un pas pour sortir.* Non pas! garde-toi bien de l'envoyer!

BOUVARD. Et pourquoi?

LE COMTE. Plus tard... je te le dirai... (*Se promenant.*) Car dans le trouble où je suis... je ne sais encore quel parti prendre... non pas que je ne me regarde comme dégagé... j'ai été abusé... il y a eu erreur! je ne suis plus obligé à rien... j'ai le droit de rompre.

BOUVARD, *avec étonnement.* Rompre ce mariage!

LE COMTE. Eh oui, sans doute!.. mais comment? après l'éclat produit par cette maudite générosité... j'avais bien besoin d'etre magnanime... voilà comme je suis, je me laisse toujours emporter par le premier mouvement... et maintenant, comment revenir avec convenance?.. d'autant que je n'ai rien à dire contre cette jeune fille... Mais sa famille... mais son frère... dont la conduite est indigne!.. (*Se mettant à la table et écrivant.*) Ma foi! on dira ce qu'on voudra... l'honneur avant tout... il n'est jamais permis de transiger avec lui... (*Ecrivant.*) C'est cela... quelques phrases à effet .. car la lettre doit être lue...

SCÈNE VI.

LE COMTE, *à la table à gauche;* BOUVARD, *au milieu du théâtre;* CORINNE, *sortant de la porte à droite.*

CORINNE, *se tournant du côté de la cantonade.* Des femmes qui ne parlent que modes et toilettes... et qui trouvent cela amusant... On se sent humiliée pour son sexe. (*Apercevant le comte.*) Ah! monsieur le comte qui écrit.

BOUVARD, *à demi-voix.* Silence!.. ne le dérangeons pas... Il était tout à l'heure dans un trouble... dans une agitation... Mais le voilà plus calme, maintenant que sa résolution est prise...

CORINNE. Quelle résolution?

BOUVARD. Il est décidé à rompre son mariage.

CORINNE. Avec Antonia...

BOUVARD. Précisément!.. il compose dans ce moment la lettre de rupture.

CORINNE, *poussant un cri de joie.* Ah! (*Courant près du comte.*) Ce que je viens d'apprendre, Monsieur, est-il possible?

LE COMTE. J'écris à M. de La Roche-Bernard.

CORINNE. Mais alors... ce que vous me disiez... ce matin, était donc vrai?

LE COMTE, *avec sentiment.* Vous n'avez jamais voulu me croire... je n'ai rien à vous répondre! mais on verra un jour peut-être de quel côté était l'affection sincère et véritable... non pas que je m'abuse sur les dangers de ma résolution et sur les railleries auxquelles je m'expose... *Fais ce que dois, advienne que pourra*... et dût-on m'accuser de manquer à mes serments...

CORINNE. Ce ne sera pas Antonia, je vous le jure!.. au contraire... elle vous défendra... et moi aussi. Elle vous remerciera et vous devra son bonheur.

LE COMTE. Que dites-vous?

CORINNE. Qu'elle en aime un autre!

LE COMTE. Vous en êtes certaine?..

CORINNE. Je vous le jure...

LE COMTE, *s'élançant vers elle.* Ah! Corinne!.. Corinne!.. vous me sauvez la vie... vous êtes ma protectrice... mon ange gardien...

CORINNE. Une telle joie... cet air de contentement... mais je vous ai donc méconnu...

LE COMTE. Ah! vous n'êtes pas la seule... (*A part.*) Elle en aime un autre... Quel bonheur!.. ce moyen-là vaut bien mieux que le premier... qui n'était pas sans danger... (*Courant à la table et déchirant une lettre qu'il vient d'écrire, et en commençant une autre.*) « Mademoiselle!.. »

CORINNE. Que faites-vous?..

LE COMTE. Elle avait une inclination... et vous ne me l'avez pas dit!.. Ah! cruelle amie!.. que de tourments vous nous auriez épargnés à tous...

CORINNE. Mais décidément... c'est donc la vérité!

LE COMTE, *levant les yeux au ciel.* Elle en doute encore!.. (*Ecrivant avec agitation.*) « Mademoiselle... « je vous ai prouvé, ainsi qu'à monsieur votre frère... « que les plus grands sacrifices ne me coûtaient « rien.

BOUVARD. C'est vrai!

LE COMTE. « Il n'en est qu'un seul dont je me sens « incapable, c'est celui de votre bonheur, et s'il est « vrai, comme on me l'atteste, que votre cœur ait « parlé pour un autre... »

BOUVARD, *près du comte et essuyant une larme.* C'est admirable!.. et l'article peut rester... Il n'y a que quelques mots à changer!

CORINNE, *à part, avec joie.* Enfin!.. donc nous l'emportons! (*Apercevant Albert qui paraît à la porte.*) Ah! Albert!

SCÈNE VII.

LE COMTE, *à la table à gauche,* BOUVARD, *près de lui;* ALBERT, CORINNE.

CORINNE, *allant à lui.* Venez! venez donc vite!.. Tout va à merveille!

ALBERT, *avec émotion.* Je le crois bien!.. monsieur votre père... M. Desgaudets... je viens de chez lui et l'on m'a assuré que je le trouverai ici...

BOUVARD. Il nous a quittés il y a une demi-heure!

ALBERT. Où est-il? le savez-vous?

CORINNE. Et que lui voulez-vous? mon Dieu! avec cet air agité?..

ALBERT. Il faut que je lui parle... de la part de Maxence... qui de son côté s'est mis aussi à sa poursuite.

BOUVARD. Rassurez-vous! il l'a vu...

ALBERT. En êtes-vous bien sûr?

BOUVARD. Ils sont sortis ensemble... en voiture!

ALBERT. A la bonne heure... je respire... ma mission est finie.

CORINNE. Vous venez donc de voir ce pauvre Maxence?

ALBERT. Lui pauvre!.. ah! bien oui!.. ce n'est plus cela!

CORINNE. Que dites-vous? (*Le comte qui était devant la table, interrompt sa lettre, et toujours assis sur le canapé, il écoute.*)

ALBERT. Un peu avant la sortie de la Bourse... il paraît que, dans la coulisse et parmi les joueurs, un bruit a tout à coup circulé; on a prétendu que M. Desgaudets, le riche Desgaudets...

CORINNE. Mon père!

ALBERT. Qui jamais n'avait voulu se mêler d'affaires

de ce genre... était à la tête de la nouvelle ligne de chemin de fer... que le comité d'administration, c'était lui, que Maxence n'était que son prête-nom .. que Desgaudets, qui avait gardé une masse énorme d'actions... achetait les autres au-dessous du pair pour les accaparer toutes... A cette nouvelle, les actions qui tombaient à qui mieux mieux se sont relevées comme par enchantement. Des affaires énormes se sont faites à la fin de la bourse, rue Vivienne et sur le boulevard. Maxence qui, dans le premier moment avait perdu la tête et voulait se brûler la cervelle, s'est vu tout à coup entouré et accablé d'agioteurs, d'agents de change, de courtiers marrons, même des femmes... des grandes dames... c'était à qui lui demanderait des actions!

CORINNE, *avec joie.* Et il en a donné?..

ALBERT. C'est ce que j'aurais fait à sa place!.. mais lui... a tout à coup relevé la tête et reprenant courage, s'est écrié avec audace : Des actions!.. je n'en ai plus!.. on ne peut en avoir! M. Desgaudets les a presque toutes! Il les a gardées pour lui et pour son gendre, M. Albert, que voici!.. J'ai voulu me récrier et réclamer. Tais-toi, m'a-t-il murmuré à voix basse, tais-toi, tu me sauves. Alors, c'est moi que les demandeurs ont entouré, moi, complice involontaire de ce mensonge, ils m'ont poursuivi... ils m'ont supplié, même à genoux, de leur céder... de leur accorder de ces actions... que je n'avais pas. Vous jugez si j'ai résisté... si j'ai été inflexible! Dix pour cent, me criait-on! vingt pour cent au-dessus du cours... et moi je répétais: Je n'en ai pas, Messieurs, je n'en ai pas, pendant que Maxence, m'entraînant en dehors de la foule... me disait à l'oreille : Notre fortune est assurée, à ma sœur et à moi!

LE COMTE, *à part.* O ciel!

ALBERT. Cours près de M. Desgaudets, dis-lui que je lui donne cent mille écus des actions que je lui ai remises ce matin, mais qu'à moi... ou à tout autre, n'importe, il ne les vende pas à moins! tout le succès de l'opération est là. Je l'ai quitté... j'ai couru .. et me voilà... heureux de vous annoncer ces bonnes nouvelles... heureux de vous apprendre que Maxence a retrouvé le repos et l'honneur, et que, grâce au ciel, Antonia est plus riche que jamais.

LE COMTE, *bas, à Bouvard, après avoir déchiré la lettre.* Va porter ton article!

BOUVARD, *étonné et à voix basse.* Comment... tel qu'il est?..

LE COMTE. Eh! oui, te dis-je! va et reviens... (*Bouvard sort par le fond.*)

CORINNE, *bas, à Albert, avec joie.* Et moi, Albert, et moi, j'ai de bien meilleures nouvelles encore à vous faire connaître...

ALBERT. Lesquelles?..

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *sortant de la porte à gauche.*

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Maxence de La Roche-Bernard, et mademoiselle sa sœur attendent monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE. Je vais les rejoindre.

CORINNE, *voulant le retenir.* Mais, Monsieur...

LE COMTE. Mes meilleurs amis!..

CORINNE. Eh quoi!..

LE COMTE. Ma fiancée!..

CORINNE. Ah!..

LE COMTE, *à voix haute, à Albert et à Corinne.* Pardon! je cours les recevoir! (*Il sort.*)

CORINNE, *poussant un cri et s'appuyant contre le canapé à gauche.* Ah!

SCÈNE IX.

ALBERT, CORINNE.

ALBERT, *allant à elle.* Qu'avez-vous donc?

CORINNE, *avec agitation.* J'étais encore sa dupe!.. encore une comédie qu'il jouait... mais pourquoi? dans quelle intention? ah! j'aurai le mot de cette énigme...

ALBERT. Mais répondez-moi donc! vous me disiez tout à l'heure...

CORINNE. Que tout était sauvé! et maintenant...

ALBERT. Eh bien?

CORINNE. Tout est perdu!.. par vous... par votre faute... ou du moins par votre arrivée!

ALBERT. Qu'ai-je donc fait?

CORINNE. Ce que vous êtes venu... nous annoncer... ce que vous venez de nous dire.

ALBERT. La vérité tout entière.

CORINNE. Justement, c'est elle qui a tout compromis!.. c'est elle qui nous perd!

ALBERT. C'est trop fort! et à moins que vous ne partagiez le système et les opinions de monsieur votre père!.

CORINNE. Monsieur de Marignan... allait rendre à Maxence sa parole... il écrivait!... pour rompre son mariage... la lettre était écrite!.. et il l'a déchirée... (je ne le quittais pas des yeux) au moment où, dans votre joie... vous vous êtes écrié qu'Antonia était plus riche que jamais... donc s'il renonçait à elle... c'était à cause de cette fortune perdue...

ALBERT. Vous le calomniez!

CORINNE. C'est impossible!

ALBERT. C'est ce matin, quand on lui a annoncé qu'elle était ruinée... qu'il a demandé lui-même, qu'il a exigé ce mariage...

CORINNE, *confondue.* C'est vrai!.. (*Avec colère.*) Eh bien! non, cela ne doit pas l'être... parce qu'entre lui et la vérité... toute alliance est impossible!

ALBERT. Mais alors .. comment expliquez-vous?

CORINNE. Je n'explique rien... il est comme ses ouvrages, comme son mérite. C'est à n'y rien comprendre... mais j'y arriverai cependant. C'est une gageure, c'est un défi... et entre nous deux désormais...

ALBERT. C'est une guerre...

CORINNE. Non... un mariage à mort!

SCÈNE X.

LE COMTE, MAXENCE ET ANTONIA, *sortant de la porte à gauche;* ALBERT, CORINNE, *au milieu du théâtre;* BOUVARD, *entrant par le fond. Derrière lui quelques invités qui arrivent, tandis que plusieurs dames sortent de la porte à droite.*

MAXENCE, *gaiement, pendant que le comte va saluer ses invités.* Bravo! voici tout le monde réuni, c'est l'heure du dîner! Un beau moment... quand le dîner est bon ..et M. de Marignan est connaisseur! De nos jours... les grands hommes sont gourmands, et ils font bien... on a si peu de temps à vivre... le génie surtout!

ALBERT, *à part.* Quelle gaieté! quelle insouciance! qui reconnaîtrait là l'homme qui, ce matin, voulait se tuer...

MAXENCE. Ah! te voilà, mon cher Albert! Desgaudets que j'ai rencontré avant toi, et avec qui j'ai fait route, m'a appris ta nomination... chef d'escadron, c'est officiel, oui, Mesdames. (*Bas, à Albert en riant.*) Il m'a aussi raconté tes scrupules... et la colère de madame de Saint-Avold contre toi!.. Eh bien! t'es-tu justifié auprès de la veuve de ton vieux général?

ALBERT. Oui, sans doute! elle pense, comme moi, que de la misère et de l'honneur valent mieux qu'une pension, achetée au prix de sa réputation...

MAXENCE. Rassure-toi! nous penserons à elle! nous lui ferons avoir des actions!.. c'est un cadeau... car dans ce moment n'en a pas qui veut... moi d'abord je n'en ai plus... (*Bas, à Albert.*) Et cette fois... c'est la vérité... vraie.

ALBERT. Tu n'en as pas gardé?

MAXENCE. On ne m'y reprendra plus!

BOUVARD, *bas, au comte.* L'article paraîtra dans le journal de ce soir.

LE COMTE, *de même.* Très-bien. (*Haut.*) Pardon, Mesdames, de vous faire dîner aussi tard, nous n'attendons plus que M. Desgaudets, notre subrogé tuteur, et mon ami intime, le secrétaire général... qui tous deux m'ont promis de venir et qui, je l'espère, ne me feront pas faillite.

MAXENCE, *riant.* Vous avez déjà cinquante pour cent d'assuré, car voici M. Desgaudets.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDETS; *Corinne et Antonia sont assises sur un canapé à gauche du spectateur, près de la table; Albert debout derrière elles et pensif; à droite,* BOUVARD, LE COMTE, *puis* MAXENCE, *les autres conviés, hommes et femmes, forment, assis et debout, plusieurs groupes dans le salon.*

LE COMTE. Arrivez donc, mon cher monsieur Desgaudets.

DESGAUDETS. Pardon de m'être fait attendre. Je suis venu à pied... comme toujours, pour raison de santé.

MAXENCE. A pied! quand il pleut à verse!

DESGAUDETS. Je n'ai pas trouvé de voiture.

LE COMTE, *bas, à Bouvard.* Ou plutôt il n'a pas voulu en prendre... il est si avare!

BOUVARD. Et pourtant... il a aujourd'hui, dit-on, fait des gains énormes. (*Desgaudets s'est approché du canapé où sont assises Corinne et Antonia, pendant ce temps, Maxence, le comte et Bouvard, debout sur le devant du théâtre, forment un groupe et causent à demi-voix.*)

MAXENCE. Je le crois bien! je l'ai vu devant moi, tout à l'heure, réaliser cent mille écus de bénéfice.

LE COMTE. Ah bah!

BOUVARD, *à Maxence, d'un air joyeux.* Avec vos actions! aussi je viens d'en acheter!

MAXENCE, *lui donnant une poignée de main.* Vrai! Brave jeune homme! (*Ils remontent le théâtre en causant à voix basse.*)

ANTONIA, *à gauche, assise sur le canapé, et causant avec Corinne.* Il m'avait acceptée quand j'étais ruinée, et maintenant que la fortune m'est revenue, comment, aux yeux du monde, sans déshonneur, rompre ce mariage?.... Ah! je suis bien malheureuse!..

CORINNE. Moi, je ne suis que furieuse! (*Ouvrant le livre qui est sur la table à gauche.*) Que vois-je? le second volume du grand ouvrage de M. de Marignan!

LA COMTESSE, *assise sur le canapé à droite près d'une autre dame.* Cet admirable ouvrage!

LA MARQUISE. Vous le connaissez, Madame?

LA COMTESSE. Mon Dieu non! et vous?

LA MARQUISE. Ni moi non plus!

LA COMTESSE. C'est étonnant, tout le monde en parle!

LA MARQUISE. Et je n'ai pas encore rencontré une seule personne qui l'ait lu!

DESGAUDETS, *debout derrière le canapé à droite et s'adressant aux deux dames qui viennent de parler.* C'est qu'il est plus facile d'en parler que de le...

BOUVARD, *avec enthousiasme. Histoire pittoresque de l'Algérie et de sa conquête!..* second volume plus intéressant encore, s'il est possible... plus dramatique que le premier!.. j'espère bien que M. Desgaudets m'en prendra un exemplaire... dix francs le volume... il sera demain à votre hôtel...

DESGAUDETS. Diable!.. diable!.. dix francs!.. permettez! c'est trop cher pour moi!

BOUVARD, *s'adressant aux deux dames assises sur le canapé à droite.* Il y a seulement pour neuf francs de vignettes et de gravures!

DESGAUDETS. Je ne dis pas non!.. (*A demi-voix.*) C'est le reste qui est trop cher.

MAXENCE, *qui pendant ce temps s'est promené dans le salon et revenant près du comte.* Eh bien! et votre secrétaire général?

LE COMTE. J'ai dit que l'on servît aussitôt que sa voiture entrerait dans la cour... mais il n'est pas encore arrivé!

MAXENCE. Mon appétit l'est depuis longtemps!

DESGAUDETS. C'est comme le mien! si pour nous le faire oublier, monsieur de Marignan daignait nous lire quelques pages... quelques passages... du nouveau chef-d'œuvre...

TOUT LE MONDE, *se levant.* Ah! oui... monsieur le comte!

LE COMTE. Y pensez-vous, devant une si charmante assemblée...un ouvrage sérieux...un livre d'histoire... c'est trop...

LA COMTESSE. Pourquoi donc? madame Scarron racontait une anecdote ..

DESGAUDETS. Quand le rôti manquait!

CORINNE. Mais quand il s'agit d'un secrétaire général...

LA MARQUISE. C'est bien autre chose!

LA COMTESSE. Et pour le remplacer...

CORINNE. Il n'y a rien de trop grave!

LE COMTE. Devant un pareil argument, je me rends! (*Il prend le livre, et chacun se rasseoit ou se range autour de lui, comme pour une lecture d'apparat.*) Je vous lirai donc quelques pages qui terminent ce volume...

BOUVARD, *faisant l'empressé.* Un verre d'eau sucrée!

LE COMTE, *avec impatience.* Eh non! pas avant dîner.

BOUVARD. C'est juste!.. (*Regardant au fond.*) Mais toutes les portes sont ouvertes. (*Criant.*) Fermez donc les portes! la voix se perd!

LE COMTE, *de même.* C'est inutile...

CORINNE. Pour vous... mais non pas pour nous, qui ne voulons rien perdre.

TOUT LE MONDE. Chut!..

LE COMTE. Le récit d'une expédition dans l'Atlas, et d'un combat livré par le général Saint-Avold.

ALBERT, *qui jusque-là est resté plongé dans ses réflexions, lève la tête à ce mot, et dit à part.* Mon général... qu'est-ce que c'est?

DESGAUDETS. Cela doit être pittoresque!

LE COMTE, *lisant.* « Cerné de tous les côtés par dix « à douze mille Arabes et sans espoir possible d'être « secouru, le général avait passé une nuit horrible. « Il ne lui restait plus que deux seuls escadrons de « tout son régiment (troisième dragons).

BOUVARD. C'est palpitant d'intérêt!

LE COMTE. « La lune s'élevant au-dessus des noirs « rochers, reflétait ses rayons sur les cimes de l'Atlas, « lesquelles, se déroulant comme un blanc et im- « mense linceul, semblaient, pour frapper l'imagina- « tion de nos vieux soldats, leur rappeler, au milieu « de l'Afrique, les plaines glacées de la Russie! »

BOUVARD. Comme c'est écrit! comme c'est académique! quel style!

CORINNE. Pour de l'histoire...

BOUVARD. Et ce n'est que de l'histoire!

MAXENCE. Ce n'est que de la prose!

BOUVARD. Mais quelle prose!

DESGAUDETS. On dirait des vers!

CORINNE. Il y en a!

DESGAUDETS. Bah!

CORINNE.

Il ne lui restait plus que deux seuls escadrons,
De tout son régiment, troisième de dragons!

BOUVARD. C'est vrai!.. cela lui a échappé!

MAXENCE. C'est plus fort que lui.

CORINNE. « Même quand l'oiseau marche, on sent « qu'il a des ailes! »

BOUVARD. Mais comme la pensée s'élève... comme elle s'élance et se précipite impétueuse...

DESGAUDETS. On dirait d'une charge de cavalerie!

CORINNE. Troisième de dragons! c'est admirable!!!

TOUT LE MONDE. C'est délicieux!.. délicieux! ravissant!

LE COMTE, *s'inclinant.* Trop de bontés... trop d'indulgence...

TOUS. Achevez, de grâce!..

LE COMTE. « Le général aperçut alors toute la tribu des Beni-Ballaboud.

ALBERT, *à part, et écoutant.* C'est singulier!

LE COMTE. « Campée au bord d'un torrent qui se précipite dans la vallée et devient la Malioura... »

ALBERT, *qui jusque-là a écouté avec des marques d'impatience, quitte la table à gauche sur laquelle il s'appuyait, et fait quelques pas vers le comte.* Ah! c'est trop fort!

CORINNE, *qui a observé Albert, se lève du canapé.* Qu'avez-vous donc?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *paraissant à la porte du fond.*

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le secrétaire général!.. (*S'avançant et s'adressant à M. de Marignan.*) Monsieur le comte est servi!

LE COMTE. Messieurs, la main aux dames...

TOUT LE MONDE. Ah...

LE COMTE. Nous achèverons le chapitre après le dîner.

BOUVARD. Quel dommage!

DESGAUDETS, *à part.* Non pas!

ALBERT, *pendant que tous les convives sortent par la porte à droite, s'est approché du comte et lui dit à voix basse.* Monsieur le comte, il faut absolument que je vous parle.

LE COMTE, *souriant.* A moi!

ALBERT. A vous!

LE COMTE, *de même.* Très-volontiers... mais en sortant de table...

ALBERT, *à demi-voix.* Soit, dans ce salon.

LE COMTE, *de même.* Dans ce salon. (*Il court rejoindre Antonia, à qui il donne la main et sort avec elle par la porte à droite; Corinne et Albert restent en scène.*)

ALBERT. Ah! maintenant, je l'atteste, ce mariage ne se fera pas! (*Se dirigeant vers la porte du fond.*) En attendant...

CORINNE, *courant à lui.* Qu'est-ce à dire?

ALBERT. Je m'en vais!.. Je ne resterai pas à dîner... ici, chez lui...

CORINNE. Un pareil esclandre!.. Je m'y oppose!.. Ainsi, votre main... votre main... je le veux... ou sinon... (*Albert lui offre la main.*) Que lui avez-vous dit... là, tout à l'heure?

ALBERT. Moi! rien, je vous jure...

CORINNE. Vous aussi!.. qui vous essayez à mentir... Voyez-vous déjà l'influence de ce salon... Mais ce secret... je le saurai!..

ALBERT, *entraînant Corinne vers la salle à manger à droite.* Il n'y en a pas!

CORINNE. Il y en a... il doit y en avoir! Je le saurai!

ALBERT, *de même.* Il n'y en a pas!

CORINNE. Je l'inventerais plutôt. (*Tous les deux entrent en causant dans la salle à manger.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORINNE, ALBERT.

ALBERT, *entrant vivement.* Quel dîner! J'ai cru qu'il ne finirait pas!.. Et quelle conversation!.. Que de mensonges! de vanteries!

CORINNE. Éloges désintéressés, donnés par l'amitié.

ALBERT. Et par ceux qui dînent chez lui!.. Et ce monsieur de Marignan, qui, à force de s'entendre dire qu'il était un grand homme... a fini par se le persuader!

CORINNE. Comment donc!.. Il attaquerait en calomnie quiconque oserait maintenant soutenir le contraire!

ALBERT. Patience!.. cela aura un terme... et nous verrons!

CORINNE. Raison de plus pour ne pas paraître sombre et préoccupé... comme vous... tout à l'heure, à ce dîner!

ALBERT. Je ne vous ferai pas le même reproche!.. J'admirais votre grâce, vos saillies, votre gaieté!

CORINNE. C'est un moyen! Cela permet d'observer sans que l'on s'en doute... Vous ne vouliez rien dire! il fallait deviner!.. J'ai tout vu... votre physionomie

taciturne, l'air intrigué du comte; et en sortant de table, vous lui avez dit à voix basse : Je vais vous attendre au salon. Je l'ai entendu... J'étais derrière vous ! C'est pourquoi... me voici. Maintenant, Monsieur, qu'est-ce que cela signifie?

ALBERT. Vous le saurez plus tard.

CORINNE. C'est une provocation... c'est un duel!

ALBERT. Eh non! une simple explication!

CORINNE. Vous avez promis devant moi à Antonia... de ne rien risquer qui puisse la compromettre, vous avez juré que son nom ne serait même pas prononcé entre vous et M. de Marignan.

ALBERT. J'ai tenu ce serment, et je le tiendrai encore... Mais il se présente, grâce au ciel, une circonstance... une occasion qui n'a aucun rapport avec Antonia, ni avec mon amour, et rien ne peut m'empêcher de la saisir.

CORINNE. Cette occasion, quelle est-elle?.. ne puis-je la connaître?

ALBERT. C'est inutile... c'est une question qui ne peut être discutée par des femmes... mais il ne sera pas dit... que je me laisserai enlever celle que j'aime sans la disputer... moi qui porte une épée... Non, non, tant que je serai vivant, il ne l'épousera pas!.. J'y suis résolu... Sans cela, comprendriez-vous que j'assistasse tranquillement à son triomphe... et à cette fête...

CORINNE. Vous voyez donc bien, Monsieur, que vous voulez vous battre avec M. de Marignan.

ALBERT. Oui.

CORINNE. Et pour Antonia?

ALBERT. Non... pas pour elle!.. mais pour une autre cause... pour celle de l'honneur et de la vérité.

CORINNE. Je ne vous comprends pas, Monsieur.

ALBERT. Je vous ai dit que cela n'était pas nécessaire. Mais cette explication aura lieu.

CORINNE. Et moi, je m'y oppose; non-seulement pour vous, mais pour M. de Marignan. Je ne veux pas qu'il soit tué!.. Ce n'est pas ainsi qu'il doit être puni... ce serait trop tôt fait. Je lui réserve une expiation... plus longue, et qui m'est toute personnelle. (*Vivement.*) Ainsi, confiez-moi tout!.. à moi, votre alliée... votre amie.

ALBERT. Non, non, cela ne regarde que moi... le voici! de grâce, laissez-nous!.. Je ne veux pas qu'il nous voie ensemble.

CORINNE. Soit. (*A part.*) Mais si je n'y vois pas, j'entendrai! (*Elle entre dans le cabinet à gauche.*)

SCÈNE II.

ALBERT, M. DE MARIGNAN.

LE COMTE, *sortant de l'appartement à droite et parlant à la cantonade.* Bien, mon cher Maxence... faites les honneurs pour moi. (*Se retournant vers Albert.*) Ils sont tous dans le petit salon à prendre le café, et me voici, Monsieur, prêt à vous entendre.

ALBERT. Monsieur,.. j'ai eu pour ami... et pour protecteur dans ma carrière militaire, monsieur le général de Saint-Avold, qui a été pour moi un père plutôt qu'un chef. Je dois le peu que je suis à ses conseils; je dois la vie à son courage. Plus tard, et c'est là ce qui me lie à lui par une éternelle reconnaissance, il m'a confié ses plus secrètes pensées. Les qualités distinctives de son caractère étaient l'horreur de la vanterie et du mensonge, son amour pour son pays et surtout le culte qu'il professait pour l'honneur. Il n'eût pas souffert que l'on portât au sien la plus légère atteinte! et il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le conserver pur et intact. Aujourd'hui qu'il n'est plus, c'est un soin qu'il nous a légué, à nous qui fûmes ses soldats, à moi qui fus son ami, et je viens vous demander compte de la manière dont vous parlez de lui... dans le peu de lignes que j'ai entendues.

LE COMTE, *souriant.* Me chercher querelle! à moi, son panégyriste, à moi qui le comble d'éloges, comment aurais-je pu l'offenser?

ALBERT. C'est offenser un bon et loyal militaire que de lui attribuer des exploits qu'il n'a jamais faits, des actions fabuleuses, qui peuvent provoquer des démentis, attirer des insultes à sa mémoire, et jeter en un mot un ridicule ineffaçable sur son nom.

LE COMTE. Je ne vois pas, Monsieur, en quoi cela me regarde.

ALBERT. Je vais m'expliquer. Je n'ai jamais quitté le général. Je suis arrivé en Afrique avec lui, avec la division qu'il commandait, et jusqu'au jour où il est mort entre mes bras, je l'ai suivi dans toutes ses expéditions, dans tous ses combats. Or, dans le passage, dans les quelques lignes que vous nous avez lues avant dîner, j'ai admiré comme tout le monde les ornements et l'éclat du style.

LE COMTE. Vous êtes bien bon!

ALBERT. Je ne m'y connais pas!.. mais pour les faits... c'est différent.

LE COMTE, *souriant.* Si ce n'est que cela!

ALBERT. Comment, si ce n'est que cela!.. je n'ai entendu que quelques mots à peine, et il n'y en a pas un seul qui ne soit une fausseté évidente.

LE COMTE. Permettez, Monsieur!

ALBERT. Jamais mon général n'a livré de bataille dans l'Atlas... et pour une bonne raison... nous n'y avons jamais mis les pieds, et nous avons toujours opéré à cent lieues de là...

LE COMTE. Monsieur...

ALBERT. Jamais nous n'avons eu de combat ou de relations avec la tribu des Beni-Ballaboud, dont aucun de nos soldats n'a aperçu les tentes, et jamais enfin nul fait d'armes n'a illustré les bords de la Mahoura... non pas que ce nom me soit inconnu, je ne sais pas où je l'ai vu, mais à coup sûr ce n'est pas en Afrique, car cette rivière-là n'existe pas, et je vous défie de l'y trouver.

LE COMTE. Vous croyez cela, Monsieur?

ALBERT. J'en suis sûr... voyez plutôt sur la carte. Et quand on écrit, quand on imprime, quand on publie sciemment de pareilles faussetés...

LE COMTE, *avec colère.* Une telle expression...

ALBERT. Est la seule qui convienne. Si mon général était vivant, il s'écrierait : Vous avez menti!.. Je prends sa place et suis à vos ordres.

LE COMTE, *fièrement.* Et je serais aux vôtres, si votre général avait pu tenir un pareil langage... mais il s'en serait bien gardé. Vous étiez en Afrique, Monsieur, je n'en doute pas, mais le général de Saint-Avold y était aussi, et entre vos deux assertions, quelque contradictoires qu'elles soient, vous me permettrez de donner la préférence à la sienne.

ALBERT. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Que notre devoir, à nous autres historiens, est bien grave. C'est comme un sacerdoce, celui de la vérité, que nous sommes chargés de transmettre à nos derniers neveux. Alors, Monsieur, l'historien qui se respecte ne marche qu'appuyé sur des preuves irrécusables, sur des documents authentiques, c'est ce que j'ai fait.

ALBERT. Vous, Monsieur!

LE COMTE, *allant à la table à gauche.* J'ai là les Mémoires mêmes du général Saint-Avold, trouvés dans ses papiers après sa mort... et je suis heureux de vous prouver avec quelle fidélité consciencieuse j'ai rempli envers mon pays et la postérité, mes devoirs d'historien!.. (*Frappant sur le manuscrit qu'il vient de prendre.*) Les voici, ces Mémoires du vieux soldat... ces Mémoires pensés au milieu de la bataille et écrits sur l'affût d'un canon... car ils sentent encore l'odeur de la poudre et du cigare!.. Lisez, Monsieur, lisez!

ALBERT, *jetant les yeux sur le manuscrit.* O ciel!..

LE COMTE. Connaissez-vous cette écriture?

ALBERT. Si je la connais!

LE COMTE, *d'un air triomphant.* Vous voyez donc bien!

ALBERT. C'est la mienne!..

LE COMTE, *stupéfait.* La vôtre!

ALBERT. Eh oui!.. c'est mon roman.

LE COMTE, *atterré.* Un roman!

ALBERT. Composé par moi en Afrique!.. et que je croyais perdu pour jamais, car je ne me rappelais plus un mot de mon chef-d'œuvre! Et au fait!.. depuis cinq ans.

LE COMTE. Que dites-vous?

ALBERT. J'avais eu le bonheur de l'oublier, et c'est vous qui me le rendez... (*Parcourant le manuscrit.*) Oui, vraiment... c'est bien cela... un roman historique... roman à la Walter Scott... où je fais jouer un rôle important à mon général... et à moi.

LE COMTE. Quoi!.. Monsieur... c'est de vous!..

ALBERT, *feuilletant toujours le manuscrit.* Hélas! oui! c'était même si mauvais que le général, à qui je l'avais donné à lire... m'avait répondu avec un juron: « Occupe-toi de ta théorie et ne pense plus à ces niaiseries-là... ou sinon...» Ce qui est cause... que je n'ai pas même pensé à lui redemander mon manuscrit resté entre ses mains. Voilà comment, après sa mort, on l'aura trouvé dans ses papiers.

LE COMTE, *dans le plus grand trouble.* Permettez, Monsieur, permettez... rappelez bien tous vos souvenirs... êtes-vous sûr...

ALBERT, *feuilletant toujours.* Parbleu!.. voilà tous mes personnages... tous mes noms qui me reviennent... l'aide de camp, Hector de Maugiron, c'était moi... la jeune fille qu'il adore... et qu'il espère épouser au retour... c'est... *Hesitant.*) une personne, dont il est inutile de vous parler... et quant à la puissante tribu des Beni-Ballaboud... c'est bien cela!! une tribu de mon invention!.. et la Mahoura... ah! je savais bien que ce nom-là ne m'était pas inconnu... tenez, Monsieur, tenez, voyez-vous écrit en marge: *faute de mieux.* Il me fallait dans le moment une rivière... et n'en ayant pas sous la main... j'ai inventé celle-là... quitte à la changer plus tard contre une véritable!

LE COMTE, *à part.* O ciel!

ALBERT. Et c'est là ce que vous imprimez comme de l'histoire! c'est là ce qui vous vaut les éloges de la presse et l'admiration publique.

LE COMTE. Est-ce ma faute, Monsieur, si, victime moi-même d'une erreur... chèrement payée...

ALBERT. Je le sais!.. Aussi je n'accuse plus votre bonne foi; mais ni vous, ni moi, Monsieur, n'avons le droit d'attribuer au général des absurdités dont je suis seul coupable et responsable. A chacun ses œuvres! et pour la mémoire comme pour l'honneur de monsieur de Saint-Avold, il faut que la vérité soit connue.

LE COMTE. Quoi, Monsieur... publier qu'un livre d'histoire est un roman!

ALBERT. Ce ne sera pas le premier.

LE COMTE. Un livre admiré, cité, vanté et adopté par l'Université.

ALBERT. Jusqu'à demain, Monsieur, je garderai le silence. D'ici là, avisez vous-même aux moyens de faire cet aveu, sinon je m'en chargerai!

LE COMTE. Mais songez donc aux suites...

ALBERT. Elles sont toutes simples. C'est une erreur!.. vous vous empressez de la reconnaître, je ne vois pas quels inconvénients...

LE COMTE. Vous ne les voyez pas?

SCÈNE III.

ALBERT, LE COMTE, MAXENCE, BOUVARD, *sortant de la porte du fond.*

MAXENCE, *au comte.* Et vous restez là, mon cher, vous ne venez pas au petit salon entendre ce qu'on dit de vous!

BOUVARD. Deux membres de l'Académie des sciences viennent d'arriver, et ils ne tarissent pas d'éloges sur votre second volume qu'ils ont déjà lu.

MAXENCE. Comme tout Paris!

BOUVARD. Comme tout le monde!

LE COMTE, *bas, à Albert, d'un air suppliant.* Vous l'entendez, Monsieur!..

MAXENCE. Monsieur de Pongibault, le professeur de sphère céleste et de géographie, s'extasie sur la vérité des détails topographiques.

ALBERT, *avec colère.* En vérité! . un professeur!..

LE COMTE, *d'un air suppliant.* Monsieur!

BOUVARD. Il trouve surtout le caractère et les usages des tribus arabes décrits avec une lucidité... une profondeur...

MAXENCE. Surtout la tribu des... comment dites-vous?..

BOUVARD. Des Beni-Ballaboud...

MAXENCE. Justement... c'est, dit-il, le tableau le plus pittoresque et le plus fidèle! mieux que personne il peut en juger. Il y a été...

ALBERT, *avec indignation.* Il y a été!.. voilà qui est trop fort!

BOUVARD, *froidement.* Avec une mission du gouvernement... (*Avec chaleur.*) Et j'oubliais de vous dire que votre ami le secrétaire général a été tellement touché du fait d'armes de la Mahoura, qu'il ne connaissait pas...

ALBERT, *à part.* Je crois bien!

BOUVARD. Qu'il m'a demandé un exemplaire pour le faire lire au ministre; enfin, et c'est l'avis unanime, votre élection est assurée; vous devez arriver demain à l'Académie, ou pour le moins au prix Gobert.

ALBERT. Comment?

BOUVARD, *à Albert.* Dix milles livres de rentes destinées au morceau de l'histoire de France le mieux fait et le plus véridique... (*Montrant le comte.*) Il y a des droits, l'Algérie est la France. (*Au comte, qui modère avec peine sa colère.*) Oui, Monsieur, votre modestie a beau s'indigner, vous y avez des droits.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDETS, *une tasse de café à la main.*

DESGAUDETS. Eh bien... eh bien, monsieur le comte,

on vous demande, on vous désire... pour achever le fait d'armes de la Mahoura.

LE COMTE. Moi! impossible... L'émotion... la chaleur!.. je ne pourrais lire!

BOUVARD. Je m'en chargerai! moi, l'éditeur...

LE COMTE, *à demi-voix*. Non! il faut que je vous parle... (*Lui serrant la main.*) Il le faut.

BOUVARD. Je vous suis! (*A part.*) Qu'a donc le grand homme et d'où lui vient cette physionomie?

LE COMTE. Daignez, mon cher Maxence... m'excuser auprès de ces dames... Un mal de gorge subit...

MAXENCE. Très-bien.

LE COMTE, *à part*. A tout prix, il faut sortir de là, ou je suis perdu. (*A Bouvard, qu'il entraîne vers la porte du fond.*) Venez, Monsieur, venez!

MAXENCE, *se retournant et apercevant Desgaudets qui, assis sur le canapé, à droite, prend lentement sa tasse de café*. Eh mais!.. je vous ai entendu dire chez vous que vous n'aimiez pas le café!

DESGAUDETS. Erreur!.. je l'aime beaucoup... chez les autres! (*Maxence entre en riant dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE V.

ALBERT, *qui s'est jeté sur le canapé, à gauche*; DESGAUDETS, *assis, à droite, sur l'autre canapé*.

DESGAUDETS, *achevant sa tasse de café*. Quand il est bon... et celui-ci est du vrai moka. (*S'étendant sur le canapé.*) Eh!.. eh!.. je ne déteste pas non plus les bons canapés... ni le confortable, que j'espère bien me donner désormais... en secret.

ALBERT, *se levant et se promenant avec colère*. Ah! c'est à n'en pas revenir!

DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc, mon cher?

ALBERT, *hors de lui*. Ce que j'ai!.. ce que j'ai... (*S'arrêtant devant Desgaudets.*) Vous aviez raison, Monsieur; des charlatans, des compères et des dupes, voilà la société actuelle.

DESGAUDETS, *souriant*. Tant mieux!

ALBERT, *avec indignation*. Comment, tant mieux!

DESGAUDETS. Eh! mon Dieu, oui! c'est de l'excès même du mal que sortira le bien!

ALBERT. Et quel bien peut sortir d'un gouffre tel que celui-ci?

DESGAUDETS. Je vais vous l'apprendre; quand tout le monde sera bien persuadé, comme vous paraissez l'être en ce moment, que la plupart de nos grands hommes, y compris leur gloire et leurs préfaces, sont des mensonges vivants et impudents plus ou moins bien décorés ou reliés; quand tout le monde, dis-je, sera bien convaincu, comme vous, que dans la composition de presque toutes les renommées qui se fabriquent, il n'entre pas un seul mot de vrai, la société finira, grâce au ciel, par devenir tellement incrédule que, pour lui faire accroire qu'on a du mérite, on sera réellement obligé d'en avoir... et c'est ainsi que l'école du mensonge sera devenue l'école de la vérité.

ALBERT, *avec impatience*. Ce que vous espérez là, Monsieur, est toute une révolution... Mais, en attendant...

DESGAUDETS, *souriant*. Dans toutes les révolutions, il faut savoir attendre! D'ici là, le puff victorieux continuera à triompher!

ALBERT. Et si je vous disais, Monsieur, avec quelle insolence, avec quelle audace!.. Si vous saviez seulement...

DESGAUDETS. Je sais tout. Corinne, ma fille, qui a entendu votre conversation, vient de me raconter au salon l'anecdote dans tous ses détails.

ALBERT. Et vous me parlez de cela tranquillement, et cela ne vous indigne pas?

DESGAUDETS. Il faudrait passer sa vie à s'indigner! et la vie est si courte!.. Je vous avouerai même avec franchise (car il est convenu qu'elle existe entre nous), que, loin d'en être furieux, j'en ai été ravi.

ALBERT. Vous osez en convenir!

DESGAUDETS. J'en ai été enchanté!

ALBERT. Et pourquoi, s'il vous plaît?

DESGAUDETS. Pour vous! oui, mon jeune ami, quoique vous ayez refusé d'être mon gendre, je me regarde toujours comme votre beau-père... ou mieux encore, comme votre ami... et je vous suis de loin dans le monde... avec tout l'intérêt que l'on porte... à un pauvre voyageur seul et égaré dans un pays inconnu.

ALBERT. Je vous remercie, Monsieur... mais en quoi cette aventure peut-elle vous réjouir pour moi?

DESGAUDETS. Voici comment. Quand on connaît par hasard la vérité... il y a deux manières de s'en servir, l'une...

ALBERT, *avec force*. C'est de la dire!..

DESGAUDETS. Et l'autre... de la taire. La seconde est presque toujours la plus utile. Essayez-en, je vous le conseille?

ALBERT. Moi! me taire!.. moi, transiger avec ma conscience.

DESGAUDETS. Je ne dis pas cela, mais à un soldat qui s'est bravement défendu, il est permis de capituler... et il est des capitulations de conscience si difficiles à ne pas accepter... que vous-même, peut-être...

ALBERT, *avec chaleur*. Jamais, Monsieur, jamais!.. moi, le défenseur et l'ami de la vérité, je défie le monde entier de me faire jamais céder... ou fléchir...

DESGAUDETS. Il ne faut pas dire cela! le chapitre des considérations est si étendu... et tenez, en voici déjà une qui arrive!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BOUVARD, *entrant par la porte du fond*.

BOUVARD, *à part*. Me charger... moi!.. d'une pareille négociation... assoupir l'affaire... à tout prix!

DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc, monsieur Bouvard... vous m'avez l'air...

BOUVARD. De quoi donc?

DESGAUDETS. D'un diplomate...

BOUVARD, *cherchant à sourire*. Dans l'embarras, qui compte sur vous et sur votre crédit près de M. Albert d'Angremont...

DESGAUDETS. Eh! pourquoi donc?..

BOUVARD. Mon Dieu! tout le monde peut se tromper, même les libraires .. mais quand j'ai des torts... j'en conviens, et je reconnais qu'hier... j'ai manqué ma fortune. Ce volume de poésies que vous me proposiez... c'est à qui m'en parlera!.. tout à l'heure encore... au salon... ce gros monsieur en noir... dont je ne sais pas le nom. « Vous ne connaissez pas les poésies du « jeune d'Angremont... c'est superbe! c'est sublime! » (*A Albert en souriant.*) Vous les aurez lues sans doute à quelques amis...

ALBERT. A personne!

BOUVARD, *se récriant*. Encore mieux! quand un ouvrage se produit ainsi par lui-même!.. aussi... je n'y mets pas d'amour-propre. Je viens vous le demander. Il me le faut.

ALBERT. Les vers, me disiez-vous, ne se vendent plus.

BOUVARD. Je vendrai ceux-là... et la preuve c'est que je vous les achète. Faites vous-même votre prix et à l'instant... comptant...

DESGAUDETS. Prenez garde, monsieur Bouvard, je vais croire que ce n'est pas vous qui payez.

BOUVARD. Eh bien... c'est vrai! pourquoi ne pas aborder franchement la question. Monsieur le comte m'a tout dit... Ce qu'on vous demande, c'est de ne rien changer à l'état des choses. De ne point troubler le public dans son admiration pour un homme de génie, pour un grand homme!

ALBERT. Moi complice d'une imposture...

BOUVARD, *vivement*. Indépendante de votre volonté!

DESGAUDETS. Au fait, si M. de Marignan est un grand homme...

BOUVARD. Ce n'est pas votre faute.

DESGAUDETS. Ni la sienne...

ALBERT. Pour la famille de mon général, pour sa veuve, pour sa mémoire que je respecte et que j'honore, je ne dois point laisser s'accréditer de pareilles impostures. Je dois déclarer faux et apocryphe... un ouvrage...

BOUVARD. Qui est passé à l'état de chef-d'œuvre! et quand nous sommes... riches, glorieux, considérés...

ALBERT. Et voilà justement ce qu'il faut flétrir. Voilà les idoles qu'il faut renverser du piédestal. Oui, dans ce siècle de fourberie et de mensonge, dans ce temps où chacun se déguise, j'arracherai les masques... rien ne m'arrêtera! rien ne m'empêchera de crier la vérité... dussé-je, avec Boileau :

> Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
> Midas, le roi Midas a des oreilles...

BOUVARD, *criant avec force*. Et moi, Monsieur, moi, que vous ruinez!

ALBERT. Vous!

BOUVARD. Moi qui ai vendu à M. le comte ces Mémoires comme authentiques, moyennant vingt mille francs que je serai obligé de lui rendre. Vous voyez bien que ce serait impossible... nous y perdrions tous... et je suis chargé de prendre avec vous tous les arrangements que vous désirerez... et qui vous conviendront... (*A voix basse.*) Oui, Monsieur... on consentira aux plus grands sacrifices.

ALBERT, *avec force*. Assez, Monsieur!.. (*Avec ironie et regardant Desgaudets.*) Encore un usage de nos jours, n'est-ce pas? Vouloir m'acheter... à prix d'argent... (*Se retournant vers Bouvard.*) Vous vous trompez, Monsieur, je suis soldat... je ne me vends pas!.. Adieu!.. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE, *entrant par le fond*.

CORINNE, *arrêtant Albert qui va sortir*. Où allez-vous?

ALBERT. Je sors de cette maison.

CORINNE. Non pas! je quitte le noble comte que j'ai laissé plus mort que vif!

BOUVARD. Lui...

CORINNE. Quand il a compris que j'étais au fait de tout, il est resté comme frappé de la foudre!.. sentant bien qu'il n'avait à attendre de moi ni grâce, ni merci, et calculant déjà les suites de cette terrible et piquante aventure; délicieux épisode pour mes Mémoires, et matière incessante de feuilletons plus mordants les uns que les autres. Il a compris toute l'imminence du danger, et vaincu sans combattre, il a de lui-même proposé la paix, me laissant maîtresse des conditions, que je viens régler avec vous, mon allié.

ALBERT. Avec moi!

CORINNE. Article premier. Vous garderez le silence?

ALBERT. Non!

CORINNE. Comment, non?..

BOUVARD. Il veut parler... et publier la vérité!

CORINNE, *d'un air étonné*. La vérité!.. à quoi bon?

DESGAUDETS. C'est ce que je ne cesse de lui dire.

CORINNE. C'est évident!.. (*A Albert à demi-voix.*) Vous ne savez donc pas que je l'emporte, que mon triomphe commence, que je suis comtesse de Marignan, et qu'Antonia est à vous?

ALBERT. O ciel...

CORINNE. Devenue libre, elle vous offre sa fortune et sa main.

ALBERT. Que dites-vous?

CORINNE. Son frère y consent!

DESGAUDETS. Et moi aussi, comme subrogé-tuteur.

CORINNE. Et pour cela vous n'avez qu'un mot à dire... ou plutôt à ne pas dire... on ne vous demande que de vous taire.

DESGAUDETS, *souriant*. Et c'est là le cas ou jamais de capituler..

ALBERT. Non... non... fût-ce au prix de mon bonheur, je ne vendrai pas ma conscience. Je resterai fidèle à l'honneur... et à la vérité!

CORINNE, *lui montrant Antonia qui sort de la porte à droite*. Plus qu'à votre amour... plus qu'à Antonia!

ALBERT. Antonia!.. Ah! ne prononcez pas ce nom-là!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTONIA.

ANTONIA, *à Corinne et à Albert*. Ah! comme vous étiez tous les deux injustes à son égard... ce bon monsieur de Marignan... tant de générosité unie à tant de talents! j'en suis dans l'admiration!

DESGAUDETS. Et elle aussi!

ANTONIA. Il en sera récompensé!.. Il l'est déjà... et de la manière la plus glorieuse et la plus digne de lui.

DESGAUDETS ET BOUVARD. Comment cela?

ANTONIA. N'entendez-vous pas dans l'autre salon... ces félicitations... ces cris de joie... Imaginez-vous que le secrétaire général... celui auprès duquel j'étais placée à table... et qui s'était absenté après le dîner... vient de revenir.

TOUS. Eh bien!

ANTONIA. Ah! quelle douce satisfaction! quel triomphe pour le génie!

CORINNE, DESGAUDETS ET BOUVARD. Achevez donc!

ANTONIA. Le gouvernement, qui, autant que j'ai pu le comprendre, a lu le second volume de M. de Marignan, a été tellement attendri et touché du beau fait d'armes de la Mahoura...

TOUS. O ciel!

ANTONIA. Qu'il est question de proposer pour la veuve et les enfants du général une pension de six mille francs.

ALBERT. Est-il possible!

ANTONIA. Et l'on dit qu'on va lui élever, à La Ferté-

sous-Jouarre, sa patrie... un monument... (*Montrant le salon à droite.*) Tenez... tenez... les acclamations redoublent... Qu'est-ce donc? (*Elle se rapproche du salon, et y rentre un instant.*)

CORINNE, *à Albert*. Eh bien! résisterez-vous encore?

DESGAUDETS. Voulez-vous, par une obstination chevaleresque et absurde, ruiner la veuve et la famille de votre général?

BOUVARD. Vous opposer aux honneurs... qu'on lui destine.

DESGAUDETS. Et qu'après tout, il mérite.

CORINNE ET BOUVARD. Qu'il mérite!

ALBERT, *hésitant*. J'en conviens... mais enfin... un mensonge...

CORINNE. Qui rend tout le monde heureux!

ALBERT, *de même*. Est toujours un mensonge.

DESGAUDETS. Non pas! ce n'est pas mentir que garder le silence!

ALBERT, *résistant à peine*. Je ne dis pas...

DESGAUDETS. Ah!..

ALBERT. C'est vrai!..

CORINNE, DESGAUDETS ET BOUVARD, *ensemble et lui mettant la main devant la bouche*. Alors, taisez-vous... taisez-vous... c'est tout ce qu'on vous demande.

ALBERT. Soit! mais la morale... la morale de tout cela... car il faut qu'il y en ait une...

CORINNE. Attendez donc, Monsieur, attendez donc!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE, *entrant amené par* ANTONIA *et par* MAXENCE, *et suivi de tous les convives*.

ANTONIA, *entrant*. Le voici!.. le voici!..

TOUT LE MONDE, *dans la coulisse*. Gloire au talent!..

ANTONIA. Nous l'amenons, malgré lui, pour recevoir vos remercîments et vos bénédictions...

BOUVARD ET LES CONVIVES, *élevant la main*. Honneur au génie!

LA COMTESSE. Non, monsieur le comte, vous ne pouvez vous soustraire à votre triomphe!..

LE COMTE, *remerciant*. Messieurs... Mesdames... (*S'adressant froidement à Desgaudets qu'il salue.*) Monsieur Desgaudets.

DESGAUDETS. Monsieur le comte... (*Ils parlent bas.*)

CORINNE, *bas, à Albert*. Vous vouliez de la morale?

ALBERT, *de même*. Eh! oui sans doute, je voudrais une punition quelconque à tant de fausseté.

CORINNE, *lui montrant le comte qui cause avec Desgaudets*. Rassurez-vous!.. la voici.

LE COMTE, *à demi-voix, à Desgaudets*. Oui, Monsieur, demain je vous demanderai la permission de me présenter chez vous pour solliciter un bonheur...

CORINNE. Qu'il n'a que trop mérité.

DESGAUDETS, *à haute voix*. Permettez, Monsieur!.. je ne donne pas de dot!..

MAXENCE, *riant*. Connu!

BOUVARD, *bas, à Corinne*. Mais moi je compte plus que jamais sur les Mémoires de madame la comtesse.

CORINNE. Le premier volume est fini. (*Bas, à Antonia.*) Chapitre XX : « Mariage de Corinne et d'Antonia! générosité du noble comte. »

ANTONIA. Ah! ce chapitre-là du moins est vrai.

DESGAUDETS, *bas, à Corinne*. Comme tout le reste! (*A voix haute.*)

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

FIN DE LE PUFF.



BATAILLE DE DAMES

OU

UN DUEL EN AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 17 mars 1851.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LEGOUVÉ.

Personnages.

LA COMTESSE D'AUTREVAL, née Kermadio .... Mme ALLAN.
LÉONIE DE LA VILLEGONTIER, sa nièce. Mlle FIX.
HENRI DE FLAVIGNEUL .... M. MAILLART.
GUSTAVE DE GRIGNON .... MM. REGNIER.
LE BARON DE MONTRICHARD ...... PROVOST.
UN SOUS-OFFICIER DE DRAGONS.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe au château d'Autreval près de Lyon, en octobre 1817.

Le théâtre représente un salon d'été élégant. — Deux portes latérales sur le premier plan. — Cheminée au plan de gauche. — Une porte au fond. — Guéridon à gauche. — Petite table et canapé à droite.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau,* CHARLES, *en livrée élégante et tenant à la main des lettres et des journaux, est debout devant un chevalet placé à gauche du public.* LEONIE *entre par la porte du fond.*)

CHARLES, *regardant le tableau posé sur le chevalet.* C'est charmant!.. charmant!.. une finesse! une grâce!..

LÉONIE, *qui vient d'entrer, apercevant Charles.* Qu'est-ce que j'entends? (*Après un instant de silence, et d'un ton sévère.*) Charles!.. Charles!..

CHARLES, *se retournant brusquement et s'inclinant.* Mademoiselle!!!

LÉONIE. Que faites-vous là?

CHARLES. Pardonnez-moi, Mademoiselle, je regardais le portrait de madame votre tante, notre maîtresse... car je l'ai reconnu tout de suite... tant il est ressemblant!

LÉONIE. Qui vous demande votre avis? Les lettres? les journaux?

CHARLES. Je suis allé ce matin à Lyon à la place du cocher, qui n'en avait pas le temps, et j'ai rapporté des lettres pour tout le monde. Pour Mademoiselle, d'abord!

LÉONIE, *vivement.* Donnez!.. (*Poussant un cri.*) Ah!.. de Paris!!! d'Hortense... mon amie d'enfance! (*Parcourant la lettre.*) Chère Hortense!.. elle s'inquiète des « troubles de Lyon!.. des complots qui nous environnent. Quant à la cour... il est difficile que cela « aille bien... en l'an de grâce 1817, sous un roi qui « fait des vers latins et qui ne donne jamais de bal. » (*S'interrompant.*) Elle me demande. *Si je me marie*... Ah bien oui!.. est-ce qu'on a le temps de songer à cela?.. Les jeunes gens s'occupent de politique et non pas de demoiselles!

CHARLES. Deux lettres pour Madame... (*Lisant l'adresse.*) Madame la comtesse d'Autreval, née Kermadio... (*Haut.*) et timbrée d'Auray, pleine Vendée... (*Léonie regarde Charles en fronçant le sourcil.*) C'est tout simple!.. une excellente royaliste comme Madame!

LÉONIE. Encore!..

CHARLES, *posant d'autres lettres sur la table.* Celles-ci pour le frère de madame la comtesse... et pour M. Gustave de Grignon... ce jeune maître des requêtes... qui est ici depuis huit jours.

LÉONIE, *avec humeur.* Il suffit!.. Les journaux?..

CHARLES, *les présentant.* Les voici!

LÉONIE. Dans un joli état...

CHARLES. C'est que le cocher et la femme de chambre voulaient les lire avant Madame et Mademoiselle, ce qui est leur manquer de respect... et je me suis opposé...

LÉONIE, *l'interrompant.* C'est bien! je ne vous en demande pas tant.

CHARLES. Je ne croyais pas que Mademoiselle me blâmerait de mon zèle...

LÉONIE, *sèchement.* Ce qui souvent déplaît le plus, c'est l'excès de zèle.

CHARLES, *souriant.* Comme disait M. de Talleyrand!

LÉONIE, *se retournant avec étonnement.* Voilà qui est trop fort!.. et si monsieur Charles se permet...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Quoi donc?.. qu'y a-t-il, ma chère Léonie?

LÉONIE. Ce qu'il y a, ma tante!.. ce qu'il y a?.. M. Charles qui cite M. de Talleyrand!

LA COMTESSE, *souriant.* Un homme qui a porté mal-

heur à tous ceux qu'il a servis!.. mauvaise recommandation pour un domestique... Rassure-toi... Charles aura lu cela quelque part... sans comprendre!..

CHARLES, *s'inclinant respectueusement*. Oui, Madame, et je ne pensais pas que cela offusquât Mademoiselle.

LÉONIE. *Offusquât*... un subjonctif à présent...

LA COMTESSE, *à Charles, qui veut s'excuser*. Pas un mot de plus!.. vous parlez trop... Je connais vos bonnes qualités, votre dévouement pour moi... mais vous oubliez trop souvent votre situation; ne me forcez pas à vous la rappeler. Votre place, d'ailleurs, n'est pas ici!.. je vous ai pris uniquement pour soigner les jeunes chevaux de mon frère... allez à votre service! (*Charles la salue respectueusement, lui remet les deux lettres qui sont à son adresse et sort par la porte du fond.*)

SCÈNE III.

LÉONIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *tout en décachetant ses lettres*. Jusqu'à M. Charles, jusqu'aux domestiques qui veulent se donner de l'importance!..

LÉONIE. Oh! mais... une importance dont vous n'avez pas idée...

LA COMTESSE, *ouvrant une des lettres*. En vérité... dis-moi donc cela? (*Vivement.*) Non, non... tout à l'heure!.. laisse-moi d'abord parcourir mon courrier!

LÉONIE. C'est trop juste! je viens de lire le mien. (*La comtesse, à droite du spectateur, lit avec émotion et à part la lettre qu'elle vient de décacheter, tandis que Léonie, près de la table à gauche, parcourt les journaux.*)

LA COMTESSE. C'est d'elle!.. Pauvre amie!.. comme elle tremblait en l'écrivant!

« Ma chère Cécile, soyez bénie mille fois! Je re-« prends espoir depuis que je sais mon fils auprès de « vous. Votre château, situé à deux lieues de la fron-« tière, lui permet d'attendre sans danger l'issue de « ce procès fatal... et d'ailleurs qui pourrait soupçon-« ner que le château de la comtesse d'Autreval recèle « un homme accusé de conspiration contre le roi? Du « reste, que vos opinions politiques se rassurent... » (*S'interrompant.*) Est-ce que mon cœur a des opinions politiques?.. (*Reprenant.*) « Henri n est pas coupable; « un malheureux coup de tête qu'il vous racontera lui « a seul donné une apparence de conspirateur; mais « cette apparence suffirait mille fois pour le perdre, « s'il était pris. D'un autre côté, l'on assure qu'on ne « veut pas pousser plus loin les rigueurs, et l'on dit, « mais est-ce vrai? que le maréchal commandant la « division vient de partir pour Lyon avec une mission « de clémence... »

LÉONIE, *à droite, poussant un cri*. Ah! qu'est-ce que je lis!

LA COMTESSE. Qu'est-ce donc?

LÉONIE, *montrant le journal*. Encore une condamnation à mort!

LA COMTESSE. Ah mon Dieu!

LÉONIE. « Le conseil de guerre, séant à Lyon, a con-« damné hier le principal chef du complot bonapar-« tiste, M. Henri de Flavigneul, un jeune homme de « vingt-cinq ans! »

LA COMTESSE. Qui heureusement s'est évadé avec l'aide de quelques amis, m'a-t-on dit.

LÉONIE. Oui! oui!.. je me rappelle maintenant... cette évasion qui excitait l'enthousiasme de M. Gustave de Grignon.

LA COMTESSE. Notre jeune maître des requêtes.

LÉONIE. Il n'avait qu'un regret, c'est de n'avoir pas été chargé d'une pareille expédition; c'est beau!.. c'est brave!..

LA COMTESSE. Il a de qui tenir! Sa mère, qui avait comme moi traversé toutes les guerres de la Vendée, sa mère avait un courage de lion!

LÉONIE. C'est pour cela que M. de Grignon parle toujours, à table, d'actions héroïques.

LA COMTESSE. Et le curieux, c'est que son père était, dit-on, peureux comme un lièvre!

LÉONIE. Vraiment!.. c'est peut-être pour cela que l'autre jour il est devenu tout pâle quand la barque a manqué de chavirer sur la pièce d'eau!

LA COMTESSE, *riant*. A merveille!.. vous allez voir qu'il est à la fois brave et poltron!

LÉONIE. Je le lui demanderai.

LA COMTESSE. Y penses-tu?

LÉONIE. Aujourd'hui, en dansant avec lui, car nous avons un bal et un concert pour votre fete... et j'ai déjà pensé à votre coiffure, un azalea superbe que j'ai vu dans la serre et qui vous ira à merveille!

LA COMTESSE. Coquette pour ton compte... je le concevrais! mais pour ta tante!..

LÉONIE. C'est tout naturel!.. vous c'est moi! tellement que quand on fait votre éloge, ce qui arrive souvent, je suis tentée de remercier. (*Se mettant à genoux près du canapé à droite où est assise la comtesse.*) Aussi jugez de ma joie quand ma mère m'a permis de venir passer un mois ici, auprès de vous... Il me semblait que rien qu'en vous regardant, j'allais devenir parfaite... Vous souriez... est-ce que j'ai mal parlé?..

LA COMTESSE. Non, chère fille, car c'est ton cœur qui parle... Si je souris, c'est de tes illusions! c'est de ta candeur à me dire : Je vous admire!

LÉONIE. C'est si vrai! A la maison l'on me raille parfois et l'on répète sans cesse : Oh! quand Léonie a dit... *ma tante*, elle a tout dit! On a raison... la mode que vous adoptez, la robe que je vous vois, me semblent toujours plus belles qu'aucune autre... On dit même, vous ne savez pas, ma tante? on dit que j'imite votre démarche et vos gestes... c'est bien sans le savoir. Et quand vous m'embrassez en m'appelant : Ma chère fille! je suis presque aussi heureuse que si j'entendais ma mère!

LA COMTESSE, *l'embrassant*. Prends garde!.. prends garde... il ne faut pas me gâter ainsi... j'aurai trop de chagrin de te voir partir... Ce sera ma jeunesse qui s'en ira!

LÉONIE. Mais vous êtes très-jeune, à vous toute seule, ma tante!

LA COMTESSE. Certainement... d'une jeunesse de... Voyons? devine un peu le chiffre...

LÉONIE. Je ne m'y connais pas, ma tante!

LA COMTESSE. Je vais t'aider... Trente...

LÉONIE. Trente...

LA COMTESSE. Allons, un effort...

LÉONIE. Trente et un!

LA COMTESSE. On ne peut pas être plus modeste!... J'achèverai donc... trente-trois! Oui, chère fille, trente-trois ans! L'année prochaine, je n'en aurai peut-être plus que trente-deux... mais maintenant... voilà mon chiffre! Hein!.. quelle vieille tante tu as là!..

LÉONIE. Vieille!.. chaque matin je ne forme qu'un vœu, c'est de vous ressembler!

LA COMTESSE. Ce que tu dis là n'a pas le sens commun; mais c'est égal, cela me fait plaisir... Eh bien,

voyons, mon élève, car j'ai promis à ta mère de te faire travailler... as-tu dessiné ce matin?

LÉONIE. J'étais descendue pour cela dans ce salon, et devinez qui j'ai trouvé tout à l'heure devant mon chevalet, et regardant votre portrait?..

LA COMTESSE. Qui donc?..

LÉONIE. M. Charles.

LA COMTESSE. Eh bien?..

LÉONIE. Eh bien, ma tante, figurez-vous qu'il disait : C'est charmant!

LA COMTESSE. Et cela t'a rendue furieuse!..

LÉONIE. Certainement!.... Un domestique! est-ce qu'il doit savoir si un dessin est joli ou non?..

LA COMTESSE, *riant*. Oh! petite marquise!..

LÉONIE. Ce n'est pas tout! croiriez-vous, ma tante, qu'il chante?

LA COMTESSE. Eh bien, s'il est gai, ce garçon!.. Est-ce que Dieu ne lui a pas permis de chanter comme à toi!

LÉONIE. Mais... c'est qu'il chante très-bien! voilà ce qui me révolte!

LA COMTESSE. Ah!.. ah!.. conte-moi donc cela!

LÉONIE. Hier, je me promenais dans le parc. En arrivant derrière la haie du bois des Chevreuils, j'entends une voix qui chantait les premières mesures d'un air de Cimarosa, mais une voix charmante, une méthode pleine de goût... Je m'approche... c'était monsieur Charles!

LA COMTESSE. En vérité!

LÉONIE, *avec dépit*. Vous riez, ma tante; eh bien! moi, cela m'indigne... je ne sais pas pourquoi, mais cela m'indigne! Comment distinguera-t-on un homme bien né d'un valet de chambre, s'ils sont tous deux élégants de figure, de manières... car, remarquez, ma tante, qu'il est tout à fait bien de sa personne, et lorsqu'à table il vous sert, qu'il vous offre un fruit, c'est avec un choix de termes, un accent de bonne compagnie qui me mettent hors de moi... parce qu'il y a de l'impertinence à lui à s'exprimer aussi bien que ses maîtres : cela nous déconsidère, cela nous... (*Avec impatience.*) Enfin, ma tante, je ne sais comment vous exprimer ce que je ressens ; mais moi, qui suis bienveillante pour tout le monde, j'éprouve pour cet insolent valet, une antipathie qui va jusqu'à l'aversion, et si j'étais maîtresse ici, bien certainement il n'y resterait pas!

LA COMTESSE, *gaiement*. Là... là... calmons-nous! avant de le chasser, il faut permettre qu'il s'explique, ce garçon. (*Elle sonne.*)

LÉONIE. Est-ce pour lui que vous sonnez, ma tante?

LA COMTESSE. Précisément! (*A un domestique qui entre.*) Charles est-il là?

LE DOMESTIQUE. Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE. Qu'il vienne? (*Le domestique sort.*)

LÉONIE. Mais ma tante... qu'allez-vous lui dire?

LA COMTESSE. Sois tranquille!

LÉONIE. Je ne voudrais pas qu'il crût que c'est à cause de moi que vous le grondez!

LA COMTESSE, *gaiement*. Pourquoi donc? ne trouves-tu pas qu'il t'a manqué de respect?..

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES.

CHARLES. Madame m'a appelé?..

LA COMTESSE. Oui. Approchez-vous, Charles; vous me forcerez donc toujours à vous adresser des reproches. Pourquoi vous êtes-vous permis...

LÉONIE, *bas, à la comtesse*. Il ne savait pas que j'étais là...

LA COMTESSE, *à Léonie*. N'importe?.. (*A Charles.*) Pourquoi vous êtes-vous permis de vous approcher de mon portrait, du dessin de ma nièce, et de dire... qu'il était charmant...

CHARLES. J'ai dit qu'il était ressemblant, madame la comtesse.

LA COMTESSE. C'est précisément ce mot qui est de trop : approuver c'est juger; et on n'a le droit de juger que ses égaux.

CHARLES. Je demande pardon à Mademoiselle de l'avoir offensée... à l'avenir, je ne ferai plus que penser ce que j'ai dit.

LA COMTESSE. C'est bien...

LÉONIE, *à part*. Du tout, c'est mal! voilà encore une de ces réponses qui m'exaspèrent...

LA COMTESSE, *à Charles*. Avez-vous préparé la petite ponette de mon frère, comme je vous l'avais dit?

CHARLES. Oui, Madame.

LA COMTESSE. Eh bien, chère Léonie, le temps est beau, va mettre ton habit de cheval, et tu essaieras la ponette dans le parc.

LÉONIE. Avec vous, chère tante?..

LA COMTESSE. Non, avec mon frère..... et Charles vous suivra.

LÉONIE. Mais...

LA COMTESSE. Il est fort habile cavalier, et son habileté rassure ma tendresse pour toi!

LÉONIE. J'y vais, chère tante... (*En s'en allant.*) Ah! je le déteste!

SCÈNE V.

LA COMTESSE, HENRI, *sous le nom de Charles*.

LA COMTESSE. Eh bien, méchant enfant, vous ne serez donc jamais raisonnable?..

HENRI. Grondez-moi, vous grondez si bien!

LA COMTESSE. Vous ne me désarmerez pas par vos cajoleries!.. Vous exposer sans cesse à être découvert ou par Léonie ou même par un de mes gens... aller chanter un air de Cimarosa dans le parc; et le bien chanter, encore...

HENRI. Ce n'est pas ma faute; je me rappelais toutes vos inflexions.

LA COMTESSE. Taisez-vous!.. vos flatteries me sont insupportables... ingrat!.. je ne vous parle pas seulement pour moi qui vous aime en sœur... mais pour votre pauvre mère...

HENRI. Vous avez raison!.. voyons, que dois-je faire?

LA COMTESSE. D'abord répondre quand j'appelle Charles... et ne pas dire... quoi? quand quelqu'un dit Henri.

HENRI. La vérité est que je n'y manque jamais.

LA COMTESSE. Puis, ne plus vous extasier devant les dessins de ma nièce, et ne pas répondre comme tout à l'heure... je ne ferai plus que penser ce que j'ai dit!.. Hypocrite!.. il ne peut pas se décider à ne pas être charmant... Enfin, ne pas vous exposer, comme vous l'avez fait ce matin encore malgré ma défense, en allant à Lyon... Mais, malheureux enfant! vous ne savez donc pas qu'il s'agit de vos jours...

HENRI, *gaiement*. Bah!

LA COMTESSE. Tout est à craindre depuis l'arrivée du baron de Montrichard.

HENRI. Le baron de Montrichard!

LA COMTESSE. Oui... le nouveau préfet... il a la fi-

nesse d'une femme, il est rusé comme un diplomate, et avec cela actif, persévérant... et penser que c'est à moi peut-être qu'il doit sa nomination!..

HENRI. Vous, comtesse; vous avez fait nommer un homme comme lui, dévoué pendant vingt ans, corps et âme, au Consulat et à l'Empire...

LA COMTESSE. C'est pour cela! il est toujours dévoué corps et âme à tous les gouvernements établis, et il les sert d'autant mieux qu'il veut faire oublier les services rendus à leurs prédécesseurs... aussi va-t-il vouloir signaler son installation par quelque action d'éclat.

HENRI. C'est-à-dire en faisant fusiller deux ou trois pauvres diables qui n'en peuvent mais...

LA COMTESSE. Non, il n'est pas cruel; au contraire! je sais même qu'il avait demandé une amnistie générale; mais l'idée de découvrir un chef de conspirateurs va le mettre en verve! il déploiera contre vous toutes les ressources de son esprit... votre signalement sera partout... je le sais... le premier soldat pourrait vous reconnaître...

HENRI. Eh bien!.. vous l'avouerai-je?.. il y a dans ces périls, dans cette vie de conspirateur poursuivi... je ne sais quoi qui m'amuse comme un roman! Rien ne me divertit autant que d'entendre prononcer mon nom dans les marchés, que d'acheter aux crieurs des rues ma condamnation, que d'interroger un gendarme qui pourrait me mettre la main sur le collet... et de lui parler de moi... — Eh bien, monsieur le gendarme, cet Henri de Flavigneul, est-ce qu'il n'est pas encore pris? — Non, vraiment, c'est un enragé qui tient à la vie, à ce qu'il paraît... — Dites-moi donc un peu son signalement, si vous l'avez!..

LA COMTESSE. Mais vous me faites frémir!.. Oh! les hommes! toujours les mêmes!.. n'ayant jamais que leur vanité en tête; vanité de courage ou vanité d'esprit... Eh bien, tenez, pour vous punir, ou pour vous enchanter peut-être... qui sait?.. voyez cette lettre de votre mère... savourez les traces de larmes qui la couvrent... dites-vous que si vous étiez condamné, elle mourrait de votre mort... ajoutez que si je vous voyais arrêté chez moi, je croirais presque être la cause de votre perte et que j'aurais tout à la fois le désespoir du regret et le désespoir du remords... allons, retracez-vous bien toutes ces douleurs... c'est du dramatique aussi cela... c'est amusant comme un roman... Ah! vous n'avez pas de cœur!

HENRI. Pardon!.. pardon!.. j'ai tort!.. oui, quand notre existence inspire de telles sympathies, elle doit nous être sacrée; je me défendrai... je veillerai sur moi... pour ma mère... et pour... (*Lui prenant la main.*) et pour ma sœur!

LA COMTESSE. A la bonne heure! voilà un mot qui efface un peu vos torts... Pensons donc à votre salut... cher frère... et pour que je puisse agir, racontez-moi en détail ce coup de tête, dont me parle votre mère, et qui vous a changé, malgré vous, en conspirateur.

HENRI. Le voici. Vous le savez, ma famille était attachée, comme la vôtre, à la monarchie, et mon père refusa de paraître à la cour de l'empereur.

LA COMTESSE. Oui; il avait la manie de la fidélité, comme moi!

HENRI. Mais le jour où j'eus quinze ans : « Mon fils, « me dit-il, j'avais prêté serment au roi, j'ai dû le te- « nir et rester inactif. Toi, tu es libre, un homme « doit ses services à son pays; tu entreras à seize ans « à l'Ecole militaire, et à dix-huit dans l'armée. » Je répondis en m'engageant le lendemain comme soldat et je fis la campagne de Russie et d'Allemagne. C'est vous dire mon peu de sympathie pour le gouvernement que vous aimez... et cependant, je vous le jure, je n'ai jamais conspiré... et je ne conspirerai jamais! parce que j'ai horreur de la guerre civile, et que, quand un Français tire sur un Français, c'est au cœur de la France elle-même qu'il frappe! Il y a un mois pourtant, au moment où venait d'éclater la conspiration du capitaine Ledoux, j'entre un matin à Lyon; je vois rangé sur la place Bellecour un peloton d'infanterie, et avant que j'aie pu demander quelle exécution s'apprêtait... arrive une voiture de place suivie de carabiniers à cheval; j'en vois descendre, entre deux soldats, un vieillard en cheveux blancs, en grand uniforme, et je reconnais... qui?.. mon ancien général! Le brave comte Lambert, qui a reçu vingt blessures au service de notre pays!.. Je m'élance, croyant qu'on l'amenait sur cette place pour le fusiller! non! c'était bien pis encore... pour le dégrader!.. Le dégrader!.. Etait-il coupable? je l'ignore... mais quelque crime politique qu'ait commis un brave soldat, on ne le dégrade pas, on le tue! Aussi, quand je vis un jeune commandant arracher à ce vieillard sa décoration, je ne me connus plus moi-même, je m'élançai vers mon ancien général, et, lui remettant la croix que j'avais reçue de sa main, je m'écriai : Vive l'Empereur!

LA COMTESSE. Malheureux!

HENRI. Ce qui arriva, vous le devinez; saisi, arrêté comme un chef de conspiration, je serais encore en prison, ou plutôt je n'y serais plus, si un des geôliers, gagné par vous, ne m'avait donné les moyens de fuir, ici... chez une royaliste, mon ennemie, ici, où j'ai le double bonheur d'être sauvé, et d'être sauvé par vous. Voilà mon crime!

LA COMTESSE. Dites votre gloire, Henri; j'étais bien résolue ce matin à vous sauver, mais maintenant... qu'ils viennent vous chercher auprès de moi!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE *en habit de cheval.*

LÉONIE. Me voici, ma tante... Suis-je bien?

LA COMTESSE, *l'ajustant.* Très-bien, chère enfant; ta cravate un peu moins haute... (*A Henri.*) Charles, allez voir si mon frère est prêt. (*Henri sort.*)

LA COMTESSE, *à Léonie, tout en l'ajustant.* Qui t'a donné cette belle rose?

LÉONIE. M. de Grignon!

LA COMTESSE. Je ne l'ai pas encore vu d'aujourd'hui, notre cher hôte.

LÉONIE. Il monte... je l'ai laissé au bas du perron, admirant le cheval de mon oncle!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON.

DE GRIGNON, *au fond.* Quel bel animal! quel feu! quelle vigueur! qu'on doit être heureux de se sentir emporté sur cet ouragan vivant!

LA COMTESSE, *qui l'entend.* Le curieux, c'est qu'il le croit!

DE GRIGNON, *descendant la scène et apercevant la comtesse et Léonie qu'il salue.* Ah! Mademoiselle... madame la comtesse!...

LA COMTESSE. Bonjour, mon hôte!.. Ah çà, vous aurez donc toujours la manie de l'héroïsme! Je vous entendais là, tout à l'heure, vous extasier sur le bon-

heur de s'élancer sur un cheval indompté. Je parie que vous regrettez de n'avoir pas monté Bucéphale...

DE GRIGNON, *avec enthousiasme*. Vous dites vrai, Madame! c'est si beau... c'est... si... oh!..

LA COMTESSE. Vous ne trouvez pas le second adjectif... je vais vous rendre le service de vous interrompre; tenez, il y a là des journaux et des lettres!

DE GRIGNON. Pour moi?

LA COMTESSE. Oui, là... sur la table.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI. M. de Kermadio est aux ordres de Mademoiselle...

LA COMTESSE, *à Léonie*. Je vais te mettre à cheval... (*A de Grignon, qui va pour la suivre.*) Lisez votre lettre, lisez, je remonte à l'instant. Viens, Léonie... (*Elles sortent, suivies par Henri.*)

SCÈNE IX.

DE GRIGNON, *seul. Il la suit des yeux*. Quel est le mauvais génie qui m'a mis au cœur une passion insensée pour cette femme? une femme qui a été héroïque en Vendée, une femme qui adore le courage! Aussi, pour lui plaire, il n'est pas d'action intrépide que je ne rêve... pas de péril auquel je ne m'expose... en imagination!.. Dès que je pense à elle, rien ne m'effraie... je me crois un héros... moi! un maître des requêtes, qui par état n'y suis pas obligé... et, quand je dis un héros... c'est que je le suis... en théorie! Par malheur, il n'en est pas tout à fait de même dans la pratique... C'est inconcevable! c'est inouï! il y a là un mystère qui ne peut s'expliquer que par des raisons de naissance!.. C'est dans le sang! Je tiens à la fois de ma mère, qui était le courage en personne, et de mon père, qui était la prudence même!.. Les imbéciles me diront à cela : Eh bien! Monsieur, restez toujours le fils de votre père; n'approchez pas du danger... (*Avec colère.*) Mais, est-ce que je le peux, Monsieur? est-ce que ma mère me le permet, Monsieur? Est-ce que, s'il pointe à l'horizon quelque occasion d'héroïsme, le maudit démon maternel qui s'agite en moi ne précipite pas ma langue à des paroles compromettantes? Est-ce que ma moitié héroïque ne s'offre pas, ne s'engage pas?.. comme tout à l'heure, à la vue de ce beau cheval fougueux et écumant que je brûlais d'enfourcher... parce qu'un autre était dessus... et si l'on m'avait dit : montez-le!.. alors mon autre moitié, ma moitié paternelle, l'aurait emporté, et adieu ma réputation!.. Ah! c'est affreux! c'est affreux! être brave... et nerveux!.. et penser que pour comble de maux, me voilà amoureux fou d'une femme dont la vue m'anime... m'exalte!.. Elle me fera faire quelque exploit, quelque sottise, j'en suis sûr... Jusqu'à présent je m'en suis assez bien tiré... je n'ai eu à dépenser que des paroles... mais cela ne durera peut-être pas... et alors... repoussé, méprisé par elle... (*Avec résolution.*) Il n'y a qu'un moyen d'en sortir! c'est de l'épouser!.. Une fois marié je suis père; une fois père, j'ai le droit d'être prudent avec honneur!.. Que dis-je?.. le droit!.. c'est un devoir... un père de famille se doit à sa femme et à ses enfants. Un bonapartiste insulte le roi devant moi... je ne peux pas le provoquer... je suis père de famille! Qu'il arrive une inondation, un incendie, une peste, je me sauve... je suis père de famille! Il faut donc se hâter d'être père de famille le plus tôt possible! (*Se mettant à la table à gauche et écrivant.*) Et pour cela risquons ma déclaration bien chaude, bien brûlante... comme je la sens... Plaçons-la ici... sous ce miroir... elle la verra... elle la lira... et espérons!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, *soutenant Léonie et entrant avec elle par le fond.*

LA COMTESSE, *dans la coulisse*. Louis!.. Joseph!..

DE GRIGNON. Elle appelle... (*Il va au fond au moment où la comtesse entre et l'aide à soutenir Léonie qu'ils placent tous les deux sur le canapé à droite.*)

DE GRIGNON. Qu'y a-t-il donc?

LA COMTESSE. Un accident; mais elle commence à reprendre ses sens.

DE GRIGNON. Elle n'est pas blessée?..

LA COMTESSE. Non, grâce au ciel, mais je crains que la secousse, l'émotion... Sonnez donc, mon ami, je vous prie...

DE GRIGNON. Que désirez-vous?

LA COMTESSE. Qu'on aille à l'instant à Saint-Andéol chercher le médecin.

DE GRIGNON. J'y vais moi-même et je le ramène.

LA COMTESSE. J'accepte; vous êtes bon!

DE GRIGNON, *à part*. J'aime autant ne pas être là quand elle lira mon billet... (*Haut.*) Je pars et je reviens. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉONIE, *assise.*

LÉONIE, *encore sans connaissance*. Ma tante!.. ma tante! si vous saviez... je n'y puis croire encore... J'étais si en colère... c'est-à-dire si ingrate! ce pauvre jeune homme à qui je dois la vie!

LA COMTESSE. Qu'est-ce que cela signifie?

LÉONIE, *revenant à elle*. C'est une aventure si étonnante... ou plutôt... si heureuse! Imaginez-vous, ma tante, que Charles... (*Se reprenant.*) non, monsieur Henri... non... je disais bien!.. Charles... ce pauvre Charles...

LA COMTESSE, *vivement*. Tu sais tout!

LÉONIE, *avec joie*. Eh oui, sans doute!

LA COMTESSE, *avec effroi*. O ciel!

LÉONIE, *vivement et se levant du canapé*. Je me tairai, ma tante, je me tairai, je vous le jure... Je vous aiderai à le protéger, à le défendre... j'y suis bien forcée maintenant... ne fût-ce que par reconnaissance...

LA COMTESSE, *avec impatience*. Mais tout cela ne m'explique pas...

LÉONIE, *avec joie*. C'est juste... il me semble que tout le monde doit savoir... et il n'y a que moi... c'est-à-dire nous deux... Voilà donc que nous galopions dans le parc avec mon oncle, quand tout à coup son cheval prend peur, la ponette en fait autant et m'emporte du côté du bois. Déjà ma jupe s'était accrochée à une branche; j'allais être arrachée de ma selle, et traînée peut-être sur la route, quand Charles.... monsieur Charles, se précipite à terre, se jette hardiment au-devant de la ponette, l'arrête d'une main, me retient de l'autre et me dépose à moitié évanouie sur le gazon.

LA COMTESSE. Brave garçon!

LÉONIE. Et malgré cela, j'étais d'une colère...

LA COMTESSE. Tu lui en voulais de te sauver?

LÉONIE. Non pas de me sauver, mais de me sauver avec si peu de respect! Imaginez-vous, ma tante, qu'il me prenait les mains pour me les réchauffer... qu'il me faisait respirer un flacon... je vous demande si un domestique doit avoir un flacon... et qu'il répétait sans cesse, comme il aurait fait pour son égale... Pauvre enfant! pauvre enfant!.. Je ne pouvais pas répondre, parce que j'étais évanouie... mais j'étais très en colère, en dedans. Et lorsqu'en ouvrant les yeux, je le trouvai à mes genoux... presque aussi pâle que moi, et qu'il me tendit la main en me disant : Eh bien! chère demoiselle, comment vous trouvez-vous?.. mon indignation fut telle que je répondis par un coup de cravache dont je frappai la main qu'il osait me tendre... puis je fondis en larmes... sans savoir pourquoi...

LA COMTESSE, *avec un commencement d'inquiétude*. Eh bien, après?

LÉONIE. Après!.. Jugez de ma surprise, de ma joie, quand je le vis se relever en souriant... découvrir sa tête avec une grâce charmante, et me dire, après m'avoir saluée : Que votre légitime orgueil ne s'alarme pas de ma témérité, Mademoiselle; celui qui a osé tendre la main à mademoiselle de Villegontier, ce n'est pas Charles, le valet de chambre, c'est M. Henri de Flavigneul, le proscrit.

LA COMTESSE. Ah! le malheureux! il se perdra!

LÉONIE. Se perdre, parce qu'il m'a confié son secret!

LA COMTESSE. Qui me dit que tu sauras le garder?

LÉONIE. Vous croyez mon cœur capable de le trahir!..

LA COMTESSE. Le trahir!.. Dieu me garde d'un tel soupçon!.. mais c'est ta bonté même, ce sont tes craintes qui le trahiront!

LÉONIE, *avec élan*. Ah! ne redoutez rien... je serai forte... il s'agit de lui!

LA COMTESSE, *vivement*. De lui!

LÉONIE, *avec abandon*. Pardonnez-moi!.. Je ne puis vous cacher ce qui se passe dans mon âme... Mais pourquoi vous le cacher, à vous? Eh bien, oui, une force, une joie ineffable remplissent mon cœur tout entier... J'étais si malheureuse depuis quinze jours; je ne pouvais m'expliquer à moi-même ce que je ressentais... ou plutôt je ne l'osais pas : c'était de la honte, de la colère... je me sentais entraînée vers un abîme, et cependant j'y tombais avec joie.

LA COMTESSE, *avec anxiété*. Que veux-tu dire?..

LÉONIE. Je comprends tout maintenant... Si j'étais aussi indignée contre lui... et contre moi, ma tante, c'est que je l'aimais!..

LA COMTESSE, *avec explosion*. Vous l'aimez!..

LÉONIE. Qu'avez-vous donc?..

LA COMTESSE, *froidement*. Rien!.. rien!.. Vous l'aimez!..

LÉONIE. Vous semblez irritée contre moi, chère tante....

LA COMTESSE, *de même*. Irritée!.. moi... non!.. je ne suis pas irritée... Pourquoi serais-je irritée?

LÉONIE. Je l'ignore!.. peut-être... est-ce de ma confiance trop tardive... Je vous aurais dit plus tôt mon secret si je l'avais su plus tôt!

LA COMTESSE. Qui vous reproche votre manque de confiance?.. Laissez-moi... j'ai besoin d'être seule!..

LÉONIE, *avec douleur*. Oh! mais... vous m'en voulez!..

LA COMTESSE, *avec impatience*. Mais non, vous dis-je.

LÉONIE. Vous ne m'avez jamais parlé ainsi! vous ne me dites plus... *toi*...

LA COMTESSE, *avec émotion*. Tu pleures?.. Pardon, chère enfant, pardon! Si je t'ai affligée, c'est que moi-même... je souffrais... oh! cruellement!.. je souffre encore... Laisse-moi seule un moment... je t'en prie! (*Elle regarde Léonie, puis l'embrasse vivement.*) Va-t'en! va-t'en!..

LÉONIE, *en s'en allant*. A la bonne heure, au moins. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, *seule*. Elle l'aime! Pourquoi ne l'aimerait-elle pas?.. N'est-elle pas jeune comme lui? riche et noble comme lui?.. Pourquoi donc souffré-je tant de cette pensée? Pourquoi, pendant qu'elle me parlait... ressentais-je contre elle un sentiment de colère... d'aversion, de... Non, ce n'est pas possible! depuis quinze jours ne veillais-je pas sur lui comme une amie... ne lui parlais-je pas comme une mère?.. ce matin, ne l'ai-je pas remercié de ce qu'il m'appelait ma sœur?.. Ah! malgré moi le voile tombe!.. ce langage maternel n'était qu'une ruse de mon cœur pour se tromper lui-même... je ne cherchais dans ces titres menteurs de sœur ou de mère qu'un prétexte, que le droit de ne lui rien cacher de ma tendresse... Ce n'est pas de l'intérêt... de l'amitié... du dévouement... c'est de l'amour!.. J'aime!.. (*Avec effroi.*) J'aime!.. moi! et ma rivale, c'est l'enfant de mon cœur, c'est un ange de grâce, de bonté... Ah! tu n'as qu'une résolution à prendre! renferme, renferme ta folle passion dans ton cœur comme une honte, cache-la, étouffe-la!.. (*Après un moment de silence.*) Je ne peux pas! Depuis que ce feu couvert a éclaté à mes propres yeux, depuis que je me suis avoué mon amour à moi-même... il croît à chaque pensée, à chaque parole!.. je le sens qui m'envahit comme un flot qui monte!.. (*Avec résolution.*) Eh bien! pourquoi le combattre? Léonie aime Henri, c'est vrai... mais lui, il ne l'aime pas encore... il aurait parlé s'il l'aimait... elle me l'aurait dit s'il avait parlé... (*Avec joie.*) Il est libre! eh bien, qu'il choisisse!.. Elle est bien belle déjà... on dit que je le suis encore... Qu'il prononce!.. (*Avec douleur.*) Pauvre enfant!.. elle l'aime tant!.. Ah Dieu! je l'aime mille fois davantage! Elle aime, elle, comme on aime à seize ans, quand on a l'avenir devant soi et que le cœur est assez riche pour guérir, se consoler, oublier et renaître!.. mais à trente ans notre amour est notre vie tout entière... Allons! il faut lutter avec elle!.. luttons... non pas de ruse ou perfidie féminine... non! mais de dévouement, d'affection, de charme... On dit que j'ai de l'esprit, servons-nous-en... Léonie a ses seize ans, qu'elle se défende!.. et si je triomphe aujourd'hui... ah! je réponds de l'avenir... je rendrai Henri si heureux que son bonheur m'absoudra du mien! (*Après un moment de silence.*) Mais triompherai-je? sais-je seulement s'il m'est permis de lutter?.. qui me l'apprendra? Quand on a un grand nom, du crédit, de la fortune... ceux qui nous entourent nous disent-ils la vérité?.. (*Elle prend sur la table à gauche un miroir.*) Ma main tremble en prenant ce miroir... ce n'est pas le trouble de la coquetterie... non! c'est mon cœur qui fait trembler ma main... je ne me trouverai jamais telle que je voudrais être... ne regardons pas!.. (*Après un moment d'hésitation, elle regarde, fait un sourire et dit ensuite.*) Oui... mais il en a trompé tant d'autres! (*Elle remet le miroir sur la table et aperçoit la lettre que de Grignon avait mise dessous.*) Quelle est cette lettre?.. A

madame la comtesse d'Autreval... (*Regardant la signature.*) De M. de Grignon! Eh bien... lisons!.. (*Au moment où elle ouvre la lettre, de Grignon paraît au fond.*)

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, DE GRIGNON.

DE GRIGNON, *au fond*. Elle tient ma lettre!

LA COMTESSE, *lisant*. Qu'ai-je lu?

DE GRIGNON, *au fond*. Elle ne semble pas trop irritée!

LA COMTESSE, *continuant de lire*. Oui... oui... c'est bien le langage d'un amour vrai... l'accent de la passion... le cri du cœur!

DE GRIGNON, *à part*. Elle se parle à elle-même...

LA COMTESSE, *tenant toujours la lettre*. Il m'aime!.. on peut donc m'aimer encore!.. il demande ma main!.. on peut donc songer à m'épouser encore!

DE GRIGNON, *s'avançant*. Ma foi... je me risque! (*Il fait un pas en se mettant à tousser.*)

LA COMTESSE, *se retournant et l'apercevant*. Est-ce vous qui avez écrit cette lettre?

DE GRIGNON. Cette lettre... celle que tout à l'heure... (*A part.*) Ah! mon Dieu!

LA COMTESSE, *vivement*. Répondez... est-ce vous?

DE GRIGNON. Eh bien! oui, Madame.

LA COMTESSE, *de même*. Et ce qu'elle contient est bien l'expression de votre pensée?

DE GRIGNON. Certainement.

LA COMTESSE. Vous m'aimez!.. vous me demandez ma main?

DE GRIGNON. Et pourquoi pas?

LA COMTESSE. Vous, à vingt-cinq ans!

DE GRIGNON. Eh! qu'importe l'âge! tout ce que je sais tout ce que je peux vous dire... c'est que vous êtes jeune et belle... ce que je sais, c'est que je vous aime.

LA COMTESSE, *avec joie*. Vous m'aimez?

DE GRIGNON. Et dussiez-vous ne pas me le pardonner... dussiez-vous m'en vouloir!

LA COMTESSE, *de même*. Vous en vouloir! mon ami, mon véritable ami... ainsi, c'est bien certain, vous m'aimez? vous me trouvez belle?.. Ah! jamais paroles ne m'ont été si douces... et si vous saviez... si je pouvais vous dire...

DE GRIGNON. Ah! je n'en demande pas tant... l'émotion... le trouble où je vous vois suffiraient à me faire perdre la raison. (*On entend en dehors à droite le bruit d'un orchestre.*)

LA COMTESSE. Qu'est-ce que cela?

DE GRIGNON. Ah! mon Dieu! j'oubliais... une surprise... une fête... la vôtre.

LA COMTESSE. Ma fête!.. je n'y pensais plus.

DE GRIGNON. Mais nous y pensions, nous et votre nièce... et là, dans le grand salon, vos amis, les habitants du village... tous vos gens...

LA COMTESSE. Mes gens!

DE GRIGNON. Bal champêtre et concert.

LA COMTESSE. Un bal! un concert!.. (*A part.*) Il sera là. (*Haut.*) Oh! merci, mon ami, venez, venez, nous danserons...

DE GRIGNON. Oui, Madame.

LA COMTESSE. Nous chanterons...

DE GRIGNON. Oui, Madame.

LA COMTESSE. Pour eux!.. avec eux!..

DE GRIGNON. Oui, Madame.

LA COMTESSE, *à part*. Il sera là!.. il nous entendra... il nous jugera... (*A de Grignon.*) Venez, mon ami, je suis si heureuse.

DE GRIGNON. Et moi donc!

LA COMTESSE. Venez, venez! (*Ils sortent par la porte à droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE GRIGNON, *sortant de l'appartement à droite, puis* MONTRICHARD, *entrant par le fond*.

DE GRIGNON. C'est étonnant!.. depuis l'aveu qu'elle m'a fait... elle ne me regarde plus!.. Et pourtant... quand je me rappelle son trouble de ce matin, sa physionomie... tout me dit que je suis aimé... tout... excepté elle .. Ah! c'est qu'une lettre passionnée... des paroles brûlantes ne suffisent pas pour la connaissance de mon amour... il faudrait des preuves réelles... des actions... (*Remontant le théâtre et voyant M. de Montrichard qui entre précédé d'un maréchal des logis de dragons, auquel il parle bas.*) Quel est cet étranger?

MONTRICHARD, *au dragon*. Que mes ordres soient exécutés de point en point! Rien de plus, rien de moins!.. vous entendez.

LE DRAGON, *saluant et se retirant*. Oui, monsieur le préfet.

MONTRICHARD, *s'avançant et saluant de Grignon*. Madame la comtesse d'Autreval, Monsieur?

DE GRIGNON. Elle est au salon, environnée de tous ses amis, dont elle reçoit les bouquets... C'est sa fête... mais dès qu'elle saura que M. le préfet du département...

MONTRICHARD. Vous me connaissez, Monsieur?

DE GRIGNON. Je viens d'entendre prononcer votre nom, (*Faisant quelques pas vers le salon.*) et je vais...

MONTRICHARD. Ne vous dérangez pas, de grâce! rien ne me presse! Quand on est porteur de fâcheuses nouvelles...

DE GRIGNON. Ah! mon Dieu!

MONTRICHARD. La comtesse que je connais depuis longtemps, a toujours été parfaite pour moi, et, dernièrement encore, le ministre ne m'a pas laissé ignorer qu'elle avait parlé en ma faveur.

DE GRIGNON. Elle est fort bien en cour! et je conçois qu'il vous soit pénible...

MONTRICHARD. Pour la première visite que je lui fais.....

GRIGNON. De lui apporter une mauvaise nouvelle.

MONTRICHARD, *froidement*. Plusieurs, Monsieur.

DE GRIGNON, *effrayé*. Et lesquelles?

MONTRICHARD. Lesquelles?.. mais d'abord une qui est assez grave, le feu vient de prendre à l'une des fermes de madame la comtesse.

DE GRIGNON. Vous en êtes sûr?

MONTRICHARD. Nous l'avons aperçu de la grande route où nous passions, et comme je ne pouvais détacher aucun des gens de mon escorte... pour des motifs sérieux...

DE GRIGNON. Ah!

MONTRICHARD. Oui, fort sérieux! J'ai dirigé sur la ferme tous les paysans que j'ai rencontrés sur mon

chemin, ordonnant qu'on m'envoyât au plus tôt des nouvelles de l'incendie. (*Il remonte le théâtre.*)

DE GRIGNON, *sur le devant du théâtre.* Un incendie!.. Quelle belle occasion d'héroïsme!.. Si j'y allais!.. Quel effet sur la comtesse, quand elle demandera où donc est M. de Grignon? et qu'on lui répondra : il est au feu... pour vous... pour vous, comtesse!.. (*A Montrichard.*) Monsieur, cette ferme est-elle loin d'ici?...

MONTRICHARD. A une demi-lieue à peine, et si l'on pouvait y envoyer une pompe à incendie...

DE GRIGNON, *avec chaleur.* Une pompe?.. j'y vais moi-même... Il y en a une à la ville voisine, et je cours...

MONTRICHARD. Très-bien, Monsieur, très-bien!.. Mais attendez... on ne vous la confierait peut-être pas sans un ordre de moi, et si vous le permettez...

DE GRIGNON. Si je le permets!.. (*Montrichard se met à la table de gauche et cherche autour de lui ce qu'il faut pour écrire; ne le trouvant pas, il tire un carnet de sa poche et trace quelques lignes au crayon.*)

DE GRIGNON, *se promenant pendant ce temps avec agitation.* Est-il un plus beau rôle que celui de sauveur dans un incendie!.. marcher sur des poutres enflammées!.. disparaître au milieu des tourbillons de fumée et de feu... au moment le plus terrible... quand la toiture va s'écrouler... Voir tout à coup à une fenêtre un vieillard, une femme qui tend vers vous les bras, en s'écriant : Sauvez-moi! sauvez-moi!.. Alors, s'élancer au milieu des cris de la foule : Vous allez vous perdre!.. N'importe!.. C'est une mort certaine!.. N'importe!.. (*S'interrompant et s'adressant à Montrichard.*) Le fermier a-t-il des enfants?..

MONTRICHARD, *écrivant toujours.* Trois... je crois...

DE GRIGNON, *avec joie.* Trois enfants... quel bonheur!.. (*A Montrichard.*) En bas âge?..

MONTRICHARD, *écrivant toujours.* Oui...

DE GRIGNON, *à part.* Tant mieux! c'est plus facile à sauver!.. Puis, rendre trois enfants à leur mère!.. Et comme la comtesse me recevra, quand je reviendrai escorté par tous les hommes de la ferme... porté sur un brancard de feuillages... les vêtements brûlés... le visage noirci... Ah! ma tête s'exalte... Donnez... donnez, Monsieur!.. J'y vais... j'y cours!

MONTRICHARD, *lui remettant le billet.* A merveille!.. (*A part.*) Quel enthousiasme dans ce jeune homme!.. (*A de Grignon qui a fait un pas pour s'éloigner.*) Veuillez en même temps vous informer de ce pauvre garçon de ferme que nous avons rencontré sur la route, et qu'on rapportait blessé du lieu de l'incendie.

DE GRIGNON, *commençant à avoir peur.* Ah!.. ah!.. blessé!.. légèrement, sans doute...

MONTRICHARD. Hélas! non... la peau lui tombait du visage comme s'il avait été brûlé vif...

DE GRIGNON. Ah!.. la peau... lui... tombait...

MONTRICHARD. Le plus dangereux... c'est une poutre qui lui a enfoncé trois côtes...

DE GRIGNON. Enfoncé trois côtes!.. voyez-vous cela!.. En voulant porter secours?..

MONTRICHARD. Oui, Monsieur. Mais partez, partez!..

DE GRIGNON, *immobile et restant sur place.* Oui... Monsieur... le temps de faire seller un cheval... par mon domestique... qui en même temps pourrait bien y aller lui-même... car enfin... cela le regarde... dès qu'il s'agit de porter une lettre... il s'en acquittera mieux que moi... il ira plus vite...

UN BRIGADIER DE GENDARMERIE *entre dans ce moment, et s'adressant à M. de Montrichard.* Monsieur le préfet, un exprès arrive, annonçant que le feu est éteint.

MONTRICHARD. Tant mieux!

DE GRIGNON, *vivement.* Éteint!.. Quelle fatalité!.. au moment où j'y allais! (*A Montrichard.*) Car j'y allais, vous l'avez vu, je partais...

LE BRIGADIER, *bas, à Montrichard.* Le sous-lieutenant a placé à l'extérieur tous nos hommes, comme vous l'aviez indiqué... mais il a de nouveaux renseignements dont il voudrait faire part à monsieur le préfet.

MONTRICHARD, *à part.* Très-bien... Je tiens à les connaître et à les vérifier avant de voir la comtesse... (*Haut, à de Grignon.*) Veuillez, Monsieur, ne pas parler de mon arrivée à madame d'Autreval, car un devoir imprévu m'oblige à vous quitter; mais je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

DE GRIGNON, *se promenant avec agitation.* Malédiction!.. Il n'y eut jamais une occasion pareille!.. un incendie que j'aurais trouvé éteint! de l'héroïsme et pas de danger! Ah! si jamais j'en rencontre un autre!.. Voici la comtesse!.. Toujours rêveuse, comme ce matin... Mais est-ce à moi qu'elle pense?.. (*S'approchant d'elle.*) Madame...

SCÈNE II.

DE GRIGNON, LA COMTESSE *sortant de l'appartement à droite.*

LA COMTESSE, *distraite.* Ah! c'est vous, mon cher de Grignon!..

DE GRIGNON, *à part.* Elle a dit mon cher de Grignon!..

LA COMTESSE, *qui a l'air préoccupé et regarde dans la salle de bal.* Eh! pourquoi donc n'êtes-vous pas dans la salle de bal? Un bal champêtre au milieu du salon : le château et la ferme... grands seigneurs et femmes de chambre.

DE GRIGNON. J'étais ici... m'occupant de vos intérêts... Une de vos fermes où le feu avait pris... mais il est éteint, par malheur pour moi...

LA COMTESSE, *distraite.* Comment cela?

DE GRIGNON, *avec chaleur.* J'aurais été si heureux de m'exposer pour vous!.. car, sachez-le bien, je vous aime plus que moi-même... plus que ma vie.

LA COMTESSE, *riant, mais rêveuse.* C'est beaucoup!

DE GRIGNON. Vous en doutez?

LA COMTESSE. Vous m'aimez bien, je le crois; mais plus que la vie... non! Vous n'assistiez seulement pas à notre concert.

DE GRIGNON, *avec enthousiasme.* J'y étais, Madame! j'ai entendu votre admirable duo avec votre nièce... Quel enthousiasme général!.. vos gens eux-mêmes, qui écoutaient de l'antichambre... étaient ravis... transportés... un surtout... votre nouveau domestique...

LA COMTESSE, *vivement.* Charles!..

DE GRIGNON. Oui, Charles... il criait brava encore plus fort que moi...

LA COMTESSE, *avec affectation.* Ah! ce cher de Grignon, que j'accusais... que je méconnaissais!..

DE GRIGNON, *à part.* Je l'ai ramenée enfin au même point que ce matin.

LA COMTESSE. Ainsi, vous et Charles, vous m'applaudissiez?..

DE GRIGNON, *apercevant Henri qui entre par le fond.* Mais certainement... Et tenez, il pourrait vous le dire lui-même, car le voici qui vient de ce côté...

LA COMTESSE, *à part.* Lui!.. (*Vivement, à de Grignon.*)

Mon ami... j'ai eu des torts avec vous... je veux les réparer... Allez m'attendre dans le salon, et nous ouvrirons le bal ensemble...

DE GRIGNON, *avec ivresse*. J'y cours... Madame... j'y cours! (*S'éloignant par la droite.*) Cela va bien! cela va bien!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, *puis* HENRI.

HENRI. C'est vous, enfin, comtesse; je vous cherchais de tous côtés...

LA COMTESSE, *émue*. Et pourquoi donc, Henri?

HENRI, *avec exaltation*. Pourquoi? pour vous dire tout ce que j'ai dans l'âme! le dire si je le puis... car comment exprimer ce que j'ai ressenti... puisque personne n'a jamais vu ce que je viens de voir... n'a jamais entendu ce que je viens d'entendre!..

LA COMTESSE, *souriant, mais émue*. Quel enthousiasme! et qui donc a pu le causer?

HENRI. Qui? vous et elle!..

LA COMTESSE. Comment?

HENRI. Elle et vous!.. vous deux, que je ne veux plus séparer dans ma pensée; vous deux, qui venez de m'apparaître unies, confondues... comme deux sœurs!

LA COMTESSE, *riant*. Ou comme deux roses sur la même tige... ou comme deux étoiles dans la même constellation... Mais cependant, avouez-le, la rose cadette était la plus belle!

HENRI. Comment vous le dire, puisque je ne le sais pas moi-même? Aucune n'était la plus belle... car elles s'embellissaient l'une l'autre, car le front pur et angélique de la plus jeune faisait ressortir le front poétique et brillant de l'aînée!.. Vous souriez... que serait-ce donc... si je vous racontais mes impressions pendant le duo que vous avez chanté ensemble...

LA COMTESSE, *gaiement*. Racontez... racontez... je suis curieuse de voir comment vous sortirez de cet embarras...

HENRI, *gaiement*. Je n'en sortirai pas... et mon bonheur est dans cet embarras même...

LA COMTESSE. C'est fort original!

HENRI. Grâce à ma bienheureuse livrée, j'étais mêlé à vos fermiers et à vos gens... Eh bien!.. à peine vos premières notes entendues, car c'était vous qui commenciez, à peine votre belle voix touchante eut-elle attaqué ce cantabile admirable, que des larmes coulèrent de tous les yeux...

LA COMTESSE. Prenez garde!.. vous allez être infidèle à la seconde étoile!..

HENRI. Vos railleries ne m'arrêteront pas... Ces intelligences incultes... ces oreilles grossières devenaient fines et délicates en vous écoutant... elles ne se rendaient compte de rien, et cependant elles comprenaient tout!..

LA COMTESSE. Et Léonie?..

HENRI. Elle parut à son tour... et, je vous l'avoue, quand elle commença, une sorte de pitié me saisit pour elle... Pauvre enfant!.. me dis-je... comme elle va paraître gauche et inexpérimentée!..

LA COMTESSE, *avec plus de vivacité*. Eh bien?..

HENRI. Eh bien, j'avais raison!.. Son inexpérience se trahissait dans chaque note... mais je ne sais comment cette inexpérience avait un charme que je ne puis rendre!..

LA COMTESSE. Ah!..

HENRI. On ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant cette voix enfantine après la vôtre... et cependant, ce contraste même lui prêtait quelque chose de naïf... de frais...

LA COMTESSE. Prenez garde!.. voici la première étoile qui pâlit à son tour...

HENRI, *avec chaleur*. Non!.. non!.. car les voici toutes deux réunies! car l'ensemble du duo commence, car votre voix émouvante et passionnée se mêle à son chant timide et pur... Oh! alors... alors... il sortit de ce mélange je ne sais quelle impression qui tenait de l'enchantement. Ce n'étaient plus seulement vos deux voix qui se confondaient, c'étaient vos deux personnes... vous ne formiez plus qu'un seul être! charmant... complet... représentant à la fois la jeune fille et la femme, tout semblable enfin à un rameau de cet arbre fortuné qui croît sous le ciel de Naples, et porte sur une même branche et des fleurs et des fruits!

LA COMTESSE, *à part*. J'espère!

HENRI, *poussant un cri*. Ah! mon Dieu!

LA COMTESSE. Qu'avez-vous?

HENRI. Une contredanse que j'ai promise.

LA COMTESSE. A qui?

HENRI. A Catherine, votre fermière, vis-à-vis mademoiselle Léonie, votre nièce, contredanse que j'oubliais près de vous.

LA COMTESSE, *avec joie*. Est-il possible!

HENRI. Heureusement l'orchestre n'a pas encore donné le signal... et je cours...

LA COMTESSE. Oui, mon ami... il ne faut pas faire attendre... madame Catherine la fermière... Allez!.. allez!.. (*Pendant qu'Henri sort par la porte de droite, après avoir baisé la main de la comtesse qui le suit des yeux, Léonie entre doucement par la porte du fond, et s'approchant de la comtesse.*)

LÉONIE. Ma tante!..

LA COMTESSE. Toi! Je te croyais invitée pour cette contredanse...

LÉONIE. Oui.

LA COMTESSE. Eh bien! tu n'y vas pas?

LÉONIE. C'est qu'auparavant j'aurais un conseil à vous demander.

LA COMTESSE. Comment?..

LÉONIE. Je vais vous dire... Pendant que je chantais... j'ai vu des larmes dans ses yeux... à lui! et c'est déjà un bon commencement... Cela prouve que je ne lui déplais pas .. n'est-ce pas, ma tante?

LA COMTESSE. Sans doute...

LÉONIE. Mais c'est qu'il m'a priée de lui faire vis-à-vis, et j'ai une grande peur que ma danse ne vienne détruire le bon effet de mon chant... j'ai envie de ne pas danser.

LA COMTESSE. Y penses-tu?

LÉONIE. J'ai tant de défauts en dansant... Hier encore, vous me le disiez vous-même... trop de roideur dans le bras... les épaules pas assez effacées...

LA COMTESSE, *avec franchise*. Et malgré cela tu étais charmante.

LÉONIE, *vivement*. Vraiment?..

LA COMTESSE, *s'oubliant*. Que trop!

LÉONIE. Ah! tant mieux! (*Avec contentement.*) Je vais danser, ma tante, je vais danser; (*Gaiement.*) et puis je tâcherai de me corriger... et la première fois que je danserai avec lui... ce qui ne tardera pas, je l'espère... (*S'arrêtant.*)

LA COMTESSE. Eh bien!.. qui te retient?..

LÉONIE. Un autre conseil que j'aurais encore à vous demander... un conseil... pour lui plaire... (*Elle re-*

garde autour d'elle avec inquiétude.) Nous avons le temps encore...

LA COMTESSE, *à part*. Moi, lui apprendre?.. Eh bien oui! Si Henri me choisit après cela... c'est bien moi qu'il aimera.

LÉONIE, *à demi-voix*. C'est pour ma coiffure... Si je plaçais comme vous, quelque ornement dans mes cheveux... une fleur... ou plutôt... (*Montrant un bracelet.*) ce bracelet de perles.

LA COMTESSE, *vivement*. Enfant! qui ne sais pas que la plus belle couronne de la jeunesse, c'est la jeunesse elle-même, et qu'en voulant parer un front de seize ans, on le dépare...

LÉONIE. Eh bien... je ne mettrai rien... Merci, ma tante... adieu, ma tante!.. (*Elle fait un pas pour s'éloigner.*) Ah! j'oubliais... S'il me parle en dansant... que lui dirai-je?.. j'ai peur de rester court, et de lui paraître sotte par mon silence... Ah! ma tante, conseillez-moi; donnez-moi un sujet de conversation...

LA COMTESSE. Moi!

LÉONIE. Vous avez tant d'esprit, et votre esprit lui plaît tant!

LA COMTESSE, *vivement*. Il te l'a dit?

LÉONIE. Pendant plus d'un quart d'heure; ainsi il me semble que des paroles inspirées par vous garderaient quelque chose de votre grâce à ses yeux...

LA COMTESSE, *à part*. Quelle singulière pensée lui vient là?..

LÉONIE, *vivement*. J'y suis! oui... oui... voilà mon sujet!.. je suis certaine de lui plaire!.. je parlerai...

LA COMTESSE. De quoi?..

LÉONIE. De vous!.. Sur ce chapitre-là, je réponds de mon éloquence!

LA COMTESSE, *avec effusion*. Ah! bonne et tendre nature... je veux...

LÉONIE. J'entends la voix de M. Henri...

LA COMTESSE. Henri!.. (*A part.*) Quand il est là je ne vois plus que lui!

LÉONIE. Il m'attend... il me semble qu'il m'appelle... Adieu, ma tante... adieu!.. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, *seule, regardant dans la salle du bal.* Elle le rejoint... la contredanse commence... il est vis-à-vis d'elle... comme il la regarde!.. Il oublie que c'est à lui de danser. — Ils traversent... il lui donne la main... Mais que vois-je?.. elle pâlit... la consternation se peint sur son visage? Que dis-je? sur tous les visages! Henri s'élance dans la cour, et Léonie revient éperdue...

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LÉONIE, *rentrant.*

LA COMTESSE. Qu'as-tu? au nom du ciel, qu'as-tu?

LÉONIE, *éperdue*. Des soldats... des dragons...

LA COMTESSE. Des soldats!

LÉONIE. Ils entourent le château, et des gendarmes viennent d'entrer dans la cour.

LA COMTESSE. Ciel!

LÉONIE. Ils viennent l'arrêter!

LA COMTESSE. C'est impossible! venir l'arrêter chez moi, comtesse d'Autreval!.. c'est impossible, te dis-je. Du calme! du calme!

LÉONIE. Du calme!.. vous pouvez en avoir, vous, ma tante... vous ne l'aimez pas!

LA COMTESSE. Tu crois? (*A part.*) Oh! s'il est en péril, il verra bien laquelle de nous deux l'aime le plus! (*Apercevant Henri qui entre et courant à lui.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; HENRI *entrant par le fond.*

LA COMTESSE, *l'apercevant*. Eh bien?

HENRI, *gaiement*. Eh bien?.. ce sont effectivement des dragons qui me cherchent, de vrais dragons.

LA COMTESSE. Qui vous l'a appris?

HENRI. L'officier lui-même, que j'ai interrogé adroitement.

LÉONIE. Comment avez-vous osé?..

HENRI, *gaiement*. Il me semble que cela m'intéresse assez pour que je m'en informe...

LA COMTESSE. Mais enfin, que vous a-t-il dit?

HENRI. Qu'il venait pour arrêter M. Henri de Flavigneul... C'est assez clair, ce me semble.

LÉONIE. Perdu!

HENRI. Est-ce que le malheur peut m'atteindre entre vous deux?..

LA COMTESSE. Il dit vrai; à nous deux de le sauver!

HENRI. Permettez! à nous trois... car je demande aussi à en être. Voyons... cherchons quelque bon déguisement, bien original...

LA COMTESSE. Toujours du roman!...

HENRI. En connaissez-vous un plus charmant?.. (*A la comtesse.*) Ne me grondez pas: je me mets sous vos ordres.

LA COMTESSE. Sachons d'abord quels sont nos ennemis...

HENRI. Oui, mon général...

LA COMTESSE. Comment se nomme l'officier des dragons?

HENRI. Je l'ignore, mon général, mais il est accompagné du nouveau préfet, le terrible baron de Montrichard...

LÉONIE, *éperdue*. Terrible!oh! je meurs d'épouvante.

LA COMTESSE, *passant près d'elle*. Mais ne pleure donc pas ainsi, malheureuse enfant!

LÉONIE. Je ne peux pas m'en défendre!

LA COMTESSE. Eh! crois-tu donc que la frayeur ne m'oppresse pas comme toi? mais je pense à lui, et ma douleur même me donne du courage...

HENRI, *à la comtesse qui remonte vers le fond*. Qu'elle est belle!

LÉONIE, *essuyant ses yeux, mais pleurant toujours.* Oui, ma tante... oui!.. je vais essayer...

HENRI, *à Léonie*. Qu'elle est touchante!.. mon danger, je te bénis!.. (*A la comtesse.*) Fâchez-vous... accusez-moi... je dirai toujours... ô mon danger, je te bénis!.. Sans lui, vous verrais-je toutes deux à mes côtés, me plaignant, me défendant... Ah! vienne la sentence elle-même... je ne la regretterai pas... puisque, grâce à elle, je puis vous inspirer... (*A Léonie.*) à vous, tant de terreur... (*A la comtesse.*) à vous, tant de courage!

LA COMTESSE. Vous êtes insupportable avec vos madrigaux... pensons au baron... S'il ose venir ici, c'est qu'il sait tout... c'est qu'on nous a trahis...

HENRI, *avec insouciance*. Eh! qui donc? est-ce que ma tête est mise à prix? est-ce que ma capture vaut une trahison?

LA COMTESSE. Il y a des gens qui trahissent pour rien.

HENRI, *souriant*. Il y a encore du désintéressement...

LA COMTESSE. Taisez-vous? on vient.

SCÈNE VII.

Les précédents, un Domestique.

LE DOMESTIQUE. Monsieur le baron de Montrichard, qui s'est déjà présenté chez madame la comtesse, fait demander si elle veut bien lui faire l'honneur de le recevoir?

LÉONIE. Ciel!

LA COMTESSE. Certainement, avec plaisir. (*Le domestique sort.*) Le baron!.. et rien de décidé encore!

LÉONIE, *à Henri*. Fuyez, Monsieur, fuyez.

LA COMTESSE. Au contraire!.. qu'il reste!

HENRI. Vous avez une idée?

LA COMTESSE. Non, pas encore! mais il faut que vous restiez! que M. de Montrichard vous voie... vous voie comme domestique. On soupçonne plus difficilement ceux qu'on a vus d'abord sans les soupçonner...

HENRI. Comme c'est vrai!

LÉONIE. Que vous êtes heureuse, ma tante, d'avoir tant de présence d'esprit!.. comment faites-vous donc?..

LA COMTESSE, *avec force*. Je meurs d'angoisse, ma fille! Allons, éloigne-toi... il faut que je sois seule avec le baron...

HENRI. Seule?.. oh! non pas!.. je veux savoir ce que vous lui direz...

LA COMTESSE. Vous... bien entendu... (*A Léonie.*) Va!.. (*Léonie sort.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur le baron de Montrichard!

HENRI, *à part*. C'est original!

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, HENRI, *se tenant au fond à l'écart*, MONTRICHARD.

LA COMTESSE, *allant vivement à Montrichard*. Ah!.. monsieur le baron... que je suis heureuse de vous voir!..

MONTRICHARD. Je venais d'abord, Madame, vous adresser mes remercîments...

LA COMTESSE. Pour votre préfecture? eh bien, je les mérite; vous aviez un adversaire redoutable... mais j'ai tant cabalé... tant intrigué... car vous m'avez fait faire des choses dont je rougis... que j'ai fini par l'emporter...

MONTRICHARD. Que de grâces à vous rendre, Madame!.. Et qui donc a pu me valoir un si honorable patronage?

LA COMTESSE. Votre mérite, d'abord! oh! je vous connais de plus longue date que vous ne le croyez... nous avons fait la guerre l'un contre l'autre, en Vendée...

MONTRICHARD. Et vous m'avez protégé, quoique ennemi?

LA COMTESSE. Mieux encore... à titre d'ennemi... Je vous conterai cela un de ces jours... car vous me restez... Charles... (*Henri ne répond pas.*) Charles... délivrez monsieur le baron de son chapeau... (*Mouvement du baron.*) oh! je le veux!.. (*A Henri.*) Charles... allez chercher des rafraîchissements pour monsieur le baron... (*Henri sort en riant.*)

MONTRICHARD. Vous me comblez...

LA COMTESSE. Oui... je veux vous rendre la reconnaissance très-difficile!

MONTRICHARD. Vraiment, Madame!.. eh bien, jugez de ma joie, je crois que je viens de trouver le moyen de m'acquitter vis-à-vis de vous!

LA COMTESSE. Vous commencez déjà... (*Mouvement de surprise du baron.*) en me donnant le plaisir de vous recevoir...

MONTRICHARD. Je ferai mieux encore... je viens vous offrir à vous, Madame, qui êtes si dévouée à la bonne cause, l'occasion de rendre un signalé service à Sa Majesté!

LA COMTESSE. Donnez-moi la main, baron; voilà le mot d'un vrai royaliste! et ce service, c'est...

MONTRICHARD. De faire arrêter le chef de la grande conspiration bonapartiste...

LA COMTESSE. Bravo!.. Ce chef est donc un homme important... connu...

MONTRICHARD. Connu?.. oui! du moins de vous, à ce que je crois, madame la comtesse.

LA COMTESSE, *riant*. De moi!.. je connais un conspirateur!.. Ah! le nom de ce traître, qui m'a trompée?..

MONTRICHARD. M. Henri de Flavigneul!..

LA COMTESSE, *avec bonhomie*. M. de Flavigneul!.. ce tout jeune homme, qui a l'air si doux... oh! je n'aurais jamais cru cela de lui!.. je l'ai vu en effet quelquefois chez sa mère... mais c'en est fait! (*Riant.*) je dis comme le farouche Horace : Il est bonapartiste, je ne le connais plus! je crois que je fais le vers un peu long, mais Corneille me le pardonnera... Ah çà! mais où est-il ce M. de Flavigneul?

MONTRICHARD. Il se cache.

LA COMTESSE. Il se cache!

MONTRICHARD. Dans un château...

LA COMTESSE. Voisin?

MONTRICHARD. Très-voisin...

LA COMTESSE. Où vous allez le surprendre...

MONTRICHARD. Voilà le difficile!.. et il me faudrait votre aide pour cela, Madame...

LA COMTESSE. Mon aide!..

MONTRICHARD. Oui! Imaginez-vous que ce château appartient à une femme du plus haut rang, du plus pur royalisme... une femme d'esprit, de cœur, et de plus, ma bienfaitrice...

LA COMTESSE, *ironiquement*. Comme moi?..

MONTRICHARD. Précisément... Vous concevez mon embarras... pour lui dire d'abord que je la soupçonne, puis, que je viens faire chez elle une invasion domiciliaire... et, ma foi, Madame, je vous l'avouerai... j'ai compté sur vous pour la prévenir.

LA COMTESSE, *éclatant de rire*. Ah! la bonne folie!.. Ainsi vous croyez que moi!.. je recèle un conspirateur...

MONTRICHARD. Hélas!.. je ne le crois pas; j'en suis sûr!

LA COMTESSE. Et c'est pour cela que vous avez amené tout cet attirail de dragons? que vous avez déployé ce luxe de gendarmerie?

MONTRICHARD. Mon Dieu, oui! et je ne m'éloignerai qu'après avoir arrêté l'ennemi du roi... Il faut bien que je vous prouve ma reconnaissance, comtesse...

LA COMTESSE, *changeant de ton*. Eh bien... moi, monsieur le baron, je vous prouverai comment une femme offensée se venge!

MONTRICHARD. Vous venger...

LA COMTESSE. D'un procédé inqualifiable... d'une sanglante injure pour une fervente royaliste comme moi... (*Allant au canapé.*) Veuillez vous asseoir, baron... asseyez-vous... et écoutez-moi!..

HENRI, *se rapprochant pour écouter, et à part*. Qu'est-ce qu'elle va lui dire?

LA COMTESSE, *à Henri*. Qu'est-ce que vous faites là?.. vous écoutez, je crois... achevez donc votre service! (*A Montrichard.*) Vous rappelez-vous, monsieur le baron, qu'il y a, hélas!.. dix-huit ans, un jeune ma-

gistrat plein de talent et de zèle fut envoyé au château de Kermadio, pour y arrêter trois chefs vendéens...

MONTRICHARD. Si je me le rappelle, Madame, ce magistrat? c'était moi!

LA COMTESSE, *avec moquerie*. Vous!.. vous étiez alors procureur de la République, ce me semble...

MONTRICHARD. Vous croyez?..

LA COMTESSE. J'en suis sûre.

MONTRICHARD. C'est possible.

LA COMTESSE. Or donc, puisque c'était vous, monsieur le baron, vous souvenez-vous qu'une petite fille de treize ou quatorze ans?..

MONTRICHARD. Fit évader les trois chefs vendéens à ma barbe, et avec une adresse...

LA COMTESSE. Épargnez ma modestie, monsieur le baron, cette petite fille, c'était moi!

MONTRICHARD. Vous?.. Madame?..

LA COMTESSE. Douze ans après, en Normandie... où vous étiez, je crois, fonctionnaire sous l'Empire...

MONTRICHARD, *avec embarras*. Madame!..

LA COMTESSE. Eh! mon Dieu! qui n'a pas été fonctionnaire sous l'Empire!.. Vous rappelez-vous ces compagnons du général Moreau qui allèrent rejoindre une frégate anglaise...

MONTRICHARD. Sous prétexte d'un déjeuner, d'une promenade en rade!..

LA COMTESSE. Où je vous avais invité... Ne vous fâchez pas... Vous voyez, comme je vous le disais, que nous avons déja combattu l'un contre l'autre sur terre et sur mer... aujourd'hui, nous voici de nouveau en présence, vous, cherchant toujours, moi, cachant encore, du moins à ce que vous croyez... Rien de changé à la situation, sinon que vous êtes aujourd'hui préfet de la royauté. Mais ce n'est là qu'un détail. Eh bien! baron, suivez mon raisonnement... ou M. de Flavigneul est ici, ou il n'y est pas!

MONTRICHARD. Il y est, Madame!

LA COMTESSE. A moins qu'il n'y soit pas.

MONTRICHARD. Il y est!

LA COMTESSE. Décidément?.. Eh bien! vous savez comme je cache, cherchez?.. (*Elle se lève.*)

MONTRICHARD, *il se lève*. Vous verrez comme je cherche... cachez!.. Ah! madame la comtesse, vous me prenez pour le novice de 98, ou pour l'écolier de 1804, mais j'étais jeune alors, je ne le suis plus!

LA COMTESSE. Hélas!.. je le suis moins!

MONTRICHARD. L'ardent et crédule jeune homme est devenu homme!

LA COMTESSE. Et la jeune fille est devenue femme! Ah! monsieur le baron, vous venez m'attaquer... chez moi! dans mon château! Pauvre préfet! quelle vie vous allez mener! je ris d'avance de toutes les fausses alertes que je vais vous donner. Vous serez en plein sommeil!.. debout! le proscrit vient d'être aperçu dans une mansarde. Vous serez assis devant une bonne table, car vous êtes fort gourmet, je me le rappelle... à cheval! M. de Flavigneul est dans la forêt!.. Allons, parcourez le château, fouillez, interrogez... et surtout de la défiance? défiez-vous de mes larmes! défiez-vous de mon sourire!.. quand je parais joyeuse, pensez que je suis inquiète... à moins que je ne prévoie cette prévoyance, et que je ne veuille la déconcerter par un double calcul... ah! ah! ah!

HENRI, *à part*. Par le ciel, cette femme est ravissante!

LA COMTESSE, *à Henri*. Servez des rafraîchissements à monsieur le baron... Prenez des forces, baron... prenez... vous en aurez besoin... (*Voyant qu'Henri rit encore et n'apporte rien.*) Eh bien! que faites-vous là avec vos bras pendants et votre mine bêtement réjouie... Servez donc?.. (*A Montrichard, en s'en allant.*) Adieu! baron... ou plutôt au revoir!.. car si vous devez rester ici jusqu'à capture faite... vous voilà chez moi en semestre... (*Lui faisant la révérence.*) ce dont je me félicite de tout mon cœur... Adieu! baron, adieu! (*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE IX.

HENRI, MONTRICHARD.

MONTRICHARD, *se promenant pendant qu'Henri le suit en tenant un plateau de rafraîchissements*. Démon de femme! voilà le doute qui commence à me prendre... on m'a trompé peut-être... M. de Flavigneul n'est pas ici...

HENRI, *le suivant*. Monsieur le baron désire-t-il?..

MONTRICHARD, *se promenant toujours*. Tout à l'heure!.. S'il y était... la comtesse aurait-elle ce ton insultant et railleur?

HENRI, *lui offrant toujours à boire*. Monsieur le baron...

MONTRICHARD. Tout à l'heure, vous dis-je!.. (*A lui-même.*) Mais s'il n'y est pas... mon expédition va me couvrir de ridicule... sans compter que le crédit de la comtesse est considérable et qu'elle peut me perdre... Si je repartais?.. oui, mais il est ici! Si une heure après mon départ la comtesse fait passer la frontière à M. de Flavigneul, me voilà perdu de réputation... Ah! j'en ai la tête tout en feu!

HENRI. Si monsieur le baron voulait des rafraîchissements?

MONTRICHARD. Va-t'en au diable!

HENRI. Oui, monsieur le baron!

MONTRICHARD. Attends... Quelle idée!.. oui!.. (*A Henri.*) Venez ici et regardez-moi? (*Il boit. Après l'avoir examiné.*) Vous ne me semblez pas aussi niais que vous voulez le paraître...

HENRI. Monsieur le baron est bien bon!

MONTRICHARD. L'air vif, l'air fin...

HENRI, *à part*. Où veut-il en venir?

MONTRICHARD, *après un moment de silence*. Votre maîtresse vous a bien maltraité tout à l'heure...

HENRI. Oui, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Est-ce qu'elle vous soumet souvent à ce régime-là?

HENRI. Tous les jours, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Et combien vous donne-t-elle de surcroît de gages, pour ce supplément de mauvaise humeur?

HENRI. Rien du tout, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Ainsi mal mené et mal payé? (*Changeant de ton.*) Mon garçon, veux-tu gagner vingt-cinq louis?

HENRI. Moi, monsieur le baron, comment?

MONTRICHARD. Le voici!.. (*Mystérieusement.*) M. Henri de Flavigneul doit être caché dans ce château...

HENRI. Ah!

MONTRICHARD. Si tu peux le découvrir et me le montrer... je te donne vingt-cinq louis.

HENRI, *riant*. Rien que pour vous le montrer? monsieur le baron...

MONTRICHARD. Pourquoi ris-tu?

HENRI. C'est que c'est de l'argent gagné!

MONTRICHARD. Est-ce que tu sais quelque chose?

HENRI. Un peu, pas encore beaucoup, mais c'est

égal!.. ou je me trompe fort ou je vous le montrerai...

MONTRICHARD. Bravo!.. tiens, voilà un louis d'avance!

HENRI. Merci, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Et maintenant va-t'en, de peur qu'on ne nous soupçonne de connivence... la comtesse est si fine!..

HENRI. Oui, monsieur le baron... (*Revenant.*) Monsieur le baron?.. si je tâchais de me faire attacher par Madame à votre service, nous pourrions plus facilement nous parler...

MONTRICHARD. Très-bien!.. je vois que je ne me suis pas trompé en te choisissant...

HENRI. Merci, monsieur le baron. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

MONTRICHARD, *seul.* Et d'un allié dans la place! ce n'est pas maladroit ce que j'ai fait là... cela vous apprendra à gronder vos gens devant moi, madame la comtesse... Mais, voyons? il n'est pas de citadelle, si forte qu'elle soit, qui n'ait un côté faible, et vous n'êtes pas ici, Madame, la seule que l'on puisse attaquer... (*Tirant un portefeuille.*) Quels sont les habitants de ce château?.. (*Lisant.*) M. de Kermadio, frère de la comtesse, personnage muet; M. de Grignon... ce doit être un parent de M. de Grignon, le président de la cour prévôtale, un homme de notre bord... il pourra m'être utile... (*Continuant de lire.*) Ah! arrêtons-nous là?.. Mademoiselle Léonie de Villegontier... nièce de la comtesse... et une nièce non mariée!.. elle doit avoir seize ou dix-sept ans au plus... on se marie très-jeune dans notre classe... et... M. de Flavigneul... quel âge a-t-il? vingt-cinq ans, à ce que l'on dit; sa figure?.. je n'ai pas encore son signalement, mais j'attends; d'ailleurs il doit être beau, un proscrit est toujours beau! donc, si M. de Flavigneul est ici, mademoiselle Léonie le sait... si elle le sait, elle doit lui porter de l'intérêt... peut-être mieux, et mon arrivée doit la faire trembler... or à seize ans, quand on tremble, on le montre... ce n'est pas comme la comtesse! quelle femme! en vérité je crois qu'on en deviendrait amoureux si l'on avait le temps... Une jeune fille s'avance vers ce salon! la figure romanesque, le front rêveur, les yeux baissés... ce doit être elle... Oh! si je pouvais prendre ma revanche!.. essayons?

SCÈNE XI.

MONTRICHARD, LÉONIE.

LÉONIE, *l'apercevant.* Pardonnez-moi, monsieur le baron... je croyais ma tante dans ce salon, je venais...

MONTRICHARD. Elle sort à l'instant, Mademoiselle, mais je serais bien malheureux si son absence me faisait traiter par vous en ennemi!

LÉONIE. Moi, vous traiter en ennemi! comment, Monsieur?..

MONTRICHARD. En vous éloignant... Mon Dieu !.. je conçois votre défiance...

LÉONIE. Ma défiance?

MONTRICHARD. Sans doute, vous croyez que je viens ici pour vous ravir quelqu'un qui vous est cher!

LÉONIE, *à part.* Il veut me sonder, mais je vais être fine... (*Haut.*) Je ne sais pas ce que vous voulez me dire, Monsieur.

MONTRICHARD. Ce que je veux dire est bien simple, Mademoiselle. Il y a une heure, quand vous m'avez vu arriver ici... suivi d'hommes armés... vous avez dû me prendre pour votre adversaire. Je l'étais en effet, puisque je croyais M. de Flavigneul dans ce château, et que je venais pour l'arrêter... mais maintenant tout est changé!

LÉONIE. Comment?

MONTRICHARD. Je sais... j'ai la certitude que M. de Flavigneul n'est pas ici.

LÉONIE. Ah!

MONTRICHARD. Et je pars!

LÉONIE, *vivement.* Tout de suite?

MONTRICHARD, *souriant.* Tout de suite!.. tout de suite!.. Savez-vous, Mademoiselle, que votre empressement pourrait me donner des soupçons...

LÉONIE, *commençant à se troubler.* Comment, Monsieur?

MONTRICHARD. Certainement! A vous voir si heureuse de mon départ... je pourrais croire que je me suis trompé... et que M. de Flavigneul est encore ici...

LÉONIE, *avec agitation.* Moi, heureuse de votre départ! au contraire, monsieur le baron; et certainement si nous pouvions vous retenir longtemps, très-longtemps...

MONTRICHARD, *souriant.* Permettez, Mademoiselle, voilà que vous tombez dans l'excès contraire! Tout à l'heure, vous me renvoyiez un peu trop vite, maintenant vous voulez me garder un peu trop longtemps... ce qui, pour un homme soupçonneux, pourrait bien indiquer la même chose...

LÉONIE, *avec trouble.* Je ne comprends pas... monsieur le baron.

MONTRICHARD, *souriant.* Calmez-vous, Mademoiselle, calmez-vous! ce sont là de pures suppositions... car je suis certain que M. de Flavigneul n'est pas ou n'est plus dans ce château.

LÉONIE. Et vous avez bien raison!

MONTRICHARD. Aussi, par pure formalité, et pour acquit de conscience... (*Souriant.*) je ne veux pas avoir dérangé tout un escadron pour rien... (*L'observant.*) je vais faire fouiller les bois environnants par les dragons.

LÉONIE, *tranquillement.* Faites, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *à part.* Il n'est pas dans les bois... (*A Léonie.*) Visiter les combles, les placards, les cheminées du château...

LÉONIE, *de même.* C'est votre devoir, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *à part.* Il n'est pas caché dans le château!.. (*A Léonie.*) Enfin, interroger, examiner, car il y a aussi les déguisements... (*Léonie fait un mouvement. A part.*) Elle tressaille!.. (*Haut.*) Interroger donc, toujours par pur scrupule de conscience... les garçons de fermes... (*A part.*) Elle est calme! (*A Léonie, et l'observant.*) Les hommes de peine, les domestiques... (*A part.*) Elle a tremblé. (*Haut.*) Et enfin... ces formalités remplies, je partirai avec regret, puisque je vous quitte, Mesdames, mais heureux cependant de ne pas être forcé d'accomplir ici mon pénible devoir...

LÉONIE, *avec agitation.* Comment, monsieur le baron, quel devoir?

MONTRICHARD. Mais, vous ne l'ignorez pas, M. de Flavigneul est militaire, et je devrais l'envoyer devant un conseil de guerre.

LÉONIE, *éperdue.* Un conseil de guerre!.. mais c'est la mort!..

MONTRICHARD. La mort... non; mais une peine rigoureuse!

LÉONIE. C'est la mort, vous dis-je!.. Vous n'osez me l'avouer! mais j'en suis certaine!.. La mort pour lui! oh! Monsieur, Monsieur, je tombe à vos genoux! grâce!.. il a vingt-cinq ans! il a une mère qui mourra s'il meurt! il a des amis qui ne vivent que de sa vie! grâce!.. il n'est pas coupable, il n'a pas conspiré... il me l'a dit lui-même... ne le condamnez pas, Monsieur, ne le condamnez pas!..

MONTRICHARD, *à Léonie*. Pauvre enfant! (*A part.*) Après tout, c'est mon devoir. (*Haut.*) Prenez garde, Mademoiselle... vous me parlez comme s'il était en mon pouvoir!.. Il est donc ici?

LÉONIE, *au comble de l'angoisse*. Ici!.. je n'ai pas dit.

MONTRICHARD. Non, mais quand j'ai parlé d'interroger les domestiques du château, vous avez pâli...

LÉONIE. Moi!..

MONTRICHARD. Vous vous êtes écriée : Il me l'a dit lui-même!..

LÉONIE. Moi!..

MONTRICHARD. A l'instant, vous me disiez : Ne l'arrêtez pas!..

LÉONIE. Moi!.. (*Apercevant Henri qui entre, elle pousse un cri terrible et reste éperdue, la tête dans ses deux mains.*)

HENRI, *à ce cri et apercevant Montrichard, va à lui et vivement à voix basse* : Je suis sur la trace!

MONTRICHARD, *bas*. Et moi aussi.

HENRI. Il est dans le château.

MONTRICHARD. Je viens de l'apprendre.

HENRI. Sous un déguisement.

MONTRICHARD, *bas*. Bravo! (*Voyant que Léonie a relevé la tête et le regarde.*) Silence!.. (*S'approchant de Léonie.*) Je vous vois si émue, si troublée, Mademoiselle, que je craindrais que ma présence ne devînt importune... Je me retire... (*A Henri, en s'éloignant.*) Veille toujours, et qu'il ne sorte pas d'ici.

HENRI, *bas*. Il n'en sortira pas... tant que j'y serai...

MONTRICHARD. Bien! (*Montrichard sort.*)

SCÈNE XII.

LÉONIE, HENRI.

HENRI, *se jetant sur une chaise en riant*. Ah! ah! ah! quelle scène!

LÉONIE. Ah! ne riez pas, Monsieur, ne riez pas!..

HENRI. Ciel! quelle douleur sur vos traits! Qu'avez-vous donc?

LÉONIE. Accablez-moi, monsieur Henri, maudissez-moi!..

HENRI. Vous?..

LÉONIE. Je suis une malheureuse sans foi et sans courage!

HENRI. Au nom du ciel! que dites-vous?

LÉONIE. Vous vous étiez confié à moi, vous m'avez révélé le secret d'où dépend votre vie... Eh bien, ce secret, je l'ai livré... je vous ai trahi!

HENRI. Comment?

LÉONIE. Devant votre juge, ici... à l'instant même!.. Oh! lâche que je suis!.. j'ai eu peur... (*Se reprenant vivement.*) peur pour vous, Monsieur!..

HENRI, *surpris*. Est-il possible?..

LÉONIE, *sanglotant*. Moi!.. vous perdre?.. moi, qui donnerais ma vie pour vous sauver!..

HENRI. Qu'entends-je?..

LÉONIE. Mais je ne survivrai pas à votre arrêt, je vous le jure... Aussi, je vous supplie de ne pas m'en vouloir et de me pardonner... (*Elle se jette à genoux.*)

HENRI, *voulant la relever*. Léonie! au nom du ciel!..

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, *entrant vivement*.

LA COMTESSE. Que vois-je?.. Et que fais-tu là?..

LÉONIE. Je lui demande grâce et pardon, car c'est par moi que tout est découvert, par moi que tout est perdu!

LA COMTESSE, *vivement*. Perdu!.. Perdu!.. non pas; je suis là, moi!

LÉONIE, *avec joie*. Oh! ma tante!.. sauvez-le!..

HENRI. Ne craignez rien, M. de Montrichard m'a pris pour son complice!..

LA COMTESSE, *vivement*. Ne vous y fiez pas!.. Un mot, un geste, une seconde, suffisent pour l'éclairer; mais je suis là!..

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON, *puis* UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

DE GRIGNON. Qu'est-ce que cela signifie, le savez-vous, comtesse? qu'est-ce que tous ces bruits de conspiration, de conspirateurs déguisés?..

LA COMTESSE. Un rêve de M. de Montrichard!

DE GRIGNON. Un rêve? soit; mais en attendant on arrête tout le château, toute la livrée!

LÉONIE, *avec frayeur*. O ciel!

LA COMTESSE, *à de Grignon*. Vous en êtes sûr?..

DE GRIGNON. Parfaitement! je viens de voir saisir votre cocher et un de vos valets de pied... mais, tenez, voici un brigadier de gendarmerie... non, de dragons... qui vient sans doute ici avec des intentions... de gendarme...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

LE BRIGADIER, *à Henri*. Ah! c'est vous que je cherche, Monsieur.

HENRI. Moi?

LE BRIGADIER. Veuillez me suivre...

HENRI, *au brigadier*. Il y a erreur, Monsieur, je suis attaché au service particulier de M. le préfet.

LE BRIGADIER. Il n'y a pas erreur; mes ordres sont précis, veuillez me suivre!..

LA COMTESSE, *bas, à Henri*. N'avouez pas, je réponds de tout... (*Haut.*) Allez donc, Charles, allez, obéissez.

HENRI. Oui, Madame. (*Il va prendre son chapeau sur la cheminée.*)

LA COMTESSE, *bas, à de Grignon*. Ici, dans un quart d'heure, il faut que je vous parle, à vous seul.

DE GRIGNON. Moi?

LA COMTESSE. Silence! (*Elle se dirige à gauche, vers Léonie.*)

DE GRIGNON, *à part*. Un rendez-vous? De mieux en mieux!

LÉONIE, *à part*. Et c'est moi qui le perds!

HENRI, *au brigadier*. Je vous suis.

LA COMTESSE, *à part*. Perdu par elle! sauvé par moi! (*Elle sort à gauche, avec Léonie; Henri et le brigadier, par le fond; de Grignon, par la droite.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LÉONIE, *entrant chacune d'un côté opposé.*

LA COMTESSE, *à Léonie.* Eh bien! quelles nouvelles?

LÉONIE. J'ai exécuté toutes vos instructions sans trop les comprendre.

LA COMTESSE. Cela n'est pas nécessaire... La livrée de George, mon valet de pied...

LÉONIE. Je l'ai fait porter, comme vous me l'aviez dit, (*Montrant l'appartement à gauche.*) là, dans cet appartement; mais M. de Montrichard...

LA COMTESSE. Il a appelé tour à tour devant lui tous les domestiques de la maison, les renvoyant après les avoir interrogés.

LÉONIE. Et Henri?

LA COMTESSE. Il l'a toujours gardé auprès de lui.

LÉONIE, *effrayée.* C'est mauvais signe.

LA COMTESSE. Peut-être!

LÉONIE. Signe de soupçon...

LA COMTESSE. Ou de confiance! car Tony, notre petit groom, qui écoute toujours, a entendu, en plaçant sur la table des plumes et de l'encre qu'on lui avait demandées...

LÉONIE. Il a entendu...

LA COMTESSE. Henri disant à voix basse au préfet : « Ne vous découragez pas; je vous assure qu'il est « ici, et qu'on veut le faire évader sous le costume « d'un des gens de la maison. »

LÉONIE. Quelle audace!.. Cela me fait trembler...

LA COMTESSE. Et moi, cela me rassure!.. On peut mettre cette idée à profit; mais il faut se hâter... Henri est si imprudent!.. il finira par se trahir!..

LÉONIE. Et vous voulez le faire évader?

LA COMTESSE. Le faire évader?.. Enfant!.. où sont les troupes ennemies?

LÉONIE. Une douzaine de gendarmes dans la cour du château.

LA COMTESSE. Bien.

LÉONIE. Une trentaine de dragons en dehors, autour des fossés et devant la grande porte.

LA COMTESSE. Très-bien.

LÉONIE. Par exemple, ils ont oublié de garder la porte des écuries et remises qui donne sur la campagne.

LA COMTESSE, *souriant.* Tu crois!.. Je reconnais bien là M. de Montrichard...

LÉONIE. Vous en doutez... ma tante? (*La conduisant vers la porte à gauche qui est restée ouverte.*) Par la croisée de cette chambre qui donne sur la grande route, regardez... pas un seul soldat!

LA COMTESSE. Non! mais à vingt pas plus loin, ne vois-tu pas le bouquet de bois?.. Il doit y avoir là une embuscade.

LÉONIE. Comment supposer... (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu! j'ai vu au-dessus d'un buisson le chapeau galonné d'un gendarme.

LA COMTESSE. Quand je te le disais...

LÉONIE. Ah! je comprends!.. on voulait l'engager à fuir de ce côté...

LA COMTESSE. Pour mieux le saisir... précisément... Merci, monsieur le baron; le moyen est bon, et il pourra nous servir!

LÉONIE. Comment?

LA COMTESSE. Fie-toi à moi... J'entends M. de Grignon... va dire à Jean, le palefrenier, de mettre les chevaux à la calèche...

LÉONIE. Mais, ma tante...

LA COMTESSE. Va, ma fille, va!.. (*Léonie sort par la porte de gauche.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, DE GRIGNON, *entrant mystérieusement sur la pointe des pieds.*

DE GRIGNON. Me voici, Madame, fidèle au rendez-vous que vous m'avez donné!.. (*Il va prendre une chaise.*)

LA COMTESSE, *avec amabilité.* Je vous attendais...

DE GRIGNON, *avec joie.* Vous m'attendiez!..

LA COMTESSE. Et tout en vous attendant, je rêvais...

DE GRIGNON. A qui?

LA COMTESSE. A vous!..

DE GRIGNON. Est-il possible!..

LA COMTESSE. Oui, à ce caractère chevaleresque, à ce besoin de danger qui vous tourmente...

DE GRIGNON. J'en conviens!

LA COMTESSE. Et comme rien n'est plus contagieux que l'imagination, et que, grâce au baron de Montrichard, j'ai l'esprit tout plein de conspirateurs et d'arrestations, j'étais là à faire des châteaux en Espagne... de catastrophes... je me figurais un pauvre proscrit condamné à mort...

DE GRIGNON. Et vous étiez le proscrit.

LA COMTESSE. Non, au contraire, c'est à moi qu'il venait demander asile.

DE GRIGNON. C'est bien aussi...

LA COMTESSE. Il m'apprenait qu'il avait une mère, une sœur...

DE GRIGNON. Comme c'est vrai!

LA COMTESSE. Et soudain voilà des soldats qui entourent le château en m'ordonnant de leur livrer mon hôte...

DE GRIGNON, *se levant.* Le livrer... jamais!

LA COMTESSE. Comme nous nous entendons!.. Ils me menaçaient presque de la mort!..

DE GRIGNON. Qu'importe la mort! surtout si celle que l'on aime est là pour vous encourager, pour vous bénir... Ah! comtesse, quand je fais de tels rêves, avec vous pour témoin, mon cœur bat, ma tête s'exalte...

LA COMTESSE, *souriant.* Peut-être parce que c'est un rêve!..

DE GRIGNON. Quoi! vous doutez qu'en réalité... Mais que faut-il donc pour vous convaincre? Ce matin, j'ai failli, pour vous, me jeter au milieu des flammes... ce soir, je voudrais vous voir dans un péril mortel pour vous en arracher ou le partager avec vous...

LA COMTESSE. Quelle chaleur!..

DE GRIGNON. Ah! vous ne le connaissez pas ce cœur qui vous adore, vous ne savez pas de quel sacrifice, de quel dévouement l'amour le rendrait capable... Oui... je n'adresse au ciel qu'une prière, c'est qu'il m'envoie une occasion de mourir pour vous!

LA COMTESSE. Eh bien! le ciel vous a entendu.

DE GRIGNON. Comment?

LA COMTESSE. Cette occasion que vous imploriez, il vous l'envoie!

DE GRIGNON. Hein?

LA COMTESSE. Charles, mon valet de chambre, que vous avez vu arrêter, n'est pas Charles : c'est M. Henri de Flavigneul.

DE GRIGNON. Quoi!..

LA COMTESSE. M. Henri de Flavigneul, condamné à mort comme conspirateur.

DE GRIGNON. Ciel!

LA COMTESSE. Et vous pouvez le sauver!..

DE GRIGNON. Comment?..

LA COMTESSE. En vous mettant à sa place.

DE GRIGNON. Pour être fusillé!..

LA COMTESSE. Non!.. cela n'ira pas jusque-là; mais, pendant quelques instants seulement, il faut consentir à passer pour lui, à vous faire arrêter pour lui.....

DE GRIGNON. Ah! permettez, Madame, permettez... j'ai dit tout pour vous!.. Mais pour un inconnu... pour un étranger...

LA COMTESSE. Pour un proscrit!..

DE GRIGNON. J'entends bien!

LA COMTESSE. Dont je suis la complice... dont je dois défendre les jours au péril des miens, et vous hésitez.....

DE GRIGNON. Du tout! du tout! Vous comprenez bien que si je tremble... car je tremble.. c'est pour vous... rien que pour vous... car pour moi... cela m'est bien indifférent...

LA COMTESSE. Je le savais bien... aussi je compte sur votre héroïsme... et moi! je tâcherai qu'il soit sans péril!

DE GRIGNON. Sans péril!

LA COMTESSE. Je crois pouvoir en répondre.

DE GRIGNON. Sans péril!.. (*Avec enthousiasme.*) Mais je veux qu'il y en ait... moi!.. je veux le braver pour vous!.. Parlez, que faut-il faire?

LA COMTESSE. Prendre un habit de livrée qui est là.

DE GRIGNON, *avec intrépidité.* Je le ferai!.. Après?

LA COMTESSE. Monter sur le siége de ma calèche, au lieu de mon cocher.

DE GRIGNON. J'y monterai!.. Après?

LA COMTESSE. Prendre les guides et me conduire...

DE GRIGNON. Je vous conduirai!.. Après?

LA COMTESSE. Jusqu'à deux cents pas d'ici... où des gendarmes se jetteront sur nous...

DE GRIGNON, *avec un commencement d'effroi.* Des gendarmes!

LA COMTESSE. Et vous arrêteront.

DE GRIGNON, *avec peur.* Moi, de Grignon!..

LA COMTESSE. Non pas, vous, de Grignon... mais vous, Henri de Flavigneul... et quoi qu'on vous dise, quoi qu'on vous fasse...

DE GRIGNON. Quoi qu'on me fasse...

LA COMTESSE. Vous avouerez; vous soutiendrez que vous êtes Henri de Flavigneul... On vous emprisonnera...

DE GRIGNON. Moi... de Grignon...

LA COMTESSE. Vous, de Flavigneul... et pendant ce temps le véritable Flavigneul passera la frontière... et sauvé par vous, par votre héroïsme...

DE GRIGNON. Et moi, pendant ce temps-là?

LA COMTESSE. Vous! en prison... je vous l'ai dit.

DE GRIGNON. En prison! (*A part.*) Des fers... des cachots... (*Haut.*) Permettez...

LA COMTESSE. Je vous expliquerai... On vient... vite, vite, la livrée est là.

DE GRIGNON. Oui, Madame... je vais...

LA COMTESSE. Eh bien; où allez-vous?

DE GRIGNON. Je vais prendre la livrée...

LA COMTESSE. Ce n'est pas de ce côté!..

DE GRIGNON. C'est juste... c'est le salon!..

LA COMTESSE. C'est par ici!

DE GRIGNON. C'est vrai!... Je n'y vois plus!..

LA COMTESSE. Attendez...

DE GRIGNON. Quoi donc!

LA COMTESSE. Prenez cette lettre.

DE GRIGNON. Pourquoi?

LA COMTESSE. Pour la mettre dans votre habit.

DE GRIGNON. L'habit de livrée!..

LA COMTESSE. Précisément.

DE GRIGNON. Dans quel but?..

LA COMTESSE. Vous le saurez!.. allez toujours!..

DE GRIGNON. Oui, Madame!

LA COMTESSE. Et au premier coup de sonnette...

DE GRIGNON. Oui, Madame!

LA COMTESSE. Soyez prêt à paraître.

DE GRIGNON. En livrée!

LA COMTESSE. Sans doute!.. On vient... allez donc... allez vite!..

DE GRIGNON, *sortant par la porte à gauche.* Oui... Madame! Ah! mon père! ma mère! où m'avez-vous poussé!..

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LÉONIE.

LÉONIE. Ma tante, ma tante... M. de Montrichard monte pour vous parler!

LA COMTESSE. Déjà?.. Pourvu qu'Henri ne se soit pas trahi encore...

LÉONIE. Voici le baron.

LA COMTESSE, *lui montrant la table.* Là, comme moi, à ton ouvrage.

SCÈNE IV.

MONTRICHARD, LA COMTESSE ET LÉONIE, *assises à droite et travaillant.*

MONTRICHARD, *parlant en dehors à un dragon.* Continuez vos recherches; mais suivez surtout le domestique qui était avec moi...

LÉONIE, *bas, à la comtesse.* Entendez-vous? Il soupçonne M. Henri...

LA COMTESSE, *avec trouble.* C'est vrai! (*Se remettant.*) Allons, du sang-froid!

LE BARON, *s'approchant de la comtesse et de Léonie et les saluant.* Mesdames...

LA COMTESSE. Ah! c'est vous, baron? vous venez vous reposer auprès de nous de vos fatigues; vous devez en avoir besoin... Léonie... un fauteuil à M. le baron...

MONTRICHARD, *prenant lui-même un siége.* Ne prenez pas cette peine, Mademoiselle.

LA COMTESSE, *gaiement.* Eh bien, où en êtes-vous de vos recherches? Avez-vous fait déjà enfoncer bien des armoires dans le château? avez-vous bien fouillé... interrogé?.. Mais à propos d'interrogatoire, comment appelez-vous cet examen de conscience que vous avez fait subir à ma nièce?..

MONTRICHARD. Mademoiselle ne m'a appris que ce que je savais déjà, que M. de Flavigneul est caché ici sous un déguisement.

LA COMTESSE. Voyez-vous cela... un déguisement de femme peut-être... C'est peut-être ma nièce ou moi?

MONTRICHARD. Riez, riez... madame la comtesse, mais vous ne me donnerez pas le change...

LA COMTESSE. Je m'en garderais bien !... Savez-vous que vous avez fait là une belle trouvaille? Ah çà ! comment allez-vous faire maintenant pour découvrir le coupable parmi les vingt-cinq ou trente personnes du château...

MONTRICHARD. Le cercle se resserre, madame la comtesse; et si mes soupçons ne me trompent pas, d'ici à peu de temps...

LÉONIE, *bas, à la comtesse*. Il sait tout, ma tante !... (*La comtesse lui prend la main pour la faire taire.*)

MONTRICHARD, *continuant*. Dès que j'aurai un signalement que j'attends...

LÉONIE, *bas*. Ciel !

MONTRICHARD. Je pourrai, j'espère, ne plus vous importuner de ma présence.

LA COMTESSE. Ne vous gênez pas, baron; et si vos soupçons se trompent... ce qui leur arrive quelquefois... veuillez vous installer ici sans façon, sans cérémonie, comme chez vous...

MONTRICHARD. Moi !

LA COMTESSE. Certainement; et pour vous laisser toute liberté dans vos recherches, je vous demanderai la permission d'aller passer quelques jours à la ville, où des affaires m'appellent.

LÉONIE, *étonnée*. Vous, ma tante!..

LA COMTESSE. Tais-toi donc!..

MONTRICHARD, *à part*. Ah! elle veut s'éloigner... (*Haut.*) Vous partez?

LA COMTESSE. Oui, vraiment; et à moins que je ne sois prisonnière dans mon propre château... et que monsieur le préfet ne me permette pas d'en sortir... (*Tout le monde se lève.*)

MONTRICHARD. Quelle pensée, Madame!.. C'est à moi d'obéir, à vous de commander !

LA COMTESSE. Vous êtes trop bon. J'avais d'avance usé de la permission en demandant mes chevaux... Sont-ils attelés?

LÉONIE. Oui, ma tante.

LA COMTESSE, *sonnant*. Eh bien ! pourquoi ne vient-on pas m'avertir?.. (*Elle sonne toujours.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON, *en grande livrée, sortant de la porte à gauche.*

DE GRIGNON. La voiture de madame la comtesse est avancée.

LA COMTESSE. C'est bien... Appelez ma femme de chambre, et partons!

MONTRICHARD. Permettez... permettez, Madame... (*A de Grignon.*) Restez... Approchez... approchez... J'ai interrogé tout à l'heure votre valet de pied...

LA COMTESSE. En vérité!

MONTRICHARD. Et il me semble que ce n'était pas celui-là.

LA COMTESSE. J'en ai deux, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Deux! Ah! mais Monsieur est-il bien sûr d'avoir toujours porté la livrée?

LÉONIE, *vivement, à Montrichard*. Oh! certainement.

DE GRIGNON, *bas, à la comtesse*. Il m'a déjà vu ce matin en bourgeois.

LA COMTESSE, *bas*. Tant mieux !

MONTRICHARD. Ce doit être un domestique nouveau... très-nouveau...

LA COMTESSE, *avec embarras*. Qui peut vous le faire croire?

MONTRICHARD. Un vague souvenir que j'ai, de l'avoir aperçu sous un autre costume.

LA COMTESSE. En effet, il me sert quelquefois comme valet de chambre.

MONTRICHARD. Ah !.. expliquez-moi donc alors certains signes que je crois remarquer et qui m'étonnent... son trouble...

LÉONIE. Du tout !..

DE GRIGNON, *à part*. Dieu! que j'ai peur d'avoir peur!

MONTRICHARD. Une certaine noblesse de traits... n'est-il pas vrai, Mademoiselle?

DE GRIGNON, *à part*. Je me trahis moi-même... Je dois avoir l'air si noble en domestique.

LA COMTESSE. Je vous assure, monsieur le baron...

LÉONIE. Oh! oui, nous vous assurons...

MONTRICHARD. Alors, c'est différent; et puisque vous m'assurez toutes deux que ce garçon est votre valet de pied... je ne l'interrogerai pas... non... je l'arrête... (*Il remonte au fond.*)

DE GRIGNON, *bas*. Ah! comtesse...

LA COMTESSE, *bas*. Tout va bien! nous sommes sauvés. La lettre... tirez la lettre de votre poche...

DE GRIGNON, *bas*. Comment?

LA COMTESSE, *bas*. Et rendez-la-moi.

MONTRICHARD, *à la comtesse*. Eh bien !.. (*Redescendant.*) que dites-vous de mon idée ?

LA COMTESSE, *avec un embarras feint*. Je dis, je dis, monsieur le baron, que c'est pousser assez loin la raillerie... et que vous ne me priverez pas d'un serviteur qui m'est utile...

MONTRICHARD. C'est que j'ai dans la pensée qu'il peut m'être fort utile aussi...

LA COMTESSE, *se rapprochant de de Grignon*. Vous ne le ferez pas!

MONTRICHARD. Pourquoi donc?

LA COMTESSE, *avec un embarras croissant et se rapprochant toujours de de Grignon*. Parce que... parce que... (*Bas, à de Grignon.*) La lettre... (*Haut.*) Parce que... cet homme est chez moi... est à moi... que j'en réponds... (*Bas, à de Grignon.*) La lettre, ou vous êtes perdu ! (*De Grignon tire la lettre de son habit et va pour la lui remettre.*)

MONTRICHARD, *qui a tout suivi des yeux, s'approchant vivement*. Ce papier ! je vous ordonne de me remettre ce papier, Monsieur...

LA COMTESSE, *avec l'accent le plus troublé, à de Grignon*. Je vous le défends !

MONTRICHARD, *vivement*. Toute résistance serait inutile... Monsieur... ce papier...

DE GRIGNON. Le voici, Monsieur.

LA COMTESSE, *se cachant la tête dans les deux mains*. Le malheureux, il est perdu !

DE GRIGNON, *à part*. J'aimerais mieux être ailleurs.

MONTRICHARD, *lisant l'adresse, puis le commencement de la lettre*. A monsieur Henri de Flavigneul! « Mon cher fils... » (*Il s'arrête, cesse de lire, remet la lettre à de Grignon. Avec solennité.*) Monsieur Henri de Flavigneul, au nom du roi et de la loi, je vous arrête. (*Il remonte au fond.*)

LÉONIE, *qui a tout suivi, poussant un cri de joie*. Ah!.. quel bonheur!

LA COMTESSE, *bas, à Léonie*. Pleure donc !..

MONTRICHARD, *au dragon*. Emparez-vous de Monsieur!

LA COMTESSE. Monsieur le baron, je vous en supplie...

MONTRICHARD. Je ne connais que mon devoir, Madame. (*Au dragon.*) Conduisez Monsieur dans la pièce voisine... constatez son identité, sa déclaration suffira, et après vous connaissez mes instructions... (*Le dragon fait signe que oui.*)

DE GRIGNON. Que voulez-vous dire?

MONTRICHARD, *à de Grignon*. Adieu, brave et généreux jeune homme, croyez que vous emportez mon estime... et mes regrets...

DE GRIGNON. Permettez... Monsieur... permettez!..

MONTRICHARD, *au dragon*. Emmenez-le...

DE GRIGNON. Où donc? (*La comtesse lui serre la main et il sort sans rien dire.*)

MONTRICHARD, *à la comtesse, qui a son mouchoir sur les yeux*. Pardonnez, Madame, à mon importunité, mais mon premier devoir est d'avertir M. le maréchal d'un événement de cette importance. Où trouverai-je ce qui est nécessaire pour écrire?

LA COMTESSE. Dans cette chambre. (*Montrant la porte à gauche.*) Ma nièce va vous le donner, Monsieur.

LÉONIE, *voyant Henri entrer par cette porte*. Ciel! M. Henri!

MONTRICHARD *remonte le théâtre de quelques pas et se trouve à côté de lui. Bas.* Tu m'avais dit vrai, il était ici... déguisé; mais malgré son déguisement, je l'ai découvert. (*Lui prenant la main.*) Je le tiens!

HENRI, *résolument*. Eh bien, Monsieur?

MONTRICHARD. Silence! voilà tes vingt-cinq louis! (*Il lui glisse dans la main une bourse et sort en passant devant Léonie, qui ne veut passer qu'après lui.*)

HENRI, *stupéfait, avec la bourse dans la main*. Qu'est-ce que cela signifie?

LÉONIE, *vivement*. Que je suis au comble du bonheur, car vous êtes sauvé!

HENRI. Sauvé!..

LÉONIE. Grâce à ma tante... adieu! (*Elle s'élance dans l'appartement, sur les pas de Montrichard.*)

SCÈNE VI.

HENRI, LA COMTESSE.

HENRI, *jetant la bourse sur la table*. Sauvé!.. sauvé par vous!..

LA COMTESSE. Pas encore!.. J'ai détourné les soupçons du baron... il croit tenir le coupable... mais tant que vous serez dans le château, tant que vous n'aurez pas traversé la frontière... je craindrai toujours...

HENRI. Et moi, je ne crains plus rien... grâce à celle dont l'esprit, dont l'adresse...

LA COMTESSE. De l'esprit, de l'adresse! il n'y a là que du cœur, cher Henri : c'est parce que je souffrais... c'est parce que tout mon sang était glacé dans mes veines, que j'ai trouvé la force de veiller sur vous! Vous croyez donc, ingrat... (car vous êtes un ingrat!) de l'esprit! de l'adresse! grand Dieu!.. vous croyez donc que la pitié, que l'affection pour un malheureux, consistent à perdre la tête au moment de son danger, à le trahir par son émotion même, comme font les enfants... Non, Henri, la vraie tendresse, la tendresse profonde, c'est de rire en face de ce péril, c'est de railler avec la mort dans le cœur; seulement, quand le danger s'éloigne, le courage s'épuise, la force vous abandonne... (*Fondant en larmes.*) Oh! si vous aviez été arrêté, j'en serais morte!

HENRI. Chaque jour, chaque instant me révèlera donc en vous une qualité nouvelle... Je cherche en vain dans mon cœur quelques paroles qui vous disent tout ce que j'éprouve... Vous qui pouvez tout... vous qui savez tout... ange, fée, enchanteresse, enseignez-moi donc le moyen de vous payer de tout ce que je vous dois!

LA COMTESSE. Vous ne me devez rien.

HENRI. De tout ce que je vous ai fait souffrir!

LA COMTESSE, *avec un grand trouble*. Avant de répondre, Henri... je dois vous faire une demande... ces paroles si tendres, que vient de prononcer votre bouche... sortent-elles bien du fond de votre cœur?

HENRI. Ah! vous m'outragez! Quelle preuve!

LA COMTESSE. Eh bien, c'est...

HENRI. Parlez... c'est...

LA COMTESSE. Eh bien, mon ami... c'est de m'aimer... car je vous aime!.. Silence... on vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MONTRICHARD, *une lettre à la main, sortant de la chambre où il vient d'entrer*; LEONIE.

MONTRICHARD. Merci, Mademoiselle. Voici, grâce à vous, mon courrier terminé.

LA COMTESSE, *à part*. Oh! si je pouvais le faire sortir maintenant!

MONTRICHARD, *s'approchant de la comtesse*. Pardonnez-moi ma victoire, Madame...

LA COMTESSE. Ni votre victoire, monsieur le baron, ni votre manière de vaincre!.. Ah! est-ce là le prix que je devais attendre du service que je vous ai rendu?

MONTRICHARD. Le devoir passe avant la reconnaissance, Madame.

LA COMTESSE. Votre devoir vous commandait-il d'employer la ruse, la trahison?..

MONTRICHARD. Madame!..

LA COMTESSE. Je le répète... la trahison!.. Vous aurez soudoyé quelque conscience, acheté quelqu'un de mes gens... osez le nier!.. Mais, j'y pense!.. oui... (*Regardant Henri.*) Vos regards d'intelligence avec ce garçon... les entretiens mystérieux que vous aviez ensemble!.. c'est lui! (*Se tournant vers Henri.*) Ah! misérable serviteur... c'est donc vous qui m'avez trahie?..

HENRI. Moi, Madame?..

LA COMTESSE. Oui, vous!.. je le vois à votre trouble... à l'embarras du baron... Je vous renvoie, je vous chasse, sortez! (*D'un air sévère, et étouffant un sourire.*) Sortez!!

MONTRICHARD. Mais...

LA COMTESSE. Il ne restera pas une minute de plus à mon service.

MONTRICHARD. Et moi, je le prends au mien!

LA COMTESSE. Vous ne le ferez pas, Monsieur!

MONTRICHARD. Si vraiment, madame la comtesse... (*A Henri.*) Allons, mon garçon, à cheval, et au galop jusqu'à Saint-Andéol!

LÉONIE. Ciel!

MONTRICHARD, *lui remettant une lettre*. Cette lettre est pour M. le maréchal commandant la division.

HENRI. Mais, monsieur le préfet, je n'ai pas de cheval.

MONTRICHARD. Prends le mien.

HENRI. Mais, monsieur le préfet, les soldats ne me laisseront pas passer.

MONTRICHARD. Je vais en donner l'ordre.

HENRI, *bas, à la comtesse, pendant que M. de Montrichard remonte vers la porte pour donner aux dragons l'ordre de laisser sortir Henri*. Je vous dois ma vie, disposez-en!

MONTRICHARD, *à Henri*. Allons, allons, pars.

HENRI. Dans une heure, monsieur le préfet, je serai à mon poste. (*Il sort.—Montrichard remonte le théâtre avec Henri, en lui donnant ses dernières recommandations.*)

SCÈNE VIII.

Les précédents, *excepté* HENRI.

MONTRICHARD, *aux dragons du fond*. Et, vous autres, amenez le prisonnier.

LA COMTESSE, *à part*. C'est trop tôt. (*Haut*.) Monsieur le baron, de grâce...

MONTRICHARD. Je ne suis, vous le savez, ni cruel, ni ami des condamnations, et si l'on m'eût écouté, on eût accordé l'amnistie que je demandais.

LA COMTESSE. Je le sais. Eh bien?

MONTRICHARD. Eh bien, ce jeune homme m'intéresse!.. il est votre ami, et je veux tenter de le sauver.

LÉONIE. De le sauver?

LA COMTESSE. Comment cela?..

MONTRICHARD. Cela dépendra de lui... je vais lui parler.

LA COMTESSE, *avec embarras*. Si vous attendiez?.. une heure?.. une demi-heure... pour le laisser se remettre d'un premier moment de trouble?

MONTRICHARD. Soyez tranquille... dans un instant nous serons d'accord, je l'espère, et avant dix minutes... je saurai sans doute de lui... tout ce que j'ai besoin de savoir...

LÉONIE, *à part*. Dix minutes, c'est à peine s'il sera parti!

MONTRICHARD, *voyant entrer de Grignon avec le dragon*. Il va venir; veuillez, Mesdames, vous éloigner.

LA COMTESSE. Un moment encore.

MONTRICHARD, *sévèrement*. C'est mon devoir, comtesse...

LA COMTESSE, *s'éloignant avec Léonie*. Oh! mon Dieu, que faire?

LÉONIE. Que craignez-vous donc, ma tante?

LA COMTESSE. Si M. de Grignon faiblit...

LÉONIE. N'a-t-il pas du courage?

LA COMTESSE. Un courage qui n'a pas de patience et qui ne dure pas longtemps. (*Elles sortent par la porte à droite. — Le dragon s'éloigne après avoir remis un papier à Montrichard; la comtesse et Léonie sortent en faisant des gestes à de Grignon*.)

SCÈNE IX.

MONTRICHARD, DE GRIGNON.

MONTRICHARD. Pauvre jeune homme!.. heureusement son salut dépend encore de lui.

DE GRIGNON, *à part*. Je ne suis point à mon aise.

MONTRICHARD, *à de Grignon*. Approchez, Monsieur.

DE GRIGNON. Vous désirez me parler, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *de même*. Oui, Monsieur, encore une fois avant le moment fatal.

DE GRIGNON, *à part*. Quel moment!

MONTRICHARD, *lui montrant le papier que lui a remis le dragon*. Vous avez reconnu que vous étiez monsieur Henri de Flavigneul?

DE GRIGNON, *avec un soupir*. Oui!

MONTRICHARD. Ex-officier au service de l'empereur?

DE GRIGNON. Oui!

MONTRICHARD. Et c'est bien vous qui avez signé cette déclaration?

DE GRIGNON, *que la peur reprend*. Oui!

MONTRICHARD. Il suffit : je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que vous pouvez compter sur les égards, les prérogatives dues à un brave.

DE GRIGNON. Des prérogatives?..

MONTRICHARD. Oui... Si vous ne voulez pas qu'on vous bande les yeux, si même vous voulez commander le feu... soyez sûr...

DE GRIGNON. Commander le feu!.. qu'est-ce que cela veut dire?

MONTRICHARD. Que malheureusement mes ordres sont formels. Vous avez été déjà jugé et condamné, l'arrêt est prononcé! il ne me reste plus qu'à l'exécuter! (*Gravement*.) Une heure après leur arrestation, tous les chefs doivent être fusillés sans délai et sans bruit.

DE GRIGNON, *hors de lui*. Sans bruit!.. oh! non pas!.. j'en ferai du bruit... moi!.. on ne fusille pas ainsi les gens... sans bruit est charmant!

MONTRICHARD. Ecoutez-moi, Monsieur...

DE GRIGNON. Sans bruit!..

MONTRICHARD. Je dois ajouter, et c'est là l'objet de notre entrevue... qu'il est un moyen de salut.

DE GRIGNON. Lequel?

MONTRICHARD. Mais peut-être ne voudrez-vous pas l'adopter.

DE GRIGNON, *vivement*. Et pourquoi donc... et pourquoi pas, Monsieur... (*A part*.) Sans bruit!..

MONTRICHARD. Il a été décidé qu'on accorderait leur grâce à tous ceux qui feraient des déclarations... et si vous en avez quelqu'une à me confier...

DE GRIGNON, *vivement*. Moi!.. certainement... et une très-importante...

MONTRICHARD, *avec joie*. Est-il possible!

DE GRIGNON. Je vous en réponds, une qui est décisive et catégorique.

MONTRICHARD. C'est...

DE GRIGNON. C'est... que je ne suis pas... (*S'arrêtant*.) Ciel!.. la comtesse!..

SCÈNE X.

Les précédents, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant vivement par la droite, et s'adressant à Montrichard*. Eh bien, Monsieur!.. je suis d'une inquiétude...

MONTRICHARD. Rassurez-vous!.... J'en étais sûr..... M. Flavigneul, qui peut se sauver d'un mot... est prêt à nous révéler...

LA COMTESSE, *avec effroi, se tournant vers de Grignon*. Quoi?..qu'est-ce donc? qu'avez-vous à révéler?..

DE GRIGNON, *vivement*. Moi!.. rien!.. absolument rien! (*A part*.) Quand elle est là, je n'ose plus avoir peur.

MONTRICHARD. Mais vous vouliez tout à l'heure me déclarer...

DE GRIGNON, *fièrement*. Que je n'avais rien à vous dire.

LA COMTESSE, *lui serrant la main et à part*. Bravo...

MONTRICHARD, *à la comtesse*. Mais dites-lui donc, Madame, dites-lui vous-même qu'il se perd de gaieté de cœur...

LA COMTESSE, *bas, à Montrichard*. Vous avez raison... laissez-moi quelques instants avec lui... et je le déciderai... moi!..

DE GRIGNON, *à part et la regardant*. Quand je la regarde, il me semble que l'âme de ma mère rentre en moi!..

LA COMTESSE, *à Montrichard, regardant toujours de Grignon*. Oui... oui... j'ai de l'ascendant sur son esprit, il ne me résistera pas!

MONTRICHARD. Soit... mais hâtez-vous! je ne puis vous donner que jusqu'à l'arrivée de la cour prévôtale... que nous attendons.

LA COMTESSE. Et pourquoi?

MONTRICHARD, *à demi-voix*. Dispensez-moi de vous le dire.

LA COMTESSE. Et pourquoi?

MONTRICHARD, *à voix basse*. Sa présence est nécessaire, pour constater que le jugement a été bien et dûment...

LA COMTESSE, *lui serrant la main*. Silence!

MONTRICHARD. Vous comprenez?..

LA COMTESSE. Très-bien!

MONTRICHARD, *à de Grignon*. Je vous laisse avec Madame; elle aura sur vous, je l'espère, plus de pouvoir que moi. Ecoutez la voix d'une amie. (*Montrichard sort par le fond, et l'on voit des dragons en sentinelle auxquels il donne des ordres.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, DE GRIGNON.

LA COMTESSE, *à part, regardant de Grignon avec intérêt*. Pauvre garçon!.. cela m'a effrayée, comme si réellement...

DE GRIGNON. Jamais ses yeux ne se sont portés sur moi avec autant d'amitié, et si ce n'étaient ces dragons qui sont là au fond... (*La comtesse s'approche de de Grignon et l'entretien s'engage à voix basse.*)

LA COMTESSE. Ah! merci, mon ami, merci!

DE GRIGNON. Vous êtes donc contente de moi?

LA COMTESSE. Oui, et je ne vous demande plus que quelques instants de courage et de fermeté.

DE GRIGNON. De la fermeté?.. j'en ai, vous êtes là!.. mais, ma foi, vous avez bien fait d'arriver.

LA COMTESSE. Vous vous impatientiez un peu?

DE GRIGNON. M'impatienter!.. je mourais de... (*Avec abandon.*) Ecoutez, il faut que mon cœur s'ouvre devant vous... le mensonge me pèse... je ne suis pas ce que j'ai voulu paraître à vos yeux.

LA COMTESSE. Comment?

DE GRIGNON. Je ne suis pas un héros... au contraire; quand je dis au contraire... ce n'est pas tout à fait juste, car il y a une moitié de moi, une moitié courageuse qui... je vous expliquerai cela plus tard... tant y a-t-il que quand M. de Montrichard m'a parlé d'être fusillé sans bruit... dans une heure... la peur m'a pris.

LA COMTESSE. On aurait peur à moins.

DE GRIGNON. Et j'ouvrais la bouche pour m'écrier : Je ne suis pas M. de Flavigneul. Mais vous êtes entrée, et soudain, à votre vue, j'ai eu honte de mes terreurs, j'ai senti que je pouvais faire de grandes choses, pourvu que vous fussiez là! Ainsi, rassurez-vous, je ne trahirai pas M. de Flavigneul; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'abandonner... soyez là quand le préfet reviendra... soyez là quand on me signifiera ma sentence, soyez là quand... Je suis capable de tout... même de recevoir pour un autre dix balles au travers du corps, pourvu qu'en les recevant je vous entende dire... je suis là!

LA COMTESSE, *lui prenant la main*. Brave garçon, car vous êtes brave, je vous connais mieux que vous-même; c'est votre imagination qui s'effraie... ce n'est pas votre cœur.

DE GRIGNON. Bien, bien, parlez-moi ainsi!

LA COMTESSE. Il ne vous manque qu'un bon danger qui vous saisisse à l'improviste.

DE GRIGNON. Eh bien! il me semble que j'ai ce qu'il me faut.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MONTRICHARD.

MONTRICHARD. Je ne puis attendre plus longtemps... Madame!.. M. le président de la cour prévôtale...

LA COMTESSE. Vient d'arriver!..

MONTRICHARD. Oui, Madame!.. il faut que M. de Flavigneul se décide à parler... ou qu'il me suive.

DE GRIGNON, *hardiment*. Eh bien! je vous suis.

MONTRICHARD. Que dites-vous?

DE GRIGNON, *avec exaltation*. Mon parti est pris! le conseil de guerre, la cour prévôtale, le peloton... le feu de file...

LA COMTESSE, *effrayée*. Y pensez-vous?

DE GRIGNON, *de même*. Dix balles en pleine poitrine!.. ça m'est égal!.. une fois que j'y suis, ça m'est égal! (*A la comtesse.*) Je suis le fils de ma mère... (*A Montrichard.*) Partons, Monsieur!

MONTRICHARD. Vous le voulez?.. partons!

LA COMTESSE. Un instant... un instant.

DE GRIGNON. Non, non, partons.

LA COMTESSE. Calmez-vous... j'aurais d'abord une ou deux questions importantes à adresser à monsieur le baron.

MONTRICHARD. Des questions importantes?

LA COMTESSE. Oui! monsieur le baron. A quelle heure avez-vous arrêté votre prisonnier?..

MONTRICHARD. Il y a une heure à peu près... mais je ne vois pas...

LA COMTESSE. Dites-moi, baron, vous avez dû beaucoup voyager dans votre département?..

MONTRICHARD. Sans doute, Madame; mais, encore une fois...

LA COMTESSE. Alors, combien faut-il de temps pour aller d'ici à Mauléon sur un bon cheval?

MONTRICHARD. Trois petits quarts d'heure!.. Mais quel rapport?

LA COMTESSE. Et de Mauléon à la frontière? toujours sur un bon cheval?

MONTRICHARD. Dix minutes, mais...

LA COMTESSE. Trois quarts d'heure et dix minutes... cinquante-cinq minutes.

MONTRICHARD. Oh! c'est trop fort, partons!

LA COMTESSE. Mais attendez donc!.. Quel homme!.. j'ai encore une dernière question à vous faire. M. le président de la cour prévôtale que vous attendiez, ne vous a-t-il pas été envoyé de Paris, et n'est-ce pas, si je ne me trompe, un ancien sénateur?..

MONTRICHARD. M. le comte de Grignon!

DE GRIGNON, *poussant un cri de joie*. Mon oncle!.. mon bon oncle!

MONTRICHARD, *stupéfait*. Votre oncle!

LA COMTESSE, *froidement et lui faisant la révérence*. Ici finissent mes questions, Monsieur! je ne vous retiens plus! vous pouvez conduire au président... son neveu...

MONTRICHARD, *interdit et regardant de Grignon avec effroi*. M. Henri de Flavigneul!

LA COMTESSE, *riant*. Fi donc!.. un drame! une tragédie!.. nous avons mieux que cela à vous offrir! une scène de famille... (*Montrant de Grignon.*) M. Gustave de Grignon, maître des requêtes... que son oncle n'avait pas vu depuis longtemps; et c'est à vous, Monsieur, qu'il devra ce plaisir!

MONTRICHARD, *tout troublé*. Quoi? Monsieur serait... ou plutôt ne serait pas... c'est impossible!.. vous voulez encore me tromper, Madame!

LA COMTESSE, *riant*. Vous pouvez vous en rapporter au président lui-même et à la voix du sang, qui ne trompe jamais!..

MONTRICHARD. Et votre trouble ce matin quand j'ai fait arrêter Monsieur.

LA COMTESSE. Mon trouble? ruse de guerre!

MONTRICHARD. Cette lettre que j'ai prise sur lui.

LA COMTESSE. C'est moi qui venais de la lui remettre.

MONTRICHARD. Vos larmes de douleur!

LA COMTESSE, *riant*. Est-ce que j'ai pleuré? Ah! pauvre baron, il ne faut pas m'en vouloir... je vous avais promis de me moquer de vous... et je ne trompe jamais... vous le savez?

DE GRIGNON. C'est du génie!

MONTRICHARD. Mais alors quel est donc le coupable? car il était ici, j'en suis certain.

LA COMTESSE. Ah! voilà! qui est-ce? cherchez!

MONTRICHARD. Dieu! quel trait de lumière!.. si c'était l'autre!

LA COMTESSE. Qui? l'autre! celui à qui vous avez donné un sauf-conduit; celui que vous avez essayé de séduire; celui pour lequel vous avez imploré ma clémence, ah! je le voudrais bien!

MONTRICHARD. C'est lui! ah! je ne suis pas encore vaincu... et je cours...

LA COMTESSE. Sur ses traces?.. inutile!.. vous ne le rattraperez jamais!

MONTRICHARD. Vous croyez?

LA COMTESSE. Il a un trop bon cheval!

MONTRICHARD, *avec colère*. Ah!

DE GRIGNON, *riant*. Ah! ah! ah!

LA COMTESSE. Le cheval du préfet lui-même!.. car vraiment vous avez pensé à tout, généreux ami, même à l'équiper!.. et à le solder... témoin ces vingt-cinq louis que je suis chargée de vous rendre... (*Allant les prendre sur la table.*) Car lui donner des honoraires pour vous tromper... c'est trop fort!

MONTRICHARD. Ah! vous êtes un monstre infernal! Tant de duplicité, tant de sang-froid! Et moi qui ai écrit au maréchal... Je tiens le chef! Ah! je me vengerai!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LÉONIE, *entrant très-agitée.*

LÉONIE, *à Montrichard*. Monsieur le baron, voici une dépêche très-pressée qui arrive de Lyon. (*Montrichard prend les dépêches, et Léonie s'approche vivement de la comtesse.*)

MONTRICHARD. Du maréchal!

LÉONIE, *bas*. Ah! ma tante, quel malheur!

LA COMTESSE. Quoi donc?

LÉONIE. Il est revenu!

LA COMTESSE, *bas*. Qui?

LÉONIE, *de même*. M. Henri!

LA COMTESSE, *bas*. Comment?

LÉONIE, *bas, et montrant un cabinet à droite*. Il est là!..

LA COMTESSE, *bas*. Ciel!

MONTRICHARD *fait un geste de joie, puis après avoir lu la dépêche :* Ah! madame la comtesse!.. à moi la revanche!

LA COMTESSE. Que voulez-vous dire?

MONTRICHARD. Vous triomphiez, tout à l'heure!.. mais à la guerre la fortune est changeante, et malgré votre esprit et vos ruses, le sort de M. de Flavigneul est encore entre mes mains; oui, grâce à ces dépêches que m'envoie M. le maréchal, je puis forcer le fugitif, en quelque lieu qu'il soit, à se remettre lui-même en mon pouvoir!

LA COMTESSE, *avec trouble*. Vous... comment?..

MONTRICHARD. C'est mon secret! A chacun son tour, madame la comtesse!.. Je veux seulement, avant mon départ, vous montrer que je sais me venger... (*A de Grignon.*) Monsieur de Grignon, je vais prévenir votre oncle pour qu'il vienne lui-même vous rendre à la liberté. Au revoir, madame la comtesse! (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

DE GRIGNON, LA COMTESSE, LÉONIE, *puis* HENRI.

LA COMTESSE. Que m'as-tu dit? Henri!

LÉONIE. Il est là...

HENRI, *paraissant par la porte à droite*. Me voici.

DE GRIGNON, *qui est au fond*. Lui!

LA COMTESSE. Malheureux! que venez-vous faire ici?

HENRI, *vivement*. Mon devoir!.. Avez-vous pu croire que je laisserais un innocent périr à ma place!

LA COMTESSE. Périr!

HENRI. Le vieux garde qui accompagnait ma fuite m'a tout appris... M. de Grignon s'est offert pour moi... M. de Grignon a été arrêté pour moi!..

LA COMTESSE. Et M. de Grignon est libre! Malheureux enfant! Tenez! qu'il vous le dise lui-même!..

HENRI, *apercevant de Grignon et se jetant dans ses bras*. Ah! Monsieur, un tel dévouement...

DE GRIGNON. Entre gens de cœur, ce n'est qu'un devoir! (*A part.*) C'est étonnant... je le pense!

LÉONIE. Et être revenu chercher le péril quand tout était dissipé... conjuré...

LA COMTESSE, *avec énergie*. Tout l'est encore!..

LÉONIE. Comment?

LA COMTESSE, *à Henri*. Le dernier lieu où l'on vous cherchera maintenant, c'est ici. M. Montrichard va partir. (*A de Grignon.*) Vous, en sentinelle pour guetter son départ.

DE GRIGNON. J'y cours.

LA COMTESSE, *à Henri*. Vous... dans ce cabinet.

HENRI. Mais...

LA COMTESSE. Oh! je le veux!.. et dans quelques instants plus de danger. (*Henri sort.*)

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, LÉONIE.

LA COMTESSE, *à Léonie*. Oui, oui, tu peux partager maintenant ma sécurité et ma joie. (*Voyant qu'elle se détourne pour essuyer ses yeux.*) Eh! mon Dieu, d'où viennent tes larmes?

LÉONIE. Je ne pleure pas, ma tante, je ne pleure plus... (*Sanglotant.*) Je suis heureuse, il est sauvé!.. mais en même temps, je suis au désespoir... car tout à l'heure, quand il est revenu si imprudemment... quand je l'ai caché dans ce cabinet, où je tremblais pour lui... (*Pleurant toujours.*) il m'a dit...

LA COMTESSE, *vivement*. Quoi donc?

LÉONIE, *de même*. Est-ce que je sais? est-ce que je puis me rappeler? Tout ce que j'ai compris... c'est que tout était fini pour moi!

LA COMTESSE, *à part et avec tristesse*. J'entends!

LÉONIE. Que nous ne pouvions jamais être l'un à l'autre...

LA COMTESSE, *de même et à part*. C'est juste!.. il fallait bien le lui dire! (*Prenant la main de Léonie.*) Pauvre enfant!.. et tu lui en veux... tu le détestes?..

LÉONIE. Oh! non!.. mais j'en mourrai!

LA COMTESSE, *cherchant à la consoler*. Léonie... Léonie... il faut de la raison!.. car si, par exemple... il etait lié à une autre personne...

LÉONIE, *vivement*. Justement!.. c'est ce qu'il m'a dit! lié à jamais!

LA COMTESSE, *vivement*. Et il t'a nommé cette personne?

LÉONIE. Non!.. il ne l'a jamais voulu!.. mais vous, ma tante, est-ce que vous la connaissez?

LA COMTESSE. Je crois que oui!

LEONIE. En vérité?.... savez-vous si elle l'aime!.... beaucoup?..

LA COMTESSE, *avec force*. Oui!..

LÉONIE, *à la comtesse*. Et elle est aimable... elle est jolie?..

LA COMTESSE. Moins que toi, sans doute...

LÉONIE. Eh bien, alors?..

LA COMTESSE. Que veux-tu, mon enfant, on ne raisonne pas avec son cœur... et, quelle qu'elle soit, s'il la préfère... si elle est aimée...

LEONIE. Mais pas du tout! c'est moi qu'il aime...

LA COMTESSE. O ciel!..

LÉONIE. C'est moi! il me l'a avoué... mais il est lié à elle par le respect, par l'amitié, que sais-je! par la reconnaissance...

LA COMTESSE, *vivement*. La reconnaissance... ah!

LÉONIE. Lié surtout par une promesse qu'il lui a faite... et qu'il tiendra même au prix de son sang! Voilà qui est absurde! dites-le-lui, ma tante, vous seule pouvez le décider!..

HENRI, *qui depuis quelques instants écoutait et a cherché en vain à se contenir, s'élance de la porte à droite*. Taisez-vous! taisez-vous!

LA COMTESSE. Ciel!

LÉONIE, *a Henri*. Rentrez, rentrez, de grâce. Si M. de Montrichard arrivait...

HENRI. Que m'importe!.. j'aime mieux mourir!

LA COMTESSE. Mourir, plutôt que de manquer à votre promesse?.. c'est bien, Henri!

LÉONIE. Mais, ma tante...

LA COMTESSE. Laisse-moi lui parler. (*Bas, à Henri.*) Je vous dois ma vie, disposez-en, m'avez-vous dit... (*Léonie s'éloigne de quelques pas.*)

HENRI. Qu'exigez-vous?

LA COMTESSE. La seule chose que j'aie désirée, rêvée, poursuivie... votre bonheur!

HENRI. Ciel!

LA COMTESSE. *Elle fait signe à Léonie de s'approcher; elle lui prend la main, et la met dans celle de Henri.* Henri... voici celle qu'il faut choisir.

HENRI. Ah! mon amie... mon amie!

LÉONIE. Ah! j'étais bien sûre que je vous le devrais! (*Elle se jette à ses genoux.*)

DE GRIGNON, *rentrant vivement par la porte a gauche*. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? voici M. de Montrichard!

TOUS. M. de Montrichard!

LÉONIE, *à Henri*. Oh! rentrez! rentrez!

DE GRIGNON. Il monte par cet escalier... le voici!

LÉONIE, *à part*. Il n'est plus temps! (*Henri, qui est près du canapé à droite, s'y asseoit vivement; les deux femmes se tiennent debout devant lui, cherchant à le cacher par leurs jupes.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MONTRICHARD.

MONTRICHARD, *entrant par la porte à gauche*. Je viens vous faire mes adieux, madame la comtesse...

LÉONIE, *avec joie*. Ah!

MONTRICHARD. Mais, avant de partir, je tiens à vous prouver que je ne me vantais pas en disant que cette dépêche pouvait ramener en mon pouvoir M. de Flavigneul.

LÉONIE, *à part*. Je tremble!

LA COMTESSE, *à part*. Que veut-il dire?

MONTRICHARD. Cette dépêche est l'ordonnance que je sollicitais depuis si longtemps, l'ordonnance d'amnistie...

TOUS, *poussant un cri de joie*. L'amnistie!

LA COMTESSE ET LÉONIE, *s'écartant du canapé où est assis Henri*. Il peut donc se montrer...

HENRI, *se levant*. Ah! Monsieur!

MONTRICHARD, *avec un air de triomphe*. Ah! j'étais bien sûr que je le ferais reparaître.

LÉONIE. Ciel!

DE GRIGNON. C'était un piége; et nous y avons donné... (*Tous restent immobiles de terreur. M. de Montrichard s'avance au bord du théâtre et sourit à lui-même avec un air de satisfaction. La comtesse s'approche doucement de lui, le regarde, saisit ce sourire et fait un geste de joie qu'elle réprime aussitôt.*)

MONTRICHARD. Monsieur Henri de Flavigneul... au nom du roi et de la loi, je vous déclare...

LA COMTESSE, *s'avançant et riant*. Je vous déclare libre et gracié...

TOUS. Comment?

LA COMTESSE, *gaiement*. Eh! sans doute! ne voyez-vous pas que M. de Montrichard veut prendre sa revanche, et qu'il joue là une scène de terreur à mon usage...

LÉONIE. Il serait vrai!

LA COMTESSE, *prenant le papier des mains de Montrichard*. Tenez!.. lisez!.. Ordonnance d'amnistie...

MONTRICHARD. Maudite femme! On ne peut pas plus la tromper en bien qu'en mal!

LÉONIE, *à la comtesse*. Et maintenant, tous trois réunis...

LA COMTESSE. Oui, ma fille!.. mais plus tard... car aujourd'hui je dois partir.

LÉONIE. Partir!

DE GRIGNON. Vous partez?.. eh bien, je pars aussi! Oh! vous avez beau dire! je pars! c'est fini! je vous suis! Rien ne m'arrête! je vous suis jusqu'au bout du monde! et, chemin faisant, j'accomplirai devant vous de si belles choses, que vous finirez par vous dire : Voilà un pauvre garçon dont j'ai fait un héros... faisons-en un homme heureux!..

LA COMTESSE. Ne parlons pas de cela!.. (*Passant près de M. Montrichard.*) Eh bien, baron?

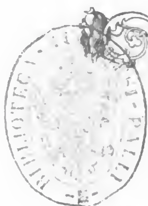
MONTRICHARD. J'ai perdu... madame la comtesse! Je suis vaincu!

LA COMTESSE, *avec émotion*. Vous n'êtes pas le seul! (*Affectant la gaieté.*) Que voulez-vous, baron? pour gagner, il ne suffit pas de bien jouer!

MONTRICHARD. Il faut avoir pour soi les as et les rois.

LA COMTESSE, *à part, regardant Henri*. Le roi surtout!.. dans les batailles de dames.

FIN DE BATAILLE DE DAMES.



GENEVIÈVE

OU

LA JALOUSIE PATERNELLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 30 mars 1846.

Personnages.

CLÉRAMBOURG, négociant à Marseille. M. NUMA.
GENEVIÈVE, sa fille . . . . Mlle ROSE CHERI.
ADRIEN, premier commis de Clérambourg . . . . M. J. DESCHAMPS.

La scène se passe à Marseille dans la maison de Clérambourg.

Le théâtre représente un appartement servant de cabinet de travail à M. Clérambourg. Porte au fond, deux portes latérales; à gauche un guéridon; à droite une table chargee de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIEN, *devant la table à droite. Il écrit, s'arrête, cache un instant sa tête dans ses mains.* Même en travaillant je pense encore à elle! Mon Dieu! donnez-moi la force de me taire... dussé-je en mourir... (*Apercevant Geneviève qui entre.*) Ah! (*Il se remet vivement à écrire.*)

GENEVIÈVE, *entrant du fond, allant écouter à la porte à gauche.* Il n'est pas encore levé!.. Déjà ici, monsieur Adrien... déjà à l'ouvrage?..

ADRIEN, *se levant.* Oui, Mademoiselle... j'étais là, dans le cabinet de travail de M. votre père... mais je me retire... si je vous gêne...

GENEVIÈVE. Du tout... je désirais au contraire vous parler à vous seul.

ADRIEN, *à part, avec crainte.* Ah! mon Dieu!..

GENEVIÈVE. Et puisque voilà une bonne occasion, je me hâte d'en profiter... Est-ce que mon père éprouverait dans ses affaires... quelques pertes... quelques malheurs?..

ADRIEN. Lui! M. Clérambourg! le premier négociant de Marseille! jamais sa position n'a été plus belle! Aimé et honoré de tous... des capitaux immenses... un crédit... idem... hier encore...

AIR du *Pot de fleurs.*

De deux vaisseaux que l'on nous expédie
Nous arrivait la riche cargaison!
Et les trésors de l'Inde et de l'Asie
S'entassent dans notre maison.
Le jour se passe à compter des espèces;
Et si chez nous, je vous le dis tout bas,
Il existe quelqu'embarras
Ce n'est que celui des richesses!

J'en sais quelque chose, moi, le caissier de votre père et son premier commis.

GENEVIÈVE. Je sais, Adrien... que, malgré votre jeunesse... il a, en vous, une entière confiance; c'est pour cela que je m'adressais à votre amitié!.. Mon père, qui est la bonté même, semble ne vivre que pour moi! Je ne lui ai jamais vu de chagrin que lorsqu'il craignait que je ne fusse malade... ou bien quand je lui exprimais un désir... ou un caprice qu'il ne pouvait satisfaire.

ADRIEN, *vivement.* C'est vrai! c'est vrai!.. mais aussi, jamais un père a-t-il eu une fille plus attentive... plus dévouée... plus adorable!

GENEVIÈVE, *lui faisant signe de se taire.* Ne parlons pas de ça, Adrien! c'est mon devoir et mon plaisir!.. Il a tant veillé sur moi.. que je puis bien à mon tour m'inquiéter pour lui!.. Depuis deux jours! j'en suis certaine... il a quelque chagrin secret qui le tourmente. Il a reçu avant-hier, devant moi, une lettre dont la lecture lui a causé une grande agitation... Savez-vous ce que c'était?

ADRIEN. Non, Mademoiselle... quand vous avez été partie, il l'a relue une seconde fois avec colère, et l'a jetée au feu.

GENEVIÈVE. Depuis deux jours... il aime à rester seul ici... dans ce cabinet. Savez-vous pourquoi?

ADRIEN. J'étais entré hier sur la pointe du pied, pour ne pas le déranger... je l'ai aperçu là, dans son grand fauteuil... lisant cette brochure... qui, sans doute, l'amusait ou l'intéressait vivement... car il avait une figure riante et épanouie... et il s'interrompait de temps en temps pour dire : Très-bien!.. bravo!.. c'est cela même.

GENEVIÈVE, *courant au guéridon.* C'est là... ce livre...

ADRIEN. Oui, Mademoiselle...

GENEVIÈVE, *lisant. Tableaux de Famille...* (*Jetant la brochure.*) Quelques idées de bonheur qui lui rappelaient sa fille... C'est là sa seule pensée!

ADRIEN. Tout le reste de la journée je l'ai vu uniquement occupé...

GENEVIÈVE, *vivement.* De quoi?

ADRIEN. De ce bal où vous alliez le soir! C'était presque votre première entrée dans le monde... il voulait que vous fussiez superbe.

GENEVIÈVE, *à part.* O mon bon père!

ADRIEN. Et vous l'étiez... Je vous ai vue au moment de votre départ... Aussi l'on dit que vous avez eu à ce bal un succès...

GENEVIÈVE. Mais oui!.. j'étais si heureuse de danser!.. ce ne peut être cela qui ait fâché mon père.

ADRIEN. Au contraire!.. son unique bonheur, c'est qu'on trouve sa fille belle... (*Avec hésitation.*) et son seul rêve, sans doute, c'est de rencontrer pour elle un brillant établissement! un des premiers partis de France...

GENEVIÈVE, *froidement*. Il ne m'en a jamais parlé.

ADRIEN, *de même*. Je conçois sa peine... il ne trouvera jamais rien de digne de vous!.. rien d'assez beau.... d'assez élevé!.. C'est là, peut-être, ce qui le tourmente...

GENEVIÈVE, *de même*. C'est possible!.. il y a des gens qui ont trop d'ambition... il y en a d'autres qui n'en ont pas assez!.. Vous, par exemple, monsieur Adrien.

ADRIEN. Moi! Mademoiselle.

GENEVIÈVE. Il me semble que vous pourriez songer davantage à vos intérêts, à votre avenir!.. Et puis... vous ne sortez jamais... vous travaillez trop!.. ce n'est pas raisonnable... beaucoup de gens vous trouvent changé... et ce n'est pas étonnant!.. la nuit dernière, à trois heures du matin... vous étiez encore au bureau...

ADRIEN. Votre père... était dehors... il était avec vous à ce bal... et il m'aurait été impossible de dormir avant qu'on ne fût rentré... (*Vivement.*) parce que, voyez-vous, Mademoiselle... (*S'arrêtant.*) votre père avant tout...

GENEVIÈVE, *avec embarras*. Je vous remercie de l'affection que vous lui portez...

ADRIEN. Vous êtes bien bonne, Mademoiselle.

GENEVIÈVE. Voici mon père...

ADRIEN, *à part*. Ah! tant mieux.

SCÈNE II.

GENEVIÈVE, CLÉRAMBOURG, ADRIEN.

CLÉRAMBOURG, *sortant de la porte à gauche avec des papiers à la main, et parlant à la cantonade*. Est-ce que cela me regarde? de l'argent à recevoir... des comptes à régler, à réviser! adressez-vous à Adrien mon caissier. (*L'apercevant.*) Ah! te voilà! on te demande de tous les côtés, et quand tu n'es pas là, on ne s'y reconnaît plus dans cette maison.

GENEVIÈVE. Dame! Adrien vous est si nécessaire.

CLÉRAMBOURG. Dis donc indispensable!

AIR : *Tout le long de la rivière.*

C'est le modèle des caissiers :
Avare en tout de mes deniers,
Il dispute sur chaque somme!
Il est, d'honneur, trop économe.

ADRIEN.

Et vous, monsieur, trop généreux.

GENEVIÈVE.

Aussi vous faites à vous deux
Une excellente maison de finance :
(*Montrant Adrien.*)
Voici la recette.
(*Montrant son père.*)
Et voici la dépense.
Oui, c'est la recette et la dépense.

CLÉRAMBOURG. En outre, il n'y a pas dans Marseille de négociant plus intelligent et plus habile!.. c'est moi qui l'ai formé! et quand je pense que c'est toi qui me l'as recommandé, il y a bientôt quinze ans! (*Se retournant vers Adrien.*) Car c'est elle!..

GENEVIÈVE, *voulant empêcher son père de parler*. Il le sait bien, mon père.

CLÉRAMBOURG. C'est égal! cette histoire-là me fait toujours plaisir et à lui aussi! d'ailleurs, si je ne répétais pas de temps en temps mes histoires... je les oublierais; et je me vois encore sur la grande route, en chaise de poste, en tête à tête avec Geneviève qui avait alors quatre ans, car depuis la mort de ma femme, je ne la quittais plus. Je dormais, tout en la tenant sur mes genoux où elle mangeait des cerises, quand un pauvre orphelin qui mourait de faim, un petit mendiant... tout déguenillé... c'était toi!

GENEVIÈVE, *voulant l'interrompre*. Mon père!

CLÉRAMBOURG. Vint lui tendre la main en suivant la voiture. Voilà Geneviève qui lui jette son panier de cerises, qui se met à crier pour me réveiller; et bon gré, mal gré, il fallut obéir à son caprice, faire monter à côté de nous le petit mendiant : c'était son idée, sa volonté! elle en avait déjà!

GENEVIÈVE. Et déjà, mon père, vous aviez l'habitude d'y céder.

ADRIEN. Ce que vous n'ajoutez pas, Monsieur, et ce que l'orphelin n'oubliera jamais, c'est que depuis ce jour, vous ne l'avez plus abandonné, qu'il a été élevé par vous, comme l'enfant de la maison...

CLÉRAMBOURG, *avec impatience*. C'est bon! c'est bon! ça ne tient plus à l'histoire de la grande route... (*Interrompant un nouveau geste d'Adrien.*) Et puis on te demande au bureau et à la caisse... tiens... à toi tous ces papiers. (*Lui donnant ceux qu'il tient à la main.*) Il y a là deux ou trois affaires difficiles et embrouillées en diable!

ADRIEN. Merci, Monsieur!

GENEVIÈVE, *à Adrien, qui fait quelques pas pour sortir.*

AIR de *Robin* ou de *Giselle.*

Voulez-vous bien dire que de mon père,
Le déjeuner ici soit apporté.

CLÉRAMBOURG.

Un poulet froid!

GENEVIÈVE.

Non, le docteur, sévère,
Pour le matin, vous a prescrit le thé.

CLÉRAMBOURG.

Toujours du thé.

GENEVIÈVE.

Recette souveraine.

CLÉRAMBOURG.

Au diable soit la Faculté!
Son ordonnance...

GENEVIÈVE.

Est en tout point la mienne...

CLÉRAMBOURG.

Alors, morbleu! qu'on nous serve du thé!

ENSEMBLE.

CLÉRAMBOURG.

Ah! c'est vraiment un pouvoir arbitraire,
Mais qui, pour ça, n'est pas moins respecté
Et vous voyez qu'avec plaisir son père
Fait en tout point ici sa volonté.

ADRIEN.

Quel précepteur et charmant et sévère!
Pouvoir aimable autant que respecté!
Heureux ainsi, qui peut, comme son père,
Faire en tout point ici sa volonté.

GENEVIÈVE.

Oui, c'est ainsi que j'entends l'arbitraire!
Que sur-le-champ on nous serve le thé.

Et c'est très-bien que mon excellent père
Fasse en tout point ici ma volonté.
(*Adrien sort.*)

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, CLÉRAMBOURG.

GENEVIÈVE. C'est bien à vous de m'avoir obéi! c'est une bonne idée que vous avez eue là!

CLÉRAMBOURG. J'en ai souvent comme ça.

GENEVIÈVE. Et si j'osais, je vous en proposerais encore une.

CLÉRAMBOURG. Pour toi?

GENEVIÈVE. Non, pour lui, pour Adrien.

CLÉRAMBOURG. Qu'est-ce qu'il lui manque? N'est-il pas depuis longtemps mon premier commis?

GENEVIÈVE. C'est vrai! depuis longtemps par son travail et par son zèle, il contribue à notre fortune... et c'est justement pour cela qu'il faudrait peut-être penser à la sienne.

CLÉRAMBOURG, *étonné*. Hein?..

GENEVIÈVE. Car enfin, il n'a rien!.. et si vous lui prêtiez quelques capitaux... il pourrait élever, à son tour, en son nom, une maison de banque... devenir riche et aspirer à tout!

CLÉRAMBOURG. Lui! Adrien... qu'il s'en aille... qu'il nous quitte!.. Est-ce de sa part que tu me fais une pareille demande?

GENEVIÈVE. Il ne s'en doute même pas!... Je vous l'ai dit... c'est une idée à moi!

CLÉRAMBOURG. C'est donc toi qui le bannis, qui le renvoies de la maison!..

GENEVIÈVE. Dans son intérêt, mon père!

CLÉRAMBOURG. Et bien... et moi!.. c'est non-seulement mon commis... mais c'est mon ami, mon confident... il n'y a que lui avec qui je parle de toi... j'en parle toute la journée! les autres ça les ennuierait!.. mais lui... jamais! c'est tout simple... il a été élevé avec toi... c'est l'enfant de la maison... et l'année dernière, quand tu as été si malade... il était aussi malheureux que moi... il était toujours là sur l'escalier... ou à ta porte à guetter l'arrivée ou la sortie du médecin..... d'un coup d'œil nous échangions nos craintes ou nos espérances... d'un serrement de main nous nous entendions! même en ton absence, je n'étais pas seul!.. et tu veux que je renonce à tout cela?..

GENEVIÈVE, *avec émotion*. Non, non, mon père...

AIR du *Piége*.

Je lui voulais un sort indépendant;
Mais je connais votre cœur et votre âme,
Je suis tranquille! Et pardon maintenant
De cette apparence de blâme.

CLÉRAMBOURG.

Non! j'avais tort! Et que veux-tu?
L'amitié seule en fut la cause;
Il n'a rien! mais j'étais riche, j'ai cru
Qu'alors c'était la même chose.
Pour lui c'était la même chose.

Dis-lui de prendre ce qu'il voudra... ou plutôt tu arrangeras cela avec lui... c'est à toi, c'est ta fortune... tu lui donneras toi-même les appointements qu'il voudra...

GENEVIÈVE, *baissant les yeux*. C'est que peut-être... les appointements qu'il voudrait...

CLÉRAMBOURG. Eh bien!

GENEVIÈVE, *vivement*. Enfin, mon père, je ferai de mon mieux!

CLÉRAMBOURG. A la bonne heure!.. et maintenant que nous avons parlé affaires, que je te regarde un peu à mon aise et à moi tout seul... car hier à ce bal... tu étais à tout le monde! que diable! c'est à mon tour!

GENEVIÈVE. C'est bien le moins! mais convenez que c'est une belle chose qu'un bal.

CLÉRAMBOURG. Pas pour les pères!

GENEVIÈVE. Allons donc! les pères sont très-heureux...

CLÉRAMBOURG. Oui, debout! derrière tout le monde! et une foule si grande que je pouvais à peine t'apercevoir. Obligé pour m'asseoir de jouer au wisth... vingt francs la fiche, et j'ai eu, j'en conviens, un beau moment!

GENEVIÈVE. Celui où vous avez gagné?

CLÉRAMBOURG. Non! on causait derrière moi, et l'on disait : « Quelle est donc cette charmante jeune fille « avec une couronne de bleuets qui a l'air si modeste « et si gracieux? — C'est la fille de Clérambourg... « ce riche négociant. — Parbleu... ce Clérambourg « est un homme bien heureux!—Prenez donc garde... « il est là derrière nous qui joue au wisth. » — C'était vrai! j'écoutais... ce qui me faisait couper un roi... et perdre la partie : c'est le seul agrément que j'aie eu de la soirée.

GENEVIÈVE. Elle était cependant si animée, si séduisante! un si bel orchestre!.. Par exemple, vous avez voulu partir de trop bonne heure!

CLÉRAMBOURG. Près de trois heures du matin.

GENEVIÈVE. C'est égal, je serais restée encore.. C'est la première fois que vous m'avez refusé.

CLÉRAMBOURG, *brusquement*. Parce qu'il s'agissait de ta santé! n'avoir manqué ni une contredanse, ni une valse!.. (*Avec défiance.*) Et quel était ce jeune monsieur... tu sais... une petite moustache, une croix d'honneur, et qui t'invitait toujours?

GENEVIÈVE. Toujours!.. trois fois!

CLÉRAMBOURG. Je croyais que ce n'était que deux.

GENEVIÈVE. Trois!.. une contredanse et deux valses!.. il valse si bien... surtout la valse à deux temps!

CLÉRAMBOURG. Ah! il valse bien... et quel est-il?

GENEVIÈVE. Le colonel de Sacy.

CLÉRAMBOURG, *vivement*. Le colonel de Sacy!

GENEVIÈVE. Qu'avez-vous donc?

CLÉRAMBOURG, *se remettant*. Rien!.. tu en es bien sûre?.

GENEVIÈVE. Certainement... tenez... c'est un de ceux qui nous ont reconduits jusqu'à notre voiture. (*Entrée du valet.*)

CLÉRAMBOURG. C'est possible! je n'ai pas remarqué... j'ai été entouré toute la soirée de tant de jeunes gens qui m'ont accablé de prévenances... de glaces et de sorbets.

GENEVIÈVE, *se retournant*. Voici le déjeuner...

CLÉRAMBOURG. Ah! c'est heureux!

GENEVIÈVE, *regardant à côté du thé sur le plateau apporté par le domestique*. De plus... des lettres et des journaux!..

CLÉRAMBOURG. Que nous lirons plus tard... déjeunons d'abord?

GENEVIÈVE, *ils s'asseyent*. C'est prudent... car il y a parfois telle mauvaise nouvelle qui vous ôte l'appétit... témoin, avant-hier cette lettre que vous avez reçue... et qui vous a si fort contrarié.

CLÉRAMBOURG. Moi...

GENEVIÈVE. J'étais là.... je l'ai bien vu. (*Lui présentant une tasse au moment où il fait un geste d'éton-*

nement.) Prenez donc garde, vous allez renverser votre tasse de thé. (*Mettant du beurre sur des rôties.*) Je ne vous ai pas demandé ce que contenait cette lettre.

CLÉRAMBOURG. Tu as bien fait.

GENEVIÈVE. Parce que j'étais certaine que vous me le diriez.

CLÉRAMBOURG. Moi!

GENEVIÈVE. Vous faites toujours tout ce que je veux et vous avez bien raison... ce qu'il y a de plus mal au monde, c'est de désobéir à sa fille.

CLÉRAMBOURG. Tu crois?

GENEVIÈVE. Oui, mon père!

CLÉRAMBOURG, *avec embarras.* Eh bien... eh bien, c'était une lettre de madame de Sancerre... de cette sœur à moi qui habite Paris.

GENEVIÈVE, *négligemment et accommodant toujours ses tartines.* Une lettre de ma tante qui vous contrarie!.. et pourquoi donc?

CLÉRAMBOURG, *avec embarras.* Pourquoi?.. parce que depuis deux ans elle veut, tu le sais, que je t'envoie passer quelques mois chez elle... à Paris.

GENEVIÈVE. Voyage de convenance et d'obligation!..

CLÉRAMBOURG. Que j'ai éludé jusqu'à présent!.. mais cette année... je ne sais quel prétexte lui donner, et voilà ce qui m'inquiète et me tourmente...

GENEVIÈVE, *d'un air de doute.* En vérité... Eh bien, mon père... c'est moi qui écrirai à ma tante, et, rassurez-vous, je trouverai un moyen pour ne pas vous quitter...

CLÉRAMBOURG, *avec chaleur.* Ah! c'est tout ce que je veux... tout ce que je désire... pour toi... car moi dont on envie la richesse, moi que chacun trouve si heureux, je ne le suis, vois-tu bien, qu'ici, dans mon intérieur, avec toi! De tous mes trésors, le seul auquel je tienne, c'est toi! mais un trésor dont je suis avare, et, comme tous les avares, j'ai toujours peur qu'on ne me l'enlève.

GENEVIÈVE. Est-ce que c'est possible!.. et qui donc peut vous inspirer ces craintes? est-ce que nous avons des ennemis?

CLÉRAMBOURG, *avec impatience et grommelant entre ses dents.* Ce ne sont pas ceux-là que je crains... c'est au contraire, les...

GENEVIÈVE. Comment cela?

CLÉRAMBOURG, *l'interrompant.* Lis-moi maintenant, si tu le veux, les journaux et la correspondance... je t'écoute.

GENEVIÈVE, *prenant une lettre pendant que son père boit sa tasse de thé.* D'abord une lettre.

CLÉRAMBOURG. Qu'est-ce qu'elle dit?

GENEVIÈVE, *la parcourant.* On sollicite votre souscription à un ouvrage dont on vous a adressé dernièrement la première livraison... *Tableaux de famille.*

CLÉRAMBOURG, *vivement.* Je l'ai là!.. un ouvrage superbe... admirable... qui doit être d'un des princes de la littérature... son nom?

GENEVIÈVE. Gringochard.

CLÉRAMBOURG. Je suis fâché qu'il s'appelle Gringochard.

GENEVIÈVE. Gringochard, maître d'études, rue des Orties, au sixième.

CLÉRAMBOURG. C'est incroyable!..

GENEVIÈVE. Quoi donc?

CLÉRAMBOURG. Que le mérite demeure aussi haut!.. c'est égal! je souscris pour cinq cents francs... tu diras à Adrien de les lui envoyer de ma part.

GENEVIÈVE. Oui, mon père!.. c'est donc bien beau?

CLÉRAMBOURG. C'est sublime!.. il y a tel passage si vrai, si naturel, qu'en le lisant, il me semblait l'avoir écrit! j'aurais cru que c'était de moi! et cependant je ne me suis jamais mêlé de littérature... heureusement pour elle!.. Continue? Quel est ce petit billet satiné?

GENEVIÈVE, *ouvrant une lettre.* « Monsieur, c'est « sous les auspices de madame de Sancerre, votre « sœur...

CLÉRAMBOURG, *lui arrachant vivement la lettre.* C'est bien! c'est bien! (*A part et regardant la signature.*) Le colonel de Sacy... dont elle me parlait tout à l'heure... et les autres... (*Prenant des mains de Geneviève les lettres qu'elle tient encore.*) Encore sur le même sujet peut-être! (*Il se lève.*)

GENEVIÈVE. Qu'avez-vous donc?..

CLÉRAMBOURG, *se promenant avec agitation.* Rien!.. je n'ai rien!.. (*A part.*) Il faut se défier de tout maintenant. (*Le domestique rentre et enlève la table.*)

GENEVIÈVE. Et votre déjeuner que vous n'achevez pas?

CLÉRAMBOURG. Je n'ai plus faim!.. (*A part, et parcourant la lettre du colonel.*) Il me demande un rendez-vous... un entretien à moi... aujourd'hui... à midi... (*On entend sonner midi à la pendule.*) Les voici... impossible de ne pas le recevoir... impossible maintenant de lui envoyer un contre-ordre... ou une excuse... d'ailleurs il faudra toujours bien... et ma fille qui est ici... je le recevrai au salon... Adieu, mon enfant.

GENEVIÈVE. Mais d'où vient cette agitation!

CLÉRAMBOURG. De l'agitation... je ne sais pas où tu en vois; je me promène, je suis tranquille, je suis calme.

GENEVIÈVE. Ce calme-là m'effraie!

AIR du *Tuteur de vingt ans.*

GENEVIÈVE.

Oui, oui, oui,
Vous avez quelque chose:
Quelle est la cause
De votre humeur?
Oui, je voi
Qu'un chagrin vous agite,
Ou vous irrite:
Dites-le-moi.

CLÉRAMBOURG, *s'efforçant de rire.*

Non, non, non,
Je n'ai rien, je suppose!..
Rien ne s'oppose
A mon humeur.
(*A part.*)
Malgré moi,
Cette étrange visite
D'avance excite
Tout mon effroi!

GENEVIÈVE.

Je ne vous quitte pas,
Je veux suivre vos pas.

CLÉRAMBOURG, *à part.*

Me suivre: quels tourments!
(*Haut.*)
Moi! je vous le défends.

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE.

Quoi c'est lui!
Qu'ici je viens d'entendre.
Me le défendre,
C'est inouï!

CLÉRAMBOURG, *avec colère.*

Eh bien, oui!

C'est facile à comprendre !
Tu dois m'entendre :
Demeure ici.
(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV

GENEVIÈVE, *seule*. Je vous le défends! c'est la première fois que je lui entends me dire ce mot-là... et il faut qu'il soit bien inquiet... bien tourmenté... bien malheureux pour sortir ainsi de ses habitudes... qu'a-t-il donc, mon Dieu? (*S'asseyant près du guéridon.*) et d'où viennent ses chagrins? N'aurais-je pas l'esprit de le découvrir, moi qui donnerais tout au monde pour lui épargner une peine... ou seulement un instant de contrariété... (*Regardant le livre qui est sur la table, et poussant un cri.*) Ah! ce livre dont il parlait ce matin, cet ouvrage... où il retrouvait, disait-il, ses plus fidèles pensées... si je pouvais y découvrir celle qui le préoccupe... ou du moins la deviner... (*Prenant le livre et l'ouvrant.*) Voyons donc! les feuillets sont coupés jusque-là... (*Montrant le couteau d'ivoire qui est resté dans le livre.*) et voici l'endroit où il était resté. (*Lisant.*)

« En quittant la maison paternelle, la jeune fille « qui se marie est presque perdue pour son père... « l'amour d'un époux, le bonheur du ménage... sa « tendresse pour ses enfants, ouvrent son cœur à des « sentiments nouveaux et bien plus vifs... le pauvre « père est oublié ou son souvenir, du moins, ne vient « plus qu'en troisième ligne. »

O ciel! il me semble qu'à cet endroit... une larme est tombée... oui, en voici la trace! serait-ce donc là le secret qu'il cache au fond de son cœur.... qu'il n'ose m'avouer... Mon pauvre père! quoi! il m'aimerait tant, que sa tendresse ombrageuse et défiante serait jalouse de toute autre affection!.. Oh! non, non : ce n'est pas possible... je ne puis le croire... et je m'abuse sans doute!

SCÈNE V.

GENEVIÈVE, ADRIEN.

ADRIEN, *entrant*. Ah! mademoiselle Geneviève!

GENEVIÈVE, *se retournant*. C'est Adrien!.. Qu'avez-vous donc? comme vous êtes pâle!

ADRIEN. Je crois bien! si vous saviez... j'étais dans mon bureau qui touche au petit salon... et j'ai entendu votre père parler à voix haute... bien plus... il était en colère, et c'était si nouveau pour moi que j'ai écouté... j'ai peut-être eu tort.

GENEVIÈVE. Du tout... il y a des moments... où c'est un devoir...

ADRIEN. N'est-ce pas? car il disait : *Non, monsieur le Colonel*... Donc, il se disputait avec un militaire...

GENEVIÈVE. Se disputer, lui!.. à son âge!..

ADRIEN, *avec impatience*. Eh non! c'est bien pis!.. j'ai compris à leur conversation... que le colonel de Sacy... autorisé par votre tante...

GENEVIÈVE, *vivement*. C'est bien cela... justement ce que tout à l'heure... achevez!..

ADRIEN. Eh! mon Dieu! dans quel trouble... je vous vois.

GENEVIÈVE. Peu importe!.. achevez, de grâce!

ADRIEN. Eh bien!.. Mademoiselle... le colonel venait demander à votre père... vous... vous-même... en mariage!

GENEVIÈVE, *vivement*. Plus de doute!.. (*Avec inquiétude.*) Et vous dites que mon père a refusé?

ADRIEN, *l'observant avec émotion*. Non... Mademoiselle... non, rassurez-vous! il n'a pas refusé... mais il a répondu avec une impatience... une aigreur qui étaient toutes naturelles : « Croyez-vous donc, mon- « sieur le colonel, que l'on marie ainsi sa fille... du « jour au lendemain, sans connaître son gendre, ses « mœurs, son caractère... » Ce qui est vrai... car enfin... il y a tant de colonels qui plaisent, qui séduisent parce qu'ils ont une épaulette...

GENEVIÈVE, *vivement*. Il ne s'agit pas de cela... mais de mon père!.. Il s'est donc fâché... emporté?

ADRIEN. Il a été encore trop bon... et moi, à sa place...

GENEVIÈVE. Je ne vous parle pas de vous, Adrien... mais de lui... comment cela s'est-il terminé?

ADRIEN. Ainsi donc, s'est écrié le colonel, malgré madame de Sancerre votre sœur, qui me connaît, m'estime et me protége... vous me refusez? — Je n'ai pas dit cela, a répondu votre père avec une colère toujours croissante... mais je verrai... je m'informerai... je demande du temps... beaucoup de temps... il faut que je consulte ma fille.

GENEVIÈVE. Moi..

ADRIEN, *essayant de sourire*. Oui, Mademoiselle, c'est vous... et s'il n'y a pas d'autre obstacle...

GENEVIÈVE. C'est bien! laissez-moi!

ADRIEN.

AIR : *Voici déjà l'aurore* (Code noir.)

A vos ordres fidèles
Je vous laisse et m'en vas!
Adieu, Mademoiselle.
(*A part*)
Elle ne m'entend pas!
C'est à lui qu'elle pense ;
Elle est auprès de lui :
Allons, plus d'espérance,
Pour moi tout est fini!

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE, *rêvant, à part*.
Oui, je dois avec zèle
L'examiner, hélas!
A mon regard fidèle
Il n'échappera pas!

ADRIEN.
A son ordre fidèle,
Sans la troubler, hélas!
Je puis m'éloigner d'elle :
Elle ne me voit pas.
(*Adrien sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

CLÉRAMBOURG, *rentrant par la porte à droite*, GENEVIÈVE, *se tenant au fond, à l'écart*.

CLÉRAMBOURG. J'en étais sûr... non-seulement ce colonel... mais ces deux lettres... deux demandes encore... menez donc une jeune fille au bal...

GENEVIÈVE, *l'examinant de loin*. Comme il est agité!..

CLÉRAMBOURG, *en parlant, il va s'asseoir près de la table à droite*. Et il va encore m'en arriver d'autres... tous ces jeunes gens qui, hier à cette soirée, m'entouraient et me faisaient la cour... ce n'était pas pour moi... c'était pour ma fille... de là les compliments... les glaces... les verres de punch... que sais-je? et moi qui les remerciais! ah! je suis entouré! jusqu'à ma sœur... qui protége ce colonel... et m'écrit de Paris qu'il est temps de marier Geneviève! qu'elle a dix-

huit ans! c'est-à-dire qu'il y a dix-huit ans que j'entoure Geneviève de mes soins et de mon amour, et qu'il faut quitter ma fille, qu'il faut l'abandonner, qu'il faut la jeter dans les bras d'un inconnu... d'un homme que j'ai à peine vu... et elle aussi... d'un homme... d'un ennemi qu'on appelle un gendre... et que le lendemain peut-être elle aimera mieux que moi!.. jamais!.. ah! ce livre-là a bien raison. (*Se retournant et voyant Geneviève qui s'est tout doucement approchée de lui.*) Dieu!.. ma fille. (*Essayant de sourire.*) Ah!.. tu étais là...

GENEVIÈVE. Oui, mon père... j'arrive.

CLÉRAMBOURG, *essayant de rire*. Tant mieux... car il faut que je t'apprenne une nouvelle... qui, comme moi, va bien te faire rire... et dont tu ne te doutes pas. Ah! ah! ah! on vient de te demander à moi en mariage... qu'est-ce que tu en dis?

GENEVIÈVE, *froidement*. Que je ne tiens pas à me marier...

CLÉRAMBOURG. Est-il possible!..

GENEVIÈVE. Auprès de vous, mon père, mon sort me semble si heureux et si doux, que je n'ai nulle envie de le changer.

CLÉRAMBOURG, *la serrant dans ses bras*. Ma fille!.. ma fille chérie!.. (*S'arrêtant.*) Permets donc... cependant... permets, Geneviève... ce n'est pas pour te contraindre... mais un jour il faudra pourtant y songer... voilà ma sœur... voilà d'autres amis encore qui prétendent déjà que je ne veux pas te marier... moi qui dans ce moment ai trois prétendants pour toi... et je venais seulement te demander une chose, c'était de choisir!.. mais tu ne veux pas...

GENEVIÈVE. A moins cependant.

CLÉRAMBOURG. Quoi! que veux-tu dire?

GENEVIÈVE. A moins que vous-même... ne l'exigiez ou ne le désiriez...

CLÉRAMBOURG. Je ne le désirerais... que si tu avais une idée... une préférence...

GENEVIÈVE, *vivement*. Est-il possible!

CLÉRAMBOURG, *vivement*. C'est donc vrai?.. tu me l'as donc caché?.. tu n'as donc plus de confiance en moi!.. il y a donc quelqu'un que tu préfères!

GENEVIÈVE, *lui prenant la main*. Oui... vous avez raison, il y a quelqu'un que j'aime avant tout : c'est vous, mon père!

CLÉRAMBOURG. Ah! ce mot-là me désarme, et pour un rien je te demanderais pardon.

GENEVIÈVE. Et de quoi donc?

CLÉRAMBOURG. D'un mauvais mouvement... d'une faiblesse involontaire; mais que veux-tu,

AIR de *Turenne*.

Il est des amants infidèles,
Il est des maris inconstants.
Le temps emporte sur ses ailes
Bien des vœux et bien des serments,
Et fleur d'amour ne dure qu'un printemps!
Mais ma tendresse à moi, dès ton enfance,
Croît et redouble, et tu l'éprouveras :
L'amour d'un père est le seul ici-bas
Qui ne connaît pas l'inconstance.

Mais c'est égal, je te chercherai un mari... si je peux jamais en trouver un qui soit digne de toi! après cela tu ne l'aimerais pas éperdument qu'il n'y aurait pas grand mal. Une affection tranquille et raisonnée, voilà ce qu'il y a de mieux pour être heureuse en ménage; toutes ces grandes passions... ces amours exagérés qui nous absorbent... finissent toujours mal. C'est pour cela justement que je redoute les mariages d'inclination... Aussi, sois tranquille, je m'arrangerai, je te le promets, pour ne faire qu'un bon choix! jusque-là, tu resteras avec moi, qui tâcherai de te rendre la plus heureuse des filles... Quels sont les privilèges, les avantages d'une femme mariée?.. d'avoir une maison, des gens, des belles robes, des diamants... tu les auras... ou plutôt tous mes trésors t'appartiennent déjà, car c'est pour toi que je les ai gagnés. Fais donc ce que tu voudras, ma fille; dépense, commande, ordonne à tout le monde, à commencer par moi, qui serai trop heureux de t'obéir.

GENEVIÈVE. Non, mon père, à vous seul le soin de mon avenir et de mon bonheur. Ce que vous déciderez sera ma loi; et la position, pour moi, la plus désirable et la plus heureuse sera celle que vous-même aurez choisie. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VII.

CLÉRAMBOURG, *seul, avec joie*. Choisir... choisir moi-même! cette chère enfant!.. c'est à moi qu'elle s'en rapporte!.. Oh! je la marierai... ne fût-ce que pour démontrer à ma sœur que tous ses reproches sont absurdes!.. La seule difficulté... c'est de trouver quelqu'un qui me convienne... et à elle aussi! Mais enfin... et puisque, grâce au ciel, elle n'aime personne... nous avons le temps!

SCÈNE VIII.

CLÉRAMBOURG, ADRIEN.

CLÉRAMBOURG, *d'un air joyeux*. Ah! te voilà, mon cher Adrien!.. Viens donc vite!.. j'ai grand besoin d'ami et de conseil.

ADRIEN. Vous! Monsieur?

CLÉRAMBOURG, *de même*. Moi-même!.. je suis bien malheureux et bien embarrassé.

ADRIEN. Vous n'en avez pas l'air...

CLÉRAMBOURG. C'est pourtant la vérité... Trois partis qui se présentent pour ma fille... trois à la fois!

ADRIEN, *à part*. O ciel!..

CLÉRAMBOURG. Le colonel de Sacy, que recommande ma sœur... le fils de notre préfet, que recommande son père... et enfin un neveu du ministre, un jeune pair de France, qui se recommande de lui-même... Les trois demandes viennent de m'arriver ce matin, et presque en même temps.

ADRIEN. C'est là ce qui vous tourmente et vous embarrasse?..

CLÉRAMBOURG. D'autant plus que ma fille s'en rapporte entièrement à moi et me laisse le droit de prononcer... ce qui est fort difficile... fort délicat... Je finirai, tu le verras, par ne pas marier cette enfant-là!

ADRIEN, *vivement*.. Vous croyez?

CLÉRAMBOURG. Que veux-tu, ces trois partis étant également convenables, je ne vois aucune raison pour préférer l'un et me faire ainsi des ennemis des deux autres... Si encore ma fille m'aidait un peu... si elle avait quelque goût... quelque inclination pour un des prétendants... je serais trop heureux... cela me guiderait!.. Moi, je voudrais qu'elle eût fait un choix, qu'elle préférât quelqu'un..... mais non..... elle me laisse toute la responsabilité... elle n'aime personne...

ADRIEN. Je crois, Monsieur, que vous vous trompez.

CLÉRAMBOURG, *vivement*. Que veux-tu dire?

ADRIEN. Ce serait mal à moi de vous cacher ce que je sais... ou du moins ce que j'ai cru voir... Oui, Monsieur... vous me rappeliez encore ce matin que votre fille était ma première bienfaitrice... que je ne serais rien sans elle... et son bonheur avant tout.

CLÉRAMBOURG, *brusquement*. Achève donc!..

ADRIEN, *cherchant à cacher son trouble*. Eh bien! Monsieur... réjouissez-vous, votre tâche sera moins difficile que vous ne le pensiez... mademoiselle Geneviève aime quelqu'un.

CLÉRAMBOURG, *avec colère*. Eh! qui donc? ce jeune pair de France?

ADRIEN. Non, Monsieur.

CLÉRAMBOURG. Le fils de notre préfet?.. je m'en suis toujours douté!

ADRIEN. Eh! non!

CLÉRAMBOURG. Le colonel! J'en étais sûr!.. mais qui te l'a dit! qui te le fait croire?

ADRIEN. Tout à l'heure... quand je lui ai appris que M. de Sacy était venu pour vous demander sa main... si vous aviez vu son trouble... son émotion... sa crainte qu'il ne fût refusé par vous...

CLÉRAMBOURG. Et elle ne m'en a rien dit!..

ADRIEN, *avec chaleur*. Ni à moi non plus!.. mais c'était si facile à deviner... sa main tremblait, elle pâlissait... elle était prête à se trouver mal...

CLÉRAMBOURG. Et je ne me suis douté de rien!

ADRIEN, *avec explosion*. Vous! mais moi!.. (*Se reprenant.*) Moi qui vous suis dévoué...

CLÉRAMBOURG, *lui prenant les mains*. Merci, mon ami... merci... Mais ce colonel, d'où le connaît-elle? où l'a-t-elle vu?

ADRIEN. Hier... à ce bal.

CLÉRAMBOURG. Quoi, parce qu'il est brillant, élégant... parce qu'il valse bien!.. parce qu'elle a valsé deux fois avec lui, la valse à deux temps.

ADRIEN. C'est indigne!

CLÉRAMBOURG. C'est affreux.

ADRIEN. Je n'en puis revenir.

CLÉRAMBOURG. Ni moi non plus! conduisez donc les jeunes filles au bal! Voilà! (*Il remonte.*)

ADRIEN, *descendant à droite*. Voilà! (*Se retournant.*) Qu'importe après tout... vous désiriez un gendre... un gendre qu'elle aimât.

CLÉRAMBOURG. Je ne dis pas non.

ADRIEN. Et vous voilà furieux!

CLÉRAMBOURG. Furieux... du mystère qu'elle m'en a fait... furieux du secret qu'elle a gardé avec moi, son père... sans compter, vois-tu bien, que si elle a craint de m'avouer une pareille préférence... c'est qu'il y a des raisons... c'est qu'elle sait, comme nous, que ce beau colonel est un brillant séducteur... qui fait ainsi chaque jour de nouvelles conquêtes.

ADRIEN. En vérité!

CLÉRAMBOURG. Parbleu! toutes les femmes en raffolent, et Geneviève est déjà comme elles... et ma fille sera malheureuse... elle adorera un indigne mari... et son pauvre père..... et nous ses amis..... elle nous oubliera!.. Écoute, Adrien, il faut que tu la voies, que tu lui parles... piusqu'elle a déjà eu confiance en toi...

ADRIEN. Mais elle ne m'a rien dit.

CLÉRAMBOURG. C'est égal... de ta part ce ne sera pas suspect et ce le serait de la mienne... elle croirait que c'est par haine pour le colonel... dis-lui adroitement... tout le mal que tu sais de lui...

ADRIEN. Je n'en sais pas, Monsieur.

CLÉRAMBOURG, *avec impatience*. Allons donc!.. il est évident qu'un militaire... parbleu, c'est connu!.. et si quelqu'un peut lui faire entendre raison... c'est toi avec qui elle a été élevée... toi qu'elle regarde et qu'elle aime comme un frère, va la trouver... je t'en prie...

ADRIEN. Ça m'est impossible... Monsieur... car je venais ici en ce moment... vous dire... que des nouvelles inattendues et cruelles pour moi...

CLÉRAMBOURG, *le regardant*. En effet... je n'avais pas remarqué le changement de tes traits.

ADRIEN. Ce n'est rien, Monsieur, mais ces nouvelles m'obligent... à partir pour Paris...

CLÉRAMBOURG. Alors, reviens au plus vite... car tu vois bien que je ne peux pas me passer de toi.

ADRIEN. Aussi c'est bien malgré moi que je viens vous rendre les clés de votre caisse... mais il le faut... mon bienfaiteur et mon père, adieu pour toujours.

CLÉRAMBOURG, *le retenant par la main*. Qu'est-ce que j'entends là!.. toi sur qui j'avais compté... toi que je regardais comme ma seule consolation... tu m'abandonnes au moment où tout le monde me délaisse ou me trahit.

AIR de *Lantara*.

Toi, me quitter! c'est impossible!
Et me quitter sans motifs, sans raison!

ADRIEN.

Si vraiment! un motif terrible
M'oblige à fuir cette maison.

CLÉRAMBOURG.

S'il est ainsi, dis-le-moi, parle donc!
Loin d'un ami quel caprice t'entraîne?
Que te faut-il? Est-ce de l'or?
(*Lui présentant la clé de sa caisse.*)
Prends, partageons!
(*Le regardant.*)
Aurais-tu quelque peine?
(*Lui ouvrant les bras.*)
Alors, viens donc, et partageons encor!
Oui, si ton cœur renferme quelque peine,
Viens sur le mien et partageons encor.

ADRIEN, *s'élançant vers Clérambourg*. Ah! Monsieur... (*S'arrêtant.*) Non... non, c'est impossible... adieu...

CLÉRAMBOURG, *regardant Adrien qui s'éloigne*. Tu as raison!.. va-t'en!.. va-t'en!.. car toi aussi tu n'es qu'un ingrat!

ADRIEN, *revenant sur ses pas*. Moi, un ingrat... vous vous trompez, Monsieur... c'est parce que je vous ai juré reconnaissance et respect... c'est parce que je ne suis pas un ingrat..... que je quitte cette maison..... j'aime votre fille... je l'adore...

CLÉRAMBOURG. Toi?

ADRIEN. A en perdre la raison... il faut donc que je m'en aille... car cet amour dont je ne suis plus maître... est une offense pour vous, mon bienfaiteur... qui ne pouvez jamais l'approuver.

CLÉRAMBOURG. Pourquoi pas?

ADRIEN. Hein?

CLÉRAMBOURG. Qu'est-ce que j'étais donc, quand j'ai commencé ma fortune?.. un noble ou un grand seigneur? non! un commis comme toi. J'avais pour réussir du courage... du talent... et de la probité... tu as tout cela: nos deux maisons peuvent marcher de pair... et si une telle alliance ne dépendait que de moi...

ADRIEN, *poussant un cri*. Est-il possible!

CLÉRAMBOURG, *vivement*. Oui, sans cet amour qu'elle

a dans le cœur... amour, qui fera son malheur et le mien, je te dirais sur-le-champ : touche là, mon gendre.

ADRIEN. Ah ! Monsieur, quelle reconnaissance ! mais par malheur je ne puis jamais être aimé d'elle.

CLÉRAMBOURG. Je le sais bien ! c'est égal, essaie toujours ! c'est ton affaire... ça te regarde !.. Tâche de lui faire oublier son colonel...

ADRIEN, *avec chaleur*. Et si je pouvais y parvenir... vous consentiriez...

CLÉRAMBOURG, *avec embarras*. Certainement... nous verrions !.. En attendant... je t'aiderai s'il le faut de mon aveu... de ma protection.

ADRIEN, *avec reconnaissance*. Ah ! Monsieur !..

CLÉRAMBOURG. Tais-toi ! c'est elle !

SCÈNE IX.

GENEVIÈVE, CLÉRAMBOURG, ADRIEN.

CLÉRAMBOURG. Depuis que tu m'as quitté, mon enfant... j'ai pesé mûrement les avantages et les inconvénients de tous les partis... il faut que tu te maries, je l'exige... je le veux !.. Cependant, et quoique tu m'eusses permis de choisir... quoique j'aie mon idée à moi... rien ne se fera sans ta volonté...

GENEVIÈVE. Dites-moi donc alors quelle est la vôtre?

CLÉRAMBOURG, *avec embarras*. La mienne... dame ! la mienne... si tu me la demandes... je te dirai franchement que je ne tiens guère à la fortune... quand il s'agit de ton bonheur : ce qui fait que j'ai jeté les yeux sur un honnête homme... dont je suis sûr, et que j'appellerais toujours mon fils... même quand tu ne l'accepterais pas pour mari...

GENEVIÈVE, *tremblante d'émotion*. Eh ! qui donc?

CLÉRAMBOURG. Adrien !

GENEVIÈVE, *poussant un cri de joie qu'elle cherche à retenir*. Ah ! est-ce bien là, mon père... votre volonté?

CLÉRAMBOURG, *vivement*. Tu peux toujours refuser.. tu es la maîtresse... mais quant à moi (*Avec émotion.*) c'est mon désir... le plus grand.

GENEVIÈVE, *qui pendant ce temps a regardé son père avec attention, dit à part*. Je ne le pense pas !

CLÉRAMBOUG. Celui-là, du moins, ne t'emmènera pas à son régiment ou dans les pays lointains... tu resteras avec moi... tu ne me quitteras pas...

GENEVIÈVE. Je vous l'ai dit, mon père... dès que cela vous plaît... et vous convient. . cela me suffit.

CLÉRAMBOURG, *avec inquiétude*. Comment... tu acceptes donc... c'est fini...

GENEVIÈVE. Écoutez-moi, mon père... vous vous rappelez mes paroles de ce matin... vous êtes tout pour moi. (*Regardant de temps en temps Adrien.*) Et tout ce que j'aime... tout mon bonheur est ici avec vous...

CLÉRAMBOURG. En vérité !..

GENEVIÈVE, *d'une voix caressante*. Il n'y en aurait plus pour moi... s'il fallait séparer mon existence de la vôtre et vous quitter un instant.

CLÉRAMBOURG. Ma Geneviève... mon enfant bien-aimé!

GENEVIÈVE. Quant à monsieur Adrien, je l'ai toujours regardé comme un frère...

CLÉRAMBOURG, *avec joie*. C'est bien !

GENEVIÈVE. J'ai pour lui l'amitié... l'estime la plus vraie.

CLÉRAMBOURG, *de même*. C'est très-bien.

GENEVIÈVE. Mais je dois, avant tout, lui parler franchement... mon affection à moi sera toujours calme et tranquille...

CLÉRAMBOURG. Tant mieux... c'est plus durable...

GENEVIÈVE. Pour des sentiments exaltés... et romanesques, je n'en ai pas.

CLÉRAMBOURG, *gaiement à Adrien*. C'est vrai ; car elle me proposait ce matin de t'éloigner d'ici, de t'établir ailleurs !

ADRIEN, *regardant Geneviève avec douleur*. Est-il possible?

GENEVIÈVE, *vivement*. Dans votre intérêt, Monsieur!

CLÉRAMBOURG, *à Adrien*. Et par raison !.. la raison avant tout ! c'est l'essentiel en ménage... aussi, mes enfants... mes chers enfants... c'est ce que je demande... ce que je veux...

ADRIEN, *qui jusque-là a écouté avec une impatience qu'il a cherché vainement à calmer*. Et moi, Monsieur, c'est ce que je ne veux pas.

CLÉRAMBOURG. Que dites-vous?

ADRIEN. Que je refuse ! je l'aime trop pour ne la devoir qu'à l'obéissance !.. sa froideur causerait mon désespoir, et ma tendresse à moi lui serait importune ! un tel mariage... ferait deux malheureux... il vaut mieux qu'il n'y en ait qu'un, et que ce soit moi...

CLÉRAMBOURG. Allons ! c'est comme une fatalité... je le disais tout à l'heure... je ne pourrai jamais marier cette enfant-là !

GENEVIÈVE. Mais, mon père...

CLÉRAMBOURG. Ah !..

ENSEMBLE.

AIR : *O rage ! ô colère !* (LA BACAROLLE.)

ADRIEN.

Je vous remercie,
Mon âme attendrie,
Veut toute la vie
Bénir vos bienfaits.
Mais moi votre gendre ;
Ah ! mon cœur trop tendre
N'y saurait prétendre,
Adieu pour jamais.

CLÉRAMBOURG.

Mais quelle folie !
D'une âme attendrie,
Il me remercie
De tous mes bienfaits.
Et quand pour mon gendre,
Je voulais le prendre,
Voyez quel esclandre !
Il part pour jamais !

GENEVIÈVE.

Ah ! quelle folie,
Quelle frénésie,
Quand mon père oublie
Pour lui ses projets !
Lorsque pour son gendre
Il veut bien le prendre,
Lui, sans me comprendre,
Me perd pour jamais.

(*Clérambourg sort par la porte du fond.*)

SCÈNE X.

ADRIEN, *qui s'est jeté dans un fauteuil près du bureau à droite.* GENEVIÈVE, *s'approchant de lui après un instant de silence.*

GENEVIÈVE. Il faut convenir, monsieur Adrien, que vous êtes bien singulier et bien impatientant...

ADRIEN. Moi!

GENEVIÈVE. Si j'avais un peu d'amour-propre... je ne vous regarderais plus... je ne vous adresserais même pas la parole... comment, il ne tient qu'à vous de m'épouser! mon père dit : oui... moi je ne dis pas non! on vous offre ma main, et vous la refusez!

ADRIEN. Parce que vous ne m'aimez pas... et moi je vous aime tant... vous ne saurez jamais, Geneviève, tout ce qui s'est passé dans mon cœur de souffrances et de combats.

GENEVIÈVE. C'est ce qui vous trompe encore... je sais tout.

ADRIEN. Et qui a pu vous l'apprendre?

GENEVIÈVE, *le regardant.* Quelqu'un... en qui j'ai confiance.

ADRIEN. Qui a pu trahir un secret que seul je possédais?

GENEVIÈVE. Vous-même!

ADRIEN. Quoi! malgré mon silence...

GENEVIÈVE. C'est peut-être lui qui m'a tout dit... et depuis longtemps...

ADRIEN. Depuis longtemps alors cet amour vous offense... et vous me haïssez.

GENEVIÈVE. Je n'ai pas dit cela, Monsieur, je n'ai pas besoin de m'expliquer là-dessus... mais si vous voulez réparer vos torts, il faut me jurer... une *soumission* aveugle et absolue...

ADRIEN. Je le jure.

GENEVIÈVE. Écoutez-moi donc!.. il y a des cœurs trop tendres ou trop susceptibles... dont on doit, par devoir, ménager et cacher les faiblesses... et surtout celles d'un père.

ADRIEN. Que dites-vous?

GENEVIÈVE. C'est un secret que moi, sa fille, je dois garder et respecter. Il faut donc vous fier à moi... me laisser faire... et quoi qu'il arrive... ne pas vous fâcher... comme tout à l'heure... à propos de rien.

ADRIEN. De rien! quand vous déclarez ne pas m'aimer!

GENEVIÈVE. Et quand je vous détesterais...

AIR de *Mademoiselle Garin.*

Il faut, Monsieur, je dois vous en instruire,
Croire très-peu ce que vous entendez;
Et croire un peu ce que l'on craint de dire :
Mais pour le reste, en silence attendez!
Quoi d'un délai, dont le temps vous effraie,
Vous, négociant, vous redoutez les frais!
Qu'importe enfin! si plus tard on vous paie
Le capital avec les intérêts.

ADRIEN. Mais cependant...

GENEVIÈVE, *vivement, à demi-voix.* Oui, Monsieur, pour votre bonheur il faut que vous me soyez tout à fait indifférent, que mon père en soit bien persuadé, et vous-même aussi... car si vous pouviez seulement supposer le contraire, il y aurait dans votre air quelque chose d'heureux et de triomphant qui perdrait tout... et il faut que vous m'épousiez...

ADRIEN, *vivement.* Ah!.. avec amour...

GENEVIÈVE. Non! avec désespoir...

ADRIEN. Je ne vous comprends pas.

GENEVIÈVE. Tant mieux...

ADRIEN. Mais, en attendant, si seulement je pouvais entrevoir une lueur d'espérance...

GENEVIÈVE. Maintenant, aucune!.. plus tard, je ne dis pas...

ADRIEN. Ah! c'est qu'être aimé de vous, est un bonheur si grand... un rêve si doux... qu'à peine à présent oserais-je y croire même si je l'entendais..

GENEVIÈVE. Impossible... ce mot-là, si je le prononçais, nous perdrait tous les deux.

ADRIEN. Et moi, pour l'entendre, je consentirais à ma perte.

AIR : *J'ai reçu ta promesse* (FINAL DU SERMENT).

ADRIEN.

Ce mot seul, je vous prie,
Et dussé-je en mourir,
Même au prix de ma vie,
Je voudrais l'obtenir!

GENEVIÈVE.

Taisez-vous, je vous prie,
Et laissez-moi partir;
Calmez une folie
Qui pourrait nous trahir.

ADRIEN.

Oui, Geneviève, au nom de mon amour extrême...

GENEVIÈVE.

Relevez-vous, et ne demandez rien!

ADRIEN.

Au nom de mes tourments, ce mot, ce mot suprême,
Et je puis tout braver si de vous je l'obtiens.

GENEVIÈVE.

Puisque vous l'exigez, oui, Monsieur, je vous aime
Depuis longtemps... et je n'aime que vous!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLÉRAMBOURG.

CLÉRAMBOURG.

Qu'est-ce que j'entends là?

GENEVIÈVE, *à part.*

Grand Dieu! c'est fait de nous!

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE.

La frayeur m'a saisie,
Qu'allons-nous devenir!
Il croira, je parie,
Qu'on voulait le trahir.

CLÉRAMBOURG, *à part.*

A ma vue obscurcie,
Quel tableau vient s'offrir!
Mensonge et perfidie,
On voulait me trahir!

ADRIEN, *avec joie.*

A mon âme ravie,
Quel bonheur vient s'offrir!
Même au prix de la vie,
On voudrait l'obtenir.

(*Courant à Clérambourg.*)

Oui, Monsieur, partagez mon bonheur, je suis le plus heureux des hommes... Elle m'aime : elle me l'a dit.

GENEVIÈVE, *à part.* Imprudent!

CLÉRAMBOURG, *cherchant à cacher son émotion sous un rire forcé.* Oui... je viens de l'entendre... et il paraît qu'elle a en vous une confiance... qu'elle n'a pas en moi... car elle me l'avait laissé ignorer... elle ne m'en avait jamais parlé...

GENEVIÈVE, *bas, à Adrien.* Que vous avais-je dit! tout est perdu.

ADRIEN, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Et comme vous aviez la bonté, la générosité de consentir à ce mariage... comme tout à l'heure encore... vous m'aviez dit...

CLÉRAMBOURG. Certainement... tout à l'heure encore... je ne demandais pas mieux, et même, vous le savez, je vous ai conjuré d'accepter.

ADRIEN. Tout à l'heure, Monsieur, vous daigniez me tutoyer et m'appeler votre fils...

CLÉRAMBOURG. C'est vrai... c'est vrai! peut-être, sans m'en rendre compte, ai-je été froissé... de ton obstination... de ton refus... qui m'a affligé dans le premier moment, et maintenant plus encore...

ADRIEN. Comment cela! Monsieur?

CLÉRAMBOURG, *avec impatience*. Comment... comment... parce que je ne pouvais pas être à tes ordres... à tes caprices... il me fallait prendre un parti... et voyant que tu refusais la main de ma fille... au moment même où le colonel revenait chez moi chercher une réponse définitive...

ADRIEN. Eh bien...

CLÉRAMBOURG. Eh bien... je n'avais aucune raison de l'éloigner davantage... je l'ai accueilli... je lui ai dit...

ADRIEN, *poussant un cri*. O ciel!..

CLÉRAMBOURG. Que diable aussi!..

ADRIEN. Je ne me plains pas, Monsieur, je n'accuse personne que moi, mais je sais ce qui me reste à faire... adieu!

ENSEMBLE.

AIR : *C'en est trop, mon honneur doit punir cet outrage* (de PHILIPPE).

Plus d'espoir, de bonheur!
J'ai perdu ce que j'aime,
Le dépit, la douleur
S'emparent de mon cœur.
Insensé, j'ai moi-même
Refusé tant d'appas;
A ma douleur extrême,
Je ne survivrai pas.

GENEVIÈVE.

Plus d'espoir, de bonheur,
Oui, je perds ce que j'aime;
Le regret, la douleur
S'emparent de mon cœur!
Oui, c'est lui, c'est lui-même,
Qui me refuse, hélas!
A sa douleur extrême
Il ne survivra pas.

CLÉRAMBOURG, *à part*.

Je n'ai plus de frayeur,
Et dans ma joie extrême,
D'espoir et de bonheur,
Je sens battre mon cœur.
Comme un autre moi-même,
Ici, tu resteras,
Et la fille que j'aime,
Ne me quittera pas.

CLÉRAMBOURG, *à Adrien*.

J'en suis fâché, mon cher, mais une fois qu'on donne
Sa parole...

ADRIEN.

J'entends! et n'accuse personne
Que moi, moi seul! (*A part.*) mais à présent, morbleu!
Je sais ce qui me reste à faire. (*Haut.*) Adieu!
(*A Geneviève.*)
Adieu!

GENEVIÈVE.

Quel est son dessein, ô mon Dieu!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Adrien sort.*)

SCÈNE XII.

CLÉRAMBOURG, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *à part*. Comment faire à présent que mon père est lié et engagé avec le colonel?

CLÉRAMBOURG, *regardant Adrien qui est sorti et se rapprochant de sa fille*. A nous deux maintenant, et puisqu'il n'est plus là... puis-je savoir ce que cela signifie... connaîtrai-je enfin la vérité?..

GENEVIÈVE. Je vous l'ai dite ce matin... je vous l'ai dite toujours.

CLÉRAMBOURG. Voilà qui est fort. . et vous saurez, Mademoiselle, que je suis indigné... que je suis outré...

GENEVIÈVE, *vivement*. Et moi aussi.

CLÉRAMBOURG, *étonné*. Toi?..

GENEVIÈVE, *avec fermeté*. Moi...

CLÉRAMBOURG. Par exemple, au moment où j'allais me mettre en colère... c'est elle...

GENEVIÈVE, *de même*. Oui, mon père... parce que c'est moi qui ai le droit de me plaindre et d'être fâchée... je vous déclare ce matin... que je ne veux pas vous quitter, que je veux rester près de vous... et depuis ce moment, par un fait exprès et comme pour me contrarier, vous semblez prendre à tâche de rassembler... de me présenter successivement... une foule de prétendants.

CLÉRAMBOURG. Je ne dis pas non... mais...

GENEVIÈVE. Est-ce moi qui les demande... je n'en veux pas... je n'en veux aucun.

CLÉRAMBOURG. Mais cependant Adrien...

GENEVIÈVE. Je le refuse.

CLÉRAMBOURG. Et le colonel...

GENEVIÈVE. Je le refuse... je n'en veux pas... je les déteste... je les déteste tous...

CLÉRAMBOURG, *tout à fait radouci*. Ne te fâche pas, Geneviève, ne te fâche pas! et tâchons de nous entendre! explique-moi alors pourquoi Adrien était tout à l'heure à tes genoux?

GENEVIÈVE. Lui!.. vous croyez?

CLÉRAMBOURG. Je l'y ai vu! et pourquoi lui disais-tu : je vous aime!.. je n'aime que vous?

GENEVIÈVE, *ingénument*. Lui ai-je dit cela?

CLÉRAMBOURG. Parbleu!.. je l'ai bien entendu!

GENEVIÈVE. C'est possible! il menaçait de se tuer, si je ne lui faisais un pareil aveu... et vous le connaissez, il est capable de tout!

CLÉRAMBOURG, *effrayé*. Bonté du ciel!

GENEVIÈVE. Aussi je lui aurais dit tout ce qu'il aurait voulu.

CLÉRAMBOURG, *troublé*. Tu as bien fait... ainsi donc ce n'est pas lui que tu aimes?

GENEVIÈVE. Non!

CLÉRAMBOURG, *avec inquiétude*. C'est donc... le colonel?

GENEVIÈVE. Non!

CLÉRAMBOURG, *avec joie*. Eh bien... eh bien. (*A demi-voix.*) Rassure-toi, je ne me suis pas engagé avec lui... je n'ai rien dit... je suis resté dans le vague et l'indécision!

GENEVIÈVE, *avec un cri de joie étouffé et portant la main à son cœur*. Ah!

CLÉRAMBOURG. Ainsi, je peux donc faire encore tout ce que tu veux?

GENEVIÈVE, *avec fermeté*. Ce que je veux, mon père...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *apportant une lettre.*

CLÉRAMBOURG. Une lettre!.. l'écriture du colonel!

GENEVIÈVE, *se levant vivement.* Du colonel!

CLÉRAMBOURG. Eh bien! oui, du colonel... qu'est-ce que tu as donc?

GENEVIÈVE. Rien, mon père... lisez donc.

CLÉRAMBOURG, *lisant.* « Monsieur. Votre jeune com- « mis, M. Adrien, qui jamais, je crois, n'a touché une « épée, veut absolument me tuer ou se faire tuer par « moi!..

GENEVIÈVE, *qui est debout près de la table à droite, se laisse tomber dans le fauteuil qui est derrière elle.* Ah!..

CLÉRAMBOURG, *à gauche, continuant la lecture de la lettre, sans s'apercevoir que sa fille vient de s'évanouir.* « Il me faut accepter, et bien contre mon gré, un « combat que vous, Monsieur, vous pouvez empêcher « d'un seul mot, en choisissant définitivement entre « nous deux; mais ce mot, hâtez-vous de l'écrire, car « nous partons? » (*Avec agitation.*) Choisir!.. choisir! sans avoir seulement un instant à soi pour se décider!.. (*Allant à sa fille.*) Dis-moi, alors, toi-même, Geneviève... (*La regardant.*) O ciel! elle est sans connaissance!.. Elle ne m'a pas dit la vérité... ce colonel... c'est clair! c'est évident!.. c'est lui! (*Avec amertume.*) Ah! (*Prenant les mains de Geneviève qu'il serre dans les siennes.*) Ma fille!.. ma fille chérie, reviens à toi? tu l'auras, tu l'épouseras!.. (*Se retournant vers le domestique.*) Mais allez donc, allez vite chercher du secours? (*Au domestique qui fait un pas pour sortir.*) Non... non... elle revient à elle. (*Se frappant le front.*) Et ce combat qui va avoir lieu si je n'écris pas!.. (*S'approchant du guéridon à gauche.*) Ah! quel tourment, quel tourment d'être père... Attendez! il le faut! c'est un sacrifice qu'elle voulait me faire... Et je serais assez cruel, assez égoïste pour l'accepter!. non, c'est à moi de me sacrifier. (*Au valet.*) Tenez... tenez... ce mot au colonel... partez! (*Le domestique sort.*)

SCÈNE XIV.

CLÉRAMBOURG, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *qui pendant les dernières lignes de la scène précédente, a rouvert les yeux et est revenue à elle peu à peu.* Qu'est-ce? qu'est-il donc arrivé? il devait se battre!

CLÉRAMBOURG, *s'approchant d'elle.* Rassure-toi! on ne se battra pas! il n'y aura rien! tout est arrangé, arrangé par moi... d'une manière que tu approuveras.

GENEVIÈVE. Vous m'assurez qu'il n'y a plus de danger... pour personne?

CLÉRAMBOURG. Aucun, je te le jure! le colonel et Adrien seront ici tantôt, tous les deux, à dîner avec nous.

GENEVIÈVE. Et comment avez-vous fait?

CLÉRAMBOURG. D'ici là, je t'en prie, ne parlons plus de cela, qu'il n'en soit plus question... car moi, vois-tu... cela m'a fait bien mal!

GENEVIÈVE, *courant à son père qui vient de s'asseoir près du guéridon.* Vous avez raison, mon père, occupons-nous d'autre chose; c'est à moi de vous calmer... de vous distraire...

CLÉRAMBOURG, *regardant Geneviève qui est en face de lui, de l'autre côté du guéridon.* Te voir là... près de moi... cela me suffit! mets-toi là!

GENEVIÈVE, *regardant sur le guéridon près duquel elle est assise.* Ah!.. ce livre que vous aimez tant... voulez-vous...

CLÉRAMBOURG. Comme tu voudras... pourvu que je te regarde à moi seul et à mon aise!

GENEVIÈVE, *lisant en regardant de temps en temps son père.* « C'est surtout quand elle est mariée que « la jeune fille comprend et apprécie la tendresse de « ses parents.

CLÉRAMBOURG. Hein?

GENEVIÈVE, *même jeu.* « Jusqu'alors, elle ne s'en « doutait pas... mais les soins qu'elle est obligée de « donner à sa jeune famille, lui apprennent ceux qu'on « lui a prodigués... les inquiétudes ou les tourments « qu'elle éprouve lui rappellent ceux qu'elle a cau- « sés...

CLÉRAMBOURG. Qu'est-ce que tu me dis là?

GENEVIÈVE. « Heureuse, elle a besoin de raconter à « son père le bonheur qu'elle lui doit.

CLÉRAMBOURG, *avec émotion.* O ciel!

GENEVIÈVE, *même jeu.* « Malheureuse!.. c'est à lui « qu'elle vient confier ses peines...

CLÉRAMBOURG, *écoutant avec intérêt.* C'est vrai!..

GENEVIÈVE, *de même.* « Les larmes que le mari a « fait couler... c'est la main paternelle... qui les es- « suie!..

CLÉRAMBOURG, *de même.* C'est vrai! c'est vrai...

GENEVIÈVE, *s'interrompant.* Vous trouvez!

CLÉRAMBOURG, *avec impatience.* Continue?..

GENEVIÈVE, *continuant, mais d'un ton plus gai.* « Sans « compter qu'en mariant sa fille, le bon père n'a pas « perdu mais augmenté son trésor... cette nouvelle « famille qui l'entoure lui rappelle les traits et la ten- « dresse de son enfant... son amour à lui s'étend et « se multiplie... sans s'affaiblir! A d'autres, le soin « d'élever ou de corriger leur jeune âge... lui n'a rien « à faire qu'à les aimer... »

CLÉRAMBOURG, *avec émotion.* C'est bien!

GENEVIÈVE, *de même.* Aimer tous ses petits enfants...

CLÉRAMBOURG, *les larmes aux yeux.* C'est bien... c'est très-bien... ce que tu me dis là!.. Moi qui n'avais jeté les yeux que sur la première feuille.

GENEVIÈVE, *souriant.* C'est qu'en tout... il y a le revers... (*A Clérambourg, qui lui a pris le livre des mains.*) Et mais, que faites-vous?

CLÉRAMBOURG.

AIR de *Colalto.*

Laisse-moi lire de nouveau,
Ce dernier passage, ma fille!
Et surtout ce riant tableau
Du vieux grand-père, au sein de sa jeune famille.
Ces sentiments si doux que j'ai rêvés
Et qu'à l'instant, tu me lisais, ma chère,
(*Feuilletant le livre.*)
Je cherche en vain, où sont-ils?

GENEVIÈVE, *portant la main à son cœur.*

Là, mon père,
Par mon amour, c'est là qu'ils sont gravés,
Et pour toujours c'est là qu'ils sont gravés.

C'est là que vous pourriez les lire... sans le voile qui couvre vos yeux... et que mon amour ne peut écarter.

CLÉRAMBOURG, *avec émotion.* Ah! toi seule as raison!.. toi seule... tu sais aimer... Tu te sacrifierais

pour me rendre heureux..... et moi..... dans mon égoïsme... dans ma jalousie!..

GENEVIÈVE, *voyant son père qui tend les bras vers elle en suppliant, et qui se met presque à genoux.* Mon père! que faites-vous?

CLÉRAMBOURG. Pardon, mon enfant, pardon!.. car je suis bien coupable!

GENEVIÈVE. Vous... mon Dieu!

CLÉRAMBOURG.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Oui, ton amour, ma fille, est un trésor,
Dont je ne puis supporter le partage;
C'est mon seul bien, et tout à l'heure encor,
Quand il fallait, signant ton mariage,
Me prononcer et choisir à l'instant,
Ce colonel... vois... quel sort est le nôtre!
Ce colonel était si séduisant...

GENEVIÈVE.

Eh bien! mon père...

CLÉRAMBOURG.

Enfin, tu l'aimais tant...
Que malgré moi, j'ai choisi l'autre.
(Sur un cri de Geneviève.)
Pardonne-moi! j'ai choisi l'autre!

CLÉRAMBOURG. Mais je m'en punirai... je te le jure!.. J'irai trouver Adrien... je le supplierai de me rendre ma promesse, et d'accepter en échange... la moitié de ma fortune...

GENEVIÈVE. Lui! il ne voudra jamais!..

CLÉRAMBOURG. Que faire alors?

GENEVIÈVE. Ce que doit faire un loyal négociant... tenir votre parole.

CLÉRAMBOURG, *hésitant.* Mais... mais l'autre qui te plaisait?..

GENEVIÈVE, *souriant.* Oui... au bal!.. mais vous vous y connaissez mieux que moi... et je suis persuadée qu'Adrien fera un meilleur mari.

CLÉRAMBOURG. Vraiment!..

GENEVIÈVE, *avec joie.* Vraiment! je suis enchantée de l'épouser... *(Rencontrant un regard inquiet de Clérambourg.)* parce qu'au moins je resterai ici... nous ne nous quitterons pas! rien ne sera changé!.. Oui, mon père... vous ne vous apercevrez même pas que je suis mariée... ni moi non plus...

CLÉRAMBOURG, *avec joie.* A la bonne heure... et à cette condition-là...

GENEVIÈVE, *à part, avec joie, et apercevant Adrien.* Adrien!

SCÈNE XV.

ADRIEN, CLÉRAMBOURG, GENEVIÈVE.

ADRIEN, *près de la porte, tremblant de joie, et n'osant entrer.* Est-ce vrai... Monsieur... est-ce vrai? cette lettre que vous venez d'écrire au colonel... et où vous lui disiez que c'est moi..... que vous choisissiez?

CLÉRAMBOURG. Eh! oui... Et à moins que tu ne refuses encore de faire honneur à ma signature...

ADRIEN, *entrant vivement.* Oh! non, Monsieur... *(Avec timidité.)* mais Mademoiselle...

GENEVIÈVE, *regardant Adrien avec tendresse.* Mademoiselle... obéit comme toujours à son père! *(Adrien veut s'élancer vers elle pour la remercier; elle l'arrête d'un geste.)*

CLÉRAMBOURG, *avec joie et prenant le bras de sa fille.* Et tu fais bien, ma fille... tu fais bien! Quant à l'époque du mariage..... nous verrons..... nous en reparlerons...

GENEVIÈVE, *tranquillement.* Oui... nous en reparlerons... rien ne presse!

ADRIEN, *à voix basse.* Mais, Mademoiselle...

GENEVIÈVE, *vivement.* Taisez-vous donc!

CLÉRAMBOURG. D'ici... à un mois... ou deux...

GENEVIÈVE, *froidement.* Ou trois... je profiterai de ce temps-là pour me rendre à Paris... chez ma tante.

CLÉRAMBOURG, *vivement.* Toi, me quitter?..

GENEVIÈVE. Puisqu'elle m'attend... et qu'il n'y a pas de prétexte pour ne pas partir.

CLÉRAMBOURG, *avec impatience.* Mais si tu te mariais cependant...

GENEVIÈVE. Ah! c'est différent!.. ce serait elle alors qui serait forcée de venir... et ça la dérangerait peut-être.

CLÉRAMBOURG, *de même, et tenant toujours sa fille sous le bras.* Qu'est-ce que ça me fait... je vais lui écrire... lui faire part de ton mariage...

GENEVIÈVE. A la bonne heure...

CLÉRAMBOURG, *emmenant toujours sa fille sous le bras.* Et lui apprendre qu'il aura lieu... d'ici à huit jours. *(Adrien fait un geste de joie.)*

GENEVIÈVE, *froidement.* Comme vous voudrez. *(En parlant ainsi, Clérambourg a emmené sa fille jusqu'à la porte du fond. Il se retourne alors et aperçoit Adrien qui est resté seul sur le devant du théâtre à gauche.)*

CLÉRAMBOURG, *à Geneviève.* Et ton mari qui reste là?....

GENEVIÈVE, *d'un air naturel.* C'est vrai... je l'oubliais.

CLÉRAMBOURG, *à sa fille, et d'un air de reconnaissance.* C'est gentil ce que tu me dis là... *(A Adrien.)* Allons, viens donc.

GENEVIÈVE, *tendant la main à Adrien.* Eh! oui, Monsieur... venez donc!.. *(Adrien se précipite sur la main de Geneviève, qui la lui donne à baiser, pendant qu'elle donne toujours le bras à son père.)*

FIN DE GENEVIÈVE.

LA PROTÉGÉE SANS LE SAVOIR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 5 décembre 1846.

Personnages.

LORD ALBERT CLAVERING, membre du parlement	M.	BRESSANT.
HÉLÈNE, jeune fille	Mlle	ROSE CHÉRI.
LORD TRESSILLYAN, jeune dandy	M.	TISSERANT.
DUROCHER, peintre français	MM.	NUMA.
M. CROSBY, marchand de tableaux		GEOFFROI.
UN DOMESTIQUE DE LORD CLAVERING		FRANCISQUE.

La scène se passe dans une maison de campagne aux portes de Londres.

Le théâtre représente un salon à la campagne. — Porte à droite et à gauche, porte au fond donnant sur des jardins ; à gauche, une table ; à droite un petit tableau sur un chevalet, une boîte à couleurs, des cartons, des dessins, des crayons, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD ALBERT, *puis* M. CROSBY.

LORD ALBERT, *entrant par le fond, et parlant à la cantonade.* Je m'en doutais !.. il est de trop bonne heure ! (*Entrant sur le théâtre.*) Miss Hélène doit dormir encore ! surtout, étant rentrée hier aussi tard... j'attendrai ! (*Regardant par la porte du fond.*) Ces jardins, dont elle-même prend soin, sont délicieux, et pendant que je suis encore seul... (*Il fait quelques pas vers le jardin, et s'arrête en voyant M. Crosby paraître à la porte de gauche.*) Quand je dis seul... quel est donc ce visiteur si matinal ?.. eh ! monsieur Crosby... notre marchand de tableaux...

CROSBY. Oui, Milord, parti de Londres il y a vingt minutes, j'ai reconnu votre landau qui m'a dépassé... j'allais au château de Dumbar, voisin de cette campagne.

LORD ALBERT. Vous, et pourquoi ?

CROSBY. Le ministre me fait prier d'estimer sa magnifique galerie de tableaux...

LORD ALBERT. Ah ! bah !.. est-ce qu'il voudrait la vendre ?

CROSBY. Vous devez en savoir quelque chose.

LORD ALBERT. Non vraiment !

CROSBY. On dit cependant partout que votre seigneurie doit épouser la fille du ministre, lady Arabelle Dumbar... ce qui n'est peut-être qu'un bruit de journaux !

LORD ALBERT. Non pas ! lord Dumbar a été mon tuteur, mon second père ! insouciant, prodigue et même dissipateur pour son compte, il a beaucoup d'ordre pour les autres... il a rétabli ma fortune qui était des plus embrouillées ; il a fait plus. C'est à son influence à la Chambre que je dois mes premiers succès ; ses amis sont devenus les miens ! enfin il m'a créé une position politique, et comme mon mariage avec sa fille est devenu le plus ardent de ses vœux...

CROSBY. Je vous en fais compliment, Milord... la plus jolie femme de Londres et la plus à la mode !

LORD ALBERT, *souriant.* Oui, pendant l'ambassade de son père, elle a passé deux ans à Paris, dans un pensionnat du grand monde, école de futilités... rassurez-vous... des jeunes filles étourdies deviennent chez nous des femmes raisonnables. D'ailleurs... j'ai donné ma parole... c'est un engagement d'honneur !.. Mais puisque vous vous rendiez au château de Dumbar, comment êtes-vous ici, chez miss Hélène ?..

CROSBY. Elle ne m'attendait que tantôt... mais j'ai aperçu votre seigneurie... que je ne peux jamais rencontrer à son hôtel... c'est tout simple... les hommes politiques sont si affairés...

LORD ALBERT. Qu'ils n'ont pas le temps de s'occuper de leurs affaires... Que me vouliez-vous ?

CROSBY. Régler nos comptes...

LORD ALBERT. C'est inutile... j'ai confiance en vous.

CROSBY. Je le sais bien...

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est à votre or, c'est à votre obligeance
Que j'aurai dû mon sort et mon état,
Et s'il fallait dans ma reconnaissance
Pour vous, Milord...

LORD ALBERT, *l'interrompant.*

Vous n'êtes pas ingrat,
Oui, je le sais, vous n'êtes pas ingrat.
De plus, chacun vous cite sur la place
Comme un marchand riche, honnête et loyal,

CROSBY.

Et pas plus fier... aussi partout je passe
Pour un original ! (*bis.*)

Mais c'est égal, il faut que vous connaissiez l'emploi des fonds que vous m'avez confiés, et voici. (*Lui donnant un papier.*) Vous examinerez à loisir la liste des tableaux que j'ai commandés et payés à miss Hélène, il y en a eu cette année pour mille guinées...

LORD ALBERT. Que cela ! vous n'êtes pas assez généreux... cela vaut deux fois plus !

CROSBY. Comme Milord voudra... je dois lui annoncer pourtant une bonne nouvelle, c'est que pour la première fois quelques acquéreurs se sont présentés...

LORD ALBERT, *vivement.* Vous aviez exposé ces tableaux...

CROSBY. Oui, Milord, dans ma boutique.

LORD ALBERT. Je vous le défends!

CROSBY. Mais... Milord...

LORD ALBERT, *s'asseyant près de la table, à gauche des spectateurs.* Je ne le veux pas!

CROSBY. Et pour quelles raisons?.. (*S'inclinant.*) Pardon, Milord!.. depuis trois ans je ne me suis pas permis la moindre question à ce sujet... mais maintenant, Milord, que vous connaissez mon zèle, ma discrétion et mon dévouement... il me semble que vous pourriez sans crainte...

LORD ALBERT, *souriant.* Tout vous dire... vous avez raison! Eh bien! il y a près de trois ans, de l'appartement que j'occupais dans mon hôtel... on découvrait quelques belles habitations et beaucoup de mansardes. — Je me préparais alors aux travaux parlementaires; et forcé, pendant le jour, d'aller dans le monde, j'étudiais la nuit. — Mais j'avais beau prolonger mes veilles, au moment où j'éteignais ma lampe, j'en apercevais toujours une, plus tardive encore que la mienne. C'était bien loin en face de moi, à l'extrémité de la rue, à la fenêtre, sans rideau, d'un misérable grenier occupé, sans doute, par quelque artisan. Un soir, que je revenais de l'Opéra, j'eus la curiosité de regarder avec ma lorgnette, et j'aperçus, près du lit d'une femme malade et mourante, une jeune fille de douze à treize ans, qui travaillait.

CROSBY. En vérité!

LORD ALBERT, *toujours assis.* Le lendemain, étourdiment, brutalement, comme nous autres gens riches qui croyons qu'une poignée d'or dispense de tout... j'envoyai un domestique porter quelques secours. On répondit qu'on n'avait besoin de rien. — Je compris ma faute; mais, humilié et non découragé, je fis prendre des informations. — On ne connaissait pas ces femmes, on savait seulement qu'elles étaient à Londres pour un procès qu'elles venaient de perdre, et qu'elles étaient Françaises. Cette fois, je me présentai moi-même, à titre de voisin. La mère m'accueillit avec un sourire gracieux et digne; mais les offres que je hasardais en tremblant furent de nouveau repoussées; on ne recevait rien d'un jeune homme, d'un lord, d'un Anglais!

CROSBY. Ah! cette fois elle avait tort!

LORD ALBERT, *se levant, avec chaleur.* C'est possible, mais c'était bien! Je me contentai alors, et sans qu'on sût qu'il venait de ma part, d'envoyer à la pauvre malade sir Jakson, mon médecin, qui se trouva, comme par hasard, un des locataires de sa maison. Hélas! tous les soins furent inutiles, son heure était venue... Elle mourut en bénissant sa fille et en lui disant : jure-moi de ne jamais rien devoir qu'à toi-même et à ton travail? — Le lendemain, et pendant toute la nuit, la lampe reparut à la fenêtre de la mansarde! Et la jeune fille, tenant d'une main un crayon, et de l'autre essuyant une larme, pensait à sa mère et lui obéissait! (*A Crosby, qui porte la main à ses yeux.*) Ah! vous aussi, vous pleurez?

CROSBY. Je ne dis pas non!

LORD ALBERT. Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous ai dit alors : Crosby, il faut aller acheter tous les dessins que fera cet enfant, les lui acheter cher... très-cher, sans que ni elle, ni personne au monde, connaisse jamais celui qui vous envoie?

CROSBY. Je comprends.

LORD ALBERT. Encouragée par ses premiers succès, par le gain qu'elle retirait de son travail, elle redoubla d'ardeur, et, depuis trois ans, vous l'avez vue s'occupant sans relâche, ne sortant jamais, ne recevant personne, excepté les amis que sa mère avait reçus, le docteur Jakson, quand il habitait Londres, et moi, qu'elle consultait sur ses économies et sur l'emploi de ses fonds. Son existence une fois assurée, elle a songé, par mes conseils, à se donner l'aisance et le confortable. — Dans une des rares promenades, qu'elle se permettait à peine le dimanche, cette retraite, cette campagne située aux portes de Londres, lui avait paru délicieuse... (*Souriant.*) Le hasard a fait encore que cette habitation, en bon air... ces jardins élégants et coquets, fussent à vendre presque pour rien, elle les a achetés; et dans cette solitude, sans inquiétude du présent, sans crainte de l'avenir, indépendante et joyeuse, elle travaille avec un plaisir et une confiance que rien ne doit détruire! Voilà pourquoi je ne veux pas que ces tableaux, par vous payés si chers, soient revendus à d'autres.

AIR de *Téniers.*

Que le hasard porte à sa connaissance
Un seul ouvrage à vil prix racheté,
C'est exciter soudain sa défiance,
C'est troubler sa sécurité.
De sa fortune, à ses yeux légitime,
Un mot pourrait soudain la débrouiller!
Quand elle dort, et naïve et sans crime
C'en serait un que d'oser l'éveiller.

CROSBY. Ah! je puis dire, Milord, que parmi nos jeunes seigneurs, il y en aurait peu capables d'un trait pareil.

LORD ALBERT. Et pourquoi donc? Si vous saviez combien l'amitié naïve de cette jeune fille me paie et au delà de ce bien-être qu'elle me doit; ce qu'elle ignorera toujours... A peine si une fois ou deux par semaine mes travaux et mes occupations me permettent de lui faire, comme aujourd'hui, une visite de quelques instants, jamais exigée, toujours attendue et reçue avec reconnaissance; mais aussi, quand je peux m'échapper de Londres et de la chambre des Communes, avec quel plaisir je viens oublier, près d'elle, les questions parlementaires et les discussions de la tribune! C'est elle qui me console de mes désappointements d'ambition ou d'amour-propre, de mes échecs politiques... car elle ne ressemble pas à toutes nos ladys ignorantes et futiles qui ne savent parler que de bals et de toilettes; elle a du jugement, de l'esprit, de l'instruction. On étudie dans la solitude, elle n'avait que cela à faire... c'est moi qui dirigeais ses lectures, et, en revanche, parce qu'elle est fière et ne veut rien me devoir, elle me donne quelques leçons de dessin et de peinture... dont je profite peu; j'en suis toujours aux premiers éléments. (*Souriant.*) N'importe, cela ne m'ennuie pas!

CROSBY. Et oserai-je demander à Milord quels sont ses projets sur cette jeune fille?

LORD ALBERT. Des projets... moi!.. Vous me faites là une question à laquelle je n'ai jamais pensé! Hélène a maintenant une fortune indépendante... et n'a besoin de personne; elle suivra sa volonté et son goût; tout ce que je désire, c'est qu'elle me continue son amitié. Mais pourquoi, monsieur Crosby, une pareille demande?

CROSBY. Pourquoi?.. Est-ce que votre seigneurie n'a pas vu hier soir miss Hélène?..

LORD ALBERT, *avec humeur.* Et si, vraiment!

CROSBY. Depuis longtemps, je parlais devant elle du

dernier opéra, de ses magnificences, et cette jeune fille, qui ne sort jamais et qui n'a encore rien vu de pareil...

LORD ALBERT. A désiré y assister, je le sais.

CROSBY. Je lui ai proposé alors, pour l'accompagner, mistress Sarah, ma sœur, qui a été enchantée; c'est moi qui conduisais ces dames; et quand j'ai aperçu miss Hélène... avec cette robe de gaze... cette couronne de fleurs; enfin, il m'est venu une idée toute naturelle... parce que, après tout, moi qui vends des tableaux et elle qui en fait... cela peut aller ensemble!

LORD ALBERT, *avec émotion*. Eh! mais en effet!..

CROSBY, *avec embarras*. Et si Milord, qui est comme son tuteur... ne désapprouve pas mon idée... et daigne lui en parler...

Air de *Giselle*.

Je doute fort que ma demande plaise :
La présenter, moi-même, est délicat;
Et c'est surtout quand la cause est mauvaise
Qu'il faut, dit-on, prendre un bon avocat.
Veuillez, Milord, d'une chance nouvelle
En ma faveur essayer le hasard,
Je l'aime mieux!.. je m'en vais!..

(*On entend sonner dans la chambre à droite.*)

LORD ALBERT.

Mais c'est elle!

CROSBY.

Raison de plus, je reviendrai plus tard.

ENSEMBLE.

LORD ALBERT.

Eh mais, Monsieur, c'est ne vous en déplaise,
Me charger là d'un emploi délicat :
Je ne crois pas la cause si mauvaise
Et vous seriez un meilleur avocat.

CROSBY.

Je doute fort que ma demande plaise :
La présenter, moi-même, est délicat,
Et c'est surtout quand la cause est mauvaise,
Qu'il faut, dit-on, prendre un bon avocat.

(*Crosby sort par la porte à gauche du spectateur.*)

SCÈNE II.

LORD ALBERT, HÉLÈNE, *entrant par la porte à droite*.

HÉLÈNE, *en dehors*. Comment... vous ne me dites rien, mais c'est très-mal!.. (*Entrant.*) Vous ici, Milord... et l'on vient seulement de m'en prévenir...

LORD ALBERT. J'avais défendu qu'on vous éveillât.

HÉLÈNE. Et vous m'attendiez depuis longtemps peut-être! Ah! que je suis fâchée!..

LORD ALBERT. Pour moi!

HÉLÈNE. Et pour moi aussi! c'est une demi-heure que j'ai perdue et que vous me devez; vos visites sont si rares...

LORD ALBERT. Je n'étais pas seul... je causais avec M. Crosby.

HÉLÈNE, *vivement*. Que j'avais prié de venir... mais pas si tôt!

LORD ALBERT, *de même*. Cela vous contrarie?

HÉLÈNE, *avec franchise*. Mais oui... dans ce moment! plus tard, je ne dis pas!

LORD ALBERT. Rassurez-vous! Il est au château de Dumbar... une estimation de tableaux... il en a pour longtemps.

HÉLÈNE, *d'un air reconnaissant*. Ce bon M. Crosby! il est bien aimable, car j'avais tant de choses à vous dire... à vous raconter sur cette soirée d'hier à l'Opéra...

LORD ALBERT. Ah! vous vouliez...

HÉLÈNE. Vous l'avez deviné, j'en suis sûre, et c'est pour cela que vous venez!.. je vous en remercie.

LORD ALBERT, *avec un peu d'embarras*. Mais oui... pour cela, et pour prendre ma leçon!

HÉLÈNE. Cela n'empêchera pas, et en effet, il y a si longtemps que nous n'avons étudié.

LORD ALBERT, *souriant*. C'est vrai!..

HÉLÈNE, *allant prendre un carton qu'elle place sur une table, à gauche du spectateur*. Aussi vous restez toujours au même point, vous ne me ferez pas honneur.

LORD ALBERT, *de même*. Je le crains!

HÉLÈNE, *disposant tout ce qu'il faut pour dessiner*. A qui la faute? Vous ne venez jamais : ce n'est pas ainsi qu'on apprend. Voilà cette tête de Pénélope; combien y a-t-il de temps qu'elle est commencée... je vous le demande!

LORD ALBERT, *avec bonhomie*. Allons, Hélène, ne me grondez pas. Nous ferons aujourd'hui une bonne séance.

HÉLÈNE. Dieu le veuille!

LORD ALBERT, *s'asseyant près de la table sur une chaise basse, mettant le carton sur ses genoux et se disposant ainsi à dessiner pendant qu'Hélène, restée debout près de lui, taille son crayon*. Mais vous me parliez de l'Opéra... Savez-vous que vous y avez obtenu hier... un grand succès.

HÉLÈNE, *taillant le crayon*. Moi!.. comment cela?

LORD ALBERT, *le carton sur ses genoux, et se tournant vers Hélène*. Succès d'autant plus flatteur, qu'on ne vous connaissait pas, que vous étiez dans une loge fort modeste, avec M. Crosby et sa sœur, et vous avez produit un effet à rendre folles toutes nos ladys.

HÉLÈNE, *taillant toujours le crayon*. Milord veut se moquer de moi.

LORD ALBERT, *de même*. Je vous dis la vérité. Et vous avez dû être bien heureuse.

HÉLÈNE. Heureuse... non; étonnée, oui. (*Lui donnant le crayon qu'elle vient de tailler.*) Tenez, Milord; c'était pour moi un coup d'œil si singulier, si nouveau! Quoique la sœur de M. Crosby m'eût beaucoup parlé de ce spectacle, de cette pompe, de ces toilettes éblouissantes, j'étais loin de m'en faire une idée; et tout cela, je vous l'avouerai, a produit d'abord sur moi une impression... triste.

LORD ALBERT, *posant le carton sur la table et se levant*. En vérité!

HÉLÈNE. Se dire qu'au milieu de cette foule immense et compacte on est comme seule, comme étrangère... qu'on n'a pas un ami... (*Vivement.*) Si!.. je me trompais... et quand je vous ai aperçu... à l'avant-scène... dans cette loge que M. Crosby m'a dit être la loge de la cour... oh! je n'ai plus été seule... tout m'a paru bien mieux... et cependant quand vous m'avez vue et saluée si respectueusement, j'ai été si troublée... je me suis sentie rougir... je ne sais pourquoi... car c'était tout naturel.

LORD ALBERT. D'autant plus que je n'étais pas seul à vous admirer, et que dans ce moment tous les yeux et toutes les lorgnettes étaient dirigés de votre côté... vous avez dû vous en apercevoir!..

HÉLÈNE, *naïvement*. Non! je n'ai rien vu! je regardais à l'avant-scène!.. un instant par exemple, où j'ai eu peur, mais grand'peur!.. c'est à la fin du spec-

tacle, quand nous avons voulu sortir de notre loge... il y avait là... une foule... tous jeunes gens... qui nous entouraient. Mistress Crosby, effrayée comme moi, avait saisi vivement le bras de son frère qu'elle ne quittait pas... et je me trouvais comme seule et abandonnée, quand je vous ai aperçu, Milord... Ah! que j'étais heureuse! J'ai couru à vous, me disant : Je suis sauvée! En effet, dès que j'ai eu pris votre bras, comme toute cette foule s'est écartée avec respect, et nous a fait passage! Et moi j'étais fière, et le cœur me battait de joie de me sentir protégée par vous!

LORD ALBERT. Honneur que chacun m'enviait, je le lisais avec orgueil dans tous les yeux; surtout dans ceux d'un jeune fat, lord Primerose Tressillyan, qui nous a suivis...

HÉLÈNE. Je n'ai pas remarqué. Et en bas, sous le vestibule, quel était ce groupe de jeunes femmes si élégantes, devant qui nous avons passé? Vous m'avez entraînée si vite, qu'à peine ai-je eu le temps de les voir!.. j'ai entendu seulement...

LORD ALBERT, *vivement*. Quoi donc? qu'avez-vous entendu?..

HÉLÈNE. Qu'elles se disaient à demi-voix en me regardant : *C'est elle!* Elles me connaissent donc, comment cela? Et il y avait dans leurs figures je ne sais quoi de hautain et de dédaigneux... sans doute parce qu'elles sont des ladys, des grandes dames, et que je ne suis qu'une pauvre artiste... (*Voyant le geste d'Albert.*) Cela ne me fait rien, je vous le jure... je n'aurais pas troqué leur sort contre le mien, surtout hier... Oh! non certainement! être là... à votre bras... comme votre sœur... comme... (*S'interrompant.*) Eh bien! et votre leçon, Milord, et votre leçon?..

LORD ALBERT. C'est vrai!.. je n'y pensais plus! (*Il se rassied près de la table, reprend le carton sur ses genoux, et commence à dessiner. Hélène, debout près de lui et appuyée sur sa chaise, le regarde travailler, tout en continuant de causer.*)

HÉLÈNE. Je vous avouerai, cependant, que j'ai été enchantée quand nous avons été hors de la foule!

LORD ALBERT. Quand vous avez respiré le grand air...

HÉLÈNE, *avec gaieté et émotion*. Et comme vous avez été bon pour moi! combien je vous ai donné d'embarras! ce M. Crosby que nous avions perdu! et vous m'avez fait monter dans votre voiture... et vous qui alliez au bal de la cour, vous vous êtes dérangé pour me reconduire jusqu'ici, au milieu de la nuit, à un mille de Londres!

LORD ALBERT, *dessinant toujours*. C'était tout naturel!.. je ne pouvais pas vous laisser seule à une pareille heure!..

HÉLÈNE. Et pendant la route que de soins vous avez pris de moi! que d'attentions!.. Vous aviez peur que je n'eusse froid!

LORD ALBERT, *de même et sans la regarder*. Parbleu... en robe de gaze et les bras nus!..

HÉLÈNE. Et vous m'avez enveloppée de votre manteau... Ah! je n'oublie rien, Milord, je vous le jure, et vraiment... j'étais honteuse de tant de bontés... je me le disais encore hier en m'endormant... (*Regardant le dessin de lord Albert.*) Eh bien!.. qu'est-ce que vous faites donc?.. voilà un nez de travers...

LORD ALBERT. C'est votre faute... je vous écoutais!

HÉLÈNE. Mauvaise excuse... car bien souvent même quand je ne dis rien... (*S'interrompant.*) Voilà l'œil maintenant qui n'est pas sur la même ligne que l'autre!..

LORD ALBERT. Pour cela, vous vous trompez!

HÉLÈNE, *prenant une chaise et s'asseyant près de lord Albert*. Comment, je me trompe! (*Elle prend le crayon et mesure.*) Voyez plutôt...

LORD ALBERT. C'est ma foi vrai!..

HÉLÈNE, *d'un air de triomphe*. Ah! — Attendez.. attendez que je répare cela. (*Elle donne quelques coups de crayons*). Car elle aurait louché horriblement cette dame...

LORD ALBERT, *souriant*. Et il ne doit y avoir rien de louche dans Pénélope!

HÉLÈNE, *lui rendant le crayon*. Continuez maintenant et tâchez que les contours soient mieux accusés et plus fermes. (*Guidant sa main.*) On dirait que votre main tremble...

LORD ALBERT. Mais, c'est qu'aussi vous me grondez toujours.

HÉLÈNE, *souriant*. Mais c'est qu'en vérité, Milord, je suis fâchée de vous le dire, vous n'avez pas du tout de dispositions... et à votre place, j'y renoncerais.

LORD ALBERT, *vivement*. Non pas.

HÉLÈNE, *souriant*. Vous y mettez du moins une obstination et une patience dignes d'un meilleur sort...

LORD ALBERT. C'est ainsi qu'on arrive!

AIR du *Partage de la richesse*.

Telle était l'épouse accomplie
Dont je retrace les contours,
Brodant une tapisserie
Qu'elle recommençait toujours.
Volontiers, suivant son exemple,
Content d'être ici, je voudrais
Que, pour moi, quand je vous contemple,
La leçon ne finît jamais!

HÉLÈNE, *le menaçant du doigt*. Milord, Milord... Vous espérez en vain me désarmer par des flatteries... Voilà un trait qui n'est pas correct... (*Lui frappant sur les doigts avec un autre porte-crayon qu'elle tient.*) pas ainsi, Milord, pas ainsi!..

LORD ALBERT, *se frottant la main qu'elle vient de frapper*. Eh mais, mon professeur... c'est plus que gronder...

HÉLÈNE. Ah dame! je veux qu'on m'écoute... et vous alliez toujours dans le même sens...

LORD ALBERT. C'est-à-dire de travers...

HÉLÈNE. Ce n'est pas ainsi qu'on fait des progrès... voilà un dessin que M. Crosby n'achètera certainement pas...

LORD ALBERT, *posant son crayon, se levant*. Crosby!.. ah! mon Dieu!..

HÉLÈNE. Qu'est-ce donc?

LORD ALBERT. Il m'avait chargé pour vous d'une mission... que depuis une demi-heure, j'avais totalement oubliée.

HÉLÈNE. Et laquelle?..

LORD ALBERT. Il m'a prié, miss Hélène... de parler pour lui... il veut... il désire vous épouser!

HÉLÈNE. M'épouser!.. moi!.. ah! mon Dieu!

LORD ALBERT. Qu'avez-vous?

HÉLÈNE. Je ne sais... si c'est ce que vous venez de m'annoncer... ou la manière si brusque dont vous me l'avez dit... mais j'ai éprouvé là, comme un coup douloureux... et pénible!.. et j'ai tort après tout... car M. Crosby est un honnête homme... un excellent homme...

LORD ALBERT, *avec émotion*. Vous trouvez!..

HÉLÈNE. Sa sœur, mistress Sarah, qui compose toute

sa famille, est fort bien... du moins, elle m'a semblé telle... et malgré cela, j'aimerais mieux ne pas me marier et rester toujours comme je suis!

LORD ALBERT. Est-il possible!..

HÉLÈNE. Mon sort est si heureux! c'est une si belle carrière que celle d'artiste! être indépendant, n'avoir besoin de personne, ne devoir qu'à soi-même son existence; et, dans cet art qui vous charme, trouver à la fois son bien-être et son plaisir, je ne connais pas de position plus désirable! aussi, bien souvent, Milord, en pensant à vous, aux ennuis et aux obligations de votre fortune, de votre rang et de votre naissance, je vous plains... (*Vivement.*) Oui, il y a des moments où je me surprends à désirer que vous ne soyez comme moi... qu'un peintre... un artiste... (*S'arrêtant et montrant en souriant le dessin de Pénélope.*) Ce qui, par malheur, n'est guère probable!

LORD ALBERT. Vu mon peu de dispositions!..

HÉLÈNE. C'est ce que je voulais dire...

LORD ALBERT. Mais que répondrai-je à M. Crosby?

HÉLÈNE. Ce qu'il vous plaira!.. pourvu qu'il ne m'en veuille pas, et qu'il me conserve son amitié... J'ai si peu d'amis, que je tiens à les garder, et je ne vous ai pas parlé d'une bonne fortune qui m'arrive aujourd'hui.

LORD ALBERT. Non, vraiment.

HÉLÈNE. C'est juste!.. depuis que vous êtes ici, nous avons été si occupés! Vous savez bien... cela ne vous ennuiera pas? mon vieux maître de dessin, dont je vous ai parlé tant de fois...

LORD ALBERT, *gaiement.* Ah! M. Durocher! ami de votre père, élève de Gros et de Guérin, qui vous a donné autrefois en France les premières leçons.

HÉLÈNE. Eh bien! il est ici... en Angleterre!

LORD ALBERT. Vraiment?

HÉLÈNE. Hier, en allant à l'Opéra, un embarras de voitures arrêta la nôtre... et j'aperçois à deux pas de nous... c'était lui...

LORD ALBERT, *regardant la pendule.* Ah! mon Dieu!

HÉLÈNE. Qu'avez-vous donc?

LORD ALBERT. Comme les heures sont rapides... ici, du moins; et ma séance du Parlement!.. une proposition de lord Dumbar que je dois soutenir...

HÉLÈNE. Quel dommage! mon vieux professeur à qui j'avais donné mon adresse... doit venir ce matin, il n'y manquera pas, j'en suis sûre! vous l'auriez vu!

LORD ALBERT. Impossible de l'attendre... adieu!

HÉLÈNE. Déjà!.. qui sait maintenant quand vous reviendrez... (*D'un air suppliant.*) quand donc?..

LORD ALBERT. Le plus tôt que je pourrai.

HÉLÈNE. N'importe, dites-moi le jour... quand on le sait... cela fait prendre patience... Et quand il approche... on est heureuse dès la veille...

LORD ALBERT, *lui prenant la main avec reconnaissance.* Hélène!..

DUROCHER, *en dehors.* Ce doit être ici...

HÉLÈNE, *regardant vers le fond.* C'est lui! (*Courant au-devant de M. Durocher.*) Mon maître!.. mon père!..

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUROCHER.

DUROCHER, *embrassant Hélène sur le front.* Ma chère enfant!.. quel plaisir de rencontrer une compatriote, une Française, une physionomie nationale, dans ce maudit pays où il n'y a que des... (*Se tournant et apercevant lord Albert qui s'incline et à qui il rend son salut.*) Pardon!

HÉLÈNE, *à Durocher.* Lord Albert Clavering, mon cher maître, que je vous présente.

LORD ALBERT. Et qui est bien contrarié, Monsieur, de ne pouvoir rester avec vous. Je suis l'ami des talents, quel que soit leur pays, et je ne me console de vous quitter aussi brusquement, que par l'espoir d'une autre occasion.

HÉLÈNE. Qu'il serait facile de faire naître, si vous vouliez tantôt... dîner ici.

DUROCHER, *vivement.* Je ne demande pas mieux!

HÉLÈNE. Et vous, Milord?

LORD ALBERT. Mais, je ne sais...

HÉLÈNE. Bah! (*Jetant les yeux du côté du carton où est la tête de Pénélope.*) entre artistes!.. à moins que votre seigneurie ne soit fière ou difficile, et ne craigne notre modeste repas!

LORD ALBERT, *s'inclinant avec un sourire.* A quelle heure?

HÉLÈNE, *lui tendant la main.* Très-bien... après la séance du parlement; vous nous rendrez compte des discours qu'on y aura prononcés... (*Avec intention et en souriant gracieusement.*) Il y en a un... auquel je m'intéresse beaucoup.

LORD ALBERT. Vous êtes trop bonne!.. (*Saluant.*) Adieu, monsieur Durocher. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, DUROCHER.

DUROCHER, *le suivant des yeux avec un air de défiance.* Voilà un jeune lord, qui est bien fait... et qui a bonne tournure.

HÉLÈNE. N'est-ce pas?

DUROCHER. Et dis-moi, mon enfant... pardon, Hélène, de mes anciennes habitudes, je n'ai pas encore eu le temps de les oublier...

HÉLÈNE. Et je veux que vous les conserviez toujours! je croirais que vous ne m'aimez plus... si vous cessiez de me tutoyer...

DUROCHER. Eh! bien soit, tu n'as pas changé... ni moi non plus... mon amitié est toujours la même, et c'est pour cela que je te demanderai d'abord : comment connais-tu ce seigneur?

HÉLÈNE. C'était comme vous, un ami de ma mère; je lui donne des leçons de dessin.

DUROCHER. Je comprends, toi qui en recevais autrefois, tu en donnes maintenant... c'est juste, il faut vivre! et tu es ici, sans doute, chez quelque lady, dont tu élèves les filles... triste condition!

HÉLÈNE, *souriant.* Non, vraiment!

DUROCHER, *se frappant le front.* C'est juste; j'oubliais que tu nous as invités à dîner; tu es chez quelque parente, quelque vieille tante!

HÉLÈNE. Non, mon cher maître, je suis chez moi!

DUROCHER. Allons donc!.. ce cottage délicieux, ce joli jardin, cette cour élégante où je n'osais entrer avec mon carrosse de place... tout cela est à toi?

HÉLÈNE. Vous l'avez dit!

DUROCHER, *regardant autour de lui.* Quoi ces meubles... ce luxe qui t'entoure...

HÉLÈNE. C'est à moi!

DUROCHER, *stupéfait.* Ah! bah!.. tu as gagné tout cela à donner des leçons?

HÉLÈNE. Non, mais à faire des tableaux... qu'on m'a payé très-cher.

DUROCHER. En vérité!

HÉLÈNE. Et l'on m'en commande chaque jour... plus que je n'en puis composer.

DUROCHER, *avec étonnement*. Ce serait possible!.. ici, en Angleterre!.. écoute-moi bien, Hélène, je n'aime pas les Anglais... c'est un goût comme un autre... mais s'il est vrai qu'ils estiment et encouragent les arts...

HÉLÈNE. Je vous le jure.

DUROCHER. Il n'y a donc pas longtemps!.. ou alors, c'est par esprit de contradiction, et pour ne rien faire de ce qu'on fait en France... car là-bas, vois-tu bien, les arts et le goût n'existent plus. Nous autres, élèves de Gros et de Guérin, nous ne sommes plus bons à rien, qu'à peindre des dessus de portes... si toutefois encore il y a des portes qui s'ouvrent pour nous.

HÉLÈNE. En vérité!

DUROCHER. Il y a une nouvelle école, par brevet d'invention, qui a pris pour devise : « Rien n'est beau que le laid ; rien n'est vrai que le faux! » Ils ont une nature à eux... de l'ultra-nature! des chevaux verts... j'ai vu un cheval vert!

HÉLÈNE. Allons donc!

DUROCHER. Et ils appellent cela de l'imagination!.. et il y a des sots qui les admirent et prétendent que cela se fond avec le paysage. Je l'ai lu dans un feuilleton. Que veux-tu que l'on fasse après cela?.. des chevaux véritables, pour qu'on vous trouve commun et rococo.

HÉLÈNE. Il faut réclamer.

DUROCHER. Auprès de qui?.. à moins d'être cousin d'un député (et je n'en ai pas dans ma famille), on n'obtient rien! et cependant, il y a quinze ans, lorsque j'ai remporté le grand prix de peinture, lorsque je suis parti pour Rome, c'est que mon père... mon pauvre père... avait tout sacrifié pour mon éducation, — j'espérais, au retour, lui apporter la fortune... plus tard, au moins, entourer ses vieux jours de quelque aisance .. eh bien! non, et perdant patience, j'ai quitté la France, où je serais mort de colère... Je suis venu à l'étranger, dussé-je y mourir de faim!.. c'est plus simple et plus facile. — Je comptais, pour me pousser dans le monde, sur la protection d'une grande dame... la fille d'un ministre, lady Arabelle Dumbar, qui a été mon élève à Paris, dans un pensionnat du faubourg Saint-Honoré, où je donnais des leçons.

HÉLÈNE. Eh bien! Est-ce qu'elle vous a mal accueilli?

DUROCHER. Elle a été charmante! Elle allait monter en voiture : — « Revenez plus tard, m'a-t-elle dit... car le milieu de ma journée est toujours consacré à des visites ou à des emplettes. » J'y suis retourné un soir... elle allait au bal; je me suis présenté un matin... elle en revenait!

AIR nouveau de *M. Numa*.

J'ai dit : renonçons à jamais
Au grand monde, à ses grandes dames!

HÉLÈNE.

Mais pourtant...

DUROCHER.

Mon Dieu je connais
Qu'elle est la bonté de leurs âmes.
Pour le malheureux qui gémit,
Leur cœur serait sensible et tendre,
Si la Polka, si le bal, si le bruit,
Ne les empêchaient pas d'entendre.

Aussi mon seul espoir maintenant c'est dans une dizaine de tableaux de ma composition que j'ai apportés avec moi.

HÉLÈNE. Et que vous vendrez très-bien ici, je vous en réponds. Je vous promets d'avance gloire et fortune!..

DUROCHER. Dieu le veuille!..

HÉLÈNE. Et d'ici là... Vous rappelez-vous, mon cher maître, quand nous sommes parties pour disputer à Londres les derniers débris de notre fortune... J'étais bien jeune alors... mais je vous vois encore, quand nous parlions des frais du voyage, me glisser dans la main un certain petit billet de cinq cents francs... que ma mère a accepté.

DUROCHER, *d'un air bourru*. Et qu'elle m'a rendu quelques semaines après... ne voilà-t-il pas un grand service!.. Entre artistes! l'un n'a rien, l'autre pas davantage.

HÉLÈNE, *lui glissant un petit portefeuille dans la main*. Eh bien! la semaine prochaine, mon cher maître, vous me rendrez ce petit portefeuille...

DUROCHER. Moi!..

HÉLÈNE. Je le veux!.. ou nous nous fâcherons... (*Joignant les mains*.) Ce n'est pas moi, c'est ma mère qui vous en prie!.. Vous ne la refuserez pas, j'espère; vous ne refuserez pas l'argent que je dois à vos leçons... l'argent gagné par mon travail. Comme vous disiez, entre artistes! je vous en demanderais bien si je n'en avais pas.

DUROCHER, *avec émotion*. Eh bien! soit... de toi, d'un artiste... j'accepte... et si tu savais, Hélène, ce que j'éprouve là... d'émotion et de reconnaissance. Ah! çà, mon élève, tu as donc fait de grands progrès depuis trois ans? (*Regardant le tableau qui est à droite*.) Pas mal... pas mal du tout, mon enfant! Du ton, du coloris... c'est chaud!

HÉLÈNE. Vous trouvez!

DUROCHER. Parbleu!.. si tu n'étais qu'un amateur, ce serait délicieux! Si tu étais seulement une duchesse... lady Arabelle, par exemple... ce serait admirable. (*Secouant la tête*.) Mais pour une artiste, ce n'est pas encore assez fort. Vois-tu bien, il n'y a pas assez d'air dans ce ciel-là.

HÉLÈNE. C'est vrai.

DUROCHER. Ces eaux-là ne sont pas assez transparentes.

HÉLÈNE. C'est vrai.

DUROCHER. Voilà un torrent qui reste en place, qui ne court pas!

HÉLÈNE. Vous avez raison... je comprends.

DUROCHER, *prenant le pinceau*. Ce ne sera rien!.. Quelques coups de pinceau vont animer cela. (*Peignant toujours*.) Et qu'est-ce que tu peux vendre un tableau comme celui-là?

HÉLÈNE. Dame!.. Estimez vous-même...

DUROCHER. Voyons!.. Une centaine d'écus?..

HÉLÈNE. Ah! grâce au ciel... mieux que cela!..

DUROCHER. Diable!.. tu as raison... Il paraît qu'ici on paie mieux que là-bas!

SCÈNE V.

CROSBY, HÉLÈNE, DUROCHER.

HÉLÈNE, *bas, à Durocher*. Justement, voici M. Crosby, mon marchand de tableaux... un homme immensément riche.

DUROCHER. En vérité!.. et il n'a l'air ni fier ni insolent... tandis que là-bas... (*Voyant Crosby qui s'avance d'un air timide et salue Durocher*.) mais, au contraire, il salue d'un air timide et honnête... Ah çà, est-ce que décidément les Anglais l'emporteraient sur la France... par les marchands de tableaux?

CROSBY, *s'approchant timidement d'Hélène et à demi-voix*. Je viens de voir Milord.

HÉLÈNE. Vous, monsieur Crosby... où donc cela?

CROSBY. Sur la route de Londres... où je le guettais... pour avoir une réponse... vous savez!.. il m'a dit... que vous n'étiez pas encore décidée... que plus tard vous verriez!..

HÉLÈNE. Moi!..

CROSBY, *lui faisant signe de la main de ne pas parler*. C'est bien!.. c'est bien! c'est tout ce que je demandais... A vos ordres, miss Hélène, j'attendrai... (*Haut.*) Vous m'aviez dit de venir ce matin.

HÉLÈNE. Pour un nouveau tableau que je viens d'achever... et que je veux vous proposer (*Lui montrant le chevalet.*) Tenez, regardez...

DUROCHER, *qui, pendant ce temps, est passé près de la table, à gauche des spectateurs, et a ouvert le carton de lord Albert*. Voilà une Pénélope...

CROSBY, *à demi-voix, lui montrant Durocher*. Quel est ce monsieur... qui a un air étranger?

DUROCHER, *interrompant Hélène qui va répondre*. Un ami de la maison? (*Regardant toujours.*) Qui a fait cet œil-là?..

CROSBY. Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance!

DUROCHER, *fermant le carton*. Pauvre Pénélope!.. quel œil!..

CROSBY, *s'arrêtant devant le tableau qu'il contemple quelques instants avec son lorgnon*. Eh mais... eh mais... permettez donc, voilà un petit paysage qui est divin... délicieux!..

DUROCHER. Vous trouvez? (*A part.*) Encore un qui n'y entend rien!

CROSBY. C'est admirable de ton... et de couleur. (*A Durocher.*) Voyez plutôt, Monsieur... voyez vous-même.

DUROCHER, *à part*. A moins que ce ne soit les deux coups de pinceaux que je viens d'y donner... Je suis pour ce que j'en ai dit : les Anglais ne s'y connaissent pas...

CROSBY. N'est-ce pas, Monsieur, que c'est charmant?

DUROCHER, *haut*. Vous avez raison... c'est très-bien.

CROSBY. C'est-à-dire que c'est tout uniment un petit chef-d'œuvre! Vous n'avez encore rien fait de si fin, de si joli, de si délicat!

HÉLÈNE. Vous êtes trop bon, monsieur Crosby... Mais trêve d'éloges, et voyons l'essentiel. (*Souriant.*) Combien me donnez-vous de ce petit chef-d'œuvre?

CROSBY. Mon Dieu!.. il faudrait, pour être juste, le couvrir d'or... mais...

DUROCHER, *à part*. Ah! voilà le *mais* comme là-bas.

CROSBY. Les temps sont durs! le commerce va mal...

DUROCHER, *à part*. Juste la même phrase dans les deux pays.

CROSBY. Je ne puis guère vous donner de celui-ci... qu'une centaine de guinées!..

DUROCHER, *étonné*. Cent guinées!.. cent louis de France... est-il possible!..

HÉLÈNE. Soit, monsieur Crosby... comme vous voudrez!

DUROCHER, *bas, à Hélène*. Tu acceptes! (*La prenant à part.*) Pardon, pardon, mon enfant, je suis honnête homme avant tout... je crains que ce brave homme ne se ruine! Quoique Anglais, je m'y intéresse... et à ce taux-là... vrai...

HÉLÈNE. C'est le prix! Je lui ai vendu près du double les trois derniers, qui ne valaient pas celui-ci.

DUROCHER, *stupéfait*. Les trois derniers!

HÉLÈNE. Oui vraiment!

DUROCHER. Plus du double!

HÉLÈNE. Eh mais, sans doute!

DUROCHER, *prenant à part Crosby, qui, pendant ce temps, examine le tableau*. Monsieur, c'est fait... c'est vendu!.. Mais dites-moi, non pas que ce ne soit charmant, délicieux... et comme vous l'avez très-bien apprécié, un vrai chef-d'œuvre... mais enfin, je voudrais savoir comment, ici... à Londres... on peut s'en retirer à ce prix-là.

CROSBY. Parfaitement. C'est pour moi une affaire excellente...

DUROCHER, *à part*. Ce n'est pas possible... et, à moins d'en avoir la preuve de mes propres yeux...

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Lord Tressillyan.

HÉLÈNE. Je ne le connais pas!

SCÈNE VI.

CROSBY, LORD TRESSILLYAN, HÉLÈNE, DUROCHER.

LORD TRESSILLYAN, *saluant respectueusement*. Miss Hélène!.. (*A part.*) C'est bien elle que j'ai vue hier à l'Opéra... plus jolie encore qu'aux lumières... c'est rare!..

HÉLÈNE. Qui me procure, Milord, l'avantage de votre visite?

TRESSILLYAN. Je vais vous le dire en peu de mots... J'ai vu de vous des tableaux charmants...

HÉLÈNE. Où cela, Monsieur?

TRESSILLYAN. Mais... partout...

CROSBY, *à part*. C'est bien étonnant, car ils sont tous chez moi!

TRESSILLYAN. Je les ai vus... c'est vous dire que j'ai été ravi... enthousiasmé!

DUROCHER, *à part*. Et lui aussi!

TRESSILLYAN. J'adore les arts... mais je n'aime pas les artistes, c'est bizarre, n'est-ce pas!.. A moins qu'ils ne soient comme vous, miss Hélène, adorables, enchanteurs!.. Et attendu qu'il manque à ma collection un ouvrage de vous... j'en veux un... il m'en faut un!...

HÉLÈNE. Je vous remercie, Milord, de l'honneur que vous voulez bien me faire... mais je n'ai pas de tableaux; je viens de vendre le dernier à monsieur Crosby.

CROSBY. Le voici, Milord.

TRESSILLYAN, *regardant le tableau avec son lorgnon*. Un paysage!.. avec de l'eau, de la verdure et des arbres. C'est justement ce que je voulais. C'est ravissant! Et c'est, monsieur Crosby, un marchand de tableaux... au fait c'est son état... qui vient d'acheter celui-ci!.. Combien avez-vous payé cela, mon cher?..

CROSBY. Cent guinées, Milord.

TRESSILLYAN. C'est pour rien.

DUROCHER, *à part*. Ah! mon Dieu!

TRESSILLYAN. Je vous en donne cent cinquante.

CROSBY. Non, Milord.

TRESSILLYAN. Deux cents.

CROSBY. Cela m'est impossible, sur mon honneur...

TRESSILLYAN. Alors!.. deux cent cinquante, et n'en parlons plus... il est à moi... (*Appelant.*) Holà...

HÉLÈNE, *bas, à Durocher*. Vous voyez bien!

DUROCHER, *à part*. C'est à confondre!

CROSBY, *à part*. Ah çà, est-ce que réellement cela vaudrait cela... si ce n'était la défense de lord Clavering!..

TRESSILLYAN. Que l'on porte cela dans ma voiture...

CROSBY, *haut, à Tressillyan*. Pardon, Milord... j'ai

dit à votre seigneurie que cela ne se pouvait pas... c'est déjà vendu et d'avance pour l'Allemagne et pour la Russie... (*Il prend le tableau qui est sur le chevalet.*)

DUROCHER, *à part.* Ah bah!

TRESSILLYAN. C'est différent... je n'insiste plus, je prierai seulement miss Hélène de vouloir bien, pour le même prix, m'en composer un dont je vais lui donner le sujet...

CROSBY, *qui est passé près de Durocher.* Eh! bien, Monsieur, avez-vous peur encore que je ne m'en retire pas?

DUROCHER, *à demi-voix.* Au contraire, Monsieur... votre fortune est faite... et la mienne aussi.

CROSBY. Que voulez-vous dire?

DUROCHER. Ne retournez-vous pas à Londres?

CROSBY. A l'instant... j'ai ma voiture qui m'attend.

DUROCHER. J'y monte avec vous et en route nous parlerons affaires... et vous verrez... je ne vous dis que cela!

CROSBY. A vos ordres, Monsieur. (*Lord Tressillyan cause bas avec Hélène, et Crosby enveloppe le tableau dans une toile.*)

DUROCHER, *à part.* Quand il verra ma Niobé, ma bataille de la Moscowa... etc., etc... en tout dix tableaux... dix chefs-d'œuvre!.. à six mille livres seulement, l'un dans l'autre... (*A Crosby.*) Je suis à vous, Monsieur. Soixante mille francs de capital... je me retire des arts...

DUROCHER.

AIR nouveau de *M. Numa fils.*

Venez, Monsieur, et donnez-moi la main;
Vous allez être enchanté, je le jure,
Venez, Monsieur, dans votre voiture
Nous causerons tous les deux en chemin.
Oui, l'Angleterre et la France, heureux sort,
Dont mon cœur accepte l'augure!
Toutes les deux vont être enfin d'accord,
(*A part.*)
Par malheur ce n'est qu'en peinture!

ENSEMBLE.

DUROCHER.

Venez, Monsieur, et donnez-moi la main,
Vous allez être enchanté, je le jure.
Venez, Monsieur, et dans votre voiture
Nous causerons tous les deux en chemin.

CROSBY.

Allons, Monsieur, et donnons-nous la main;
Vous le voulez, j'en accepte l'augure.
D'être enchanté, Monsieur, je suis certain,
Nous causerons tous les deux en chemin.

LORD TRESSILLYAN.

C'est bien heureux, ils s'éloignent enfin;
Et de grand cœur je bénis l'aventure:
C'est bien heureux, ils s'éloignent enfin,
Et que le ciel les conduise en chemin.

HÉLÈNE.

Que me veut-il? ah! je le cherche en vain,
Et singulière est pour moi l'aventure;
Que me veut-il? oui, je le cherche en vain,
Nous voilà seuls, il va parler enfin?

(*Durocher sort avec Crosby par la porte du fond.*)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, TRESSILLYAN.

HÉLÈNE, *s'asseyant et faisant signe à lord Tressillyan de s'asseoir.* Je vous écoute, Milord.

TRESSILLYAN. Je suis lord Primerose Tressillyan, marquis de Glenowal, le plus riche propriétaire de Northumberland.. ce qui n'a pas empêché ma famille de m'envoyer à l'Université. Oui, j'ai fait d'excellentes études.

HÉLÈNE. Cela ne m'étonne pas, Milord.

TRESSILLYAN. Vous êtes trop bonne... J'ai passé trois ans à Oxford avec lord Albert Clavering... et ce qui vous étonnera peut-être... par un hasard... par une fatalité obstinée... il l'a toujours emporté sur moi!..

HÉLÈNE. Et le sujet du tableau dont vous vouliez me parler.

TRESSILLYAN. M'y voici! Lancé dans le monde je me suis bientôt fait un nom par mes jockeys; mes chevaux, mes paris... que j'ai souvent gagnés, moi-même en personne. Car vous saurez que je suis extrêmement fort et extrêmement adroit!..

HÉLÈNE. Je n'en doute pas, Milord.

TRESSILLYAN. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'aux dernières courses d'Epsom... j'avais des chevaux pur sang magnifiques... et *Atalante*... qui jusqu'alors avait été favorite... engagée dans un dernier pari de six mille guinées... se laisse battre et distancer par qui?.. par miss *Babiole*... jument de lord Clavering! encore lui... la même fatalité!

HÉLÈNE. Mais, Milord... ce tableau...

TRESSILLYAN. Nous y arrivons!.. je voulais comme tout le monde... entrer à la chambre des Communes... j'avais un concurrent .. un adversaire... vous le devinez, lord Clavering!.. et quoique je sois plus riche et de beaucoup... quoique j'aie dépensé pour mon élection, dix mille livres sterling, rien qu'en porter et vin de Porto, nos électeurs qui avaient perdu la tête... qui étaient ivres... l'ont nommé... lui!.. c'est comme une gageure.

HÉLÈNE. Mais, Milord...

TRESSILLYAN. Plus qu'un mot et je conclus... Il y a dans le monde une jeune et charmante lady... la reine de nos salons... une vivacité, une grâce, un esprit... je suis son chevalier... son partner habituel... et rien qu'en nous voyant danser ensemble, la Polka, la Redowa... chacun convient que nous sommes faits l'un pour l'autre... du reste, la fille d'un ministre, ce qui me permettrait de regagner la position politique que j'ai perdue, et quant à la préférence marquée... qu'elle daigne m'accorder, ce n'est pas moi, c'est l'opinion générale qui le proclame... aussi je croyais de ma délicatesse de la demander en mariage... et le père... (*Riant.*) Ici, miss Hélène... vous ne voudrez pas me croire... et c'est pourtant la vérité... le père me répond qu'il est engagé d'honneur!.. avec qui?.. avec lord Clavering!..

HÉLÈNE, *se levant avec émotion.* Est-il possible!..

TRESSILLYAN, *se levant aussi.* Vous n'en revenez pas?.. je le vois!.. ni moi non plus... d'une chance, d'une veine aussi constante, qui me vaut les railleries de tous nos gentlemen! Ils prétendent maintenant qu'il l'emportera toujours sur moi... il y a même des paris ouverts... eh bien non!.. me suis-je dit... c'est une lutte d'honneur, un combat désespéré, et ne fût-ce qu'une fois dans ma vie, je l'emporterai sur lui... n'importe comment?.. j'étais poursuivi par cette idée... quand je vous ai aperçue hier à l'Opéra... où chacun vous regardait... où chacun se demandait: quelle est cette ravissante personne? (pardon de citer le texte), nul ne vous connaissait, et moi, en faisant comme tout le monde, en vous admirant... je rêvais déjà aux moyens de fixer votre attention, et naturellement je me flattais de quelque espoir... lorsqu'à la sortie du spectacle, je vous aperçois au bras de qui?.. de lord

Clavering... (*Avec colère.*) Ah! pour le coup, c'est trop fort!..

HÉLÈNE. Comment, Milord?..

TRESSILLYAN, *baissant la voix.* Je vous vois monter dans sa voiture... vous partez avec lui... cela ne me regarde pas... je n'ai rien à dire... (*D'un air à moitié ironique.*) Mais vous commencez peut-être à comprendre maintenant, le sujet du tableau que je viens vous demander?

HÉLÈNE. Non, Monsieur! et je n'en dois accuser que mon peu d'intelligence, car j'écoute de toute mon attention, et ne peux deviner encore...

TRESSILLYAN. Vous tenez, je le vois, à ce qu'on s'explique plus nettement.

HÉLÈNE. Sans doute, car vous êtes venu ici pour me parler d'un tableau.

TRESSILLYAN. Eh bien! soit... prenons un tableau de genre, vous en composez, je crois. (*Hélène s'incline affirmativement.*) Prenons Danaé?.. Danaé et la pluie d'or... Vous savez! — Supposons qu'un jeune lord immensément riche, et qui ne sait que faire de sa fortune, veuille n'importe à quel prix, supplanter le roi des cieux... au lieu d'une pluie... il propose un orage... c'est le sujet du tableau... qu'en dites-vous?

HÉLÈNE. Que je n'en ai jamais composé de semblable! Et, s'il faut vous l'avouer, Milord, il y a dans votre ton, dans votre air, dans vos regards même, quelque chose que je ne peux m'expliquer, et dont je n'ai pas l'habitude. Excusez-moi si je suis peu faite aux manières et au langage du grand monde; mais avec tout le respect qu'une artiste doit à un lord, je vous dirai que ces manières et ce langage me font éprouver un sentiment de gêne et de malaise que vous ne voudriez pas prolonger, et vous me permettrez, Milord, de me retirer.

TRESSILLYAN, *à Hélène qui lui fait la révérence et qui veut sortir.* Non, non, vous avez trop bien compris que je vous aime...

HÉLÈNE. Monsieur...

TRESSILLYAN. Et que je veux mettre ma fortune à vos pieds.

HÉLÈNE, *avec fierté.* Milord, je suis chez moi, et je vous prie de sortir!

TRESSILLYAN.

AIR : *Polka du Diable à quatre.*

Dans les beaux-arts,
Moi, j'ai vu, d'ordinaire,
Qu'on était moins fière,
Surtout moins sévère :
Ah! plus d'égards,
Calmez votre colère,
Modérez le feu de vos regards!
Adieu, je pars!

HÉLÈNE

A vos regards
Si je parais sévère,
C'est que ma colère
Ne saurait se taire!
Oui, sans retards,
Veuillez donc me complaire
(*Avec ironie.*)
Et montrer du moins quelques égards
Pour les beaux-arts.

TRESSILLYAN.

Mais je saurai d'un rival si tenace
Me venger mieux!.. j'en connais les moyens :
(*A Hélène qui fait un pas pour sonner.*)
Ah! n'allez pas, je vous en prie en grâce,
Sonner vos gens... je veux dire les siens!
(*Nouveau geste d'Hélène.*)
Vous l'ordonnez! . vous voulez que je sorte,
Votre humble esclave obéit à vos lois!
(*A part.*)
Nouvel échec!.. encor lui qui l'emporte!
Mais ce sera pour la dernière fois!

ENSEMBLE.

TRESSILLYAN.

Dans les beaux-arts,
Moi, j'ai vu, d'ordinaire,
Qu'on était moins fière, etc.

HÉLÈNE.

A vos regards,
Si je parais sévère,
C'est que ma colère, etc.
(*Il salue et sort.*)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, *seule.* Qu'est-ce que cela signifie?.. cet air de dédain et d'insulte... chez moi... j'en ai le cœur gros, et je me sens prête à pleurer!..

DUROCHER, *entrant par le fond.* Non! je ne m'en serais jamais douté. C'est à confondre!..

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, DUROCHER.

HÉLÈNE. Ah! mon ami, vous voilà!.. venez à mon secours!

DUROCHER, *brusquement.* C'est bien! c'est bien! Mademoiselle!

HÉLÈNE. Et lui qui me repousse!.. d'où venez-vous donc?

DUROCHER. De chez M. Crosby... cet ami des arts, qui n'a pas craint de m'offrir de mes tableaux... de dix chefs-d'œuvre... je n'ose le dire, moins que d'une seule de vos esquisses.

HÉLÈNE. Ah! je conçois votre colère, votre indignation...

DUROCHER. Non... ce n'est pas cela... rien ne m'étonne à présent.

HÉLÈNE. Qu'est-ce donc... alors?

DUROCHER. Je voulais partir, m'éloigner... et si je suis revenu... c'est pour vous rendre ce portefeuille... et ce qu'il contient.

HÉLÈNE. Mais plus que jamais... vous en avez besoin!

DUROCHER. C'est possible!.. mais c'est égal... reprenez-le.

HÉLÈNE. Je n'en ai que faire... et plus encore, si vous voulez...

DUROCHER. Merci, merci... je sais que l'or ne vous coûte rien... mais à moi il me coûterait trop!..

HÉLÈNE. Que voulez-vous dire?

DUROCHER. Que je l'avais accepté... mais d'une artiste, entendez-vous? d'une artiste seulement!.... adieu! (*Il jette le portefeuille sur la table et veut sortir.*)

HÉLÈNE, *courant après lui.* Vous ne me quitterez pas ainsi?.. Vous m'expliquerez ce que signifie votre air... et vos discours...

DUROCHER, *avec indignation.* Vous me le demandez?

HÉLÈNE. Oui... je le demande... je l'exige!

DUROCHER. Regardez seulement où vous êtes? ce

luxe qui vous entoure... cette maison... ces gens... A qui le devez-vous?..

HÉLÈNE. Vous le savez! je vous l'ai dit!

DUROCHER. Ah! ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire... et j'aurais préféré votre franchise... Il y en a comme vous, qui en conviennent et ne s'en cachent pas, cela vaut mieux! A tous leurs torts, du moins, elles n'ajoutent pas celui d'une estime usurpée!

HÉLÈNE.

AIR : *Fils imprudent, époux rebelle.*

Qui moi! Monsieur, usurper votre estime,
Je le jure, cela n'est pas.

DUROCHER, *voulant sortir.*

Adieu!

HÉLÈNE.

Mais quel est donc mon crime?

DUROCHER.

Adieu! . ne me retenez pas!

HÉLÈNE, *avec indignation.*

Non, non, Monsieur, je m'attache à vos pas!
Pour m'absoudre, ou pour me défendre
J'aurais compté sur votre cœur;
Et c'est vous, mon seul protecteur,
Qui me condamnez sans m'entendre!

DUROCHER, *s'arrêtant.* Au fait! si jeune!.. sans appui... sans un ami... sans un conseil!.. (*La regardant avec pitié.*) C'est égal, c'est dommage...

HÉLÈNE. Mais que voulez-vous dire?

DUROCHER. Je veux dire qu'ici comme chez nous, tout finit par se savoir, et dans ce lieu où j'étais entré pour lire les papiers publics, on parlait à voix haute d'un grand seigneur... lord Albert Clavering, s'il faut vous le nommer, que des liens de reconnaissance et de politique attachent à la fille d'un ministre son bienfaiteur, ce qui ne l'empêche pas, disait-on, de se ruiner pour une jeune artiste, pour une Française... avec laquelle il n'a pas craint de se montrer en public hier soir à l'Opéra...

HÉLÈNE. O ciel!

DUROCHER. Et si j'avais pu douter encore... la manière dont parlait de vous ce jeune fat, qui vous quittait, et que je viens de rencontrer... ce lord Tressillyan.

HÉLÈNE, *poussant un cri d'indignation et portant la main à son front.* Lui!.. qui tout à l'heure... Ah! je comprends!

DUROCHER, *se jetant dans un fauteuil, à gauche, près de la table.* Vous voyez, comme je vous le disais, qu'il eût mieux valu tout m'avouer!

HÉLÈNE. Eh! que vous avouerai-je? mon Dieu! que tout tourne contre moi, et cependant, je le jure devant Dieu et devant vous... je le jure devant ma mère qui m'entend!.. on m'a calomniée... moi... et lui!.. lord Clavering!

DUROCHER, *assis près de la table, et haussant les épaules.* Allons donc!.... quand ce matin encore il était ici!

HÉLÈNE. Eh bien, oui! c'est vrai!.. de temps en temps. Bien rarement il venait me voir; et quand, par malheur, il ne le pouvait pas, il m'écrivait... mais comme un ami, comme un frère, comme vous l'auriez fait vous-même! Ce matin encore il me pressait d'épouser M. Crosby, qui me demande en mariage... oui... M. Crosby, qui est un honnête homme, qui me connaît... et qui m'estime... lui!

DUROCHER, *avec étonnement.* M. Crosby!

HÉLÈNE. Eh! oui, Monsieur, croyez-moi... je ne vous dis que la vérité!.. Mais pour vous convaincre, je n'ai que mes paroles... et si le ciel, si mon bon ange pouvait m'envoyer quelque preuve. (*Poussant un cri.*) Ah! les lettres de Milord... il n'en manque pas une seule!.. je les gardais toutes... (*Prenant dans le secrétaire, à gauche, un cahier de lettres qu'elle jette sur la table.*) Voyez vous-même, Monsieur; voyez, il m'exhorte à me bien conduire; il me parle de vertu et d'honneur. A chaque page il est question de ma mère!.. Et à celle qu'on veut séduire et déshonorer, est-ce qu'on lui parle d'honneur et de vertu? est-ce qu'on lui parle de sa mère!..

DUROCHER, *avec émotion, il se lève.* Non! non!

HÉLÈNE. Ah! vous me croyez donc, enfin!

DUROCHER. Eh bien! oui... eh bien! oui... je te crois!..

HÉLÈNE, *se jetant dans ses bras.* Merci, merci! mon père! (*Essuyant ses larmes.*) Ah! je respire. A présent, le reste m'est bien égal!

DUROCHER, *vivement.* Non, non... il ne faut pas parler ainsi. Et l'opinion?

HÉLÈNE. Eh! que m'importe! puisque je n'ai rien à me reprocher!

DUROCHER. Mais le monde?

HÉLÈNE. Est-ce que je vais dans le monde... est-ce que je le connais?

DUROCHER. Et ta réputation... et ton honneur, que toute femme doit défendre. T'est-il permis d'en disposer ainsi?.. Ta mère a été une honnête femme, non-seulement à ses yeux, mais aux yeux des autres; et si elle vivait encore... elle rougirait donc de son enfant?

HÉLÈNE. Non, non, jamais... Parlez, que faut-il faire? je suivrai vos conseils.

DUROCHER. Dis-tu vrai?

HÉLÈNE. Je vous le jure!

DUROCHER. A cette condition-là, je te promets de te sauver. Mais il faut de la force, du courage!

HÉLÈNE. J'en aurai!

DUROCHER. Pour faire tomber sur-le-champ tous ces bruits, toutes ces calomnies... il faut trancher dans le vif, ne plus voir Milord.

HÉLÈNE, *avec douleur.* Ne plus le voir... et qu'est-ce que je deviendrai... car à tous les instants, voyez-vous...

DUROCHER. Eh bien!..

HÉLÈNE.

AIR : *Sans murmurer.*

Je l'attendais,
Et, tremblante, agitée,
Comptant les jours... à lui seul je pensais.
Il arrivait!.. et j'étais enchantée,
Et puis, hélas! dès qu'il m'avait quittée...
Je l'attendais!

DUROCHER. Qu'entends-je. ô ciel!.. mais, insensée, tu l'aimes donc?..

HÉLÈNE. Je n'en sais rien! mais je souffre, je suis malheureuse... et depuis un instant, je me sens là dans le cœur... un vide... un désespoir affreux... tout me semble fini pour moi!

DUROCHER. Miséricorde!.. le danger est maintenant bien plus grand que je ne le croyais... et que tu ne le penses toi-même!.. Hélène, tu m'as juré de m'obéir... tu me l'as juré au nom de ta mère...

HÉLÈNE, *avec émotion.* Eh bien! parlez donc!.. que voulez-vous de plus?

DUROCHER. Tu m'as dit que M. Crosby demandait ta main.

HÉLÈNE. C'est vrai...

DUROCHER. Il faut la lui accorder!

HÉLÈNE. Moi!

DUROCHER. Il faut l'épouser... sur-le-champ... sans raisonner... sans réfléchir... c'est le seul moyen de salut qui te reste.

HÉLÈNE. Mais que dira lord Clavering?

DUROCHER, *avec impatience.* Et qu'est-ce que cela fait? c'est lui d'ailleurs qui t'a proposé et conseillé ce mariage. Je retourne moi-même chez M. Crosby... pour lui dire que tu consens...

HÉLÈNE. Déjà!

DUROCHER. Quand on a pris une bonne résolution, on ne saurait trop tôt l'exécuter...

HÉLÈNE. Mais lui... lord Albert... sans le consulter...

DUROCHER. Tu le mêles toujours à tout cela, et cela ne le regarde en rien!

HÉLÈNE, *écoutant.* Le voici... j'entends sa voiture, le galop de ses chevaux!

DUROCHER. Tu te trompes!

HÉLÈNE, *vivement.* Oh! non! je le connais si bien!

DUROCHER. Tant mieux, alors... il faut lui avouer la vérité tout entière et le prier de ne plus revenir... Allons, songe à ta mère qui te regarde!

HÉLÈNE. Elle doit voir alors que je suis bien malheureuse.

DUROCHER, *continuant.* A ta mère... qui, comme moi, te conseillerait de l'éloigner...

HÉLÈNE.

AIR : *Faut l'oublier.*

Je tâcherai qu'il y consente!

DUROCHER.

Dis-lui que c'est de ton plein gré,
Un ton ferme... un air assuré.

HÉLÈNE.

C'est que je suis toute tremblante!

DUROCHER.

Et s'il accepte...

HÉLÈNE.

Ah! j'en mourrai!..

DUROCHER.

C'est là ce qu'il ne faut pas dire :
Du calme. tu me l'as juré!..
Si tu peux même... il faut sourire.

HÉLÈNE, *essuyant une larme.*

Je tâcherai... je tâcherai. .

DUROCHER, *avec colère.*

Allons, courage! il faut sourire!

HÉLÈNE.

Ne grondez pas! je tâcherai!

(*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE X.

LORD ALBERT, HÉLÈNE.

LORD ALBERT, *entrant par la porte du fond.* Jamais séance de la Chambre ne m'a paru aussi longue... à moi qui parlais... jugez de ceux qui écoutaient... et le plus singulier, c'est que lord Dumbar, dont je soutenais le projet de loi... n'était pas là pour me seconder! — chacun s'en étonnait; — mais enfin, et puisqu'il y a un discours auquel vous vous intéressez... je vous dirai, miss Hélène, que ce discours a eu, sinon un succès d'éloquence. . au moins un succès de votes... la proposition que je défendais a été adoptée.

HÉLÈNE, *froidement.* J'en suis charmée, Milord.

LORD ALBERT. Eh mon Dieu! comme vous me dites cela, quel air grave!

HÉLÈNE, *avec émotion.* Il ne doit pas vous étonner, Milord.

LORD ALBERT. Eh! mais voilà que je ne ris plus... D'où vient le trouble et l'émotion que vous cherchez vainement à me cacher?

HÉLÈNE, *avec émotion.* Peu de mots vous l'expliqueront : je sais tout, Milord... toute la vérité .. un ami vient de me la faire connaître... et de m'éclairer sur ma véritable position!

LORD ALBERT, *avec colère.* Quoi! malgré ses promesses, ce Crosby aurait eu l'indiscrétion.

HÉLÈNE Ce n'est pas lui... c'est un ami à moi, M. Durocher, qui m'a tout révélé!

LORD ALBERT. Qui a pu l'instruire de notre secret, je l'ignore; mais après tout, que trouve-t-il donc de si condamnable dans une conduite qui porte avec elle son excuse?

HÉLÈNE, *étonnée.* Comment?

LORD ALBERT, *vivement.* Eh bien oui! vous n'auriez, ainsi que votre mère, rien voulu accepter, même d'un ami; je vous y ai obligée... je vous ai forcée de recevoir de la main de Crosby, ce que vous auriez refusé de la mienne...

HÉLÈNE. O ciel!

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

La vérité m'apparaît tout entière :
Cette maison... cet or... cette splendeur.

LORD ALBERT.

Mais je l'atteste, on exagère
Ce que j'ai fait!..

HÉLÈNE.

Ah! pour mon déshonneur :
Je vous dois tout...

LORD ALBERT.

Non, non, c'est une erreur!
Si quelque temps vous fûtes abusée,
Cette fortune, qu'un instant
J'osai rêver pour vous, votre talent
L'aurait bientôt réalisée!

LORD ALBERT, *continuant avec chaleur.* Oui, bientôt vous pourrez vous acquitter et me rendre ce que vous croyez me devoir.

HÉLÈNE. Et pourrais-je jamais dissiper ou détruire les odieux soupçons.. auxquels chaque jour, et sans le savoir, je fournissais de nouveaux prétextes.

LORD ALBERT. Que voulez-vous dire?

HÉLÈNE. Que tout le monde se croit le droit de m'outrager, et que ce matin, ici, lord Tressillyan n'a pas craint de venir m'offrir à moi... sa fortune...

LORD ALBERT. Oser vous insulter!.. (*Avec désespoir.*) ah! je suis coupable, bien coupable, je le vois... votre réputation était un bien, que mon amitié devait protéger et défendre, et c'est moi qui l'ai compromise... ce sera mon regret, mon remords éternel, et croyez, Hélène, qu'au prix de ma vie...

HÉLÈNE, *froidement et cherchant à cacher son émotion.* Je ne vous fais aucun reproche, Milord... car il ne m'est pas permis de douter de votre amitié. Le reste est involontaire et peut encore se réparer... on dit que vous devez épouser miss Arabelle, la fille de lord Dumbar, votre tuteur et votre ami... hâtez-vous, je vous en supplie, de conclure ce mariage, qui mettra fin de lui-même à toutes ces honteuses suppositions.

LORD ALBERT. Mais vous, Hélène, vous!..

HÉLÈNE, *de même.* Moi!... je choisirai le mari que vous m'avez proposé... M. Crosby.

LORD ALBERT, *vivement*. Vous l'aviez refusé.

HÉLÈNE, *de même*. J'avais tort; je viens de lui envoyer dire que j'accepte. Mon honneur à moi, et l'estime de tous en dépendent; mais pour cela, vous le comprenez comme moi, Milord, il ne faut plus nous voir. Je l'ai promis, je l'ai juré devant Dieu, devant ma mère !

LORD ALBERT. Et ce serment-là, vous aurez le courage de le tenir?

HÉLÈNE, *avec émotion*. Vous m'y aiderez, Milord, et généreusement, en cessant de vous-même... vos visites...

LORD ALBERT. C'est vous qui me congédiez... c'est vous, Hélène, qui me dites : va-t-en !

HÉLÈNE, *se soutenant à peine*. Ce n'est pas moi... c'est l'honneur, c'est le devoir, et le devoir avant tout.

LORD ALBERT. Et mon amitié à moi... et l'affection si tendre et si pure que je vous portais...

HÉLÈNE. Je ne l'ai pas oubliée... je ne l'oublierai jamais... je le jure... mais... (*Se sentant prête à se trahir.*) Adieu, Milord !.. (*Elle fait quelques pas en chancelant pour sortir.*)

LORD ALBERT, *la voyant s'éloigner*. Elle s'éloigne !.. (*Avec douleur.*) et moi qui croyais en elle !.. Ah ! je n'aimais qu'une ingrate !..

HÉLÈNE, *revenant vivement près de lui*. Moi !.. une ingrate !.. moi qui me sentais mourir en vous disant adieu !.. moi qui, au prix de tout mon sang, voudrais qu'il me fût permis de vous aimer.

LORD ALBERT. Eh ! si tu m'aimais, renoncerais-tu à notre amitié pour ce monde dont les arrêts devraient t'être indifférents?

AIR : *Un jeune Grec à l'ombre des lauriers.*

Si tu m'aimais... sans crainte et sans remord,
Tu braverais pour moi son anathème.

HÉLÈNE, *froidement*.

Ordonnez donc, disposez de mon sort;
Oui pour prouver à quel point je vous aime,
S'il faut à vous, que par d'autres liens
J'enchaîne mon âme éperdue ..
Commencez donc par reprendre vos biens,
Pour que je puisse, à vos yeux comme aux miens,
M'être donnée et non vendue !

LORD ALBERT, *hors de lui*. Non, non; je n'accepte pas un pareil sacrifice... (*Tombant à genoux.*) Je te respecte et m'humilie devant toi !

SCÈNE XI.

LORD ALBERT, *aux pieds d'Hélène*, DUROCHER, *entrant par le fond.*

DUROCHER. Que vois-je? (*Hélène à sa vue pousse un cri, et s'enfuit dans l'appartement à droite.*)

DUROCHER, *s'avançant vers lord Albert*. Vous, Milord, dont on me vantait la loyauté... vous, aux pieds de cette jeune fille ! mais je saurai m'opposer...

LORD ALBERT. Et qui vous a donné ce droit?

DUROCHER, *brusquement*. Parbleu ! je le prends !.. C'est une Française... une compatriote... je me regarde ici comme son protecteur, comme son père... et je ne souffrirai pas...

LORD ALBERT. Vous vous trompez, Monsieur, sur mes intentions... et quand vous les connaîtrez mieux...

DUROCHER. Quelles sont-elles donc?

LORD ALBERT. Je vais vous les dire. (*Entre un jockey.*)

LE JOCKEY, *tenant une lettre et s'adressant à lord Albert*. Une lettre que lord Dumbar envoie à Milord par un exprès.

LORD ALBERT. Pour savoir le résultat de la séance... (*Faisant signe au jockey de poser la lettre sur la table.*) Je répondrai tout à l'heure, laissez-nous... (*Le jockey se retire. S'adressant à Durocher.*) Ecoutez-moi, Monsieur; des promesses, des engagements me liaient avec lord Dumbar.

DUROCHER. Je le sais, Milord, vous devez épouser sa fille, mon ancienne élève.

LORD ALBERT. Lord Dumbar est un galant homme à qui je vais confier tout ce qui vient de se passer, et quand il saura que j'ai compromis, par mon imprudence, une jeune fille qui mérite les respects du monde entier... quand il saura ce que je viens de découvrir à l'instant : que je suis aimé de miss Hélène et que je l'adore...

DUROCHER. Vous !

LORD ALBERT. Lord Dumbar me rendra ma parole.

DUROCHER. Le croyez-vous possible?

LORD ALBERT. Je l'espère, du moins; et alors à vous, Monsieur, qui êtes le protecteur et le père d'Hélène, je demanderai la permission de l'épouser.

DUROCHER, *poussant un cri*. L'épouser... vous !.. (*S'avançant vers lord Albert.*) Milord... je peux vous l'avouer... je n'aimais pas les Anglais. . mais vous c'est différent... Me permettez-vous d'annoncer vos intentions à miss Hélène.

LORD ALBERT. Sans doute.

DUROCHER. Je ne vous demande qu'un instant et je reviens !.. (*Il fait quelques pas et revient.*) Entre honnêtes gens on se comprend toujours... quel que soit le pays... et ce que vous faites là, Milord, c'est bien... c'est très-bien ! en anglais comme en français..... (*Il sort. — Il entre dans la chambre d'Hélène, a droite.*)

SCÈNE XII.

LORD ALBERT, *seul. Musique.*

(*Il ouvre la lettre qu'il parcourt avec une surprise mêlée d'effroi; puis il relit une seconde fois et reste assis près de la table, la tête baissée, dans l'attitude de l'accablement et de la douleur.*)

SCÈNE XIII.

LORD ALBERT, DUROCHER, *sortant de l'appartement d'Hélène.*

DUROCHER, *s'essuyant les yeux et s'adressant à Albert qui est assis près de la table, et qui lui tourne le dos.* Ah ! Milord ! si vous aviez vu cette pauvre jeune fille, pendant que je lui annonçais cette bonne nouvelle... j'ai cru qu'elle allait devenir folle de saisissement et de joie... Enfin, par bonheur, elle a fondu en larmes et elle s'est jetée à genoux en priant Dieu pour vous... je l'ai laissée, parce que dans ce moment arrivait ce pauvre M. Crosby, à qui j'avais promis sa main. Elle va lui adoucir le coup et arrangera cela pour le mieux... mais elle était encore tout émue et toute pâle... (*S'avançant et regardant lord Albert.*) Ah ! mon Dieu ! comme vous, Milord, qu'avez-vous donc?

LORD ALBERT. Ecoutez ce que m'écrit lord Dumbar. (*Lisant avec émotion.*) « Mon ami, mon fils? quand « vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Londres; « de malheureuses spéculations ont anéanti une grande « partie de ma fortune et m'ont mis dans une position

« telle, que je suis obligé d'envoyer ma démission. « Quant à ma fille, votre fiancée, je suis tranquille, « je vous la lègue et je renonce avec moins de regrets « à la fortune et aux honneurs, en pensant que votre « générosité lui rendra tout ce que lui enlève mon « imprudence.

« Je désire que ce mariage ait lieu promptement, « secrètement, avant que mon désastre et ma fuite « soient connus. Ma fille, à qui j'ai caché la raison « de mon départ, mais à qui j'ai fait connaître ma « volonté, est toute disposée à s'y conformer, et vous « attendra ce soir à mon château de Dumbar. »

DUROCHER. Je n'en puis revenir. (*S'avançant vers lord Albert.*) Quoi! Milord!..

LORD ALBERT, *sans l'écouter, et plongé dans ses réflexions.* Quand il perd son pouvoir, son titre, sa fortune... refuser d'épouser sa fille!.. choisir ce moment-là pour lui avouer que j'en aime une autre!..

DUROCHER. Ah! vous avez raison!..

LORD ALBERT. Lord Dumbar exilé et fugitif ne le croira pas!.. personne ne le croira!.. je serai un indigne, un infâme... perdu à jamais de réputation.

DUROCHER. Mais Hélène!.. Hélène...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LORD PRIMEROSE, TRESSILLYAN.

LORD ALBERT, *se levant vivement.* Lord Tressillyan!

TRESSILLYAN, *paraissant à la porte du fond.* J'aurais gagé, Milord, vous trouver ici, certain, moi qui perds tous mes paris... de gagner celui-là! et comme j'avais à vous parler...

LORD ALBERT. Moi de même!..

TRESSILLYAN. Enchanté de la rencontre!

LORD ALBERT. Au sujet de votre visite de ce matin à miss Hélène.

TRESSILLYAN. Ça... c'est une autre question que je vous demande la permission de traiter plus tard. Nous sommes destinés, vous le savez, à nous trouver en contact sur tous les points; et je venais vous dire en confidence... (*A Durocher, qui fait un pas pour sortir.*) Monsieur peut rester; je ne suis pas fâché qu'on m'entende.

DUROCHER, *brusquement.* Pourquoi pas. (*A part.*) s'il parle bien.

LORD ALBERT, *avec ironie.* Milord a fait ses preuves!..

TRESSILLYAN. En tout cas, Milord, si je parle mal... je me bats bien.

LORD ALBERT, *avec impatience, et faisant un pas pour sortir.* Eh bien, Milord, battez-vous et ne parlez...

TRESSILLYAN, *l'interrompant.* Je comprends... c'était d'abord mon idée; mais, malgré moi, et par ordre supérieur je dois d'abord (*Montrant Durocher.*) vous apprendre, devant Monsieur, que lady Arabelle, que vous devez épouser, ne vous aime pas.

DUROCHER, *brusquement.* N'est-ce que cela? (*Montrant lord Albert.*) Ni Milord non plus, et cela n'empêche pas!

LORD ALBERT. Oui, ce mariage doit se faire et il se fera.

TRESSILLYAN. Eh bien, Milord, je dirai plus. J'ai des raisons de croire qu'elle en aime un autre!

DUROCHER, *de même.* N'est-ce que cela? Et Milord aussi, et ça n'y fait rien.

TRESSILLYAN. Et si elle est malheureuse?

LORD ALBERT, *avec impatience.* Eh! qui vous dit, Monsieur, que je ne suis pas plus malheureux qu'elle!

TRESSILLYAN. Vous! c'est douteux! tandis qu'elle, c'est certain... je la quitte à l'instant. Connaissant votre générosité... elle vous supplie d'intercéder auprès de son père... ou, ce qui est plus facile encore, de vouloir bien, aux yeux de lord Dumbar et aux yeux du monde, prendre sur vous la rupture du mariage...

LORD ALBERT. Moi!

TRESSILLYAN, *d'un air hautain.* Votre réponse?

LORD ALBERT, *après un instant de silence et d'hésitation.* Vous répondrez à lady Arabelle... qu'en toute autre occasion... qu'hier encore, j'aurais fait avec empressement ce qu'elle me demande... mais qu'aujourd'hui... dans ce moment, cela m'est impossible!

TRESSILLYAN. Parce qu'elle m'aime.., parce qu'il s'agit de moi.

LORD ALBERT. Peut-être!

TRESSILLYAN. Et parce que vous avez eu constamment jusqu'ici... le bonheur ou plutôt le hasard de l'emporter sur moi, vous croyez qu'il en sera toujours ainsi?.. Vous vous trompez... ce mariage ne se fera pas.

LORD ALBERT. Il se fera! ma parole est donnée, mon honneur y est engagé.

TRESSILLYAN. Soit, Milord; mais avant cela...

LORD ALBERT. Non pas *avant*... mais *après*, je verrai quel parti j'aurai à prendre contre celui qui s'est fait le chevalier de lady Arabelle. Je n'ai plus que quelques mots à vous dire, Milord : ce soir, à neuf heures, dans la petite église du village de Padington, j'épouserai, ainsi que je l'ai promis à son père, lady Arabelle Dumbar. En sortant de l'autel... je serai à vos ordres...

LORD TRESSILLYAN. J'y compte!.. adieu, Milord.

LORD ALBERT. Adieu... (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

DUROCHER, LORD ALBERT.

DUROCHER, *suivant lord Albert qui se promène avec agitation.* Est-il possible... quoi vous voulez?..

LORD ALBERT. Remplir mon devoir... tenir mes promesses, et après... me faire tuer!

DUROCHER. Vous!

LORD ALBERT. Je l'espère bien!.. voulez-vous donc que je reste enchaîné à une femme qui ne m'aime pas, qui honore de son choix un fat tel que celui-là!

DUROCHER. Et se battre pour l'épouser!..

LORD ALBERT. Pardon, monsieur Durocher... je n'ai pas ma tête à moi, rendez-moi un service.

DUROCHER. Tous ceux que vous voudrez, Milord.

LORD ALBERT. Eh bien... comme tout cela doit se passer entre nous... veuillez vous rendre au presbytère, dont on voit d'ici le clocher... c'est à deux pas... prévenez le ministre; priez-le de tout disposer pour ce mariage et de nous attendre.

AIR : ***Dans un castel dame de haut parage.***

Pour nos desseins, que chacun les ignore,
De vous ce soir, de vous j'aurai besoin
Pour cet hymen!.. et puis après encore!

DUROCHER.

Merci, Milord! me choisir pour témoin
De ce duel et de ce mariage :
C'est double honneur!..

LORD ALBERT.

Il vous était acquis!
Dans mes dangers, moi, j'ai toujours l'usage
De m'adresser d'abord à mes amis!
Peine ou danger, moi, j'ai toujours l'usage
De m'adresser d'abord à mes amis!

(*Durocher sort.*)

SCÈNE XVI.

LORD ALBERT, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *à la cantonade.* Oui, monsieur Crosby... mon bon monsieur Crosby, toujours votre amie... toujours! (*A part.*) Pauvre homme! Il part, il s'éloigne!.. (*Se retournant et poussant un cri de joie.*) Ah! Milord!.. (*Courant à lui.*) Vous êtes seul!.. je puis vous remercier... vous dire tout ce que j'éprouve!..

LORD ALBERT. Mon Hélène!..

HÉLÈNE. Oh oui... votre Hélène! bien à vous!.. car lorsque je parlais ce matin d'épouser M. Crosby... je me trompais... je n'aurais pas pu... je viens de le lui dire, et il l'a compris... il a bien vu que s'il avait fallu vous quitter... j'en serais morte!

LORD ALBERT, *à part.* O ciel!

HÉLÈNE, *gaiement.* Rassurez-vous! toutes mes souffrances sont oubliées! je suis si heureuse qu'il me semble toujours que c'est un rêve... et je tremble de m'éveiller!.. moi! Milord, moi! votre femme!.. comprenez-vous!.. votre femme!..

LORD ALBERT, *à part.* Et la détromper!..

HÉLÈNE, *gaiement et avec émotion.* Mais je vous environnerai de tant de reconnaissance, de bonheur et d'amour, que vous vous direz parfois : pauvre fille! j'ai bien fait de l'épouser... il n'y a pas de marquise ou de duchesse qui m'aurait aimé autant qu'elle!

LORD ALBERT, *sanglotant.* Ah! je ne puis y résister...

HÉLÈNE, *de même.* Voilà que vous pleurez de joie!.. et moi aussi. (*Se détournant pour essuyer une larme.*) Mais ça ne fait pas de mal... au contraire!

LORD ALBERT. Et détruire tant de bonheur! Et comme elle le disait : l'éveiller au milieu de son rêve!

HÉLÈNE, *le regardant avec étonnement.* Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? parlez...

LORD ALBERT. Je n'en aurai jamais la force... (*Lui donnant la lettre de lord Dumbar.*) Tenez, prononcez vous-même!

HÉLÈNE, *parcourant la lettre, et portant la main à son cœur.* Ah! (*Elle chancelle et s'appuie contre un fauteuil. Lord Albert s'élance pour la soutenir. Elle se relève, et rassemblant toutes ses forces.*) Ne vous effrayez pas, Milord, j'ai du courage!.. Vous m'avez vue faible et désarmée contre la joie; mais j'aurai des forces contre la douleur, quoiqu'elle m'ait prise sans défense et à l'improviste. Oui, oui, rassurez-vous sur le coup qui vient de me frapper!... Quand on n'en perd pas sur-le-champ la raison, on y résiste!.. Et puis, je me dirai que vous êtes aussi à plaindre que moi!.. (*Lui prenant la main.*) Je le crois! je le vois!

LORD ALBERT. Ah! cent fois plus encore.

HÉLÈNE, *reprenant un ton ferme et encourageant.* Allons!.... allons! Milord, c'est votre honneur qui le veut, qui l'exige..... votre honneur que vous m'avez confié, et qui un instant a été le mien!.. Oui, je n'oublierai jamais ce que vous vouliez faire; ce que vous avez fait! vous m'avez nommée votre femme.

AIR : *Muses des bois.*

Ces nœuds, si purs, et que nul ne soupçonne,
Brisés pour vous, ne le sont pas pour moi!
Je vous promets, moi, de n'être à personne;
De vous garder et mon cœur et ma foi!
Oui, de l'honneur la voix impérieuse
Sous d'autres lois, doit enchaîner vos jours!
Ne m'aimez plus?.. Moi, Milord, plus heureuse,
Il m'est permis de vous aimer toujours!
Je jure, ici, de vous aimer toujours!

LORD ALBERT. Ah! maintenant, je n'ai plus qu'à mourir! (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DUROCHER, *paraissant à la porte du fond et l'arrêtant.* (*Musique.*)

DUROCHER. Non, vous ne mourrez pas!

ALBERT ET HÉLÈNE. Qu'est-ce donc?

DUROCHER. Silence... N'entendez-vous pas cette voiture qui s'éloigne?.. (*Ecoutant.*) Oui, oui, le bruit diminue... il a cessé! (*Prenant les deux jeunes gens par la main.*) Ecoutez-moi, maintenant! En vous quittant, Milord, j'ai rencontré M. Crosby : il sortait d'ici, et tout en me racontant sa peine, il m'a accompagné jusqu'au presbytère où nous avons vu le ministre, et nous l'avons laissé disposant tout pour la cérémonie. Je venais vous en prévenir, lorsqu'en passant près des murs du parc de Dumbar, nous avons aperçu une voiture de voyage, quatre chevaux et un postillon qui attendaient.

LORD ALBERT. Qu'est-ce que cela signifie?

DUROCHER. C'est justement ce que nous nous sommes demandé! Au même moment sortaient de la petite grille du parc un jeune homme et une femme enveloppée d'une mante. Mon ancienne élève! m'écriai-je; qu'est-ce que cela veut dire? — Que j'enlève lady Dumbar, répondit son cavalier, et malheur à qui oserait s'y opposer! Les arrêter n'était pas mon intention, j'en atteste le ciel! Je m'écriai seulement : — Partir ainsi, jeune fille, oubliant votre père et votre honneur. — Et quel autre moyen, dit-elle en tremblant, d'échapper au mariage qui me menace? — Par une autre union, répondis-je, contractée au pied des autels, devant Dieu, devant un ministre. Lord Tressilyan ne peut s'y refuser. — Et par Saint-Georges! murmura le jeune lord avec impatience, quand le temps nous presse... où trouver tout cela? — Là, devant vous, à l'église du village. — Mais le ministre? — Il est prévenu. — Et des témoins? — Nous voici, M. Crosby et moi... et il me semble, Milord, qu'enlever d'un seul coup à votre rival son chapelain, sa fiancée et ses témoins... — Admirable! s'est-il écrié en poussant un éclat de rire; une revanche aussi brillante répare tous mes échecs!

LORD ALBERT ET HÉLÈNE, *avec impatience.* Eh bien?..

DUROCHER, *froidement.* Eh bien! dix minutes après... ils étaient devant nous, unis et bénis!

HÉLÈNE ET LORD ALBERT, *à Durocher.* Mon sauveur! mon ami!

DUROCHER. Et lord Tressillyan me criait du marchepied de sa voiture : « Dites à lord Clavering que j'emmène ma femme ce soir à ma terre, et que demain matin, s'il le veut absolument, je l'attendrai.

HÉLÈNE, *vivement, à lord Albert.* Vous n'irez pas?

LORD ALBERT, *avec amour*. Oh non! ce soir, son mariage. (*A Hélène.*) Demain le nôtre, Milady.

HÉLÈNE, *à Durocher*. Et vous à qui je dois tout, vous ne nous quitterez pas?

LORD ALBERT. Vous serez notre témoin.

DUROCHER. Le témoin de tout le monde!

CHŒUR.

AIR : *Polka du Diable à quatre.*

O jour charmant
Dont l'aurore se lève!
Aimable et doux rêve
Qu'un rival achève!
Plus de tourment!
Gaîment
Il nous l'enlève,
Et, dans sa fureur,
Fait par erreur
Notre bonheur.

HÉLÈNE, *au public*.

AIR : *Vaudeville de l'Héritière*

Pour moi plus de crainte importune,
Tout semble sourire à mes yeux :
L'amitié, l'amour, la fortune
S'entendent pour combler mes vœux,
Et rendre mon sort glorieux.
Pour qu'il soit à son apogée,
Il me manque encor un appui :
Permettez que sa protégée
Messieurs, soit la vôtre aujourd'hui. } *bis.*

FIN DE LA PROTÉGÉE SANS LE SAVOIR.



JEANNE ET JEANNETON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 29 avril 1845.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

GALUCHET, ouvrier bijoutier	MM. NUMA.	JEANNE, } filles de Galuchet.	Mlles MELCY.
M. COQUEBERT, joaillier	LANDROL.	JEANNETON, } filles de Galuchet.	DESIREE.
ANATOLE, son fils	GEOFFROY.	LA MARQUISE D'AUBERVILLIERS	Mme LAMBQUIN.
UN VALET	ALFRED.		

La scène se passe à Paris. Au premier acte chez Galuchet ; au deuxième acte chez Coquebert.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une mansarde. — Porte dans le fond et portes latérales. — A gauche, sur le devant, un petit établi avec un vieux fauteuil. — Au troisième plan, une croisée, et dans le fond une cheminée, sur laquelle se trouvent une lampe de cuivre et un pot de jasmin. — A droite, sur le devant de la scène, un petit guéridon portant une corbeille à ouvrage ; dans le fond, un buffet.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE ET JEANNETON, *chacune à un coin du théâtre. Jeanne à droite, est occupée à coudre, et Jeanneton, à gauche, à calculer.*

JEANNETON. J'ai beau faire... je trouve toujours pour la semaine trente francs de recette, et trente-cinq francs de dépense... C'est terrible pour un caissier... car c'est moi qui tiens la caisse.. pendant que ma sœur travaille... Pauvre fille!.. (*Regardant Jeanne, qui lui tourne un peu le dos, et qui a laissé tomber son ouvrage.*) depuis un quart d'heure elle n'a pas levé la tête... Repassons encore mon addition, et remettons-nous vite à l'ouvrage.

JEANNE, *à part, lisant un papier qu'elle vient de tirer de sa poche.* « Jamais mon père ne consentira à notre « mariage... Ce soir... à onze heures, je serai à votre « porte... Fiez-vous donc à moi qui vous aime et « qui suis majeur. Signé ANATOLE. » Ah! monsieur Anatole, que me demandez-vous là?.. Et ce *post-scriptum :* Si vous consentez, mettez le pot de fleurs « sur la fenêtre. » Jamais! jamais!.. Quitter mon père, qui est si bon... et ma pauvre sœur Jeanneton...

JEANNETON, *poussant un cri.* Là!.. je trouve trente-sept francs maintenant!.. Sept francs... au-dessous de nos affaires.

JEANNE. Qu'est-ce que tu as donc?

JEANNETON. Ce que j'ai!.. ce que j'ai!.. Je n'ai rien... voilà le mal!.. Ça va si vite la dépense... Et toi qui, devant notre père, as parlé hier de la fête de Saint-Cloud...

JEANNE. Eh bien!.. est-ce que ça ne te ferait pas plaisir d'y aller?..

JEANNETON. Au contraire! C'est si amusant les mirlitons et la danse... Car on nous aurait fait danser... je l'espère bien!

JEANNE. Et moi j'en suis sûre!.. (*A part.*) Ce pauvre Anatole!

JEANNETON. Mais ça coûterait encore?..

JEANNE. C'est vrai! Ah! si jamais je pouvais devenir riche... faire un beau mariage... C'est là mon rêve.

JEANNETON. C'est celui de toutes les jeunes filles.

JEANNE. Assurer un sort à mon père!.. cinq ou six cents livres de rentes!

JEANNETON. Bah! tu n'es guère généreuse... moi je lui en donne toujours cinq ou six mille pour le moins.

JEANNE. Tu épouses donc des ducs... ou des marquis?

JEANNETON. Dame! quand on y est... ça n'en coûte pas plus!

JEANNE. Moi... je me contenterais d'un beau jeune homme... qui aurait beaucoup d'amour et un peu de fortune... C'est si joli, la fortune... quand on en a.

JEANNETON. Oui, sœur... Mais quand on sait s'en passer, ça revient au même...

SCÈNE II.

LES MÊMES, GALUCHET.

GALUCHET.

AIR : *Les gueux, les gueux.* (Béranger.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux,
Ils s'aiment entre eux,
Vivent les gueux!
Si le pauvre a d' la souffrance,
Dieu lui donn', pour l'alléger,
Gaîté, travail, espérance,
Et les chansons d' Béranger.
Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux, etc.

JEANNE. Comme vous avez l'air content!

JEANNETON. Et fatigué!

GALUCHET. J'ai couru..... pour perdre moins de temps.

JEANNETON. Et comme vous avez chaud!

GALUCHET. Ça ne sera rien... Donne-moi un verre d'eau...

JEANNETON. Laissez donc!.. Un verre de vin, s'il vous plaît.

GALUCHET. Allons donc... est-ce qu'il y en a ici?

JEANNETON. Certainement... Nous faisions tout à l'heure nos comptes avec ma sœur... Vous pouvez vous reposer un peu aujourd'hui.

GALUCHET. Vous croyez?

JEANNE. Oui, mon père.

JEANNETON. Notre mois est bon... nous sommes en avance.

GALUCHET. Moi qui craignais de l'arriéré.

JEANNETON. Au contraire!.. Demandez à ma sœur, elle connait comme moi le total... N'est-ce pas?

JEANNE, *lui présentant un verre pendant que Jeanneton lui verse.* C'est vrai!

JEANNETON. Buvez, mon père!.. buvez sans crainte... nos affaires vont bien.

JEANNE. Et iront encore mieux... je vous le promets.

JEANNETON. Je le crois bien!.. Avec de l'ordre et de l'économie, on s'en tire toujours.

GALUCHET. Eh bien! tu dis vrai, ma Jeanneton, et un bonheur n'arrive jamais seul... Vous ne vous douteriez pas de ce que je rapporte là... un billet de banque!..

JEANNETON. Ah bah!

JEANNE. Allons donc!

GALUCHET.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

La chose est bizarre, en effet,
Et doit vous paraîtr' singulière :
Un billet d' banque en mon gousset,
Des gros sous l'asile ordinaire!
De se rencontrer avec eux
Il aurait rougi, je parie;
Mais, par un hasard fort heureux...
(*Frappant sur sa poche.*)
Il n'a pas trouvé d' compagnie!

JEANNE, *s'appuyant sur le dos du fauteuil, à gauche.* Contez-nous donc cela!

JEANNETON, *s'asseyant sur le bras du fauteuil, à droite.* Nous vous écoutons.

GALUCHET. Ah! où est le temps où je vous tenais toutes les deux sur mes genoux?.. Vous êtes trop grandes maintenant, et c'est dommage!.. Mais vous êtes plus gentilles... ça se compense. Or donc, comme je vous le disais, ce jour-là j'étais un peu gris.

JEANNETON. Du tout! vous ne nous disiez pas ça, car ça ne vous arrive jamais.

GALUCHET. Maintenant non... mais autrefois! Voyez-vous, mes enfants, quand l'ouvrier a eu toute la semaine du travail et de la misère, il est tout naturel que le dimanche ou le lundi, il se donne un peu de bon temps et de bonheur.

JEANNETON. Quand on boit, on est donc heureux?

GALUCHET. Non... mais on rêve qu'on l'est, c'est la même chose. Or, votre mère, qui était une belle femme, comme toi, Jeanne, et une femme de tête, comme toi, Jeanneton, votre mère avait beau me gronder, elle n'avait pas pu me corriger de ce bonheur-là, qu'elle appelait un défaut.

JEANNETON. Elle avait raison.

GALUCHET. Voyez-vous ça, mam'selle Galuchet!.. ou plutôt madame *J'ordonne*... car c'te fille-là, c'est la morale en cornette et en jupon... Eh bien! donc... rien n'y avait fait... Quand je me suis vu avec deux jeunes filles, qui n'avaient que moi pour père et mère...

AIR de *Préville et Taconnet.*

Je compris là, sans avoir grand mérite,
C' que m'imposait un aussi doux fardeau.
Au marchand de vin soudain je fis faillite,
Et connaissance avec le porteur d'eau.
Oui, je me dis : plus d' ribotte et d' bombance,
Puisqu'à présent de guide je vous sers;
Pour vous apprendre à marcher droit, je pense...
Qu'il faut d'abord ne plus marcher d' travers.

Et c'est à vous que je dois ça.

JEANNE. Ah! mon bon père!

GALUCHET. Minute!.. faut pas se vanter!.. De temps en temps... de loin en loin... je retombais... pas souvent... Mais enfin, une fois... ce fut la dernière... M. Coquebert, mon bourgeois, le joaillier qui me faisait travailler, m'avait donné à monter un diamant de deux mille francs. La tête un peu comme je vous disais... je l'ai perdu.

JEANNE ET JEANNETON. O ciel!

GALUCHET. Ah! dame! il a fallu travailler pour regagner ça, et malgré tous mes efforts j'en devais encore près de la moitié... lorsque hier je reçois avis qu'il y a pour moi à la poste une lettre chargée... J'y vais ce matin... et tenez, mes enfants, tenez... lisez-moi ça...

JEANNE, *lisant.* « Vous devez mille francs à M. Co-
« quebert : les voici. Quant à votre nouveau créan-
« cier, ne vous en inquiétez pas, ne cherchez pas à le
« connaître, et permettez-lui seulement de signer :
« L'ami des honnêtes gens et des bons ouvriers. »

JEANNETON. C'est-y bien possible?

JEANNE, *lui montrant la lettre.* Vois, plutôt.

JEANNETON, *poussant un cri.* Ah!

JEANNE. Qu'as-tu donc?

JEANNETON. Rien!.. Mais je dis que c'est un brave jeune homme.

GALUCHET. Qu'est-ce qui te dit que c'est un jeune homme.

JEANNETON, *lui rendant la lettre.* Au fait, c'est peut-être un vieux.

GALUCHET, *repoussant la lettre.* Non, non, garde ça, Jeanneton... toi qui es le caissier et le ministre des finances. Nous paierons M. Coquebert... Et maintenant que nous n'avons plus de dettes, vive la joie!.. Tout ce que je gagnerai désormais...

JEANNETON. Il faudra l'économiser.

GALUCHET. Laisse donc! c'est trop ennuyeux.

JEANNETON. Mettre de côté pour les mauvais jours.

GALUCHET. Il n'y en aura plus!.. Il n'y avait que ça qui me tourmentait.

JEANNETON. Et si vous étiez malade, mon père?

GALUCHET. Je ne le serai pas... je ne veux pas l'être!.. Je suis si heureux quand je vous vois là, près de moi, à la maison... je travaille en vous regardant, et l'ouvrage va tout seul... Et le dimanche donc!.. quand nous sortons tous les trois, et que je vous tiens chacune sous le bras... avec votre jolie tournure, votre bonnet rose et votre figure... idem... et que ceux qui passent se retournent pour vous regarder encore, et ont de ces

airs qui disent : Morbleu ! v'là de jolies filles !.. Vous ne voyez pas ça, vous autres.

JEANNETON, *souriant*. Si, mon père.

JEANNE, *de même*. Et ça nous fait plaisir.

GALUCHET. Et moi donc !.. J'aime qu'on vous trouve belles !.. Aussi demain nous irons à Saint-Cloud... c'est la fête.

JEANNETON. Non pas... car pour ça il faut de la toilette et ça coûte cher.

GALUCHET. Puisque nous sommes en avance... tu me l'as dit.

JEANNETON. Pas assez !

GALUCHET. Ça me regarde...

JEANNETON. Mais, mon père...

GALUCHET. Ne vas-tu pas thésauriser pour tenter les voleurs ?.. L'argent qui dort... peut faire de mauvais rêves... (*On frappe.*) Hein !.. qui vient là ?..

JEANNETON, *allant ouvrir*. N'avez-vous pas déjà peur ?.. C'est M. Anatole... le fils de M. Coquebert.

JEANNE, *avec émotion*. Anatole ! (*Elle s'assied près de l'établi de Galuchet, qui ôte son habit, met son tablier, vient se placer près d'elle devant une petite table, et travaille.*)

SCÈNE III.

JEANNE, GALUCHET, ANATOLE, JEANNETON.

ANATOLE, *un peu troublé*. Bonjour, monsieur Galuchet, votre serviteur, Mesdemoiselles... je venais, parce que je craignais...

GALUCHET. Quoi donc, mon jeune bourgeois ?

ANATOLE, *de même*. De ne pas vous trouver.

GALUCHET. Et c'est pour ça que vous veniez ?

ANATOLE, *troublé et regardant Jeanne*. Du tout ! mais pour ces diamants qu'il faut remonter entièrement et au plus vite... car mon père dit que c'est pressé... c'est pour une noce... Et alors, en votre absence, je les aurais remis... à l'une de vos filles... à mademoiselle Jeanneton, qui, je crois, est l'aînée.

GALUCHET. Non pas.

ANATOLE. Ah ! c'est mademoiselle Jeanne ?

GALUCHET. Encore moins !

ANATOLE. Il me semble cependant qu'il faut qu'il y en ait une... qui soit la plus âgée... je veux dire la plus jeune.

GALUCHET. C'est ce qui vous trompe... elles m'ont été données toutes deux le même jour.

ANATOLE. Ah ! elles sont jumelles ?

GALUCHET. Comme vous dites... Le même âge et le même nom... Jeanne Galuchet... Mais j'en ai appelé une Jeanneton pour la distinguer.

JEANNETON. Et il me semble, mon père, que notre parrain, si c'est vous, ne s'est pas mis en frais d'imagination... car il ne manque pas de noms.

GALUCHET. Je n'en ai pas voulu d'autre... C'est celui de votre mère... Marie-Jeanne Galuchet... Une brave femme... mes enfants... l'honneur du quartier... Et vous serez comme elle, n'est-ce pas ?

ANATOLE, *à part, regardant toujours Jeanne, qui baisse les yeux*. Elle ne me regarde pas... elle ne dit rien... Impossible de savoir si elle consent.

JEANNETON, *lui présentant une chaise*. Asseyez-vous donc, monsieur Anatole.

ANATOLE. Je vous remercie, Mademoiselle... (*S'asseyant.*) J'aime autant rester debout.

JEANNETON, *lui approchant une chaise, le trouve assis*. Ah !.. si c'est comme ça que vous restez debout !.. (*Elle s'assied.*) C'est donc pour une noce... ces diamants-là ?..

ANATOLE, *lui remettant un écrin*. Oui, Mademoiselle, le contrat se signe demain... demain !.. (*Regardant Jeanne.*) Il est bien heureux le marié !

JEANNETON. C'est selon... Si celle qu'il épouse... est vieille ou laide... et je le parierais.

GALUCHET, *à son établi, et travaillant*. En voilà une idée !.. Et qu'est-ce qui te le fait croire ?

JEANNETON. C'est que les diamants sont superbes !.. Et si elle a besoin de tout ça pour être belle... c'est mauvais signe.

AIR : *Halte-là !*

La femm' qui n'est pas jolie,
Ou qui l'est d'puis trop longtemps,
Fait bien, quand ell' se marie,
D'avoir de beaux diamants !

GALUCHET.

Ils remplac' ce qu'on regrette,
Font oublier les absents.
Mais tu peux t' passer, Jeannette,
De leurs feux éblouissants,
(*Montrant tour à tour Jeanneton et Jeanne.*
Dix-huit ans (*bis.*)
Valent tous les diamants.

ANATOLE, *avec dépit*. C'est vrai... mais c'est peu de chose que la beauté... c'est mon avis, du moins.

JEANNETON, *à part*. Et il est tout à fait désintéressé dans la question.

ANATOLE, *regardant toujours Jeanne*. C'est le caractère qui fait tout... et il y en a qui, sous prétexte qu'elles sont jolies... ne craignent pas de désoler ceux qui les aiment.

JEANNETON, *le regardant, lui et sa sœur*. Ça serait bien mal !

ANATOLE, *de même*. N'est-ce pas ?.. Qui semblent prendre à tâche de leur faire de la peine... et de les désespérer... mais on prend son parti. (*Il tourne le dos de sa chaise à Jeanne et s'adresse à Jeanneton.*) Et on les oublie.

JEANNETON. C'est ce qu'on peut faire de mieux !

ANATOLE, *toujours tourné vers Jeanneton*. N'est-ce pas, Mademoiselle ?

GALUCHET, *à gauche, et regardant Jeanne, qui se lève*. Eh bien ! qu'as-tu donc ?.. comme te voilà pâle !

JEANNE, *à demi-voix*. Rien... mon père... ne faites pas attention... un mal de tête affreux.

GALUCHET, *se levant vivement*. Toi !.. ma pauvre fille !.. (*Regardant sur la cheminée.*) Parbleu ! je le crois bien... du jasmin dans cette caisse... Il y a de quoi vous asphyxier... Attends ! attends ! (*Pendant que Jeanne fait quelques pas afin d'entendre ce que dit Anatole, qui parle bas à droite à Jeanneton, Galuchet va ouvrir la fenêtre qui est au fond du théâtre et y place en dehors la caisse de jasmin, puis revient à Jeanne.*) Eh bien !.. mon enfant... cela va-t-il mieux ?..

ANATOLE, *se levant et s'adressant à Jeanneton, qu'il salue*. Adieu, Mademoiselle... (*Il va prendre son chapeau qui est au fond du théâtre, et aperçoit le vase que Galuchet vient de placer sur la fenêtre.*)

JEANNETON. Adieu, Monsieur.

ANATOLE, *à part*. Dieu ! quel bonheur ! Elle consent ! elle m'attendra ce soir !

JEANNETON, *à Anatole, qui vient de renverser avec son chapeau la corbeille à ouvrage qui est sur la table*. Eh bien ! monsieur Anatole... qu'est-ce qui vous prend donc ?.. Mes pelotons de fil et ma boîte aux épingles que vous venez de jeter par terre...

GALUCHET. Oh! la boîte aux épingles!..

ANATOLE. Ce n'est rien... ne faites pas attention.

JEANNETON. Vous allez m'aider, s'il vous plaît, à les ramasser.

ANATOLE, *mettant un genou en terre*. Trop heureux!

JEANNE, *se retournant et voyant le vase sur la fenêtre, court fermer la croisée*. Dieu! qu'ai-je vu?.. (*Haut, et courant à Anatole.*) Monsieur... Monsieur... ne croyez pas...

GALUCHET, *qui est au fond du théâtre, passant entre eux deux*. Eh bien! où vas-tu donc?

JEANNE. Aider ma sœur à chercher...

GALUCHET, *montrant Anatole qui s'est mis à genoux pour ramasser les pelotons de fil*. Ils sont déjà deux... qui s'entendent... et trop bien... peut-être... Le vois-tu là, à genoux devant elle...

JEANNE. Quoi!.. vous pourriez croire...

GALUCHET, *à demi-voix*. Que c'est un galantin... Pourquoi pas?.. Jeanneton est bien assez jolie pour ça!. Mais à moi, vois-tu bien, ca ne me convient pas!

JEANNE, *à voix basse*. Un jeune homme si riche!.. qui aura deux cent mille francs de dot...

GALUCHET, *de même*. Justement! quand ces beaux messieurs-là enjôlent la fille d'un ouvrier... ça n'est pas pour la conduire devant M. le maire.

JEANNE. Ah! croyez bien, mon père, que jamais...

GALUCHET, *lui prenant la main*. Toi, à la bonne heure!.. tu es raisonnable et sérieuse, et ça éloigne les amoureux!.. Mais cette Jeanneton est si gaie et si folle... que ça les encourage. Tiens, vois-tu, comme elle rit avec lui. (*Il passe brusquement entre Jeanneton et Anatole, à qui il frappe sur l'épaule.*) Que je ne vous retienne pas, monsieur Anatole... Vous direz à M. Coquebert... le respectable auteur de vos jours, que nous avons de l'argent à lui remettre.

ANATOLE, *vivement*. Je reviendrai si vous voulez...

GALUCHET. Non pas... Nous serons demain à Saint-Cloud, n'est-ce pas, Jeanneton?.. (*Donnant une poignée de main à Anatole.*)

AIR : *Berce, berce.*

On vous attend chez votre père,
Je vais serrer ces diamants!
(*Bas, à Jeanne, lui montrant Jeanneton.*)
Veill' sur ta sœur! tâche surtout, ma chère,
D' l'interroger sur ses vrais sentiments!

ANATOLE, *bas, à Jeanne.*

Ce soir!.. sinon de douleur je succombe!

GALUCHET, *bas, à Jeanne, montrant Jeanneton.*

A ce danger sachons la dérober!
Avant de j'ter la pierre à cell' qui tombe,
Soutenons-la, pour l'empêcher d' tomber!

ENSEMBLE.

GALUCHET.

Pendant qu'il va retourner chez son père,
Je vais là-haut serrer ces diamants.
De Jeanneton je crains l'humeur légère
Et veux d' son cœur connaîtr' les sentiments.

ANATOLE.

A mes projets bien loin d'être contraire,
Elle y répond et croit à mes serments;
S'il faut quitter celle qui m'est si chère,
Ce ne sera du moins pas pour longtemps.

JEANNE.

Avec prudence, aux regards de mon père,
Tâchons d' cacher le trouble de mes sens.
Ah! je ne sais que résoudre, que faire,
Et suis d'avance en proie à mill' tourments.

JEANNETON.

Ma pauvre sœur a beau dire et beau faire,
Ell' n' peut cacher le trouble de ses sens;
Mais j'obtiendrai ce soir l'aveu sincère
De c' quelle éprouve et d' ses vrais sentiments.

(*Galuchet sort par la porte à gauche, et Anatole par la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

JEANNE ET JEANNETON.

JEANNE, *à part*. Est-ce que mon père aurait deviné juste... est-ce que, par hasard, ma sœur aurait fait quelque attention à Anatole?.. Oh! non, ce n'est pas possible... (*Haut.*) Dis-moi donc, Jeanneton, comment trouves-tu M. Anatole?

JEANNETON, *avec indifférence*. Ni bien, ni mal. (*Regardant sa sœur avec attention.*) Et toi?

JEANNE, *avec embarras*. Oh!.. il ne s'agit pas de moi... Mais lorsqu'il vient ici, et il vient souvent... est-ce qu'il te parle... avec un certain air... Enfin... est-ce qu'il te ferait la cour?..

JEANNETON. Pas le moins du monde! (*Regardant sa sœur.*) Et à toi?

JEANNE. Oh!.. il ne s'agit pas de moi... Mais... souvent... mon Dieu, sans le vouloir. . on s'occupe des gens... on y pense... Aussi, me préserve le ciel de te gronder!..

JEANNETON, *souriant avec malice*. Tu es bien bonne!..

JEANNE. Mais, enfin... s'il faut te le dire... mon père m'a chargée de t'interroger.

JEANNETON, *gaiement*. Voilà qui est drôle!

JEANNE, *avec chaleur*. Et à moi, qui suis ta sœur et ta meilleure amie... tu peux répondre avec confiance... Est-ce que tout à l'heure... M. Anatole ne t'a pas serré la main?

JEANNETON. Jamais!.. Et à toi?..

JEANNE, *avec embarras*. Oh!.. ce n'est pas de moi qu'il s'agit... et tu peux être bien tranquille.

JEANNETON. Eh bien! Jeanne, je ne le suis pas!

JEANNE. Que veux-tu dire?

JEANNETON. Que tu étais presque jalouse de moi.

JEANNE. O ciel!

JEANNETON. Et que tu l'aimes.

JEANNE. Tais-toi!

JEANNETON. Tu l'aimes!

JEANNETON. Eh bien! oui... Il m'aime tant!.. Et puis, ma sœur, il m'a juré qu'il m'épouserait.

JEANNETON, *lui prenant la main*. C'est possible!.. Mais son père, consentira-t-il... le crois-tu?

JEANNE Je ne crois pas!

JEANNETON. Et tu y penses encore!.. et tu l'écoutes... et tu ne lui as pas déjà dit bien poliment : Faites-moi le plaisir de ne plus revenir?

JEANNE. C'est vrai! c'est vrai!.. Mais c'est qu'alors je ne le verrais plus.

JEANNETON. Eh bien?..

JEANNE. Eh bien! j'en mourrais de chagrin.

JEANNETON. Non... non... on n'en meurt pas!..

Vaudeville du Dieu des bonnes gens.

On cach' ses pleurs, on tâche de sourire...

JEANNE.

A ces tourments que gagne-t-on, ma sœur?

JEANNETON.

Ce qu'on y gagne?.. Au moins l'on peut se dire :
J'ai fait mon d'voir! Ça vous donne du cœur.

JEANNE.

Oui, je l' conçois... une telle conduite
Vaudrait p't-être mieux... mais là, je le sens bien,
Ça m' coûterait trop!

JEANNETON.

Où serait le mérite,
Si ça ne coûtait rien!

JEANNE. Ah! on voit bien que tu n'as jamais aimé... que tu n'aimes rien...

JEANNETON, *haussant les épaules*. Allons donc!

JEANNE, *vivement*. Est-il possible! tu saurais ce que c'est?

JEANNETON, *avec un soupir*. Je crois bien... et je ne me plains pas, moi!.. je n'en parle à personne.

JEANNE. C'est un tort!.. On doit tout dire à sa sœur... Ainsi, Jeanneton, tu as aussi un amoureux?

JEANNETON. Et bien gentil encore! dix-huit ou dix-neuf ans... un air si distingué!.. une figure de demoiselle... avec une petite moustache.

JEANNE. Et quand l'as-tu vu pour la première fois?

JEANNETON. Le jour où j'ai mis ma robe de percale blanche qui m'allait si bien!.. tu sais?.. Je marchais sur la pointe du pied et avec tout le soin possible au risque de montrer ma jambe... Lorsque tout à coup : gare! gare! C'était une voiture élégante... deux laquais derrière... des chevaux magnifiques qui me couvrent de boue du haut en bas... Les passants de rire... moi de pleurer... Et celui qui conduisait, le cocher, qui par hasard était le maître, s'élance à l'instant de sa voiture, et, voyant mon désespoir et l'état de ma toilette (car alors... je me trouvais en robe noire...), il se confond en excuses... il m'offre son bras... ses gens, sa voiture... Enfin, il voulait absolument me reconduire... Tu comprends que je ne voulus pas!.. Mais le lendemain, mais tous les jours, dès que je sortais... je ne sais pas comment il avait découvert notre adresse... il me suivait sans me rien dire... Le moyen de s'y opposer...

JEANNE. Et tu ne le regardais pas?

JEANNETON. Jamais!.. Je baissais les yeux... ce qui ne m'empêchait pas de voir qu'il était charmant... des cheveux blonds et de beaux yeux bleus... où brillaient la bonté, la franchise... et autre chose encore!... Et un jour, en rentrant, toi et mon père étiez sortis, je trouvai un grand carton renfermant des étoffes superbes... avec ces mots : « Pour la robe de mademoiselle Jeanneton... » Le lendemain, c'étaient des bracelets, un collier et des boucles d'oreille... toujours pour Jeanneton... Ah! dame! il fallut bien se décider à parler, et, ce jour-là même, comme il marchait près de moi dans la rue, je lui dis sèchement : « Je vous prie, Monsieur, d'envoyer reprendre vos cadeaux... je n'en reçois point des gens que je ne connais pas. — Je suis le duc Octave de Blansac, me dit-il; mon hôtel est près d'ici... Je suis libre, maître de ma fortune, et, depuis que je vous ai vue, mademoiselle Jeanneton, je vous aime... » Et il disait ça d'un ton!.. C'était vrai... ça se voit bien.

JEANNE. Et ça ne te faisait rien?

JEANNETON, *avec un soupir*. Eh! mon Dieu, si! Et, tout émue, je lui dis : « Écoutez, monsieur Octave, pouvez-vous m'épouser?..» Et lui, il faut lui rendre justice... il n'hésita pas, et me répondit sur-le-champ : « Non, Mademoiselle! »

JEANNE, *avec indignation*. Eh bien! par exemple!

JEANNETON. C'était un honnête homme.. qui ne voulait pas me tromper... Il a un nom... un rang et une famille qui le presse d'épouser une grande dame. « Je resterai garçon... mais ma vie se passera auprès de vous... » Je crois même qu'il a dit : « Auprès de toi. »

AIR du *Pot de fleurs*.

« Tous ces trésors dont je ne sais que faire,
« Ils sont à vous ainsi que ma raison!
« Enrichissez votre vieux père
« Et votre sœur... »

JEANNE.

Ah! le pauvre garçon.

JEANNETON.

« D'un seul espoir mon cœur se flatte,
« Ajouta-t-il, c'est d'embellir vos jours!
« Je ne veux rien... que vous aimer toujours,
« Et je vous permets d'être ingrate.
« Oui, je ne veux que vous aimer toujours.
« Dussiez-vous toujours être ingrate! »

JEANNE. Eh bien?

JEANNETON. Eh bien! je l'ai été... car je l'ai repoussé... Je lui ai défendu de me parler, et il m'a obéi... Il me suit toujours de loin, sans être vu... Il le croit, du moins

JEANNE. Ah! voilà que je le plains!

JEANNETON. Enfin, il y a quelques jours... Ah! si tu savais comme il était pâle et changé?... Ça m'a fait un effet!.. J'ai été droit à lui... je lui ai tendu la main et je lui ai dit : « Monsieur Octave, je vous en supplie, ne nous revoyons plus, car je ne sais pas ce qui arriverait!» Et je disais vrai!.. « Ne vous retrouvez plus sur mon passage, je vous le défends... et, si vous m'aimez, donnez-m'en une preuve! »

JEANNE. Laquelle?

JEANNETON. « Votre famille vous presse de vous marier... Ayez ce courage... je le veux! »

JEANNE. Et que t'a-il dit?

JEANNETON. Il est devenu tout tremblant... Et puis, comme s'il rassemblait toutes ses forces, il m'a répondu : « Je me marierai; mais je vous aimerai toujours!..» Et je ne l'ai plus revu!

JEANNE. Est-il possible!

JEANNETON. Mais il veille encore sur nous... car ce billet... crois-tu que je n'aie pas reconnu l'écriture?

JEANNE. Quoi! c'est de lui, ces mille francs?

JEANNETON. Que nous ne pouvons pas garder...

JEANNE. Que dis-tu?

JEANNETON. Nous travaillerons jour et nuit, et, sans en parler à mon père, nous acquitterons sa dette... mais ce présent, nous ne devons pas le recevoir... car ni toi... ni moi, ne pouvons le payer... Je le renverrai donc, comme le reste, à M. Octave.

JEANNE. Ça lui fera trop de peine!

JEANNETON, *avec émotion*. Tu crois?.. (*Avec résolution*.) C'est égal, le devoir avant tout!

JEANNE. Ah! c'est que tu ne l'aimes pas!

JEANNETON, *avec passion*. J'en suis folle! je ne vois que lui! je ne rêve qu'à lui! Que de fois je me suis dit : Je n'ai qu'un mot à prononcer, et mes jours, qui sont voués au travail, vont s'écouler dans le bonheur et l'opulence... Au lieu d'aller à pied, avec des socques, j'aurais une bonne voiture... Au lieu de ma robe de percale, de riches étoffes et des diamants... Mieux encore, son amour, à lui!.. Ah! c'était bien séduisant!.. et vingt fois je me suis levée pour courir et lui dire : « Octave, me voici!.. » Mais je me représentais à l'instant mon pauvre père qui m'adore, et que mon départ ferait mourir de douleur et de honte!..

JEANNE, *avec émotion*. O ciel!

JEANNETON. Je pensais à toi, ma sœur... dont j'empêchais à jamais le mariage... car, dans le quartier, quel honnête ouvrier voudrait entrer dans notre famille et épouser la sœur d'une fille déshonorée?

JEANNE, *hors d'elle*. Ah! c'est fait de moi!

JEANNETON. Qu'as-tu donc?

JEANNE. Et lui qui viendra ce soir!..

JEANNETON. Que veux-tu dire?

JEANNE. Tu me jures de n'en jamais parler à mon père?

JEANNETON. Pardine! est-ce que je voudrais le tuer... cet homme?..

JEANNE. Eh bien! malgré moi... et je ne sais comment... ce soir, à onze heures... M. Anatole sera à cette porte... (*On frappe.*)

JEANNETON. Silence!.. on vient... (*Coquebert paraît.*)

JEANNE. C'est son père!..

JEANNETON. M. Coquebert!

SCÈNE V.

LES MÊMES, COQUEBERT.

COQUEBERT. Galuchet est-il chez lui?

JEANNETON, *à part*. Tiens! ce style!.. comme s'il ne pouvait pas dire monsieur. (*Appuyant sur le premier mot.*) *Monsieur* Galuchet est là-haut et va descendre... (*Jeanne s'asseoit près de la table à gauche, et se met à travailler pour cacher son émotion. — Jeanneton est au milieu du théâtre, et Coquebert est à droite.*)

COQUEBERT, *regardant les deux jeunes filles*. Elles sont charmantes, ces petites!.. Je ne m'en étais pas pas encore aperçu.

JEANNETON, *à part*. Il paraît qu'il a la vue basse!

JEANNE. C'est bien de l'honneur pour nous, Monsieur... que vous daigniez vous-même...

COQUEBERT. Oui, d'ordinaire, c'est Galuchet qui vient prendre chez moi l'ouvrage et les commandes... c'est tout naturel... il est l'ouvrier...

JEANNETON. Et vous êtes le maître!.

COQUEBERT. Je n'en suis pas plus fier pour cela... croyez-le bien! Pour être marchand joaillier un peu plus riche que d'autres... breveté de quelques souverains et de toute la noblesse ancienne et moderne... je ne me crois au-dessus de personne... Il n'y a plus maintenant ni rang ni distinction... nous sommes tous égaux, mon enfant.

JEANNETON. Ah! c'est mieux que je ne croyais... (*Lui offrant une chaise.*) Asseyez-vous donc, Monsieur.

COQUEBERT, *s'asseyant*. Aussi, je suis indigné... lorsque quelquefois, chez des grands seigneurs du faubourg Saint-Germain où j'arrive avec mes boîtes et mes écrins, j'entends dire du salon : Qu'est-ce?.. Coquebert le joaillier?.. Qu'il attende!

JEANNETON. Ah! ils devraient dire : Monsieur Coquebert.

COQUEBERT. Certainement, ça m'est dû! Cette petite fille-là a du jugement.

JEANNETON. Et vous avez un fils?

JEANNE, *bas, à sa sœur*. Prends garde!

JEANNETON, *bas, à Jeanne*. Sois donc tranquille, je vais arranger ça! (*Haut.*) Un fils unique...

COQUEBERT. Que j'ai élevé dans mes principes... pas d'orgueil! pas de gloriole!.. Il aura deux cent mille francs pour se faire avoué... épouser quelqu'un qui lui en apporte autant... pas moins.

JEANNETON. Pas plus!

COQUEBERT, *avec bonhomie*. Mon Dieu... il y aurait plus... je n'y regarderais pas, pourvu que mon fils soit heureux... Son bonheur avant tout.

JEANNETON, *avec joie*. C'est l'essentiel... (*Bas, à Jeanne.*) Laisse-moi faire. (*Prenant Coquebert à part, à droite du théâtre et à voix basse.*) Et si par exemple, Monsieur, il aimait une jeune fille charmante, qui eût du cœur, des vertus... et de l'amour pour lui...

COQUEBERT. Et puis?..

JEANNETON. Et puis... rien... absolument rien que son amour .. consentiriez-vous à leur mariage?

COQUEBERT. Moi?.. jamais!..

JEANNETON, *avec indignation*. Jamais!.. (*A part.*) Allons, il faut sauver ma sœur. (*A voix basse, à Coquebert.*) S'il en est ainsi, Monsieur, je dois vous prévenir, par intérêt pour vous, de prendre garde à votre fils.

COQUEBERT, *étonné*. Comment?

JEANNETON, *toujours à voix basse*. Vous croyez qu'il fait son droit?

COQUEBERT. J'ai payé toutes ses inscriptions.

JEANNETON, *de même*. Vous croyez que tous les jours il va?..

COQUEBERT. Chez son avoué...

JEANNETON, *de même*. Il vient ici!.. (*Sévèrement.*) Ce qu'il faut empêcher!.. (*Vivement.*) Car ce soir, à onze heures, il sera à notre porte... pour une jeune fille dont il est épris!..

COQUEBERT. O ciel!..

JEANNETON. Et que sans votre consentement... il veut épouser.

COQUEBERT, *avec colère*. Vous, peut-être!

JEANNETON. Tiens, c'te bêtise!.. Est-ce que j'irais vous le dire?

COQUEBERT. C'est juste! (*Regardant Jeanne.*) Alors c'est l'autre!

JEANNETON. Ça vous regarde! Mais vous saurez du moins que la famille Galuchet l'ouvrier est une famille d'honnêtes gens!

COQUEBERT, *tout troublé et réfléchissant*. Que viens-je d'apprendre?.. Quoi! mon fils Anatole... (*Pendant ce temps, Jeanneton s'est rapprochée de sa sœur.*)

JEANNE, *qui, pendant la scène précédente, est restée près de la table à gauche, sans rien entendre de ce qui se disait à voix basse, à droite*. Eh bien?

JEANNETON, *avec fermeté*. Il n'y faut plus penser!

JEANNE, *se levant vivement*. O ciel!

JEANNETON, *lui serrant la main*. Allons, sœur, allons, du courage!

COQUEBERT, *se rapprochant des deux jeunes filles*. Pardon, Mesdemoiselles... il faut absolument que je parle à votre père... d'abord pour une noble et illustre dame, la marquise d'Aubervilliers... qui m'envoie... et puis pour les diamants de noce de son neveu, M. le duc de Blansac.

JEANNETON, *avec émotion*. Ah!.. M. Octave se marie?

COQUEBERT, *brusquement*. Oui, Mademoiselle, et très-prochainement. Je vais même chez lui en sortant d'ici.

JEANNETON, *portant la main à son cœur*. Ah!

JEANNE, *bas, et lui serrant la main*. Ma sœur. . ma sœur... du courage!

JEANNETON. J'en aurai! (*Retenant Coquebert qui fait un pas pour sortir.*) Monsieur, plus qu'un mot... Puisque vous devez voir M. Octave de Blansac, je vous prie de vouloir bien lui remettre. (*Tirant de sa poche l'enveloppe que lui a donnée Galuchet.*) ce papier... qui renferme un billet de mille francs... (*Coquebert la regarde d'un air étonné.*) Il saura ce que c'est.

COQUEBERT. Mais encore, de quelle part?

JEANNETON. De la part de Jeanneton!

ENSEMBLE.

Fragment de la Sirène. (Deuxième acte.)

JEANNE ET JEANNETON, *à part.*

Je sens de douleur...

COQUEBERT.

Je sens de fureur...

JEANNE ET JEANNETON.

Se briser mon cœur.

COQUEBERT.

S'indigner mon cœur.

JEANNE, *à sa sœur.*

Nous serons malheureus' ensemble.

COQUEBERT, *à part.*

Qu'il craigne son père et qu'il tremble!

JEANNE, *à sa sœur qui veut s'éloigner.*

Où vas-tu?.. près de moi demeure.

JEANNETON

Devant lui, veux-tu que je pleure?

ENSEMBLE.

Je sens de douleur, etc.
Je sens de fureur, etc.

(*Jeanneton entre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE VI.

COQUEBERT, JEANNE.

COQUEBERT, *s'avançant vers Jeanne.* Adieu, Mademoiselle! Je vais prendre contre mon fils, et avant qu'il ne se doute de rien, des mesures de rigueur telles...

JEANNE, *à part.* Dieu! comment l'avertir?.. Ah! ce soir!..

COQUEBERT. Et je saurai bien! (*Se retournant.*) Hein! Qui vient là?.. (*Voyant entrer la marquise d'Aubervilliers.*) Madame la marquise!

SCÈNE VII.

JEANNE, COQUEBERT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à Coquebert, qui s'incline devant elle.* Très-bien, mon cher Coquebert!.. Vous voilà exact au rendez-vous... Avez-vous prévenu M. Galuchet de mon arrivée et de l'entretien particulier que je le priais de m'accorder?

COQUEBERT. Je ne lui ai pas encore parlé... de l'honneur qui l'attendait...

JEANNE. Mais je vais l'avertir, Madame...

LA MARQUISE, *la regardant.* Ah! c'est... cette jeune personne qui demeure avec lui.

COQUEBERT, *avec humeur.* Sa fille, Madame!

LA MARQUISE. Oui... je comprends... (*Regardant Jeanne avec intérêt.*) Ces traits... cette physionomie... et malgré son entourage, cet air si distingué!.. (*Elle fait un pas vers Jeanne.*) Voulez-vous... mon enfant... (*Avec émotion.*) me permettre de vous embrasser?

JEANNE. Comment donc!.... Madame..... C'est trop d'honneur pour moi.

LA MARQUISE, *après l'avoir embrassée.* Dites à M. Galuchet que je lui pardonne d'avoir fait attendre Coquebert... mais que je suis pressée... (*La regardant.*) maintenant surtout.... et que je l'attends... moi, la marquise d'Aubervilliers...

JEANNE. Ah! Madame; il descend à l'instant même. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, COQUEBERT.

LA MARQUISE, *regardant sortir Jeannne.* Ah! je l'aurais reconnue. . devinée entre mille.

COQUEBERT. Comme Madame est émue!

LA MARQUISE. Ce n'est pas sans raison... La jeune fille que vous venez de voir, mon cher Coquebert... est une personne qui, je crois, nous touche de très-près.

COQUEBERT, *vivement.* En vérité!

LA MARQUISE. Et vous pouvez d'avance préparer pour elle vos plus brillantes parures... car c'est... si je ne me trompe... une des plus riches héritières de France.

COQUEBERT, *à part.* O ciel! elle aime mon fils... et ils voulaient tous les deux se marier en secret. (*Haut.*) Mais comment se fait-il?..

LA MARQUISE. Silence! voici M. Galuchet.

SCÈNE IX.

COQUEBERT, LA MARQUISE, GALUCHET, *en habit de travail.*

GALUCHET. Pardon... excuse... madame la marquise, de me présenter ainsi devant vous... Jeanne m'a dit que vous étiez là... et de peur de vous faire attendre... j'ai gardé mon habit de travail... C'est notre uniforme, à nous autres ouvriers.

LA MARQUISE. Et c'est justement à l'ouvrier que je veux parler... Je m'informais et faisais demander partout dans Paris la demeure de M. Galuchet, ouvrier en bijouterie, lorsque, ce matin, Coquebert, mon joaillier, m'a dit qu'il employait quelqu'un de ce nom... et je l'ai supplié de vous prévenir de ma visite pour aujourd'hui même.

GALUCHET. En quoi puis-je être bon à madame la marquise?

LA MARQUISE. Je vais vous le dire. (*A Coquebert, qui approche un siége pour la marquise, et qui va en prendre un pour lui.*) Que je ne vous retienne pas, mon cher Coquebert; je sais qu'on vous attend chez le duc Octave de Blansac, mon neveu, pour les diamants de sa corbeille.

COQUEBERT. Ce n'est pas pressé.

LA MARQUISE. Si, vraiment... On a eu tant de peine à le marier, qu'il ne faut pas lui donner de prétextes pour différer encore... A demain... à demain! J'aurai aussi des commandes à vous faire.

COQUEBERT, *à part.* Diable! une riche héritière... ce n'est pas à négliger... et comme... grâce au ciel, je ne sais rien encore, je peux toujours... dans mon ignorance... (*Saluant la marquise.*) Je vous laisse, Madame. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GALUCHET.

GALUCHET, *debout, et à part.* Que diable peut-elle me vouloir?..

LA MARQUISE, *assise.* Ecoutez-moi, Monsieur... car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

GALUCHET, *prenant un tabouret, s'asseyant et s'adressant à la marquise.* Ne faites pas attention... ça vous sera plus commode et à moi aussi.

LA MARQUISE. Vous êtes des environs de Valenciennes, monsieur Galuchet?

GALUCHET. Oui, Madame... ainsi que ma femme, ma pauvre Jeanne.

LA MARQUISE. Vous avez connu le général Valincourt?

GALUCHET. Tiens! c'te demande..... un enfant du pays... le plus beau garçon de notre endroit, un conscrit qui, en passant par Iéna, Austerlitz et Wagram,

est revenu général... et continuait toujours à se battre en soldat... si bien qu'après un coup de lance qu'il avait reçu à la frontière... on l'apporta chez nous... car c'est chez nous qu'il a logé... je m'en vante... A telles enseignes qu'il n'y avait pas de pain... mais il y avait de quoi le soigner... et le panser... Ah! dame! nous n'étions pas heureux, ni lui non plus .. et pendant le peu de jours qu'il resta chez nous... il nous raconta comme quoi... lui, soldat de Bonaparte, était devenu amoureux d'une demoiselle d'ancienne et illustre maison .. comme quoi depuis un an il l'avait épousée malgré sa mère, une marquise de haute noblesse qui détestait l'empereur...

LA MARQUISE, *voulant l'interrompre*. C'est bien! c'est bien!

GALUCHET Non, ça n'est pas bien... car, furieuse de ce mariage que l'empereur avait ordonné, et auquel elle n'avait pu s'opposer... la marquise était partie avec toute sa fortune pour la Russie... Car cette femme-là... voyez-vous, Madame, peu lui importait le bonheur de sa fille... ce n'était pas une mère... c'était une marquise...

LA MARQUISE. Assez, assez, Monsieur... la personne que vous jugez ainsi... c'était moi.

GALUCHET, *troublé*. C'est différent!.. fallait donc le dire... parce que lorsqu'on raconte...

LA MARQUISE, *gravement*. Le temps modifie bien des opinions, Monsieur.

AIR de *la Jeune Malade*.

Tous les partis ont leurs jours de délire,
Tous les partis ont leurs jours de remords!
Si le malheur ne peut suffire
Pour absoudre de tous les torts,
Il sert du moins à celui qu'il accable.
Car pour un cœur et généreux et bon,
Plus on souffrit, moins on semble coupable,
Et le malheur est presque le pardon.

GALUCHET. Excusez-moi, Madame, excusez-moi... mon intention n'était pas...

LA MARQUISE. Continuez!

GALUCHET. Ah! dame! je ne sais plus où j'en suis... Je vous disais donc... ou plutôt non... je ne vous avais pas dit que quelque temps après, le général, qui était exilé à Bruxelles, repassa par chez nous; il se rendait à Paris, en secret, c'était aux environs du 20 mars, et je le vois encore avec ce signe de ralliement, le bouquet de violettes qu'il portait à sa boutonnière, témoin qu'à cette époque, madame Galuchet, ma femme, était grosse de notre premier enfant... et de six mois passés encore... Si bien que le général lui dit : « Ma bonne Jeanne, ma femme en est à peu près au même point que toi... tu seras notre nourrice... » C'est convenu! que je m'écriai, et Jeanne partit plus tard pour Bruxelles où était alors la femme du général .. Là... et à quelques jours de distance, elle et madame de Valincourt mirent au monde chacune une petite fille, et ma femme se chargea de ramener les deux enfants au pays... Car, à peine rétablie, madame de Valincourt avait couru près de son mari, blessé de nouveau... mais cette fois, Madame, ce fut la dernière! Le pauvre général avait été frappé d'une balle par un de ces ennemis... chez lesquels alors vous étiez.

LA MARQUISE. Monsieur ..

GALUCHET. Lui... il avait reçu ça... en France, sur cette terre qu'il avait défendue jusqu'au dernier moment... et où il se réjouissait du moins d'être enseveli... Ah! il ne fut pas le seul!

LA MARQUISE, *essuyant ses larmes et lui faisant signe de se taire*. Je sais... Monsieur... je sais...

GALUCHET. Oui, oui, votre pauvre fille... c'était trop de secousses, trop de fatigues pour elle... elle devait y succomber.

LA MARQUISE. Je n'appris sa mort que longtemps après, au fond de mon exil... et persuadée qu'il ne me restait plus rien de ma fille, je n'aurais jamais revu la France, sans une affaire d'une haute importance pour notre fortune, et plus encore pour notre nom, qui, après moi, doit passer à M. de Blansac, mon petit-neveu. Je suis donc revenue depuis un mois... et dans des papiers que m'a remis dernièrement un vieil ami du général, j'ai trouvé quelques lettres de ma fille à son mari, lettres qui rappellent une partie des détails que vous venez de me donner et qui m'attestent que son enfant... que le mien a été confié aux soins de Jeanne Galuchet, votre femme.

GALUCHET. C'est vrai.

LA MARQUISE. Et cet enfant existe encore?

GALUCHET. Grâce au ciel!

LA MARQUISE. Et elle est chez vous... avec vous?

GALUCHET. Oui, morbleu! j'en réponds.

LA MARQUISE, *avec transport*. Ah! j'en étais certaine!.. C'est elle que j'ai vue ici... tout à l'heure.

GALUCHET, *avec un soupir*. Pour ce qui est de ça, madame la marquise, ça n'est pas sûr.

LA MARQUISE, *vivement*. O ciel! me serais-je trompée?

GALUCHET. Je n'en sais rien.

LA MARQUISE. Que voulez-vous dire?.. Expliquez-vous, de grâce, expliquez-vous...

GALUCHET. Ah! ce sont de mauvais jours que vous me rappelez là... (*Portant la main à son front*) et des souvenirs que j'ai eu tant de peine à oublier. Oui, oui... ma pauvre femme, ma Jeanne, devait ramener de Bruxelles les deux enfants... qu'elle nourrissait... Dix-huit lieues à faire... ce n'était rien... Elle m'avait écrit qu'elle partirait le matin et qu'elle arriverait le soir. Mais le soir était venu... et pas de nouvelles de Jeanne... Je partis, interrogeant tout le monde sur la route... et à six lieues de chez nous, dans une auberge... Ah! que soient à jamais maudits ces étrangers!.. ces infâmes! ils avaient tué Jeanne... une femme qui n'avait pour la défendre que les pleurs et les cris de deux pauvres enfants.

LA MARQUISE, *avec effroi*. Et ces enfants?

GALUCHET. Ah! je ne sais par quelle pitié... ou plutôt par quel hasard, ils les avaient épargnés. Mais les pillards! les lâches! ils les avaient dépouillées de tout... et ces pauvres enfants allaient mourir de froid, quand j'arrivai. J'emportai avec moi mon double trésor. Dieu me les a données, m'écriai-je, je les garderai toutes deux... Et toutes deux je les entourai des mêmes soins, du même amour, sans me demander laquelle était ma fille... Voilà, madame la marquise, ce que vous vouliez savoir.

LA MARQUISE. Ah! c'est horrible!.. Mais il est impossible que vous n'ayez pas quelques doutes, quelques soupçons sur l'enfant que je viens vous redemander et qu'il faut me rendre.

GALUCHET. Le rendre, dites-vous?.. le rendre?

LA MARQUISE. Oui... Votre fortune est entre vos mains... Parlez, que voulez-vous?

GALUCHET. Ce que je veux?.. les garder toutes deux.

LA MARQUISE. Jamais! jamais! ne l'espérez pas... et il faudra bien que vous déclariez...

GALUCHET. Je déclare que nul pouvoir au monde ne me les arrachera. Est-ce que je ne les ai pas sauvées

et élevées toutes deux?.. est-ce que toutes les deux, demandez-leur, ne m'aiment pas comme leur père?.. est-ce que je peux maintenant les séparer dans mon affection? Vous voyez bien, Madame, que je n'ai rien à vous donner, rien à vous rendre... tout est à moi.

LA MARQUISE. Un mot seulement, monsieur Galuchet. Tout le monde dit que vous êtes un honnête homme.

GALUCHET. Le beau mérite!.. Qui est-ce qui n'est pas un honnête homme?.. il n'y a que les fripons qui ne le soient pas.

LA MARQUISE, *lui prenant la main*. Eh bien! vous qui ne voudriez faire de tort à personne, vous ne craignez pas de ravir à une famille son bien le plus précieux, son unique héritière?

GALUCHET. Qu'est-ce que vous me dites là?

LA MARQUISE. Ce n'est rien encore...

AIR de *la Femme mariée*.

Votre tendresse est vive, elle est sincère
Vous donne-t-elle cependant
Le droit cruel que vous voulez vous faire,
De prononcer, d'ôter à cet enfant
Son nom, sa fortune et son rang?
Serait-ce là, je vous prends pour arbitre,
D'un père le devoir? . Oh! non,
Et ce serait abuser d'un beau titre,
Pour une mauvaise action.

GALUCHET. Madame!

LA MARQUISE. C'est contre mon gré que j'aurais recours à d'autres juges qu'à vous-même... Réfléchissez!.. rappelez-vous!.. Et quelque incertains... quelque faibles que soient vos souvenirs... nous nous en rapporterons à vous... à votre déclaration!.. J'attends votre réponse... Adieu!.. adieu! (*Elle le salue et sort.*)

SCÈNE XI.

GALUCHET, *seul*.

(*La nuit vient peu à peu. — L'obscurité est complète à la fin de la scène.*)

Ma réponse... ma réponse... sera toujours la même... Je garde mes enfants... Moi décider... moi choisir entre elles... moi dire à l'une : Va être grande dame! va-t'en!.. Et si celle-là est la mienne... c'est donc moi qui l'aurai chassée!.. Ma pauvre Jeanne... ma pauvre Jeanneton!.. Plus j'y pense... Oh! oui! je les aime également, et celle que je donnerais serait tout de suite celle que j'aimerais le mieux... Car Jeanne... Jeanne... c'est tout le portrait de ma femme... Et Jeanneton... c'est le mien... c'est mon caractère et mes idées... de la tête et du cœur... Et je pourrais... Allons donc! Qu'elle dise ce qu'elle voudra, cette vieille marquise... avec sa noblesse ancienne et sa tendresse arriérée... je la défie bien de savoir ce que je ne sais pas moi-même... Car, après tout, nulle preuve... nul indice... aucun moyen de découvrir laquelle des deux est à elle... Donc toutes deux sont à moi... c'est clair comme le jour... et je suis bon de m'inquiéter... Ne leur disons rien de cela, à ces chères enfants... Ne pensons qu'à leur bonheur et à leur plaisir... Demain à Saint-Cloud... cette fête dont elles se font tant de joie...

SCÈNE XII.

GALUCHET, JEANNE, *sortant de la porte à gauche*.

JEANNE. Voici l'heure... Il doit m'attendre... Dieu! quelqu'un est ici... C'est mon père!

GALUCHET, *réfléchissant*. D'ailleurs, et quand même j'y consentirais... est-ce qu'elles le voudraient... est-ce qu'elles pourraient se résoudre à me quitter... C'est impossible!

JEANNE, *écoutant au fond du théâtre*. Que dit-il?

GALUCHET, *prenant une petite table où sont ses outils*. Notre joie... notre bonheur à nous... c'est d'être ensemble... toujours ensemble!.. (*S'asseyant devant la table.*) Aussi, demain, quand je les aurai sous le bras, je veux qu'elles soient pimpantes et parées... elles le seront! Allons, à l'ouvrage!.. Elles doivent dormir maintenant... Et en travaillant comme ça pendant leur sommeil...

JEANNE, *s'éloignant de la porte du fond*. O ciel!

GALUCHET.

AIR de *Lantara*.

Par là j'ajoute à ma journée,
Ce que je puis dérober à ma nuit,
Et c'est une heure fortunée,
Que celle où j' veille ainsi sans bruit. (*Bis.*)
En ce moment, votre image chérie,
O mes enfants, vient encor me charmer,
Et le travail, qui double ainsi ma vie,
Double te temps où je peux vous aimer.

JEANNE, *à part, avec attendrissement et se rapprochant du fauteuil où est assis son père*. Mon bon père!

GALUCHET *prend un briquet et allume une chandelle, en parlant*. Le docteur dit que ça abrége les jours... Qu'importe!.. si c'est moi qui les quitte... et si mes filles ne me quittent jamais...

JEANNE, *poussant un cri et tombant à genoux au milieu du théâtre*. Ah!

GALUCHET, *stupéfait*. Jeanne ici!.. à cette heure... Et ce trouble, ces larmes. (*A part.*) Est-ce qu'elle aurait entendu la vieille marquise?.. (*Haut, et la relevant.*) Qu'as-tu, mon enfant?.. que me demandes-tu?

JEANNE. Grâce et pardon... mon père... car je suis bien coupable!.. car un instant... j'ai pu avoir l'idée de vous abandonner.

GALUCHET. Toi!

JEANNE. Oui, n'écoutant qu'une tendresse insensée... j'allais fuir peut-être...

GALUCHET, *poussant un cri de colère*. Ah! (*A part.*) Et moi qui cherchais... (*Avec colère.*) Ce n'est pas là mon sang... ce n'est pas là ma fille... C'est celle de la grande dame.

JEANNE. Mais là, tout à l'heure... je vous ai entendu... vous qui nous consacrez vos jours et vos nuits... et je me suis écriée : « Je dirai tout à mon père... je resterai près de lui... et je n'aimerai que lui! »

GALUCHET, *la pressant dans ses bras*. Ah! je la reconnais!.. je la retrouve!.. C'est à moi!.. c'est mon bien!.. c'est elle qui est ma fille! (*Se retournant vivement.*) Hein?..

SCÈNE XIII.

JEANNETON, GALUCHET, JEANNE.

(*Jeanneton sort de la porte à gauche, pendant que Galuchet et Jeanne se retirent à droite du théâtre.*)

GALUCHET, *voyant Jeanneton qui, sur la pointe du pied, s'approche de la porte*. Eh bien! morbleu! est-ce que celle-là veut aussi s'en aller? (*Jeanneton va à la porte du fond, la ferme au verrou et à double tour, et prend la clé. — Elle se retourne et aperçoit son père.*)

GALUCHET, *sévèrement*. Que fais-tu là !

JEANNETON. Ne faites pas attention, mon père, je viens de fermer la porte. (*Montrant la clé qu'elle tient à la main.*) et de retirer la clé.

GALUCHET. Et pourquoi?

JEANNETON, *regardant Jeanne*. On ne sait pas ce qui peut arriver... et c'est toujours plus sûr.

GALUCHET, *insistant*. Pourquoi?

JEANNETON. J'ai promis de ne pas vous le dire.

JEANNE. Et moi, sœur, j'ai tout dit!

JEANNETON. Ah! ça vaut mieux! (*A Galuchet.*) Mais vous pouviez dormir tranquille, mon père, j'étais là, moi, je veillais sur l'honneur de la famille!

GALUCHET, *lui sautant au cou*. Ah! Jeanneton! Jeanneton!.. (*A part.*) Celle-là aussi est ma fille... la fille de l'ouvrier!.. (*On frappe à la porte.*)

JEANNE, *avec émotion*. C'est Anatole!

JEANNETON, *à Galuchet*. C'est lui!

GALUCHET, *bas, à Jeanneton*. Qu'est-ce qu'il faut faire?

JEANNETON. Lui ouvrir maintenant... Nous sommes en force... il n'y a plus de danger.

GALUCHET, *pendant que Jeanneton va ouvrir*. Elle a raison... c'est à moi de parler au séducteur!

JEANNE. Mon père!

GALUCHET, *levant la main*. Et nous allons dialoguer ensemble d'une rude manière! (*Jeanneton cherche à retenir son père. La porte s'ouvre et paraît Coquebert.*)

JEANNETON, GALUCHET, JEANNE, *étonnés*. Dieu! M. Coquebert!

SCÈNE XIV.

JEANNETON, *près de la table*, COQUEBERT, GALUCHET, JEANNE.

COQUEBERT. Moi-même!

GALUCHET. Et qui vous amène à cette heure?

COQUEBERT. Vous allez le savoir, monsieur Galuchet... J'ai à vous dire que je sais tout, monsieur Galuchet...

GALUCHET. Et moi aussi.

COQUEBERT. Tout autre à ma place ce serait peut-être indigné... mais moi, je suis sans ambition, comme sans préjugés... nous sommes tous égaux maintenant... l'égalité avant tout... et je viens, à la place de mon fils, vous demander en son nom et au mien... (*Montrant Jeanne.*) la main de Mademoiselle.

GALUCHET. Est-il possible! (*Regardant Jeanne qui chancelle, et la soutenant dans ses bras.*)

COQUEBERT. Qu'a-t-elle donc?

GALUCHET. Rien... rien... c'est la joie...

COQUEBERT. A condition que nous nous occuperons du contrat sans bruit, sans éclat, et le plus tôt possible.

JEANNETON. Dès demain.

GALUCHET. A midi!..

COQUEBERT. Non pas!.. de meilleure heure... car demain un de mes clients, qui m'a fait l'honneur de m'inviter, se marie à midi précis... M. le duc de Blansac.

JEANNETON, *chancelant*. Octave!..

GALUCHET. Hein?.. elle aussi, qu'a-t-elle donc?..

JEANNE. C'est de joie, mon père... la joie de mon bonheur... (*A Jeanneton.*) Ma sœur...

GALUCHET. Ma fille... reviens à toi...

COQUEBERT. Quel tableau! et c'est là mon ouvrage!

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe chez M. Coquebert. — Salon élégant; porte au fond. — Portes latérales. — Deux fenêtres. — Sur le devant, table à droite, et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

COQUEBERT, ANATOLE, UN NOTAIRE, *écrivant à la table, à droite.*

ANATOLE. Quoi! mon père, ce matin même? Je ne puis y croire.

COQUEBERT. Quand les choses sont résolues, on ne peut trop se hâter de conclure... voilà comme je suis... On fera une publication, on achètera l'autre, et dans huit jours le mariage.

ANATOLE. Ah! quel bonheur.

COQUEBERT. En attendant, occupons-nous du contrat... c'est l'important, c'est l'essentiel... surtout dans une pareille affaire.

ANATOLE. Je ne vois pas cela, car la pauvre Jeanne n'a rien.

COQUEBERT. Qu'importe? elle peut avoir... (*Montrant le notaire qui écrit.*) Et Monsieur rédige cela selon mes intentions. (*S'adressant au notaire.*) Vous avez mis : *Tout ce qui pourra lui revenir, n'importe à quel titre?* (*Le notaire fait un geste affirmatif.*) Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal. (*A Anatole.*) C'est de la prévoyance... un père de famille est obligé de penser à tout.

ANATOLE. Ah! vous avez pensé à mon bonheur! c'est le principal.

COQUEBERT. Ton bonheur! ton bonheur! tout n'est pas encore dit... et il faudra voir...

ANATOLE. Tenez! le voilà qui arrive.

SCÈNE II.

COQUEBERT, JEANNETON, GALUCHET, JEANNE, ANATOLE.

GALUCHET, *en habit des dimanches, entre en tenant sous le bras ses deux filles en toilette, et habillées exactement de même.*

AIR : *Tra la la, tra la la.*

Je n'ai rien,
Je n' suis rien,
Oui, rien qu'un homme de bien!
Que de gens, à présent,
N'en pourraient pas dire autant!
(*Au notaire.*)
Vous, Monsieur, qui, par état,
Allez dresser le contrat,
Vous pouvez, et d'un seul mot,
Etablir ici la dot :
(*Montrant Jeanne.*)
Elle n'a rien; (*bis.*)
Mais c'est une fille de bien!
Que d' bell's dam's en se mariant
N'en apportent pas autant.
Pourtant elle a deux beaux yeux,
Fraîcheur et traits gracieux,
Une taille et des appas
Que pour de l'or on n'a pas!
V'là son bien,
C'est le sien,
Celui-là n' lui coûte rien.
Que d' beautés de haut rang
N'en pourraient pas dire autant!

COQUEBERT. Qu'est-ce que c'est, Galuchet?.. qu'est-ce que c'est?.. vous voilà en habit de noce... comme si c'était le mariage, et ce n'est que le contrat... je vous l'avais dit.

GALUCHET. C'est égal!.. vivent la joie et les amours!.. et comme dit la chanson : « Dansons avant la noce, on ne danse pas toujours après... » (*A Anatole et à Jeanne.*) Ce n'est pas pour vous que je dis ça, mes enfants... parce que je suis sûr qu'avec ma petite Jeanne ça ira toujours bien..... (*A Anatole.*) Et toi aussi, mon garçon..... Vous me permettez de le tutoyer?..

ANATOLE, *lui tendant la main.* Certainement.

GALUCHET. Je tutoie tous mes enfants, d'abord... et c'en est un de plus, un garçon, ça ne fait pas de mal!.. moi qui n'avais que des filles. Mais maintenant, il va nous en arriver des moutards!

JEANNETON, *lui faisant signe de se taire.* Mon père!

GALUCHET. Qu'est-ce que tu veux donc que je me gêne?.. Nous sommes ici en famille, entre amis. (*Montrant le notaire.*) Est-ce à cause de monsieur le notaire?.. il sait ce que c'est que des moutards... il signe tous les jours des passeports et des permis pour en avoir. Ainsi, vivent la joie et les amours!

COQUEBERT. Silence, Galuchet!.. Je vous ai recommandé et vous recommande, ainsi qu'à mon fils, le secret, le plus grand secret.

GALUCHET. C't' idée!.. moi qui, au contraire, voudrais apprendre à tout le monde notre bonheur et l'honnêteté de vos procédés.

JEANNE ET ANATOLE. Et votre générosité!

COQUEBERT. C'est justement pour cela... J'aurais l'air de me vanter de ce que je fais, et de quêter des éloges pour une chose si naturelle... le bonheur de nos enfants.

GALUCHET, *lui frappant sur le ventre.* Compris et approuvé : on se taira. (*Tendant la main à Coquebert.*) Touchez là, mon ancien; vous êtes un brave homme et un bon père... moi aussi, et c'est pour ça qu'entre nous il n'y a que la main. Ah çà! et pendant que ce monsieur griffonne, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de... (*Il fait le signe de boire. — A Coquebert.*) Un petit verre à la santé de ces enfants!..

ANATOLE. Qu'à cela ne tienne, monsieur Galuchet. (*Il court ouvrir une armoire, et place sur la table, à gauche, un plateau de liqueurs.*)

JEANNETON, *bas, à Galuchet.* Mon père!

GALUCHET. On ne marie pas sa fille tous les jours, et j'espère bien que le papa Coquebert me tiendra tête. (*A Anatole.*) Verse, mon garçon, verse plein!.. je te rendrai cela le jour de tes noces. Qu'est-ce que c'est que cela? du parfait amour ou de l'anisette?

COQUEBERT. Du rhum qui a plus de cent ans.

GALUCHET, *buvant.* Il a assez vécu... (*A Anatole.*) Verse du même! (*A Coquebert.*) Il pince encore, et je doute qu'à son âge vous et moi soyons aussi gaillards... A la vôtre!.. (*Montrant le notaire.*) Voyez donc un peu si ça avance, là-bas... C'est étonnant comme ça vous ranime et ça vous égaie... surtout quand il y a longtemps!.. Ça et le bonheur je n'y étais plus habitué. (*Jeanneton enlève la bouteille qui est sur ta table.*) Mais on renouvelle aisément connaissance. (*Il va pour se verser un troisième verre et ne trouve plus la bouteille.*) Hein!.. qui a supprimé la bouteille?

JEANNETON. Moi, mon père, et pour cause!

GALUCHET. C'est vrai, j'allais perdre la tête... mais Jeanneton conserve toujours la sienne. Quel trésor qu'une femme comme ça pour un mari! aussi je t'en trouverai un... un autre tout pareil... (*Montrant le notaire.*) Et nous nous adresserons à Monsieur... quoiqu'il n'aille pas vite.

COQUEBERT. Je crois bien, on ne s'entend pas! (*A Anatole.*) Ferme donc ces fenêtres! c'est un tapage dans la rue...

ANATOLE. C'est la file des voitures qui entrent en face, dans l'hôtel Blansac.

JEANNETON, *avec émotion.* Chez M. Octave?

ANATOLE. Qui se marie aujourd'hui à midi.

JEANNETON, *regardant la pendule.* Il n'est que dix heures!

ANATOLE. Il y a déjà un monde!.. Je l'ai vu ce matin à neuf heures, en lui portant les diamants qu'il attendait.

JEANNETON. Est-il bien heureux?

ANATOLE. Ça doit être... Mais il n'en avait pas l'air... il était si pâle!

JEANNETON, *vivement.* Il est malade?

ANATOLE. Non... mais sombre et triste.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

A ses regards, je m'en souvien,
Lorsque j'offrais cette parure,
Quel nuage sur sa figure!
Il soupirait...

JEANNETON, *à part.*
Octav', c'est bien!

JEANNE.
Quoi! vraiment?..

ANATOLE.
Ce n'est encor rien.
Sur cet écrin, d'où jaillit l'étincelle,
J'ai vu tomber une larme, je croi...

JEANNETON.
Ah! merci, merci! . je le voi,
Les diamants étaient pour elle
Mais cette larme était pour moi.

ANATOLE, *à qui Coquebert présente une plume.* C'est à moi de signer?.. (*Il s'approche de la table tout en parlant.*) Dans ce moment est entrée une de nos pratiques, madame la marquise d'Aubervilliers...

COQUEBERT ET GALUCHET, *vivement.* Eh bien?

ANATOLE. La tête haute et fière... A merveille, mon neveu, qu'elle a dit! Puisque enfin vous renoncez aux grisettes et vous rendez au vœu de votre famille, je vous apporte ma bénédiction... car c'est très-bien de se marier. (*Signant et présentant la plume à son père, tout en continuant de parler.*) A ce mot-là, je me suis avancé et lui ai fait part de mon mariage.

COQUEBERT, *qui tenait la plume et qui allait signer, s'avançant précipitamment.* Comment! tu lui as dit?..

ANATOLE. Que j'allais me marier avec mademoiselle Galuchet.

COQUEBERT. O ciel!.. moi qui t'avais recommandé le silence!

ANATOLE. Pas avec une pratique comme celle-là.

COQUEBERT, *à voix basse.* Avec elle, au contraire!.. Et qu'a-t-elle répondu?

ANATOLE. Rien!.. Elle s'est écriée brusquement : Mes gens! ma voiture!.. et elle est partie sans dire adieu à son neveu, qui n'y a pas même fait attention.

COQUEBERT. Imprudent que tu es!.. Dieu sait ce qui va arriver!

GALUCHET, *ramassant la plume.* Eh bien! signez donc...

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *présentant une lettre à Coquebert.*

LE DOMESTIQUE. Pour monsieur Coquebert.

COQUEBERT. Que disais-je?... l'écriture de la marquise! une lettre pour moi... (*Tirant de la lettre une feuille de papier.*) Et un papier timbré pour vous, Galuchet!

GALUCHET. Pour moi? (*A Jeanneton.*) Tiens, fille, déchiffre-moi ça, si tu peux.

COQUEBERT, *lisant.* « Le peu de mots que je vous ai « dits, Monsieur, auraient dû vous faire penser que « celle que vous allez marier à votre fils était d'une « naissance... au moins douteuse... »

TOUS. O ciel!

ANATOLE. Qu'est-ce que cela veut dire?

COQUEBERT, *avec indignation.* Propos calomnieux et mensongers!.. Et à supposer même qu'ils soient vrais, qu'en résulterait-il? que mademoiselle Jeanne est d'une naissance incertaine.

JEANNE. Que dites-vous?

COQUEBERT. Inconnue... Tranchons le mot, illégitime!.. Qu'est-ce que ça me fait à moi? Au diable les préjugés!.. qu'elle soit ce qu'elle voudra .. Nous sommes tous égaux... l'égalité avant tout!.. Ces jeunes gens s'aiment, cela me suffit... je n'écoute rien, je ne regarde rien... Unissons-les d'abord, nous examinerons après... Signez...

JEANNE, *se jetant dans ses bras.* Ah! l'excellent homme!

ANATOLE, *de même.* Ah! le bon père!

GALUCHET, *allant à lui et lui prenant la main.* Monsieur, ce que vous venez de faire là est une belle et bonne action; mais vous en serez récompensé: Jeanne est à moi, Jeanne est bien ma fille!

JEANNE ET ANATOLE. Quel bonheur!

COQUEBERT, *effrayé.* O ciel!

GALUCHET. Et je défie à personne au monde de prouver qu'elle n'est pas à moi.

COQUEBERT, *à part.* Tout est perdu! (*A haute voix.*) Ne signez pas!

TOUS. Et pourquoi?..

COQUEBERT, *avec embarras.* Pourquoi?

JEANNETON, *montrant le papier qu'elle vient de lire.* Parce que voilà une opposition qui arrive au mariage.

GALUCHET, *vivement.* Une opposition!.. Donne, donne! (*Lisant avec peine.*) « Attendu..... attendu « qu'une fille ne peut se marier sans le consentement « de son père... attendu que ledit Galuchet ne peut « prouver qu'il est le père de ladite demoiselle con- « tractante... les requérants s'opposent audit mariage, « et, sous toutes réserves de droit, dépens, dommages « et intérêts, font défense au sieur Galuchet de dis- « poser d'aucune des deux jeunes filles dont il est ac- « tuellement détenteur, avant d'avoir prouvé à la « justice laquelle des deux est réellement la sienne...» (*Avec colère.*) Par exemple! celui qui a fait cet acte est timbré.

COQUEBERT. Et le papier aussi... C'est en règle!

GALUCHET. M'empêcher de marier mes deux filles!

COQUEBERT. Avant que vous n'ayez choisi et reconnu celle qui vous appartient... c'est clair!

GALUCHET. Eh! non, ça ne l'est pas!.. puisque je n'en sais rien moi-même.

COQUEBERT. Alors vous ne pouvez pas figurer comme père.

GALUCHET. C'est-à-dire que parce que j'ai deux enfants... je n'en ai pas... Allons donc, c'est absurde!

COQUEBERT. C'est la loi... c'est-à-dire, au contraire... vous comprenez... Non, je m'embrouille... la loi ne reconnaît qu'un père par enfant, pas plus! c'est absurde, comme vous dites, mais enfin! nous n'y pouvons rien. Vous avez vu, mon cher ami, que je ne tenais ni au rang, ni à la fortune... je suis par mon caractère au-dessus des préjugés... mais non pas au-dessus des lois! Je suis obligé de m'y soumettre comme citoyen, comme bijoutier, et comme électeur... Dès ce moment mon parti est pris.

ANATOLE. Mais, mon père...

COQUEBERT, *à part.* Si elle est fille de la grande dame, on ne voudra pas de nous; si elle est fille de l'ouvrier, je ne veux pas d'elle... De toutes les manières... c'est fini! (*Haut, à son fils.*) Partons!..

ANATOLE. Et où allons-nous?

COQUEBERT. Rétablir les faits et adresser mes excuses à madame d'Aubervilliers... Si tu perds ta fiancée... ce n'est pas une raison pour que je perde mes pratiques, et la famille de la marquise est de mes meilleures. Je vais lui écrire une lettre que tu lui porteras à l'instant. (*Galuchet, pendant ce qui précède, est tombé dans un fauteuil, tenant a la main le papier timbré, et absorbé dans ses réflexions; ses deux filles sont debout près de lui. — En entendant Coquebert qui va sortir, il revient à lui.*)

GALUCHET, *à Coquebert.* Mais, permettez, Monsieur...

COQUEBERT. Vous voyez comme je suis; la franchise même... Je ne dis pas oui, je ne dis pas non... Décidez vous-même laquelle des deux est à vous... sinon pas de mariage possible... ni pour l'une... ni pour l'autre... (*A Anatole.*) Venez, mon fils, suivez-moi... (*Il l'entraîne.*)

SCÈNE IV.

JEANNE, GALUCHET, JEANNETON.

JEANNE ET JEANNETON. Qu'est-ce que cela signifie, mon père?

GALUCHET. Ça signifie... que vous êtes bien mes enfants tous les deux! et, quoi qu'il arrive, je vous regarderai toujours comme telles... Ça me serait impossible autrement.

JEANNE ET JEANNETON. Et à nous aussi.

GALUCHET. Je le sais bien! mais par la force des choses et des circonstances... trop longues à vous expliquer, on veut que je renonce à l'une de vous deux.

JEANNE. Et vous le pourriez?..

JEANNETON. Vous auriez ce cœur-là?..

GALUCHET. Il le faut... pour votre bonheur... pour votre avenir... Mais je ne peux pas... Aussi... voyez, mes enfants... décidez vous-mêmes!

JEANNE. Non, mon père?

JEANNETON. Ne plus être vos enfants!

GALUCHET. Je dois vous dire... pour vous consoler, que celle qui m'abandonnera...

JEANNE, *avec force.* Sera maudite!

GALUCHET. Non... elle deviendra une grande dame, elle sera noble, elle sera riche... tandis que l'autre...

JEANNETON. Ah! je suis l'autre!

JEANNE. Moi aussi!

JEANNETON. Nous le sommes toutes deux!

GALUCHET. C'est bien! c'est bien! vous êtes de bonnes filles... qui me rendez bien heureux... mais qui m'embarrassez beaucoup... parce qu'il ne s'agit pas d'être faible et de pleurer... Il faut du courage... entends-

tu, Jeanne?.. (*Regardant Jeanneton qui se détourne aussi pour essuyer ses yeux.*) Entends-tu, Jeanneton, toi qui d'ordinaire as de l'énergie pour toute la famille? (*Avec force.*) Je te répète qu'il faut choisir... (*Avec colère*) Il le faut!

JEANNETON. Eh bien! mon père, ne nous grondez pas!

JEANNE. Ce serait la première fois.

JEANNETON. Ma sœur et moi sommes résignées... N'est-il pas vrai, sœur?..

JEANNE. Oui, je te le jure.

JEANNETON, *avec fermeté.* Choisissez donc... décidez vous-même...

GALUCHET, *effrayé.* Moi!..

JEANNE. Nous obéirons sans plainte... sans murmure...

JEANNETON, *essuyant ses yeux sans être vue.* Oui... nous obéirons!

GALUCHET, *se place entre elles en silence, puis lève les yeux au ciel. — L'orchestre joue en sourdine l'air de la Juive : Rachel, quand du Seigneur la grâce tutélaire.* Toi qui sais la vérité... Marie-Jeanne, ma pauvre femme.. envoie-moi de là-haut quelque bonne inspiration!.. Dis-moi là... par un seul battement du cœur... laquelle est notre sang... laquelle est notre vraie fille... Tu ne voudrais pas me tromper... n'est-ce pas?.. Et c'est toi... toi seule que je croirai. (*Il regarde, l'une après l'autre et attentivement, ses deux filles.*) Ah! j'ai le même plaisir à les regarder!.. je lis dans leurs yeux la même tendresse... (*Il embrasse Jeanne qu'il presse sur son cœur, puis ensuite Jeanneton.*) Le cœur me bat de même!.. Ah! c'est le ciel qui prononce!.. toutes les deux sont à moi.

LES DEUX JEUNES FILLES. Oui... oui!.. vous l'avez dit.

JEANNE. Restons toujours ensemble.

JEANNETON. Ne nous quittons plus!

GALUCHET. Mais la fortune qui vous attendait peut-être...

JEANNE. Nous y renonçons!

JEANNETON. Nous nous en passerons!

GALUCHET. Ah! je savais bien qu'elles m'aimeraient mieux que de l'argent!.. Ainsi, mes chers enfants, vous croyez donc qu'en s'aimant bien on peut vivre dans une mansarde, sans beaux habits et sans diamants?

TOUTES DEUX. Oui, mon père.

GALUCHET. Mais les amoureux, les fiancés, ceux qui peut-être vous auraient épousées?..

JEANNE. S'ils ne nous épousaient que pour cela...

JEANNETON. La perte ne serait pas grande!

JEANNE. Ils attendront... et on verra!

GALUCHET, *gaiement.* C'est ça... avec le temps on verra!

JEANNETON, *gaiement.* Quant à moi... c'est tout vu!.. je n'y tiens pas... je ne me marierai jamais... Ça a toujours été mon idée.

GALUCHET. Vraiment?

JEANNETON. Je resterai avec vous... je vivrai avec vous.

GALUCHET. En garçons!

JEANNETON. Je tiendrai le ménage... et nous aurons au logis...

GALUCHET. Travail et plaisir!

JEANNE. Bonheur et santé!

JEANNETON. Et nous rirons!

JEANNE. Nous danserons!

GALUCHET. Nous nous aimerons tous les trois.

LES DEUX FILLES. Toujours! toujours!

GALUCHET, *au comble de l'ivresse.* Assez! assez, mes enfants!

AIR : *Dieu m'éclaire* (Cavatine de LA JUIVE).

Douce étreinte!
Plus de plainte!
Oui, sans crainte,
Moi,
Je voi
Les tempêtes
Sur nos têtes,
Quand vous êtes
Avec moi!

JEANNETON.

Dans le sentier de la vie,
L'un sur l'autre l'on s'appuie.

GALUCHET.

Et nous ferons le chemin
En nous donnant la main.

ENSEMBLE.

Douce étreinte!
Plus de plainte!
Oui, sans crainte,
Moi,
Je voi
Les tempêtes
Sur nos têtes,
Quand vous êtes
Avec moi!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANATOLE.

ANATOLE. J'arrive toujours courant... et tout essoufflé.

JEANNE. D'où ça?

ANATOLE. De l'hôtel de la marquise, où mon père m'avait envoyé porter moi-même... en son nom... une lettre d'excuse.

TOUS TROIS. Eh bien?..

ANATOLE. Eh bien! on m'a fait dire par un valet de chambre : « Madame va répondre, attendez... » Et j'ai attendu dans une espèce de boudoir qui tenait au salon... et dans ce salon étaient la marquise et des hommes de loi... qui de temps en temps élevaient la parole, et, ma foi... je ne sais pas si c'est mal d'écouter.

JEANNETON. Du tout! quand c'est pour rendre service à des amis.

ANATOLE. C'est ce que je me suis dit... Aussi j'avais l'oreille collée contre la porte, et l'un s'écriait : « Oui, je réponds du procès... procès qui le ruinerait s'il était riche... et il n'a rien... il ne pourra jamais le soutenir. — Alors, et s'il n'y a pas d'autre moyen, faisons le procès, a répondu la marquise, mais c'est contre mon gré...—Attendez donc! attendez donc! disait une autre personne.» Et il se fit un grand silence... Je n'entendais plus que le bruit de papiers ou de parchemins que l'on feuilletait... puis tout à coup un grand cri... comme un cri de joie, et l'on disait : « Qu'il le veuille ou non maintenant... il est en notre pouvoir... il ne peut plus nous échapper. »

GALUCHET. Qu'est-ce que ça peut être?

ANATOLE. « A moins, s'écria la marquise, qu'il ne les enlève, qu'il ne les emmène... tout serait perdu. »

GALUCHET. C'est une idée, ça!

ANATOLE. « Bah! disaient les autres, il ne peut se douter du coup qui le menace... Et d'ailleurs, nous avons assez de pouvoir et de crédit... pour l'empê-

cher... et même, s'il le faut, pour le faire arrêter. »

JEANNE. Vous arrêter!

JEANNETON. Vous, mon père!.. Ah bien, oui!.. qu'ils y viennent! qu'ils s'en avisent!..

GALUCHET. Bien, ma fille... bien, Jeanneton... Cette enfant-là était née pour être un garçon.

ANATOLE. Voilà ce que j'ai entendu... et sans attendre plus longtemps la réponse à ma lettre, je suis venu tout vous dire.

JEANNE. Merci, merci... monsieur Anatole... Et votre avis?

ANATOLE. Mon avis... est qu'il faut ici de la tête et du courage... Il faut partir.

JEANNETON. Allons donc!

ANATOLE. Ils sont puissants, ils ont de l'or, du crédit, des amis... vous n'avez rien de tout cela... excepté moi... qui ne peux rien... que vous aimer, mademoiselle Jeanne... et si on commence par vous séparer!.. Vous avez raison... vous le prouverez plus tard... je le sais... Mais en attendant, que deviendront vos filles... qui les protégera?

GALUCHET. C'est juste!.. je ne les quitte pas...

ANATOLE. On se défend de loin... Partez avec elle, partez!

GALUCHET. Et si l'on s'oppose à ce départ!.. où trouver appui et protection?.. à qui nous adresser?

JEANNETON, *avec énergie*. Je le sais.

GALUCHET. Toi, Jeanneton?

JEANNETON. Oui, mon père... et à l'instant même... (*Elle se met à la table, et écrit.*) Je réponds de tout.

GALUCHET. A qui diable écrit-elle?.. (*Lisant par-dessus son épaule.*) « Monsieur le duc... » Tu connais des ducs, Jeanneton?..

JEANNETON. Oui, mon père.

GALUCHET, *lisant toujours par-dessus l'épaule de Jeanneton*. « Monsieur le duc... ou plutôt mon ami.» (*Avec étonnement.*) C'est ton ami?

JEANNETON, *essuyant une larme*. Oui... mon père.

GALUCHET. « Vous m'avez dit : Dans le malheur... venez à moi!.. J'y viens... » C'est donc un honnête homme, Jeanneton?

JEANNETON. Oui, mon père.

GALUCHET, *lisant toujours*. « Je vous prie, car c'est très-pressé, de vouloir bien, tout de suite... tout de suite, m'enlever... » (*Avec colère.*) Hein?

JEANNETON, *achevant d'écrire*. « Avec mon père et ma sœur... »

GALUCHET. C'est différent.

JEANNETON, *écrivant toujours*. «Le porteur vous dira pourquoi. »

GALUCHET. Le porteur?

JEANNETON. Ce sera vous, mon père... A M. le duc de Blansac, à son hôtel. Courez... c'est à deux pas... Il ne sera pas encore parti pour la mairie... car c'est à midi seulement qu'il se marie.

GALUCHET. Et tu veux qu'il nous enlève... lui-même?

JEANNETON. Non... mais qu'il vous donne les moyens de partir... C'est ce que j'ai voulu lui dire... vous le lui expliquerez... Partez vite, seulement.

GALUCHET. Et si, dans un moment comme celui-là, il refuse de m'écouter?

JEANNETON. Vous direz que c'est de la part de mademoiselle Jeanneton.

GALUCHET. Et ce beau marié... ce jeune seigneur... ce duc?..

JEANNETON. Vous accueillera à l'instant.

GALUCHET. Tu crois?

JEANNETON. J'en suis sûre!

GALUCHET, *avec défiance et reproche*. Mais une telle protection?..

JEANNETON. Vous pouvez l'accepter, mon père, elle ne nous coûte rien.

GALUCHET. Bien vrai?

JEANNETON. Je ne la réclamerais pas avec tant de confiance, si je l'avais payée!

GALUCHET. C'est juste!.. tu es une digne et brave fille... Attendez-moi, mes enfants... Je serai de retour ici, avant midi! Veillez sur elles, monsieur Anatole...

ANATOLE, *montrant la porte à gauche*. Là... dans le bureau de mon père... je ne les quitterai pas... je vous le promets.

GALUCHET, *à Anatole qui va entrer dans l'appartement à gauche*. Moi, je cours chez notre protecteur... Grâce à lui, j'emmène mes enfants, je les enlève! et après cela je me moque de la marquise et de tous les grands seigneurs! (*Il sort par la porte du fond. — Coquebert est entré par la porte à droite, pendant ces dernières paroles, qu'il a entendues.*)

SCÈNE VI.

COQUEBERT, *regardant sortir Galuchet*. Hein?.. se moquer des grands seigneurs!.. Ce gaillard-là se fera quelques mauvaises affaires!.. Ça le regarde; et pourvu que je conserve mes pratiques... (*Apercevant la marquise qui entre.*) Ah! madame la marquise, qui me fait l'honneur de venir!..

SCÈNE VII.

COQUEBERT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE. J'ai reçu votre lettre, et j'accours!

COQUEBERT. Mais, depuis que je vous l'ai écrite, cela ne va pas mieux. Ce Galuchet est plus obstiné que jamais, et ne cédera pas!

LA MARQUISE. C'est ce que nous verrons! Je suis tranquille maintenant; aussi, pendant que tous nos parents sont rassemblés à l'hôtel de Blansac pour le mariage de mon neveu, je veux, sous le nom et les habits qui lui appartiennent, présenter moi-même ma petite-fille à sa nouvelle famille... Mes femmes de chambre sont là qui l'attendent!

COQUEBERT. Vous avez donc quelques preuves?

LA MARQUISE. Oui, une lettre de quelques lignes, retrouvée ce matin seulement au milieu des papiers du général, et qui, en 1815, lors du retour de l'île d'Elbe, lui avait été adressée par sa femme!

COQUEBERT. Et cette lettre vous dit laquelle de ces deux jeunes filles est votre enfant?

LA MARQUISE. Non! mais elle me donne du moins un moyen de la reconnaître!.. Où est Galuchet?.. Vous m'avez écrit qu'il était ici...

COQUEBERT. Il n'y est plus!.. Et même, d'après ce que j'ai entendu là, tout à l'heure, grâce à des protections qu'il a, je ne sais comment, il compte enlever ses deux filles!

LA MARQUISE, *avec effroi*. Ah!.. tout serait perdu!.. et s'il les emmène... s'il les dérobe à mes regards...

COQUEBERT. Elles sont encore là... dans mon cabinet..

LA MARQUISE, *bas, et vivement, à Coquebert*. Courez chez M. de Blansac, mon neveu... dites-lui qu'une importante affaire m'empêche d'assister à son mariage! Mais que l'on parte sans moi... Je le lui demande... je l'en prie en grâce!

COQUEBERT, *s'inclinant.* Oui, Madame. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VIII.

JEANNE, LA MARQUISE.

JEANNE, *à la cantonade.* Oui, Jeanneton, oui, ma sœur... je vais voir... (*Revenant sur le devant du théâtre.*) C'est madame la marquise!

LA MARQUISE, *allant à elle, avec bonté.* Ne craignez rien, mon enfant... je ne veux que votre bonheur.

JEANNE, *tristement et baissant la tête.* Oh!.. Il est impossible... il y a trop d'obstacles!

LA MARQUISE. Et lesquels?

JEANNE, *timidement.* Mais... la fortune, d'abord!

LA MARQUISE, *avec joie.* N'est-ce que cela? (*D'un ton affectueux.*) Parlez-moi avec confiance... comme à une mère! Est-ce là le seul vœu que forme votre cœur?

JEANNE, *baissant les yeux.* Non, Madame, il y a quelqu'un que j'aime!

LA MARQUISE, *avec douleur.* Ah!

JEANNE. Quelqu'un... bien au-dessus de moi!

LA MARQUISE, *vivement.* C'est bien... c'est bien, mon enfant!

JEANNE. Le fils de votre joaillier, M. Coquebert!..

LA MARQUISE, *à part, avec douleur.* Une telle inclination!.. ah!.. (*Haut, à Jeanne.*) Et croyez-vous que les conseils de la raison ou de l'amitié parviennent un jour à bannir de votre cœur un pareil sentiment?

JEANNE, *vivement.* Non, Madame, plutôt mourir que d'y renoncer!

LA MARQUISE, *à part.* Comme sa mère!.. Je n'étais pas assez punie, et Dieu veut me châtier encore dans mon orgueil... Mais, dussé-je en mourir de honte... je connaîtrai du moins mon enfant!.. (*A Jeanne, lui remettant une lettre.*) Tenez!.. cette lettre fut écrite par ma fille, à son mari qui était un militaire... un général... Lisez!

JEANNE, *lisant avec émotion.* « Bruxelles, juin 1815... »

LA MARQUISE. Oui, c'était dans les Cent-Jours!

JEANNE, *lisant.* « Mon ami, tu désirais un fils qui, « comme toi, un jour fût soldat, car l'empereur et la « France, disais-tu, ont besoin de défenseurs... Mais « le ciel n'a pas exaucé tes vœux, je viens d'avoir une « fille... » (*Jeanne s'arrête et regarde la marquise.*)

LA MARQUISE. Continuez!

JEANNE, *continuant.* « Mais le retour de l'île d'Elbe, « et vos signes de ralliement, dont tu m'as si souvent « parlé, ont fait sans doute trop d'impression sur « moi... car ta fille, je t'en préviens, porte près du « cœur... une violette... » (*S'interrompant.*) Ah! mon Dieu! (*Elle relit la lettre tout bas, avec la plus grande émotion.*)

LA MARQUISE, *l'examinant.* Ce trouble... cette émotion... c'est donc vrai?.. vous connaissez?..

JEANNE, *toujours lisant.* Oui... c'est bien cela!

LA MARQUISE. C'est elle!..

JEANNE. Oui... c'est elle!.. c'est Jeanneton!.. c'est ma sœur!.. (*Montrant la porte à gauche.*) Ma sœur!..

LA MARQUISE, *s'élançant par la porte à gauche.* Sa sœur!

SCÈNE IX.

JEANNE, *seule.* Ah! qu'ai-je fait? Et mon père qui va venir chercher ses deux filles!.. Mon père!.. il en mourra de douleur! (*On entend sonner midi.*)

SCÈNE X.

JEANNETON, *sortant de la porte à gauche, suivie de* LA MARQUISE, JEANNE, ANATOLE.

JEANNETON, *sortant vivement.* Midi! midi! (*Avec désespoir.*) Il est marié! (*Se jetant dans les bras de sa sœur.*) Tout est fini pour moi!

LA MARQUISE, *s'approchant d'elle.* Mon enfant!

JEANNETON. Merci, Madame, merci de tous les biens que vous m'offrez, et dont je ne suis pas digne!..

LA MARQUISE. Que voulez-vous dire?

JEANNETON. Que Jeanneton figurerait mal dans vos salons dorés... et ferait rougir vos aïeux!

LA MARQUISE. Ce sont les tiens.

JEANNE. Raison de plus pour ne pas les humilier.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets.*

Je dois des égards, je le sens,
A ces aïeux dont je tiens la naissance,
Comme à vous, Madame, en tout temps,
Je dois respect, reconnaissance;
Mais j' suis enfant du peuple au fond du cœur
De l'ouvrier je suis la fille!
Ce titr' suffit à mon bonheur,
Et la famille où j'ai trouvé ma sœur
Restera toujours ma famille.

(*Elle se jette dans les bras de Jeanne.*)

JEANNE. C'est bien!.. c'est bien!.. tu restes avec nous!

LA MARQUISE. Elle refuse!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, COQUEBERT, *entrant par la porte du fond.*

COQUEBERT. Ah! Madame!.. ah! quel scandale! Votre neveu... M. Octave...

JEANNETON. Octave!..

LA MARQUISE. Eh bien!.. son mariage?..

COQUEBERT. Il ne veut plus en entendre parler...

JEANNETON, *vivement.* J'accepte! oui, Madame, j'accepte.

JEANNE. O ciel! que dis-tu?..

LA MARQUISE. Est-il possible!.. (*A Coquebert.*) Veuillez faire avancer ma voiture...

COQUEBERT. A l'instant, madame la marquise. (*Il sort.*)

LA MARQUISE, *à Jeanneton.* Venez...

JEANNETON. A une condition...

ANATOLE, *regardant par la fenêtre.* Voilà M. Galuchet.

JEANNETON, *voulant s'élancer vers lui.* Mon père!..

LA MARQUISE, *l'entraînant.* Venez!.. venez!.. (*Elles sortent.*)

SCÈNE XII.

ANATOLE, JEANNE.

JEANNE. Mon père!.. mon pauvre père!.. Comment lui dire maintenant... comment lui apprendre que sa fille lui est enlevée?..

ANATOLE. Ah! c'est vrai!..

JEANNE. Silence! c'est lui!..

SCÈNE XIII.

JEANNE, GALUCHET, ANATOLE.

GALUCHET, *entrant en chantant.* Tra la la la la la la... Ah! le brave jeune homme!.. le noble seigneur!..

Voilà un seigneur comme je les aime; car il ne l'est pas du tout... N'ayez plus peur, mes enfants. Pourquoi donc que vous avez un air comme ça tous les deux?.. Je suis joyeux... je suis content... Jeanneton disait vrai : à son nom seul, toutes les portes m'ont été ouvertes, et j'arrivai à un boudoir tout en soie et en dorure, où je trouvai M. le duc en beau costume, costume de marié.— C'est Jeanneton qui vous envoie, Monsieur? — Oui, monsieur le duc... Je suis son père... Il m'a tendu la main... il me l'a tendue... lui-même... Ce qui fait que je lui ai remis la lettre de Jeanneton, en lui expliquant ce dont il s'agissait... — Si je vous défendrai... si je vous protégerai!.. s'est-il écrié. Comptez sur moi... je ne vous quitterai plus... je partirai avec vous... — Et votre mariage, que je lui ai répondu... ça n'est pas possible... — Tu dis vrai... attends-moi là... Il est parti... et quelques instants après il a reparu, le front serein, l'air joyeux... le sourire sur les lèvres... — C'est fini! qu'il s'est écrié, je ne me marie plus! Venez, partons! allons chercher mademoiselle Jeanneton et sa sœur... Et nous voilà... Tout est prêt... la voiture de M. le duc est en bas et lui aussi... Il nous attend!

JEANNE. Il nous attend?..

ANATOLE. Lui-même?

GALUCHET. Toujours lui-même... Ainsi, hâtons-nous... parce qu'un grand seigneur, quelque bon enfant qu'il soit... ne peut pas comme ça faire antichambre dans sa voiture... Avertis ta sœur... (*A Anatole.*) Et maintenant, je défie bien à madame la marquise de m'enlever aucun de mes enfants... Ils sont à moi... je les garde... je les emmène tous deux... je pars avec tout mon bonheur!.. (*Se retournant vers Jeanne.*) Eh bien! où est donc Jeanneton?.. Est-ce que tu ne l'as pas avertie?..

JEANNE. Si, mon père... mais...

GALUCHET. Eh bien!.. quoi donc?.. qu'avez-vous tous deux?

ANATOLE. Rien, monsieur Galuchet... c'est que...

GALUCHET. C'est que... c'est que... Eh! parbleu! je vais la chercher moi-même... (*Il va pour se précipiter dans la chambre à gauche.*)

JEANNE, *le retenant.* Non, mon père, n'y allez pas.

GALUCHET. Et pourquoi? Je veux voir Jeanneton... je veux voir ma fille.

JEANNE. Mon père!..

GALUCHET. Eh bien!.. ma fille?

JEANNE. Vous n'en avez plus qu'une!

GALUCHET. Et l'autre... l'autre?..

ANATOLE. Elle est à la marquise.

GALUCHET. Qui a dit cela?..

JEANNE. Moi! (*Lui tendant la lettre.*) Tenez!

GALUCHET, *parcourant la lettre.* O ciel!.. Jeanneton... Jeanneton, ma fille bien-aimée! mon seul bonheur... Non, non!.. pardonne-moi, mon enfant... ça n'est pas vrai... mais celle qu'on perd, vois-tu bien... (*Sanglotant.*) Jeanneton!.. ma pauvre Jeanneton... si bonne fille et si joyeuse!.. elle qui me faisait oublier mes peines... qui me faisait rire... et qui me fait pleurer maintenant... ils en ont fait une grande dame... ils me l'ont enlevée... Ça n'est pas possible!.. (*Tombant dans le fauteuil, à gauche.*) Je veux revoir mon enfant! Rendez-moi ma fille!.. Où est-elle? (*La porte s'ouvre, paraît Jeanneton habillée en grande dame, la marquise la suit. — Jeanneton s'avance vers Galuchet et fléchit le genou devant lui.*)

JEANNETON. La voilà!

GALUCHET, *poussant un cri et la relevant.* Ah! (*La regardant pour la reconnaître.*) Sous ces riches étoffes... ces dentelles et ces diamants... est-ce vous... est-ce toi, Jeanneton?

JEANNETON. Toujours!.. Madame la marquise a daigné accepter mes conditions, et les voici...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, COQUEBERT, UN DOMESTIQUE.

COQUEBERT. La voiture de Madame est en bas... et puis une autre encore... celle de M. le duc de Blansac...

ANATOLE. Qui venait pour enlever mademoiselle Jeanneton.

JEANNETON, *au domestique.* Priez-le d'attendre, s'il vous plaît. A toi, ma sœur, pour épouser celui que tu aimes... (*Regardant la marquise.*) on me permet de te donner deux cent mille francs.

JEANNE ET ANATOLE. Est-il possible!.. (*Se retournant tous deux vers Coquebert.*) Consentez-vous... Monsieur?..

COQUEBERT. Est-ce que j'ai jamais dit autre chose?.. Elle a deux cent mille francs .. toi aussi... il y a égalité : et qu'est-ce que je voulais?.. l'égalité.

GALUCHET, *regardant Jeanne, qui est près d'Anatole, et Jeanneton qui est près de la marquise.* C'est ça!.. elles vont partir toutes les deux... elles me quittent toutes les deux... Et moi!.. (*Jeanne et Jeanneton se rapprochent de lui et lui prennent la main.*)

JEANNETON. Vous, mon père!.. Nous ne nous quitterons pas!

JEANNE. Vous habiterez avec nous.

JEANNETON. Et moi, je viendrai vous voir tous les jours...

GALUCHET. Tous les jours... une fois...

JEANNETON. Et vous aussi...

GALUCHET. Ça fera deux!.. C'est égal... ça n'est pas la même chose!

JEANNE ET JEANNETON, *le caressant.* Mon père!

GALUCHET, *essuyant une larme.* Ah! je suis un père égoïste! Mais rassurez-vous, je m'y ferai... Je m'habituerai à votre bonheur et je finirai par vous le pardonner.

COQUEBERT, *à qui un domestique est venu dire un mot à l'oreille.* Monsieur le duc attend toujours.

JEANNETON. Pauvre Octave! (*Se regardant.*) Heureusement il n'aura pas perdu pour attendre!

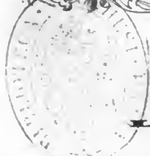
LA MARQUISE, *au domestique.* Nous descendons... (*A Jeanneton.*) Venez, ma fille.

JEANNETON, *à Galuchet.* A bientôt, mon père!..

GALUCHET, *tenant le bras de Jeanne et saluant Jeanneton.* Adieu, madame la duchesse!.. (*A part, et soupirant pendant qu'elle s'éloigne.*) Ah! je crois décidément que c'était celle-là que j'aimais le... (*Regardant Jeanne qui fait un geste vers lui.*) Non... non... toutes deux de même! (*Jeanne, à gauche du théâtre, donne un bras à Anatole et l'autre à son père. — Coquebert est a droite du théâtre. — Jeanneton et la marquise, au fond et prêtes à partir.*)

FIN DE JEANNE ET JEANNETON.





IRÈNE

OU

LE MAGNÉTISME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 29 avril 1845.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LOCKROY.

Personnages.

M. DE BRIENNE, vice-amiral . . .	M. FERVILLE.
IRÈNE, sa fille	Mlle ROSE CHERI.
LE VICOMTE HENRI DE CLERMONT, officier.	MM. BRESSANT.
LE COMTE ANNIBAL DE BOUTTEVILLE, ami de Clermont.	TISSERANT.
LE CHEVALIER DE MONTARAN, ami de Clermont.	M. DESCHAMPS.
LA BARONNE DE SAINT-SAVIN.	Mlles EUG. SAUVAGE.
TEREZINE, aubergiste de la Croix-d'Or.	ANNA CHÉRI.
DOMESTIQUES, VALETS D'AUBERGE, OFFICIERS, MARINIERS, etc.	

Le premier acte se passe à l'auberge de la Croix d'Or. — Le deuxième à Paris, au ministère de la Marine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle de la Croix-d'Or, à Toulon. A droite du spectateur sur le second plan, une chambre portant le nº 13. — A gauche, en face, la porte d'un corridor conduisant à d'autres chambres. Au fond du théâtre, à droite, un escalier conduisant à une galerie intérieure au premier étage, avec une rampe en bois, tenant toute la largeur du théâtre et donnant sur d'autres chambres et sur de grandes croisées. — La galerie continue à droite et à gauche du spectateur et est censée donner sur d'autres appartements qu'on ne voit pas. — Au fond du théâtre et sous la galerie du premier étage, une porte conduisant à la salle à manger et à toutes les pièces du rez-de-chaussée.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRÉZINE, *descendant par l'escalier du fond de la galerie du premier étage,* M. DE BRIENNE ET IRENE, *assis à droite, près de la table. Des domestiques attendent derrière eux, tenant des malles et des cartons.*

M. DE BRIENNE, *s'adressant à Térézine.* Eh bien, madame l'aubergiste, qu'est-ce que ma sœur a définitivement choisi?

TÉRÉZINE. Elle s'est décidée pour le numéro au bout de cette galerie. (*Montrant celle du premier étage.*) La dernière chambre vacante, un appartement charmant!

M. DE BRIENNE, *brusquement.* Parbleu! ils le sont tous!

TÉRÉZINE. Comme vous dites, Monsieur, *à la Croix-d'Or,* à Toulon... toutes les chambres sont commodes, les lits élégants, la cuisine *idem*... et moi et mon mari, M. Jacquemart...

M. DE BRIENNE, *l'interrompant.* C'est bien! (*Aux domestiques qui se tiennent au fond.*) Portez ces malles et ces cartons chez madame la marquise, ma sœur... au numéro 8. (*Les domestiques portant les malles et les cartons montent l'escalier à droite, traversant la galerie du fond au premier étage, et disparaissent par la gauche.*)

TÉRÉZINE, *à M. de Brienne.* Ces dames y seront à merveille! Ce sont les chambres que tout le monde me demande, parce qu'elles donnent sur une grande terrasse par laquelle on descend dans notre jardin! des bosquets d'orangers et de citronniers! sans compter que de la terrasse on aperçoit la pleine mer, la rade de Toulon... rien que cela!

M. DE BRIENNE, *avec impatience.* C'est bien!

TÉRÉZINE. Et l'escadre sur le point d'appareiller! On n'attend plus que le commandant, qui descend toujours chez nous!

IRÈNE, *souriant.* En vérité!

M. DE BRIENNE, *avec humeur.* Cela suffit!.. ma sœur vient-elle souper?

TÉRÉZINE, *se frappant le front.* Ah! j'oubliais!.. elle m'a chargée de vous dire qu'elle n'a pas faim, qu'elle est fatiguée, et qu'elle a des lettres à écrire avant de se coucher.

M. DE BRIENNE, *brusquement.* Comme elle voudra!.. mais ma fille et moi, nous soupons! n'est-ce pas, Irène?

IRÈNE. Oui, mon père!.. ne fût-ce que pour vous tenir compagnie en l'absence de ma tante.

TÉRÉZINE. Ce sera prêt dans un instant. (*Présentant un registre à M. de Brienne.*) Si Monsieur voulait s'inscrire sur le registre des voyageurs? cela nous est prescrit.

M. DE BRIENNE, *écrivant.* C'est juste! vous nous servirez dans mon appartement à moi... celui que vous voudrez. (*Lui rendant le registre.*) Je ne suis pas comme ma sœur, je ne suis pas difficile! De quel côté est ma chambre?

TÉRÉZINE. Nous en avons de fort convenables là-

haut!.. (*Jetant les yeux sur le registre.*) Monsieur le comte de Brienne, vice-amiral, avec sa fille et madame la marquise de Villiers, sa sœur! (*Haut, vivement.*) Monsieur... monsieur le vice-amiral, nous avons là de ce côté... (*Montrant le corridor, à gauche.*) au rez-de-chaussée, la chambre d'honneur donnant sur le jardin.

IRÈNE, *vivement*. Ce sera celle de mon père!

TÉRÉZINE, *allant à un meuble à gauche*. Et puis il y a des lettres et paquets arrivés de Paris, à l'adresse de monsieur le vice-amiral, comte de Brienne, ce qui m'avait fait penser naturellement, ainsi qu'à mon mari, qu'il nous ferait l'honneur de descendre chez nous!

M. DE BRIENNE, *l'interrompant*. C'est bien! notre souper!

TÉRÉZINE. Dans l'instant, Monseigneur! (*A part, en s'en allant.*) Un vice-amiral chez nous! (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE II.

M. DE BRIENNE, IRÈNE.

M. DE BRIENNE. Cette femme est bavarde!

IRÈNE. Elle est aubergiste, et enchantée de vous recevoir! Vous voyez qu'elle s'en vantait d'avance!

M. DE BRIENNE, *regardant sa fille*. N'es-tu pas bien fatiguée, ma fille?

IRÈNE. Non, vraiment!

M. DE BRIENNE. Venir de Versailles jusqu'ici, presque sans s'arrêter!

IRÈNE. J'étais avec vous, mon père!

M. DE BRIENNE. Tu as voulu, malgré moi, m'accompagner...

IRÈNE. Pour vous voir plus longtemps et vous faire mes adieux!

M. DE BRIENNE. Merci, merci, mon enfant! c'est ton retour qui m'inquiète!

IRÈNE. Je reviendrai avec ma tante; aucun danger; et y en eût-il, il n'est pas permis d'avoir peur à la fille et à la sœur d'un marin!

M. DE BRIENNE. Oui, mon fils va se battre pour l'indépendance dé l'Amérique, moi, croiser dans la Méditerranée contre les Anglais; et pendant bien longtemps peut-être, te voilà sans protecteur!

IRÈNE. Et moi donc!.. me comptez-vous pour rien?

M. DE BRIENNE. Non! mais avant de quitter Versailles et la cour, j'aurais aimé à te voir mariée. Notre jeune reine, Marie-Antoinette le désirait... tu ne l'as pas voulu!

IRÈNE. Non, mon père!

M. DE BRIENNE. Ainsi, de tous ces jeunes seigneurs qui t'entouraient aucun n'a réussi à te plaire!

IRÈNE. Aucun!

M. DE BRIENNE. Et tu n'aimes personne?

IRÈNE. Personne! que vous, mon père! vous êtes si bon! Par exemple, une chose qui me surprend, c'est que vous avez partout une réputation de sévérité effrayante! vos domestiques n'osent lever les yeux devant vous; et j'ai vu de braves soldats trembler en vous adressant la parole! cela ne m'a jamais produit cet effet-là... au contraire!.. c'est moi qui vous gronde parfois... avec respect, s'entend!

M. DE BRIENNE. C'est que toi... tu es ma fille!

IRÈNE. Et puis ils disent aussi que vous êtes sombre, taciturne, ne parlant jamais! avec moi vous parlez... et de tout... comme en ce moment!

M. DE BRIENNE. C'est que toi... tu es ma fille!

IRÈNE. Ne vous étonnez donc pas si ce bonheur-là me suffit!

AIR : *De votre bonté généreuse.*

De notre jeune souveraine
Qu'une autre obtienne la faveur!
Qu'une autre, glorieuse et vaine,
Recherche un titre et de l'honneur
Quant à moi, plus ambitieuse,
Plus exigeante dans mes goûts,
Je veux plus! je veux être heureuse!..
Voilà pourquoi, je reste auprès de vous!
Voilà pourquoi, je reste auprès de vous!

(*Prenant les lettres que Térézine a placées sur la table.*)

Tenez, mon père, voici vos lettres, lisez? que je ne vous gêne pas! celle-ci d'abord! ce doit être la plus importante... un grand cachet... et ces mots : *Conseil du Roi...*

M. DE BRIENNE, *l'ouvrant*. Oui... tu as raison. Des ordres pour l'embarquement et le départ...

IRÈNE, *vivement*. Prochain!..

M. DE BRIENNE, *avec émotion*. Très-prochain!.. (*Ouvrant vivement d'autres lettres.*) Beaucoup d'autres instructions particulières, pour des personnes que tu ne connais pas!.. *Monsieur le vicomte Henri de Clermont.*

IRÈNE. Attendez donc!.. je crois qu'il a été reçu chez vous, il y a un an... à Versailles!

M. DE BRIENNE. C'est possible!.. nous recevions tant de monde! (*Souriant.*) T'y intéresses-tu?

IRÈNE, *froidement*. Moi!.. du tout!

M. DE BRIENNE, *lisant*. « Monsieur le vicomte Henri « de Clermont, qui a donné, il y a un an, sa démis- « sion de capitaine de dragons, et qui depuis ce temps « a voyagé en Italie, demande aujourd'hui à reprendre « du service. Il doit être en ce moment à Hyères, ou « à Toulon, pour raison de santé... (*A Irène, qui fait « un geste.*) Il était donc malade!

IRÈNE, *froidement*. Il paraît!..

M. DE BRIENNE, *continuant* « Veuillez lui expliquer, « avec les ménagements que l'on doit à sa famille, « qui est puissante, que sa demande ne saurait être « accueillie, à notre grand regret! dites-lui (ce que « nous ne voulons pas lui écrire), que c'est le roi lui- « même qui s'y est opposé. Notre jeune souverain « n'entend point raillerie sur le chapitre des mœurs, « et la dernière aventure du vicomte a causé trop de « scandale... » (*S'interrompant.*) L'aventure... je crois bien en effet qu'il y a eu quelque chose... te rappelles-tu?

IRÈNE. Moi, mon père!.. est-ce que cela me regarde? tout ce que je sais, c'est que vous ne l'avez plus reçu. Et vous avez bien fait. C'était d'un bon exemple.

M. DE BRIENNE. Tu trouves?

IRÈNE. Oui, mon père.

M. DE BRIENNE. Tu sais donc alors ce que c'était?

IRÈNE. Moi!.. non; mais ma tante!

M. DE BRIENNE. Tu me parlais tout à l'heure de ma sévérité!.. mais toi et ta tante vous êtes bien plus rigides encore que moi, vieux marin... (*Voyant le geste d'Irène.*) C'est bien!.. je ne vous blâme pas! vous etes comme le roi!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TÉRÉZINE, *rentrant par la porte à gauche.*

TÉRÉZINE. Monsieur le vice-amiral est servi dans la salle du rez-de-chaussée.

M. DE BRIENNE, *souriant.* La chambre d'honneur qui donne sur le jardin!

TÉRÉZINE. Et du jardin... on peut remonter par la terrasse dans la chambre de ces dames, qui est juste au-dessus.

IRÈNE, *à son père.* Ce sera commode! vous viendrez nous dire bonsoir!

M. DE BRIENNE, *à demi-voix.* Mieux que cela!.. vous faire mes adieux.

IRÈNE. O ciel!

M. DE BRIENNE. Sans l'avouer à ta tante, à qui je veux épargner ce moment-là... à cause de ses crises nerveuses! mais à toi, qui as de la force... je peux te le dire : je pars cette nuit.

IRÈNE. Vous, mon père!

M. DE BRIENNE. J'en ai reçu l'ordre. Il faut que demain soir, nous soyons en vue de Gênes! ainsi donc quand vous vous éveillerez... nous aurons mis à la voile! (*A Irène qui porte sa main à ses yeux.*) Allons, allons, ai-je eu tort de compter sur ta fermeté?

IRÈNE. Non, mon père!

M. DE BRIENNE. C'est à toi d'en donner à ma sœur, et d'être en mon absence, sa consolation et sa fille!.. et si jamais tu cessais de mériter son affection ou la mienne... tout serait fini pour ton vieux père!..

IRÈNE. Qu'osez-vous dire? est-ce que c'est possible!

M. DE BRIENNE. Non! non! que veux-tu!

AIR du *Fumiste.*

Ma faiblesse est bien naturelle!
Mais quand il faut quitter son enfant,
Tout vous effraie, et c'est pour elle
Qu'on devient timide et tremblant!

IRÈNE.

Allons donc, quel enfantillage!
A mon tour, je vais vous gronder!
Vous qui m'ordonniez le courage!

M. DE BRIENNE.

C'est moi... qui viens t'en demander!

ENSEMBLE.

IRÈNE.

Sa faiblesse est bien naturelle!
Quand il faut quitter son enfant,
Tout vous effraie, et c'est pour elle
Qu'on devient timide et tremblant!

M. DE BRIENNE.

Ma faiblesse est bien naturelle!
Quand il faut quitter son enfant,
Tout vous effraie, et c'est pour elle
Qu'on devient timide et tremblant!

(*M. de Brienne sort avec sa fille par la porte que Térézine leur a indiquée.*)

SCÈNE IV.

TÉRÉZINE, *puis* DE CLERMONT.

TÉRÉZINE, *regardant sortir M. de Brienne et sa fille.* Un amiral! c'est un fier honneur pour la maison! Nos voisins de la Croix-de-Malte vont-ils enrager eux qui ont fait tant de bruit le mois dernier pour un malheureux capitaine de frégate! (*On entend un fouet de postillon.*) Ah! encore du monde!..

M. DE CLERMONT, *à la cantonade.* Dételle les chevaux... je coucherai ici... je connais la maison. (*Il entre en scène, et un domestique qui entre après lui, pose sur la table à droite un nécessaire de voyage.*)

TÉRÉZINE. Il paraît que c'est une pratique! Eh oui, ce jeune gentilhomme qui, l'autre année, allait en Italie par le chemin de la Corniche!.. le vicomte de Clermont!

DE CLERMONT, *riant.* Térézine!.. la petite servante provençale qui, l'année dernière, a fait ma chambre.

TÉRÉZINE. Oui, monsieur le vicomte.

DE CLERMONT. Tu vois que j'ai de la mémoire! mais c'est que tu menaçais d'être fort gentille. (*S'approchant d'elle.*) Et il me semble que depuis, le danger n'a fait que s'accroître!

TÉRÉZINE, *se reculant.* Oh! bien oui!.. mais ce n'est plus ça! je ne suis plus la servante, je suis la maîtresse de l'auberge.

DE CLERMONT. En vérité!

TÉRÉZINE. M. Jacquemart m'a épousée!

DE CLERMONT. Ce brave M. Jacquemart!.. qu'est-ce que c'est que M. Jacquemart?

TÉRÉZINE. Un célèbre cuisinier de Marseille, qui a étudié à Paris, chez un fermier-général. Il est venu acheter, à Toulon, l'hôtel de la Croix-d'Or où j'étais déjà servante, et en me voyant!.. pécaïre!..

DE CLERMONT. Amour, tu perdis Troie!..

TÉRÉZINE. Oui, Monsieur!.. et quoique je n'eusse rien...

DE CLERMONT. M. Jacquemart a fait une très-bonne affaire.

AIR du *Premier prix.*

Cette mine gentille et vive
Doit l'enrichir!.. car, grâce au ciel,
Pour t'admirer, chacun arrive!
Et dans les comptes de l'hôtel,
Le voyageur, s'il faut qu'il parte,
Ne peut plus rien vérifier!
Tes yeux lui font perdre la carte
Quand il s'agit de la payer!

TÉRÉZINE, *faisant la révérence.* Vous êtes bien bon!

DE CLERMONT. C'est égal! tu méritais mieux que cela!

TÉRÉZINE, *baissant les yeux.* Vous trouvez?

DE CLERMONT. Oui, je suis fâché pour toi, que tu aies épousé un cuisinier, quelque célèbre qu'il soit! mais d'un autre côté j'en suis content.

TÉRÉZINE. Et pourquoi?

DE CLERMONT, *froidement.* Parce que j'aurai un bon souper, j'en suis sûr!

TÉRÉZINE, *étonnée.* Quoi, monsieur le vicomte!..

DE CLERMONT, *entendant le fouet du postillon.* Tiens, voilà des voyageurs qui arrivent. Occupez-vous d'eux, madame Jaquemart...

TÉRÉZINE. On a le temps! votre chambre est là, monsieur le vicomte, au numéro treize. C'est votre ancienne!

DE CLERMONT. C'est bien! ne pensez pas à moi, je vous en prie!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE ANNIBAL DE BOUTTEVILLE, LE CHEVALIER DE MONTARAN.

ANNIBAL, *entrant par le fond.* La fille et les garçons en avant! et qu'on se dépêche de nous servir.

DE CLERMONT, *se retournant.* Le chevalier de Montaran avec qui j'ai été élevé! le comte Annibal de Boutteville!

ANNIBAL ET LE CHEVALIER, *l'apercevant.* Henri de Clermont!

TÉRÉZINE. Ils se connaissent.

ANNIBAL. Quel plaisir de se retrouver sous le beau ciel de la Provence, moi, votre guide, votre précep-

teur! (*Montrant de Clermont.*) car le vicomte est un de mes anciens élèves. Un élève qui m'a fait honneur dès les premiers pas!.. le voilà lancé! quant au chevalier... c'est différent, c'est un nouveau.

LE CHEVALIER. Oui, j'ai commencé!

DE CLERMONT. Cadet de famille, je sais qu'on le destinait au couvent. Il avait même commencé ses études pour cela.

ANNIBAL. Oui, mais il a eu des chances. La mort de son frère aîné lui permet de troquer le froc contre l'uniforme.

LE CHEVALIER. Je veux être marin!

DE CLERMONT, *souriant*. Et mauvais sujet.

ANNIBAL. Pour le premier article, il vient s'adresser à l'amirauté de Toulon.

DE CLERMONT. Et pour le second, au comte Annibal de Boutteville! Il est en bonnes mains!

ANNIBAL. Il pouvait plus mal tomber! Je l'ai rencontré à Marseille sur la Cannebière. Nous avons fait route ensemble, et depuis quinze lieues seulement que je m'occupe de son éducation...

LE CHEVALIER. C'est étonnant; ce que j'ai fait de chemin!

ANNIBAL. Tout dépend des commencements et des premiers principes.

LE CHEVALIER. Viennent après cela trois mois de campagne contre l'Angleterre...

ANNIBAL. Et il sera complet.

DE CLERMONT. Ah çà, nous soupons ensemble.

ANNIBAL. Tous les trois!.. c'est cela! vive le souper et l'amitié!

AIR de *Lantara*.

Pour ce soir oublions la guerre!
De l'Anglais et de ses desseins
Je me ris en vidant mon verre!
Et s'ils en voulaient à nos vins,
Le premier j'en viendrais aux mains.
Mais leur ambition profonde
Ne peut m'atteindre et je leur dis :
Fils d'Albion, vous n'en voulez qu'à l'onde!
Je n'en bois pas!.. soyons amis!

TÉRÉZINE. Quel souper veulent ces messieurs?

ANNIBAL, *au chevalier*. Chevalier, vous êtes le plus jeune! cela rentre dans vos attributions. Commandez ce qu'il y a de mieux; n'oubliez pas les mets du pays, l'ayole et la bouillabaisse, amies des Provençaux, et le vin de Champagne, cher à tous les Français! vous arrangerez cela avec Madame...

DE CLERMONT. Madame Jacquemart!

LE CHEVALIER, *vivement*. Qui est fort gentille!..

ANNIBAL, *riant*. Voyez-vous déjà mon élève!..

LE CHEVALIER, *troublé*. Je dis... qu'elle est fort gentille!

DE CLERMONT, *riant*. Nous ne vous empêchons pas de le dire, chevalier, ni madame Jacquemart non plus! j'en suis sûr!

ENSEMBLE.

AIR : *A quoi bon s'attrister sur les maux de la vie* (de ZANETTA. Auber).

O rivage heureux! beau ciel de la Provence,
Où l'on voit tout éclore... excepté la constance;
De ton soleil on bénit l'influence
Et l'on sent redoubler, avec les feux du jour,
Ceux d'amour!

(*Le chevalier et Térézine sortent par le corridor à gauche.*)

SCÈNE VI.

ANNIBAL, DE CLERMONT.

ANNIBAL. Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vus?

DE CLERMONT. Plus d'un an! Depuis mon voyage en Italie.

ANNIBAL. J'allais t'y rejoindre! parce qu'Annibal et l'Italie cela va bien ensemble... cela me va!

DE CLERMONT, *riant*. Surtout les délices de Capoue!

ANNIBAL. Et puis autant ce pays-là qu'un autre. Car, en ce moment, je voyage par raison et par le conseil...

DE CLERMONT. De tes médecins?

ANNIBAL. Non! de mes créanciers.

DE CLERMONT. C'est donc toujours de même?..

ANNIBAL. Du tout; cela augmente! Vois-tu, mon cher élève, vous autres jeunes gens de la fin de ce siècle, vous ne savez pas vivre! vous mangez votre patrimoine... c'est bien!.. je ne dis pas non; mais une fortune particulière a toujours des bornes, le crédit public n'en a pas! c'est le système de Law. C'est le mien, j'ai été élevé par mon oncle de Nocé, dans les souvenirs de la Régence!

DE CLERMONT. Dont tu es la dernière expression!

ANNIBAL. Ma jeunesse s'est écoulée sous les belles années du bon roi Louis XV, du sultan Louis XV. C'est sous son règne que j'ai mangé ma première fortune, celle de mon père; et la seconde, celle de mon oncle!

DE CLERMONT. Quoi! vraiment tu as tout mangé! tout?

ANNIBAL. Pour le moins; et alors, car dans ces moments-là on est capable de tout, je me suis marié! je me suis encanaillé; moi, gentilhomme, j'ai épousé la fille d'un négociant, d'un juif, d'un lombard, d'un bourgeois enfin!.. non pas qu'elle ne fût très-bien, tu le sais, tu lui as fait la cour!

DE CLERMONT. Moi! jamais!

ANNIBAL. Tu es le seul de mes amis!

DE CLERMONT. C'était l'époque de mes caravanes à Malte.

ANNIBAL. C'est juste! Et six mois après nous étions séparés..... d'un commun accord, c'est la seule fois que nous nous soyons entendus : elle à Marseille!.. moi à Versailles! sans cela je te l'aurais présentée, une femme charmante!.. quinze cent mille livres tournois de dot. Mais qu'on me parle encore d'époux bien assortis, cette femme-là, pour mon malheur, avait tous mes goûts.

DE CLERMONT. Vous deviez vous adorer!

ANNIBAL. Nous ne pouvions pas vivre ensemble; elle aimait comme moi, le jeu, le champagne et la dépense! quand je jetais cent louis par la fenêtre, elle en jetait deux cents, sa fortune, je veux dire mon bonheur, ne pouvait durer!.. c'est le seul chagrin que j'aie eu en ma vie.

DE CLERMONT. Je te trouve en effet bien à plaindre.

ANNIBAL. Aussi le ciel me devait quelque consolation!.. (*D'un air affligé.*) depuis trois mois, je suis veuf.

DE CLERMONT, *lui prenant la main*. Ah! mon pauvre ami!.. je te fais bien mon compliment!... et comment cela!

ANNIBAL. Je n'ai jamais su au juste comment cela était arrivé. Il paraît qu'elle avait les passions très-vives, et dans un moment d'exaltation elle s'est jetée à l'eau par amour, pas pour moi!.. je n'ai pas, grâce au ciel, sa mort à me reprocher, et ce n'est pas là ce qui m'inquiète; mais cet événement-là est arrivé dans des circonstances si pénibles!.. elle venait de

faire un héritage immense, colossal... un autre négociant, un autre lombard, un oncle à elle, lui laissait à la Louisiane une fortune incalculable... comme mes regrets! J'ai tout perdu avec ma femme... aussi je suis désolé, mes créanciers de même! je vais être obligé, pour eux, de me remarier; mais cette fois j'aime mieux attendre et faire un meilleur choix du côté du caractère... une femme rangée, économe... c'est ce qu'il me faut... voilà, mon ami, ce qui m'est arrivé, depuis notre séparation... et toi, qu'as-tu fait?

DE CLERMONT. Ce qu'on fait en Italie! admiré sur parole des fresques, des marbres, des toiles! crié au chef-d'œuvre! de peur de passer pour un ignorant; et, fatigué d'enthousiasme, je me suis arrêté, au retour, un mois aux îles d'Hyères.

ANNIBAL. Pour te reposer!

DE CLERMONT. Ah! bien oui!..

ANNIBAL. Tu as trouvé là le bon air, le calme...

DE CLERMONT. Et une petite baronne!.. la baronne de Saint-Savin, tu ne connais pas les passions de province?

ANNIBAL. Cela dure peu!

DE CLERMONT. Elles n'en finissent pas, vu la difficulté du recrutement. Et celle-ci je ne sais comment m'y soustraire. Un premier amour!.. amour terrible! soupçonneuse, défiante, jalouse comme une Napolitaine, voulant toujours se tuer et ne se tuant jamais; en un mot les plaisirs les plus monotones... je ne te conseille pas de voyager de ce côté-là, tu t'y ennuieras!

ANNIBAL. Si tu crois qu'on s'amuse à Versailles! et Paris donc! je ne m'y reconnais plus et je me crois en pays étranger. Au lieu de s'occuper, comme de mon temps, d'Opéra et de petits soupers... on agite des questions de sciences, de politique et de réforme. Il y a un M. Turgot qui ne parle que d'économie... c'est à n'y pas tenir!.. au lieu d'être heureux ils se font savants; au lieu de rire, ils raisonnent; et les femmes mêmes, qui autrefois ne savaient pas l'orthographe, mais qui savaient aimer, c'était le bon temps! les femmes se mêlent de lire et de discuter! Te douterais-tu de ce qui maintenant fait tourner toutes les têtes? ce sont les Mémoires d'un nommé Caron de Beaumarchais et le fluide magnétique, le somnambulisme! que sais-je?

DE CLERMONT, *vivement*. En vérité!

ANNIBAL. C'est à dormir debout!.. un étranger, un Allemand, le docteur Mesmer, reçoit à son hôtel, place Vendôme, les plus jolies femmes de la ville et de la cour. Il étend les mains et on bâille, il parle et on s'endort: c'est sa spécialité! Les mères y conduisent leurs filles; les maris leurs femmes, qui souvent même y vont toutes seules... et si je te racontais ce qui s'y passe...

DE CLERMONT. Je le sais! avant mon départ pour l'Italie je suis allé chez lui, comme tout le monde!

ANNIBAL. Toi!

DE CLERMONT. Bien plus! j'ai pris des leçons du docteur.

ANNIBAL. Allons donc!

DE CLERMONT. Qui, après tout... est un savant distingué.

ANNIBAL. Est-ce que par hasard toi, militaire et officier de dragons, tu croirais à de pareilles absurdités?

DE CLERMONT. Moque-toi de moi si tu veux... je ne suis pas le seul... et M. de Puységur, M. d'Espremesnil, le jeune marquis de Lafayette...

ANNIBAL. Comment, toi aussi, tu me soutiendras que l'on puisse prendre sur quelqu'un une influence telle, que de loin... par la force de sa volonté... on le fasse dormir tout éveillé, tantôt les yeux ouverts, tantôt les yeux fermés!

DE CLERMONT. Pourquoi pas?

ANNIBAL. Et qu'il soit forcé d'obéir! et qu'on le fasse parler, agir, voir dans l'avenir ou à travers les murailles...

DE CLERMONT. Pourquoi pas?

ANNIBAL. Et qu'au réveil il ne se souvienne de rien!.. mais ça n'a pas le sens commun!

DE CLERMONT. Je ne te dis pas non!.. je suis de ton avis..... mais je l'ai vu!

ANNIBAL. Ah! tu l'as vu?

DE CLERMONT. De mes propres yeux!

ANNIBAL. Et comment expliques-tu cela?

DE CLERMONT. Cela ne me regarde pas!

ANNIBAL, *avec impatience*. Il faut cependant raisonner et comprendre...

DE CLERMONT. Parbleu! mon cher, si tu n'acceptes que ce que tu comprends, te voilà forcé de renoncer à tout ce qu'il y a de mieux et de plus beau dans ce monde!.. Tu n'as jamais rien compris aux femmes, et cependant tu y crois?

ANNIBAL. Pas toujours!

DE CLERMONT. Enfin, elles existent, tu ne peux le nier!

ANNIBAL. C'est vrai!.. c'est un argument.

DE CLERMONT.

AIR: *L'Étude est inutile* (de JEANNOT ET COLIN).

Moi, je crois aux mensonges
Qui comblent tous mes vœux;
Je crois à tous les songes
Qui me rendent heureux!
Enfin, et j'en fais gloire,
Je crois, quoique vaurien,
Je crois qu'il vaut mieux croire,
Que de ne croire à rien!..
Ce système est le mien;
Mais à chacun le sien!
Oui, croire à l'impossible
A pour moi tant d'attraits;
Que, chose inadmissible,
Si je me mariais...
J'aurais presque croyance
En ma chaste moitié!
Riez-en de pitié!..
Je crois à la constance...
Je crois à l'amitié...
(*Lui tendant la main.*)
Oui, même à l'amitié!
Car je crois aux mensonges
Qui comblent tous mes vœux;
Je crois à tous les songes
Qui me rendent heureux!
Enfin, et j'en fais gloire,
Je crois, quoique vaurien,
Je crois qu'il vaut mieux croire
Que de ne croire à rien,
Ce système est le mien,
Mais à chacun le sien!

Et ce qui me fortifie encore plus dans mon opinion, c'est que cet empire magnétique, cette influence attractive dont tu te moquais tout à l'heure, j'en ai fait l'épreuve par moi-même!

ANNIBAL. Ah bah! voilà qui devient plus piquant!

DE CLERMONT. Un jour, en sortant d'une des séances du docteur allemand, je me rendais à Trianon, où m'appelait un ordre de la reine... Je me promenais en attendant audience, lorsque j'entends dans un bosquet le léger froissement d'une robe; je m'approche avec

précaution, j'entr'ouvre doucement le feuillage, et j'aperçois une jeune fille qui venait de s'asseoir sur un banc de verdure, un livre à la main.

ANNIBAL. Jolie?

DE CLERMONT. Adorable! et, ce qui était mieux encore, dans sa tournure, dans ses traits, dans son regard, tout ce qui constituait pour nous un sujet précieux, unique, adorable; et, l'imagination encore remplie du système du maître, je ne pus résister à l'envie d'essayer ma nouvelle science magnétique; et quelle fut ma surprise... je dirai presque mon effroi...

ANNIBAL. Elle s'endormit!

DE CLERMONT. Oui, mon ami.

ANNIBAL. L'effet du livre qu'elle lisait!

DE CLERMONT. Non pas! il était fermé... et depuis ce jour je ne pensais plus...

ANNIBAL. Qu'au magnétisme!

DE CLERMONT. Du tout... à ma belle inconnue! et juge de mon émotion en la retrouvant un soir au cercle de la reine!.. elle tient à une des premières familles de la cour...

ANNIBAL, *vivement.* Son nom?

DE CLERMONT. Ah! je ne te le dirai pas!.. pour mon honneur! car dussé-je m'exposer à toutes tes railleries... moi mauvais sujet... moi ton élève... j'étais devenu amoureux fou...

ANNIBAL. T'oublier à ce point-là!

DE CLERMONT. Que veux-tu? tout le monde a ses moments d'erreur et de faiblesse. Je m'étais fait présenter chez son père, et, pendant plus de trois mois, je n'ai pas perdu une occasion de la voir, de la suivre...

ANNIBAL. Il me semble que c'était elle qui exerçait sur toi, *le système* d'attraction!

DE CLERMONT. Et ce qui est plus honteux, plus humiliant encore... mais je suis dans mon jour de franchise... c'est que mes hommages, mes assiduités, n'obtinrent rien, que son indifférence; le dépit, la colère, le désespoir n'eurent pas plus de succès; elle ne daigna même pas s'apercevoir que j'étais furieux! et enfin... je ne sais pas si je dois te l'avouer...

ANNIBAL. Allons... du courage!..

DE CLERMONT. On me dit un jour, que monsieur son père était sorti... le lendemain il était encore absent et le troisième jour même réponse... il était clair...

ANNIBAL. Que l'on te congédiait!

DE CLERMONT, *avec colère.* Que l'on me fermait la porte... à moi... un pareil affront! c'était, il est vrai, le lendemain de notre duel... qui fit tant de bruit... tu sais... toi et moi... contre ces deux officiers étrangers pour cette cantatrice italienne.

ANNIBAL. Qui nous trompait tous les quatre!

DE CLERMONT, *souriant.* Oui, elle aimait les quatuors.

ANNIBAL. Et c'est pour cela, pour une querelle musicale, que l'on refusait de te recevoir!

DE CLERMONT. Aussi, dans mon dépit, dans ma rage, j'étais capable de tout... pour obtenir un instant, un seul instant de cette fière beauté!

ANNIBAL. Eh bien!.. et le magnétisme et sa puissance.

DE CLERMONT, *vivement.* Ah! si j'en avais trouvé l'occasion!..

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Pour vaincre ce cœur inflexible,
En Mesmer et dans mon talent
J'avais espoir; mais impossible
De la trouver seule un instant.
Elle avait pour garde fidèle
Un père, un frère et, pour me faire fuir,
Une tante... un argus!

ANNIBAL, *gaiement.*
C'est elle
Qu'il fallait d'abord endormir!
C'était la tante, eh! oui, mon cher, c'est elle
Qu'il fallait d'abord endormir.

DE CLERMONT. Que te dirai-je! découragé, désespéré, je donnai dans mon dépit ma démission de capitaine de dragons, je quittai Versailles et la France, et depuis un an, décidé à l'oublier, je subis un voyage d'agrément qui m'ennuie à périr, tout en faisant ce que je peux pour m'étourdir et me distraire!

ANNIBAL. Et quels sont tes projets maintenant?

DE CLERMONT. De reprendre du service. J'ai adressé une demande au ministre, et voyant que la réponse n'arrivait pas, je me rendais à Versailles pour hâter cette décision.

ANNIBAL, *d'un air de doute.* Bien vrai?

DE CLERMONT. Eh bien non! (*A demi-voix.*) mais pour tâcher de me rapprocher d'elle et de la revoir.

ANNIBAL. Quoi! ta folie te tient toujours?

DE CLERMONT. Tu l'as dit.

ANNIBAL. C'est fini!.. je vais te renier pour mon élève... tais-toi au moins devant ce jeune homme... car c'est lui!.. non, c'est madame Jacquemart.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, TÉRÉZINE, *sortant du corridor à gauche.*

TÉRÉZINE, *tenant un registre sous son bras.* Ces messieurs sont servis! M. le chevalier les attend dans le petit salon! (*Au comte Annibal.*) Quant à la chambre, je vous ai donné la même à tous les deux.

ANNIBAL. Cela m'est égal. Je n'y tiens pas!

TÉRÉZINE. Et un souper de prince.

ANNIBAL. C'est différent! j'y tiens!

TÉRÉZINE, *présentant le registre à Annibal.* Si ces messieurs voulaient bien écrire leur nom?

DE CLERMONT. Volontiers... attends-moi donc!..

ANNIBAL. J'ai trop faim... écris pour moi!.. (*Il sort à gauche.*)

DE CLERMONT. C'est juste!.. ton nom... et le mien.

TÉRÉZINE, *à de Clermont pendant qu'il écrit à la table à droite.* Ah! le vôtre, c'est inutile! je le connais! Henri de Clermont, c'est un beau nom!

DE CLERMONT. Eh mais! celui de Térézine était fort gentil et c'est vraiment dommage que tu l'aies quitté..... je l'aimais mieux que celui de Jacqueline.

TÉRÉZINE, *avec un soupir.* Ah! je le vois bien!

DE CLERMONT, *regardant le registre.* O ciel!.. (*On entend en dehors le fouet d'un postillon.*)

TÉRÉZINE, *avec impatience.* Encore du monde qui nous arrive! on ne peut pas s'occuper un instant des détails de la maison!.. pardonnez, monsieur le vicomte? (*Criant au dehors.*) On y va! on y va! (*Elle sort.*)

DE CLERMONT. Parmi les voyageurs qui viennent d'arriver, le vice-amiral comte de Brienne!.. avec sa fille... et sa sœur la marquise de Villiers!.. Irène ici!.. et mes amis qui m'attendent!.. n'importe!..

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TÉRÉZINE, *entrant d'un air effrayé.*

TÉRÉZINE, *à de Clermont.* Monsieur le vicomte!.. monsieur le vicomte!..

DE CLERMONT. Qu'est-ce donc?

TÉRÉZINE. Une dame qui arrive...

DE CLERMONT. Qu'est-ce que cela me fait!..

TÉRÉZINE. Elle vous connaît; car en descendant de voiture, elle a aperçu la vôtre qui n'était pas encore remisée et regardant les armoiries, elle s'est écriée : Le vicomte est ici!.. c'est bien!..

CLERMONT, *à part*. Qui diable ça peut-il être?

TÉRÉZINE. Mais elle a dit : *c'est bien!* avec un air... enfin ça m'a effrayée pour vous!

DE CLERMONT. Elle est donc vieille?

TÉRÉZINE, *vivement*. Du tout! elle est jeune et jolie! c'est justement pour ça... (*S'interrompant.*) et le postillon que j'ai interrogé... parce qu'on sait tout par les postillons... il m'a dit qu'elle venait des îles d'Hyères.

DE CLERMONT. C'est la petite baronne!.. la baronne de Saint-Savin! fuyons!..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA BARONNE.

TÉRÉZINE, *qui, pendant ce temps, a remonté le théâtre, redescend d'un air effrayé*. La voilà, Monsieur, la voilà!

LA BARONNE, *entrant vivement par la porte du fond et apercevant Clermont*. Seul!.. il est seul! (*Apercevant Térézine.*) Sortez! laissez-moi!

TÉRÉZINE. Mais le repas que Madame vient de commander...

LA BARONNE. Vous m'avertirez dès qu'il sera prêt!

TÉRÉZINE. Ce ne sera pas long! (*A part.*) Je vais hâter M. Jacquemart!

LA BARONNE, *impérieusement*. Je vous ai dit de sortir?

TÉRÉZINE. Oui, Madame! (*A part.*) Est-elle pressée? (*Bas, au vicomte.*) Monsieur, faut-il vous laisser?

DE CLERMONT. Oui.

TÉRÉZINE, *de même*. Il n'y a pas de danger!

DE CLERMONT. Non!

TÉRÉZINE, *à part*. C'est égal! je n'aime pas cette femme-là! (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE X.

LA BARONNE, M. DE CLERMONT.

DE CLERMONT, *à part*. Comment me débarasser d'elle sans éclat? Irène qui est ici!.. (*Haut.*) Comment, baronne, seule en voyage... à Toulon!.. quelle heureuse rencontre! (*Clermont lui offre un siége.*) Si vous voulez...

LA BARONNE. C'est inutile!..

CLERMONT, *à part*. Elle a un calme qui me fait frémir!

LA BARONNE, *s'approchant de lui froidement*. Monsieur le comte, vous savez qui je suis?

DE CLERMONT, *s'inclinant*. Vous êtes charmante!

LA BARONNE. Ne me répondez pas! baronne de Saint-Savin, dernier rejeton d'une illustre maison, tenant à ce qu'il y a de mieux dans la Saintonge et le Poitou; des malheurs de famille m'avaient obligée, moi, orpheline, à me réfugier momentanément sur les frontières de l'Italie où je voulais vivre ignorée et solitaire, fuyant le monde et surtout les hommes, vous le savez... (*A Clermont qui veut faire un geste.*) Ne me répondez pas! si malgré mes serments et presque ma volonté j'ai consenti à recevoir vos visites et même vos hommages, c'est que j'ai pensé que le vicomte Henri de Clermont, un officier français, un gentilhomme, comprendrait tout le prix d'un pareil sacrifice... car c'était un premier sentiment : Monsieur, vous ne l'ignorez pas! je vous l'ai dit. (*Clermont fait un mouvement.*) Ne me répondez pas! je vous l'ai dit, comment avez-vous reconnu de pareils procédés... je vous le demande, Monsieur, je vous le demande...

DE CLERMONT. M'est-il permis de répondre?

LA BARONNE. Non, perfide! vous me deviez toutes vos pensées... toute votre confiance, et, sans m'en prévenir, vous quittez les îles d'Hyères et nos bosquets embaumés, vous venez vous établir mystérieusement dans cette auberge... dans quelle intention, par quel motif, dans quel espoir? parlerez-vous enfin, Monsieur, parlerez-vous, abuserez-vous plus longtemps du courroux que je modère et de la patience qui m'échappe!

DE CLERMONT, *d'un ton solennel*. Madame la baronne... il n'y a pas d'amour sans confiance. Je vous ai juré...

LA BARONNE, *avec colère*. Un amour éternel!

DE CLERMONT, *tendrement*. Qui m'est facile... et il dure, vous le savez bien...

LA BARONNE, *de même*. Depuis quinze jours!

DE CLERMONT, *gaîment*. C'est déjà un à-compte sur l'éternité! un faible à-compte, j'en conviens, mais si vous voulez le prolonger... il faut...

LA BARONNE, *se modérant*. Eh bien! je vous écoute!

DE CLERMONT.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Il faut, dès que je l'atteste,
Croire tout aveuglément!
Et garder sur tout le reste
Le silence le plus grand!

LA BARONNE.

Moi me taire!

DE CLERMONT.

Eh oui, vraiment!

LA BARONNE.

Me taire!.. c'est impossible :
De moi, ne l'espérez pas!
Un tel sacrifice, hélas!..

DE CLERMONT, *galamment*.

Pour moi seul, sera pénible!
Je ne vous entendrai pas!

LA BARONNE, *avec colère*. Si, Monsieur... vous m'entendrez, et je veux savoir...

DE CLERMONT, *à part*. Elle ne s'en ira pas. (*Haut.*) Eh bien! Madame... des ordres secrets me rappellent à Versailles, et voulant nous épargner à tous deux la douleur d'une séparation...

LA BARONNE. Une séparation...

DE CLERMONT. Mon trouble vous dit assez ce qu'elle me coûte!

LA BARONNE. Moi!.. moi! vous quitter... mais vous voulez donc que je meure?

DE CLERMONT, *à part*. Nous y voilà!

LA BARONNE, *suivant Clermont qui s'approche d'un meuble*. Eh bien! si ma mort seule peut vous prouver mes tourments et mon amour, donnez-moi donc quelque arme, quelque poignard?..

DE CLERMONT, *ouvrant froidement le nécessaire de voyage qui est sur la table à droite*. En voici un!.. un poignard turc, que j'ai rapporté de mes caravanes à Malte!

LA BARONNE, *le prenant et le regardant avec effroi*. Un poignard turc!..

DE CLERMONT, *froidement.* Désolé de n'avoir rien de mieux...

LA BARONNE. Ah çà, mais vous ne m'aimez donc plus du tout?

DE CLERMONT. Et vous, baronne?

LA BARONNE, *jetant le poignard.* Moi!.. je vous déteste! et je veux à mon tour vous abandonner et vous trahir! (*Avec un soupir.*) du moins, si je le peux!

DE CLERMONT, *qui a ramassé et serré le poignard, froidement.* Dans ce cas-là, baronne, *vouloir c'est pouvoir*, et je fais avec vous un pari...

LA BARONNE. Lequel?

DE CLERMONT. C'est qu'avant vingt-quatre heures vous m'aurez oublié.

LA BARONNE. Perfide! vous mériteriez bien de gagner!

AIR : *Du partage de la richesse.*

En attendant, entre nous guerre ouverte,
Haine mortelle!.. oui, vous le méritez;
Et c'est de moi que viendra votre perte.
Adieu, Monsieur!

DE CLERMONT, *avec joie.*

Quoi! vraiment vous partez?

LA BARONNE, *revenant.*

Non, non, je reste!

DE CLERMONT, *souriant avec contrainte.*

Ah! vous êtes charmante!

LA BARONNE, *le regardant.*

Car ma présence... oui... je crois l'éprouver,
Grâces au ciel, est pour vous trop gênante,
Pour que je veuille encor vous en priver!

DE CLERMONT. Vous vous trompez, baronne.

LA BARONNE. Et ce n'est pas tout! moi aussi, Monsieur, j'ai affaire à Versailles... des affaires de famille que je négligeais pour vous!.. je ne vous quitterai pas! nous ferons route ensemble, et la route est longue.

DE CLERMONT, *avec colère.* Baronne!.. (*A part.*) et aucun moyen de m'en délivrer, personne ne viendra à mon aide! (*Apercevant le chevalier qui entre.*) Ah! le chevalier!

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, DE CLERMONT, LA BARONNE.

LE CHEVALIER, *en pointe de gaieté et en fredonnant, sans voir la baronne et s'adressant au chevalier.* Eh bien! mon cher, nous t'attendons toujours! Madame Jacquemart nous dit qu'une affaire imprévue et fâcheuse te retenait.

LA BARONNE, *à part, d'un ton piqué.* Ah! fâcheuse!

LE CHEVALIER, *s'adressant toujours à Clermont.* J'ai laissé le comte qui en est à sa troisième de champagne... sans qu'il y paraisse... (*Riant.*) tandis que moi, dès les premiers verres... C'est étonnant comme cela vous égaie et vous enhardit! (*Il chante.*) « Vivent les fillettes! » (*Apercevant la baronne.*) Ah! mon Dieu... une femme... une femme charmante!

DE CLERMONT, *à voix basse.* N'est-ce pas?

LA BARONNE, *à part.* Il est très-bien, ce petit jeune homme.

LE CHEVALIER, *bas, à de Clermont.* Tu la connais?

DE CLERMONT, *de même.* Nullement! je viens d'apprendre par notre hôtesse que c'était madame la baronne de Saint-Savin.

LE CHEVALIER, *avec respect.* Une baronne!

DE CLERMONT, *à demi voix.* Qui tient aux premières familles de la Saintonge et du Poitou! une jeune voyageuse fort intéressante... qui, seule et sans chevalier, brave les dangers d'une longue route.

LE CHEVALIER, *de même.* En vérité! (*Nuit graduée à la rampe.*)

DE CLERMONT, *de même.* Une affaire importante et pour laquelle elle a besoin de protecteurs l'appelle à Versailles!

LE CHEVALIER, *passant près de la baronne.* Si mes amis .. si ma famille pouvaient être utiles à madame la baronne...

LA BARONNE, *s'inclinant.* Vous êtes trop bon!

LE CHEVALIER, *avec embarras.* Si moi-même... je pouvais ici en cette ville... (*S'inclinant.*) Le chevalier de Montaran, officier de marine... dès que j'en aurai le brevet!.. d'ici là, je suis libre, parfaitement libre... et vous servir serait pour moi un honneur... dont je serais bien fier... un honneur... que... que...

LA BARONNE, *d'un air aimable.* Que je ne refuse pas, Monsieur!..

LE CHEVALIER, *à Clermont avec joie.* Elle ne refuse pas! (*A voix basse.*) Un mot encore, vicomte... parce que la délicatesse et le sentiment de mon infériorité me défendent d'aller sur les brisées de mes anciens : dis-moi si tu n'aimes pas déjà cette jolie voyageuse que tu viens d'apercevoir?

DE CLERMONT. Moi, du tout!

LE CHEVALIER. Bien vrai?

DE CLERMONT. Je te le jure... pourquoi cette demande?

LE CHEVALIER. C'est que du premier coup d'œil, je me suis senti entraîné et séduit... mais plutôt que de trahir un ami... je résisterais...

DE CLERMONT. Ne résiste pas! je t'en prie...

LE CHEVALIER. Je te dis cela, non pas que j'aie la moindre idée... ni surtout le moindre espoir... car je n'ai jamais été aimé de ma vie!

DE CLERMONT, *riant.* Ce pauvre chevalier...

LE CHEVALIER. Jamais! ce doit être si difficile de faire une passion!

DE CLERMONT. Du tout.

LE CHEVALIER. En vérité!

DE CLERMONT. Le difficile, vois-tu bien, c'est de s'en défaire!

LE CHEVALIER. Allons donc!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, TÉRÉZINE.

TÉRÉZINE, *accourant.* Madame est servie! (*A part, apercevant le chevalier.*) Ah!.. ils sont trois!.. cela vaut mieux! (*A la baronne.*) Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre; M. Jacquemart, le cuisinier, n'en finissait pas!

LA BARONNE, *sèchement.* C'est bien!

LE CHEVALIER, *bas, à Clermont, pendant que la baronne défait les épingles de son mantelet.* Puis-je la conduire jusqu'à la salle à manger? faut-il oser?

DE CLERMONT, *de même.* Oui, sans doute!..

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Me permettez-vous, madame la baronne, de vous offrir la main?

DE CLERMONT, *à part, voyant la baronne qui accepte et montrant le chevalier.* A la bonne heure, au moins... voilà un ami!

LA BARONNE, *à voix basse et passant près de lui.* Ne vous réjouissez pas! je reviendrai.

DE CLERMONT, *à part.* C'est ce que nous verrons! (*Le chevalier sort par le fond avec la baronne.*)

SCÈNE XIII.

DE CLERMONT, TÉRÉZINE.

DE CLERMONT, *à part*. Maintenant et à tout prix, il faut parvenir jusqu'à Irène! (*Appelant Térézine.*) Térézine!

TÉRÉZINE, *accourant vivement*. Monseigneur!..

DE CLERMONT. Où as-tu logé madame la baronne?

TÉRÉZINE, *vivement*. Pas de ce côté.

DE CLERMONT. C'est bien.

TÉRÉZINE. Dans l'autre bâtiment! et si maintenant monsieur le vicomte veut souper?..

DE CLERMONT. Merci!.. je n'ai pas faim!

TÉRÉZINE. Et votre autre ami qui vous attend toujours!

DE CLERMONT. Il se passera de moi sans peine! A table il oublie tout!

TÉRÉZINE. C'est vrai! Réné, notre premier garçon, m'a dit qu'il en était à sa cinquième de champagne.

DE CLERMONT. Tu vois bien!.. Peut-être même a-t-il déjà regagné sa chambre.

TÉRÉZINE, *montrant la porte à droite*. Si monsieur le vicomte en veut faire autant. (*Montrant le bougeoir qu'elle tient à la main.*) Je vais l'éclairer.

DE CLERMONT. Ce n'est pas la peine! je n'ai pas sommeil!

TÉRÉZINE. C'est comme ces dames!.. nous en avons ici beaucoup! Madame la marquise d'Effiat et ses trois filles, et la sœur et la fille d'un vice-amiral! car nous logeons ici le vice-amiral! rien que cela! M. de Brienne, qui doit, dit-on, appareiller cette nuit.

DE CLERMONT, *vivement*. Cette nuit!.. et tu dis que sa fille et sa sœur ne dorment pas... c'est tout naturel!..

TÉRÉZINE. C'est-à-dire, sa sœur est déjà rentrée dans sa chambre depuis longtemps; mais la jeune fille ainsi que madame d'Effiat et les autres demoiselles sont encore sur la terrasse.

DE CLERMONT, *avec émotion*. Vraiment?

TÉRÉZINE. Dame!.. il fait si chaud sous ce beau ciel de Toulon, qu'il est agréable de respirer la fraîcheur de la nuit et la fraîcheur de la mer! sans compter qu'on aperçoit de loin les vaisseaux de l'escadre qui sont à l'ancre! (*Se retournant et apercevant Clermont qui vient de monter l'escalier du fond.*) Eh bien! où allez-vous donc!

DE CLERMONT, *sur l'escalier*. Je vais voir les vaisseaux de l'escadre à la clarté des étoiles, ce doit être un coup d'œil magnifique.

TÉRÉZINE, *d'un air de regret*. Vous croyez!

DE CLERMONT, *du haut de la galerie où il vient de monter, à Térézine qui est restée sur le devant du théâtre près de la table à droite*. Porte de la lumière dans ma chambre.

TÉRÉZINE. Oui, Monsieur.

DE CLERMONT. Et va à tes affaires? ne t'occupe pas de moi?

TÉRÉZINE, *sur le devant du théâtre*. Vous n'avez rien autre chose à me demander?

DE CLERMONT, *avec impatience*. Eh non, te dis-je! va-t'en!.. va-t'en! (*A part, s'approchant de l'extrémité de la galerie, et jetant un regard sur la terrasse qu'il est censé apercevoir.*) Ces dames ont quitté la terrasse... une seule est restée... mais je ne vois que sa taille!.. Assise sur un banc... rêveuse et les yeux fixés sur la pleine mer!.. (*Avec joie.*) C'est Irène! elle contemple le navire qui demain doit emporter son père?.. Pareille occasion ne se présentera jamais!.. Mais... si en me voyant, elle s'éloigne?.. Allons!.. allons!.. (*Il se précipite sur la terrasse à gauche et disparaît.*)

TÉRÉZINE, *pendant ce temps, a allumé deux bougies, elle en laisse une sur la table à droite, elle porte l'autre, ainsi que le nécessaire de voyage, dans la chambre n° 13, dont elle laisse la porte ouverte. Elle rentre un instant après, un peu avant que Clermont ait disparu.* Tout est prêt là-dedans, et quand il voudra!.. Va-t'en, a-t-il dit, va-t'en! Il a raison. (*Tenant son bougeoir à la main, elle remonte le théâtre.*) Allons!.. (*Avec un soupir.*) Allons retrouver M. Jacquemart! (*Elle sort par la porte du fond qu'elle referme.*)

SCÈNE XIV.

(*Musique.*)

DE CLERMONT, *reparaissant au haut de la galerie à gauche, et regardant du côté de la terrasse*. Elle vient!.. elle vient!.. elle obéit... elle suit la route que je lui ai tracée. (*Le bras étendu vers la terrasse et marchant toujours à reculons, il disparaît un instant par la droite. Irène paraît en ce moment à gauche, à l'extrémité de la galerie. Elle s'avance lentement, et pendant ce temps Clermont, qui a redescendu l'escalier, se trouve au milieu du théâtre.*) Sur cette terrasse on pouvait nous entendre... sa tante pouvait s'éveiller... et il faut que je la voie, que je lui parle. (*Irène qui avait disparu un instant pendant les phrases précédentes, descend en ce moment l'escalier.*) Je n'y puis croire encore... c'est elle!.. près de moi... au milieu de la nuit!.. mais ici... dans cette salle, si quelqu'un de la maison allait nous surprendre!.. (*Montrant la porte à droite et traversant le théâtre.*) Là... ce sera plus sûr! (*S'arrêtant.*) Non..... non..... chez moi..... je n'oserais pas. Qu'elle ne me devine pas. Je le veux!.. qu'elle ne reconnaisse pas celui qui la force d'obéir... (*Il lui commande du doigt de se diriger vers le grand fauteuil qui est à gauche et de s'y asseoir. Irène obéit.*) Ah! qu'elle est belle ainsi, et quel bonheur de la contempler... mais le silence même qui nous environne m'effraie! et pourtant je n'ose lui parler : il me semble qu'au son de ma voix, mon rêve va se dissiper et cette ombre s'évanouir! (*Après un instant de silence.*) Irène!.. (*Elle tressaille.*) Est-ce bien moi qui vous ai plongée dans le sommeil où vous êtes? (*Elle fait signe que oui.*) Pourquoi ne parlez-vous pas? Parlez! je le veux. M'entendez-vous?

IRÈNE. Oui!

DE CLERMONT. Qu'éprouvez-vous?

IRÈNE. Je souffre... ah!.. je souffre!..

DE CLERMONT. Et pourquoi?

IRÈNE. D'obéir malgré moi à une volonté qui a brisé la mienne.

DE CLERMONT. Craignez-vous donc ici quelque danger?

IRÈNE. Non! Dieu me protége.

DE CLERMONT. Pourquoi alors venez-vous de tressaillir?

IRÈNE. J'ai honte!

DE CLERMONT. De quoi?

IRÈNE. D'être ici! de ne plus être près de ma tante!

DE CLERMONT. Votre tante!.. n'est-ce pas elle qui dirige toutes vos pensées? qui dicte vos décisions?

IRÈNE. Non!

DE CLERMONT. N'est-ce pas elle qui repousse tous les partis qui se présentent?

IRÈNE. C'est moi!.. moi seule!

DE CLERMONT. Vous! et pour quel motif? répondez!

IRÈNE, *comme forcée d'obéir*. Il y a dans le monde... quelqu'un...

DE CLERMONT. Eh bien !..

IRÈNE, *avec expression*. Que j'aime !

DE CLERMONT, *à part, avec un mouvement de dépit*. Dieu ! et moi qui ne m'en doutais pas!!.. elle en aime un autre ! une inclination !.. une inclination contrariée... (*Haut.*) Il est donc jeune, aimable, brave ?..

IRÈNE. Oui.

DE CLERMONT. D'une haute naissance?

IRÈNE. Oui.

DE CLERMONT. Ainsi donc, il méritait votre amour!

IRÈNE. Non !.. il ne méritait que mon mépris... et cet amour dont je rougis... j'ai juré de le combattre, de l'oublier, dussé-je en mourir !

DE CLERMONT, *avec émotion*. Quel est donc ce cavalier si redoutable, aimé et méprisé à la fois ? (*Voyant qu'elle garde le silence.*) Quel est-il ?

IRÈNE. Je ne le dirai pas!.. Je ne le puis!..

DE CLERMONT. Parlez?

IRÈNE. Non... non... je vous en prie... je ne le veux pas. (*De Clermont étend la main au-dessus de sa tête.*) Vous me faites mal...

DE CLERMONT. Son nom?.. (*Il étend toujours sa main, et Irène haletante, oppressée, et comme vaincue par une force supérieure, laisse échapper ces mots :*) Henri de Clermont.

DE CLERMONT, *pousse un cri et s'éloigne d'Irène qui semble respirer et renaître*. Moi !.. moi... est-il possible! grands dieux!.. ah! elle a raison, je ne la méritais pas ! (*Haut et se rapprochant d'elle.*) Et vous l'avez banni de votre cœur comme de votre présence?.. répondez?.. vous ne désirez plus le voir?

IRÈNE. Jamais! jamais! je ne le dois pas ! (*De Clermont étend la main sur elle.*) Mais au prix de tout mon sang, je voudrais que ce fût possible... je voudrais pouvoir lui dire une fois... une seule fois tout ce que j'ai là dans mon cœur.

DE CLERMONT. Eh bien donc... que cela soit ! que je l'entende et que je meure après. (*Il prend un fauteuil et s'asseoit près d'elle.*) Irène... Irène, votre main dans la mienne! (*Irène tressaille.*) Vous que j'aime, ne me reconnaissez-vous pas?

IRÈNE. Ah! c'est toi!.. te voilà, Henri... qu'il y a longtemps que je ne t'ai vu; mais j'ai toujours pensé à toi... toujours !.. moi, je t'aime tant, et cependant tu me fais tant de chagrin... ce jeu effréné... et tes duels, tes amours, je sais tout. — Je n'ai pas l'air d'écouter, mais j'entends! j'ai l'air de rire... mais je souffre. Je sens là comme un fer aigu qui me perce le cœur, je suis malheureuse... je suis jalouse... mais cela ne m'empêche pas de t'aimer... au contraire, je le crois !

DE CLERMONT. Est-il possible!

IRÈNE. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi me faire tant de peine! ces femmes que tu me préfères... elles ne sont pas si jeunes... si jolies que moi... cela me semble du moins... et elles ne t'aiment pas autant... ah ! j'en suis bien sûre!..

DE CLERMONT. C'est vrai... c'est vrai... (*Haut.*) Mais n'est-il pas un moyen d'effacer mes torts, de mériter ton cœur et ta main? (*Irène fait signe que oui.*) Dis-le-moi donc... parle?.. je le veux!

IRÈNE, *ayant l'air de lire dans l'avenir*. Attends... attends! ne sais-tu pas que de grands événements se préparent... que, déjà, il y a une guerre... bien loin d'ici... en Amérique...

DE CLERMONT. Eh bien.. achève?

IRÈNE. Eh bien... mon frère vient de partir et tous nos jeunes gentilshommes s'embarquent... tous ceux qui ont du cœur. Tu en as, Henri, va avec eux.

DE CLERMONT. J'irai...

IRÈNE. Abandonne cette vie de désordre où tu ne trouverais que la honte. Il y a, là-bas, de l'honneur à acquérir !

DE CLERMONT. Je partirai !

IRÈNE. Et à ton retour, viens demander ma main à mon père. Je serai là, je t'aurai attendu. Je t'attendrai toujours! vivante, je serai à toi, et morte, à personne !

DE CLERMONT. Tu me le jures?

IRÈNE. Je n'en ai pas besoin, tu peux compter sur moi !

DE CLERMONT. Un gage, au moins... un seul!

IRÈNE, *souriant*. Un gage... dis-tu? te rappelles-tu la dernière fois que tu m'as adressé la parole à Versailles... c'était pour m'offrir un bouquet!

DE CLERMONT. Que vous avez repoussé avec dédain et jeté à terre.

IRÈNE. Devant toi ! mais après ton départ, je l'ai ramassé. (*Montrant son cœur.*) Il est là... que de fois je l'ai couvert de mes larmes... (*A demi-voix.*) et de mes baisers... tiens, le voilà! ce sera ton talisman, à toi; quand tu me le rapporteras, après la victoire, je te donnerai en échange, non pas mon cœur... il est à toi, mais moi, moi... le veux-tu?

DE CLERMONT. Ah! jamais un tel langage ne s'était fait entendre à mon oreille, ni à mon cœur... oui, ces fleurs, je te les rapporterai ! oui, désormais fidèle aux lois de l'honneur... (*Écoutant vers le fond du théâtre.*) Quel bruit s'est fait entendre !.. On marche de ce côté... l'entends-tu?

IRÈNE. Oui ! on vient... on se dirige là... vers cette chambre!

DE CLERMONT. Eh ! qui donc?

IRÈNE. Une ennemie... (*La porte du fond s'ouvre.*)

DE CLERMONT, *regardant*. O ciel! la baronne! (*Il se place devant le grand fauteuil où est Irène, et cherche à la cacher.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE.

DE CLERMONT. Vous, baronne, que je croyais retirée dans votre appartement, venir à une pareille heure...

LA BARONNE, *s'avançant vers lui*. Exprès pour vous apprendre que décidément je vous déteste!

DE CLERMONT, *de même*. Ce n'était pas la peine!

LA BARONNE, *avançant toujours*. Que je vous quitte, que je vous dise un éternel adieu!.. et avant que le jour ait paru, je serai loin de cette ville, car je pars à l'instant même, et vous laisse seul avec vos remords. (*Venant de la porte du fond, elle s'est avancée jusqu'au milieu du théâtre; en ce moment elle aperçoit Irène qui est en face d'elle, et elle s'écrie gaiement :*) Quand je dis seul, je me trompais. .

DE CLERMONT. Au nom du ciel, taisez-vous!

LA BARONNE, *riant*. Voilà qui est admirable! quand je croyais me venger, Monsieur avait déjà pris sa revanche!

DE CLERMONT. Baronne... je vous en prie...

LA BARONNE. Revanche fort piquante! car la petite n'est pas mal... une figure que je n'oublierai pas!.. et elle dort... c'est sublime... le sommeil de l'innocence!

DE CLERMONT, *avec colère*. Baronne!

LA BARONNE. Chez un capitaine de dragons.

DE CLERMONT. Baronne! (*Modérant sa colère.*) Dans son intérêt... dans le vôtre... silence! et partez à l'instant... à l'instant!

LA BARONNE, *riant.* Et pourquoi, s'il vous plaît? (*On entend vers la gauche les sonnettes de plusieurs voyageurs.*)

DE CLERMONT, *dans le plus grand trouble.* Parce qu'on s'éveille!.. et pour vous-même, pour votre réputation... à laquelle vous tenez!

LA BARONNE. Certainement!.. et beaucoup!

DE CLERMONT. Si l'on vous voyait... ainsi... de grand matin...

LA BARONNE. Nous sommes deux!

DE CLERMONT. N'importe?.. il y a ici des amis à moi... des officiers qui ne respectent rien! (*On entend le comte Annibal crier à gauche en dehors.*) Holà! madame l'hôtesse.

DE CLERMONT. Entre autres, le plus mauvais sujet du royaume: le comte Annibal de Boutteville!

LA BARONNE. Le comte Annibal!

LE COMTE, *en dehors.* Eh bien! viendra-t-on?

DE CLERMONT. L'entendez-vous?

LA BARONNE, *riant.* Eh oui!.. c'est bien sa voix!

DE CLERMONT, *vivement.* Vous le connaissez?

LA BARONNE, *riant.* Oui vraiment!.. comme tout le monde!

DE CLERMONT. Raison de plus... et s'il vous voyait...

LA BARONNE, *éteignant la bougie qui est sur la table.* Je l'en défie!.. (*On entend sonner et appeler de plusieurs endroits différents.*)

DE CLERMONT. Mais il n'est pas seul ici... et tous les autres voyageurs...

LA BARONNE, *riant.* C'est juste!.. le tête-à-tête deviendrait trop nombreux!.. adieu!.. adieu, vicomte! (*Elle s'arrête un instant près de la porte du fond, et dit en déclamant.*) J'ai voulu voir! et j'ai vu! (*Elle sort par la porte du fond et le théâtre reste dans l'obscurité.*)

DE CLERMONT Irène!.. Irène! levez-vous... levez-vous et partons!.. je le veux!.. (*Regardant les grandes croisées qui sont au fond de la galerie du premier étage.*) J'aperçois à travers ces vitraux le jour qui commence à paraître. (*Écoutant.*) Dieu! la voix de son père!.. partez! partez!.. (*Montrant Irène qui dort dans le fauteuil.*) Et pour la ramener chez elle... près de sa tante... il n'y a pas de temps à perdre? (*S'approchant d'Irène.*) Venez... venez... (*Il l'entraîne vers l'escalier à droite et commence à monter avec elle les premières marches.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, ANNIBAL ET M. DE BRIENNE, *sortent en ce moment du corridor de l'auberge à gauche;* TÉRÉZINE *accourt du fond en rajustant sa toilette et comme quelqu'un qui vient de se lever. Tout le théâtre est encore dans l'obscurité; mais aux fenêtres du premier étage, les premières lueurs du jour commencent peu à peu à paraître.*

TÉRÉZINE, *entrant en courant par la porte du fond.* On y va!.. on y va!

ANNIBAL, *entrant en causant avec M. de Brienne, par la porte à gauche.* Oui, monsieur le vice-amiral, Henri de Clermont est ici!

TÉRÉZINE, *entrant.* C'est là sa chambre.

ANNIBAL, *entrant dans la chambre.* Et si vous désirez lui parler...

M. DE BRIENNE. Deux mots à lui dire de la part du ministre... et avant mon départ...

ANNIBAL, *dans la chambre.* Eh bien! personne! il n'y est plus!

TÉRÉZINE, *regardant vers l'escalier à droite.* Je crois bien! le voilà qui monte l'escalier et reconduit chez elle une belle dame. (*Redescendant la scène.*) Encore une autre!.. par exemple!..

M. DE BRIENNE, *regardant.* Ciel!.. ma fille!.. courons!..

ANNIBAL, *sortant de la chambre.* Vous savez où il est? je vais avec vous.

M. DE BRIENNE. Non, Monsieur, non!.. impossible!..

ANNIBAL, *s'arrêtant.* C'est juste... car voici les officiers de votre vaisseau. (*Des officiers de marine et des matelots paraissent à la porte du fond.*)

M. DE BRIENNE. Devant tout ce monde un éclat... un scandale!.. partir!.. et partir!!! (*Annibal est sur la première marche de l'escalier. M. de Brienne chancelant, s'appuie sur le fauteuil à droite. Térézine tombe assise sur le fauteuil à gauche, pendant que de Clermont et Irène traversent l'escalier du haut.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un des appartements du ministère de la Marine, à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE ANNIBAL, *assis dans un fauteuil à gauche et rêvant;* LE CHEVALIER DE MONTARAN, *entrant par le fond.*

LE CHEVALIER, *se retournant vers le fond.* Comment, le ministre est absent!.. c'est très-fâcheux!

ANNIBAL, *levant la tête.* Hein? qui vient là?

LE CHEVALIER. Moi qui ne connaissais que lui!.. à qui m'adresser?

ANNIBAL. Eh! parbleu!.. à moi, chevalier!

LE CHEVALIER. Le comte Annibal de Boutteville! au ministère de la Marine et des colonies...

ANNIBAL. Ah! te voilà comme tout le monde! personne ne veut croire à mon crédit, à commencer par moi, qui suis tout étonné d'en avoir. A ton service, chevalier... tu voulais parler au ministre.

LE CHEVALIER. On le dit absent?

ANNIBAL. Un voyage sur les côtes pour visiter nos ports et nos arsenaux. Depuis la guerre d'Amérique notre marine prend une extension immense!

LE CHEVALIER. Et, grâce au ciel, les enseignes de vaisseau peuvent rapidement monter en grade!

ANNIBAL. C'est là ce qui t'amène?

LE CHEVALIER. Cela... et autre chose...

ANNIBAL. Quoi que ce soit je m'en charge! le ministre est absent... mais le sous-secrétaire d'État qui fait l'intérim n'a rien à me refuser...

LE CHEVALIER. En vérité!

ANNIBAL. C'est mon futur beau-père!

LE CHEVALIER. Toi, Annibal... tu te maries!

ANNIBAL. Tu vas, comme les autres, pousser des cris de surprise et d'admiration... eh bien! oui, je me marie... ce n'est pas la première fois; je suis fait au danger.

LE CHEVALIER. Toi, Annibal!.. comte de Boutteville!

ANNIBAL. D'abord. . je ne porte plus ce nom-là qui effrayait l'hymen et les beaux-pères... je l'avais rendu trop célèbre!.. la mort de mon grand-oncle me laisse *marquis de Montsorin*... sans me laisser plus riche!

LE CHEVALIER. Et comment cela, mon cher marquis?

ANNIBAL. *Il n'a pu m'ôter le titre;* mais ses biens... il me connaissait, ce cher oncle. Il était sûr que je les mangerais, et alors...

LE CHEVALIER. Il a commencé,

ANNIBAL. Il a fini!.. et à l'ouverture de sa succession... rien! absolument rien! on aurait dit que depuis six mois .. j'avais hérité! Il n'y avait plus qu'un espoir, ce que vous autres, marins, vous appelez un ancre de salut... il fallait me marier, trouver quelque riche héritière... qui se contentât du titre de marquise de Montsorin, de l'héritage de mon oncle et de cinq cent mille livres... de dettes...

LE CHEVALIER. Tu as trouvé?

ANNIBAL. Oui, mon ami... et sans me donner de peine!

LE CHEVALIER. Une veuve de fermier-général?

ANNIBAL. Une fille de haute naissance!

LE CHEVALIER. C'est qu'alors elle a trente ans?

ANNIBAL. Elle en a dix-huit!

LE CHEVALIER.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Alors, mon cher, elle est donc effroyable!

ANNIBAL.

Elle est charmante et de forme et d'esprit!

LE CHEVALIER.

Mais sa famille?..

ANNIBAL.

Est puissante, honorable;
Fort bien en cour, et chacun lui prédit
Pour l'avenir encor plus de crédit.
Chez eux l'on voit les trésors de la banque
Et des vertus, des mœurs, de la raison...
Enfin tu vois que dans cette union
Je trouve tout ce qui me manque!

C'est admirable!

LE CHEVALIER. Dis donc impossible! invraisemblable!

ANNIBAL. C'est ce que je me répète! il faut d'honneur qu'il y ait quelque chose qu'on ne me dise pas... quelque malheur ou quelque inconvénient caché...

LE CHEVALIER. J'en ai peur...

ANNIBAL. Enfin, nous verrons bien : c'est le comte de Bassevelle qui a fait ce mariage, un de mes créanciers! Ils assisteront tous à la bénédiction nuptiale... le coup d'œil sera superbe!

LE CHEVALIER. Tu te maries à Versailles?

ANNIBAL. Non, la chapelle était trop petite... ici à Paris... ce matin, dans une heure; et hier, j'ai fait mes adieux à la vie de garçon par une orgie qui a duré toute la nuit. Je venais de rentrer au grand jour... en homme marié! Je ne me cache plus!

LE CHEVALIER. C'est exemplaire! et le nom de ta fiancée?

ANNIBAL. Mademoiselle de Brienne!..

LE CHEVALIER. Dont le père commandait l'année dernière une escadre dans la Méditerranée.

ANNIBAL. Et depuis quinze jours sous-secrétaire d'État au département de la marine. Voilà d'où vient mon pouvoir... et s'il peut te servir à toi... ou à nos amis... je viens d'écrire au vicomte de Clermont et de lui faire part de mon mariage aux Etats-Unis.

LE CHEVALIER. Il y est donc toujours?

ANNIBAL. Depuis une année entière!

AIR du vaudeville de *l'Apothicaire*.

Il se conduit en vrai soldat,
Et d'une façon héroïque,
Il prend part à chaque combat!

LE CHEVALIER.

Au moins écrit-il d'Amérique?

ANNIBAL.

Eh oui!.. j'ai reçu de sa main
Une lettre que Dieu confonde,
De vertu, de morale! enfin
Une lettre de l'autre monde!
La vertu!.. la morale... enfin
Une lettre de l'autre monde!

C'est à ne pas le reconnaître. Il faut que le docteur Franklin et les quakers de la Pensylvanie en aient fait un philosophe et un sage!

LE CHEVALIER. Eh mais... avant son départ il avait déjà des aperçus pleins de profondeur. C'est lui, il y a un an, lorsque je commençais, c'est lui qui m'a dit le premier : Le difficile n'est pas de faire une passion, mais de s'en défaire!

ANNIBAL. Sage maxime!

LE CHEVALIER. Dont je n'ai que trop reconnu la vérité... c'est pour cela que je viens ce matin au ministère de la marine! Une constance désespérante et obstinée à laquelle je ne sais comment me soustraire, une chaîne que je ne puis briser.

ANNIBAL. Et tu viens t'adresser à l'autorité?..

LE CHEVALIER. Précisément!

ANNIBAL. C'est original, et pour la rareté du fait, moi, marquis de Montsorin, je me charge de ta pétition... raconte-moi cela?..

LE CHEVALIER. L'année dernière, lorsque nous nous rencontrâmes à l'hôtel de la *Croix-d'Or*, à Toulon, j'aperçus le soir même une personne charmante, une baronne, je te le dis en secret, la baronne de Saint-Savin!

ANNIBAL. Ah bah!

LE CHEVALIER. Comment, tu connais?

ANNIBAL. J'en ai entendu parler au vicomte de Clermont, qui l'avait admirée comme toi!

LE CHEVALIER. Imagine-toi qu'elle partait seule.. sans cavalier! et elle m'avait permis d'escorter sa voiture.

ANNIBAL. En écuyer cavalcadour.

LE CHEVALIER. Son dessein était de se rendre à Versailles pour une importante affaire... qui, bientôt, fut oubliée!.. que te dirai-je? une étincelle électrique, un coup de foudre...

ANNIBAL. O sympathie!

LE CHEVALIER. Oui, mon ami, une flamme réciproque et subite! c'était une première passion, vrai, je te le jure!

ANNIBAL. Je te crois!.. il faut bien commencer...

LE CHEVALIER. De son côté, à elle... c'était un premier sentiment.

ANNIBAL. Tu en es sûr?..

LE CHEVALIER. On ne peut aimer ainsi qu'une seule fois!.. elle ne me quittait pas d'une heure, d'un instant... c'était un dévouement adorable le premier trimestre... un peu monotone le second; fatigant le troisième, et insupportable le quatrième...

ANNIBAL. C'est là que tu en es?

LE CHEVALIER. Oui, mon ami. Et voilà que je reçois l'autre semaine du ministre de la marine l'ordre de m'embarquer pour les Etats-Unis, sur *l'Inflexible*, frégate de soixante canons!

ANNIBAL. C'est là ce qui te fâche?

LE CHEVALIER. Au contraire!.. mais quand j'ai annoncé cette bonne nouvelle... les larmes aux yeux...

ANNIBAL. Je devine! le désespoir d'Ariane ou de Didon.

LE CHEVALIER. Du tout. Elle s'est écriée le front rayonnant de joie . il y a un Dieu pour les amants!.. et moi aussi j'ai, depuis un an, un voyage à faire en Amérique... je ne vous quitterai pas! j'ai des protections! j'obtiendrai du ministre mon passage sur un vaisseau de l'Etat, sur *l'Inflexible*.

ANNIBAL. En vérité!

LE CHEVALIER.

AIR : *Je ne vous vois jamais rêveuse* (de ma TANTE AURORE.)

Elle a déjà, mon cher, j'en tremble,
Audience pour ce matin;
Et s'il nous faut trois mois ensemble
Faire ainsi le même chemin,
Sur mer et dans un calme extrême,
Jouir d'un amour attiédi
Qui, comme l'Océan lui-même,
Dure et s'étend à l'infini...
Tu comprends bien?..

ANNIBAL.

Oui, mon ami!

LE CHEVALIER.

C'est à périr!..

ANNIBAL.

De bonheur et d'ennui!

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Voilà pourquoi
Je viens à toi!

ANNIBAL, *lui tendant la main.*

Tu viens à moi,
Compte sur moi,
Oui, compte sur moi! (*bis.*)

ANNIBAL. Je ferai rejeter la demande de la baronne, je l'obtiendrai de mon beau-père et sans peine! il refuse toujours!

LE CHEVALIER. En vérité!

ANNIBAL. Avant qu'on ait ouvert la bouche... il vous répond : non, non. Toujours non!

LE CHEVALIER. A la bonne heure au moins! voilà du caractère!

ANNIBAL, *montrant M. de Brienne qui s'avance en rêvant.* C'est lui! avec une foule de demandes... à refuser...

LE CHEVALIER. Quel air taciturne et sévère!

ANNIBAL. Il ressemble à ta frégate *l'Inflexible*, et sur son front assombri semble incrusté le signe négatif... dont je te parlais.

LE CHEVALIER. Est-ce qu'il est toujours ainsi?

ANNIBAL. Non, parbleu! il est aujourd'hui en gaieté, vu le mariage de sa fille... et tu arrives à merveille!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE BRIENNE.

LE COMTE. Ah! c'est vous, monsieur le marquis!

ANNIBAL. Oui, monseigneur mon beau-père, et, en l'absence du ministre dont vous tenez le portefeuille, je viens vous demander une faveur...

LE COMTE, *sévèrement.* Cela ne se peut pas!

ANNIBAL, *bas, au chevalier.* Quand je te le disais!

LE COMTE. C'est précisément parce que vous allez être mon gendre que je ne puis vous accorder de faveur ou de passe-droit.

ANNIBAL. Et si ce n'était pas pour moi?

LE COMTE. C'est différent!

ANNIBAL, *s'inclinant.* Trop aimable! (*Haut.*) Si c'était pour un ami, M. le chevalier de Montaran, enseigne de vaisseau...

LE COMTE. Qui a reçu l'ordre de s'embarquer sur *l'Inflexible*...

LE CHEVALIER, *s'avançant.* Oui, Monseigneur!

LE COMTE. Que me voulez-vous?..

LE CHEVALIER, *passant près du comte.* Vous demander, Monseigneur, si une femme peut obtenir passage à bord?

LE COMTE. Non!

ANNIBAL, *bas, au chevalier.* Tu vois bien!..

LE CHEVALIER. C'est que je craignais... non... je veux dire je croyais qu'il y avait eu parfois des exemples...

LE COMTE. Très-rares, dans des circonstances graves et impérieuses!

LE CHEVALIER. Ainsi, votre excellence n'accorderait point cette faveur? même si elle était sollicitée par une femme charmante?

LE COMTE. Je crois, Monsieur, vous avoir dit : non!

LE CHEVALIER. J'ai parfaitement entendu, excellence! et c'est tout ce que je venais vous demander. (*Bas, à Annibal.*) Ah çà, tu m'assures qu'il n'est pas homme à changer d'opinion?

ANNIBAL. Lui! jamais!..

LE CHEVALIER, *avec admiration.* Et il est ministre!

ANNIBAL. Par intérim seulement. Merci, beau-père, d'avoir bien voulu, à ma considération... je vais m'occuper de ma toilette...

M. DE BRIENNE. Hier soir, monsieur le marquis, M. de Bassevelle a dû vous remettre de ma part un papier important.

ANNIBAL. Hier! (*Bas, au chevalier.*) Ne disons pas au beau-père que je ne suis pas rentré de la nuit. (*Haut.*) Oui, excellence... oui... le papier important...

M. DE BRIENNE. Vous l'avez lu!

ANNIBAL. Très-attentivement.

M. DE BRIENNE. Ainsi, vous acceptez les cent mille livres que j'ai ajoutées à la dot.

ANNIBAL. Comment...

M. DE BRIENNE. Vous acceptez...

ANNIBAL. Avec enthousiasme... mais...

M. DE BRIENNE. C'est bien! nous en parlerons plus tard.

ANNIBAL. Je te le disais... un ministre, un beau-père incompréhensible! il accorde aujourd'hui tout ce qu'on ne lui demande pas!

LE CHEVALIER. C'est ce que je vois, allons, je cours offrir mon bras à la petite baronne, et l'amène ici à son audience!

ANNIBAL.

AIR de *Paul de Kock* (du CAISSIER).

Oui, le moment est propice,
Va la chercher et reviens!
(*Lui tendant la main.*)
Mais du reste à ton service
A toi... comme à tous les tiens!
A mes amis j'appartiens.
Mon crédit... je le propose!
Ne craignez pas d'en user
Quand vous aurez quelque chose...
A vous faire refuser!

ENSEMBLE.

Oui, le moment est propice,
Va la chercher et reviens!
Mais du reste à ton service
A toi... comme à tous les tiens!

(*Le chevalier et Annibal sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, *puis* IRÈNE.

LE COMTE, *se jetant dans un fauteuil, et à part.* Allons, et quoi qu'il m'en coûte, pourvu que l'honneur de ma famille soit intact, pourvu qu'un éternel silence ensevelisse à jamais... ce que je voudrais me

cacher à moi-même... (*Se retournant sans regarder.*) Ah!.. c'est vous, Irène.

IRÈNE, *en toilette de mariée, s'adressant timidement à son père.* Oui, mon père... j'ai obéi à vos ordres. Je me suis parée de ces présents qui me venaient de vous! Ne laisserez-vous pas tomber un seul regard sur votre fille?

LE COMTE, *se retournant et poussant un cri d'approbation.* Ah!.. (*A part et se contenant.*) qu'elle est belle! et qui dirait, mon Dieu, à voir ce front si modeste et si pur..... (*A Irène, qui vient de se jeter à ses genoux.*) Que faites-vous?.... que me voulez-vous?..

IRÈNE. Si j'ai repoussé d'abord le mariage que vous et ma tante m'imposiez... que mon obéissance actuelle m'obtienne mon pardon! Votre bénédiction, mon père... (*Voyant M. de Brienne qui garde le silence.*) Me la refuserez-vous?

LE COMTE, *avec émotion.* Non... je vous la donne! et si vous le pouvez, soyez heureuse!

IRÈNE. Puis-je l'être, quand votre cœur est changé à ce point! un an loin de moi!.. un an sans m'écrire!.. Il y a un an cependant, quand je vous ai quitté, mon père... quand je vous ai embrassé pour la dernière fois... vous étiez pour moi bon et indulgent... vous m'aimiez...

LE COMTE. Ah! c'est qu'alors vous étiez ma fille!

IRÈNE. Ne le suis-je donc plus? votre colère, votre sévérité que l'on disait si terribles et que je n'avais jamais connues, devaient-elles éclater pour quelques instants de résistance, bien naturelle! J'ai pu me tromper... mais on m'avait assuré, et vous l'ignorez sans doute, que M. le comte Annibal avait beaucoup de dettes!

LE COMTE. Je le sais!

IRÈNE. Que sa société, ses liaisons, sa conduite étaient loin d'être irréprochables.

LE COMTE, *de même.* Je le sais! je le sais!

IRÈNE. Et vous lui livrez votre fille?

LE COMTE, *avec une colère concentrée.* Parce qu'à tout autre, puisqu'il faut vous le déclarer, à tout autre qui me l'eût demandée, moi, gentilhomme, je n'aurais pas voulu la donner.

IRÈNE. Qu'entends-je?

LE COMTE. Et qu'avec celui-là même je n'ai voulu manquer ni de loyauté, ni de franchise... Eh bien oui... je lui ai écrit hier... je lui ai tout dit!

IRÈNE. Eh! quoi donc?

LE COMTE. Ce que j'ai appris à votre frère en lui ordonnant de nous venger et de punir...

IRÈNE. O ciel! et que lui avez-vous donc appris?

LE COMTE. Vous me le demandez! vous avez cette audace!.. vous!

IRÈNE. Vous me faites peur... mon père!

LE COMTE, *cherchant à se modérer.* J'ai tort! j'ai tort... j'avais juré de ne pas prononcer ce nom-là... mais puisque vous m'y forcez, faut-il donc vous rappeler M. Henri de Clermont!..

IRÈNE, *à part.* O ciel!

LE COMTE. Pourquoi avez-vous tressailli? (*Lui prenant la main.*) Pourquoi maintenant êtes-vous tremblante?

IRÈNE, *se récriant.* Moi! mon père!

LE COMTE, *lui faisant signe de se taire.* Parlons bas! (*Avec une colère concentrée qui augmente toujours.*) Ses folies, ses aventures scandaleuses, lorsqu'il en était question en votre présence, n'excitaient-elles pas votre mépris?

IRÈNE, *de même.* J'en conviens.

LE COMTE. Eh bien! cette froideur, ce dédain, cette haine que vous affectiez, sont-ils des sentiments qui règnent dans votre cœur... répondez!

IRÈNE. Mon père!

LE COMTE. Ainsi donc, il n'a reçu de vous aucune préférence?..

IRÈNE. Qui, moi?..

LE COMTE. Jamais il ne s'est trouvé... seul... avec vous?..

IRÈNE. Jamais!.. quelle idée!..

LE COMTE. Jurez-le donc!.. jurez-le devant votre père!..

IRÈNE, *levant la main.* Devant Dieu!..

LE COMTE, *à part.* Ah! c'est trop fort... quand de mes propres yeux... (*Haut.*) Quand moi-même...

IRÈNE. Qu'avez-vous?..

LE COMTE. Silence! Silence! (*A voix basse.*) et remettez-vous, car on vient! (*Irène, pendant le commencement de la scène suivante, se retire vers la toilette à gauche, et pour cacher son trouble a l'air de s'occuper à arranger sa toilette.*)

SCÈNE IV.

IRÈNE, M. LE COMTE DE BRIENNE, LE CHEVALIER, LA BARONNE DE SAINT-SAVIN.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Madame la baronne de Saint-Savin!

LE COMTE, *à part, avec humeur.* C'est juste... je lui ai accordé une audience!.. en un pareil moment!

LE CHEVALIER, *bas, à la baronne.* Je vous répète qu'il est des plus mal disposés, et qu'il vous dira non!

LA BARONNE, *de même.* Ce n'est pas possible! (*Haut, après une révérence faite à M. de Brienne.*) L'on ose soutenir, Monseigneur, que vous savez résister aux dames... moi je prétends que ce n'est pas vrai, et que vous me donnerez gain de cause, n'est-ce pas?

LE COMTE. Non, Madame.

LA BARONNE. Certainement... parce qu'on vous a mal expliqué ce dont il s'agit. Voilà une frégate qui va appareiller pour l'Amérique... ou justement j'ai affaire... je réclame le passage à bord.

LE COMTE. Impossible. Les femmes n'y sont point admises.

LA BARONNE, *souriant.* Et pourquoi, Monseigneur?

LE COMTE. Parce que c'est un vaisseau de l'État.

LA BARONNE. De l'État, raison de plus Le grand roi disait : L'État, c'est moi... je dirai avec plus de vérité : L'État, c'est nous!.. ce sont les femmes. Nous en faisons partie, au moins pour moitié... Vous ne pouvez le nier tout ministre que vous êtes, et vous allez céder à la force de mon raisonnement.

LE COMTE. Non, Madame.

LA BARONNE. Vous céderez... je le parie.

LE COMTE, *avec impatience.* Non!

LA BARONNE, *riant.* Non!

LE COMTE. J'ai l'honneur de vous répéter : non, non, non!

LE CHEVALIER, *à part.* A merveille! (*Bas, à la baronne.*) Eh bien, vous qui ne vouliez pas me croire, qu'en dites-vous?

LA BARONNE, *de même.* Que c'est un brutal... et que nous verrons! (*Apercevant Irène qui en ce moment s'avance vers son père.*) Ah! mon Dieu!

LE CHEVALIER. Qu'avez-vous?

LA BARONNE, *regardant Irène avec attention, à part.*

C'est bien elle... j'en suis sûre! (*Haut.*) Je suis sûre que Mademoiselle va parler pour moi!

LE CHEVALIER. Ciel!.. vous la connaissez?

LE COMTE, *avec dédain*. Ma fille!..

LA BARONNE, *au comte d'un air aimable*. Ah! c'est mademoiselle votre fille... si j'en crois cette couronne et ce bouquet... elle va se marier!

LE COMTE. Oui, Madame!

LA BARONNE. Je lui en fais mon compliment et surtout à son mari; enchantée de revoir une si aimable personne!

IRÈNE. Je ne croyais pas avoir eu l'honneur de rencontrer Madame.

LA BARONNE. Une seule fois... et il est tout simple que Mademoiselle ne m'ait pas remarquée... mais moi c'est différent! c'était, si je ne me trompe, il y a un an... à Toulon... dans une soirée... (*Le comte commence à écouter avec inquiétude.*)

IRÈNE, *naïvement*. Une grande soirée!..

LA BARONNE. Non, en petit comité. (*Au comte.*) Chez un ami dont le nom et la protection me seront peut-être de quelque utilité auprès de votre excellence. (*A voix basse.*) Henri de Clermont!

LE COMTE, *à part*. O ciel!

LA BARONNE. Et je me rappelle même des détails...

LE COMTE, *à voix basse*. Silence... je vous en supplie.

LA BARONNE, *riant*. A mon tour je pourrais dire: non! car j'aime à parler... j'en ai tellement l'habitude. (*A voix basse.*) que je ne pourrai m'en empêcher, si je reste ici... en France.

LE COMTE, *à demi-voix*. Madame... de grâce...

LA BARONNE, *de même, en riant*. Mais en Amérique... c'est différent!

LE COMTE, *de même*. Que voulez-vous donc?

LA BARONNE, *à haute voix et d'un ton impérieux*. Partir!

LE COMTE. J'y consens.

LA BARONNE. Dans trois jours!

LE COMTE. Demain si vous voulez.

LA BARONNE. Sur *l'Inflexible*.

LE COMTE. C'est accordé.

LE CHEVALIER, *stupéfait*. Grand Dieu! qu'ai-je entendu!

LA BARONNE, *au chevalier*. Eh bien, Monsieur, que vous disais-je?

LE CHEVALIER, *passant près du comte*. Je tremblais que ce ne fût pas possible: Monseigneur disait ce matin...

LE COMTE, *avec embarras*. Que les exceptions étaient très-rares... très-difficiles...

LA BARONNE. Mais pour des motifs graves... ou impérieux...

LE COMTE, *d'un air galant*. Pour madame la baronne...

LA BARONNE. On n'est pas plus aimable que Monseigneur. Il ferait aimer le pouvoir... et me ferait presque regretter la France... (*Mouvement d'effroi du comte.*) Rassurez-vous, il faut que je parte: une succession qui m'attend... et comme votre excellence pourrait peut-être d'ici à demain oublier ses bonnes intentions... elle en a tant!.. je la prierais de vouloir bien me donner un mot pour le premier commis que cela regarde...

LE COMTE, *qui a pris une plume*. Je vais écrire... vous allez lui remettre, et, dès ce soir l'ordre sera expédié!..

LA BARONNE. Je viendrai le chercher.

IRÈNE. Le chercher... Si madame la baronne voulait nous faire l'honneur de passer ici la soirée... (*La baronne fait la révérence en signe d'acceptation.*)

LE COMTE, *bas, à sa fille avec colère*. Qu'avez-vous fait!.. (*Présentant le papier à la baronne.*) Voici, Madame...

LA BARONNE. Je vous accablerais de mes remercîments, Monseigneur... (*A demi-voix et avec intention.*) si désormais, je n'étais muette! (*Au chevalier.*) Chevalier, chargez-vous de ce mot pour les bureaux... moi j'ai à peine le temps pour ma toilette de ce soir.

UN DOMESTIQUE. La voiture de monsieur le comte.

LE COMTE. On nous attend à l'église.

ENSEMBLE.

AIR : *Ave Maria* (Mademoiselle Puget).

BRIENNE.

Oui, voici l'instant,
On nous attend
A la chapelle.
L'heure nous appelle,
Il faut partir
Et m'obéir.
Oui, dans la chapelle
L'heure nous appelle,
A mes lois fidèle,
Il faut partir
Et m'obéir.

LE CHEVALIER.

Oui, son ascendant
Est surprenant,
Faveur cruelle!
Comment avec elle,
Et sans mourir
Comment partir!
O faveur cruelle!
Contrainte nouvelle!
Comment avec elle, etc.

IRÈNE.

Oui, voici l'instant,
On nous attend
A la chapelle.
Contrainte cruelle;
Ah! c'est mourir
Que d'obéir!
Oui, dans la chapelle
L'heure nous appelle,
Contrainte, etc.

LA BARONNE.

A mon ascendant,
C'est vainement
Qu'on est rebelle.
O chance nouvelle!
Ainsi partir!
Ah! quel plaisir!
O faveur nouvelle!
L'amour nous appelle,
Et, couple fidèle,
Ainsi partir,
Ah! quel plaisir!

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, *seul*. Voilà nos hommes à caractère?.. ces hommes d'Etat si rigides, si fermes dans leur opinion... rien ne pourrait les faire changer, et au moindre vent, la girouette a tourné! que lui a-t-elle dit... là... à voix basse? comment s'y est-elle prise?.. Je l'ignore! mais elle a tout obtenu... elle part!.. et avec moi! un tête-à-tête de trois mois, une traversée infernale où je ne verrai que le ciel, la mer... et elle! toujours elle! Ah! si nous n'étions pas en guerre, et s'il n'y avait pas sur l'Océan quelque

espoir de dangers... comme je donnerais ma démission.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, M. DE CLERMONT, *paraissant à la porte du fond.*

LE CHEVALIER, *poussant un cri de joie.* Qu'ai-je vu?.. mon maître, mon ami!

DE CLERMONT, *courant à lui.* Le chevalier!.. (*L'embrassant.*) Ah! je te revois!

LE CHEVALIER. D'où viens-tu donc?

DE CLERMONT. Débarqué avant-hier au Havre!.. arrivé ce matin à Paris!.. et mon voyage n'a été qu'un enchantement continuel! C'est une belle chose que les forêts de l'Amérique et ses immenses prairies, et le Niagara, le Saint-Laurent! mais tout cela ne vaut pas la patrie... cela ne vaut pas la France! quel beau pays... c'est ce que je me répète depuis hier... Tiens... tiens... je suis trop heureux! embrassons-nous encore!

LE CHEVALIER. Quelles nouvelles de l'armée?

DE CLERMONT, *gaiement.* C'est moi qu'on a chargé de les apporter au ministre de la marine et au roi.

LE CHEVALIER. Est-il vrai que Washington et les milices de la Virginie étaient près de succomber?

DE CLERMONT, *avec chaleur.* Oui, lorsque le comte de Rochambeau et ses six mille Français sont arrivés...

LE CHEVALIER, *de même.* La guerre alors s'est ranimée?

DE CLERMONT, *de même.* La guerre!.. elle est finie!.. L'armée de Cornwallis battue et cernée a été forcée de se rendre prisonnière.

LE CHEVALIER. Et tu y étais?

DE CLERMONT, *naïvement.* Je n'y ai pas nui!.. du moins mon général a eu la bonté de me le dire... et de l'écrire au roi.

LE CHEVALIER. Mais que de souffrances, de fatigues vous avez éprouvées!

DE CLERMONT. C'est vrai! aussi jamais, je crois, je n'ai passé d'année plus animée, plus pleine, plus heureuse. Si tu savais, quand votre jeunesse s'est écoulée oisive et inoccupée... quel contentement de ne plus être sur la terre un fardeau inutile, de voir l'estime qui vous arrive; si tu savais combien les graves événements dont nous avons été témoins, ont mûri en peu de temps nos idées si futiles et si folles: le Nouveau-Monde se soulevant pour proclamer son indépendance, tout un peuple qui nous doit sa liberté, qui nous le dit, et qui jure, Dieu le veuille, de ne jamais l'oublier... chaque citoyen nous touchant dans la main et nous disant: Frères! ces magistrats qui venaient au-devant de nous, et ces femmes qui nous jetaient des fleurs... Ah! voilà ce qui fait regretter le passé! voilà ce qui fait dire: Que de jours de gloire j'ai perdus!

LE CHEVALIER, *avec émotion.* Oui... oui... je comprends cela!

DE CLERMONT. Tant mieux! car moi qui, jusqu'à présent, t'avais donné de si mauvais conseils...

LE CHEVALIER. Le meilleur de tous, c'est ton exemple!

DE CLERMONT. Du bonheur et voilà tout! Parti capitaine... j'ai un régiment; c'est moi qu'on a chargé de rapporter en France les drapeaux enlevés... y compris le mien!

LE CHEVALIER. Ah! tu en as un!

DE CLERMONT. Oui! je me suis élancé en prononçant son nom... je me suis écrié comme les preux nos ancêtres: Ah! si elle me voyait!.. et elle m'a protégé j'en suis sûr! tous, tombés à mes côtés, et moi, pas une balle, pas une blessure? c'est dommage! elle l'aurait vue, mais que veux-tu!.. ce sera pour une autre fois!

LE CHEVALIER. Ah çà, mon ancien maître... vous êtes donc amoureux?

DE CLERMONT. Parbleu! sans cela! est-ce que je serais parti! il n'y avait que cela qui soutenait mes forces et mon courage... je voulais revenir... et revenir digne d'elle, je voulais avoir le droit de me présenter devant son père et de lui dire:

AIR du *Pot de fleurs.*

Pour expier ma folle jeunesse,
Pour obtenir celle que j'adorais,
J'ai bravé, dans ma noble ivresse
Et la mitraille et le feu des Anglais.
Si par le feu, surtout en France,
Tout est purifié, dit-on,
Coupable, j'ai droit au pardon,
Et vainqueur, à la récompense!
Je viens implorer mon pardon
Et réclamer ma récompense.

LE CHEVALIER. Ah çà, c'est donc une gageure... une épidémie... tout le monde se marie!

DE CLERMONT, *souriant.* Eh! qui donc encore?

LE CHEVALIER. Le nouveau marquis de Montsorin, notre ami Annibal!

DE CLERMONT, *riant.* Annibal lui-même!..

LE CHEVALIER. Lui-même! en personne!

DE CLERMONT. Bravo!.. ses créanciers doivent le bénir!

LE CHEVALIER. Aussi... ils y sont.

DE CLERMONT. Où donc?

LE CHEVALIER. A la bénédiction nuptiale qu'on lui donne en ce moment.

DE CLERMONT, *riant.* Ah! je suis arrivé trop tard... j'aurais été son témoin!

LE CHEVALIER. C'est ce qu'il disait ce matin... car il venait de t'écrire... de t'envoyer un billet de part en Amérique...

DE CLERMONT, *gaiement.* Nous assisterons du moins au dîner et au bal... et nous embrasserons la mariée! l'as-tu vue?

LE CHEVALIER. Ici! au moment où elle partait pour l'église!

DE CLERMONT. Je ne te demande pas si elle est riche... cela va sans dire... c'était de rigueur; mais est-elle jolie?

LE CHEVALIER. Charmante! et d'une illustre et ancienne famille... de la famille de Brienne.

DE CLERMONT. Comment?..

LE CHEVALIER. Tiens, entends-tu ce bruit dans les cours de l'hôtel: ce sont toutes les voitures qui reviennent de l'église.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, TOUTES LES PERSONNES DE LA NOCE.

CHŒUR.

AIR de LA LUCCIA (*O bello!*).

Ah! quel beau jour vient de luire!
Que d'attraits faits pour séduire!
O tendre amour! ton empire
Les a rangés sous ses lois!

DE CLERMONT, *à gauche du théâtre, regardant tous les conviés qui défilent successivement de la porte à droite.*

O frayeur! crainte mortelle,
Non... non... ce n'est pas cela!

(*Apercevant Annibal qui entre en ce moment en tenant Irène par la main, il pousse un cri.*)

Ah!

C'est bien elle!
Ah!
(*Il tombe dans le fauteuil qui est derrière lui.*)

CHŒUR.

O tendre amour! ton empire
Les a rangés sous ses lois!

ANNIBAL, *qui s'est avancé au milieu du théâtre avec sa femme, regarde à gauche et aperçoit de Clermont. Il s'élance, et se jette dans ses bras, pendant que le chœur continue.*

Pour mon bonheur tout conspire!
Quoi! c'est toi que je revois!..
Mon amitié te réclame
Vois le choix que j'ai fait; tiens, le voilà!
(*Le présentant à Irène qui se soutient à peine.*)
Mon meilleur ami, Madame!

IRÈNE.

Ah! quel trouble je sens là!

DE CLERMONT, *à part.*

Ah!
C'est sa femme
Ah!

CHŒUR.

Ah! quel beau jour vient de luire!
Que d'attraits faits pour séduire!
O tendre amour! ton empire
Les a rangés sous ses lois!

ANNIBAL, *aux personnes de la noce qui se retirent par le fond.* Ma famille!.. mes grands parents... Pardon! je vous rejoins. (*Revenant vers de Clermont.*) Un ami vaut mieux qu'un parent... et quelle rencontre! le jour même de mon mariage... car c'est fini, nous sortons de l'autel, tu m'en vois encore tout attendri... et juste dans ce moment, mon ami... mon meilleur ami arrive d'Amérique pour me féliciter... m'admirer et s'étonner... (*Au chevalier.*) Car il est comme les autres, il n'en est pas encore revenu! cela produit cet effet-là sur tout le monde... (*A Irène.*) Oui, Madame, c'est bien lui, M. le vicomte Henri de Clermont, que vous ne connaissez peut-être pas, mais dont à coup sûr vous avez entendu parler.

DE CLERMONT, *à part, avec douleur, regardant Irène qui lui fait la révérence.* Pas le moindre trouble à mon aspect.

ANNIBAL. Et tu arrives de l'armée?

LE CHEVALIER. En héros! en vainqueur! Il a obtenu un régiment!..

ANNIBAL. C'est superflu! n'est-ce pas, Mademoiselle... je veux dire... madame la marquise.

IRÈNE, *froidement.* Oui sans doute! les amis de M. le vicomte doivent être fiers de ses succès!

DE CLERMONT, *s'inclinant.* Vous êtes bien bonne, Madame! (*Le chevalier qui a passé entre Annibal, et Irène a l'air de leur raconter ce que dans la scène précédente, il a appris de Clermont, et celui-ci se dit à part en regardant Irène.*) Quelle froideur! quelle indifférence!.. et quand je me rappelle notre dernière entrevue... son amour... les aveux surpris à son sommeil... Ah! pour elle, ce n'était qu'un rêve! et moi!... moi!

ANNIBAL, *s'approchant de Clermont.* Eh bien! comment trouves-tu ma femme? tout le monde m'en fait compliment! Elle n'est pas mal, n'est-ce pas?

DE CLERMONT. Oui, mon ami.

ANNIBAL. Et puis cet air digne... cette sévérité... à laquelle je ne suis pas habitué... c'est piquant, c'est délicieux. Je n'ai pas encore eu de maîtresse plus adorable... aussi cela doit t'encourager à suivre mon exemple.

LE CHEVALIER. Il y est tout disposé!

ANNIBAL. En vérité!

LE CHEVALIER. Il est amoureux! amoureux fou! et revient pour se marier.

DE CLERMONT. Moi!

LE CHEVALIER. Ah! tu me l'as avoué! (*A Irène qui tressaille.*) Oui, Madame, tout est d'accord entre lui... la jeune personne et sa famille.

ANNIBAL, *au chevalier.* Alors... chevalier... il n'y a plus que toi... fais comme nous... laisse-toi être heureux?

LE CHEVALIER, *se frappant le front.* Ah!.. tu viens de me réveiller! (*A demi-voix.*) La baronne qui m'a prié de passer pour elle dans les bureaux, j'y cours...

ANNIBAL. Comment?

LE CHEVALIER. Ton beau-père a dit: oui.

ANNIBAL. Pas possible!.. c'est la première fois!

LE CHEVALIER. Je l'avais oublié!..

ANNIBAL. Et moi aussi qui oublie tout... le bonheur m'étourdit. (*Au chevalier.*) Je m'en vais avec toi!..

IRÈNE, *effrayée.* Et pourquoi donc, Monsieur?

ANNIBAL. Le comte de Bassevelle qui m'avait donné rendez-vous au sortir de l'église, pour affaire urgente, à ce qu'il dit... pardon, marquise; je descends avec toi.

DE CLERMONT. Et moi je vous suis...

IRÈNE, *à part.* Grâce au ciel!..

ANNIBAL. Eh non!.. reste... je te retrouverai ici, reste avec madame la marquise. (*Il sort avec le chevalier.*)

DE CLERMONT, *à part.* Seul!.. seul avec elle!

SCÈNE VIII.

DE CLERMONT, IRÈNE.

(*Ils restent quelques instants muets et immobiles, n'osant lever les yeux l'un sur l'autre; Irène a rassemblé toutes ses forces pour vaincre son trouble; elle s'asseoit sur un fauteuil à droite, cherche à prendre un air calme et même à sourire.*)

IRÈNE, *assise et se tournant vers de Clermont.* C'est, dit-on, un bien beau pays que les États-Unis, monsieur le vicomte?

DE CLERMONT. Oui, Madame.

IRÈNE. Pour se soulever ainsi contre leur ancienne patrie, il fallait qu'ils fussent bien malheureux!

DE CLERMONT, *avec distraction.* Bien malheureux... oh! oui, Madame... beaucoup!

IRÈNE. Et vous avez vu Washington?

DE CLERMONT, *avec un peu d'impatience.* Souvent... tous les jours!

IRÈNE. Un homme des anciens temps! un Cincinnatus!.. jusqu'ici, du moins!.. pensez-vous, Monsieur, qu'il ne se démentira pas?

DE CLERMONT, *à part, avec douleur.* C'est elle qui me parle ainsi... ce calme d'esprit, cette indifférence...

IRÈNE. Ne craignez-vous pas, vous qui l'avez vu de près, qu'il ne finisse comme tant d'autres, par s'emparer du pouvoir suprême?

DE CLERMONT, *à part, avec colère.* Ah! cette conversation m'est insupportable!.. quand mon cœur bat! quand ma tête est brûlante! quand je n'ose lever les yeux vers elle! (*Haut, avec trouble.*) Je ne sais... Madame, ce que l'avenir prépare à nos nouveaux alliés... moi, soldat et de retour dans ma patrie... je ne pensais qu'au plaisir de revoir la France et mes amis... et je ne m'attendais pas...

IRÈNE. A quoi donc, Monsieur?

DE CLERMONT. A trouver le comte Annibal marié!

IRÈNE. Eh! mais, n'ai-je pas entendu dire tout à l'heure... que vous songiez à l'imiter?

DE CLERMONT. C'était depuis un an... mon désir et mon seul espoir... mais maintenant j'y ai renoncé... et pour toujours!

IRÈNE, *vivement*. En vérité!.. une pareille résolution...

DE CLERMONT. Oui, Madame, j'y suis décidé!

IRÈNE. Et pourquoi donc?

DE CLERMONT. Si je vous le disais... vous ne voudriez peut-être pas y ajouter foi. Le récit vous en paraîtra absurde, romanesque... une femme que j'aimais, et qui pourtant n'avait pour moi que des rigueurs...

IRÈNE. Vous avez raison, monsieur le vicomte,, c'est bien invraisemblable...

DE CLERMONT. Et moi, pour me soustraire à un amour insensé dont je m'indignais... je me livrais à toutes les dissipations, à toutes les folies... je ne reculais devant aucun excès! enfin, pour me guérir... je courais à ma perte, lorsqu'un jour... un soir... je crus la voir en rêve.. oui, Madame, c'est un rêve, qui m'a sauvé.

IRÈNE, *avec émotion*. En vérité!

DE CLERMONT.

AIR : *Celle que j'aime tant cesse d'être cruelle.*

O suave merveille! ô délice suprême!
Dont je m'enivre encor... oui, d'ici je la voi,
Assise à mes côtés et se penchant vers moi :
Sa bouche murmurait : Henri... Henri... je t'aime!

IRÈNE, *qui a écouté avec la plus vive émotion, s'écrie sans y penser*. Ah! c'est bien singulier!

DE CLERMONT. Pourquoi donc?

IRÈNE, *se remettant*. Vous avez raison... en rêve tout est possible.

DE CLERMONT. Alors, j'entendis sa voix ranimer le courage et l'honneur près de s'éteindre... « Va com« battre, s'écria-t-elle! reviens digne de moi, me de« mander à mon père.

IRÈNE. Elle a dit cela!

DE CLERMONT. « Je t'attendrai, je te le promets! vi« vante, je serai à toi! et morte... à personne! »

IRÈNE. Elle a dit cela!

DE CLERMONT. Moi, je suis parti. Je me suis battu, j'ai risqué mes jours pour elle! je reviens... je demande sa main... on me répond : Elle est mariée!

IRÈNE, *poussant un cri*. Ah!

DE CLERMONT. Qu'avez-vous donc, Madame?

IRÈNE. Rien! .. (*A part.*) Le même rêve... celui que j'ai fait tant de fois... c'est à confondre la raison... Sauvez-moi, mon Dieu, sauvez-moi!

DE CLERMONT. Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai renoncé à jamais au mariage et à tout autre amour! Je n'ai plus qu'un désir : c'est de fuir... c'est de m'éloigner d'elle; car ce songe... cette illusion se trouvent réalisés...celle que j'ai perdue... c'est vous!

IRÈNE. O ciel!

DE CLERMONT. Celle que j'aimais... que j'aime, c'est vous!

IRÈNE. Monsieur...

DE CLERMONT. Mon rêve s'est évanoui... il ne me reste rien que mon désespoir et mon amour! (*Il tombe à ses pieds.*)

IRÈNE. Monsieur... que faites-vous?.. Je ne dois... ni ne veux vous entendre!

DE CLERMONT, *en suppliant*. Irène!

IRÈNE. Sortez! je vous hais... je vous déteste!

DE CLERMONT. Ah!.. je ne le vois que trop!

IRÈNE. Et c'est la vérité! (*Poussant un cri et restant immobile.*) Ah!.. mon père!..

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BRIENNE, *au fond du théâtre.*

LE COMTE, *apercevant Clermont aux pieds de sa fille*. Qu'ai-je vu? (*S'adressant à Irène.*) Au sortir de l'autel et le front ceint encore de la couronne nuptiale, vous osez...

DE CLERMONT, Monsieur...

IRÈNE, *avec indignation*. Mon père, vous calomniez votre fille.

LE COMTE, *levant les mains vers le ciel*. Non... mais je la maud...

DE CLERMONT, *s'élançant entre eux*. Arrêtez, Monsieur, et ne maudissez que moi qui l'ai mérité. Un autre que vous s'était déjà chargé de votre vengeance et de mon châtiment. Votre fils...

LE COMTE. Mon fils!..

DE CLERMONT. Blessé dangereusement par lui dans un premier combat, il me fallut recommencer après ma guérison. Plus heureux cette fois, je fis sauter l'épée de mon adversaire, et, maître de sa vie, il me fut permis de lui demander pardon et de lui avouer... (*A M. de Brienne.*) ce que vous ignorez tous les deux! Dès ce moment votre fils était devenu non-seulement mon ami, mais un frère, et il vous avait écrit pour vous supplier de m'accorder la main de sa sœur!

LE COMTE. Lui!..

DE CLERMONT, Cette lettre... je vous l'apportais... trop tard, je le sais! (*La lui présentant.*) Lisez-la cependant... car elle vous apprendra tout ce qui s'est passé il y a un an... ma folie ou plutôt mon crime, et, en me condamnant à vos yeux, en m'ôtant peut-être tous les droits à votre pardon, elle justifiera du moins un ange, à qui j'avais enlevé l'estime et l'amour de son père!

LE COMTE, *qui, pendant ces dernières phrases, a ouvert la lettre et l'a parcourue précipitamment*. Est-il possible! se jouer ainsi de son avenir... de sa réputation!.. Ma fille!.. (*Tombant à genoux devant elle.*)

IRÈNE, *se levant*. Monsieur... que faites-vous!

LE COMTE. Mon devoir!.. Tu disais vrai!.. Moi, ton protecteur et ton père... je t'ai calomniée, et ma vie entière se passera à réparer ma faute.

IRÈNE. C'est trop! c'est trop!

LE COMTE. Et je t'ai vendue... sacrifiée... toi mon trésor le plus cher!

IRÈNE. Mais qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE, *l'entraînant vers l'appartement à gauche*. Viens!., viens, tu sauras tout! (*A de Clermont qui fait un pas vers lui.*)

AIR :

Je ne peux pas dénoncer votre crime,
(*Montrant sa fille.*)
Ni vous flétrir, son honneur le défend.
Mais vous aurez, la prenant pour victime,
Causé ses maux, sa honte et son tourment;
Vous aurez, vous, enfin, qui l'aimiez tant,
Au bras d'un autre et pour toute sa vie,
Jeté vous-même et livré mon enfant!..
Adieu, Monsieur, à défaut d'infamie,
Ce sera votre châtiment!
Éloignez-vous, qu'à défaut d'infamie
Notre malheur soit votre châtiment!

(M. de Brienne sort par la porte à gauche avec sa fille et M. de Clermont tombe dans un fauteuil.)

SCÈNE X.

DE CLERMONT, ANNIBAL, *paraissant à la porte du fond.*

ANNIBAL, *aux domestiques qui l'entourent.* Partout des masses de lumières et des masses de fleurs, car le bal, le souper, tout roule sur moi!.. tous les embarras de la noce!.. (*Aux domestiques.*) L'orchestre... y a-t-on songé?.. Non. Qu'on envoie? Courez vite et revenez m'avertir... (*A de Clermont qui se dirige vers la porte.*) Où vas-tu?

DE CLERMONT. Je m'en vais... adieu!

ANNIBAL, *le retenant.* Pas encore.

DE CLERMONT, *se dirigeant vers la porte.* Si vraiment.

ANNIBAL. Impossible! j'ai un service à te demander.

DE CLERMONT, *restant.* Parle alors... parle vite?

ANNIBAL. Ah! tu restes... je le savais bien!.. et tu as raison! car tu vois, mon ami, le plus riche et le plus...

DE CLERMONT. Heureux des hommes.

ANNIBAL. Au contraire! le plus contrarié...

DE CLERMONT. Le jour de ton bonheur...

ANNIBAL. C'est justement mon bonheur qui en est cause... et si on n'avait pas de la philosophie!.. imagine-toi, que le comte de Bassevelle à qui je devais cent mille écus et qui craignait de ne jamais être payé... a mis à mon mariage une énergie... qui tenait du désespoir.

DE CLERMONT. Ah! c'est lui qui t'a marié!

ANNIBAL. Il a fait toutes les démarches... il a fait le contrat... il a fait même, je crois, la cour pour mon compte; mais il avait été chargé par mon beau-père d'une lettre qui l'a fait trembler pour mon union ou plutôt pour sa créance, et ce papier important qu'il devait me remettre avant le mariage... il ne me l'a donné qu'après... à l'instant même!

DE CLERMONT, *vivement.* Eh bien?..

ANNIBAL. Eh bien!.. comme je te l'ai dit... on est philosophe ou on ne l'est pas, et le beau-père, dans sa franchise de gentilhomme, se croit obligé de m'avouer que sa fille en a déjà aimé un autre!

DE CLERMONT. O ciel!..

ANNIBAL. Cela peut arriver à tout le monde! et lors de mon premier mariage... mais enfin c'était après, c'était dans l'ordre habituel, tandis qu'ici... tu me diras : ce n'est qu'une affaire de temps... Non! parce qu'il s'agit aujourd'hui d'une dot de cinq cent... qu'est-ce que je dis, de six cent mille livres... ce qui change bien la thèse.

AIR de *Taconnet.*

Sur ce point-là chacun a son système :
Ce que je fus, je peux bien l'être encor;
Mais un hasard, qui n'est rien en lui-même,
Devient honteux, s'il se paie à prix d'or!
A quel danger, dieu d'hymen, tu me livres!
Chacun va dire, en voyant ce lien,
Que c'est d'un juif et non pas d'un chrétien,
De recevoir, pour six cent mille livres,
Ce que, chez nous, tant d'autres ont pour rien!
Car je reçois, etc., etc.

DE CLERMONT. Tu as raison.

ANNIBAL. Et pour imposer silence aux indiscrets et aux sots... je voudrais d'abord...

DE CLERMONT. Quoi donc!..

ANNIBAL. Connaître celui dont me parle le beau-père... ce monsieur... mon prédécesseur.

DE CLERMONT. Pour quel motif?

ANNIBAL. Pour le tuer!

DE CLERMONT. Tu as raison!

ANNIBAL. N'est-ce pas? c'est une bonne idée!

DE CLERMONT. Que j'approuve!

ANNIBAL. J'en étais sûr! c'est pour cela que je m'adresse à toi... à un ami... je ne peux pas, moi, mari... aller aux informations et demander à tout le monde : Savez-vous qui?.. ce serait trop original!

DE CLERMONT. C'est juste!

ANNIBAL. Sans compter qu'à moi... on ne me le dirait peut-être pas... mais à toi... c'est différent!

DE CLERMONT. Tu as raison! je me charge de tout!

ANNIBAL, *lui serrant la main.* Je te remercie!

DE CLERMONT. Dès que tu le voudras, je te ferai trouver avec lui!

ANNIBAL. Aujourd'hui!.. dès ce soir!

DE CLERMONT. J'allais te le proposer!

ANNIBAL. A dix heures le combat... à onze heures la première contredanse, et à minuit... je vais me coucher... voilà une soirée de noce bien employée! mais il faut qu'ici, dans le bal, on ne se doute de rien. (*Montrant la porte à droite.*) De ce côté est le jardin de l'hôtel, il donne sur les Champs-Elysées, par une petite grille dont voici la clé.

DE CLERMONT. C'est bien!

ANNIBAL. C'est par là que tu me l'amèneras.

DE CLERMONT. C'est dit.

ANNIBAL. Et comment feras-tu?

DE CLERMONT. Je le connais!

ANNIBAL. En vérité!.. voyez-vous comme ça se sait toujours! Raison de plus pour presser cette rencontre.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Ami, charge-toi de ce soin,
Et puisque tu sais mon injure,
C'est toi qui seras mon témoin

DE CLERMONT.

Je serai là... je te le jure

ANNIBAL.

J'espère en toi pour hâter ce moment :
De près, il faut que je le tienne!

DE CLERMONT, *lui tendant la main.*

Touche donc là! j'ai rempli mon serment,
Car sa main a pressé la tienne!
Oui, tu le connais maintenant :
Sa main vient de presser la tienne!

ANNIBAL, *sans quitter sa main, et le regardant en riant.* Ah! bah! c'est toi! mon élève!

DE CLERMONT, *froidement.* Moi-même!... cela t'étonne!

ANNIBAL. Non, vraiment! ces hasards-là, c'est toujours à des amis qu'on les doit. Et franchement... moi qui ai tant d'amis... j'aurais mieux aimé que ce fût un autre... mais, ma foi, mon cher vicomte, (*Mettant son chapeau sur sa tête.*) je t'en demande bien pardon!

DE CLERMONT. Il n'y a pas de quoi!

ANNIBAL. Je l'ai dit!

DE CLERMONT, *vivement.* Et moi je le désire!..

ANNIBAL, *lui donnant la main.* C'est convenu!

ENSEMBLE.

TRIO du *Pré aux Clercs.*

ANNIBAL.

Oui, sans bruit, sans éclat,
Terminons ce débat.
On s'estime, l'on s'aime et gaîment on se bat!
Près d'entrer en ménage,
Ça promet! ce n'est pas

Le premier mariage
Où l'on voit des combats!

DE CLERMONT.

Oui, sans bruit, sans éclat,
Terminons ce débat !
On s'estime, l'on s'aime et galment on se bat!
Si j'obtiens l'avantage,
S'il reçoit le trépas,
Ce fatal mariage
Ne se fera pas !

ANNIBAL.

A ce soir!

DE CLERMONT

Au jardin!

ANNIBAL.

Et l'épée...

DE CLERMONT.

A la main!

ANNIBAL.

Ton témoin?

DE CLERMONT.

Pourquoi donc?
Entre amis! à quoi bon?

ENSEMBLE.

ANNIBAL.

Oui, sans bruit, sans éclat,
Terminons ce débat!
On s'estime, l'on s'aime et galment on se bat!
Près d'entrer en ménage
Il faut bien, ici-bas,
S'attendre à des combats.

DE CLERMONT.

Oui, sans bruit, sans éclat,
Terminons ce débat!
On s'estime, l'on s'aime et galment on se bat!
Ce fatal mariage,
A moins de mon trépas,
Ne s'accomplira pas!

ANNIBAL, *apercevant des domestiques qui paraissent à la porte du fond.* Je suis à vous!.. (*Annibal sort par la porte du fond avec les domestiques.*)

SCÈNE XI.

M. DE CLERMONT, *seul.* Allons! je suis tranquille maintenant, elle ne sera pas à lui!.. tant que je vivrai du moins... car ce soir, lui... ou moi!.. mais je ne mourrai pas sans la revoir encore, sans lui adresser un dernier adieu, sans lui rendre ces fleurs qu'elle m'avait données et que je lui rapportais teintes de mon sang. Mais comment parvenir jusqu'à elle? et surtout la trouver seule! (*Écoutant à gauche.*) Je l'entends... ah! son père est avec elle!.. toujours son père qui ne la quitte pas!.. n'importe?.. et fût-ce jusqu'à ce soir... j'attendrai là... dans ce cabinet... je n'en sortirai pas!... (*Il se jette dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE XII.

M. DE BRIENNE, IRÈNE, *sortant de la porte à gauche;* DE CLERMONT, *caché à droite.*

LE COMTE. Oui, mon enfant, je vais tout décommander! plus de bal, plus de fête. Quant à ton mari, rassure-toi? je lui laisserai ta dot... c'est tout ce qu'il demande, et il me laissera à moi mon trésor le plus précieux. Nous ne nous quitterons plus!.. je t'emmène!

IRÈNE. Oui... ne restons pas ici!

LE COMTE. Je vais tout disposer pour notre départ... (*Prenant du courage.*) Allons... du courage!

IRÈNE, *regardant la lettre qu'elle froisse dans sa main.* Ah! c'est affreux! c'est indigne

LE COMTE. Tu y penses encore!

IRÈNE. Pour l'oublier, mon père! il ose parler de son amour!.. après une telle conduite, après une telle audace; mais celui qui n'a pas été arrêté par la crainte de m'outrager et de me compromettre ainsi... celui-là ne m'aimait pas, et n'est plus redoutable pour moi!.. il a perdu tous ses droits... même à mon estime!

LE COMTE. Ainsi donc, M. de Clermont...

IRÈNE. Tout est fini, mon père... je vous le jure! bien plus... après ce que je sais... après ce que je viens de lire... je ne pourrais plus supporter sa présence, sans indignation... sans honte!.. sa vue seule me ferait fuir épouvantée! vous voyez bien qu'il faut nous éloigner... ce soir même, à l'instant! je vous en supplie!..

LE COMTE. Puis-je te rien refuser... moi si coupable envers toi!.. allons! allons, calme-toi?.. ce ne sera pas long... dans quelques instants tout sera prêt, et je viendrai te prendre... pour partir.

IRÈNE. Oui, pour nous éloigner à jamais!

SCÈNE XIII.

IRÈNE, *seule.*

(*Elle se laisse tomber dans un fauteuil à droite du théâtre et sans proférer une parole, se remet à lire, encore à voix basse, la lettre qu'elle tient toujours à la main.*)

Comment! il y a un an j'ai passé toute une nuit dans cet hôtel! près de lui!.. ah! c'est à confondre!.. mais il est donc vrai, puisque lui-même l'avoue, que son pouvoir sur moi est tel, qu'il peut même de loin me forcer à lui obéir... à céder à ses ordres... qu'il peut à son gré me priver de mes sens et de ma raison! c'est effrayant! je n'oserai plus me livrer au sommeil, et dès que je sentirai mes yeux s'appesantir... je craindrai toujours de tomber en sa puissance... (*Musique.*) O mon Dieu... mon Dieu!.. qu'est-ce que je sens donc?.. (*Commençant à sentir les premiers effets du magnétisme, et cherchant à s'y soustraire.*) Non... non... je ne le veux pas... je ne céderai pas... mon père... mon père!.. à moi!.. (*Luttant vainement.*) ah! ah!.. ôtez-moi ce poids qui m'accable... qui m'oppresse... non... non... je lutte en vain... j'obéis!.. me voilà... me voilà. (*Elle s'endort.*)

SCÈNE XIV.

IRÈNE, *endormie, sur un fauteuil à droite;* DE CLERMONT, *sortant de l'appartement à droite.*

DE CLERMONT, *s'avançant vers elle.* Pardonnez-moi, mon Dieu!.. et toi aussi, Irène, tu m'y as forcé!.. ma présence, disais-tu, t'aurait fait fuir épouvantée!.. et moi... je voulais te voir... avant de mourir! car cette fois mon arrêt est porté... et ce ne sera pas l'épée d'un rival... c'est ta haine... à toi... qui m'aura tué... (*Irène tressaille.*) m'as-tu donc entendu?.. réponds?

IRÈNE. Oui... oui.

DE CLERMONT. Tant que j'avais espoir en ton amour... en ton estime... je pouvais supporter la vie... mais maintenant... et depuis que tu sais la vérité... tu me hais, tu me méprises...

AIR : *Celle que j'aime tant, lasse d'être cruelle.*

Je n'en puis plus douter, et pourtant de toi-même,
Irène, j'ai voulu connaître mon arrêt!

Oui, pour qu'ici je meure avec moins de regret,
Dis-moi tout. . je le veux!

IRÈNE.

Henri!.. Henri... je t'aime!..

DE CLERMONT, *hors de lui et écoutant encore.*
N'est-ce point une erreur?

IRÈNE.

Henri... Henri... je t'aime!..

DE CLERMONT. Malgré mes torts... malgré l'aveu de mon crime!

IRÈNE. Malgré moi-même!

DE CLERMONT. Et tout à l'heure, cependant .. parle, réponds-moi? quand tu jurais de me fuir...

IRÈNE. J'écoutais si tu ne venais pas!.. si malgré ma défense... tu ne t'offrirais pas à mes yeux... Ah! je l'espérais!

DE CLERMONT, *cherchant à calmer son émotion.* Et moi... avant de vous quitter... j'ai voulu vous remettre ce gage de votre amour... ces fleurs que vous m'aviez données... les reconnaissez-vous?..

IRÈNE. Oui... teintes de ton sang... tu les portais... là... sur ton sein... quand l'épée de mon frère... Ah! je voudrais bien les garder...

DE CLERMONT. Les garder!

IRÈNE. Tais-toi... tais-toi... je ne le puis pas... je suis mariée... Ils m'ont mariée... (*Regardant autour d'elle.*) Et ces fleurs, il faut les quitter. (*Elle les porte rapidement à son cœur et à ses lèvres, puis les donne à Clermont.*) Tiens... je te les rends, cache-les bien... ainsi que mon secret!

DE CLERMONT, *avec désespoir.* Ah! je n'y résisterai pas. (*On entend sonner une horloge.*) Dix heures!.. Adieu! adieu!

IRÈNE. Où vas-tu!

DE CLERMONT. Te délivrer ou mourir!

IRÈNE. Mourir!

DE CLERMONT. Ne sais-tu pas, toi qui vois tout, que je dois attendre quelqu'un ce soir... dans le jardin.

IRÈNE, *avec effroi.* N'y va pas... n'y va pas... car dans ce combat... tu serais tué!

DE CLERMONT. Moi!.. qu'importe, je ne puis manquer à ce rendez-vous!

IRÈNE. Tu n'iras pas!.. je ne le veux pas... je ne veux pas que tu meures!.. reste! reste près de moi... je t'en supplie... attends encore... un jour... un seul jour, je crois voir... il me semble, là. (*Portant la main à son front.*) Non, (*La portant à son cœur.*) là... plutôt, que bientôt tu chériras la vie... que bientôt nous serons heureux!

DE CLERMONT. Heureux... nous! c'est impossible!

IRÈNE, *souriant avec impatience.* Eh non... puisque je te le dis!

DE CLERMONT. Et comment?

IRÈNE. Je ne sais!.. il y a devant mes yeux... comme des ténèbres épaisses!.. un nuage obscur... attends... il commence à se dissiper... mais pas assez encore... pour que je puisse voir et lire distinctement... ah!.. j'en ai bien envie pourtant...

DE CLERMONT, *avec chaleur.* Essaie? essaie?

IRÈNE, *ayant l'air de lire.* Je suis près de toi... dans notre hôtel... chez nous... tu me dis : mon amie... ma femme!.. oui, ma femme... c'est bien ce mot-là...

DE CLERMONT. Ah! pour cela il faudrait un miracle!

IRÈNE, *regardant toujours.* Non... non... le nuage s'éclaircit, ce que je ne distinguais pas d'abord... s'approche et m'apparaît... c'est une femme... je la vois très-bien... elle est jolie! elle est vive... et coquette...

DE CLERMONT, *vivement.* Qui donc?

IRÈNE, *d'un ton de reproche.* Ah! vous la connaissez très-bien, Monsieur... (*Le repoussant.*) Laissez-moi... laissez-moi? (*Se mettant à rire.*) Ah!.. ah! c'est singulier... c'est bizarre...

DE CLERMONT, *la regardant avec surprise.* Le sourire sur ses lèvres! le sourire!.. en un pareil moment!

IRÈNE, *souriant.* Oui... oui. Je comprends bien!..

DE CLERMONT. Quoi donc?

IRÈNE. Son mari avait déjà anéanti deux successions.

DE CLERMONT. Achève!

IRÈNE. Alors, elle a voulu dissiper elle-même... et à elle toute seule... la troisième qui lui appartenait...

DE CLERMONT. De qui parles-tu? réponds?

IRÈNE, *gaîment et à demi-voix.* Tais-tois!.. taistoi!.. ses parents... et son mari... lui-même, croient tous qu'elle est morte... et moi je la vois... tiens... tiens, ne la reconnais-tu pas... en grande parure. (*Avec effroi.*) Ah! mon Dieu!..

DE CLERMONT. Qu'as-tu donc?

IRÈNE. Elle est perdue si le comte Annibal l'aperçoit... et elle vient à ce bal... entends-tu? c'est dans la cour de l'hôtel que sa voiture est entrée... elle en descend... elle monte le grand escalier... la voilà!.. la voilà!

DE CLERMONT. Mais qui donc... grand Dieu!

SCÈNE XV.

IRENE, DE CLERMONT, *au milieu du théâtre;* LA BARONNE ET LE CHEVALIER, *entrant par une porte à droite du salon, au moment où* ANNIBAL *entre par une porte a gauche, et* LE COMTE DE BRIENNE, *par le fond.*

ANNIBAL, *entrant vivement.* Une voiture!.. encore des dames qui nous arrivent... ne vous dérangez pas, beau-père... c'est à moi de leur offrir la main... O ciel! qu'ai-je vu?

LA BARONNE, *poussant un cri.* Ah!

ANNIBAL. Ma femme!

LE COMTE, DE CLERMONT, LE CHŒUR. Sa femme!

ANNIBAL. Ma première!..

LA BARONNE. Chevalier, soutenez-moi!

ANNIBAL, *avec désespoir.* Et c'est toi, chevalier... qui me rends à mes premiers nœuds... toi, un ami!

LE CHEVALIER. C'est elle qui partait pour l'Amérique... un immense héritage...

ANNIBAL. Celui de son oncle!.. (*Prenant la baronne évanouie des bras du chevalier, et la soutenant dans les siens.*) Nisida! chère Nisida! que tout soit oublié!

DE CLERMONT, *qui, pendant ce temps, tournant le dos aux spectateurs et debout devant le fauteuil d'Irène, est censé avoir rappelé celle-ci à elle-même.* Elle revient! (*De Clermont s'est éloigné de quelques pas d'Irène qui vient de s'éveiller. Irène porte la main à son front comme pour rappeler ses souvenirs; elle aperçoit son père, se lève, se jette avec crainte dans ses bras. Le comte lui montre Clermont qui, en ce moment, met un genou en terre. Irène jette un cri, regarde alternativement son amant et son père.*)

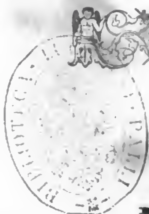
IRENE. Encore mon rêve!

DE CLERMONT, *lui présentant le bouquet.* Non! la réalité.

IRENE. Et ces fleurs?..

LE COMTE. Ton bouquet de noces! (*Irène prend le bouquet et le presse sur son cœur.*) — *La toile tombe.*

FIN DE IRÈNE.





O AMITIÉ!...

OU

LES TROIS ÉPOQUES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 14 novembre 1848.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

MATHIEU, bonnetier.		MM. FERVILLE.
LEOPOLD GONDRECOURT.	trois amis	BRESSANT.
BERNAVILLE.	trois amis	RHOZEVILLE.
DUBUISSON.	trois amis	GEOFFROY.
MADELAINE, servante de restaurant.		Mlle ANNA CHÉRI.

La scène se passe à Paris dans le jardin du restaurant de la Pomme-d'Or.

ACTE PREMIER.

Le jardin d'un restaurant. Au milieu du théâtre un marronnier de dimension ordinaire sous lequel une table est mise avec quatre couverts. A gauche, un berceau de vigne; à droite, l'entrée du restaurant.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

M. MATHIEU, *puis* MADELAINE.

MATHIEU, *entrant au fond*. C'est bien ici, sur le boulevart Popincourt, le restaurant de la *Pomme d'Or*, dont j'ai entendu parler à ces jeunes gens... le beau jardin qui tient au restaurant, le marronnier sous lequel on dîne... (*Lisant la carte qui est sur la table.*) Carte du jour... 30 juillet 1828... Holà! quelqu'un!

MADELAINE, *sortant du restaurant avec une pile d'assiettes, traverse le théâtre et va déposer ses assiettes sur une table à gauche*. Voilà!.. voilà!

MATHIEU. Jusqu'à la petite servante bretonne, dont le nom est si souvent répété, Madelaine, je crois...

MADELAINE, *se retournant*. Qui m'appelle? tiens, c'est monsieur Mathieu!

MATHIEU. Tu me connais!..

MADELAINE. Monsieur Mathieu; le plus riche marchand bonnetier de la rue Saint-Martin... je suis une pratique! c'est chez vous que je me fournis; mais vous n'êtes pas souvent au magasin... toujours dans votre arrière-boutique.

MATHIEU. Avec mes livres de comptes! c'est moi qui tiens les écritures, les factures et la caisse...

MADELAINE. Et c'est mademoiselle Hélène, votre fille, qui tient le comptoir et qui s'y entend joliment.

MATHIEU. N'est-ce pas?

MADELAINE. Comme elle est gracieuse, avenante, accommodante! ça n'est pas parce que c'est une payse... et qu'elle est née comme moi à Morlaix.

MATHIEU. Ah! tu es de Morlaix...

MADELAINE. Madelon Helgoet... la fille au charpentier, près le port... à côté de la maison où mam'selle Hélène a été en nourrice.

MATHIEU. La maison blanche.

MADELAINE. D'où on voit la rivière de Morlaix qui est si belle; nous en parlions l'autre jour encore avec mam'selle Hélène qui en avait les larmes aux yeux... ce qui est cause qu'elle ne veut jamais de mon argent.

MATHIEU. Elle a raison!

MADELAINE. Toute l'année dernière elle m'a fait crédit.

MATHIEU. Elle a bien fait.

MADELAINE. Et au jour de l'an elle m'a donné quittance pour mes étrennes... vous n'avez pas vu ça dans vos livres de comptes.

MATHIEU. Non, mais j'approuve! tout ce que fait Hélène est bien fait. Si tu savais, Madelaine, que cette enfant-là est un ange...

MADELAINE. On s'en doute bien un peu! rien qu'à sa figure qui est si jolie...

MATHIEU. J'ai été obligé, vu la foule des admirateurs de mettre des verres dépolis à la boutique; aussi tu penses bien que je ne l'avais pas élevée pour rester dans un comptoir. Elle a eu les meilleurs maîtres, parce que dès qu'il s'agissait de ma fille, de ma fille unique, je ne regardais pas à la dépense, ils disent tous : Mathieu Dauray a cent mille écus de bien... ils pourraient dire le double qu'ils n'en approcheraient pas.

MADELAINE.

AIR : *Patrie, honneur.*

Ainsi, Monsieur, s'il v'nait à l' désirer,
Dans le grand mond' pourrait faire figure.

MATHIEU.

Oui, j'aurais pu, certes, me retirer;
Mais l'habitude est une autre nature.
Dans la boutique où j'ai su m'enrichir,
J' vends maintenant des bas pour mon plaisir.

Ce qui ne m'empêche pas de rêver pour ma fille quelque chose d'élevé, de brillant, comme qui dirait un duc, un baron, ou un agent de change...

MADELAINE. Eh bien!..

MATHIEU. Eh bien... quand j'ai eu perdu ma pauvre femme, Hélène a déclaré qu'elle ne me quitterait pas; que je ne pouvais pas vivre hors de ma boutique, ce qui est vrai; qu'alors elle y vivrait avec moi, qu'elle s'établirait au comptoir... ce qu'elle a fait!.. une fille qui sait l'anglais, l'italien, et tous ses auteurs français! une fille qui joue du piano et fait des romances le dimanche, quand elle est toute seule!.. passer sa semaine entière à vendre des bas de soie, de fil ou de coton et à dire aux pratiques : quatre au pied cinq au talon!.. ça n'est pas possible!.. je ne dois pas le souffrir. Je veux qu'elle se marie... je le veux et je suis Breton!

MADELAINE. Alors il n'y a pas moyen qu'elle vous tienne tête.

MATHIEU. Aussi elle a fini hier par consentir, à condition que je choisirai un gendre qui vivra avec nous, dans notre maison... c'est là le difficile.

MADELAINE. Vous ne trouvez pas?

MATHIEU. Si vraiment... elle m'a aidé... il y a quelqu'un qu'elle aime...

MADELAINE. En vérité...

MATHIEU. Qu'elle aime beaucoup et qui lui convient fort... mais qui... à moi... ne me convient guère.

MADELAINE. Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

MATHIEU. Si... si, un brave jeune homme!

MADELAINE. Est-ce qu'il n'aurait pas assez de fortune?

MATHIEU. Pas un sou... mais ça m'est égal. Je t'ai dit que ma fille l'aimait. Ce qui m'inquiète, ce qui m'effraie, c'est autre chose!.. Ecoute-moi, Madelaine, tu es une bonne fille, une payse... et puis il n'est pas défendu à un père de prendre des informations : je venais aujourd'hui... ici... d'abord pour dîner, parce qu'il faut toujours qu'on dîne.

MADELAINE. On va vous servir. (*Criant.*) Le numéro 4 (*A Mathieu.*) C'est le cabinet le plus soigné dans l'intérieur.

MATHIEU. C'est bien!

MADELAINE. Quoiqu'il y ait des habitués qui préfèrent dîner en plein air... dans le jardin.

MATHIEU. Je le conçois, surtout de ce temps-ci... et si je me plaçais là, sous ce marronnier...

MADELAINE. Impossible! c'est aujourd'hui le 30. (*Lui montrant le journal qui est sur la table.*) La place est retenue d'avance pour quatre personnes qui vont venir... leur couvert est déjà mis!

MATHIEU. Et quelles sont ces quatre personnes? c'est justement là ce que je voulais te demander!

MADELAINE. Quatre jeunes gens, quatre amis intimes, qui ont étudié ensemble dans le même collége, où ils étaient inséparables; et depuis, quoiqu'ils aient pris chacun des états différents, ils continuent à s'aimer et tous les mois, le 30, ils se réunissent et viennent dîner ici ensemble! cent sous chacun, le vin compris, ça n'est pas cher, mais ils s'amusent et ils rient à trente francs par tête pour le moins!

MATHIEU. En vérité?

MADELAINE. Ils se racontent toutes leurs affaires, leurs projets, leurs espérances, enfin toutes leurs aventures... et il y en a souvent de drôles... je suis obligée de les entendre, c'est moi qui les sers! ils n'ont pas encore fait fortune, il s'en faut, mais ils commencent! L'autre mois, par exemple, l'un d'eux n'avait pas de quoi payer son terme; les autres se sont cotisés pour lui faire sa somme; la semaine d'avant, c'était plus drôle... il n'y en avait qu'un d'entre eux qui eût un bel habit noir tout neuf, et ils étaient invités tous les quatre au même bal, chez un ministre qui les protége!

MATHIEU. Comment ont-ils fait?

MADELAINE. Ils y ont été l'un après l'autre, pendant que les trois quarts de la bande attendaient et faisaient antichambre dans un fiacre, en manches de veste... il y en avait même un qui ne revenait plus, parce qu'il dansait avec une belle dame, vous comprenez!..

AIR de *l'Apothicaire.*

Faut les voir, à chaque festin,
Ensemble lutter de folie,
Et se tenant tous par la main,
S'élancer gaîment dans la vie!
L'argent, les dettes, le crédit,
Tout est commun... c'est leur système...
N'ayant pour quatr' qu'un seul habit,
La poche doit être la même!
N'ayant pour eux qu'un seul habit,
La poche, etc.

MATHIEU. C'est tout simple!

MADELAINE. Et tous les mois, ils viennent jurer ici de s'entr'aider; de se soutenir, de s'aimer toujours... et ils finissent chaque dîner en buvant à l'amitié, ce qui leur coûte une bouteille de champagne de supplément.

MATHIEU, *avec un soupir.* Ça me rappelle mon ami Kerkadec, de Brest, avec qui nous avons bu tant de fois, à la vie et à la mort... et quatre ans après...

MADELAINE. Il n'était plus?

MATHIEU. Si! nous plaidions l'un contre l'autre pour vingt-cinq balles de coton avariées... qu'il ne voulait pas reprendre.

MADELAINE. C'est possible! mais plus tard on se retrouve.

MATHIEU. C'est vrai : je l'ai retrouvé au bout de trente ans, l'année dernière... c'est lui qui m'a empêché d'être nommé au tribunal de commerce.

MADELAINE, *allant à la table.* Des Bretons!.. je ne dis pas! cela tient à ses idées... mais ici... (*Elle va chercher le vin à gauche.*)

MATHIEU, *allant à la table.* C'est bien différend... Mais apprends-moi quels sont ces jeunes gens. (*Montrant la première place à droite.*) Celui-ci?

MADELAINE. C'est M. Bernaville! c'est un avocat! qui n'a pas encore de causes, mais qui a joliment du talent... et il parle, il parle avec tant d'habileté et d'entrain, qu'il m'a souvent persuadé que le vin rouge était du vin blanc... à moi qui tenais la bouteille à la main! (*Montrant le couvert en face du premier.*) Celui-ci, c'est M. Dubuisson, qui est commis chez un agent de change; c'est un grand calculateur, et pour devenir le premier financier de son époque, il ne lui manque que des finances... le fait est que quand c'est lui qui additionne la carte, il y trouve toujours des erreurs de compte à l'avantage de la société. (*Posant la main sur un troisième couvert, à côté du premier en face.*) Quant au troisième, M. de Mailly, c'est un malin, comme ils disent, qui est dans la diplomatie. Il est surnuméraire aux affaires étrangères, et il paraît prouvé, c'est l'opinion de ses amis, qu'il sera un jour ambassadeur ou président du conseil... Pour aller jusque là, et comme amateur seulement, il fait des vaudevilles!

MATHIEU. En vérité!

MADELAINE. A ce qu'il dit... avec son autre ami... (*Posant la main sur un dernier couvert, à côté du dernier indiqué.*) Celui-ci, M. Léopold Goudrecourt, le quatrième !

MATHIEU, *avec émotion*. Ah! M. Léopold...

MADELAINE, *revenant en scène*. Vous le connaissez?

MATHIEU. Il demeure dans ma maison, c'est mon locataire... Quand il est venu me louer mon petit cinquième sous les toits, chacun me disait : Prenez garde à vous! c'est un auteur de vaudevilles...

AIR : *Ces fleurs sont là.*

« Propriétaires, redoutez
« La littérature élevée !
« De plusieurs termes contestés
« Votre maison sera grevée! »
Et cet auteur, si haut perché,
M'a pourtant payé sans obstacles ;
Et m'a, par-dessus le marché,
Donné deux billets de spectacle.

pour ma fille et pour moi, ce qui m'a touché.

MADELAINE. Vous voyez bien.

MATHIEU. Et dernièrement, il m'a loué mon troisième qui se trouvait vacant, voulant absolument me payer six mois d'avance... ce qui m'a étonné, j'en conviens.

MADELAINE. Pas moi... car M. Léopold... est un homme d'ordre! si bon, si aimable et aussi généreux... que s'il n'avait que des dettes!

MATHIEU. Tu es sûre de ce que tu me dis là?

MADELAINE. J'en réponds. Il me demande souvent de lui chanter des airs bretons, qu'il emploie dans ses vaudevilles... cela lui sert... et alors nous causons... et je lui parle de Morlaix, de la Bretagne, de Jean Poul-à-Wenne, le matelot, que je ne pourrai épouser que dans quinze ans au plus tôt... quand j'aurai gagné ici, à Paris, quinze cents francs, qu'il nous faut pour nous établir aubergistes au pays... Dam! cent francs par an !.. Tiens, m'a-t-il dit, je viens, grâce au ciel, d'avoir un succès sur lequel je ne comptais pas, partageons... cela t'avancera toujours de cinq ans !..

MATHIEU. Est-il possible!

MADELAINE. Oui, Monsieur, oui, il m'a donné cinq ans, en ajoutant : que les succès continuent et nous abrégerons encore la distance. Aussi je m'informe de toutes ses pièces et je m'y intéresse plus que lui encore! . on en donne une ce soir, une première représentation, en deux actes. Si j'étais de vous, j'irais après mon dîner.

MATHIEU. Merci!

MADELAINE. Et j'applaudirais de toutes mes forces!

MATHIEU. Laisse-moi donc!

MADELAINE. Puisque c'est votre locataire et que vous tenez à ce qu'il paraît à être au fait de tout ce qui le regarde.

MATHIEU. Ce n'est pas moi! (*A demi-voix.*) C'est ma fille!

MADELAINE. Mademoiselle Hélène!

MATHIEU. Eh oui !.. en descendant de chez lui ou en y remontant, il passe toujours par la boutique... ils causent ensemble... Hélène a du savoir... de la conversation...

MADELAINE. Et lui aussi...

MATHIEU. Je conçois qu'il lui paraisse plus aimable que tous nos commis, ou même que les marchands bonnetiers qui forment le fond de notre société. Moi-même, qui suis un peu simple, je ne serais pas fâché, en un sens, d'avoir pour gendre un homme d'esprit.

MADELAINE. Vous avez raison... il faut croiser les races !

MATHIEU. N'est-ce pas?.. il faut croiser les races... mais c'est son état qui m'effraie... pour le bonheur d'Hélène... car, enfin, ces auteurs, c'est toujours dans les coulisses... et il y a là des personnes si séduisantes!

MADELAINE. Je ne dis pas non!

MATHIEU. Crois-tu qu'il ait jamais tourné de ce côté-là?

MADELAINE. Ah! dame! vous m'en demandez tant!

MATHIEU. C'est vrai, c'est vrai... je saurai... je m'informerai... occupe-toi d'abord de mon dîner.

MADELAINE. Oui, Monsieur, vous allez être servi. C'est ce qu'il faut à M. Léopold, ça lui fera un beau-père excellent. (*Elle sort à droite.*)

SCÈNE II.

MATHIEU, *seul*. Plus je prends d'informations, plus cela me convient... et je suis heureux que cela me convienne, car après tout ma pauvre Hélène l'aime de tout son cœur... et si je refusais, si je disais non : elle obéirait sans se plaindre, je la connais; mais elle en mourrait... et je ne veux pas qu'elle meure! je le lui donnerai! le difficile maintenant est d'entamer cette affaire-là... je ne peux pas, de but en blanc, lui jeter mes cent mille écus et ma fille dans les bras, et, s'il avait d'autres idées, d'autres projets, exposer mon enfant à l'affront d'un refus... il faut conduire cela habilement et le faire sonder par un tiers, par un ami... à moi... ou à lui... M. de Mailly, par exemple, vient souvent à la maison voir Léopold...

AIR du *Dieu des bonnes gens*.

L'idée est bonne, à part moi, je m'en flatte,
Confions-lui ce rôle délicat!
En qualité d'apprenti diplomate
Il est adroit; d'abord c'est son état!
Et comme auteur, si j'en crois ses ouvrages,
A son savoir, je puis avoir recours :
Il doit, parbleu, s'entendre en mariages :
Il en fait tous les jours.

C'est dit : je l'inviterai cette semaine, mercredi ou jeudi à dîner, ici, avec moi, en tête-à-tête... et entre la poire et le fromage, comme disaient nos aïeux, nous entamerons notre négociation matrimoniale!

SCÈNE III.

MATHIEU, MADELAINE, *entrant*.

MADELAINE. Le dîner de Monsieur est servi!

MATHIEU. Je crois que j'y ferai honneur... j'ai toujours faim, quand je suis content.

MADELAINE. Et Monsieur a faim?

MATHIEU. C'est vrai!.. tu me garderas pour demain, mercredi, le numéro 4 et un petit dîner fin et succulent... j'y rêve déjà!

MADELAINE, *à part*. Avant d'avoir mangé celui d'aujourd'hui... Quel gastronome ça fait.

MATHIEU, *revenant sur ses pas*. Pour deux, entends-tu bien, pour deux...

MADELAINE. Oui, Monsieur! (*Mathieu sort par la porte à droite, Madelaine regardant par la gauche.*) J'entends rire et chanter, ce sont ces messieurs.

SCÈNE IV.

MADELAINE, LÉOPOLD, BERNAVILLE, DUBUISSON.

ENSEMBLE.

Air : *Réveillons, réveillons l'amour et les belles!* (DOMINO NOIR).

L'amitié, l'amitié, sous ses douces chaînes,
Tous les mois, tous les mois vient nous réunir.

LÉOPOLD, *seul.*

Dissipant les craintes soudaines,
Dont chaque jour peut s'obscurcir,
L'amitié console nos peines...
L'amitié les change en plaisir!..

ENSEMBLE.

Qu'entre nous tout soit de moitié!
Vive la joie et l'amitié!

LÉOPOLD. Voilà de l'exactitude... nous rencontrer tous les trois presque à la porte du restaurant.

DUBUISSON. Nous autres financiers nous sommes exacts en tout.

BERNAVILLE. Quand il est six heures et que tu as faim!..

DUBUISSON. C'est vrai, monsieur l'avocat. Et vous?

BERNAVILLE. L'appétit de la basoche... affamé comme un clerc d'avoué... j'ai plaidé ce matin.

DUBUISSON. Ah bah!

LÉOPOLD. Vivat! tu as gagné!..

BERNAVILLE. J'ai perdu... aussi je marchais avec humeur rêvant à l'arrêt du tribunal que je maudissais, lorsque j'entends derrière moi s'avancer un monsieur qui fredonnait entre ses dents :

LÉOPOLD, *chantant.*

« Ah! quel plaisir d'être avocat!.. »

(*Parlant.*) C'était moi!.. travaillant de mon état, travaillant en marchant, en causant, en dormant! travaillant partout... excepté à table... La belle Madelon se dispose-t-elle à servir?

MADELAINE. On n'attend plus que votre autre ami, M. de Mailly.

BERNAVILLE. Notre diplomate! qui vient toujours le dernier...

DUBUISSON. Aujourd'hui il ne viendra pas du tout.

LÉOPOLD. Pas possible!

BERNAVILLE. C'est la première fois qu'un de nous quatre manquerait au rendez-vous.

DUBUISSON. Il est passé ce matin au bureau de mon agent de change pour m'en prévenir; il est obligé de dîner aujourd'hui chez son chef de division... de qui dépend l'avancement et les gratifications.

BERNAVILLE. C'est différent!

LÉOPOLD. Non, c'est mal! il fallait envoyer promener le chef de division... et ses gratifications. Moi, j'aurais refusé!

DUBUISSON. Toi, auteur de vaudevilles, qui ne calcules pas ; mais lui!.. un diplomate!

BERNAVILLE. C'est vrai! il faut bien qu'il s'exerce, qu'il apprenne...

DUBUISSON. Et il commence... en acceptant, malgré lui, le dîner de son chef...

BERNAVILLE. Qui ne vaudra pas le nôtre!

LÉOPOLD. Vous avez raison : il est plus à plaindre qu'à blâmer... et puis en amitié, il faut de l'indulgence... A table donc!

MADELAINE. Et le dîner qui est commandé pour quatre?

BERNAVILLE. Je mangerai pour deux.

DUBUISSON. C'est ce que nous appelons une balance de compte.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

BERNAVILLE.

Je prétends que chacun ici,
Grâce à mon appétit terrible,
De l'absence de notre ami,
S'aperçoive le moins possible.

DUBUISSON.

Joli moyen!

BERNAVILLE.

Sans contredit.

DUBUISSON.

L'erreur à ton calcul préside.
(*Riant.*)
Tu veux combler un déficit,
Et tu vas augmenter le vide.

LÉOPOLD. Bravo!.. comme c'est banquier! Quant à moi, je ne voudrais pas vous presser, mais il est bientôt six heures, et j'ai ce soir une première représentation où je voudrais bien vous conduire.

BERNAVILLE. C'est de droit... notre place est au parterre.

MADELAINE, *bas, à Léopold.* Êtes-vous content, Monsieur? Avez-vous de l'espoir? ça va-t-il bien?

LÉOPOLD, *de même.* Pas trop! j'ai grand'peur! la répétition a été mal...

MADELAINE, *de même.* C'est votre faute!.. pourquoi que vous ne mettez pas là-dedans... des choses drôles... des mots bien spirituels... il est peut-être encore temps d'en larder quelques-uns!

LÉOPOLD. Elle est étonnante celle-là!.. elle croit que ça se pique comme une perdrix et qu'on est toujours en train... à jeun surtout.

MADELAINE, *lui montrant la soupière qu'un garçon vient d'apporter.* Le potage est servi!

TOUS TROIS, *allant s'asseoir.* C'est bien heureux!..

LÉOPOLD, *à Madelaine qui veut enlever le quatrième couvert.* Non! n'enlève point ce couvert... notre ami absent sera toujours là avec nous...

BERNAVILLE. C'est juste! la première santé sera pour lui!

DUBUISSON, *à Léopold.* Commence par remplir son verre.

BERNAVILLE. Dont je me nomme le tuteur!

LÉOPOLD. A notre ami de Mailly!

DUBUISSON ET BERNAVILLE. A l'amitié! (*Chacun des trois vide son verre et Bernaville, après avoir bu le sien, boit celui de de Mailly.*)

LÉOPOLD, *regardant Bernaville.* Diable!.. voilà un tuteur fidèle et intègre...

DUBUISSON. Qui ne laisse rien perdre et soigne son pupille!

LÉOPOLD. Et pendant que nous buvons aux absents parlons de nos écus! comment les affaires ont-elles été ce mois-ci?

BERNAVILLE. Pas trop bien... il ne m'est arrivé qu'une seule cause qui était belle, qui était juste, et qu'en honneur je n'ai pas trop mal plaidée... je le crois, du moins.

LÉOPOLD. Et moi, j'en suis sûr.

BERNAVILLE. Il y avait surtout une tirade sur l'Espagne... ma cliente est Espagnole.

DUBUISSON. Une Andalouse?

LÉOPOLD, *chantant.*

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au teint bruni ..

BERNAVILLE. Eh non! Espagnole par son père, mais née à Paris... fortune superbe... une veuve!.. un grand nom... ça me lançait!

DUBUISSON. Ta cliente n'a donc pas été voir ses juges?

BERNAVILLE. Si, vraiment...

LÉOPOLD. Il y en a de très-galants... et une Espagnole... jeune et jolie...

BERNAVILLE. Celle-là n'a que vingt-six ans, mais elle est affreuse.

LÉOPOLD. Tu m'en diras tant! ce n'est plus ta faute si tu as perdu.

DUBUISSON. C'est la sienne.

LÉOPOLD. Ainsi console-toi d'une affaire malheureuse.

BERNAVILLE. Qui aurait pu devenir excellente pour tout autre que pour moi!.. La marquise... (c'est une marquise de Gusman Bellaflore) a eu pour ce procès de fréquentes entrevues avec son avocat... qui n'est pas mal, qui a de l'entrain, du brillant, de la chaleur, et en me voyant si désolé de la perte de son procès, elle m'a laissé entendre qu'il ne tenait qu'à moi peut-être d'en gagner un autre... bien plus important.

DUBUISSON. Une marquise! immensément riche!

LÉOPOLD. Tu deviendrais grand d'Espagne?

DUBUISSON. Vive l'Andalousie! vive le vin de Xérès!

BERNAVILLE. Allons donc!.. elle est affreuse... et je ne voudrais jamais!..

LÉOPOLD. C'est bien!

BERNAVILLE, *regardant l'arbre sur lequel est gravé un* J. Et ma pauvre Jeannette... dont j'ai gravé là le chiffre! Jeannette si fraîche, si jolie... et si sage... pour une fleuriste!.. qui n'a rien... et qui m'aime tant!.. elle en mourrait de chagrin!

LÉOPOLD. Il a raison.

DUBUISSON. Vive Jeannette!.. vivent les amours! à bas les marquises!..

LÉOPOLD, *chantant.*

J'aime mieux ma mie!
O gué!
J'aime mieux ma mie!

BERNAVILLE. Merci, mes amis, merci! Vous pensez tous les deux comme moi!

AIR du *Piége.*

C'est résolu! c'est entendu!
(*Levant son verre.*)
Maintenant, un toast!
DUBUISSON.
Je l'adresse
A ta Jeannette, à sa vertu!
BERNAVILLE, *à Léopold.*
Moi, Messieurs, je bois à sa pièce!
LÉOPOLD, *se levant.*
Et moi je dis, acceptant un espoir,
(*A Bernaville.*)
Qui tous les deux nous intéresse,
Si l'une doit tomber ce soir,
Qu'au moins ce ne soit pas ma pièce!

TOUS, *levant leurs verres.* A la pièce de Léopold!

LÉOPOLD. Vous faites bien de boire à sa santé... car mes juges de ce soir seront peut-être encore plus sévères que les tiens de ce matin!

MADELAINE, *effrayée.* Ah! mon Dieu!

DUBUISSON. N'est-ce pas la pièce que tu as faite avec notre ami le diplomate, et que moi je trouvais magnifique?

LÉOPOLD. Non; c'en est une autre à moi tout seul... un sujet des plus risqués... une grande chute...

BERNAVILLE. Ou un grand succès!

LÉOPOLD. Tout dépend de la manière dont on prendra le premier acte.

BERNAVILLE. On le prendra bien! surtout si la séduisante ingénue, si la délicieuse Malvina y paraît... Ah! mon Dieu, Dubuisson... quel soupir!

DUBUISSON, *avec embarras.* Moi!.. du tout...c'est que la bouteille est vide!

LÉOPOLD. Ce que c'est que de nous!.. comme tout passe! (*Chantant.*)

Nous n'avons qu'un temps à vivre!

Madelaine, une autre bouteille! du champagne, du vrai champagne!

DUBUISSON. Oui... oui... pour s'étourdir.

BERNAVILLE. Et pour boire à la santé de Malvina... car il va sans dire qu'elle joue le principal rôle dans ta pièce.

LÉOPOLD. Eh mon Dieu oui... le moyen de faire autrement?

DUBUISSON. Es-tu heureux? quel état que le tien!.. au lieu d'être dans le bureau d'un agent de change, passer toute ta journée dans les coulisses! Tu peux parler à mademoiselle Malvina, la voir sous tous les costumes... lui faire des rôles... où elle dit : Je vous aime!

BERNAVILLE. Mieux que cela, l'aimer... et être aimé d'elle... (*A Madelaine.*) Eh bien! Madelaine... ce champagne?

MADELAINE. Voici! voici! (*A part.*) M. Mathieu avait raison, c'est un état bien dangereux!.. (*Elle sort.*)

DUBUISSON. Voilà une profession délirante! voilà une position pour laquelle je sacrifierais toute ma fortune si j'en avais, et la charge de mon agent de change, si elle était à moi!

LÉOPOLD. Qu'à cela ne tienne! cette situation si heureuse je te la céderais de bon cœur.

DUBUISSON. Dis-tu vrai?

LÉOPOLD. A l'instant même.

DUBUISSON, *hors de lui.* Ce n'est pas possible... je ne puis y croire... tu renoncerais à Malvina?

BERNAVILLE. Qu'est-ce qui te prend donc, Dubuisson? est-ce que tu es malade?..

DUBUISSON. Mais c'est que je l'aime!.. c'est que j'en suis fou... c'est que toutes mes économies je les emploie à aller tous les soirs...

LÉOPOLD. Voir mes pièces?

DUBUISSON. Non! voir Malvina!.. le plus près possible. C'est cher... mais c'est égal!

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Afin de l'admirer sans peine,
Il n'est place de trop haut prix :
Orchestre, balcon, avant-scène...
Au premier rang, j'y suis assis.
Elle paraît... je perds la tête,
Je sens les jambes me manquer;
Et, grâce au ciel, j'ai l'air si bête...
Qu'elle aura dû me remarquer.

LÉOPOLD. A telles enseignes qu'elle m'avait prié un jour de te présenter à elle...

DUBUISSON. Dans sa loge... je m'en souviendrai toujours; elle jouait ce soir-là la Muse du Vaudeville... un maillot couleur de chair... une robe de gaze si transparente... tout ce que je pus faire en la regardant fut de balbutier ces mots : Est-ce à mademoiselle Malvina que j'ai l'honneur de parler... demande qui était absurde, car c'était évident!.. et tu re-

nonces à un pareil trésor... pour moi... pour un ami!.. comment reconnaître jamais un si grand sacrifice?

LÉOPOLD. C'en serait un que je n'hésiterais pas, je te le jure; mais je n'ai pas même ce mérite... et je puis vous le dire en confidence, à vous, mes amis, je suis heureux de rompre des liens qui deviennent terribles... Malvina veut être épousée, elle y tient... elle a la monomanie du mariage et il est un autre amour, pur, chaste, honnête qui remplit mon cœur et occupe toutes mes pensées... un ange de beauté, de modestie, de vertu...

DUBUISSON. Eh bien, pourquoi ne pas te déclarer!

LÉOPOLD. Y penses-tu?.. son père, un négociant... qui ne dépense rien, qui amasse toujours et qui donne à sa fille cent mille écus de dot!

DUBUISSON. Eh bien!..

LÉOPOLD. Est-ce que cela peut convenir... à moi! un vaudevilliste!.. ce serait par trop invraisemblable!

BERNAVILLE. Bah! à un auteur qu'importent les invraisemblances?

LÉOPOLD. Non... non...

DUBUISSON. (*Madelaine apporte une bouteille.*) Ah! voici le champagne!..

LÉOPOLD, *tendant son verre.*
Air anglais.

Versez, amis, versez! que le champagne
Vers l'avenir nous emporte soudain!
Et bâtissons nos châteaux en Espagne
Au choc du verre, au bruit d'un gai refrain,
Drin! drin!
Grâce à ce vin, déjà tout se colore!
A l'horizon je ne vois que beaux jours,
Plaisirs, bonheur!.. Amis, versez encore,
Pour que mon rêve ici dure toujours!
Drin! drin!

DUBUISSON. Puisqu'on fait des châteaux en Espagne, c'est moi qui commence : j'emploie les millions que j'aurai gagnés, à donner à Malvina une voiture et des diamants, et en la voyant passer, on se dira : Est-ce une duchesse ou une ambassadrice? et on répondra : Non! c'est la passion de Dubuisson, ce fameux banquier... le rival de Rotschild et d'Aguado!

BERNAVILLE. Quant à moi j'ai une autre ambition... celle des honneurs! je finirai par gagner quelques causes qui me feront connaître, et à la première occasion je me presente dans mon pays... dans la Sologne, où ils ne sont pas forts, je me fais nommer député...

DUBUISSON. Ministériel!

BERNAVILLE, *se levant, et se plaçant derrière sa chaise, comme dans une tribune.* Pas si bête! de l'opposition... c'est bien plus facile, cela prête bien plus à l'éloquence, aux tirades, aux tartines, à l'indignation. Je parle sur tous les sujets et je blâme toujours... je ne sors pas de là... nous renversons le ministère... ou le gouvernement, peu importe. Place au barreau! c'est le triomphe de la basoche, le règne des avocats, je parle tant qu'on veut... et me voilà ministre, président du conseil.

DUBUISSON. Bravo!.. je deviens le banquier du gouvernement.

BERNAVILLE. C'est dit!

DUBUISSON. Ou ministre des finances! sinon je fais dégringoler la rente!

BERNAVILLE. Je nomme de Milly, malgré son absence, ambassadeur à Constantinople, et Léopold, directeur des Beaux-Arts! (*Il se rassied.*)

LÉOPOLD. Laissez donc!.. j'ai arrangé ma vie mieux que cela. Je ne demande rien à ton gouvernement ni à aucun autre! je ne veux ni places ni dignités! Qui s'élève peut tomber, et mes chutes de théâtre me suffisent... Je ne veux devoir qu'à ma plume ma richesse et mon indépendance, et puisqu'il n'en coûte rien de faire des rêves, les miens seront doux et glorieux... d'abord, je n'aurai que des succès!

BERNAVILLE. A commencer par ce soir!

LÉOPOLD. Non! — Ce soir ne compte pas!.. Mais des vaudevilles, je passe aux opéras-comiques et au grand Opéra; tous les directeurs m'offrent leur amitié et les compositeurs leurs partitions. Le Pactole déborde de leur caisse dans la mienne... j'aborde alors les comédies en cinq actes, j'arrive aux Français, et chemin faisant à l'Académie (pendant que j'y suis, il n'en coûte pas plus), et j'épouse enfin celle que j'aime! écoutez alors...

DUBUISSON. Comment! ce n'est pas tout.

LÉOPOLD. J'achète sur le boulevard cette guinguette...

BERNAVILLE. Allons donc!

LÉOPOLD. J'y bâtis une maisonnette... un temple à l'amitié où nous dînons tous les jours.

DUBUISSON. Bravo!..

LÉOPOLD. Car toi dans tes millions et toi dans ton ministère, tu ne pensais pas à nous donner à dîner.

BERNAVILLE. Que veux-tu! les embarras du gouvernement...

LÉOPOLD. Je vous donne des repas de Sardanapale, des primeurs, des purées d'ananas, du johannisberg, sans oublier le champagne, notre compatriote et notre ancien ami... qui coulera par torrents...

DUBUISSON. Ce ne sera pas comme ici où l'on ne peut pas en avoir une bouteille!

BERNAVILLE ET DUBUISSON, *criant en frappant sur la table.* Madelaine!.. Madelaine!..

LÉOPOLD. Ah! quel dommage!.. vous m'éveillez avec votre tapage!

BERNAVILLE. Oui... il se grisait à sec... mais nous!..

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MADELAINE, *accourant avec une bouteille.*

MADELAINE. Ah! Messieurs... Messieurs... si vous saviez...

BERNAVILLE, *lui prenant la bouteille qu'il débouche.* Donne toujours...

MADELAINE. Voilà le garçon du théâtre qui accourt pour nous dire...

LÉOPOLD. Que la pièce commence...

MADELAINE. Non pas... que le premier acte est joué.

BERNAVILLE. Nous avons oublié le temps! (*Tous trois se lèvent.*)

LÉOPOLD. Eh bien!.. eh bien!..

MADELAINE. Succès complet... enlevé!

LÉOPOLD. Ah! que je t'embrasse!

DUBUISSON, LÉOPOLD, BERNAVILLE.
AIR : *Vive la mitraille* (HAYDÉE).

A nous la victoire!
Vive l'amitié!
A vous de ma } gloire,
A nous de sa }
A vous } la moitié.
A nous }

MADELAINE.

Oui, c'est un grand succès, la nouvelle est exacte,
Ils applaudissaient tous, encore dans l'entr'acte,

LÉOPOLD.

Je crains pour le second!

MADELAINE.

Et moi j'en répondrais.

DUBUISSON.

Buvons à notre ami!

BERNAVILLE.

Buvons à son succès.

ENSEMBLE.

A nous la victoire!
Vive l'amitié!
A nous, de sa gloire,
A nous la moitié!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MATHIEU.

MATHIEU. Eh! mon Dieu! quel bruit dans ce restaurant qui m'avait l'air si paisible!

LÉOPOLD. M. Mathieu!.. mon propriétaire!... un aimable homme, un galant homme, que je vous présente.

DUBUISSON. Vive M. Mathieu!

LÉOPOLD. Et qui ne refusera pas, je l'espère, un verre de champagne avec nous...

BERNAVILLE. Pour boire au succès de Léopold, son locataire.

MATHIEU. Un succès...

LÉOPOLD. Un demi!.. il n'y a encore que le premier acte de joué... vous verrez l'autre avec nous... je vous offre un billet.

MATHIEU. Encore... un billet... gratis...

LÉOPOLD. Certainement!

MADELAINE. Hein!.. quel avantage de l'avoir pour gendre!

MATHIEU. C'est ma foi vrai... et un si brave jeune homme!

DUBUISSON, *à un garçon qui entre.* Garçon!.. vite un fiacre!.. (*A part.*) Je vais voir Malvina! (*Au garçon.*) Qu'est-ce que c'est? la carte?

LÉOPOLD. Cela me regarde!.. c'est aujourd'hui moi qui régale... Trente francs.

MADELAINE. A cause des deux de champagne... et M. de Mailly qui est absent.

MATHIEU. Ah!.. il n'est pas là? tant pis... je lui écrirai en rentrant pour demain.

LÉOPOLD, *à Madelaine.* Tiens, voilà dix écus, et si le second acte réussit... tu sais ce que je t'ai dit.

MADELAINE. Quoi, Monsieur, il serait possible!

LÉOPOLD. Tu épouseras Jean le matelot...

MADELAINE. Quoi? les mille francs tout de suite?

LÉOPOLD. Tout de suite... et de plus je me charge de la chanson de noce...

MADELAINE. Ah! Monsieur, c'est trop de bonheur! que le ciel vous le rende!..

MATHIEU, *à part.* Le ciel le lui rendra... chute ou succès il sera mon gendre. (*Bas, à Madelaine.*) N'oublie pas demain le numéro quatre.

MADELAINE. Non, Monsieur.

LE GARÇON, *rentrant.* Le fiacre demandé!

REPRISE DU CHŒUR PRÉCÉDENT.

A nous la victoire!
Vive l'amitié!.. etc.

(*Tous les trois étendent la main en faisant le serment d'être toujours unis. Puis Léopold prend le bras de Mathieu, pendant que Madelaine monte sur une chaise et les regarde sortir en battant des mains et en criant :* Bravo! bravo!)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Personnages.

LÉOPOLD	MM. BRESSANT.	MALVINA, sociétaire de la Comédie française	Mlles E. SAUVAGE.
BERNAVILLE	RHOZEVILLE.	MADELAINE, domestique	ANNA CHERI.
MATHIEU, bonnetier	FERVILLE.		

La scène se passe à Paris dans l'appartement de Léopold, dix ans après le premier acte.

Un cabinet de travail, porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEOPOLD, *seul, devant son bureau.* Voilà parbleu qui est singulier!.. sur cette table encombrée de manuscrits auxquels je n'ai pas encore touché depuis des siècles, en voici un, *la Leçon de diplomatie*, un vaudeville que j'avais commencé autrefois avec mon ami de Mailly, et qui a dû m'être renvoyé par lui... car depuis dix ans, depuis qu'il est marié, il ne travaille plus pour le théâtre... mais l'étonnant c'est ce petit billet que je viens de trouver dans le manuscrit, billet qui n'est pas de son écriture, billet d'une main inconnue et pourtant amie!.. (*Lisant.*) « Je ne voudrais « pas vous dire que vos amis vous oublient, mais « peut-être s'occupent-ils de leurs intérêts plus que des « vôtres; tandis que vous, par caractère et par état, « vous ne pensez jamais à vos affaires!.. (*S'interrompant.*) C'est possible!.. (*Continuant.*) « Vous avez « par les soins et les conseils de votre ami Dubuisson, le banquier, placé deux cent mille francs, « fruit de vos économies, en actions des canaux... » C'est vrai. « J'apprends qu'il est question d'opérations de bourse, qui doivent faire tomber ces valeurs, et comme votre ami Dubuisson, qui n'a pas

« un moment à lui, pourrait oublier de vous en aver-
« tir, hâtez-vous! vendez, aujourd'hui même, ou « toute votre fortune peut être compromise. *Signé* Un « ami dévoué, qui ne veut ni ne doit être connu « de vous.

« Paris, 1er avril 1838. »

Et nous sommes aujourd'hui le 30, près d'un mois que cette lettre est là sur mon bureau..... et qu'elle m'a été envoyée dans ce manuscrit... par qui?... ce ne peut être par de Mailly : il est depuis un an en Allemagne, ni par aucun de mes amis : ils n'ont pas besoin de se cacher pour m'adresser un bon conseil. (*Regardant la lettre.*) Et ce billet anonyme, cette date, 1er avril. (*Riant.*) J'y suis : un poisson d'avril... plaisanterie surannée et de bien mauvais goût, à laquelle j'aurai échappé, grâce au ciel et grâce à ma négligence! Il y a toujours du profit à ne pas ouvrir les manuscrits. (*Le jetant sur le tas de papiers.*) Qu'il dorme avec les autres! que la poussière des paperasses lui soit légère! ce sera une bonne histoire pour ce soir, à la Pomme-d'Or!.. Achevons mes couplets!

Entouré d'amis joyeux...

C'est une galanterie que je leur fais là pour notre dîner du 30.

Entouré d'amis joyeux,
Quand le trente
Se présente...
(*On frappe.*)

(*Se retournant.*) Hein!.. qui vient là me déranger?

SCÈNE II.

LÉOPOLD, MADELAINE.

MADELAINE, *timidement, du fond.* Monsieur Léopold?

LÉOPOLD. Madelaine!..

AIR : *Laissez-moi* (de l'Ambassadrice, 3e acte).

(*Se levant.*)
En croirai-je mes yeux!
MADELAINE.
Oui, c'est moi!
LÉOPOLD.
Dans ces lieux!
A Paris qui te ramène?
Quoi! c'est toi!
MADELAINE.
C'est bien moi!
LÉOPOLD.
C'est toi que je revoi,
Ma gentille Madelaine!
MADELAINE.
Eh quoi! depuis dix ans, vous me reconnaissez!
LÉOPOLD.
Tu me rends mon printemps et mes plaisirs passés.

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.
Jour heureux!
Dans ces lieux,
Près de moi
Je revoi
Ma gentille Madelaine.
Mes beaux jours,
Mes amours,
Mes plaisirs, je le croi,
Reviennent avec toi.
MADELAINE.
Jour heureux!
Dans ces lieux
Je le croi,
Je le voi,
C'est le ciel qui me ramène
Mes beaux jours,
Mes amours,
Sont pourtant loin de moi,
Je vous dirai pourquoi!

LÉOPOLD. Est-ce que tu n'as pas épousé à Morlaix, Jean Poulawenne le matelot, ton bon ami?

MADELAINE. Si vraiment, grâce à vous! grâce à la dot que vous m'avez donnée... et un si bon mari! un si bon ménage! à telles enseignes que nous en avons eu d'abord trois enfants coup sur coup.

LÉOPOLD. Un ouvrage en trois actes... A ta place, j'aurais été jusqu'aux cinq.

MADELAINE. Ah ben oui! a fallu s'arrêter. Nous avions une bonne auberge sur le port... tous les matelots y venaient... y avait foule. Mais Jean Poulawenne, qui avait été matelot lui-même, ne pouvait jamais refuser un verre d'eau-de-vie à un ancien camarade qui avait la bourse et le gosier à sec... c'est ça qui nous a tués! le crédit et la soif!

LÉOPOLD. Pauvres gens!

MADELAINE. Mon homme, qui a du cœur, a dit : Femme, ne pleure pas... car moi je me désolais. Je reprendrai mon ancien état. Et moi le mien, que j'ai répondu! c'est dit... il m'a embrassée bien fort, et il est parti pour le Brésil, moi pour Paris.

AIR : *Lise épous' l' beau Gernance.*

Quand on était deux sans cesse,
S' trouver seule... ah! quell' tristesse!
L' jour c'est bien dur, on l' conçoit!
LÉOPOLD, *souriant.*
Et le soir il fait bien froid!
MADELAINE.
Le v'là sur d' lointains rivages,
Ça m' désol'!
LÉOPOLD, *gaiement.*
Je comprends ça!
L'amour et les bons ménages
N' connaiss' pas ces distances-là.

MADELAINE. Enfin, me voilà à Paris où je viens chercher du travail... Connaissez-vous une maison où je puisse entrer?

LÉOPOLD. Eh! parbleu, la mienne!..

MADELAINE. Il vous faut une cuisinière?

LÉOPOLD. Il ne m'en faudrait pas, que je m'arrangerais pour en avoir besoin! Cette chère Madelaine!.. sa vue me rajeunit et me rappelle le bon temps... non pas que celui-ci soit mauvais... et quand tu es entrée, je composais des couplets pour notre dîner d'aujourd'hui.

MADELAINE. A la Pomme-d'Or... ça tient toujours?

LÉOPOLD. Certainement!.. et des couplets ne feront pas mal, parce qu'il y a si longtemps que nous n'avons chanté au dessert! (*Avec un soupir.*) Nous ne chantons plus, Madelaine, eux du moins... car moi, c'est toujours mon état!

MADELAINE. Est-ce que vos amis sont comme moi dans le malheur?

LÉOPOLD. Au contraire!.. tout leur a réussi. Tu sais bien, mon ami Bernaville, l'avocat...

MADELAINE. Qui venait souvent sans vous en cabinet particulier à la Pomme-d'Or, avec cette gentille fleuriste...

LÉOPOLD. 1830 est arrivé... et l'ambition aussi... et les amours se sont envolées! Bernaville a commencé

par faire un beau mariage... la marquise Altamire de Gusmann Bella-Flore.

MADELAINE. L'Andalouse dont il ne voulait pas... et qui était si laide!

LÉOPOLD. En 1828! mais quatre ans après elle était bien plus jeune et bien plus jolie... tout dépend, pour y voir, des verres que nous prenons! Secondé par sa nouvelle famille, par sa nouvelle fortune et surtout par son talent, Bernaville a bien vite acquis de l'influence à la Chambre; il est devenu chef d'une nuance, puis d'un parti..... a renversé le dernier ministère et s'est mis à sa place... en attendant qu'on le renverse lui-même. Voilà son sort!

MADELAINE. Mon doux Jésus! c'est-il possible!.. M. Bernaville, qui buvait si bien du vin de Champagne, est devenu ministre!

LÉOPOLD. Pourquoi pas! comme tout le monde! quant à Dubuisson, c'est autre chose! sa passion pour Malvina l'a précipité dans les entreprises les plus hardies... il y aurait eu de quoi trembler s'il avait eu une fortune quelconque, mais n'ayant rien en 1830 et spéculant, fin courant, sur la baisse, sur la hausse, sur la paix, sur la guerre, il a fini par réaliser d'immenses bénéfices, par établir une maison de banque formidable, un capital de cinq ou six millions pour le moins... et il n'a plus qu'un désir maintenant.

MADELAINE. De se reposer?

LÉOPOLD. D'en gagner encore, et d'arriver plus haut.

MADELAINE. Et M. de Mailly?

LÉOPOLD, *avec émotion.* C'est différent!.. secrétaire d'ambassade à Carlsruhe ou à Bade, en ce moment... sans sa femme, qu'il a laissée à Paris..... car il s'est marié aussi... très-bien marié!

MADELAINE. Et vous, Monsieur, j'espère que vous allez me présenter à Madame...

LÉOPOLD. Que veux-tu dire? je suis garçon.

MADELAINE, *avec étonnement.* Encore!..

LÉOPOLD. Toujours garçon.

MADELAINE. Comment, ça n'est pas fini... et M. Mathieu en est toujours aux informations?

LÉOPOLD, *étonné.* M. Mathieu?

MADELAINE. Eh! oui!.. il voulait déjà vous donner, il y a dix ans, sa fille Hélène en mariage.

LÉOPOLD. A moi?

MADELAINE. Dame! c'était son intention... tellement que la veille du jour où je suis partie pour la Bretagne, il me l'a dit à moi.

LÉOPOLD. C'est bien singulier!.. car précisément à cette époque, de Mailly m'a avoué qu'il en était aimé... que le père n'était pas éloigné de les unir... et moi, dévorant ma douleur, mais ne voulant point former obstacle au bonheur d'un ami, je prétextai un voyage à Londres, une affaire de théâtre... et six mois après, à mon retour, de Mailly avait épousé Hélène.

MADELAINE. Ce M. Mathieu, changer ainsi d'idée! un Breton!..

LÉOPOLD. Comment expliquer, en effet?.. C'est aujourd'hui le 30 : je vais voir mes amis, je veux tout leur raconter...

MADELAINE. Ils sont donc toujours exacts au rendez-vous de la Pomme-d'Or?

LÉOPOLD. Toujours! l'un est du ministère et l'autre de l'opposition, ça n'empêche pas de trinquer ensemble : on se dispute et on s'aime.

UN GROOM, *entrant.* Deux lettres pour Monsieur. (*Il sort.*)

LÉOPOLD, *en ouvrant une.* Ah! c'est de Bernaville. (*Lisant.*) « Mon cher Léopold, retenu par un dîner, ou « plutôt par un conseil de ministres, il me sera im- « possible de me réunir aujourd'hui à vous. J'irai, si « je le peux, en sortant de la Chambre, te serrer la « main et t'expliquer... » (*S'interrompant.*) Ah! c'est la première fois qu'il manque à notre rendez-vous.

MADELAINE. Alors vous dînerez en tête-à-tête avec M. Dubuisson le banquier.

LÉOPOLD, *qui vient d'ouvrir la deuxième lettre.* Eh! mon Dieu, non! lui aussi qui ne peut pas venir... (*Lisant.*) « Impossible, mon ami, d'assister aujourd'hui « à notre dîner d'amitié ; je suis obligé de présider un « banquet politique! »

MADELAINE. Un banquet politique? c'est différent!

AIR du *Verre.*

C'est très-nécessaire!

LÉOPOLD.

Jamais!..

MADELAINE.

Pourtant, en buvant tout s'accorde!

LÉOPOLD.

Non pas en de pareils banquets,
Repas de haine et de discorde!

MADELAINE.

Au moins on dîne bien...

LÉOPOLD.

Erreur!
Ceux que la haine met à table,
Ont soin pour nourrir leur fureur,
Que le repas soit détestable!
Il faut pour nourrir, etc.

(*Avec un soupir.*) Ainsi, au lieu de dîner ensemble, mes deux anciens amis vont dîner l'un contre l'autre! et moi je serai seul!.. et les couplets que j'écrivais tout à l'heure...

(*Fredonnant entre ses dents.*)
Entouré d'amis joyeux,
Quand le trente
Se présente.
(*On entend au dehors de grands éclats de rire.*)

MADELAINE, *écoutant.* Ah! mon Dieu! quels éclats de rire!

LÉOPOLD. C'est la voix de Malvina!

MADELAINE. Mademoiselle Malvina?

LÉOPOLD. Tu t'en souviens?

MADELAINE.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

La plus gentille des actrices.

LÉOPOLD.

Cette ingénue aux yeux si doux.

MADELAINE.

Qui par ses charm's et ses caprices
Vous voyait tous à ses genoux!
Celle qui d'une voix si jolie
Chantait l' vaudeville autrefois!

LÉOPOLD.

Et qui plus que jamais en voix,
Chante, aujourd'hui, la tragédie.

Voire même la comédie au Théâtre-Français, où elle est sociétaire... et où j'ai ce soir une première représentation.

MADELAINE. Vous en avez donc toujours?

LÉOPOLD. Toujours! c'est mon état! Va de ce côté... le valet de chambre ou le cocher te montrera la cuisine.

MADELAINE, *à part.* Un valet de chambre... un cocher!.. il paraît que la maison est bonne. (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE III.

LÉOPOLD, MALVINA.

MALVINA, *entrant du fond*. Ah! c'est adorable, original!.. voilà un Frontin d'un nouveau genre!

LÉOPOLD. Qu'y a-t-il donc de si amusant?

MALVINA. La spéculation gagne l'antichambre! Lucien, ton groom, m'arrête dans la première pièce pour me prier de lui faire avoir du nouvel emprunt; il ne m'aurait pas laissée passer que je ne lui eusse donné un mot de recommandation pour Dubuisson... Eh bien, mon auteur, cela ne te fait pas rire?

LÉOPOLD. Non! je ne suis pas en train.

MALVINA. Tu étais bien plus gai quand tu ne faisais que des vaudevilles; depuis que tu vises aux Français et à la comédie en cinq actes tu te crois grave... et tu n'es que maussade. C'est ta pièce de ce soir qui t'inquiète?

LÉOPOLD. Cela et autre chose.

MALVINA. Sois donc tranquille: je joue dedans! tu réussiras, je ne t'ai jamais trompé... en fait de pièces... je viens répéter mon rôle avec toi!

LÉOPOLD. Cela ne fera pas mal... car tu l'a pris tout de travers. (*Il va s'asseoir à son bureau.*)

MALVINA. Suite de ta mauvaise humeur qui t'empêche de voir juste; mais pour t'égayer, te réjouir, t'épanouir, je viens t'annoncer la nouvelle la plus folle et la plus sérieuse, la plus naturelle et la plus absurde, dont je me soucie le moins et qui m'intéresse le plus...

LÉOPOLD, *assis à gauche*. Eh! achève donc!

MALVINA. Tu seras le premier à qui j'en ferai part, parce que tu es un ancien ami.., et qu'avec moi l'amitié, la reconnaissance... tu sais... c'est sacré!

LÉOPOLD. Malvina, si tu voulais abréger?

MALVINA. Oui... il y a des longueurs, n'est ce pas?.. comme dans ta pièce. Voyons, ne te fâche pas. Tu sais qu'au théâtre je tiens les grandes ingenues...

LÉOPOLD. On ne s'en douterait guère à la ville.

MALVINA.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Tu ne crois pas à mes talents,
Et par toi je suis méconnue ;
Mars, elle-même, en son bon temps,
Ne jouait pas mieux l'ingénue!
A mes yeux baissés et muets
La moitié de la salle entière
Me prend pour une Agnes!..

LÉOPOLD.

Oui... mais,
L'autre moitié sait le contraire.
La moitié peut s'y tromper, mais
L'autre moitié sait le contraire.

MALVINA, *le menaçant du doigt*. Mon auteur, je vous revaudrai cela... Enfin, dans mon emploi on se marie toujours... et moi tu connais mon château en Espagne, mon rêve...

LÉOPOLD. Oui, de mon temps déjà, tu avais la manie de vouloir être épousée!

MALVINA. Un beau mariage s'entend... cela vous place dans le monde, cela vous change de théâtre, et puis cela fait enrager toutes les camarades que l'on va applaudir aux premières loges, avec une rivière de diamants... Enfin je m'étais dit que ce serait... et quand je veux quelque chose, tu me connais...

LÉOPOLD. Tu y renonces peu.

MALVINA. Jamais! eh bien, mon cher, je me marie.

LÉOPOLD. En vérité?

MALVINA. J'aurais peut-être préféré une altesse, ou une excellence; mais, faute de mieux je me rabats sur la banque: j'épouse ton ami Dubuisson.

LÉOPOLD. Par exemple!

MALVINA, *s'asseyant à droite*. Ah! je savais bien que je te ferais sortir de ta langueur, de ta torpeur... et de ta mauvaise humeur! te voilà enchanté!

LÉOPOLD. Dis stupéfait, ébahi!..

MALVINA. Tu as peur que je ne joue pas ta pièce? rassure-toi : ce sera ma dernière création, je te le promets... l'amitié avant tout!

LÉOPOLD, *se levant*. C'est pour cela que je ne dois pas laisser faire à Dubuisson une pareille folie.

MALVINA, *gravement*. Une folie, Monsieur?

LÉOPOLD. Que j'empêcherai... parce qu'enfin...

MALVINA, *gaiement*. Je t'en défie!

LÉOPOLD. Je parlerai à sa raison.

MALVINA, *se levant*. Il n'en a pas!.. avec moi... (*D'un air câlin.*) Et puis, Léopold, ce serait un manque de délicatesse, un mauvais procédé pour moi, qui suis ton amie depuis longtemps, tu le sais .. et l'amitié des femmes est bien plus sûre, crois-moi, que celle des hommes! nous ferons d'abord obtenir ce soir à ta pièce un succès d'enthousiasme... la moitié de la salle est louée d'avance par Dubuisson.

LÉOPOLD. Est-il possible? ce cher ami! Je lui pardonne alors de ne pas venir dîner avec moi!

MALVINA. Il a invité hier des journalistes influents qui doivent élever jusqu'aux nues l'auteur et l'ouvrage... je te dirai même en confidence, si tu n'en abuses pas, que je vais porter de sa part un article composé par lui... lui-même... un article piquant et spirituel.

LÉOPOLD. En vérité?

MALVINA. Tu vois qu'il sort de ses habitudes et qu'il fait pour toi l'impossible! ne va donc pas l'inquiéter, le troubler dans son bonheur... je dirai plus, dans un devoir... il a un fils...

LÉOPOLD. Tu crois?

MALVINA. Certainement, Félicien! un fils auquel ce mariage donne un nom, une fortune, une position; et moi, en revanche, je jouerai ta pièce dans la perfection. Je serai gracieuse, naturelle, timide, ingénue... tout ce que tu voudras... Tu es séduit, attendri, tu te rends... et je ne te demande plus maintenant qu'une petite tirade à effet à ajouter dans mon rôle. (*Elle va au bureau.*)

LÉOPOLD. Tu parlais de coupures.

MALVINA. Dans le rôle des autres; mais le mien est réellement sacrifié, et quarante à cinquante vers de plus...

LÉOPOLD. D'ici à ce soir, c'est impossible!

MALVINA. Eh bien alors, mon cher, mon bon Léopold.., retranche seulement à la grande coquette ces trois ou quatre mots qui sont dans notre scène... quatre mots! c'est bien peu de chose ..

LÉOPOLD. Ils font tous quatre de l'effet, ils font rire aux éclats.

MALVINA. Précisément! je n'aime pas qu'on rie quand je suis en scène. Cela me trouble... et je deviens mauvaise.

AIR du *Parnasse des dames.*

Et puis notre scène connue
Pour son goût et sa gravité,

Veut, rigoureuse en sa tenue,
Qu'on s'amuse avec dignité!
Il est donc juste de proscrire
Certains moyens, certains excès,
Car si le public vient à rire...
Ce n'est plus Théâtre Français!
Adieu le Théâtre Français!

(*D'un ton caressant.*) Ainsi donc c'est convenu.

LÉOPOLD, *allant à la table*. Du tout!

MALVINA. Comment, du tout?

LE GROOM, *annonçant*. M. Mathieu!..

LÉOPOLD. M. Mathieu! qui peut l'amener chez moi? (*Bas, à Malvina.*) C'est bon, c'est bon, laisse-nous... je verrai à arranger cela.

MALVINA. A merveille!.. Je vais au bureau du journal et je reviens. (*Saluant Mathieu.*) Monsieur...

MATHIEU, *brusquement*. Votre serviteur, Mademoiselle...

MALVINA. Je ne sais pas ce que j'ai fait à ce bonnetier-là; mais quand il me rencontre, il devient blanc comme les plus belles coiffures de son magasin... Adieu, Léopold... (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

MATHIEU, LÉOPOLD.

LÉOPOLD. C'est vous, Monsieur, vous qui me faites l'honneur de venir chez moi? Qui me procure cette bonne fortune?

MATHIEU. Une bonne fortune, qui peut-être en dérange une autre!

LÉOPOLD. Nullement. Il y avait si longtemps que je n'avais eu le plaisir de me rencontrer avec vous!

MATHIEU. Oui, voilà quelques années que nous nous sommes perdus de vue; mais j'entendais toujours parler de vous... des succès à tous les théâtres, de la réputation, de l'argent... tout vous a réussi.

LÉOPOLD. Et à vous aussi, je l'espère!

MATHIEU. Moi? moi? ce n'est pas de moi qu'il s'agit... mais de votre ami M. de Mailly, mon gendre, dont ma fille est inquiète; depuis cinq ou six semaines nous sommes sans nouvelles de lui.

LÉOPOLD. J'en ai reçu il y a huit jours, au sujet d'un théâtre qu'on voudrait établir aux eaux de Bade, où se trouve en ce moment la plus brillante société de l'Europe.

MATHIEU. Il ne vous parle pas d'autre chose?

LÉOPOLD. Non, en vérité!

MATHIEU. Je vous suis obligé. Adieu! (*Il fait quelques pas et revient.*) Je voulais cependant vous demander encore une chose en mon nom... bien entendu... ou plutôt... parce que je ne vois pas pourquoi je me gênerais...

LÉOPOLD. Vous avez raison... entre amis!..

MATHIEU. Au contraire!.. c'est entre amis qu'il faut se gêner; mais aux termes où nous en sommes... je vais droit au fait. Ma fille, ma pauvre Hélène (c'est sans doute une affaire entre son mari et vous), m'a prié de m'informer avec adresse, et comme si cela venait de moi, si vous avez vendu vos actions des canaux.

LÉOPOLD, *avec trouble*. O ciel! moi?

MATHIEU. Vous!...

LÉOPOLD. Non, Monsieur!

MATHIEU. Tant pis pour mon gendre... une nouvelle perte à subir... car les actions de canaux sont, dit-on, descendues à rien.

LÉOPOLD, *vivement*. A rien? et c'est votre fille, c'est Hélène qui vous a chargé de vous informer près de moi?.. quel bonheur!.. (*Courant au manuscrit et prenant la lettre qu'il a lue à la première scène.*) Un mot, un seul mot, Monsieur... Connaissez-vous cette écriture?

MATHIEU, *prenant la lettre*. Celle de ma fille!..

LÉOPOLD, *poussant un cri de joie*. Ah! je ne me trompais pas!

MATHIEU, *qui a jeté les yeux sur la lettre*. Quoi, c'est elle qui vous prévient depuis un mois!..

LÉOPOLD. Elle, mon ange gardien! elle que je n'ai jamais cessé d'aimer...

MATHIEU. Et que vous avez refusée, quand votre ami de Mailly vous la proposait!

LÉOPOLD, *vivement*. De Mailly!.. Jamais!.. jamais il ne m'en a parlé, je vous le jure sur l'honneur!

MATHIEU. Il serait possible!

LÉOPOLD. J'adorais Hélène... l'épouser eût été mon rêve, mon bonheur!..

MATHIEU. Et il m'a répondu que vos goûts, vos habitudes vous éloignaient du mariage, et qu'enfin vous aviez au théâtre une passion.

LÉOPOLD. Malvina!

MATHIEU. Une chaîne, disait-il, que rien ne pouvait rompre...

LÉOPOLD. Et que la veille même j'avais rompue... au bénéfice de mon ami Dubuisson, le banquier.

MATHIEU. Et moi, trompé, séduit par lui et surtout, le dirai-je, poussé par le désir de me venger de vous, j'ordonnai à ma pauvre fille de l'épouser...

LÉOPOLD. Ah! qu'avez-vous fait?

MATHIEU. Je n'en ai été que trop puni! le jeu a dissipé la dot de ma fille, et ce qui nous effraie, ce sont les salons de Bade où de Mailly est en ce moment comme envoyé diplomatique.

Vaudeville de *la Somnambule*.

Car, du bon ton, avec leur élégance,
Ces salons sont les mauvais lieux;
On y perd plus, voilà la différence,
Et là mon gendre est content, est heureux!
Oui, par le jeu, sa seule idole,
Quand tous nos biens, dès longtemps sont perdus,
Il joue encor, m'a-t-on dit, sur parole,
Et sur l'honneur qu'il ne possède plus!

LÉOPOLD. Est-il possible?

MATHIEU. C'était là ce que je croyais seulement avoir à lui reprocher, et je vois qu'il est bien plus coupable encore envers mon enfant... envers vous!..

LÉOPOLD. Ne me plaignez pas, Monsieur, puisque je retrouve votre estime et votre amitié!

MATHIEU, *lui sautant au cou*. Mais encore un dernier service... que ma fille ignore ce que je viens d'apprendre.

LÉOPOLD. Et pourquoi?

MATHIEU. Elle serait trop malheureuse!

LÉOPOLD. Autant que moi!..

MATHIEU. Plus encore!..

LÉOPOLD.

AIR : *le Luth galant*.

Il se pourrait! l'ai-je bien entendu!

MATHIEU.

C'est son secret! vous n'en aurez rien su.

LÉOPOLD.

A ce mot dans mon cœur l'espérance rayonne,
L'amitié, la fortune... en vain tout m'abandonne;

Hélène m'aime encore... ah! le destin me donne
Plus que je n'ai perdu!

MATHIEU, *sortant par le fond*. Taisez-vous!.. taisez-vous!.. Adieu!

SCÈNE V.

LÉOPOLD, *seul*. Aimé!.. j'étais aimé!.. Mais ce de Mailly... à qui j'ai connu des sentiments si nobles et si généreux, me trahir! et pourquoi? pour une dot!.. O amitié! m'enlever celle que j'aimais, faire accroire à ce père qui me destinait sa fille que je la refusais... une pareille combinaison!

SCÈNE VI.

LÉOPOLD, MALVINA, *entrant rapidement*.

MALVINA. Ah! c'est affreux!.. c'est indigne!..

LÉOPOLD. Quoi! tu sais donc?

MALVINA. Oui, je sais tout.

LÉOPOLD. Eh bien! il y a une pièce là-dedans!

MALVINA. Une pièce sur sa trahison?

LÉOPOLD. Oui, sans doute.

MALVINA. Sur mon mariage rompu?

LÉOPOLD, *étonné*. Ton mariage?

MALVINA. Tout était convenu avec Dubuisson... j'avais sa parole... mais ce sont ses amis... (*A Léopold.*) pas toi... ses amis politiques qui l'ont fait changer d'idée.

LÉOPOLD. De la politique à propos de toi!

MALVINA. Eh! oui... Dubuisson n'a plus maintenant qu'un désir, celui des honneurs et du pouvoir... il est le banquier de l'opposition qui par tous les moyens possibles veut renverser le ministère actuel.

LÉOPOLD. Dont Bernaville fait partie... Et notre ancienne amitié?

MALVINA. Il s'agit bien de cela, quand l'ambition est de la partie!.. si le cabinet est changé, on fait espérer à Dubuisson le portefeuille des finances, mais en même temps, on a eu l'infamie de lui donner à entendre que son alliance avec la Comédie-Française, que son mariage avec Célimène ou Bérénice pouvait lui faire du tort et déconsidérer le parti!

LÉOPOLD. C'est possible.

MALVINA. Et moi qui avais déjà annoncé ce mariage au foyer à toutes mes amies... Tu les connais! il n'y en a pas une qui ne me déteste! Quelle joie pour elles! quel affront pour moi; aussi tu comprends qu'à tout prix je me vengerai de Dubuisson.

LÉOPOLD. Toi!.. et comment?..

MALVINA. Est-ce que je ne sais pas la cause de sa fortune? Est-ce que je ne connais pas toutes ses affaires?.. Ton autre ami, M. de Mailly, le diplomate, qui avait toujours besoin d'argent, était, comme chef de division, au fait de toutes les nouvelles extérieures; par lui, Dubuisson savait, en secret et avant tout le monde, les événements importants qui devaient amener la baisse ou la hausse... bien d'autres choses encore que je dirai!.. sans compter que je puis le blesser au cœur, le frapper dans ce qu'il a de plus cher! Ecoute seulement la lettre que je viens d'esquisser... (*Elle la tire de sa poche.*) et sur laquelle j'ai voulu te consulter, rien que pour le style:

Mon cher Crésus,

« J'ai toujours pensé que, malgré vos trésors, vous « étiez un pas grand'chose. Aussi je suis trop heureuse de renoncer à votre main, à votre fortune et « surtout à l'appoint que vous y mettiez, à votre « cœur dont je ne me soucie guère. »

LÉOPOLD, *d'un air de reproche*. Malvina!..

MALVINA, *continuant*. « Car je ne vous aime pas! je « ne vous ai jamais aimé, et quant au fils avec lequel « vous vous trouvez tant de ressemblance, il vous est, « grâce au ciel, parent de si loin que... »

LÉOPOLD, *lui arrachant la lettre des mains*. Non! pour lui... pour toi-même, tu n'enverras pas une lettre pareille... je m'y oppose. (*Geste de colère de Malvina.*) Pas un mot de plus!.. Occupons-nous de notre pièce de ce soir... de ton rôle... que nous devions répéter... (*Il va s'asseoir à son bureau.*)

MALVINA. Ah! ce n'est pas la peine, maintenant.

LÉOPOLD. Et pourquoi?

MALVINA. Parce que les coupures sont toutes faites... est-ce que le théâtre ne t'a pas prévenu?

LÉOPOLD. De rien?

MALVINA. Est-ce que tu ne sais pas que ta pièce renferme contre le pouvoir des traits...

LÉOPOLD. Qu'il peut et qu'il doit entendre, car je ne lui dis que la vérité... la vérité en riant... c'est le droit de l'auteur comique.

MALVINA. Eh bien, mon cher, la censure a tellement abîmé l'ouvrage qu'il ne reste plus rien.

LÉOPOLD. Allons donc!..

MALVINA. Je le tiens du régisseur que je viens de rencontrer. Il rapportait de la censure le manuscrit en lambeaux.

LÉOPOLD, *se levant*. Mais la censure dépend du ministre de l'intérieur, de Bernaville, mon ami...

MALVINA. C'est ce que j'ai dit...

LÉOPOLD. Et il ne peut consentir à cet acte arbitraire, à cette injustice, mieux vaudrait renoncer à ma pièce que de la laisser mutiler ainsi... J'ai tout supporté avec courage; la perte de ma fortune, de mon bonheur... de mes espérances... mais mon œuvre, mais mon enfant, mais l'avenir de gloire qui m'était promis, on ne peut pas me le ravir et m'en déshériter!..

BERNAVILLE, *en dehors*. Allons donc... vous n'y pensez pas...

LÉOPOLD. C'est lui! c'est Bernaville!.

MALVINA. Le ministre...

LÉOPOLD. Laisse-nous seuls un instant. (*Malvina entre dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BERNAVILLE.

BERNAVILLE, *au domestique*. M'annoncer chez un ami? il ne manquerait plus que cela!

LÉOPOLD, *lui sautant au cou*. C'est toi?.. que je suis heureux de te voir! Merci... merci de ta visite... elle me fait du bien!

BERNAVILLE. Et moi, elle me rend tout triste, car je viens, tu le sais, t'exprimer mes regrets...

LÉOPOLD. Tu ne peux pas venir, ce qui me désole... car plus que jamais j'avais besoin de passer quelques heures avec toi!

BERNAVILLE. Et moi aussi... je suis environné de tant de trahisons, de tant d'ennemis déclarés ou secrets!..

LÉOPOLD. C'est vrai, je le sais!..

BERNAVILLE. Que je suis heureux quand je peux serrer la main d'un ami véritable... tu es le seul, Léopold, sur lequel on puisse compter; et tu m'aurais

rendu grand service peut-être en acceptant près de moi la place que je t'offrais!

LÉOPOLD. Je n'en veux pas, tu le sais... mais vivant de mon travail... je voudrais du moins pouvoir compter sur lui!

BERNAVILLE. Que veux-tu dire?

LÉOPOLD. Toi-même m'as répété souvent : Renonce donc au genre éphémère auquel tu te livres, tu as assez fait pour ta fortune, songe à ta réputation, occupe-toi d'un ouvrage sérieux, d'un grand ouvrage!

BERNAVILLE. C'est vrai.

LÉOPOLD. J'ai suivi tes conseils; j'ai essayé une comédie en cinq actes, une comédie de mœurs...

BERNAVILLE. C'est bien!

LÉOPOLD. Une comédie de nos jours; et ce soir même...

BERNAVILLE. Quoi! cette comédie qui a mis la censure en émoi et contre laquelle on m'a fait ce matin un rapport terrible...

LÉOPOLD. C'est la mienne!

BERNAVILLE. Malheureux! qu'as-tu fait là!... il y a tel de mes collègues, des ministres eux-mêmes, contre lesquels on prétend que tu te permets des épigrammes.

LÉOPOLD. Pourquoi pas? si elles sont bonnes! ils seront les premiers à en rire!

BERNAVILLE. Eux!.. c'est possible!.. mais moi je ne dois pas permettre, je ne dois pas autoriser des attaques contre eux, quand c'est à moi qu'on a confié le pouvoir et le soin de les defendre!

LÉOPOLD. C'est-à-dire que tu leur sacrifierais un ami!.. l'œuvre dont j'espérais gloire et renommée, serait perdue pour moi!.. mon avenir anéanti... et par qui? par un ami dont j'attendais aide et protection! C'est à lui que j'aurais crié: Viens me défendre! et c'est lui qui m'opprime!

BERNAVILLE. Léopold!..

LÉOPOLD. Non, ce n'est pas possible! tu seras tel que je t'ai connu autrefois. Ou l'amitié n'est qu'un vain mot ou tu m'accorderas ce que je te demande... faveur sans danger pour toi et y en eût-il! je te connais, tu aurais le courage de le braver.

BERNAVILLE. Oui... oui... et quoi que l'on puisse dire...

LÉOPOLD. Ah! je te retrouve! Le pouvoir me l'avait enlevé : l'amitié me le rend.

BERNAVILLE. Que veux-tu, le cœur est toujours le même, mais l'on change malgré soi avec sa position... Celle que j'occupe est si enviée, si disputée, que c'est comme un point d'honneur de s'y maintenir, comme une honte d'en descendre.

Vaudeville des *Frères de lait.*

Si tu savais ce que le pouvoir coûte,
Que de tracas, de tourments et d'ennui!
Rencontrer toujours sur sa route
Un envieux, un ennemi,
Et ne jamais sommeiller qu'à demi!
Va, ce pouvoir dont la soif me dévore,
Fait mon malheur... et cependant,
Je te l'avoue, oui, je serais encore
Plus malheureux en le perdant.
Plus malheureux cent fois en le perdant,
Plus malheureux encore en le perdant.

LÉOPOLD. Y penses-tu?

BERNAVILLE. C'est plus fort que moi, c'est ainsi! Et dans ce moment où l'on cherche par tous les moyens à nous renverser, je ne puis veiller avec trop de soin à notre défense... C'est ce qui m'empêche de dîner aujourd'hui avec toi... Cette réunion avec mes collègues...

LÉOPOLD. Viens avec moi! ce sera plus gai.

BERNAVILLE. Je le voudrais!.. mais je tâcherai, du moins, d'assister ce soir à ta pièce, ou plutôt à ton succès; j'arriverai... quand je pourrai...

LÉOPOLD. Au second acte, comme il y a dix ans. Te souviens-tu?.. Et quant aux changements que demande la censure...

BERNAVILLE. Fais ce que tu voudras. Seulement... (*Hésitant.*) as-tu là un manuscrit?..

LÉOPOLD. Oui, j'en ai même un second dans ma chambre, que je puis te remettre.

BERNAVILLE. Eh bien!.. c'est un service qu'à mon tour je te demande... toutes les plaisanteries que tu lançais contre mes collègues, détourne-les contre moi... Cela ira de même : je suis ministre.

LÉOPOLD. Moi! des épigrammes contre toi?

BERNAVILLE, *riant.* Si elles sont bonnes, j'en rirai le premier, ce sera de bon goût! (*A Léopold qui insiste.*) Je l'exige... je l'exige... J'attends ici ton manuscrit, que j'emporterai avec moi. Va, et dépêche-toi, car voici la journée qui avance. (*Léopold, qui avait fait quelques pas vers sa chambre, revient embrasser Bernaville.*)

LÉOPOLD. Ah! voilà du moins un ami!

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

AIR de *Couder.*

Lorsque tout m'accablait,
Lorsqu'on m'opprimait,
Je renais à l'espoir.
Je retrouve au pouvoir
Un soutien généreux
Qui se rend à mes vœux,
Et n'a point oublié
Les droits de l'amitié.

BERNAVILLE.

Sur ta pièce on lançait
Un injuste arrêt,
Mais renais à l'espoir
Car je suis au pouvoir!
Et je me trouve heureux
De me rendre à tes vœux;
Je n'ai point oublié
Les droits de l'amitié.

(*Léopold sort à gauche.*)

SCÈNE VIII.

BERNAVILLE, *puis* MALVINA, *sortant de la porte à droite.*

BERNAVILLE, *à part.* Oui, sans doute, le conseil me blâmera... mais n'importe!.. (*Se retournant.*) Que vois-je? mademoiselle Malvina!

MALVINA. Qui voudrait bien à son tour, Monseigneur, solliciter une audience.

BERNAVILLE. Vous à qui l'on serait trop heureux d'en demander...

MALVINA *à part.* Tiens!.. comme il est galant, pour une excellence! Cela commence bien... (*Haut.*) Il y a longtemps que j'ai eu le plaisir de me rencontrer avec Monseigneur.

BERNAVILLE. Une seule fois, je pense..... C'était comme aujourd'hui, chez Léopold... Je ne l'ai point oublié...

MALVINA. Quoiqu'il y ait de cela..... près de dix ans...

BERNAVILLE. Je ne l'aurais jamais cru... en vous regardant.

MALVINA, *à part, avec joie*. Cela continue... et moi qui ai juré de me venger de Dubuisson.

BERNAVILLE. Eh bien! Mademoiselle, me voici à vos ordres, que vouliez-vous?

MALVINA. Rien pour moi, Monseigneur, que le plaisir de vous rendre un immense service.

BERNAVILLE. A moi!

MALVINA. Une intrigue habilement ourdie se trame contre vous ou plutôt contre votre place.

BERNAVILLE, *vivement*. Que dites-vous?

MALVINA. Chut!.. complot préparé, dirigé par un ami, et dont l'exécution qui est immanquable, doit commencer aujourd'hui même...

BERNAVILLE. Parlez! parlez, de grâce... et croyez bien que ma reconnaissance...

MALVINA, *à part*. Il est à moi! (*Haut.*) Silence! (*Bernaville remonte le théâtre pour s'assurer que personne ne peut les entendre. Pendant ce temps, Malvina continue au bord du théâtre.*) Coquetterie et sévérité... l'on arrive à tout, et si un jour mon rêve se réalisait... épouse d'une excellence!

BERNAVILLE, *qui est revenu près d'elle*. Achevez! dites-moi tout!

MALVINA. Un des chefs du complot est Dubuisson le banquier...

BERNAVILLE. Mon ami d'enfance, et que veut-il donc?

MALVINA. Un portefeuille! Lui et ses amis de l'opposition ont décidé que pour vous renverser il fallait d'abord vous dépopulariser. On prépare pour aujourd'hui une manifestation spontanée...

BERNAVILLE. Où cela!..

MALVINA. Ce soir... au Théâtre-Français... à la pièce nouvelle... toute la salle achetée d'avance par Dubuisson, sera remplie d'amis dévoués qui saisiront avec enthousiasme toutes les allusions, les applaudiront avec transport, et la soirée se terminera par un coup de théâtre improvisé dont le signal est convenu; le parterre se lèvera en masse, en criant : A bas les ministres! et les loges répondront à ce cri, les hommes en applaudissant, les femmes en agitant leurs mouchoirs.

BERNAVILLE. Et vous êtes bien sûre de ce que vous me dites là?

MALVINA, *tirant un papier de sa poche*. La relation véridique de la soirée est déjà imprimée d'avance... en voici une épreuve, que l'on envoyait à Dubuisson pour la corriger.

BERNAVILLE. Donnez, donnez! vous êtes ma providence, mon sauveur...

MALVINA, *baissant les yeux*. Je ne veux pas d'autres titres! (*A part, gaiement.*) Cela va bien!

BERNAVILLE, *parcourant l'épreuve que Malvina vient de lui donner*. « L'indignation publique si longtemps « comprimée, vient enfin de se faire jour. C'est à « l'occasion d'une pièce assez médiocre donnée hier « soir au Théâtre-Français que le cri du peuple s'est « fait entendre... A bas les ministres!.. » (*Froissant le papier entre ses mains.*) Ah! c'est une infamie!.. (*A part.*) Mais leur complot ne réussira pas... je le déjouerai, je resterai au pouvoir... j'y resterai pour les écraser... ce scandale sur lequel ils comptent n'aura pas lieu... l'ouvrage ne sera pas donné... je vais le défendre!.. et Léopold! j'en suis désolé.. mais l'intérêt public avant tout... quand le devoir parle l'amitié doit se taire et... Ah!.. je n'aurai jamais le courage de lui dire à lui-même... un ordre au préfet de police... et ce soir à l'ouverture des bureaux... une bande sur l'affiche... *Relâche!* cela ne dit rien et cela dit tout! (*Revenant près de Malvina.*) Sortons! Dieu! Léopold!

SCÈNE IX.

MALVINA, BERNAVILLE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *sortant de la porte de gauche*. Tiens, voilà mon manuscrit...arrangé comme tu l'exigeais... mais sans blesser l'ami, à qui je dois tout et qui peut-être s'expose pour moi.

BERNAVILLE. Non, non, ne me dis pas cela... Adieu... je n'ai pas de temps à perdre... heureusement j'ai gardé ma voiture, et si Mademoiselle me permet de lui offrir une place...

MALVINA, *acceptant vivement*. Comment donc, Monsieur!.. (*A part.*) Dans la voiture du ministre! si je pouvais rencontrer Dubuisson!..

LÉOPOLD, *serrant la main de Bernaville qui détourne les yeux*.

AIR : *Vive la Mitraille* (déjà chanté au premier acte).

Gardant la mémoire
De notre amitié,
A toi de ma gloire,
Je dois la moitié!
A ce soir!..

BERNAVILLE.

Si je peux!

LÉOPOLD.

Amène donc ta femme!

MALVINA, *stupéfaite*

Quoi! sa femme!..

BERNAVILLE.

Oui, vraiment!

MALVINA, *à part*.

Ah! le trait est infâme,
Il était marié!.. mes rêves sont finis,
Ce pauvre Dubuisson!.. que j'ai trahi *gratis!*

LÉOPOLD, *parlé*. Et mon manuscrit que tu oublies... tiens... tiens!.. Merci! merci encore et embrasse-moi! (*Il l'embrasse.*) O amitié!..

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Gardant la mémoire
De notre amitié,
A toi de ma gloire,
Je dois la moitié.

MALVINA.

Je ne puis le croire,
Il est marié!
O rêve de gloire,
Soyez oublié!

BERNAVILLE.

Quand par moi sa gloire
Périt sans pitié,
Je le laisse croire
A notre amitié.

(*Malvina sort avec Bernaville qui lui donne la main.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Personnages.

LÉOPOLD	les trois amis.	MM. BRESSANT.
DUBUISSON		GEOFFROY.
BERNAVILLE		RHOZEVILLE.
MALVINA, femme de Dubuisson		Mlle E. SAUVAGE.
FÉLICIEN, fils de Dubuisson		MM. LUDOVIC.
FRÉDÉRIC, fils de Bernaville		A. LANDROL.
CÉCILE, fille de M. de Mailly		Mlles MARTHE.
MADELAINE, cuisinière de Léopold		ANNA CHÉRI.

Le jardin d'un riche hôtel. A gauche et au fond, des massifs de fleurs. Au milieu, un grand marronnier; à droite, une porte vitrée qui est celle d'un salon. Au-dessus de cette porte, un balcon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLICIEN, FRÉDÉRIC, *se tenant embrassés.*

FRÉDÉRIC. Félicien!..

FÉLICIEN. Mon cher Frédéric! y a-t-il longtemps que je ne t'ai vu!

FRÉDÉRIC. Dame! deux années sur mer! mais aussi j'ai mon premier grade!.. aspirant de marine... Et toi?

FÉLICIEN. Tel que tu m'as laissé en sortant du collége. Quand je veux comme toi me faire soldat et servir la République, mon père s'écrie que le fils unique de M. Dubuisson, l'un des plus riches banquiers de Paris, n'a pas besoin de prendre un état! N'est-ce pas, Malvina, dit-il à sa femme, il ne doit pas nous quitter? et ma mère est de son avis; ma mère qui est un peu dévote et qui veut tous les jours que je lui donne le bras pour aller à la messe ou au sermon...

FRÉDÉRIC. Pauvre Félicien!

FÉLICIEN. Ce qui m'ennuie bien un peu, je te le dis à toi, mon ami de collége, mon meilleur ami; parce que je te dis tout!

FRÉDÉRIC. Et moi si je ne t'avais pas, je serais bien malheureux! tant de chagrins m'accablent!

FÉLICIEN. Me voilà! parle vite?..

FRÉDÉRIC. D'abord, mon père; que j'ai trouvé soucieux et mécontent.

FÉLICIEN. C'est tout naturel. Ministre, il y a dix ans, M. Bernaville n'est plus rien aujourd'hui, quand ses talents et son expérience l'appelleraient aux affaires, auxquelles il a renoncé.

FRÉDÉRIC. Non, il n'y renonce pas; il y a un représentant à nommer: mon père se met sur les rangs.

FÉLICIEN. Et le mien aussi!

FRÉDÉRIC. Ah! mon Dieu... et mon père qui me défend de te voir et de venir ici! est-ce pour cela?

FÉLICIEN. J'en ai peur!

FRÉDÉRIC. Ce n'est pas possible. Il m'a si souvent parlé dans mon enfance de ses trois amis qu'il aimait... comme nous nous aimons, Dubuisson, de Mailly, Léopold, dont il ne devait jamais se séparer... Qu'est-ce que tout cela est devenu?

FÉLICIEN. D'abord cette année, en Allemagne, à la suite d'une dispute de jeu, M. de Mailly le secrétaire d'ambassade, a été tué en duel.

FRÉDÉRIC. Quel malheur! et sa femme, madame Hélène, si belle encore et si courageuse... et sa fille, la charmante Cécile, notre compagne d'enfance, les voilà sans ressources!

FÉLICIEN, *de même.* Rassure-toi. Mon père s'est décidé à leur offrir un asile chez lui.

FRÉDÉRIC, *avec joie.* Elles demeurent ici, dans cet hôtel?

FÉLICIEN. Depuis trois mois. Dès que ma mère me laisse libre un instant, je le passe pres de ces dames.

FRÉDÉRIC. Et leur autre ami, ce bon M. Léopold, qui lorsque nous étions au collége nous donnait des billets pour aller le dimanche au spectacle?..

FÉLICIEN. Il est en voyage.

FRÉDÉRIC. Lui qui ne pouvait quitter ses théâtres, ni s'éloigner de Paris!

FÉLICIEN. Excepté pour rendre service. Je t'ai dit que M. de Mailly était mort en Allemagne... il fallait mettre en ordre les affaires de la succession; la mère et la fille n'y auraient rien entendu. Léopold s'est proposé: je n'ai rien à faire, a-t-il dit, que des couplets; je les ferai en route! et il est parti... mais on attend prochainement son retour...

FRÉDÉRIC. Ah! tant mieux... j'ai besoin de son appui et de ses conseils dans une affaire où malheureusement tu ne peux rien.

FÉLICIEN. N'importe! dis toujours

FRÉDÉRIC. C'est qu'il y a deux ans, quand je me suis embarqué, j'étais, sans le savoir, sans m'en douter, amoureux fou...

FÉLICIEN. Est-il possible?.. Et moi aussi!.. depuis trois mois!

FRÉDÉRIC. Mon amour a redoublé, je crois, par l'absence.

FÉLICIEN. Et le mien par la vue de celle que j'aime!

FRÉDÉRIC. Mais, sans fortune...

FÉLICIEN. Sans état...

AIR de l'*Artiste.*

Comment puis-je, à mon âge,

FRÉDÉRIC.

Comment, à dix-huit ans,

FÉLICIEN.

Penser au mariage.

FRÉDÉRIC.

Et, malgré nos parents!

FÉLICIEN.

Même sort nous rassemble.

FRÉDÉRIC.

Mêmes peines de cœur

FÉLICIEN.
Et malheureux ensemble...
FRÉDÉRIC.
C'est presque du bonheur!
ENSEMBLE.
Oui, malheureux ensemble,
C'est presque du bonheur!

FÉLICIEN. Parle... dis-moi tout!
FRÉDÉRIC. Ah! bien volontiers! et toi après...
FÉLICIEN. Silence!.. on vient!.. (*Ritournelle de l'air suivant de Jeannot et Colin.*)
FRÉDÉRIC. C'est Cécile!..
FÉLICIEN. Et notre ami Léopold... Quelle rencontre!
FRÉDÉRIC. Tu le vois, tout nous favorise.
FÉLICIEN. Depuis que nous sommes réunis.

SCÈNE II.

CÉCILE, FÉLICIEN, LEOPOLD, FRÉDÉRIC.

TOUS LES QUATRE.

AIR : *Ah! quel plaisir de retrouver.* (Final de Jeannot et Colin.)

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.
FRÉDÉRIC ET FÉLICIEN, *à part, regardant Cécile.*
Près d'elle d'espérance,
Que mes sens sont émus!
CÉCILE.
O ciel! en sa présence,
Que mes sens sont émus!
LEOPOLD.
De plaisir, d'espérance,
Que leurs cœurs sont émus

LEOPOLD.

AIR : *C'est la plus belle* (de *Jeanne d'Arc*).
(*Regardant les jeunes gens.*)
Leur front rayonne,
Je crois voir le printemps
Près de l'automne.
LES TROIS JEUNES GENS.
L'automne est le bon temps.
FRÉDÉRIC.
Le temps où l'on recueille
L'abondance et les fruits.
LEOPOLD, *à part.*
Où l'arbre perd sa feuille,
Et l'homme ses amis!
(*Essuyant une larme et se retournant gaiement vers les trois jeunes gens.*)
ENSEMBLE.
Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

LÉOPOLD, *à Cécile.* Eh bien! ma petite Cécile, comme te voilà émue et tremblante!
CÉCILE, *cherchant à se remettre.* Dame!.. de revoir ainsi... et sans s'y attendre... des anciens amis d'enfance... c'est-à-dire M. Félicien, je l'ai vu hier... mais M. Frédéric...
FÉLICIEN, *à Cécile.* Oui!.. c'est lui... dont nous parlions si souvent!
FRÉDÉRIC. En vérité?..
CÉCILE. Tous les jours!..
FÉLICIEN. N'est-il pas notre frère?.. ah! mieux encore, notre ami... Et tout à l'heure, nous nous disions ici même...
FRÉDÉRIC. Que rien ne pourrait nous désunir.
LEOPOLD, *souriant.* Rien!..
FÉLICIEN. Que notre sort pourrait changer...
FRÉDÉRIC. Mais jamais notre affection, nous nous le sommes promis, n'est-ce pas?
CÉCILE. Et moi, mes compagnons d'enfance... ne suis-je pas aussi du serment?..
FÉLICIEN ET FRÉDÉRIC. Oui, sans doute! (*Étendant la main.*) Eh bien! donc...
CÉCILE ET LES DEUX JEUNES GENS. Nous le jurons!
LÉOPOLD, *à part.* Voilà comme nous étions... il y a une trentaine d'années... à peu près... Pauvres enfants! il faut leur pardonner... ce n'est pas leur faute: ils ont dix-huit ans! (*A part, pendant que les jeunes gens causent ensemble, debout, près de Cécile qui est assise.*)

AIR d'*Aristippe.*

Le temps, ce précepteur sévère,
Auquel on ne peut échapper,
D'une espérance mensongère
Saura trop tôt les détromper.
Ne leur montrons pas le nuage,
Et laissons-leur, puisqu'il est éloigné,
L'illusion... compagne de leur âge!..
C'est toujours autant de gagné!

FÉLICIEN, *cessant de causer avec ses amis.* Dieu!.. voilà midi!.. comme le temps passe!..
FRÉDÉRIC. Entre amis!
FÉLICIEN. Il faut que j'aille conduire ma mère à la messe. Elle rend aujourd'hui le pain bénit.
LÉOPOLD, *à part.* Malvina, dame de paroisse!.. Après tout, c'est juste! nous sommes en révolution.
FÉLICIEN, *à Cécile.* Eh! mon Dieu! oui! Adieu, Mademoiselle. (*A Frédéric.*) Viens-tu? (*Les deux jeunes gens sortent par le fond à droite.*)

SCÈNE III.

LÉOPOLD, CÉCILE.

LÉOPOLD. Les braves jeunes gens! quel air de loyauté et de franchise! surtout Félicien... c'est écrit sur ses traits; on dit qu'il ressemble à son père...
CÉCILE. Oh! pas du tout!
LÉOPOLD. N'est-ce pas?.. Mon enfant, j'apporte à ta mère de mauvaises nouvelles. De Mailly, ton père, ne t'a rien laissé, que des dettes... Et moi, le théâtre, ma seule ressource, ne rapporte plus rien. La République a trop d'affaires pour aller au spectacle... et Paris n'a pas le temps de s'amuser... ce n'est pas sa faute, c'est plutôt la nôtre, à nous qui ne l'amusons pas. Que veux-tu! on se fait vieux, on n'est plus gai. Mais on est encore heureux du bonheur de ses amis... Et puisque ta mère est trop souffrante pour me recevoir, raconte-moi comment elle et toi, que j'avais laissées dans une mansarde, je vous retrouve dans l'hôtel du banquier Dubuisson...
CÉCILE. Nous avons reçu un matin un petit billet, par lequel il nous priait d'accepter un logement chez lui.
LEOPOLD. Dans cet hôtel?
CÉCILE. Qui est magnifique... (*Elle va s'asseoir à gauche, près d'une table de jardin, sous un bosquet.*)
LÉOPOLD. Et tout neuf!..
CÉCILE. Il vient de le faire bâtir sur des terrains immenses achetés par lui au boulevard Popincourt.
LEOPOLD. Attends donc! mais en effet... il me semblait reconnaître cet emplacement... c'est celui de la Pomme-d'Or... un ancien restaurant.
CÉCILE. Précisément.

LÉOPOLD. Mon rêve réalisé... par lui... je l'en remercie! (*A Cécile.*) C'est un souvenir, n'est-ce pas?

CÉCILE. Je n'en sais rien. Sa femme nous a dit que c'était une opération magnifique; qu'il avait déjà revendu avec avantage une partie des terrains, et qu'on lui offrait sur cet hôtel un bénéfice énorme... qu'il n'était pas éloigné de réaliser.

LÉOPOLD. Ah! l'ingrat! ce n'était qu'une spéculation! oui, à force d'embellissements et de richesses, tout s'est tellement défiguré, qu'il ne reste plus rien de l'humble cabaret... A la place de ces petits salons particuliers où l'on riait tant, s'élèvent des lambris dorés, sous lesquels peut-être on ne rit guère... dans ce jardin, salle à manger en plein air, parsemé de bosquets et de tables à deux, je ne vois plus que des massifs solitaires, des fleurs rares et précieuses... rien n'est resté... rien!.. Si vraiment... le marronnier sous lequel nous dînions... je le reconnais, c'est bien lui... au milieu du jardin... il est seulement plus âgé de vingt ans... et nous aussi!.. plus beau! plus vert que jamais... tandis que nous... (*Se retournant vers Cécile, qui s'est levée et vient à lui.*) Pardon, pardon, mon enfant... parlons de toi... de ta mère, on vous traite bien ici?

CÉCILE. On a pour nous beaucoup de bonté, mais une bonté... qui vous froisse... Les riches ne se doutent pas de cela.

LÉOPOLD. C'est tout simple : ils n'ont pas l'habitude d'être pauvres!.. Et Malvina, comment est-elle pour toi?

CÉCILE. Très-[illegible]..., mais j'ose à peine rire devant elle.

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

Car sa rigueur est sans égale,
Pour la moindre erreur sans pitié,
Elle parle toujours morale...

LÉOPOLD.

Hélas!.. elle a donc oublié!

CÉCILE, *vivement.*

Quoi donc!

LÉOPOLD.

Rien!..
(*A part.*)
C'est à ne pas croire,
Dans les rôles qu'elle a tenus,
Actrice, elle eut tant de mémoire,
Grande dame, elle n'en a plus.

CÉCILE. Et puis autre chose encore qui inquiète ma pauvre mère... nous sommes ici logées et nourries, c'est très-beau; mais au milieu de l'opulence tout nous manque.

LÉOPOLD, *à part.* O ciel!..

CÉCILE. Autrefois elle recevait une petite pension de six à huit cents francs d'une main inconnue...

LÉOPOLD. Inconnue!..

CÉCILE. C'est-à-dire elle a toujours soupçonné... M. de Bernaville, l'ancien ministre, ami de son mari, ou peut-être même M. Dubuisson qui en cachette, de peur de sa femme... mais depuis trois mois... la pension a été supprimée...

LÉOPOLD, *à part.* Je le crois bien! les théâtres fermés ou ruinés et pour droit d'auteur, le droit de mourir de faim... Moi! cela allait encore, mais Hélène!.. connaître la gêne et le besoin!.. Hélène que j'aime plus que moi-même... car on a beau s'éloigner et vieillir, le malheur et le temps n'y font rien... (*Fredonnant entre ses dents.*)

Et l'on revient toujours
A ses premiers...

(*Essuyant une larme et se retournant vers Cécile.*) Il ne faut pas t'inquiéter... Il ne faut pas pleurer, mon enfant...

CÉCILE. Mais ce n'est pas moi! c'est vous!

LÉOPOLD, *riant.* Du tout... cela va bien : cela ira encore mieux... si c'est possible... retourne vers ta mère, annonce-lui mon arrivée et ma visite. Il faut d'abord que je parle à Dubuisson.

CÉCILE. Vous qui depuis tant d'années ne vous voyez plus!

LÉOPOLD. J'ai trouvé dans ma mansarde un billet de lui, qui attendait mon arrivée. Il a un service à me demander...

CÉCILE. A vous?..

LÉOPOLD. Cela t'étonne? et moi aussi... mais enfin... Je l'entends! laisse-nous. (*Cécile sort.*)

SCÈNE IV.

LÉOPOLD, DUBUISSON.

DUBUISSON, *riant et sortant du pavillon à droite.* Notre ami Léopold! l'ermite! le misanthrope! l'invisible!.. il faut lui écrire pour le voir!..

LÉOPOLD. Que ne venais-tu chez moi?

DUBUISSON. C'était mon dessein. Je me disais toujours, il y a quelque temps que je n'ai serré la main de ce cher Léopold, et la première fois que je passerai rue de Provence...

LÉOPOLD. Je n'y demeure plus depuis cinq ans!

DUBUISSON. Ah! bah!.. cet appartement si élégant et si confortable, au second...

LÉOPOLD. Un second, fi donc!

AIR : *Turenne.*

Selon son goût chacun a la manie
De s'élever; moi j'ai fait choix
D'une mansarde, asile du génie!
Au sixième! et sur les toits.

DUBUISSON.

Comment, tu loges sur les toits?..
Un horizon où la vue est charmée
De tuyaux noirs et d'épaisses vapeurs!

LÉOPOLD.

Ça nous convient, à nous autres auteurs,
Qui ne vivons que de fumée!

DUBUISSON. Tu es donc toujours auteur?..

LÉOPOLD. Ne le sais-tu pas?

DUBUISSON. Si vraiment... je le sais par les journaux, qui parfois rendent compte de tes pièces...

LÉOPOLD. Et qui les abîment.

DUBUISSON. C'est vrai!.. aussi je te demande, mon pauvre ami, pourquoi, à ton âge, tu continues à faire des vaudevilles?

LÉOPOLD, *sèchement.* Pour vivre.

DUBUISSON. Ah bah!..

LÉOPOLD. Jeune, j'avais eu des succès : j'avais eu, comme tout le monde, quelques années de vogue dont j'avais profité pour mettre de côté deux cent mille francs qu'un ami, un banquier, s'était chargé de placer... Est-ce que tu n'as pas quelque idée de cela?..

DUBUISSON, *avec embarras.* Si... si... je me rappelle.

LÉOPOLD. Cet ami devait m'emmener avec lui dans le char de la fortune, il y est monté seul..... et est parti sans me prévenir.

DUBUISSON. Ah! par exemple!..

LÉOPOLD. Tu n'en avais pas le temps, je le sais!.. le char allait trop vite... Quant à moi, qui rêvais encore mes anciens succès, vain espoir! le moment était

passé, la vogue aussi... Me vois-tu, à mesure que l'âge et les chagrins arrivaient, obligé de redoubler d'entrain et de gaieté? condamné à avoir de l'imagination et des pensées riantes quand l'inquiétude et le découragement... (*Se reprenant.*) Enfin, il y en a de plus malheureux que moi... je n'ai rien, mais je ne dois rien! et je rirais encore, je l'essaierais, du moins, si je n'étais, aujourd'hui même, forcé de me séparer du seul ami qui me reste... Madelon, ma domestique, que je ne peux plus payer... je lui ai écrit ce matin, car je n'aurais jamais eu la force de le lui dire.

DUBUISSON. Mon pauvre Léopold! et pourquoi, diable, ne venais-tu pas me trouver et t'adresser à moi?..

LÉOPOLD, *avec ironie*. A toi?.. tu plaisantes, je pense!.. je n'ai jamais rien demandé à aucun des gouvernements qui tour à tour se sont succédé chez nous!.. ni places, ni pensions, ni secours, et tu m'en offrirais!.. toi?.. (*Avec fierté.*) De quel droit?.. Non, non, tant que ma main pourra tenir une plume, tant que j'aurai encore quelques pensées dans la tête ou dans le cœur, je ne demanderai rien qu'à mon travail! La République est venue (*Souriant.*) qui a un peu tué la gaieté et ceux qui l'exercent; n'importe?.. Qu'elle vive! qu'elle nous donne de la gloire à chanter, de l'union, du calme, du bonheur à décrire, et, content de mon sort, je reprends ma tâche... ce matin déjà un brave directeur est venu me demander, pour cette semaine, une pièce que je lui ai promise!.. c'est de l'argent comptant. Il ne me manque plus rien... que le sujet!.. je le cherchais en venant ici et je le trouverai, car ce n'est plus pour moi seul que je travaille, mais pour ma famille à moi!

DUBUISSON. Je ne t'en connaissais pas.

LÉOPOLD. Il m'en est arrivé!

AIR des *Scythes et des Amazones*.

Vienne un sujet!.. je te bénis d'avance,
O mon état, toi qui me donneras
Non la fortune, au moins l'indépendance,
Car moi je puis me passer ici-bas
De tout le monde...
(*A Dubuisson.*)
Et tu ne le peux pas!
Tu m'attendais et pour un bon office,
(*Montrant une lettre.*)
Tu l'as écrit!.. je suis assez heureux,
Pour t'obliger, pour te rendre un service :
Je suis encor le plus riche des deux :
Oui, tu le vois... je te rends un service!
Je suis encor, etc.

Ainsi, parle!.. ne te gêne pas, dis-moi ce que l'homme de lettres peut faire pour le pauvre millionnaire?

DUBUISSON. Le tourbillon des affaires a pu nous éloigner l'un de l'autre : à Paris on ne se voit pas, on se néglige; mais l'amitié... tu le sais bien... Léopold...

LÉOPOLD. Ah! nous parlons encore comédie. Soit!..

DUBUISSON. Ne dis pas cela! L'amitié une comédie!..

LÉOPOLD. En plusieurs tableaux et souvent, tu le sais, avec cinq années d'entr'actes!

DUBUISSON. Enfin, nous n'avons jamais été ce qui s'appelle brouillés... tandis qu'avec Bernaville et de Mailly... si tu savais comme ils se sont conduits envers moi!.. quels procédés! quelle ingratitude!.. moi d'abord, je n'ai jamais rencontré que des ingrats!..

LÉOPOLD. Pauvre Dubuisson!

DUBUISSON. D'abord, de Mailly, que j'avais gorgé d'or!.. mais le jeu absorbait tout... et Bernaville, lui, qui étant ministre a fait défendre ta pièce, cette pièce que je voulais faire réussir... tu sais...

LÉOPOLD, *froidement*. Je sais pour quel motif... ne parlons plus de cela.

DUBUISSON. Croirais-tu que j'allais arriver aux premiers emplois financiers de la République, c'est lui qui m'a renversé.

LÉOPOLD. Comme tu l'avais renversé autrefois!

DUBUISSON. Quelle différence! il y avait si longtemps qu'il était ministre, et moi je ne l'étais pas encore... j'allais commencer. Il a prétendu que je n'étais pas un républicain de la veille. Il a été chercher, je ne sais où, des demandes de places et des protestations de dévouement que j'avais faites à une époque où tout le monde en faisait. Il n'a pas craint de dire que, riche à millions, je n'avais jamais rien fait pour personne... à quoi j'ai répondu en installant chez moi, dans ce pavillon, la veuve et la fille de mon ancien ami...

LÉOPOLD, *à part*. Ah! c'est donc cela...

DUBUISSON. De mon pauvre de Mailly, que je venais de perdre... et pour me venger, apprenant que Bernaville voulait se faire nommer représentant, je me suis mis sur les rangs par le conseil de Malvina...

LÉOPOLD. Et voilà deux camarades d'enfance, deux amis devenus...

DUBUISSON. Ennemis mortels... Je lui ferai pour cette élection tout le tort... que lui-même a voulu me faire. Nous avions, comme c'est l'usage, tapissé les murs de Paris d'affiches sans nom d'auteur..... où on lisait en grosses lettres : *Nommons Dubuisson!.. le banquier Dubuisson, l'ami du peuple...*

Vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

C'est consacré, c'est le système
Que chacun suit... il faut, sans balancer,
Faire ses affaires soi-même,
Se mettre en avant, se pousser!
Sur mainte affiche on se propose,
Et pour montrer son nom aux électeurs,
On prend du bleu, du blanc, du vert, du rose...
LÉOPOLD.
On leur en fait voir de toutes couleurs.

DUBUISSON. Oui!.. Or, dans chacune de ces pancartes on me vantait, comme de raison.

LÉOPOLD. Aux dépens du concurrent...

DUBUISSON. Pour se venger, Bernaville s'est permis de lancer dans les journaux un article indigne, infâme... où il ne respecte rien. Il y parle de révélations sur l'origine de ma fortune, de Mémoires secrets que de Mailly lui aurait envoyés, à lui!..

LÉOPOLD, *souriant*. En vérité?

DUBUISSON. Bien plus encore!.. il ose s'égayer sur mon mariage avec Malvina, que j'ai épousée, tu le sais, parce que sans cela elle serait morte de désespoir... Alors j'ai répondu par une épître, que Malvina m'a aidé à composer... tu la verras, toi qui t'y connais; c'est tout ce qu'il y a de plus spirituel, de plus sanglant... car, lorsque Malvina s'y met...

LÉOPOLD. Je sais de quoi elle est capable en fait de lettres..... Autrefois du moins... mais maintenant qu'elle est dévote...

DUBUISSON. C'est encore pis!

LÉOPOLD. Comment?

DUBUISSON. Oui... Mais avant de faire imprimer cette lettre, j'ai voulu te demander, à toi qui arrives d'Allemagne, à toi qui n'as pas quitté de Mailly dans ses

derniers moments, s'il est vrai qu'il ait réellement envoyé à Bernaville ces prétendus Mémoires.

LÉOPOLD. Non, je te le jure!

DUBUISSON. Et m'en voulait-il toujours?

LÉOPOLD. Il m'a chargé de te dire qu'il te pardonnait...

DUBUISSON. Vraiment!..

LÉOPOLD. Et, si tu veux m'en croire, Dubuisson, tu feras comme lui...

DUBUISSON. Moi?

LÉOPOLD. Tu suivras son exemple! (*Musique.*)

DUBUISSON. Silence!.. c'est Malvina qui revient du sermon... avec mon fils Félicien... il est charmant, n'est-ce pas?

LÉOPOLD. A qui le dis-tu? (*Malvina et Félicien entrant par le fond à droite, suivent la grille de clôture au fond, et descendent à gauche.*)

DUBUISSON. Et puis il me ressemble tellement... (*A Léopold qui est devenu rêveur.*) A quoi penses-tu?

LÉOPOLD. A la pièce dont je te parlais tout à l'heure... et que je cherche toujours!

DUBUISSON. Veux-tu que je t'aide?..

LÉOPOLD. Pourquoi pas?

DUBUISSON, *riant.* On a vu des ouvrages à plusieurs auteurs!

LÉOPOLD, *regardant Félicien.* Comme tu dis!

SCÈNE V.

FÉLICIEN, MALVINA, DUBUISSON, LÉOPOLD.

AIR de la *Gavotte d'Armide.*

MALVINA ET FÉLICIEN.

Ah! vraiment, c'était digne
De Massillon,
De Fénelon.
Ah! quelle grâce insigne!
Quel brillant et profond
Sermon!

LÉOPOLD, *à part.*

Sa ferveur est permise
Si ses soins obstinés
Vont sauver à l'église
Ceux qu'au théâtre elle a damnés.

ENSEMBLE.

MALVINA ET FÉLICIEN.

Ah! vraiment, c'était digne
De Massillon,
De Fénelon.
Ah! quelle grâce insigne!
Quel brillant et profond
Sermon!

LÉOPOLD ET DUBUISSON.

Elle a l'air grave et digne
C'est l'effet, dit-on,
Du sermon.
Vraiment, la grâce insigne
A marqué d'un rayon
Son front!

MALVINA, *à Léopold qui la salue.* Eh! mais... c'est monsieur Léopold... je crois...

DUBUISSON. Qui nous néglige et que je grondais... Il travaille toujours pour le théâtre, il a toujours des talents et des succès.

MALVINA. Je n'en doute pas! mais je suis peu au courant... je ne vais jamais au spectacle.

DUBUISSON. Nous cherchions ensemble une pièce qu'on lui a demandée et dont il n'a pas même le titre.

LÉOPOLD. Je viens de le trouver : *les Révolutions.*

DUBUISSON. Bravo! le titre est joli et piquant! (*A Malvina.*) N'est-ce pas?

LÉOPOLD, *regardant Malvina.* Et prête beaucoup!

DUBUISSON. Mais cela ne suffit pas... il faut des personnages, des caractères, des types...

LÉOPOLD, *souriant.* Il n'en manque pas. J'en trouverai sous ma main.

MALVINA, *à un domestique qui lui présente des lettres sur un plat d'argent.* Ah! mon Dieu! que de lettres! En voici pour une heure au moins de lecture... (*Le domestique pose le plat sur la table à gauche et sort.*)

DUBUISSON, *bas, à Léopold.* Elle est accablée d'affaires : les établissements de bienfaisance, l'œuvre des Orphelines dont elle est patronesse...

MALVINA, *se retournant vers son mari.* Eh bien, que faites-vous là, Monsieur? comment n'êtes vous pas à la Banque?

DUBUISSON. C'est vrai!... (*A Léopold.*) Un recouvrement de quatre cent mille francs... j'y cours...

AIR de la *Polka du Diable à quatre.*

Je vais presser
La fin de cette affaire;
Tu comprends, j'espère,
Mon regret sincère
De te laisser...
Dès qu'il s'agit d'affaire,
Avant le plaisir, sans balancer,
Ça doit passer.

LÉOPOLD.

Il faut presser
La fin de cette affaire;
Je t'invite à faire
Comme à l'ordinaire,
A me laisser...
Il s'agit d'une affaire!..
Avant un ami, sans balancer,
Ça doit passer.

(*Dubuisson baise la main de Malvina et sort par le salon à droite, reconduit par Félicien.*)

SCÈNE VI.

MALVINA, *qui est restée près de la table à gauche continue à ouvrir et à lire ses lettres.* — LÉOPOLD, *est debout au milieu du théâtre et rêve.* — FÉLICIEN, *qui était sorti à la fin de la scène précédente, sort du salon et s'approche à pas lents de Léopold.*

MALVINA, *sans regarder Léopold.* Pardon, Monsieur...

LÉOPOLD. Ne faites pas attention...

MALVINA. Je suis occupée...

LÉOPOLD, *s'asseyant à droite.* Et moi je travaille... (*A part.*) Oui, certainement... j'ai mon titre et mes caractères; mais encore me faut-il une intrigue, une action et surtout un amour... il y en a, même en révolution...

FÉLICIEN, *s'approchant de lui et à voix basse.* Léopold... mon ami!..

LÉOPOLD. Ah! c'est toi, mon cher enfant?

FÉLICIEN. Silence!.. si ma mère entendait...

LÉOPOLD, *à demi-voix et l'emmenant à l'autre bout du théâtre.* Qu'est-ce donc?

FÉLICIEN. Un grand secret que je ne puis confier qu'à vous seul... et vous ne veniez plus à la maison!

LÉOPOLD. J'y viendrai tous les jours... parle!..

FÉLICIEN. C'est que je suis amoureux.

LÉOPOLD, *se levant.* Toi!

FÉLICIEN. A en perdre la tête...

LÉOPOLD, *à part*. Juste ce que je demandais!

FÉLICIEN. Mais jamais mon père, ni ma mère ne consentiront...

LÉOPOLD. Des obstacles? c'est ce qu'il nous faut... tant mieux!

FÉLICIEN. Comment, tant mieux!

LÉOPOLD. Non, tant pis! je ne pensais qu'à moi, au plaisir de les vaincre... pour te marier à celle que tu aimes!

FÉLICIEN. O mon bon Léopold!..

LÉOPOLD. Et c'est?..

FÉLICIEN. Un être céleste!..

LÉOPOLD, *souriant*. Toujours comme ça!..

FÉLICIEN. Un ange!

LÉOPOLD. Toujours!

FÉLICIEN. La fille de madame Hélène.

LÉOPOLD, *avec joie*. Cécile! toi, mon enfant... l'épouser... cela me convient... cela me va... réunir ainsi tout ce que j'aime! Justement, cette pauvre Hélène qui s'inquiétait pour la dot et pour l'avenir de sa fille! comme cela se trouve, comme cela s'enchaîne! une exposition admirable!

FÉLICIEN. Mais M. Dubuisson, mais ma mère surtout...

LÉOPOLD. Je m'en charge!.. Reviens dans un instant.

FÉLICIEN, *à voix basse*. Oui, mon ami... je m'en vas .. je m'en vas... (*Il s'éloigne sur la pointe des pieds par le fond à gauche.*)

SCÈNE VII.

MALVINA, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *le regardant sortir*. Il s'éloigne!... Scène deux, Léopold et Malvina... Elle est là, lisant toujours et ne me regardant même pas... Attaquons franchement la situation. (*S'approchant d'elle respectueusement.*) Madame!

MALVINA, *sans se retourner, lui faisant signe de la main, avec un ton d'impatience*. Tout à l'heure...

LÉOPOLD, *à part*. Il est impossible d'être plus impertinente. (*S'approchant d'elle d'un air insouciant.*) Malvina!..

MALVINA, *se retournant avec fierté*. Qu'est-ce que c'est?..

LÉOPOLD. Je voudrais te parler.

MALVINA, *se levant vivement*. Oser me tutoyer!

LÉOPOLD. Bah! sous la République!.. et puis c'est une habitude que j'avais prise sous l'ancien régime... le régime des amours... qui valait bien celui-ci, où règne le dédain, la fierté...

MALVINA. Monsieur!..

LÉOPOLD.

AIR : *Amis, la matinée est belle* (de LA MUETTE).

C'est mal, quand on est riche et grande,
C'est mal, avec d'anciens amis!
Avec moi qui ne vous demande
Que le bonheur de votre fils!..
Je sais fort bien qu'une autre mère
Pourrait... parlons bas!
Me dire qu'une telle affaire
Ne me regarde pas...
Mais Malvina ne me le dira pas!
(*Geste de Malvina.*)

LÉOPOLD. J'en étais sûr. Eh bien! oui, (*Gaiement.*) l'enfant est amoureux... cela peut arriver à tout le monde. Il veut se marier...

MALVINA. A son âge!.. lui!

LÉOPOLD. C'est son idée fixe. De ce côté-là, il tient de sa mère. Tu ne peux pas lui en faire un reproche! Quant au choix, je l'approuve!

MALVINA. C'est bien heureux!

LÉOPOLD. Et tu l'approuveras aussi... Mieux encore! tu décideras ton mari...

MALVINA. Moi, Monsieur?.. vous pourriez croire...

LÉOPOLD. Attends donc!.. Tu ne me laisses pas achever ma phrase, et tu parles avant ta réplique. Le fils unique du banquier Dubuisson ne peut que se marier richement. Or, celle qu'il aime n'a rien... c'est mademoiselle Cécile de Mailly.

MALVINA. Que je ne puis souffrir.

LÉOPOLD. Ce n'est pas toi qui l'épouses, c'est ton fils... Et puis, nous ne parlons plus d'amour, mais d'affaires, de la dot!.. Dubuisson, à moins de se faire montrer au doigt, et millionnaire comme il est, ne peut pas reconnaître à cette jeune fille moins de trois à quatre cent mille francs.

MALVINA, *se récriant*. Par exemple!..

LÉOPOLD. Est-ce trop peu? dis-le... je vais augmenter, cela ne me coûte rien...

MALVINA. Je le crois sans peine! Vous composez!

LÉOPOLD. Précisément!

MALVINA. Et vous croyez que tout s'arrange comme dans vos ouvrages...

LÉOPOLD, *galamment*. Ils réussissaient toujours autrefois... quand tu daignais y prendre un rôle... et si tu le veux bien, si tu veux employer près de Dubuisson, la coquetterie d'abord, puis la prière... puis les larmes... et enfin le désespoir... c'est une scène à jouer.

MALVINA. Et vous m'en croyez capable?

LÉOPOLD. A moins que tu n'aies oublié... Dans ce cas-là, nous pouvons répéter... ce ne sera pas la première fois. Allons, en scène, à ton rôle... c'est moi qui suis Dubuisson. (*Il s'assied à gauche.*)

MALVINA, *hors d'elle-même*. Monsieur! un tel excès d'audace... et d'insolence... Je ne sais qui me retient... et si j'appelle...

LÉOPOLD, *riant*. Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela, ma chère!.. Je te parle d'une scène de désespoir, et tu me joues une scène de colère... Soit! si tu l'aimes mieux... j'y consens... Toutes les scènes nous vont, à nous autres auteurs, quand elles sont bien faites! quand elles frappent juste et fort... Je me mets donc aussi en colère, et je dis : vouloir chasser un ancien ami, c'est être ingrat! Mais un ami qui possède notre secret et qui peut nous perdre... c'est plus que de l'ingratitude... c'est de la maladresse... et je croyais à Malvina, plus d'esprit, plus de tact, surtout plus de mémoire! A-t-elle donc oublié le jour où, furieuse contre Dubuisson, qui refusait de l'épouser, elle lui écrivait cette lettre outrageante que je lui ai arrachée des mains?

MALVINA. O ciel!..

LÉOPOLD, *se relevant*. Cette lettre où elle atteste qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne l'a jamais aimé et que ce fils dont la ressemblance imaginaire le flatte...

MALVINA. Silence!

LÉOPOLD. Cette lettre... étincelante de verve, que j'ai gardée comme un modèle du genre... et que je puis faire admirer...

MALVINA, *avec effroi*. Tais-toi!.. tais-toi!..

LÉOPOLD, *s'arrêtant et riant*. Bravo!.. bravo!.. bien joué... l'accent... le geste... la physionomie, tout y est!.. tu as retrouvé tes moyens!.. seulement la scène est maintenant un peu écourtée... au lieu de me la laisser filer... tu brusques la fin, tu te hâtes de te

rendre, de consentir à tout ce que je te demande... car tu consens...

MALVINA. Oui... Léopold...

LÉOPOLD. Tu obtiendras l'aveu de Dubuisson... les cent mille écus...

MALVINA, *lui tendant la main*. Oui, Léopold !

LÉOPOLD, *reprenant l'air respectueux*. Et moi, Madame, ce que je ne ferais pour personne, je me séparerai pour vous du chef-d'œuvre de style épistolaire dont je vous parlais tout à l'heure... et je ne me rappellerai plus rien... que vos bontés d'aujourd'hui... (*Malvina sort par le salon à droite.*)

SCÈNE VIII.

LÉOPOLD, *seul, puis* FRÉDÉRIC.

LÉOPOLD. Cela va tout seul !.. cela va trop bien, car si nous n'avons pas quelque accident, quelque péripétie qui renouvelle l'intérêt, cela me fait une pièce unie comme...

FRÉDÉRIC, *qui s'est avancé doucement par la gauche*. Monsieur Léopold...

LÉOPOLD. Qui vient là ?.. Ah! c'est Frédéric...

FRÉDÉRIC. Je sors de chez madame Hélène qui est toujours si bonne, si aimable!

LÉOPOLD. Si charmante, n'est-ce pas ?..

FRÉDÉRIC. Que malgré moi mon secret m'est échappé, je lui ai tout avoué.

LÉOPOLD. Quoi donc?

FRÉDÉRIC. Mon amour pour sa fille.

LÉOPOLD, *stupéfait*. Vous aimez Cécile ?..

FRÉDÉRIC. Du consentement de sa mère, qui accueille ma demande.

LÉOPOLD. O ciel !..

FRÉDÉRIC. Et c'est à vous qu'elle m'a dit de me confier.

LÉOPOLD. A moi ?.. et l'autre, et Félicien !.. j'avais tort de me plaindre... voilà l'action qui se noue et se complique, plus que je ne voudrais peut-être!

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, LÉOPOLD, FÉLICIEN, CÉCILE.

FRÉDÉRIC. Venez donc, venez, mes amis, si vous saviez ! grâce à Léopold, je vais être le plus heureux des hommes.

FÉLICIEN. Et moi de même... il protége mes amours !

FRÉDÉRIC. Il s'intéresse à mon mariage.

TOUS LES DEUX, *prenant les mains de Léopold*. Merci !.. merci !.. (*Chacun d'eux montrant son ami.*) pour lui !..

LÉOPOLD. Non! ne me remerciez pas ! loin de faire votre bonheur, mes enfants, je vais porter la première atteinte à vos plus doux sentiments, à votre amitié!

TOUS LES DEUX. A nous !..

FRÉDÉRIC. Jamais !..

FÉLICIEN. Rien ne pourra nous désunir.

FRÉDÉRIC. Ni le malheur...

FÉLICIEN. Ni même la fortune !

LÉOPOLD. Nous parlions ainsi à votre âge !.. Eh bien ! mes amis... mes enfants... vous aimez d'amour la même personne !

TOUS LES DEUX. Cécile !..

CÉCILE. O ciel !.. (*Tous les quatre restent un instant immobiles, les deux jeunes gens se regardent, se jettent dans les bras l'un de l'autre ; puis se tenant par la main s'avancent vers Cécile, qui, se soutenant à peine, s'appuie contre un fauteuil à droite. Ces acteurs sont dans l'ordre suivant : Léopold, le premier à gauche, Frédéric, Félicien, Cécile — Musique.*)

FRÉDÉRIC. Cécile...

FÉLICIEN. Prononcez !.

CÉCILE. Moi, grand Dieu ? jamais !

FÉLICIEN. Il le faut !

FRÉDÉRIC. Et celui que vous repousserez... quel qu'il soit... jure ici d'avance... à la femme de son ami...

FÉLICIEN. Une éternelle amitié !..

CÉCILE, *tremblante*. Eh bien donc... Félicien... (*Frédéric cache sa tête dans ses mains.*) n'oubliez pas votre serment... (*D'un air suppliant.*) Et restez toujours notre ami... (*Frédéric pousse un cri de joie, et Félicien, qui est placé près de lui, le jette dans les bras de Cécile.*)

FÉLICIEN. Prends-la... elle est à toi.

LÉOPOLD, *qui est passé près de Félicien*. Mon enfant, mon enfant, qui te consolera ?

FÉLICIEN. Leur bonheur !.. (*A Léopold.*) et puis ton estime, ton affection.

LÉOPOLD. Toujours !.. (*Les regardant tous trois.*) Ah ! les braves jeunes gens !.. (*A part, avec un soupir.*) Aussi ils n'ont que dix-huit ans !.. (*Vivement, et se retournant vers eux.*) Mais plus que jamais, maintenant, le succès est douteux... j'avais tout arrangé, et tout est défait... (*A Cécile.*) Ta fortune, ta dot... et puis un nouveau consentement à obtenir... (*Montrant Frédéric.*) Celui de son père. (*Ecoutant vers la droite.*) Silence ! c'est Dubuisson... (*Aux deux jeunes gens.*) Partez.... laissez-nous ! (*A Cécile.*) Toi, retourne vers ta mère... dis-lui ce qui se passe... moi, je reste pour achever mon œuvre... (*Cécile sort par la gauche et les deux jeunes gens par le fond, en se donnant la main.*)

SCÈNE X.

DUBUISSON, LÉOPOLD, *sortant du salon à droite*.

DUBUISSON, *à la cantonade*. Calme-toi... calme-toi... et surtout ne te trouve pas mal !.. c'est tout ce que je te demande. (*Il va s'asseoir à gauche.*)

LÉOPOLD. Qu'est-ce donc ?..

DUBUISSON. Malvina qui vient de me causer une frayeur !.. il lui a pris tout à coup une attaque de nerfs, c'était affreux !

LÉOPOLD, *à part*. Elle a joué la scène...

DUBUISSON. Et pourquoi ? parce que je m'opposais à un mariage absurde, celui de mon fils.

LÉOPOLD. Résister aux prières et aux larmes de ta femme !

DUBUISSON, *se levant*. Eh non ! au contraire, j'ai tout accordé... jusqu'aux quatre cent mille francs que je venais de toucher et que je ne croyais pas placer ainsi... Que veux-tu ? une jeune personne... qui, après tout, est charmante, très-bien élevée... et puis la fille d'un ancien ami...

LÉOPOLD. C'est là ce qui t'a décidé ?

DUBUISSON. Certainement... et cela fera enrager Bernaville ! sans compter la lettre qu'il va recevoir... car elle est partie.

LÉOPOLD. Qu'as-tu fait ?

DUBUISSON. Malvina l'a voulu... et puis tu m'as attesté que dans ses menaces il n'y avait rien de réel !.. Qu'il m'accuse donc maintenant d'avidité et d'avarice, mes actions parleront plus haut que ses calomnies. Je répondrai par le mariage de mon fils, par les quatre cent mille francs de dot que je reconnais à Cécile...

LÉOPOLD. Action noble et généreuse !

DUBUISSON. Qui, imprimée dans tous les journaux, aidera à mon élection, en me faisant honneur...

LÉOPOLD. A coup sûr... et bien plus encore que tu ne crois.

DUBUISSON. Comment cela?

LÉOPOLD. C'est que le futur de Cécile, celui qu'elle aime... est un autre que ton fils.

DUBUISSON, *avec joie*. Est-il possible?..

LÉOPOLD. Je te l'atteste!

DUBUISSON. Je ne donne plus rien alors.

LÉOPOLD. C'est toujours, cependant, la fille d'un ancien ami.

DUBUISSON. C'est bien différent!

LÉOPOLD. Non pas.

DUBUISSON. Mais si!

LÉOPOLD. Mais non! car cet ami, M. de Mailly, est celui à qui tu dois ta fortune... Il y a telle opération, qu'il m'a racontée, où par un avis secret donné à propos, il t'a fait gagner dans une seule bourse douze cent mille francs.

DUBUISSON, *avec effroi*. Lui!

LÉOPOLD. Quand tu en donnerais le tiers à sa fille!

DUBUISSON. Moi! mais...

LÉOPOLD. Il prétend, lui... que tu lui en avais promis la moitié.

DUBUISSON. Oh! ça... ce n'est pas vrai!..

LÉOPOLD. Il se trompe, j'en suis persuadé... mais enfin... je l'ai lu, écrit de sa main...

DUBUISSON. Et où donc?..

LÉOPOLD. Dans ce factum... dans ce mémoire, qu'il a légué en mourant, non pas à Bernaville, mais à moi...

DUBUISSON, *à part*. O ciel! (*Haut*.) mais je proteste...

LÉOPOLD. C'est possible... mais il a sur toi un immense avantage.

DUBUISSON. Lequel?

LÉOPOLD. Il est mort! les morts n'ont pas d'ennemis; les vivants en ont beaucoup... toi, surtout, qui es si riche. Qu'est-ce que c'est que quatre cent mille francs dans ta fortune? la goutte d'eau dans le torrent... je te ferais bien un couplet là-dessus, si j'avais le temps... mais tu n'en as pas besoin... tu me comprends, tu es prêt à céder...

DUBUISSON. Moi... je ne dis pas non... mais jamais Malvina ne consentira...

LÉOPOLD. Cela me regarde.

DUBUISSON. Vrai?

LÉOPOLD. Je m'en charge!.. je vais écrire à Frédéric.

DUBUISSON. Frédéric!... que dis-tu?

LÉOPOLD. Que le fiancé de Cécile... c'est Frédéric... le fils de Bernaville.

DUBUISSON. Le fils de mon plus mortel ennemi... et je constituerais à son profit une dot de quatre cent mille francs? jamais!

LÉOPOLD. Ecoute-moi d'abord!

DUBUISSON. Je n'écoute rien... car le nom seul de Bernaville me met dans une exaspération que je ne puis t'exprimer.

LÉOPOLD. Mais cependant...

DUBUISSON. Moi qui te parle, moi qui ne suis pas brave, j'ai eu vingt fois l'envie de l'aller défier... et si Malvina ne m'avait pas retenu... (*A un domestique qui entre*.) Qu'est-ce? que me veux-tu?.. je ne reçois personne.

LE DOMESTIQUE. C'est une lettre...

DUBUISSON. De qui?.. imbécile... de qui?

LE DOMESTIQUE. De M. Bernaville...

DUBUISSON. Bernaville?.. je ne veux pas la lire, je ne veux pas la recevoir...

LÉOPOLD, *qui a pris la lettre*. C'est de la folie... Il faut savoir avant tout ce qu'il veut... (*Lisant*.)

« Je viens de voir mon fils, qui m'a appris son « amour pour votre pupille mademoiselle Cécile de « Mailly; je refuse mon consentement, parce qu'elle « est votre pupille. »

DUBUISSON, *avec colère*. Tu vois?

LÉOPOLD, *à part*. Et moi qui croyais tenir mon dénoûment! (*Continuant de lire*.) : « Et parce qu'elle « est la fille d'un malhonnête homme qui vous a aidé « à faire une fortune scandaleuse... »

DUBUISSON, *lui arrachant la lettre des mains*. C'en est trop! (*Achevant de lire*.) « Quant à la lettre que je « viens de recevoir de vous, je n'y répondrai qu'en « vous demandant raison... je serai à votre hôtel dans « une demi-heure! »

LÉOPOLD. O ciel!

DUBUISSON, *avec colère*. Tant mieux! tant mieux... c'est tout ce que je voulais... Nous nous battrons! (*A Léopold*.) Ne parle pas de cela à Malvina, qui se trouverait mal. (*Marchant avec agitation*.) Mais dans une demi-heure!..

LÉOPOLD. Où vas-tu donc?

DUBUISSON. Mettre tout en ordre dans mon cabinet!.. Pour le reste, cela te regarde! Tu seras mon témoin.

LÉOPOLD. Tu le veux?

DUBUISSON. Oui! je compte sur toi.

LÉOPOLD. A moi de régler les conditions. Mais réfléchis...

DUBUISSON. Non... non, pas de réflexions... ça me ferait reculer... et je ne le veux pas... je ne veux pas avoir peur... je n'ai pas peur... je suis trop en colère pour cela!

LÉOPOLD. En vérité... je ne te reconnais plus!

DUBUISSON, *avec indignation*.

AIR : *Dieu tout-puissant par qui le...*

Avec tout autre, eh bien, oui, c'est probable,
Mon cœur, mon bras seraient moins résolus;
Mais je me sens un courage indomptable

LÉOPOLD.

Contre un ancien ami. .

DUBUISSON.

Raison de plus!
Je veux punir sa lâche perfidie.

LÉOPOLD.

Et vous allez, dans ce cruel enjeu,
Tous les deux risquer votre vie!

DUBUISSON.

Je ne crains rien, j'ai du bonheur au jeu.

ENSEMBLE.

Avec tout autre, eh bien, oui, c'est probable,
Mon cœur, mon bras seraient moins résolus;
Mais je me sens un courage indomptable
Contre un ami que je ne connais plus.

LEOPOLD.

Oui, Dubuisson, de se battre est capable...
Pour le calmer mes soins sont superflus :
Car la fureur est, hélas! indomptable
Quand les amis ne se connaissent plus.

(*Dubuisson s'élance par la porte à droite*.)

SCÈNE XI.

LÉOPOLD, *puis* FRÉDÉRIC ET CÉCILE.

LÉOPOLD, *levant les mains au ciel*. O amitié! (*Montrant Dubuisson qui sort*.) Quelque absurde qu'il soit, il a dit vrai : entre ceux qui devraient s'aimer, les haines n'en sont que plus fortes!.. c'est comme les guerres civiles!

FRÉDÉRIC, *entrant vivement du fond à droite*. Ah! Monsieur... si vous saviez...

LÉOPOLD. Je sais tout!

FRÉDÉRIC. Mon père refuse... et, en me parlant, il avait un air sombre et agité... Je ne sais ce qu'il veut, ce qu'il médite...

LÉOPOLD. Je ne le sais que trop!

FRÉDÉRIC. Eh!.. qu'est-ce donc?..

LÉOPOLD. Ce qu'il veut!.. (*Apercevant Cécile qui accourt vers lui par le fond à gauche.*) A l'autre, maintenant. Voilà un ouvrage où il ne manquera pas de mouvement... des entrées... des sorties... c'est à ne pas s'y reconnaître. (*A Cécile.*) Qu'est-ce que c'est?

CÉCILE. Quelqu'un qui est chez ma mère et qui voudrait vous parler... une pauvre fille... tout en pleurs... Madelaine...

LÉOPOLD. Madelaine!..

CÉCILE. Elle a reçu le petit mot où vous lui dites que vous ne pouvez la garder...

LÉOPOLD, *voulant faire taire Cécile.* C'est bon!

CÉCILE. Elle ne demande qu'une chose, c'est de rester avec vous... de vous servir pour rien... elle le demande à genoux!

LÉOPOLD. Ma pauvre Madelaine... qu'elle reste... qu'elle reste!..

CÉCILE. Et ce n'est rien encore... elle nous a tout avoué... cette pension que nous faisait une main inconnue, c'était vous!

LÉOPOLD. Ce n'est pas vrai.

CÉCILE. Madelaine nous l'a dit! et ma mère, quoique bien faible encore, a voulu se lever pour vous écrire..... (*Elle lui remet une lettre qu'il ouvre.*) cette lettre sur laquelle j'ai vu tomber deux grosses larmes.

LÉOPOLD, *lisant.* « Je sais tout ce que je vous dois : « achevez votre ouvrage... et moi... » O ciel! elle m'offre sa main... elle ne me demande que le bonheur de sa fille... et j'allais réussir!.. lorsque de nouveaux obstacles...

FRÉDÉRIC. Comment!

CÉCILE. Lesquels?..

LÉOPOLD. N'importe, mes enfants, n'importe... nous arriverons. C'est au moment où l'on croit qu'une pièce va chavirer, qu'un incident soudain la relève. Ah! que ne suis-je encore aux jours où j'avais de l'imagination... (*Aux deux jeunes gens et portant la main à son front.*) Laissez-moi, mes amis, laissez-moi... (*Regardant avec inquiétude.*) Je crains qu'on ne vienne...

CÉCILE, *remontant le théâtre.* Non... non, personne!....

LÉOPOLD, *qui, pendant ce temps, a parlé bas à l'oreille de Frédéric.* Ah!.. Va trouver Madelaine... et Félicien... tu comprends... voilà mon plan... et pour l'exécution... mettez-vous tous aux ordres...

CÉCILE ET FRÉDÉRIC. De qui?..

LÉOPOLD. De Madelaine... il n'y a pas de temps à perdre... partez!.. partez!.. (*Frédéric et Cécile sortent par le fond à gauche.*)

SCÈNE XII.

LÉOPOLD, *seul.* O dieu des auteurs!.. je n'ose plus dire dieu de l'amitié... inspire-moi! mène à bien l'œuvre que j'ai entreprise! Encore un succès, dût-il être le dernier!

SCÈNE XIII.

LÉOPOLD, BERNAVILLE, *qui s'avance en rêvant au fond à droite, suit la grille et descend à gauche.*

LÉOPOLD. C'est Bernaville... Il est tellement sombre et soucieux, qu'il ne me voit pas! Mauvais signe! (*Se mettant devant lui.*) Bonjour, Bernaville.

BERNAVILLE. O ciel! Léopold... (*Avec embarras.*) Bonjour.

LÉOPOLD. Ma présence t'embarrasse et te gêne, c'est tout simple... nous ne nous sommes pas vus depuis si longtemps!.. depuis le jour, je crois, où le ministre a défendu ma pièce.

BERNAVILLE, *vivement.* Ah! tu ne sais pas dans quelles circonstances! Tiens, Léopold, tu ne me croiras pas; mais vingt fois j'ai voulu t'aller demander pardon...

LÉOPOLD. Et tu n'as pas osé?

BERNAVILLE. Non, car j'étais coupable.

LÉOPOLD, *lui tendant la main.* Tu ne l'es plus... et c'est moi maintenant qui me reproche de t'avoir rappelé le passé... qui t'amène ici?

BERNAVILLE. Une injure grave! de celles qu'on ne pardonne pas... je te raconterai cela. Je n'ai vu que mon honneur à venger et je suis accouru sans même prendre de témoin. C'est le ciel qui t'envoie : tu seras le mien!

LÉOPOLD. Volontiers! mais je serai maître des conditions.

BERNAVILLE. Cela va sans dire.

LÉOPOLD. D'abord, ce combat ne peut pas avoir lieu avant une heure. Nous allons donc commencer par dîner ensemble.

BERNAVILLE. Merci!.. je n'ai pas faim.

LÉOPOLD. Toi qui te bats, c'est possible... mais moi, témoin...

BERNAVILLE. Vas-y seul!.... je te rejoindrai! (*Musique.*)

LÉOPOLD. Non!.. je ne te quitte pas... je t'emmène avec moi... à mon restaurant! une excellente maison... que tu connais... car tu étais autrefois... un de ses habitués... regarde plutôt?.. (*Des domestiques ont apporté sous le marronnier qui est au milieu du théâtre une table à quatre couverts comme au premier acte.*)

BERNAVILLE. Que vois-je?

LÉOPOLD. L'ancien emplacement de la Pomme-d'Or... un peu changé... ainsi que ses convives...

SCÈNE XIV.

DUBUISSON, LÉOPOLD, BERNAVILLE.

DUBUISSON, *sortant vivement du salon à droite.* Me voici!.. (*Apercevant Bernaville, il s'arrête.*) O ciel!..

LÉOPOLD, *continuant.* Ils existent cependant! les voici encore! exacts au rendez-vous; mais ce n'est plus celui de l'amitié! Sous cet arbre où retentissaient nos chants joyeux, sous cet arbre où nous avons juré tant de fois de nous aimer, de nous protéger, de nous défendre, ces anciens amis viennent s'égorger!

DUBUISSON, BERNAVILLE. Comment!.. c'est ici!..

LÉOPOLD, *à Dubuisson et à Bernaville qui tressaillent.*) Oui! vous m'avez laissé maître des conditions : c'est sur ce terrain, c'est ici que vous vous battrez!.. l'oserez-vous sans qu'un souvenir fasse frémir votre cœur et trembler votre main?

TOUS LES DEUX. Léopold!..

LÉOPOLD. Ah! vous avez entendu ma voix... ou plutôt celle du remords! vous renoncerez à ce combat impie! je ne vous en demande pas davantage; je ne vous demande pas d'oublier les injures présentes et de

vous accorder un mutuel pardon... (*Geste de refus des deux.*) C'est impossible, je le sais... mais avant de vous séparer et de retourner chacun à votre haine, accordez-lui un seul instant de trêve... Est-ce trop exiger que de vous demander un dernier souvenir à nos beaux jours, un dernier regard sur le passé... (*Prenant la main de Bernaville, remontant le théâtre.*) N'est-ce pas en avant de ce feuillage qu'était placée... comme aujourd'hui, la table où nous buvions à l'amitié... (*Passant derrière la table et faisant face au spectateur.*) Ma place ordinaire à moi... c'était ici... la tienne, Dubuisson... là près de moi!

DUBUISSON, *s'approchant avec émotion du couvert à droite de Léopold, et devant lequel il se tient debout.* Oui!..

LÉOPOLD. Et ton couvert à toi, Bernaville...

BERNAVILLE, *se plaçant devant le couvert à gauche de Léopold.* Etait ici... c'est vrai!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MADELAINE, *entrant du fond à gauche, habillée comme au premier acte, et portant la soupière.*

MADELAINE. Ces messieurs sont servis!.. (*Dubuisson et Bernaville poussent un cri et se laissent tomber d'étonnement sur les chaises qui sont derrière eux.*)

TOUS DEUX. Madelaine!.. est-il possible...

LÉOPOLD, *entre eux deux étendant la main sur eux et les empêchant de se relever de la chaise où ils viennent de s'asseoir.* Vous vous êtes assis à cette table de l'amitié... vous ne la quitterez pas sans m'avoir entendu.

AIR : *En amour comme en amitié!*

Au rendez-vous d'autrefois nous voici!
(*Montrant la place de de Mailly.*)
Mais quelqu'un manque à cette place!
C'est celle d'un ancien ami...
(*Geste de Dubuisson et de Bernaville.*)
D'un ami qui n'est plus!.. qu'à ce mot tout s'efface!
Nous sommes tous à l'erreur condamnés;
Le moins coupable eut des torts dans sa vie;
Oublions donc, afin que l'on oublie,
Et pardonnons, pour être pardonnés!

(*Se retournant vers Cécile qui entre en ce moment entre Frédéric et Félicien.*) Mets-toi là, Cécile, à cette place, ton seul héritage, peut-être... mais qui te donne droit à notre appui!

BERNAVILLE. Oui!

DUBUISSON, *vivement.* Il a raison...

LÉOPOLD. Et ce ne sont point de vaines paroles... car tout à l'heure déjà Dubuisson voulait la doter.

BERNAVILLE, *vivement.* C'est bien!

LÉOPOLD. Il lui donnait quatre cent mille francs pour épouser ton fils...

BERNAVILLE. Est-il possible!..

LÉOPOLD. Et c'est toi qui l'accuses..... toi qui as refusé!

BERNAVILLE, *vivement et se levant.* Non!.. non, j'accepte... (*A demi-voix, à Dubuisson qu'il amène sur l'avant-scène.*) Mais à une condition : Je suis assez riche pour donner à mon fils une dot, et celle que tu destinais à Cécile, sera donnée à sa mère...

DUBUISSON. A Hélène?

BERNAVILLE. Pour qu'elle épouse Léopold.

DUBUISSON. C'est dit!

BERNAVILLE. Et maintenant, ma candidature, j'y renonce.

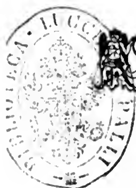
DUBUISSON. Est-il possible!..

LÉOPOLD. Vous voyez bien que vous vous entendez.

Air anglais.

La paix, oui, la paix!
Pour être heureux soyons unis,
La paix, oui, la paix,
La paix, mes bons amis.
Que l'amitié chez nous se renouvelle!
Que du passé tous les torts soient remis.
La paix! chacun la désire et l'appelle...
Et répétons avec tout le pays,
TOUS.
La paix, etc.

FIN DE Ô AMITIÉ.





UNE FEMME

QUI SE JETTE PAR LA FENÊTRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 19 avril 1847.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GUSTAVE LEMOINE.

M. D'HAVRECOURT DE LAGNY, manufacturier*. . . . . MM. FERVILLE.
RAOUL, son neveu. . . . . DESCHAMPS.
GABRIELLE, femme de Raoul. . . . Mlle MELCY.
LA MARQUISE ATHÉNAIS DE LESPARRE, mère de Gabrielle. . . . Mme LAMBQUIN.
JEANNE SHOPPEN (Prononcez : CHOPPE), fermière de Raoul. . . . Mlle ANNA CHÉRI.

* Ce rôle que M. Ferville a créé avec tant d'esprit, de finesse et de supériorité, n'est pas un grime, mais un premier rôle marqué. (NOTE DES AUTEURS.)

A gauche, sur le premier plan, un pavillon élégant à l'extrémité d'un parc, avec une petite porte s'ouvrant sur la campagne. — Au premier étage du pavillon un large balcon en pierre soutenu par deux colonnes, et à la suite du pavillon, les murs du parc. — A droite, l'entrée d'une ferme. — Au fond, la grande route ; le clocher et les maisons d'un village dans le lointain. — A droite et près de la porte de la ferme, un arbre, au pied duquel est un banc de gazon. — Au troisième plan, une petite barrière en charmille, qui va de la porte de la ferme à la moitié du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'HAVRECOURT, *venant de la route à droite, et parlant à la cantonade.* Le maladroit !.. me verser à deux pas du château et dans un chemin superbe, la grande route de Lille... (*Ayant l'air d'écouter le postillon.*) Il y avait un fossé... eh bien ! il fallait le voir... au lieu de regarder en l'air... (*Il entre en scène.*) Il n'y a plus de postillons maintenant, les chemins de fer les ont découragés... ils n'étudient plus... (*Retournant vers la cantonade.*) Qu'est-ce qu'il fait ? qu'est-ce qu'il fait ? ne veut-il pas relever la voiture à lui tout seul... (*Montrant la porte à droite.*) Demande plutôt un coup de main aux gens de la ferme... et quant au château... je peux bien m'y rendre à pied... Voilà, si je ne me trompe, le petit pavillon qui est à l'extrémité du parc... et en un quart d'heure, en suivant les murs, j'arriverai à la grande grille... à la cour d'honneur... (*Voyant la porte du pavillon s'ouvrir.*) A moins de traverser le parc, ce qui sera encore plus court... Voilà justement la porte du petit pavillon qui s'ouvre comme exprès pour moi...

—

SCÈNE II.

JEANNE, *sortant du pavillon à gauche et tenant une lettre à la main* ; D'HAVRECOURT.

JEANNE, *à la cantonade.* Soyez donc tranquille, Monsieur, la lettre sera remise, sans qu'on sache de qui ça vient... Jeanne Shoppen n'est pas une bête !

D'HAVRECOURT, *s'avançant.* Mademoiselle Jeanne Shoppen.

JEANNE. Ah ! mon Dieu... ce monsieur que je ne voyais pas et qui sait mon nom...

D'HAVRECOURT. N'est-ce pas là le parc... et le château de Lesparre, où demeure M. Raoul d'Havrecourt ?

JEANNE. M. Raoul ne demeure pas au château.

D'HAVRECOURT. Comment ?

JEANNE. Je veux dire qu'il n'y demeure plus.

D'HAVRECOURT. Et depuis quand ?

JEANNE. Depuis un mois qu'il habite là dans ce pavillon.

D'HAVRECOURT. Tiens, cette idée !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; RAOUL, *sortant du pavillon.*

RAOUL, *à Jeanne avec impatience.* Eh bien ! qu'as-tu à causer là... avec ce monsieur... (*Poussant un cri de joie et se jetant dans les bras de d'Havrecourt.*) Mon oncle... mon bon oncle...

JEANNE, *étonnée.* Tiens ! c'est son oncle !..

AIR des *Comédiens*, ou de *Giselle*.

O doux instant ! ô jour d'heureux présage,
Ah ! quel plaisir enfin de se revoir...
Eh bien ! ma lettre ?

JEANNE.

On y va ! quel dommage !
J'aimerais mieux rester pour tout savoir !

RAOUL, *se retournant avec impatience.*

Mais cette lettre...

JEANNE.

Oh ! n'ayez rien à craindre !
Votre messag', Monsieur, sera rendu,
Je cours si bien, qu'à la cours' j' puis atteindre...
Atteindre tout ! oui ! jusqu'au temps perdu.

ENSEMBLE.

JEANNE

Je pars, Monsieur, mais vraiment c'est dommage !
Car volontiers, moi, j'aime à tout savoir,

Mais Monsieur l' veut, j'vais porter son message,
Primo d'abord, faut remplir son devoir.
(*Elle sort par le fond.*)

D'HAVRECOURT.

O doux instant! ô jour d'heureux présage
Dont je n'osais plus conserver l'espoir!
Moi, qui jadis élevais ton jeune âge,
Combien je suis heureux de te revoir!

RAOUL.

O doux instant! ô jour d'heureux présage,
Ah! quel plaisir enfin de se revoir!
Oui, son aspect m'a rendu le courage
Et dans mon cœur a ramené l'espoir!

SCÈNE IV.

D'HAVRECOURT, RAOUL.

RAOUL. Si vous saviez, mon cher oncle, combien ces trois mois d'absence m'ont paru longs!

D'HAVRECOURT. Merci!.. merci!.. je reconnais là l'affection d'un neveu, d'un fils... et c'est d'autant mieux à toi... que tu devais m'en vouloir un peu...

RAOUL. Moi, mon oncle!

D'HAVRECOURT. Oui!.. je n'ai pas rempli mes devoirs de grand parent... c'est moi qui, lors de ton mariage, aurais dû te servir de père... de témoin... que veux-tu! On est oncle... mais on est manufacturier. Impossible dans ce moment-là de quitter mes ouvriers... une émeute... presque une révolte... non pas que ces braves gens ne me soient dévoués... à moi qui les nourris... mais les mauvais conseils...

RAOUL. Et vous avez cédé...

D'HAVRECOURT. Moi!.. jamais!.. tu es comme tant d'autres... tu ne me connais pas. Dans le monde, je le sais...

AIR de *Preville et Taconnet*.

On me croyait bien fier de ma naissance,
De mes aïeux et du nom paternel,
Mais le marquis, voisin de l'indigence,
Sans hésiter, s'est fait industriel;
Une fabrique, avec deux cents fenêtres
Brille où croulait notre antique donjon,
Et sur ces murs où poussait le gazon,
J'ai, demandant pardon à mes ancêtres,
(*Otant son chapeau.*)
Par le travail redoré mon blason.

De même dans ma famille!.. on ne m'y connaît pas davantage, à commencer par toi. En ma qualité d'oncle, on me regardait, je ne dis pas comme un Géronte... mais comme un bon homme qui n'a pas de volonté, et qui se laisse mener facilement.

RAOUL. Ah! mon oncle...

D'HAVRECOURT. Eh bien oui... je me laisse mener... mais où je veux aller... et jusqu'où cela me plait; c'est ce que j'ai prouvé à mes ouvriers. Plutôt que de céder, j'aurais abandonné et laissé désertes toutes mes fabriques... mais du jour où ils sont revenus raisonnables et repentants, du jour où ils se sont soumis sans conditions, j'ai pardonné... je suis redevenu bon...

RAOUL, *vivement*. En vérité!

D'HAVRECOURT. Et je profite de ma liberté, pour venir embrasser ma nouvelle nièce... elle doit être charmante.

RAOUL, *avec embarras*. Ah! oui, mon oncle!

D'HAVRECOURT. Elle a de qui tenir!.. la marquise de Lesparre, sa mère, était autrefois, dans nos Flandres, célèbre par sa beauté... beauté fière et superbe... caractère idem...

RAOUL, *vivement*. Vous l'avez connue...

D'HAVRECOURT. J'ai failli l'épouser!.. mais sa passion de dominer, de commander!..

RAOUL. Vous avez bien raison!

D'HAVRECOURT. En tout cas, ce n'est pas elle que tu as épousée... c'est sa fille dont chacun m'a vanté la douceur et la bonté.

RAOUL, *avec embarras*. Aussi, mon oncle... je l'aime, je l'adore!

D'HAVRECOURT. Oh! je l'ai bien vu, dès le début... par les quatre pages... de passion, de descriptions et points d'admiration, que je recevais de toi chaque jour. Je n'ai pas osé te le dire, mais cela m'effrayait.

RAOUL. Et pourquoi?

D'HAVRECOURT. J'ai toujours peur des excès!

RAOUL. Est-ce qu'on peut trop aimer sa femme?

D'HAVRECOURT. Mais oui!.. en ménage, vois-tu bien... il faut tout économiser... même l'amour... parce qu'à la longue... les plus riches n'y tiendraient pas.

RAOUL. Ah! mon oncle... vous raisonnez en garçon... en vieux garçon!

D'HAVRECOURT. Non... mais en homme prudent qui sait compter et prévoir l'avenir. C'est dès le premier mois, dès la lune de miel, qu'il faut se montrer en ménage, tel qu'on sera toujours; et si vous êtes trop aimable, trop complaisant, trop obéissant... malheur à vous! On en prend acte... on se persuade que cela doit toujours être ainsi, et s'il vous arrive de vous ralentir (*En confidence.*) ou de vous négliger, on s'écrie: (*Voix de femme.*) Il est changé, il ne m'aime plus!

RAOUL. Vous croyez?

D'HAVRECOURT. C'est immanquable... mais si ton système t'a réussi... n'en parlons plus! reçois-en mes compliments et présente-moi à ta femme... (*Faisant un pas vers le pavillon.*) Eh bien! est-ce que cela t'embarrasse... est-ce qu'on ne peut pas voir ta femme? est-ce que l'excès de la passion t'aurait rendu jaloux... jaloux de moi...

RAOUL, *avec embarras*. Non, mon oncle... je ne sais comment vous dire que je n'habite plus le château, mais ce pavillon... où, à présent, je suis seul...

D'HAVRECOURT, *étonné*. Pour le jour seulement... cabinet de travail.

RAOUL. Eh non! la nuit aussi!

D'HAVRECOURT. Par exemple!

RAOUL, *avec chaleur*. Oui, mon oncle... mon bon oncle.

AIR: *Restez, restez, troupe jolie.*

Vous pensiez voir, ici, l'emblème
Du bonheur sur terre... Eh bien, non!
Mon ménage... c'est l'enfer même!
Je suis malheureux!

D'HAVRECOURT.

Parle donc!
Dis-moi tout! à moi vieux garçon!
Si j'ai su fuir du mariage
Les orages et les dangers,
(*Le pressant dans ses bras.*)
J'y compatis et du rivage,
Je tends la main aux naufragés.

(*Allant s'asseoir sur le banc de gazon.*) Allons, allons, viens me conter cela.

RAOUL, *avec agitation, et s'asseyant près de lui.* Eh bien, mon oncle... vous savez que lorsque j'épousai Gabrielle, il y avait un an et plus que je lui faisais la cour et j'étais devant elle en admiration... en extase; j'étais si heureux de l'avoir obtenue et de pouvoir dire : Ma femme! qu'il me semblait impossible de payer un tel bonheur par trop de complaisance et de dévouement.

D'HAVRECOURT, *froidement et prenant une prise de tabac.* Première faute.

RAOUL. Mais non... car tous ses caprices me semblaient à moi adorables, il ne m'en coûtait rien d'y céder... au contraire, je trouvais dans l'empire qu'elle exerçait sur moi un charme inexprimable... j'étais content de lui obéir, d'être son esclave, de passer ma vie à ses pieds.

D'HAVRECOURT, *de même.* Seconde faute.

RAOUL. C'est possible... mais Gabrielle était si belle, si séduisante... elle avait des coquetteries conjugales si charmantes, des petites mutineries si délicieuses... Vous ne savez pas, mon oncle, ce que c'est qu'une jeune et jolie femme qui, penchée sur votre épaule, vous dit moitié riant, moitié suppliant : (*Imitant sa femme.*) Si vous m'aimez, Monsieur... si vous m'aimez!..

D'HAVRECOURT, *imitant la voix de femme.* Vous serez extravagant! vous serez absurde! (*Voix naturelle.*) troisième faute!

RAOUL. Ah! ne les comptez plus, mon oncle... vous ne pourriez pas en venir à bout. Le second mois seulement, je m'aperçus que Gabrielle (que, jusqu'alors, j'avais crue parfaite)... pouvait bien avoir... (*Cherchant.*) quelques légers... défauts.

D'HAVRECOURT. Parbleu!.. elle avait tous ceux que tu lui avais donnés.

RAOUL. Et le premier jour où je hasardai un autre avis que le sien... le mot que vous avez prononcé tout à l'heure et qui m'a fait tressaillir... ce mot fatal s'échappa de ses lèvres : ah! Raoul... vous ne m'aimez plus!.. Moi! m'écriai-je... ah! fais plutôt tout ce que tu voudras... commande, ordonne...

D'HAVRECOURT. Ah! c'est fini! anarchie complète, plus de gouvernement possible!

RAOUL. Sa mère, qui me donnait toujours tort, sa mère était venue passer quelques jours au château, avec nous.

D'HAVRECOURT, *effrayé.* Avec vous! (*Ils se lèvent.*)

RAOUL.

AIR de *Turenne.*

Impossible de s'y soustraire,
Ma femme, hélas! a si bon cœur!
Elle avait voulu que sa mère
Fût témoin de notre bonheur!

D'HAVRECOURT, *raillant.*

Le témoin de votre bonheur!
Très-bon moyen pour que la paix s'en aille,
Témoin pareil à ceux du bon vieux temps! .
Qui prenaient soin d'armer les combattants...
(*Riant.*)
Et se mêlaient à la bataille!

RAOUL. Aussi, depuis ce jour il n'y a plus eu moyen de s'entendre! et honteux enfin de ma faiblesse, je résolus de saisir la première occasion, n'importe laquelle, de montrer du caractère et de reprendre mon autorité.

D'HAVRECOURT. Bonne idée!

RAOUL. Bien mauvaise, mon oncle. Nous étions invités dans un château voisin à une fête, à un bal... où devait se trouver madame de Nanteuil une jeune et jolie femme dont Gabrielle était jalouse... grâce à ma belle-mère, car je ne la regardais seulement pas. Gabrielle refusa de paraître à ce bal... et me défendit d'y aller.

D'HAVRECOURT. C'était dans l'ordre.

RAOUL. Mais je tins bon.

D'HAVRECOURT, *s'animant.* Bravo!

RAOUL, *s'animant aussi.* Je dis que manquer tous deux à cette invitation était une impolitesse, que ma femme était libre de rester, si tel était son bon plaisir, mais que pour moi, j'irais à ce bal et que j'irais seul.

D'HAVRECOURT, *qui approuve du geste.* Je n'aurais pas mieux dit!

RAOUL. La marquise s'écria que j'étais un tyran!.. que je ferais mourir sa fille de chagrin.

D'HAVRECOURT. Les phrases de rigueur...

RAOUL, *avec colère.* J'envoyai, avec respect, promener la marquise.

D'HAVRECOURT. Je n'aurais pas mieux fait... moi, vieux gentilhomme...

RAOUL. Et le soir venu... (*Avec force.*) Je m'habillai...

D'HAVRECOURT. Bien!..

RAOUL. Gabrielle ne disait plus rien... et, malgré moi, ce silence m'inquiétait.

D'HAVRECOURT, *tournant le dos.* Ah! tu faiblissais déjà!

RAOUL, *vivement.* Non, vraiment... et la preuve, c'est qu'aussitôt l'heure sonnée je me disposai à partir. Alors Gabrielle s'élança vers la croisée... qu'elle ouvrit toute grande, et me dit froidement que si je faisais un pas de plus...

D'HAVRECOURT, *riant.* Elle se jetait par la fenêtre?.. Allons donc...

RAOUL. Oui, mon oncle... oui, c'est comme je vous le dis... avant que j'aie pu la retenir, (*Mouvement de d'Havrecourt.*) elle se précipita... et sans un hasard... providentiel... sans une meule de foin prête à rentrer... qui était là, depuis la veille... sous cette fenêtre... (*Il montre le balcon.*)

D'HAVRECOURT, *souriant avec ironie.* Une meule de foin! ah! il y avait des foins!.. sur lesquels elle est tombée...

RAOUL. Sans se faire mal, grâce au ciel.

D'HAVRECOURT. Ah! c'est bien différent.

RAOUL, *insistant.* Mais non, mon oncle, c'est exactement la même chose.

D'HAVRECOURT. C'est possible... une idée!

RAOUL. Laquelle?

D'HAVRECOURT. Je puis me tromper et ce n'est pas là la question... il s'agit de toi...

RAOUL, *avec chaleur.* La marquise avait emmené sa fille au château; j'y courus, mais vainement. Ma belle-mère, plus altière plus superbe que jamais, me déclara que, par respect pour l'honneur de sa maison, elle cacherait à tout le monde ce qui s'était passé... mais que ma vue pouvait tuer ma femme et qu'elle me défendait de chercher à la voir, si je ne voulais être... (*Appuyant.*) deux fois son assassin.

D'HAVRECOURT, *froidement.* Eh bien!..

RAOUL. Eh bien, mon oncle, depuis ce jour, c'est-à-dire, depuis près d'un mois, (*Soupirant.*) je n'ai pas vu ma femme!

D'HAVRECOURT, *froidement.* Ce n'est pas un mal!

RAOUL, *vivement.* Mais si! car je meurs d'envie de la voir.

D'HAVRECOURT, *de même.* Soit.

RAOUL. De me jeter à ses genoux .. de lui demander pardon.

D'HAVRECOURT, *vivement*. Halte-là. C'est ce que je ne souffrirai pas! tous les torts sont de son côté. Si réellement elle voulait se tuer, si elle voulait, pour une invitation de bal, condamner un mari qui l'adore à des regrets et à une douleur éternels... c'est impardonnable! mais si, comme je l'espère, cette scène de drame était une comédie...

RAOUL, *avec indignation*. Quoi, vous pourriez douter un instant?..

D'HAVRECOURT, *froidement*. A mon âge on doute de tout, comme au tien, mon neveu, on ne doute de rien...

SCÈNE V.

JEANNE, RAOUL, D'HAVRECOURT.

RAOUL, *avec embarras, à part*. Dieu!.. c'est Jeanne!

JEANNE. Ouf!.. j'ai joliment couru .. mais, ce qui m'a retardé... c'est que j'ai rencontré...

RAOUL, *lui faisant signe de se taire*. C'est bien!.. nous parlerons de ça..... plus tard..... (*Il remonte un peu.*)

D'HAVRECOURT. Eh! c'est ma gentille Flamande de ce matin... mademoiselle Jeanne.

JEANNE, *gaiement*. Ah! bien oui, Mam'selle!.. mieux que ça, je m'en vante! madame Shoppen!.. mariée depuis un an, aujourd'hui... jour pour jour... c'est notre anniversaire, à telle enseigne que nous voulions le célébrer à la ferme... et que d'avance nous avions invité des villages voisins tous nos parents et amis... un fameux repas!.. un repas de noces... et plus gai encore... parce que (*Hésitant.*) on n'a plus peur... au contraire!..

D'HAVRECOURT. Un tableau de Téniers!.. bravo!.. j'aime que l'on se divertisse.

JEANNE. Ah bien!.. monsieur votre neveu n'est pas comme vous!.. parce qu'il est triste et ne voit personne... il ne veut, ni qu'on boive... ni qu'on chante, ni qu'on danse... ni qu'on fasse rien... quoi!.. c' n'est pas assez, ça! Des canards superbes qui sont là tout plumés... et qui attendent... les pauvres bêtes!.. (*Elle descend à gauche.*)

D'HAVRECOURT. Comment, c'est toi qui t'oppose à la joie de ces braves gens, tes fermiers?

RAOUL. Non, mon oncle... mais c'est impatientant... ce bruit... ces danses que l'on entendra d'ici!.. et puis Jeanne est toujours auprès de son mari... à lui faire des agaceries et des mines... (*Il remonte.*)

JEANNE, *avec aplomb*. Tiens! c'est notre homme!.. il est à moi... (*Changeant de ton.*) M. le curé le permet!

D'HAVRECOURT, *à Raoul*. Elle a raison!.. si tu ne veux pas du bonheur, n'en dégoûte pas les autres!.. Je prends tout sur moi, madame Shoppen; mon neveu consentira, et je m'invite, moi, au banquet et au bal.

JEANNE, *sautant de joie*. Ah! quel brave homme!.. (*Vivement.*) et quel plaisir!.. d'autant plus que voilà nos parents qui arrivent... ce sont eux que j'ai rencontrés, en allant porter c'te lettre au château.

RAOUL, *avec impatience*. Je t'ai dit de te taire.

D'HAVRECOURT, *fronçant le sourcil*. Qu'est-ce que c'est?.. une lettre de mon neveu... au château.

JEANNE, *à Raoul*. Eh! oui, Monsieur, quand vous me ferez des signes... il n'y a pas de mal à cela... au contraire... (*A d'Havrecourt.*) Une lettre pour sa femme... qui est ma marraine...

D'HAVRECOURT, *passant à Raoul*. Comment! dis donc, dis donc... Tu as écrit à ta femme?..

RAOUL, *baissant la tête*. C'est vrai!..

D'HAVRECOURT, *avec indignation*. Et comme tu me le disais tout à l'heure... pour lui demander grâce?

JEANNE, *à part*. Est-il possible!

RAOUL, *d'un ton décidé*. Ecoutez donc, mon oncle, cela vous est facile à dire! mais, moi, j'aime ma femme... elle est jeune, elle est jolie... elle est ravissante... demandez à Jeanne? et depuis que nous sommes brouillés... et séparés... il me semble que je l'aime deux fois plus! oui, ce mois de guerre m'a paru un siècle. J'aime mieux la paix... la paix à tout prix... Mais vous, mon oncle, vous ne comprendrez jamais cela.

D'HAVRECOURT. C'est possible! je n'entends rien en mariage, mais je m'entends en émeute et en révolte! je t'ai parlé de celle de mes ouvriers...

RAOUL. Oui, mon oncle!.... mais il n'y a là aucun rapport...

D'HAVRECOURT. Mais au contraire! c'est exactement la même chose. Je n'aimais pas plus que toi la guerre... car elle me ruinait! mais, si j'avais cédé, elle aurait recommencé tous les jours... si j'avais demandé grâce, tout le monde aujourd'hui dans ma manufacture serait maître, excepté moi..... (*Froidement.*) Exemple pour ton ménage... (*A Jeanne.*) Voyons, qu'a-t-on répondu?

JEANNE. Rien... ma marraine n'était pas seule... elle était avec sa mère... madame la marquise, laquelle s'est emparée de la lettre.

RAOUL, *avec indignation*. Par exemple!

D'HAVRECOURT. Tu vois?..

JEANNE. Mais, Madame, que je lui ai dit... c'est de Monsieur... Monsieur qui est notre maître... Monsieur qui écrit à sa femme... et pas à une autre.

D'HAVRECOURT, *frappant avec sa canne*. Très-bien, madame Shoppen.

JEANNE. Là-dessus et sans me répondre, elle m'a jeté un de ses regards (*Changeant de ton.*) de six pieds et demi de haut... tout en décachetant la lettre... puis, en la parcourant... elle a haussé les épaules... comme ça... et en souriant d'un air... (*Plus bas.*) que si j'osais jamais sourire ainsi devant M. Shoppen... j'en aurais longtemps les marques... (*Au public.*) car il est très-fort, M. Shoppen... oui qu'il est fort!

RAOUL, *avec impatience*. Eh bien!..

JEANNE. Eh bien!.. la belle-mère s'est mise à une espèce de pupitre et a griffonné... un carré de papier qu'elle m'a donné, en disant avec majesté. *Tenez... c'est mon p'tit mat'homme*. J'ai dit un *p'tit mat'homm!..* ça doit être fameux! je l'ai mis dans ma poche... et le voilà... (*Elle tend la lettre à Raoul.*)

D'HAVRECOURT. Eh bien!.. prends donc?.. est-ce que tu trembles même devant son écriture?..

RAOUL, *hésitant*. Non! mais il me semble que cette lettre contient mon arrêt.

D'HAVRECOURT, *prenant la lettre*. Je ne suis pas fâché, tu permets? de connaître le style de la marquise, et ce que madame Shoppen appelle son... *pt'it mat'-homme*.

JEANNE. Il n'a peur de rien, ce vieux-là!

D'HAVRECOURT, *ouvrant la lettre*. Oh! oh! Jeanne a raison. (*Lisant.*) « Ceci est notre ultimatum. (*Pause.*) « Ma fille ne consentira à vous recevoir qu'à une « seule condition; c'est que, reconnaissant vos torts, « vous viendrez au château, (*Appuyant.*) faire des « excuses, devant moi, à votre femme...

RAOUL, *avec indignation.* Des excuses...

JEANNE, *de même.* Un mari!

D'HAVRECOURT, *raillant.* « A ce prix nous pourrons, « peut-être, pardonner.

« Marquise ATHÉNAÏS DE LESPARRE. »

RAOUL, *s'emparant de la lettre qu'il lit.* Non... non... je n'y puis croire.

JEANNE, *avec colère.* C'est trop fort...

D'HAVRECOURT, *à Raoul qui lit.* Eh bien, comprends-tu maintenant ce que l'on gagne à céder... nouvelle humiliation, que tu dois à ta soumission de ce matin...

JEANNE, *appuyant.* C'est juste!

D'HAVRECOURT. Et plus tu accorderas... plus on exigera...

JEANNE, *de même.* C'est vrai!

D'HAVRECOURT. Ce qui te prouve que le chef de la communauté doit seul commander.

JEANNE, *plus fort.* Très-bien.

D'HAVRECOURT. Et se faire obéir.

JEANNE, *plus fort.* Le vieux a raison... (*A d'Havrecourt.*) Ah! pardon, Monsieur. (*Raoul remonte la scene et va s'asseoir sur le banc de gazon.*)

D'HAVRECOURT, *souriant.* Vous trouvez, madame Shoppen?

JEANNE, *pendant que Raoul assis, regarde toujours la lettre.* Ma foi oui!.. dans les commencements, moi, j'aimais à me divertir et à être belle, j'aurais tout dépensé en ajustements, et M. Shoppen (*D'un air avantageux.*) était si amoureux que j'espérais qu'il ne ferait pas de résistance... ah! bien oui!.. halte-là, qu'il a dit. « Jeanne, tout le monde t'obéira dans la ferme, « parce que t'es la maitresse, mais tu m'obéiras à « moi, parce que je suis le maitre! » et le maitre c'est le plus fort! (*Au public avec conviction.*) et il est très-fort, M. Shoppen... pour lors j'ai baissé la tête, et j'ai dit : c'est bon! (*Avec gaieté.*)

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Depuis ce temps, dès le matin,
Chacun d' nous est à son ouvrage;
Viv' le travail! et point d' chagrin;
Chaqu' jour, j' nous aimons davantage.
Le jour de fête va venir,
On s' fait belle'! on dans' sous l' vieux chêne!
L' dimanche nous avons l' plaisir
(*Finement.*)
Et l' bonheur toute la semaine.

RAOUL, *assis sur le banc.* En vérité!

JEANNE. M. Shoppen est si bon garçon, toujours gai, toujours à son affaire... ne s'occupant que de sa ferme et de sa femme; n'aimant que Jeanne et la bière de Louvain! (*Changement de ton.*) mais en revanche, quand il a dit un mot, il n'y a pas à répliquer; aussi, il faut voir dans la ferme comme chacun le respecte, et ça fait que soi-même, on l'estime et on le considère davantage, parce que celui-là qui cède à toutes nos volontés, comme de juste, on en profite, mais à part soi, quasiment on s'en moque!

RAOUL, *laissant à ces derniers mots tomber la lettre qu'il tenait.* O ciel!

D'HAVRECOURT. Bravo, madame Shoppen! vous êtes sublime de morale et de bon sens. Venez m'embrasser!

JEANNE, *voulant l'arrêter.* Et M. Shoppen!

D'HAVRECOURT. Il n'est pas là, et mon admiration est pour lui sans danger. (*Il l'embrasse.*)

JEANNE, *après s'être essuyé le front.* Je l'aime, moi, ce vieux-là!

D'HAVRECOURT, *se retournant vers son neveu.* Eh bien, si tu veux me déléguer pendant quelque temps tes droits, qui ne servent à rien, si tu veux me laisser faire, et t'en rapporter entièrement à moi, je te réponds qu'avant peu ton ménage sera semblable en tout point a celui de M. et de madame Shoppen.

JEANNE, *faisant la révérence.* Dieu! quel honneur pour nous!

RAOUL, *avec feu.* Tout ce que vous voudrez, mon oncle, si vous me rendez Gabrielle.

D'HAVRECOURT. Je te la rendrai douce, aimante, et plus encore... soumise. (*Signe d'incrédulité de Raoul; à Jeanne.*) Toi, Jeanne...

JEANNE, *vivement.* Qu'est-ce que j'aurai à faire?

D'HAVRECOURT, *vivement.* Va mettre les canards à la broche?

JEANNE, *du même ton.* Ce n'est pas difficile.

D'HAVRECOURT, *vivement.* Prépare le repas et le bal... c'est moi qui paye les violons.

JEANNE, *faisant un pas vers la ferme.* C'est dit! et donner un coup d'œil à mon ménage et à mes enfants.

D'HAVRECOURT, *souriant.* Tes enfants... depuis un an de mariage?

JEANNE. Deux à la fois!.. forts comme leur père!..

D'HAVRECOURT. Deux?

JEANNE. M. Shoppen n'aime pas que l'on perde de temps.

D'HAVRECOURT, *avec feu.* Jeanne, tu diras à M. Shoppen que sans le connaître, je lui porte la plus haute estime...

JEANNE, *faisant la révérence.* Vous êtes bien bon!

D'HAVRECOURT.

AIR de *Daranda* : Oui, jurons-nous (COUDER).

Tu lui diras que je veux, Dieu me damne,
Avoir l'honneur de lui serrer la main,
Et que je veux, à la santé de Jeanne,
Boire avec lui le nectar de Louvain.

JEANNE.

C'est accepté! monsieur Schopp', je l'atteste,
Ne r'fus' jamais, en ses joyeux ébats,
De partager sa bouteille...

D'HAVRECOURT.

Et le reste?

JEANNE, *faisant la révérence, et plus bas.*

C'est différent!.. il ne partage pas!

ENSEMBLE.

JEANNE.

Mais il saura, Monsieur, par mon organe,
Qu' vous consentez à lui serrer la main,
Et qu' vous voulez, à la santé de Jeanne,
Boire avec lui la bière de Louvain.

D'HAVRECOURT.

Tu lui diras, etc.

(*Elle sort en courant par la porte de la ferme.*)

SCÈNE VI.

RAOUL, D'HAVRECOURT.

D'HAVRECOURT. A nous deux, maintenant! Qu'est-ce que tu as fait depuis un mois!

RAOUL. Je me suis ennuyé dans ce pavillon, refusant les invitations des châteaux voisins... aujourd'hui encore, une partie de chasse magnifique.

D'HAVRECOURT. Et pourquoi?

RAOUL. Parce que c'est chez madame de Nanteuil... cette jeune dame dont Gabrielle était jalouse... et

que cela pourrait lui donner de nouvelles idées... à elle ou à sa mère.

D'HAVRECOURT. Et qu'est-ce que cela nous fait? il faut y aller...

RAOUL. C'est que je m'y ennuierai...

D'HAVRECOURT. Qu'importe? Ah çà, tu as promis de te laisser guider par moi, et avant de partir pour la chasse, tu vas faire un tour à la ferme.

RAOUL. Mais c'est qu'il y aura là... un repas... des violons...

D'HAVRECOURT. Tant mieux!

RAOUL. Des jeunes filles qui dansent...

D'HAVRECOURT. Tant mieux encore.

RAOUL. Et paraître à une fête... dans un pareil moment! si Gabrielle l'apprend!

D'HAVRECOURT. Tant mieux! cent fois tant mieux!

RAOUL. Mais sa mère!..

D'HAVRECOURT. Mais, aie donc confiance! je te réponds de tout

RAOUL, *changeant de ton.* Au fait, mon oncle, votre assurance commence à me gagner.

D'HAVRECOURT, *regardant dans la ferme.* C'est heureux... Tiens, vois-tu... les violons qui se mettent en place!

RAOUL, *s'échauffant.* Vous avez raison! je ne peux pas passer ma vie dans les lisières de la marquise...

D'HAVRECOURT. Tu n'es pas son mari, toi...

RAOUL. Et puis, voir du monde... s'amuser un peu... ce n'est peut-être pas si terrible que je me l'imagine...

D'HAVRECOURT. Parbleu!

RAOUL. Eh bien, c'est dit, mon oncle... je m'abandonne à vous...

D'HAVRECOURT. Et tu t'en trouveras bien!

RAOUL. Je veux m'étourdir... faire des folies... et tantôt à cette chasse, me remettre au champagne... si je le peux!

D'HAVRECOURT. Tu le pourras!.. tu le pourras.

ENSEMBLE.

AIR : *Mascarade des Mousquetaires de la Reine.*

RAOUL.

Bien fou celui qui se désole,
J'en ris, ma foi!
Et vous serez, sur ma parole,
Content de moi.
Oui, je veux, bravant l'hyménée,
C'est entendu,
Rattraper dans cette journée
Le temps perdu.

D'HAVRECOURT.

Bien fou celui qui se désole,
Compte sur moi,
Et je serai, sur ma parole,
Content de toi.
Oui, tu dois, bravant l'hyménée,
C'est entendu,
Rattraper dans cette journée
Le temps perdu.
(*Seul.*)
Un mari de ton âge
Peut faire le garçon,
C'est un jour de veuvage,
Ça semble toujours bon!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Raoul sort par la fenêtre.*)

SCÈNE VII.

M. D'HAVRECOURT, *puis* LA MARQUISE ET GABRIELLE.

D'HAVRECOURT, *seul.* Allons donc!.. le voilà lancé!.. et ce n'est pas sans peine, et maintenant, allons au château trouver la marquise... j'aurai du plaisir à combattre un adversaire digne de moi! Diable!.. c'est elle! l'ennemi m'a prévenu! (*Regardant toujours à gauche.*) C'est bien elle... un peu moins belle... mais toujours aussi fière; (*Au public.* la beauté passe, le caractère reste... et cette jeune fille qui l'accompagne... Gabrielle sans doute.. jolie comme un ange!.. (*Redescendant.*) Je comprends maintenant le désespoir de Raoul... la pénitence a été dure!.. (*Allant à elle. La marquise paraît à la petite porte du fond, à gauche, avec Gabrielle. Un domestique portant un livre les suit.*) Madame la marquise...

LA MARQUISE, *saluant d'un ton doucereux.* Monsieur le marquis d'Havrecourt.

D'HAVRECOURT, *saluant.* Quel heureux hasard!..

LA MARQUISE, *entrant.* Nous sortions pour nous rendre à l'église du village... (*Elle fait un signe au domestique qui porte un livre, il sort par la droite.*) Permettez-moi de vous présenter Gabrielle, ma fille!

D'HAVRECOURT. Et ma charmante nièce!

LA MARQUISE. Nous espérons vous recevoir au château, où vous daignerez, je le pense, accepter un logement.

D'HAVRECOURT, *soupirant.* Ah! je le voudrais... mais impossible! ce n'est pas dans la disgrâce qu'on abandonne ses amis... je dois partager l'exil de mon neveu Raoul..... que je viens de voir et d'embrasser.

GABRIELLE, *se contenant* Ah! vous l'avez vu...

LA MARQUISE, *avec hauteur.* Et il vous a dit...

D'HAVRECOURT. Il m'a tout raconté, Madame! il m'a donné même communication de votre ultimatum.....

LA MARQUISE, *avec fierté.* Il a eu de grands torts.

GABRIELLE, *appuyant.* Ah! de bien grands!

D'HAVRECOURT, *appuyant plus fort.* Oh! de très-grands!

LA MARQUISE. Mais enfin... et puisqu'il demande grâce...

D'HAVRECOURT. Il n'en mérite pas... Non... Il n'en mérite pas. Je lui ai fait sentir moi-même qu'il était indigne de votre clémence et il renonce à l'implorer.

GABRIELLE, *vivement.* Comment, Monsieur...

D'HAVRECOURT. Oh! il y renonce à jamais...

LA MARQUISE. Mais cependant, si aux conditions proposées .. nous daignons l'absoudre.

GABRIELLE, *s'avançant.* Oui, si nous daignons...

D'HAVRECOURT, *hypocrite.* Non, marquise, non! vous avez été trop bonne, trop indulgente... vous êtes femme, c'est tout simple!.. mais notre faute a été grande... et nous devons nous en punir! nous devons l'expier!..

GABRIELLE. Mais il l'expie, mon oncle, depuis un mois.

D'HAVRECOURT. Eh! qu'est-ce qu'un mois?

GABRIELLE, *impatientée.* Mais c'est très-long.

LA MARQUISE, *bas, à sa fille.* Silence!

D'HAVRECOURT, *à part.* Bravo!.. le tribunal n'est pas d'accord sur la durée de la peine!.. (*Haut.*) Je vais plus loin. (*Gravement.*) Et pour se repentir de torts pareils... c'est trop peu de la vie entière...

GABRIELLE. Par exemple!.. (*On entend des cors de chasse* *.) Ah! mon Dieu, qu'est-ce donc?

LA MARQUISE. D'où vient ce bruit...

D'HAVRECOURT, *avec indifférence.* Rien, ne faites pas attention... c'est Raoul qui va s'éloigner .. une par-

* Il vaut mieux laisser la musique à l'orchestre.
(NOTE DES AUTEURS.)

tie de chasse... avec des dames... des amis du château de Nanteuil.

GABRIELLE, *vivement*. J'espère bien qu'il n'ira pas, ou sinon...

D'HAVRECOURT. Il a fait seller son cheval pour rejoindre les chasseurs. (*En soupirant.*) Après tout, dans les forêts ou ailleurs... qu'importe l'endroit, où il traînera sa tristesse... (*On entend les violons jouer en sourdine la polka indiquée plus bas.*)

JEANNE, *en dehors, dans la ferme*. A vos places! monsieur Shoppen! en face de moi!

RAOUL, *de même*. La main aux dames!

D'HAVRECOURT. Ne faites pas attention... c'est aujourd'hui l'anniversaire du mariage de madame Shoppen...

GABRIELLE. Ma filleule!

D'HAVRECOURT. Il est obligé d'ouvrir le bal avec la mariée...

GABRIELLE, *regardant à droite*. Lui... il serait capable de danser... de valser!..

D'HAVRECOURT. Pour étourdir son chagrin!..

GABRIELLE. Oser se divertir!

LA MARQUISE, *avec indignation*. Et avec des paysans encore! c'est d'une inconvenance!..

RAOUL, *en dehors*. A la santé de M. et de madame Shoppen!

D'HAVRECOURT, *montrant la coulisse à droite*. Tenez, c'est lui que vous entendez...

RAOUL, *de même*. A la santé des bons ménages! (*Cris en dehors.*) Vive M. Raoul!

D'HAVRECOURT, *regardant du côté gauche*. Je l'aperçois d'ici... au milieu de ces braves gens...

LA MARQUISE, *regardant aussi*. Trinquant avec M. Shoppen! quelle indignité!..

GABRIELLE, *regardant de même*. Eh mais... je ne me trompe pas... il embrasse Jeanne, ma filleule... (*Elle fait un pas vers la ferme.*)

LA MARQUISE, *la retenant*. Ma fille... que voulez-vous faire?

GABRIELLE. Le confondre.

LA MARQUISE, *à demi-voix et tremblante de colère*. Et votre dignité! regardez-moi! ainsi que vous... je suis furieuse... et on ne s'en doute pas... la colère des gens comme il faut!

ENSEMBLE.

AIR : *Polka de Benedetta* (Loïsa Puget, album 1847.)

LA MARQUISE.

Viens, ma chère enfant,
C'est affreux, vraiment!
Un tel affront à sa femme!
Mais nous punirons
Sa conduite infâme
Et de lui nous nous vengerons.

GABRIELLE.

C'est affreux, vraiment!
Il danse à présent!
Un tel, etc.

D'HAVRECOURT, *à part*.

D'honneur, c'est charmant!
Car déjà, vraiment!
La fureur remplit leur âme!
Mais nous soumettrons
Belle-mère et femme!
Oui, nous mourrons ou nous vaincrons!

GABRIELLE, *à sa mère, avec colère*.

Je consens à tout!

D'HAVRECOURT, *très-aimable*.

Ce que vous ferez
Daignerez-vous me l'apprendre?

LA MARQUISE, *avec fierté*.

Je n'ai pas, je crois, de compte à vous rendre;
Mais ce soir, vous le saurez

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*La marquise et Gabrielle sortent par le fond, et tournent à droite, derrière la petite barrière de charmille, d'Havrecourt les salue de loin.*)

SCÈNE VIII.

D'HAVRECOURT, *seul, remettant son chapeau*. Que veut-elle faire? je l'ignore! mais il faut s'attendre aux grands coups, car elle est femme à nous tenir tête. Heureusement, et c'est là ce qui fera notre salut, dans la colère de Gabrielle il y a encore de l'amour! dans celle de sa mère... il n'y a que le besoin de discorde et de combats, ah! elle aime la guerre... eh bien, soit! nous la lui ferons... pour avoir la paix... et puisqu'elle nous a envoyé son ultimatum... je m'en vais préparer le mien... qui en vaudra bien un autre! (*Il va s'asseoir sur le banc de gazon et tire un portefeuille dont il déchire un feuillet sur lequel il écrit au crayon. L'orchestre reprend l'air de la polka.*)

SCÈNE IX.

RAOUL, *sortant de la ferme*, D'HAVRECOURT, *assis et écrivant sur le banc.*

RAOUL, *très-gai*. Ah! c'est charmant! c'est délicieux! Pierre m'a dit que mon cheval était sellé, et je pars pour la chasse... Mais auparavant, j'ai voulu vous dire que vous aviez raison. La joie de ces braves gens m'a enchanté... Ils ont bu à ma santé... avec un enthousiasme et avec une scélérate de bière... (*Crachant.*) qui est détestable... mais qui, en revanche, mousse comme du vin de Champagne... et qui grise de même... Et puis madame Shoppen et toutes ces petites filles qui sautent... qui rient de tout .. c'est très-gentil... c'est très-drôle... moi, j'ai dansé avec tout le monde... j'ai embrassé tout le monde... je ne suis pas fier... et je n'ai qu'un regret... c'est que ma belle-mère ne m'ait pas vu.

D'HAVRECOURT, *achevant d'écrire*. Vraiment!

RAOUL, *riant*. J'aurais donné mille louis pour qu'elle fût là.

D'HAVRECOURT, *riant*. Cela ne te coûtera pas si cher!..

RAOUL, *s'arrêtant effrayé*. Hein!.. comment?

D'HAVRECOURT. Elle était ici... gratis!

RAOUL. La marquise!

D'HAVRECOURT. Avec ta femme!

RAOUL. Ah! je suis perdu!

D'HAVRECOURT. Au contraire!.. elles sont parties furieuses... ce qui est d'un très-bon augure... et pour achever ce que tu as si bien commencé... je prépare là...

RAOUL. Quoi donc, mon oncle?

D'HAVRECOURT, *froidement*. Notre ultimatum..... il faut bien que chacun ait le sien... j'ai jeté là quelques petites idées... que tu n'aurais pas eues, peut-être... tu arrangeras tout cela, et tu le signeras... (*Se levant et donnant le feuillet à Raoul, qui le lit rapidement.*)

RAOUL. Moi! . signer cela... ah! jamais, mon oncle... jamais!.. ne l'espérez pas!..

D'HAVRECOURT. Il le faut, cependant...

RAOUL. Jamais!.. vous dis-je... Mais, après ce qu'elle

a vu, vous voulez donc qu'elle me haïsse!.. vous voulez donc l'éloigner pour toujours?..

D'HAVRECOURT, *qui a remonté et regardé dans la ferme*. L'éloigner!.. Tiens, regarde... connais-tu cette personne... là-bas... qui cause avec madame Shoppen?..

RAOUL. Elle! c'est elle!.. (*Il va s'élancer, son oncle l'arrête.*)

D'HAVRECOURT. Qui vient de ce côté. Eh bien!.. où vas-tu donc?

RAOUL. Lui expliquer comment tout à l'heure... je m'amusais ici... sans le vouloir...

D'HAVRECOURT. Non pas!.. ce serait tout perdre!.. on t'attend à la chasse... tu vas t'y rendre.

RAOUL. Au diable la chasse! je n'irai pas!

D'HAVRECOURT. Et la promesse que tu m'as faite?.. ah! c'est qu'on ne me manque pas de parole, à moi!..

RAOUL. Pardon, mon oncle... c'est que, voyez-vous, il m'est impossible de m'éloigner... quand je sais que ma femme est là près de moi...

D'HAVRECOURT. Eh bien, à la bonne heure... et pourvu que tu ne lui parles pas...

RAOUL. Je vous le jure...

D'HAVRECOURT. Tu vas alors entrer là... dans se pavillon! et tu n'en sortiras pas sans mon ordre...

RAOUL. Mais, mon oncle...

D'HAVRECOURT, *se fâchant*. Ou je pars... je t'abandonne, (*Avec force.*) et je te livre à ta belle-mère! ah! ah!..

RAOUL, *poussant un cri*. Oh!.. oh! non!.. non, mon oncle!.. avec ce mot-là, vous me feriez rentrer...

D'HAVRECOURT, *le poussant à gauche*. Dans ce pavillon, c'est tout ce que je te demande.

RAOUL. Eh bien! je vous obéis! (*Montrant le feuillet.*) Mais, pour signer ce papier-là... jamais... jamais!..

D'HAVRECOURT. C'est ce que nous verrons! (*Le poussant dans le pavillon.*) Va donc... (*Voyant Gabrielle qui entre.*) Il était temps!.. (*Il rentre avec son neveu.*)

SCÈNE X.

GABRIELLE, JEANNE, *puis* D'HAVRECOURT.

GABRIELLE, *entrant en causant avec Jeanne d'un air animé*. Je vous demande à propos de quoi danser ainsi avec lui?

JEANNE. Mais, ma marraine, M. Raoul m'avait invitée, et c'était pour moi un honneur...

GABRIELLE. Que vous deviez refuser...

JEANNE. J'ai ben hésité un instant, mais M. Shoppen, mon mari, m'a dit: Accepte!

GABRIELLE. Mais vous laisser embrasser par lui!

JEANNE. Dame! M. Shoppen avait dit...

GABRIELLE, *lui coupant la parole*. M. Shoppen!.. M. Shoppen!.. il fallait dire que tu ne voulais pas... c'était tout simple!

JEANNE. Ah ben non!.. ça n'est pas comme ça chez nous! M. Shoppen se serait fâché...

GABRIELLE. Le grand malheur!..

JEANNE. Certainement! parce que quand il est fâché...

GABRIELLE. Eh bien?..

JEANNE. C'est moi qui suis obligée de revenir... ce qui est toujours désagréable...

GABRIELLE. Ah! c'est toi!.. et si tu ne revenais pas?

JEANNE. Eh ben... tout serait fini...

GABRIELLE. Tout!

JEANNE. Oui, ma marraine... tout... et c'est beaucoup!

GABRIELLE. Tu trouves?

JEANNE. Dame!.. et vous?

GABRIELLE. Oh! moi!.. (*D'Havrecourt ouvre la porte qu'il laisse retomber avec bruit. Gabrielle, se retournant.*) Ciel! mon oncle!

D'HAVRECOURT, *s'approchant*. Ma charmante nièce!.. et madame la marquise... votre mère!.. (*Jeanne entre dans la ferme.*)

GABRIELLE. Elle vient de partir... pour une demi-lieue d'ici... pour la ville... où elle va, dit-elle, consulter un homme de loi... chez qui ma présence est inutile...

D'HAVRECOURT. Vous avez bien raison.

GABRIELLE, *regardant autour d'elle comme si elle cherchait quelqu'un*. Et je rentrais par la ferme... au château...

D'HAVRECOURT. Qu'avez-vous, de grâce... et que regardez-vous donc?..

GABRIELLE, *de même*. Rien, je craignais de rencontrer mon mari...

D'HAVRECOURT. Oh! rassurez-vous, il est parti.

GABRIELLE, *vivement*. Hein?.. parti! je reste alors, je reste, mon cher oncle! (*Avec émotion et dépit.*) parti sans doute... pour rejoindre la chasse?

D'HAVRECOURT, *froidement*. Je le pense. (*Jeanne revient avec un saladier et une assiette de pommes, qu'elle pose sur le banc de gazon, et va secouer au fond un panier de salade.*)

GABRIELLE. Ou plutôt pour retrouver madame de Nanteuil.

D'HAVRECOURT, *froidement*. C'est possible!

GABRIELLE, *vivement*. Et moi, j'en suis sûre!.. car cette petite madame de Nanteuil... elle qui devait partir pour l'Italie... pourquoi ne part-elle pas, je vous le demande!..

D'HAVRECOURT, *très-aimable*. Ah! je ne peux pas vous le dire.

GABRIELLE. Oh! du reste... (*Cherchant à se modérer.*) du reste, tout cela m'est fort indifférent! autrefois, quand j'étais assez folle pour aimer mon mari... j'aurais pu... mais après ce que j'ai vu tout à l'heure... après cet oubli complet... je ne dirai pas de moi... mais de toutes les convenances...

D'HAVRECOURT. Oh! écoutez donc, ma chère nièce, il a peut-être bien une excuse!

GABRIELLE. Lui, mon oncle! lui!.. un homme marié!

D'HAVRECOURT. Marié!.. ah! c'est qu'il ne l'est plus...

GABRIELLE. Comment, mon oncle!..

D'HAVRECOURT, *finement*. Ou presque plus!..

AIR : *Ces postillons.*

Depuis un mois maître de sa personne,
Il reste seul, toujours seul en ces lieux.
Jeune mari, qu'ainsi l'on abandonne,
N'en a pas moins un cœur tendre... et des yeux...

GABRIELLE.

Quoi! vous croyez!

D'HAVRECOURT.

C'est du moins très-chanceux!

JEANNE, *qui s'est approchée.*

Oui, c'est, marraine, une imprudence extrême
De les laisser ailleurs porter leurs pas :
Y a tant d' maris qu'on n' peut pas garder. . même...
En ne les quittant pas!

(*Elle va se rasseoir sur le banc, et dresse son dessert.*)

GABRIELLE. Et cependant cette lettre qu'il m'a adressée ce matin...

D'HAVRECOURT. J'ai eu toutes les peines du monde à la lui faire écrire... c'est moi qui l'ai dictée...

GABRIELLE. Vous!.. ah! mon bon oncle!

D'HAVRECOURT. Il se repentait déjà de l'avoir envoyée... lorsque la réponse de votre mère... est venue le dégager... et le rendre comme auparavant entièrement libre... et garçon!

GABRIELLE, *avec effroi*. Oh! mon Dieu!.. (*Câlinant.*) heureusement vous êtes là... mon bon oncle... car vous êtes bon... et vous m'aimez, j'en suis sûre... moi, je vous aime déjà...

D'HAVRECOURT, *à part*. Pauvre petite! elle m'attendrit.

GABRIELLE, *câlinant*. Et vous ramènerez mon mari, n'est-ce pas? vous lui conseillerez, comme vous l'avez déjà fait ce matin... de céder...

D'HAVRECOURT, *à part*. J'allais me laisser prendre comme mon neveu. (*Haut.*) De céder...

GABRIELLE, *de même*. Oui! de faire quelques avances... quelques excuses... enfin, de demander une espèce... de... pardon, (*Vivement.*) si peu qu'il voudra...

D'HAVRECOURT. Lui!..

GABRIELLE. Pourvu qu'il ait l'air de revenir le premier... c'est tout ce qu'on veut, tout ce qu'on exige!.. pas autre chose!

D'HAVRECOURT, *avec ironie*. Vraiment!

GABRIELLE, *avec impatience*. Eh mon Dieu oui! pour que cela finisse!.. car enfin ..

D'HAVRECOURT, *à part*. Ce sont les leçons de la marquise; il paraît qu'elle fait des élèves!..

GABRIELLE. Eh bien, mon oncle, vous ne me répondez pas...

D'HAVRECOURT. C'est que, voyez-vous, ma chère nièce, je suis fâché de vous l'avouer. Vous ne connaissez pas du tout votre mari... mais du tout...

GABRIELLE. Ah! bah! laissez donc!.. il est si bon... si aimable... si obéis...

D'HAVRECOURT, *interrompant*. Autrefois, c'est possible!.. mais si vous saviez comme la solitude aigrit le caractère... il est devenu dans son intérieur... bizarre... exigeant...

GABRIELLE, *effrayée*. Un tel changement... en un mois.

D'HAVRECOURT. En un mois il se passe tant de choses! peut-être aussi cette affaire de... (*Il montre le balcon.*) La secousse qu'il a reçue!..

GABRIELLE. Comment!.. mais il me semble que c'est moi qui...

D'HAVRECOURT. C'est juste... mais ça aura influé sur son moral, et il est en ce moment atteint d'une monomanie... celle de vouloir être le maître chez lui.

GABRIELLE. Voyez-vous ça!..

D'HAVRECOURT. Et pour commencer... il veut... il exige...

GABRIELLE, *effrayée*. Quoi donc?

D'HAVRECOURT. Que vous lui écriviez une lettre d'affection.

GABRIELLE, *avec joie*. D'affection... dame! je crois que je peux me permettre... oui, oui, oui... je peux me permettre.

D'HAVRECOURT, *lui prenant la main*. Et en même temps de regrets... je veux dire d'excuses...

GABRIELLE, *changeant de ton*. Moi!..

D'HAVRECOURT. Sur ce qui s'est passé!..

GABRIELLE. Moi!.. demander grâce... avouer que j'ai eu tort... jamais!

JEANNE, *sur le banc*. Y pensez-vous, ma marraine! (*Elle a fini d'arranger ses pommes.*)

GABRIELLE, *à tous deux*. Ma mère me l'a répété cent fois... et il y va de ma dignité de femme!.. quand on a cédé une fois... il n'y a pas de raison pour que ça finisse... on est perdue!..

D'HAVRECOURT. Ah! ce sont là les principes de la marquise!

GABRIELLE. Les miens... mon oncle!

D'HAVRECOURT. Et l'obéissance qu'on doit à son mari!..

GABRIELLE, *avec mutinerie*. L'obéissance!.. voilà un mot!.. (*Se reprenant avec douceur.*) Enfin, mon oncle... je ne veux pas me fâcher contre vous... et en votre faveur je consens à faire... des concessions...

JEANNE, *se levant avec joie*. Ah! bien, ça, marraine!

D'HAVRECOURT. Lesquelles?..

GABRIELLE. Tout ce que mon mari voudra!..

JEANNE, *avec joie*. A la bonne heure!..

GABRIELLE, *froidement*. Excepté de revenir la première!..

D'HAVRECOURT, *à part et s'en allant*. C'est ce que nous verrons! et quand mon ultimatum sera une fois signifié...

GABRIELLE. Comment! vous partez?..

D'HAVRECOURT, *saluant*. En ambassadeur qui a reçu ses passeports... car je suis certain d'avance que mon neveu refusera.

GABRIELLE. Mais, mon oncle...

D'HAVRECOURT, *rentrant*. Ah! il refusera... il refusera. (*Il rentre dans le pavillon.*)

SCÈNE XI.

GABRIELLE, JEANNE.

GABRIELLE, *avec colère*. Et je dis, moi, que s'il ose refuser!..

JEANNE. Comment, marraine!..

GABRIELLE, *très-animée*. C'est qu'il n'y a pas d'exemple d'une obstination pareille!.. mais il paraît que dans la famille ils sont tous ainsi... l'oncle!.. le neveu!.. enfin tu l'as vu, il n'y a que moi de raisonnable!.. je faisais des concessions!

JEANNE, *avec douceur*. Oh!.. oh! marraine... y pensez-vous, vous mettre en une colère pareille...

GABRIELLE, *de même*. Quand on me traite comme un enfant... quand on me parle de céder... d'obéir ..

JEANNE, *en confidence*. A son mari... où est le mal?.. faut obéir à son mari, ma marraine .. il n'y a pas de honte à cela... (*Jouant avec son tablier.*) Et il y a quelquefois de l'agrément...

GABRIELLE. Tais-toi!.. tais-toi, si ma mère t'entendait...

JEANNE, *s'animant*. Eh bien, quand elle m'entendrait... madame la marquise est la belle-mère de M. Raoul; elle ne peut pas savoir ce que vous pensez .. ce que vous éprouvez... elle fait la guerre à son aise... ça ne lui coûte rien... mais à vous... c'est différent! à moins que vous n'aimiez plus votre mari!

GABRIELLE, *à voix basse et avec force*. Mais au contraire!.. Plus que jamais, je crois... (*Avec mutinerie.*) C'est ce qui me rend furieuse!

JEANNE. Eh bien alors...

GABRIELLE. Mais m'humilier... mais revenir la première... ma mère n'y consentirait jamais...

JEANNE. C'est vous que cela regarde.

GABRIELLE. Elle me renierait pour sa fille... et elle aurait raison...

JEANNE. Elle aurait tort... (*Changeant de ton.*) avec tout le respect que je lui dois!.. car vous vous faites une idée terrible de la soumission... mais c'est rien en ménage.

GABRIELLE. Comment ce n'est rien!.. se soumettre comme une esclave?..

JEANNE, *gaiement*. Bah! je ne fais que ça, moi!.. M. Shoppen n'a pas une volonté qu'elle ne soit à l'instant même exécutée... ce qui ne m'empêche pas, sans qu'il s'en doute. (*En confidence.*) de ne faire que les miennes!

GABRIELLE, *avec curiosité*. Comment cela?

JEANNE, *après avoir regardé autour d'elle*. Primo d'abord, je ne dis jamais je veux... mais je tâche, et ça bien gentiment, qu'il m'ordonne ce qui me plaît, et (*Avec volubilité.*) alors j'obéis... avec un empressement dont il est ravi... et moi aussi... ça fait que nous sommes contents tous les deux... et voilà!..

GABRIELLE. En vérité!

JEANNE.

AIR : *Comment peut-on trouver du mal à ça!*

PREMIER COUPLET.

Mon Dieu! quoiqu' ça vous coûte?
Rien qu'un regard comm' ça...
Soudain, sans qu'il s'en doute;
Le maître obéira...
Eh mais, oui dà,
C' n'est pas, marraine, plus difficil' que ça!

DEUXIÈME COUPLET.

GABRIELLE.

Mais un pareil système,
C'est tromper, à mes yeux!

JEANNE.

Tromper les gens qu'on aime
Afin d' les rendre heureux,
Eh mais, oui dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça!
(*On entend la marquise, à droite.*)

GABRIELLE. Dieu!.. c'est ma mère... (*Elle va s'asseoir sur le banc de gazon.*)

SCÈNE XII.

RAOUL, *sortant du pavillon*, JEANNE, GABRIELLE, LA MARQUISE, *venant de la ferme.*

LA MARQUISE, *à la cantonade*. Oui, monsieur Shoppen... je trouve indécent ces jeux... et ces réjouissances...

JEANNE, *elle court à la porte de la ferme*. Ah! mon pauvre mari. (*La marquise est censée écouter Shoppen qui est dans la coulisse à gauche, Jeanne est près de la marquise qu'elle cherche à apaiser.*)

LA MARQUISE. Hein?.. on vous les a permis?.. et qui donc, s'il vous plaît?..

RAOUL, *sortant du pavillon à gauche*. Non, mon oncle a beau dire! je ne signerai jamais cela!.. ma femme!.. (*Il fait un pas vers Gabrielle et s'arrête.*) Sa mère est avec elle... attendons! (*Il se retire près de la porte du pavillon, se cache derrière les poteaux garnis de vigne qui supportent le balcon.*)

JEANNE, *à la marquise*. C'est M. Raoul; n'est-ce pas, mon homme?.. (*Elle entre dans la ferme.*)

LA MARQUISE, *avec colère et continuant à parler à droite*. Ah!.. c'est mon gendre qui vous a permis de vous amuser.. eh bien, moi, je le défends... entendez-vous? Et ma fille aussi. (*Elle descend en scène.*)

GABRIELLE. Cependant, ma mère... mon mari est bien le maître...

LA MARQUISE, *très vite*. De quoi? de cette ferme qui vient de ta dot, et que nous lui avons donnée.

GABRIELLE. Précisement... puisque vous la lui avez donnée... elle est à lui...

LA MARQUISE, *haussant les épaules*. A ce compte-là toi aussi... tu es son bien... sa chose, sa propriété...

GABRIELLE. Il peut le soutenir...

LA MARQUISE. C'est absurde!.. je viens de la ville... j'ai vu... j'ai consulté... notre avoué est d'avis que la cause est excellente, le succès certain, et qu'il faut attaquer...

GABRIELLE. Un avoué... je crois bien... c'est que pendant notre absence, M. d'Havrecourt que j'ai rencontré ici, m'a fait au nom de son neveu des avances...

LA MARQUISE, *d'un air triomphant*. Eh bien, quand je te le disais!.. il ne faut que du temps et de la fermeté... ils y viennent donc enfin!

GABRIELLE. Oui, ma mère... ils viennent me prier... d'écrire seulement à mon mari... une petite lettre affectueuse...

LA MARQUISE, *sans l'écouter*. Jamais!

GABRIELLE, *vivement*. C'est ce que j'ai dit... en y mêlant, pour la forme, quelques regrets... (*Se reprenant.*) non... quelques manières d'excuses...

LA MARQUISE. Des excuses... et tu l'as écouté... et tu l'as laissé achever...

GABRIELLE, *vivement*. Mais non, maman, puisque j'ai refusé... j'ai refusé.

LA MARQUISE, *embrassant sa fille et psalmodiant.* Chère enfant!.. tu en seras récompensée... par l'amour et l'estime de ta mère!

RAOUL, *toujours sous le balcon et caché derrière le pilier*. Gracieuse belle maman!

LA MARQUISE. Nous croire capables d'une pareille faiblesse, quand c'est ton mari qui a tous les torts.

GABRIELLE. Je ne dis pas non.

LA MARQUISE. Quand c'est lui qui a failli causer ta mort!

GABRIELLE, *avec hésitation*. Pour ce qui est de ça... maman, il faut bien que je vous le dise, ma vie n'a jamais couru aucun danger.

RAOUL, *à part*. Que dit-elle?

LA MARQUISE. Aucun danger!.. mais sans ces foins... sans ces foins qui étaient là... tu te tuais... malheureuse enfant!

GABRIELLE. Oui maman!.. mais... je savais bien qu'ils y étaient!

RAOUL, *à part*. Ciel! qu'entends-je?

LA MARQUISE, *regardant sa fille avec admiration*. Tu le savais!.. ah! je te reconnais!.. tu es mon sang... tu es ma fille! (*Elle la serre entre ses bras.*)

RAOUL. Elle le savait!.. et pendant un mois entier elle a pu me laisser... ah! elle ne m'aimait pas, et maintenant je signerai tout ce que mon oncle voudra. (*Il rentre vivement.*)

SCÈNE XIII.

GABRIELLE, LA MARQUISE.

GABRIELLE. Merci, ma mère, merci .. merci de vos éloges... mais, cependant, vous voyez qu'il n'est pas si coupable.

LA MARQUISE. Mais il croit l'être! c'est l'essentiel, il faut en profiter pour établir à tout jamais ton empire... je te l'ai toujours dit : Les hommes sont tyrans quand ils ne sont pas esclaves... donc il faut qu'ils soient... (*Elle fait un geste énergique qui signifie : à genoux!..*)

GABRIELLE. Très-bien... mais si mon mari... ne veut pas l'être?

LA MARQUISE. Je voudrais bien le voir...

GABRIELLE. S'il refuse et s'il s'obstine toujours de son côté... comme nous, du nôtre...

LA MARQUISE. Plût au ciel!

GABRIELLE. Qu'est-ce que cela deviendra? c'est très-inquiétant!..

LA MARQUISE. C'est là que je les attends... j'ai un mot qui les fera trembler... et les foudroiera... à commencer par ce vieux marquis d'Havrecourt... que je soupçonne de donner de mauvais conseils à son neveu!

GABRIELLE, *incrédule*. Lui!.. oh!

LA MARQUISE, *psalmodiant*. Et dans les ménages, vois-tu bien, mon enfant, tous ceux qui donnent des mauvais conseils... sont des gens qu'il faudrait... tais-toi, c'est lui que j'entends!

SCÈNE XIV.

D'HAVRECOURT, *sortant du pavillon*, GABRIELLE, LA MARQUISE, *se retirant vers la droite du théâtre*, JEANNE, *au fond*.

D'HAVRECOURT, *se retourne vers la porte du pavillon et dit à voix haute*. Sois donc tranquille, tout sera prêt pour ce soir ou demain matin au plus tard. Il ne faut pas si longtemps pour réparer une voiture, et je vais voir à la ferme. (*Apercevant Jeanne qui paraît au fond.*) Ah! madame Shoppen, ma berline est-elle relevée?..

JEANNE. Il y a longtemps!.. M. Shoppen a donné un coup de main, et il est si!..

D'HAVRECOURT, *interrompant*. Je le sais...

JEANNE. Et puis, il n'y avait rien de cassé.

D'HAVRECOURT. Alors point d'obstacle!.. nous pouvons partir.

JEANNE. Vous, Monsieur!

D'HAVRECOURT. Et mon neveu!..

LA MARQUISE ET GABRIELLE, *s'avançant*. Comment! votre neveu!..

D'HAVRECOURT. Pardon!.. vous étiez là, Mesdames...

GABRIELLE. Oui... mon oncle... et nous vous avons entendu parler... de votre départ...

D'HAVRECOURT. Eh! mon Dieu oui, seul moyen d'étourdir... de distraire ce pauvre Raoul... un voyage avec quelques amis à lui... M. de Nanteuil...

GABRIELLE, *vivement*. Et sa femme!..

D'HAVRECOURT, *froidement*. Oh! naturellement!.. ils commencent par l'Italie, et doivent revenir par Constantinople.

GABRIELLE. Constantinople!.. un pays où l'on a plusieurs femmes!.. (*La marquise fait un geste.*) et vous l'avez permis?.. vous ne l'en avez pas détourné... vous, mon oncle!

D'HAVRECOURT. Mais par quels moyens?.. vous le pouviez... vous ne l'avez pas voulu, et maintenant, je m'en doutais bien, il demande des choses... absurdes... exagérées... des conditions...

LA MARQUISE, *descendant*. Des conditions à nous!.. à moi, marquise de Lesparre!

D'HAVRECOURT. Conditions inadmissibles... inexécutables... je le reconnais moi-même... aussi, et quoiqu'il m'ait chargé de vous les remettre... je lui ai dit que je n'oserais prendre cette liberté.

LA MARQUISE, *avec fierté*. Et certes! vous avez bien fait.

GABRIELLE. Sans doute... mais on peut toujours les connaître...

D'HAVRECOURT. Non, non, ma nièce... je ne vous le conseille pas!

GABRIELLE. Et pourquoi?

D'HAVRECOURT, *tirant un papier de sa poche et l'élevant et l'abaissant de manière que Gabrielle ne peut le saisir*. L'ultimatum de madame la marquise n'était que sévère... et celui de votre mari est tellement extravagant... qu'il dépasse toutes les bornes...

GABRIELLE, *attrapant enfin le papier*. N'importe?.. voyons!..

LA MARQUISE, *l'arrachant des mains de sa fille*. Non, pas vous... mais moi!

GABRIELLE, *à d'Havrecourt, bas*. C'est donc bien terrible...

D'HAVRECOURT. Oh! d'autant plus terrible... qu'il n'en démordra pas, et n'acceptera aucun autre moyen de réconciliation...

GABRIELLE, *avec émotion*. De réconciliation... il en parle donc?

LA MARQUISE, *poussant un cri*. Ah!.. j'en suffoque... mon flacon... mes sels?

JEANNE. Eh ben? eh ben?

GABRIELLE. Qu'est-ce donc... ma mère?..

LA MARQUISE, *qui est allée s'asseoir sur le banc*. Cela n'a pas de nom... c'est du délire...

D'HAVRECOURT, *avec bonhomie*. Quand je vous le disais...

LA MARQUISE, *lisant avec dépit*. « Je serai heureux « de vous revoir... de vous serrer contre mon cœur.

GABRIELLE, *avec émotion*. Eh! bien!.. mais ça peut s'accorder.

LA MARQUISE, *de même*. « De vous recevoir... dans « cet appartement qui est le nôtre...

GABRIELLE, *de même*. Eh bien...

LA MARQUISE. « Et où je suis seul depuis si long- « temps.

GABRIELLE. Pauvre garçon!

LA MARQUISE. « Mais, c'est par la fenêtre que vous « en êtes sortie...

GABRIELLE, *avec impatience*. Eh bien donc...

LA MARQUISE, *comme suffoquée*. « C'est par la fenêtre... »

GABRIELLE. Achevez!..

D'HAVRECOURT, *froidement et prenant une prise de tabac*. Que vous y rentrerez!

GABRIELLE. O ciel!

JEANNE, *riant, à la marquise anéantie*. Il veut que ma marraine rentre par c'te fenêtre.... voilà une drôle d'idée! dites donc, Madame.

LA MARQUISE, *relevant fièrement la tête*. Hein?..... (*Jeanne se retire vivement et avec respect.*)

LA MARQUISE, *se levant*. Une idée infâme... injurieuse... outrageante...

D'HAVRECOURT. Je vous le disais... mais malgré moi vous avez voulu la connaître.

LA MARQUISE. Et vous avez pu croire...

D'HAVRECOURT. Pas un instant! Aussi, convaincu comme je le suis, que mon neveu ne changera pas un mot à son *ultimatum*, que c'est là sa condition *sine quâ non*, et, d'un autre côté, bien certain d'avance de votre réponse et du refus de ma nièce... j'ai poussé de tout mon pouvoir à ce voyage... à ce départ... c'est raisonnablement ce qu'il y a de mieux... et je vais tout disposer pour cela...

LA MARQUISE. Oui, sans doute, il faut qu'ils soient séparés, nous ne demandons que cela!

GABRIELLE. Ma mère!..

LA MARQUISE, *remontant à droite*. Je te comprends!.. nous allons traiter cette affaire avec M. le marquis. Toi, mon enfant, je te rejoins au château..... tu dois maintenant savoir à quoi t'en tenir sur l'amour de ton mari.

GABRIELLE. Oh! oui... je le vois bien... il ne m'aime

plus... puisque pour se rapprocher de moi, il me demande des choses..... (*Regardant le balcon.*) impossibles!

LA MARQUISE. Je le crois bien!..

D'HAVRECOURT. C'est évident!..

JEANNE, *d'un côté de l'arbre, à voix basse, à Gabrielle qui tient l'arbre de l'autre côté.* Impossibles!.. pourquoi donc?

GABRIELLE, *de même.* Que veux-tu dire?

JEANNE, *l'entraînant.* Venez, marraine... venez... et du silence!... (*Elles sortent par la ferme; la nuit commence à venir.*)

SCÈNE XV.

D'HAVRECOURT, LA MARQUISE.

(*La nuit vient peu à peu.*)

LA MARQUISE, *qui parlait bas à d'Havrecourt.* (*Avec colère.*) Non, non, Monsieur, je n'ai pas été votre dupe..... je reconnais là vos coups. (*Elle montre le papier.*)

D'HAVRECOURT, *bien tartufe.* Moi!.. vous me croyez capable...

LA MARQUISE, *avec force.* De tout, Monsieur...

D'HAVRECOURT, *s'inclinant.* Ah! marquise, vous me flattez...

LA MARQUISE. Vous ne m'avez jamais pardonné... je le sais, de vous avoir préféré le marquis de Lesparre.....

AIR : *Corneille vous fait ses adieux.*

D'HAVRECOURT.
Pour lui, je me suis réjoui
D'un honneur...
LA MARQUISE.
Qui vous importune!
Oui, je l'ai choisi pour mari,
Et vous m'en conservez rancune.
A chaque instant, notre commune ardeur
Renouvelait votre vengeance!
D'HAVRECOURT, *saluant.*
A chaque instant, Madame, son bonheur
Redoublait ma reconnaissance.

LA MARQUISE, *avec hauteur.* Qu'entendez-vous par là?

D'HAVRECOURT, *avec force.* Que j'emmène mon neveu.

LA MARQUISE. Soit... mais auparavant il y aura séparation prononcée.

D'HAVRECOURT. A quoi bon?.... elle va avoir lieu de fait.

LA MARQUISE, *appuyant.* Il faut qu'elle existe de droit.

D'HAVRECOURT. Sous quel prétexte?

LA MARQUISE. Nous n'en manquerons pas!.. d'abord j'ai un avoué.

D'HAVRECOURT. J'en aurai deux!.. Ah!

LA MARQUISE. Il y a eu injures, sévices graves!.... (*Appuyant.*) vous nous avez jetées par la fenêtre!

D'HAVRECOURT. Du tout... Vous vous y êtes bien jetées vous-mêmes!

LA MARQUISE. Nous pouvions nous tuer!.. le tribunal appréciera!

D'HAVRECOURT. En tombant sur des foins! ... (*Appuyant.*) Des foins prémédités..... le tribunal appréciera!

AIR : de *la Fausse Magie* (duo de LA SOIXANTAINE)*.

LA MARQUISE.
Ah! j'étouffe de colère!
D'HAVRECOURT.
Plus de prétextes, ma chère!
LA MARQUISE.
Des prétextes, j'en aurai
D'HAVRECOURT.
Vous n'en aurez pas, j'espère.
LA MARQUISE.
Eh bien! j'en inventerai!
D'HAVRECOURT, *avec force.*
Quand on a votre science,
Surtout votre expérience,
Que n'inventerait-on pas!
LA MARQUISE.
Je n'ai pas votre science,
Mais j'arrêterai vos pas.
Je n'ai pas votre science...
Surtout votre expérience,
Mais vous ne partirez pas!
Sur ma parole. (*ter*)
D'HAVRECOURT.
Je la crois folle! (*ter*)
LA MARQUISE.
Oh! non! non! non! sur ma parole!
Non, vous ne partirez pas!
D'HAVRECOURT.
Ah! ah! la belle-mère est folle,
Elle croit arrêter mes pas!

REPRISE.

(*Marchant sur elle.*)
Quand on a votre science, etc.
LA MARQUISE, *marchant sur lui.*
Je n'ai pas votre science, etc.
LA MARQUISE.
Je crie aux armes! (*ter.*)
D'HAVRECOURT.
J'en ris aux larmes! (*ter.*)
LA MARQUISE.
Dussé-je appeler les gendarmes!
Non! vous ne partirez pas!..
D'HAVRECOURT.
Elle appellera les gendarmes,
Elle arrêtera nos pas!

(*La marquise sort par le fond. La nuit est complète. D'Havrecourt va tomber sur le banc.*)

SCÈNE XVI.

RAOUL, *sortant du pavillon,* D'HAVRECOURT.

D'HAVRECOURT, *riant aux larmes.* Ah! ah!

RAOUL. Mon Dieu, mon oncle, que se passe-t-il donc? quels cris, quel bruit!

* Dans les troupes de province où l'on ne pourrait pas chanter ce duo, il faudrait le remplacer par cette sortie.

AIR de *la Sémiramide* (GENEVIÈVE).

LA MARQUISE.
Ah! vraiment, j'étouffe de colère!
Mais j'arrêterai vos pas.
Je vous déclare ici la guerre,
Non, vous ne partirez pas!
D'HAVRECOURT.
Ah! malgré ses cris et sa colère,
Rien n'arrêtera nos pas!
Elle me déclare la guerre;
J'en ris vraiment aux éclats.

D'HAVRECOURT. Rien!.... je causais tranquillement avec ta belle-mère..... *mater dolorosa*..... elle est furieuse!

RAOUL. C'est notre ultimatum... ou plutôt le vôtre?..

D'HAVRECOURT. Il a tout bouleversé... c'est ce que je voulais!..

RAOUL. Ah! mon oncle, nous avons peut-être été trop loin et maintenant je crains les suites...

D'HAVRECOURT, *gaiement*. Les suites... les suites... (*Le faisant regarder au fond à droite et à voix basse.*) Ah! qu'est-ce que je vois donc là-bas?

SCÈNE XVII.

D'HAVRECOURT, RAOUL, *à droite et cachés par l'arbre qui est devant la ferme*, GABRIELLE ET JEANNE, *venant de la droite au fond, et portant chacune par un bout, une longue échelle.*

RAOUL. C'est Gabrielle!.. c'est ma femme!

D'HAVRECOURT. Et madame Shoppen!.. (*Ils se retirent et se cachent près du banc.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Marche des Mousquetaires de la Reine.*

GABRIELLE ET JEANNE, *la première.*

Marchons avec prudence,
Personne ne nous suit,
Ayons bonne espérance,
Car l'amour nous conduit.

GABRIELLE.

Quel tourment!

JEANNE.

Ce n'est rien
Pour rentrer dans son bien.

GABRIELLE.

Que de mal!

JEANNE.

Mais aussi,
C'est pour gagner un mari!

GABRIELLE ET JEANNE, *arrivées au bout de la charmille, Gabrielle passe la première, et descend en scène.*

De la prudence
Et point de bruit,
Bonne espérance,
L'amour nous conduit.

D'HAVRECOURT, *bas.*

De la prudence, et point de bruit,
Est-ce l'amour qui la conduit?

RAOUL.

Ah! malgré moi mon cœur la suit,
Est-ce l'amour qui la conduit?

GABRIELLE, *la laissant tomber près de l'arbre*. Ah! que c'est lourd!

JEANNE, *pose l'échelle par terre*. Eh bien donc, reposons-nous! (*Elles descendent le théâtre. D'Havrecourt et Raoul, cachés derrière l'arbre.*)

RAOUL. Que portent elles donc?

D'HAVRECOURT. Je crois le deviner...

GABRIELLE, *se frottant les bras*. Tu aurais bien dû en prendre une plus petite?

JEANNE. Dame! C'est celle aux orangers..... fallait qu'elle fût grande pour arriver... là-haut.

D'HAVRECOURT, *qui a été à tâtons par derrière l'arbre pour toucher l'échelle, à voix basse à Raoul*. C'est une échelle!

RAOUL, *de même*. Est-il possible... et dans quel but?

D'HAVRECOURT, *de même et avec joie*. Tais-toi donc? (*Ils rentrent un peu dans la ferme.*)

JEANNE. Et puis vous n'avez pas voulu me laisser prévenir M. Shoppen qui vous aurait enlevé ça comme une plume! (*Au public.*) car il est très-fort, M. Shoppen!

GABRIELLE. Quelqu'un dans notre confidence!.. j'en serais morte de honte!

JEANNE. Pourquoi donc ça, marraine! après tout, vous êtes dans votre droit... vous allez chez votre mari!

RAOUL, *avec joie*. O ciel!..

JEANNE. Vous entrez par la porte... ou la fenêtre... à votre convenance!.. qui peut y trouver à redire!.. ah! si vous preniez ce chemin-là pour aller chez un autre.....

D'HAVRECOURT. Elle est pleine de bon sens... cette petite!

JEANNE, *allant prendre l'échelle qu'elle dresse devant le balcon avec effort*. Maintenant je n'ai plus besoin de vous... là...

GABRIELLE. Tu ne veux pas que je t'aide?

JEANNE. Non... j' vais l'accrocher au balcon.

GABRIELLE. Prends bien garde?..

JEANNE. Ayez pas peur... ça me connait!

GABRIELLE. Tais-toi donc?..

JEANNE, *très bas*. Ça me connaît.

GABRIELLE, *montrant la fenêtre*. Il y a de la lumière... il est chez lui... il pourrait nous entendre.

JEANNE, *après que l'échelle est appliquée contre le balcon**. Là... v'là qu'elle est calée... hardi, marraine, à l'assaut!

GABRIELLE, *touchant l'échelle*. Ça remue... dis donc, je n'oserai jamais!

JEANNE. Je la tiens du pied... allez toujours!..

GABRIELLE, *montant*. Tu la tiendras!..

JEANNE. Mon Dieu! que de carimonies!..

GABRIELLE, *redescendant*. Ah!..

JEANNE. Quoi donc?

GABRIELLE. Comment, avec mes jupes, enjamber ce balcon?..

JEANNE. Bah! il n'y a que le premier échelon qui coûte.

GABRIELLE. Tu crois?..

JEANNE. Montez toujours... après, on verra...

RAOUL, *bas, à d'Havrecourt*. Mais elle va se tuer, mon oncle...

D'HAVRECOURT, *le retenant*. Laisse-la donc faire?.. il y un Dieu pour les amants!

RAOUL, *à part*. Une pareille preuve d'amour!..

GABRIELLE, *se baissant*. Ah! mon Dieu?

JEANNE. Quoi donc encore?

GABRIELLE, *qui a monté trois échelons*. Et mes jambes, si on les voyait!..

JEANNE, *au public*. Ah! ben! v'là une idée!..

GABRIELLE. Mais certainement!..

JEANNE, *regardant la ferme*. Mais, puisqu'on n'y voit goutte, il n'y a pas de lune!.. Et puis, tiens, quand quand on les verrait... elles sont bonnes à voir! allez, marraine!..

GABRIELLE, *à moitié de l'échelle*. Si tu savais comme j'ai peur!

JEANNE. Vous v'là à moitié...

GABRIELLE. Ah! mon Dieu! (*En ce moment l'échelle tremble, Gabrielle effrayée descend.*) Ah! je tomberai... décidément je ne pourrai pas! (*Elle descend.*)

JEANNE. Dieu! que c'est gauche, ces demoiselles

* Il est indispensable que l'échelle soit légère, très-solide, et armée de deux crampons.

(*Note des auteurs.*)

comme il faut!.. il faut une rampe... (*Elle enlève l'échelle.*)

GABRIELLE, *à Jeanne qui porte l'échelle*. Que vas-tu faire?

JEANNE, *la posant au bout du balcon contre la maison*. De ce côté-là... vous aurez le mur pour vous appuyer...

GABRIELLE. Oui... A la bonne heure!.. j'aime mieux ça! (*Ici la ronde reprend à l'orchestre et continue jusqu'à la fin de la scène.*)

JEANNE. Dieu! si c'était moi!.. en deux temps... je vous aurais .. crac!.. sans avoir peur que... Enfin... la v'là qui se met en route...

RAOUL, *bas*. Eh mais, je ne la vois plus!..

D'HAVRECOURT. Tais-toi donc!

GABRIELLE, *qui a déjà monté quelques échelons*. Il me semble qu'on a parlé.

JEANNE. C'est des hiboux qui se promènent.

D'HAVRECOURT. C'est bien flatteur pour nous!..

JEANNE. Eh bien, enfin... êtes-vous arrivée?

GABRIELLE. Tout à l'heure... je tiens le balcon .. (*Elle est sur le balcon* *.) M'y voilà! (*En ce moment d'Havrecourt qui a remonté vers le fond du théâtre se met à tousser fortement.*

GABRIELLE. Dieu!. quelqu'un!..

JEANNE, *s'enfuyant par le fond*. Sauve qui peut!..

D'HAVRECOURT, *la retenant par la main au fond du théâtre et à voix basse*. C'est moi!

JEANNE, *à part*. C'est le vieux.

D'HAVRECOURT, *toujours à voix basse et très-vite*. Tiens!.. voilà pour toi! (*Il lui met une bourse dans la main.*) A la condition de courir au château... prévenir madame la marquise qu'il y a dans ce moment une jeune dame dans la chambre à coucher de mon neveu.

JEANNE, *riant*. Quoi! vous voulez...

D'HAVRECOURT. Pas un mot de plus!

JEANNE. Ma foi oui!.. ça s'ra drôle!.. et grâce au ciel, ça s'ra vrai! (*Enlevant l'échelle qui appuie contre la maison.*) Pour plus de sûreté, coupons-lui la retraite!.. (*Elle sort en courant par le fond à gauche. La musique cesse.*)

SCÈNE XVIII.

GABRIELLE, *toujours sur le balcon à gauche*. D'HAVRECOURT, *se rapprochant de son neveu*. RAOUL, *près la porte de la ferme.*

GABRIELLE, *penchée sur le balcon*. J'ai beau écouter... je n'entends plus rien! je me serai trompée peut-être! (*Appelant à demi-voix.*) Jeanne! Jeanne!.. elle n'est plus là... elle s'est enfuie... me laissant toute seule... et je ne sais si je dois descendre... c'est bien haut... (*Montrant la croisée.*) Ou continuer mon chemin...

D'HAVRECOURT, *bas, à Raoul qui veut s'élancer vers le pavillon et le retenant avec effort*. Mais silence!.. il n'est pas temps encore.

GABRIELLE, *sur le balcon en frappant au carreau de la croisée*. C'est moi... Monsieur... moi Gabrielle, votre femme!..

RAOUL, *à demi-voix*. Ah! je n'y tiens plus et je veux...

D'HAVRECOURT, *le retenant et à voix basse*. Te priver du plus grand bonheur...

RAOUL, *de même*. Lequel?

D'HAVRECOURT, *de même*. Celui de savoir à quel point tu es aimé!

RAOUL, *s'arrêtant et écoutant*. C'est vrai!..

GABRIELLE, *frappant de nouveau aux carreaux*. J'ai fait ce que vous m'avez demandé... et sans en rien dire à ma mère... je suis venue... me voici... je viens vous demander... l'hospitalité.

RAOUL, *à part*. O ma chère femme!

D'HAVRECOURT. Chut!..

GABRIELLE. Eh bien... il ne me répond pas!.. Est-ce que vous m'en voulez encore, Raoul?.. est-ce que vous êtes toujours fâché?..

D'HAVRECOURT, *à voix basse, et retenant par le corps Raoul qui veut toujours courir au pavillon*. Pas encore, te dis-je!

RAOUL, *à voix basse*. Mais voilà un quart d'heure qu'elle attend!

D'HAVRECOURT, *fort*. Elle t'a bien fait attendre un mois!

GABRIELLE, *grelottant*. Il fait nuit... Monsieur; j'ai froid... j'ai bien froid... je vais m'enrhumer.

RAOUL, *de même*. Elle va s'enrhumer! c'est affreux!

D'HAVRECOURT, *le retenant toujours*. C'est très-bien!.. pour la morale.

GABRIELLE. Ouvrez-moi, Raoul, ouvrez-moi, je vous en prie... (*Frappant du pied.*) Mais ouvrez-moi donc... c'est impatientant!

D'HAVRECOURT. Tu vois!..

GABRIELLE, *vivement et joignant les mains*. Oh! non, non, je ne m'impatiente pas.

RAOUL. Vous voyez...

GABRIELLE. Je ne me fâcherai plus contre vous, cela m'a rendue trop malheureuse!.. mon ami, mon mari, mon bien-aimé... me voilà soumise et repentante... que veux-tu de plus?.. faut-il te l'attester... te le jurer à genoux?..

RAOUL, *qui depuis un instant se débat contre son oncle, s'échappe de ses bras en s'écriant*. Ah! c'en est trop... je n'y tiens plus... Gabrielle... ma femme!..

D'HAVRECOURT, *le laissant aller*. Ça n'a pas de patience!..

GABRIELLE, *poussant un cri*. Dieu!.. Raoul!.. (*Se retournant et s'appuyant toute tremblante sur le balcon.*) Quoi!.. Monsieur, c'est vous!.. comment êtes-vous donc là-bas?..

RAOUL. Et vous... ma chère Gabrielle... là-haut...

GABRIELLE, *avec embarras*. Moi... je ne sais pas... j'étais là... par hasard... (*Une pause.*) Je me promenais... (*Vivement.*) Non... non, pourquoi feindre et pourquoi en rougir... (*Se penchant d'un air soumis.*) Vous avez ordonné, Monsieur, et j'ai obéi... c'était mon devoir!

D'HAVRECOURT. Très-bien, ma nièce... très-bien!

GABRIELLE, *avec effroi*. Et lui aussi!.. (*Raoul s'élance dans le pavillon.*)

SCÈNE XIX.

D'HAVRECOURT, *à droite*. LA MARQUISE, *entrant par le fond*, GABRIELLE, *toujours sur le balcon*, JEANNE.

LA MARQUISE, *entrant vivement*. Ce que l'on vient de m'apprendre est-il possible!..

GABRIELLE, *se retournant vers la croisée et se blottissant*. Dieu! ma mère!

LA MARQUISE. Une femme... à cette heure... chez votre neveu... chez mon gendre.

* Gabrielle fait comme si elle enjambait, avec peine, le balcon qui doit être ouvert de ce côté.
(*Note des auteurs.*)

JEANNE, *à d'Havrecourt, bas.* J'ai fait votre commission.

D'HAVRECOURT. Je le vois bien!..

LA MARQUISE, *regardant vers le balcon.* Eh oui... l'on ne m'a pas trompée..... (*En ce moment la fenêtre s'ouvre, Gabrielle disparaît du balcon.*) elle a beau disparaître. . je l'ai vue... et voilà pour la séparation des preuves authentiques... il ne me manque plus rien...

D'HAVRECOURT. Que des témoins...

LA MARQUISE. Nous les aurons... et je cours confondre les coupables. (*Elle s'élance dans le pavillon.*)

SCÈNE XX.

D'HAVRECOURT, *puis* JEANNE.

D'HAVRECOURT. Que dit-elle?..

JEANNE. Oui, la marquise est partie sans attendre les gens du château à qui elle a ordonné de la rejoindre ici au pavillon avec des flambeaux.

D'HAVRECOURT, *se frottant les mains.* Mieux encore!

SCÈNE XXI.

JEANNE, RAOUL, GABRIELLE, LA MARQUISE, D'HAVRECOURT.

LA MARQUISE, *tenant Gabrielle par la main et la traînant hors du pavillon.* Ah!.. vous ne m'échapperez pas... madame de Nanteuil ou toute autre... qui que vous soyez, nous le saurons!.. (*Lumière à la rampe. En ce moment paraissent au fond deux domestiques portant des torches.*) Dieu!.. que vois-je?.. ma fille!

D'HAVRECOURT, *montrant Raoul.* Et son mari... (*Gabrielle se cache dans les bras de Raoul.*) qui ne pensent guère à une séparation.

LA MARQUISE, *stupéfaite.* Ma fille!.. et comment est-elle montée... là...

JEANNE, *qui a été reprendre son échelle, et regardant la marquise à travers les échelons.* Par l'échelle!

LA MARQUISE, *avec fierté.* Et sa dignité!

JEANNE, *imitant la marquise.* Sa dignité aussi!

D'HAVRECOURT, *à la marquise.* Laissons-les faire... croyez-moi... et ne nous mêlons plus de leur ménage... dans tous ceux qui sont bons, le mari gouverne!

JEANNE, *bas, à Gabrielle.* Et la femme règne!.. (*Vivement.*) sans que ça paraisse!..

CHŒUR.

AIR : *Galop des Gondoles* (Final du 3e acte des HUGUENOTS.)

Voulez-vous
Vos époux
Galants pour leurs femmes,
Voulez-vous
Vos époux
Complaisants et doux!..
Que pour mieux les ranger
Sous vos lois, Mesdames,
Que pour mieux les ranger
Le joug soit léger.

GABRIELLE, *au public.*

AIR du *Piége.*

Heureux un théâtre aujourd'hui,
Quand il voit la foule apparaître;
Il voudrait qu'elle entrât chez lui,
Par la porte... et par la fenêtre...
Chez nous, ainsi, dussiez-vous pénétrer,
(*Appuyant.*)
Oh! tous les soirs, vous en êtes les maîtres;
Et puissiez-vous payer, sans murmurer,
L'impôt. . des portes et fenêtres.

REPRISE DU CHŒUR

FIN DE UNE FEMME QUI SE JETTE PAR LA FENÊTRE.







HÉLOISE ET ABAILARD

OU

A QUELQUE CHOSE, MALHEUR EST BON

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 22 avril 1836.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MICHEL MASSON.

Personnages.

LE DOCTEUR MORTADELLA, dentiste	M. LANDROL père.	L'ABBESSE du couvent de la Visitation	Mlle MILA.
LOISA, sa servante	Mlle WOLF.	UN APPRENTI DENTISTE	M. PRISTON.
ZANNONE, avocat à Florence	M. MARCHAND.	LA TOURIÈRE	Mlle ALPHONSINE.
FLAMINIA ALDINI, sa femme	Mlle MARTHE.	PLUSIEURS SOEURS ET NOVICES.	
ASTYANAX ROBICHON, premier prix de Rome	M. GEOFFROY.		

ACTE PREMIER.

A Milan, chez le docteur Mortadella. — Le théâtre représente un salon; à droite, au premier plan, une croisée, et au second, une porte, à gauche, porte au premier et au second plan; au fond du théâtre, la porte d'entrée; à droite, près de la fenêtre, un guéridon sur lequel il y a un volume relié; à gauche, une table.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MORTADELLA, LOISA.

(*Au lever du rideau, on entend sonner avec force à la porte d'entrée qui est au fond du théâtre.*)

MORTADELLA, *sortant de la porte qui est au premier plan à gauche. Il est en manches de chemise.* Loïsa!.. Loïsa!.. il n'y a pas dans toute la ville de Milan. . un docteur... un savant plus mal servi que moi... Loïsa!.. Loïsa!

LOÏSA, *sortant de la porte qui est au deuxième plan à droite.* Qu'y a-t-il donc, notre maître?

MORTADELLA. Ce qu'il y a? (*On sonne de nouveau.*) Tu n'entends pas que depuis une demi-heure on carillonne à briser la sonnette et à jeter l'alarme dans toute la maison...

LOÏSA. Eh bien, puisque vous étiez là... Pourquoi ne pas ouvrir... moi qui étais à mon ouvrage...

MORTADELLA. Ouvrir en manches de veste... et la dignité!.. et le décorum! on croirait donc que le premier... le plus habile dentiste de la Lombardie n'a pas un seul domestique..... tandis que j'en ai deux, sans compter mon apprenti. (*On sonne encore.*)

LOÏSA, *remontant.* Eh bien... on y va!

MORTADELLA. Attends donc que j'aie le temps de passer un habit.

LOÏSA. V'là que vous me retenez maintenant... et le client qui se morfond, et votre macaroni qui brûle...

MORTADELLA. Mon macaroni... c'est ta faute!

LOÏSA. C'est la vôtre!.. on ne peut pas être cuisinière et portière... (*Se croisant les bras.*) c'est trop à la fois.

MORTADELLA, *passant son habit.* C'est pour ça que tu te croises les bras... (*Le bruit de sonnette redouble.*) car il sonne toujours, ce malheureux ou cette malheureuse... pour implorer le secours de mon art... et s'il s'était en allé... il l'aurait pu!

LOÏSA. Et il reste là!.. Ah ben!.. il n'a pas de chance!

MORTADELLA. Qu'est-ce à dire?

LOÏSA. Que je vais lui ouvrir, Monsieur; tant pis! ça lui apprendra à sonner comme ça...

MORTADELLA, *avec colère, et pendant que Loïsa ouvre la porte.* Loïsa, si ce n'était la mémoire de mon frère, qui vous a placée chez moi, où, depuis deux ans, je vous permets de me servir pour rien... je vous renverrais... je vous chasserais... tant je suis en fureur... (*Prenant un air gracieux en apercevant Zannone qui s'est avancé jusqu'à lui.*) Monsieur... j'ai bien l'honneur de vous saluer...

SCÈNE II.

ZANNONE, MORTADELLA, LOISA.

ZANNONE. Monsieur le docteur Mortadella!

MORTADELLA. C'est moi... Monsieur... dentiste ordinaire de Son Altesse Impériale le prince Eugène, vice-roi d'Italie... Désolé de vous avoir fait attendre... j'ai tant de monde... tant de clients... ils viennent de sortir... (*Montrant la porte à gauche.*) par mon autre escalier... et je m'empresse d'accourir... Vous souffrez beaucoup, grâce au ciel...

ZANNONE. Non, Monsieur...

MORTADELLA, *bas, à Loïsa, avec colère.* Ce que c'est que de faire attendre!.. (*Haut.*) La douleur se sera passée...

ZANNONE. Non, Monsieur...

MORTADELLA, *avec joie.* Elle existe!.. me voici!.. et

vous ne vous apercevrez de rien!.. Je n'arrache pas les dents... je les cueille!

ZANNONE. C'est charmant!.. l'on serait tenté de souffrir... rien que pour son plaisir... Mais je ne sais pas même ce que c'est qu'un mal de dents...

MORTADELLA. Qui diable alors vous amène chez moi?

ZANNONE. Une affaire intéressante qui ne concerne que vous... (*Regardant Loïsa qui a ouvert la fenêtre et observe au dehors.*) que vous seul!

MORTADELLA. Loïsa!..

LOÏSA. Monsieur...

MORTADELLA. Va voir comment se comporte ton macaroni.

LOÏSA, *froidement*. Oh! il n'y a pas à s'en inquiéter... il est maintenant brûlé...

MORTADELLA. C'est égal...

LOÏSA. Totalement brûlé...

MORTADELLA. Raison de plus... pour que tu en fasses un autre... car je tiens à dîner.

LOÏSA, *quittant la fenêtre*. C'est différent!.. On y va, Monsieur!.. on y va... (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE III.

ZANNONE, MORTADELLA.

MORTADELLA, *avançant un siége*. Daignez vous asseoir, Monsieur, je vous écoute...

ZANNONE. Monsieur, je suis de Florence... on me nomme Zannone, avocat...

MORTADELLA. Et vous venez vous établir à Milan.

ZANNONE, *s'asseyant*. M'en préserve le ciel!.. l'empereur Napoléon, roi d'Italie, estime trop peu le barreau!

Air : Vaudeville du *Piége*.

Il déteste les avocats,
Contre l'éloquence il se cabre;
Il ne connait que ses soldats
Et que la puissance du sabre.
Le sabre qui m'est importun,
Est son soutien : la parole est le nôtre;
Et l'Empereur prétend que l'un
Ne doit servir qu'à couper l'autre!

MORTADELLA, *s'asseyant aussi*. C'est un grand homme... un grand génie!

ZANNONE. Et un grand sabre!.. Aussi je suis resté à Florence sous le gouvernement du grand-duc de Toscane... un autre despote qui ne veut dans les familles ni querelles, ni procès.

MORTADELLA. Cela n'est pas possible!

ZANNONE. Notre état est perdu! ni procès... ni querelles... alors je me suis marié!..

MORTADELLA. Pour ne pas vous rouiller tout à fait! je comprends! Mais je ne vois pas, Monsieur, en quoi cela peut m'intéresser...

ZANNONE. Nous y voici... Ma femme est charmante... d'une jeunesse! d'une beauté! d'une ingénuité surtout... mais...

MORTADELLA, *avec finesse*. Oui, ses dents...

ZANNONE. Des perles! Monsieur!.. des perles fines... la plus belle chose du monde... Il n'en est pas de même de sa fortune... laquelle, j'en conviens, est assez médiocre...

MORTADELLA, *avec impatience*. Alors, Monsieur, pourquoi l'avez-vous épousée?

ZANNONE. Parce qu'elle avait des espérances... un procès... Monsieur!

MORTADELLA, *avec humeur*. Que m'importe?

ZANNONE. Un procès de deux millions!

MORTADELLA. Qu'est-ce que ça me fait!

ZANNONE. Que vous pouvez lui faire gagner, Monsieur?

MORTADELLA. Je ne suis pas avocat, Monsieur... je suis dentiste! et mes moments sont précieux. (*Il se lève.*)

ZANNONE. Je le sais bien! Mortadella le dentiste... frère du signor Mortadella, ancien courrier de la malle de Genève à Milan.

MORTADELLA. C'est vrai, mais mon frère est mort depuis deux ans... sans rien me laisser...

ZANNONE. Peut-être!.. si je vous apportais de lui, en guise d'héritage, une somme de vingt mille francs!

MORTADELLA, *revenant vivement*. Vingt mille francs! (*A part.*) Dieu, que ces avocats sont bavards! (*Haut.*) c'est par là qu'il fallait commencer... On va tout de suite au fait.

ZANNONE. Nous y sommes en plein! ma femme, Flaminia Aldini, est nièce et héritière du banquier Aldini, qui, s'enfuyant d'Italie il y a quinze ans, avec sa femme et sa fille, roula à la descente du Simplon, au fond d'un précipice, d'où on le retira mort quelques jours après, lui, sa femme et le postillon, mais aucune trace de la petite fille qui, à coup sûr, a dû être brisée cent fois pour une!

MORTADELLA. C'est juste!

ZANNONE. Mais voilà l'injustice... quand la famille de ma femme a voulu se faire envoyer en possession, on a exigé la preuve du décès de cette petite fille, et comme personne au monde ne pouvait la fournir, le grand-duc a mis les biens du banquier Aldini sous le séquestre et on n'a rien dit... Il n'y a eu ni discussion ni procès! pourquoi? parce qu'il n'y avait pas alors d'avocat dans la famille... mais il y en a un aujourd'hui! un avocat que rien ne décourage, un avocat qui marche toujours à son but!

MORTADELLA, *avec impatience*. Pas en ce moment!

ZANNONE. Je me suis livré à tant de démarches et d'investigations... que j'ai enfin recueilli de divers, les faits suivants: Le jour même de la catastrophe, quelques heures après, la malle de Milan descendait le Simplon, conduite par le courrier Giacomo Mortadella.

MORTADELLA, *à part*. Hein!

ZANNONE. Commencez-vous à comprendre?

MORTADELLA, *essayant de sourire*. Non sans peine... j'ai cru que la malle n'arriverait jamais.

ZANNONE. Les gens du pays m'ont assuré que j'obtiendrais de votre frère... certains renseignements...

MORTADELLA. Qu'il ne peut plus vous donner...

ZANNONE. Mais vous, Monsieur...

MORTADELLA. Moi... je me rappelle en effet avoir entendu raconter à mon frère... qu'il avait un jour, à la descente du Simplon, aperçu à quelques pieds audessous de la route... et comme accroché par un buisson de fleurs sauvages... un enfant dans ses langes!

ZANNONE, *vivement*. C'est cela même!.. l'héritière... la fille du banquier Aldini.

MORTADELLA, *à part*. Quelle découverte! (*Haut.*) Vous en êtes bien sûr?..

ZANNONE. Je l'atteste... Qu'est-elle devenue?.. vous le savez... je le vois... Parlez!.. est-elle morte ou vivante... existe-t-elle encore?

MORTADELLA, *qui pendant ce temps a eu l'air de réfléchir*. Non, Monsieur... non!..

ZANNONE, *lui sautant au cou*. Ah! que je vous embrasse!.. c'était à croire! c'était certain! mais cela ne

suffit pas... et si vous pouvez nous donner la preuve dûment légalisée de la mort de cette enfant...

AIR : Vaudeville de *Turenne*.

A l'instant même, et sur notre héritage,
Nous vous comptons vingt mille francs!
MORTADELLA, *à part*.
J'espère bien en avoir davantage!
ZANNONE.
Car, d'après de tels documents,
Nos droits sont sûrs, reconnus, évidents.
Comment douter qu'un fait existe,
Lorsque pour preuve on apporte au débat
L'éloquence d'un avocat,
Et la parole d'un dentiste?

MORTADELLA, *à part, voyant Loïsa qui rentre*. Dieu! Loïsa!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LOISA, *sortant de la porte à droite, avec une bouteille qu'elle va placer dans une armoire, au premier plan, à gauche.*

LOÏSA. V'là votre dîner, notre maître, qui cette fois est prêt.

MORTADELLA. C'est bon... nous verrons ça plus tard.

ZANNONE. Quelle est cette jeune fille?..

MORTADELLA, *vivement*. Ma cuisinière... une petite sotte... qui vient se jeter au milieu de la conversation. (*A part.*) Et dire que c'est là peut-être une héritière... une riche héritière!.. Je n'y puis croire encore! (*Haut, à Zannone.*) Monsieur, je vais voir parmi les papiers qui m'ont été laissés... si je ne trouverai pas la pièce que vous désirez... et demain...

ZANNONE. Aujourd'hui même... ce soir...

MORTADELLA. Comme vous voudrez... (*A part.*) D'ici là... j'aurai eu le temps de prendre des arrangements. (*Pendant ce qui précède, Loïsa est entrée à gauche. Elle reparait aussitôt, tenant un petit panier à ouvrage, et vient s'asseoir à droite entre le guéridon et la fenêtre.*)

ENSEMBLE.
AIR de *la Fée aux Roses*.
MORTADELLA.
Quelle douce espérance
Déjà me plaît d'avance!
Quoi! vraiment, l'opulence
Serait auprès de moi.
De ma jeune servante
La figure agaçante
Me séduit et me tente,
Et je sais bien pourquoi.
ZANNONE.
Grand Dieu! quelle espérance!
Quelle douce opulence!
Et dans ma main d'avance
Je la tiens, je la voi.
Après si longue attente,
O fortune inconstante,
Dont la beauté me tente,
Tu seras donc à moi!
LOÏSA, *près de la fenêtre et travaillant*.
J' l'ai prév'nu d'avance,
Par ainsi qu'il y pense,
Et qu'ici sa pitance
Brûle ou non, ma foi!
Je n' suis pas méchante,
Mais moi sa servante,
Qu'il gronde et tourmente,
Queuqu' ça m' fait à moi!

ZANNONE, *à Mortadella*.
A ce soir. . et comptez sur moi.
ZANNONE ET MORTADELLA, *à part*.
O découverte qui m'enchante!..
MORTADELLA.
Un air noble, c'est singulier,
Brille malgré son tablier. (*bis.*)
LOÏSA.
Ne pas dîner, c'est singulier!
Lui qui n' sait jamais l'oublier. (*bis.*)
ZANNONE.
A ses soins je puis me fier.
J'aurai cet important papier. (*bis.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.
MORTADELLA.
Quelle douce espérance
Déjà me plaît, etc.
ZANNONE.
Grand Dieu! quelle espérance
Quelle douce, etc.
LOÏSA.
J' l'ai prév'nu d'avance,
Par ainsi, etc.

(*Zannone sort par la porte du fond, et Mortadella par la porte à gauche.*)

SCÈNE V.

LOISA, *seule, assise près de la fenêtre*. Son dîner va encore brûler! et voyez l'injustice des maîtres... il me mettra à la porte!.. Pour ce que je gagne ici... ça me serait bien égal... mais j'en serais fâchée.. (*Montrant la croisée.*) pour cette croisée où il y a un si beau jour pour travailler. Ah! il est déjà à son petit balcon en face.. Travaillons pour qu'il ne croie pas que je le regarde... c'est étonnant que depuis huit jours... je ne puisse pas tourner la tête de ce côté sans rencontrer ses yeux attachés sur les miens .. et la rue est si étroite...qu'on pourrait bien aisément causer... comme il m'en suppliait l'autre jour... mais je ne veux pas... c'est déjà bien assez quand on est ici, à la fenêtre... d'être obligée de l'entendre! (*Poussant un petit cri.*) Ah! il dit qu'il me trouve bien jolie ce matin... (*Tricotant toujours.*) Que ma vue le rend bien heureux... Dame! entre voisins c'est un petit service qu'on peut se rendre... Ah! par exemple... il dit maintenant des choses... je rougis, j'en suis sûre, il va s'en apercevoir... (*Avec indignation.*) Moi! un amoureux! (*Se levant vivement et se tournant vers la fenêtre.*) Non, Monsieur... je n'en ai pas! (*Se retirant.*) Ah! mon Dieu! voilà la conversation engagée... (*Se rapprochant de la fenêtre.*) Non certainement que je n'en ai pas... (*Faisant comme si elle écoutait.*) Vous, Monsieur? vous!.. ah! voilà une idée... à laquelle je ne crois pas... (*Écoutant et répondant.*) Comment? parce que depuis huit jours... vous me regardez du matin jusqu'au soir... voilà une jolie preuve!.. ça prouve seulement... que vous n'avez rien à faire, car si vous faisiez quelque chose... (*A part.*) C'est un moyen de savoir qui il est... (*Écoutant.*) Ah! vous êtes un étranger... un Français... un musicien... Je ne vous le demande pas, Monsieur, je ne vous demande rien.. (*Écoutant.*) Ah! comme voyageur... vous habitez là .. un petit hôtel garni... (*Écoutant.*) Eh mais .. Dieu me pardonne, je crois qu'à son tour, il ose m'interroger... c'est inutile, Monsieur... tout le monde vous dira que je suis en maison... chez M. Mortadella le dentiste... qui ne voit et ne reçoit personne que ses pratiques... (*Écoutant.*) Comment? ça ne vous empêchera pas de vous

présenter... je vous le défends bien... (*Ecoutant.*) Hein!.. vous me priez si je vous vois de ne pas vous trahir... mais du tout... je ne promets rien... car je suis une honnête fille, entendez-vous... Il m'envoie des baisers!.. c'est trop fort!.. (*Fermant la fenêtre.*) et pour vous apprendre... je ne vous verrai plus... (*Elle soulève le rideau.*) Oh! comme à travers les rideaux... il a l'air triste et malheureux... pauvre garçon!.. (*Elle va pour rouvrir la fenêtre.*) Oh! non! non! (*Elle s'éloigne lentement de la fenêtre, pendant la ritournelle de l'air suivant.*)

AIR : *Conservez bien la paix du cœur*

N'y pensons plus! c'est là, je croi,
Le devoir d'une fille sage.
Et toujours, toujours malgré moi,
A mes yeux s'offre son image!
En vain on veut tout employer
Pour éloigner sa souvenance,
En disant qu'il faut l'oublier,
Voilà soudain que l'on y pense!

SCÈNE VI.

LOISA, MORTADELLA, *puis* L'APPRENTI.

MORTADELLA, *entrant en rêvant.* Il n'y a plus à en douter! Ce que je viens de trouver dans les papiers de mon frère, la déclaration des témoins, le procès-verbal dressé par le barigelle au moment de l'événement, joint à ce que ce monsieur vient de m'apprendre... tout coïncide... tout constate d'une manière certaine que... ma cuisinière est une millionnaire.

LOÏSA, *qui pendant ce qui précède a placé la table au milieu du théâtre et se prépare à mettre le couvert.* Comme il a l'air soucieux et de mauvaise humeur.

MORTADELLA, *rêvant toujours.* Elle a dix-sept ans... moi cinquante-cinq... il y a un peu de différence... Bah! l'amour ne connaît point ces distances-là... et si avant qu'elle n'ait le temps de se connaître elle-même... je l'élève de la cuisine au salon... (*S'échauffant.*) Si je l'éblouis... si je la fascine par un changement de fortune aussi inespéré...

LOÏSA. Gare l'orage qui va éclater!.. (*Elle va chercher dans l'armoire, à gauche, la nappe et les assiettes.*)

MORTADELLA, *levant les yeux.* Ah! c'est toi, petite...

LOÏSA. Tiens!.. il n'a plus l'air si méchant... on dirait même qu'il me sourit... eh! oui, vraiment!.. Pauvre homme!.. il n'en est que plus laid... c'est égal...

MORTADELLA, *riant.* Et mon dîner... friponne... mon dîner?

LOÏSA. Grondez-moi si vous voulez, je l'avais oublié... et n'ai pas même achevé de mettre le couvert.

MORTADELLA, *d'un air gracieux.* Pas même le couvert... Elle est charmante!

LOÏSA, *qui a mis le couvert.*

AIR du *Magicien sans magie.*

Servante fidèle,
Je vais avec zèle
Presser le repas.
Et soudain mon maître,
L' dîner va paraître.
Aussi, mon doux maître,
Oh! oui, mon doux maître,
Ne vous fâchez pas.
(*Allant à Mortadella.*)
La faim vous domine!
Mais bientôt ici
Vous verrez la mine
Du macaroni!
Son aspect sans peine
Va vous dérider!
Et la bouche pleine
On n' peut plus grouder. (*bis.*)

(*Elle va chercher, à droite, un plat de macaroni qu'elle apporte à son maître qui s'est assis à table.*)

Servante fidèle,
Vous voyez mon zèle!
Je veux que ce r'pas
Soit digne d'un maître
Qui doit s'y connaître.
Mangez, mon doux maître,
Oui, mangez, mon maître,
Et ne grondez pas.

MORTADELLA. Moi te gronder... ma chère enfant... c'est impossible quand on te regarde. . si gentille et si fraîche...

LOÏSA. Tiens... c'est drôle!.. qu'est-ce qu'il a donc, notre maître?.. Je ne l'ai jamais vu comme ça...

MORTADELLA, *lui prenant la taille.* Et une petite taille si appétissante...

LOÏSA. Pas tant que le macaroni...

MORTADELLA, *mangeant.* Si, vraiment... quoiqu'il soit excellent...

LOÏSA, *naïvement.* Est-il assez salé?

MORTADELLA. Je veux que tu en juges par toi-même... Assieds-toi là.

LOÏSA. Allons donc!.. Moi, notre maître... près de vous, à votre table...

MORTADELLA. Certainement. (*Il se lève et va chercher un siége pour Loïsa.*)

LOÏSA. Est-ce que c'est convenable?

MORTADELLA. Si je le veux... si je l'exige... (*Il se rassied.*)

LOÏSA, *s'asseyant aussi.* C'est différent... Mon devoir est de vous obéir.

MORTADELLA, *tendrement et servant Loïsa.* Oui, Loïsa... de m'obéir en tout... et d'abord, d'avoir pour moi, ma mignonne, l'affection que je te porte...

LOÏSA. Ça ne sera pas long, ni difficile.

MORTADELLA. Car je ne te l'ai jamais dit... mais je t'ai toujours trouvée charmante...

LOÏSA. Ah bien!.. vous cachiez joliment votre jeu!.. Vous me grondiez toujours... vous me trouviez gauche... (*Goûtant le macaroni.*) Le fait est qu'il est bon!.. Maladroite, négligente... (*Goûtant encore.*) Et bien salé.

MORTADELLA, *tendrement et lui prenant la main.* C'était exprès... c'était pour que personne, pas même toi, ne pût soupçonner... l'amour brûlant que tu m'inspires!..

LOÏSA, *se levant.* Monsieur, je demande mon compte... Vous voulez me séduire...

MORTADELLA. Moi!.. Quelle idée as-tu donc de ma moralité?.. Tu te donnerais à moi... que je ne le voudrais pas... que je te refuserais...

LOÏSA, *étonnée, revenant s'asseoir.* Ah bah!

AIR : *Tiens, tiens, tiens, chacun son bien* (de CLAPISSON.)

D'où vient cette belle flamme?

MORTADELLA.

Je n'ai d'autres sentiments
Que de te prendre pour femme
Légitime.

LOISA.

Je comprends!
Vous avez beaucoup de fortune,

Je ne possède que mon cœur!..
Et vous prétendez avec l'une...
Acheter l'autre... non, Seigneur!..
Ça ne peut être,
Gardons, mon maître,
Moi, mon cœur... vous, votre bien!
Tiens, tiens, tiens, chacun son bien.
Je n' veux pas vendre le mien!
(*Se levant.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Épouser votre servante,
On en rirait et longtemps!

MORTADELLA, *se rapprochant de Loïsa.*
Non, je te rendrai savante,
Et comme il faut!

LOÏSA.
Je comprends!
Vous possédez de la fortune,
Je ne possède que mon cœur!
Et vous prétendez avec l'une
Acheter l'autre... non, Seigneur!..
Ça n' peut être,
Gardons, mon maître,
Moi, mon cœur... vous, votre bien!
Tiens, tiens, tiens, chacun son bien,
Je n' veux pas vendre le mien.

MORTADELLA. Quand je te répète que je ferai de toi une grande dame... que je te donnerai des maîtres de chant, des maîtres de danse et surtout de grammaire...

LOÏSA. C'est trop difficile... je ne pourrai jamais!

MORTADELLA. On peut tout quand on aime!

LOÏSA. Quand on aime...

MORTADELLA. Ça viendra... mignonne... ça viendra!. et pourvu que tu n'aimes personne... pourvu qu'il n'y en ait pas d'autres...

LOÏSA. C'est que justement... je crains bien qu'il n'y en ait un autre!

MORTADELLA. Qu'est-ce que j'apprends!.. moi qui suis jaloux!.. (*A part.*) Ça m'est bien égal... mais n'importe! (*Haut.*) Jaloux... jusqu'à la frénésie... et cet autre, si je le rencontre jamais!..

LOÏSA, *avec effroi*. Vous le tueriez?

MORTADELLA. Pour le moins! (*Se retournant vers la porte à gauche.*) Qui vient là?.. mon apprenti... que veux-tu?

L'APPRENTI, *sur la porte du cabinet à gauche*. Un client qui vient de monter par l'autre escalier... et qui vous attend dans votre cabinet.

MORTADELLA. Qu'il attende!

L'APPRENTI. Il a la joue grosse de cela!

MORTADELLA. C'est bon! commence-le toujours!

L'APPRENTI. Que je le commence?.. Ma foi... au petit bonheur! (*Il rentre dans le cabinet.*)

LOÏSA. Au petit bonheur! . Bien petit, en effet... (*A Mortadella, d'un air suppliant.*) Et ce pauvre homme?..

MORTADELLA, *avec colère*. Il ne s'agit pas de lui... mais de l'autre... quel est-il?

LOÏSA. Je l'ignore.

MORTADELLA. Son nom?

LOÏSA. Il ne me l'a pas dit...

MORTADELLA, *à part*. Amourette peu dangereuse... mais c'est égal... (*Haut, et feignant de la colère.*) Je le tuerai... et si je le vois jamais... s'il me tombe sous la main!.. (*On sonne à la porte du fond, et l'orchestre joue l'air de l'entrée de Bazile dans le* Barbier de Séville.) Qui vient encore?.. Pas un moment dans cette maison, pour me mettre en colère!..

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ASTYANAX, *paraissant à la porte du fond, et portant une bourriche sous un bras et deux volailles de l'autre main.*

LOÏSA, *qui a été ouvrir la porte du fond, redescend effrayée, et dit en regardant Astyanax.* C'est lui!.. le jeune homme du balcon...

MORTADELLA, *s'avançant vers Astyanax qui le salue plusieurs fois.* Qu'y a-t-il, Monsieur, pour votre service.

ASTYANAX. Vous ne me reconnaissez pas?.. c'est drôle... ni moi non plus je ne vous reconnais pas... quoique je vous connaisse bien... mais quand il y a dix ans qu'on ne s'est vu...

MORTADELLA. A qui ai-je l'honneur de parler?

ASTYANAX. Au petit Chiarini... votre filleul... fils de Bertuccio, maître de chapelle à Parme.

MORTADELLA. Mon compère et ami Bertuccio?..

ASTYANAX. Avec qui vous avez étudié à Padoue...

MORTADELLA. Et tu viens à Milan... de la part de ton père?..

ASTYANAX. Oui, vraiment! il m'envoie vers vous... avec ce parmesan et ces deux chapons du pays... ça regarde la cuisinière... (*Les donnant à Loïsa qui s'est avancée pour l'interroger.*) Tenez, Mam'selle... (*A Mortadella.*) Et puis encore autre chose... une lettre pour vous...

MORTADELLA. Où il m'explique ses intentions...

ASTYANAX. Oui... il vous prie... comme Milan est une ville dangereuse... de vouloir bien...

MORTADELLA. Te surveiller...

ASTYANAX. Oui, mon parrain... et de me loger chez vous... en payant pension, bien entendu!

MORTADELLA. C'est possible... au grenier!

ASTYANAX, *lui présentant la lettre.* Attendu qu'il veut me transmettre sa place de maître de chapelle... et pour ça, comme il dit, faut encore étudier, non pas qu'en fait de musique... je ne sois déjà en état d'en remontrer aux autres.

MORTADELLA, *prenant la lettre*. Ça se trouve bien! ça me fera une économie... tu donneras des leçons à Loïsa pour qui je voulais chercher un maître.

LOÏSA, *sortant de la cuisine, à droite, où elle a été porter les chapons.* A moi... par exemple...

MORTADELLA. Oui, vraiment... il commencera dès aujourd'hui... je le veux, et quant à la lettre de ton père... (*S'apprêtant à la décacheter, et apercevant son apprenti qui reparaît à la porte du cabinet.*) Qu'y a-t-il?

L'APPRENTI. Deux autres clients... dont une comtesse...

MORTADELLA. C'est bon... j'y vais...

L'APPRENTI. Il ne faudrait pas la faire attendre... parce qu'elle pourrait interroger l'autre... celui que j'ai commencé...

MORTADELLA. Et tu crains qu'il ne parle...

L'APPRENTI, *portant la main à sa joue*. Il ne peut pas... dans ce moment-ci... grâce à moi... mais ça ne tardera pas, et alors...

MORTADELLA, *vivement*. J'y vais... j'y vais... (*A Astyanax.*) Nous lirons la lettre de ton père... plus tard, quand je reviendrai!.. d'ici là... repose-toi... occupe-toi... (*Lui désignant un livre, sur le guéridon, à droite.*) Tiens, voilà un livre. . un livre de philosophie!..

ASTYANAX. Merci, mon parrain!

MORTADELLA. Toi, Loïsa, va préparer là-haut, la chambre de Chiarini, mon filleul, et puis tu redescendras prendre avec lui ta leçon de musique.

ASTYANAX. La première leçon? oui, mon parrain... soyez tranquille...

L'APPRENTI. Monsieur...

MORTADELLA. C'est bon!.. je vais l'achever! (*Mortadella sort par la porte, à gauche, avec l'apprenti. Astyanax suit le dentiste et s'assure, à travers la porte, qu'il s'est éloigné.*)

SCÈNE VIII.

ASTYANAX, LOISA.

LOÏSA, *vivement*. Comment, Monsieur... c'est vous le filleul de mon maître?

ASTYANAX. Silence!.. il peut encore entendre!

LOÏSA. Vous disiez... un Français... un musicien...

ASTYANAX. Ça n'empêche pas... Astyanax Robichon... ex-pensionnaire du Conservatoire impérial... élève de M. Méhul, de M. Catel, de M. Berton... et premier grand prix de l'Institut.

LOÏSA, *vivement*. Par votre talent!

ASTYANAX. Oui!.. et par mon obstination! voilà six ans que je me présente... et, ma foi, pour en finir... ils m'ont envoyé...

LOÏSA. Où ça?

ASTYANAX. A Rome!.. j'y vais de ce pas!.. c'est-à-dire, j'y allais... mais à moitié chemin, ici, à Milan... je vous ai vue... et adieu la musique... la gloire de l'Institut... adieu l'opéra que j'avais déjà commencé... le *Passage de la mer Rouge*... ou plutôt non... je le termine... je le fais jouer à la *Scala*... vous entendrez la *Marche des Hébreux* et le *Chœur des poissons aux fenêtres*, c'est sublime... original... excentrique... ça ira aux nues!..

LOÏSA. La mer!

ASTYANAX. Oui, vraiment... moi aussi! vienne alors la fortune...

LOÏSA. La fortune! Vous n'en avez donc pas?..

ASTYANAX. Je croyais vous avoir dit que j'étais musicien... élève du Conservatoire... (*Avec chaleur.*) Je n'ai rien que des idées musicales... rien... qu'un génie inconnu! rien... qu'un cœur brûlant! un gousset vide et l'espérance!

LOÏSA. L'espérance... de quoi?

ASTYANAX. De tout partager avec vous! c'est si joli la vie d'artiste, quand on est amoureux! on voit tout en beau... c'est ce qui m'arrive depuis que je vous regarde toute la journée à cette fenêtre...

LOÏSA. C'est bon, Monsieur... vous me l'avez déjà dit... mais ce que vous ne m'apprenez pas, c'est... comment vous n'êtes plus là à cette fenêtre... et comment vous êtes ici?

ASTYANAX. C'est un libretto, c'est un poëme tout entier... je descends à Milan, à l'hôtel des *Beaux-Arts*... un hôtel à bon marché, qui m'avait été indiqué par des camarades du Conservatoire... vivent la gloire et les pommes de terre... *quindici scudi*... autrement dit soixante-quinze centimes par jour et par tête... pour ceux qui en ont, et je n'en avais plus depuis que je vous regardais de mon observatoire...

LOÏSA. C'est connu!

ASTYANAX. Mais comment parvenir jusqu'à vous? par quel moyen? il y en avait bien un très-simple : le seigneur Mortadella est dentiste!.. je pouvais me faire arracher une dent... c'eût été un moment de bonheur! mais c'est sitôt fait!.. et puis on ne peut pas renouveler ce plaisir-là tous les jours!.. cependant j'allais m'y résoudre... oui, Loïsa!.. lorsque ce matin, arrive à l'hôtel, par le veturino, autrement dit la patache, le petit Chiarini, fils d'un maître de chapelle de Parme... porteur d'un fromage dudit pays, de deux chapons ci-inclus... et d'une lettre pour son parrain Mortadella le dentiste... enfin toute son histoire qu'il nous raconte jusque dans les moindres détails... et pendant qu'il parle, mon imagination travaille... à peu de frais... je me rappelle une partition de M. Méhul, mon professeur... *Une Folie*... opéra comique en deux actes... vous ne connaissez pas...

LOÏSA. Non, Monsieur.

ASTYANAX. C'est très-joli... un amoureux... c'est moi! qui, pour pénétrer dans la maison d'un cerbère, prends le nom et le costume d'un paysan qu'on attendait... un Picard... c'est Chariani... qui est Italien... et qu'on envoie promener... ce que nous avons fait! mes camarades l'ont emmené pour deux jours au lac de Côme, sous prétexte que le seigneur Mortadella, votre maître, n'était pas à Milan... et n'y serait de retour qu'à la fin de la semaine... et d'ici là, Loïsa... jugez de mon bonheur! deux jours entiers près de vous... à vous donner des leçons de musique... c'est-à-dire, à vous aimer... à vous le dire... et à chanter à deux voix (Tenor soprano) tous les duos amoureux du monde : *Je t'aimerai toute la vie*... c'est de M. Berton, mon professeur... *Tu m'aimeras toute la vie!*..

LOÏSA. Mon maître n'entendra pas de cette oreille-là!

ASTYANAX. Il faudra bien qu'il l'entende... et avec accompagnements obligés... et la main sur le cœur... (*Chantant.*) *Je t'aimerai toute la vie*...

LOÏSA. Il se fâchera...

ASTYANAX. Il ne le peut pas... puisque c'est lui qui me l'a demandé et commandé...

LOÏSA. Vous ne savez donc pas qu'il m'aime?

ASTYANAX. Le vieux?..

LOÏSA. Et qu'il veut m'épouser.

ASTYANAX. Et vous y consentez?

LOÏSA. Ah! bien oui... je lui ai dit que je ne l'aimais pas!

ASTYANAX. Bravo!

LOÏSA. Que j'en aimais un autre!

ASTYANAX, *vivement et hors de lui*. C'est donc vrai... ô Loïsa!

LOÏSA. Du tout... ce n'est pas à vous... c'est à lui que je l'ai avoué, et j'en suis bien fâchée maintenant... car il est en colère... il est jaloux...

ASTYANAX. Comme un Italien!

LOÏSA. Comme un tigre! et il m'a dit, ici même, qu'il vous tuerait... pour le moins!

ASTYANAX, *effrayé*. Pour le moins!.. et que veut-il donc de plus?.. c'est un brutal... un malappris... un homme avec qui il n'y a pas moyen de vivre!

LOÏSA. Ça m'a tout effrayée... et vous aussi... à ce que je vois...

ASTYANAX. Laissez donc!.. je ne dis pas que pour de la bravoure... j'en aie comme un soldat de la garde impériale... ça n'est pas mon état... mais enfin... j'en ai assez pour moi... pour un homme seul... et qu'il y vienne... le dentiste!.. il verra ce que c'est qu'un premier prix de Rome... en colère... en attendant, et puisqu'il me l'a dit, nous pouvons toujours commencer notre première leçon... le duo de tout à l'heure... *Je t'aimerai toute ma vie*... c'est d'*Aline, reine de Golconde*... opéra en trois actes... vous le connaissez?..

LOÏSA. Mais, non, Monsieur!..

ASTYANAX. C'est très-joli... *Tu m'aimeras toute la vie*... et si vous commencez d'aujourd'hui. (*Il la presse.*)

LOÏSA, *se dégageant*. Non, Monsieur... je n'ai pas le temps... mon couvert à ôter... le ménage à ranger... après, nous verrons!

ASTYANAX. Et qu'est-ce que je ferai pendant ce temps-là ?

LOÏSA. Lisez! puisque votre parrain vous a donné un livre...

ASTYANAX. C'est vrai! un livre de philosophie! (*Il s'assied à droite et lit pendant que Loïsa range le ménage.*) *Histoire d'Abailard et d'Héloïse*... ces noms-là ne me sont pas inconnus... mais on a si peu de littérature... au Conservatoire! classes de musique! « *Chapitre premier. Abailard entre chez le docteur* « *Fulbert... en qualité de professeur d'Héloïse.* » Tiens, c'est comme moi aujourd'hui. « *Chapitre II. Abailard* « *devient éperdument amoureux de son élève...* » Toujours comme moi... « *et finit par s'en faire aimer.* »

LOÏSA. En vérité... voilà qui est singulier...

ASTYANAX. N'est-ce pas? une ressemblance pareille... et jusqu'au nom... Loïsa... comme qui dirait Héloïse... et Robichon... au lieu de... Ah! non! Héloïse et Robichon... ça ne va pas.

LOÏSA, *qui s'est rapprochée d'Astyanax.* Et après?

ASTYANAX. Après... « *Chapitre III. Comme quoi le* « *docteur Fulbert trouve le professeur aux genoux de* « *son élève.* »

LOÏSA. Dieu! que j'aurais eu peur! et ça prouve bien, Monsieur...

ASTYANAX. Cela prouve bien que cela peut arriver, et je le conçois aisément, surtout quand l'élève est gentille... et séduisante... comme la mienne...

LOÏSA, *s'éloignant.* Il ne s'agit pas de cela, Monsieur... mais de votre livre.

ASTYANAX. C'est juste! (*Continuant à parcourir le livre.*) « *Chapitre IV.* » (*Il lit des yeux et reste stupéfait.*) Chapitre IV! Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là?

LOÏSA. Quoi donc?

ASTYANAX. Rien... rien... c'est le chapitre IV. (*Fermant le livre, le jetant sur la table et se levant avec résolution.*) Ah! bien, non... non pas... mais est-ce bête à moi de lire un ouvrage comme celui-là, quand on se trouve dans une situation comme la mienne!.. et justement... avec un Italien, méchant et jaloux... comme un tigre.

LOÏSA, *qui vient de tout ranger.* Là! voilà mon couvert rangé, et maintenant, Monsieur, la leçon de chant dont vous parliez.

ASTYANAX, *inquiet.* C'est juste! (*A part.*) Ne fût-ce que pour qu'on ne se doute de rien. Vous n'avez pas de musique ici? (*Fouillant dans sa poche.*) Je dois avoir sur moi... (*Trouvant un air noté.*) Ah! un air français... un air classique.

« Ah! vous dirai-je, maman... »

LOÏSA. Je le sais.

ASTYANAX. Tant mieux, je n'aurai que plus de facilité à vous l'apprendre.

LOÏSA. Avec des roulades!

ASTYANAX. Il ne s'agit pas de roulades, mais de l'expression, ce qui est bien différent. (*Chantant avec âme.*)

« Ah! vous dirai-je, maman...

pour vous, maman, c'est le docteur...

« Ce qui cause mon tourment...

pour moi, c'est la peur de le voir arriver...

« Depuis que j'ai vu Sylvandre...

c'est moi.

« Me regarder d'un air tendre..

c'est le mien...

Mon cœur...

c'est le vôtre...

« Dit, à chaque instant,
« Comment vivre sans amant? »

et cet amant, c'est moi, toujours moi qui veux vous enlever à lui! (*Se jetant aux pieds de Loïsa.*) Oui, Loïsa, je te consacre ma vie et mon amour... tu seras ma femme, le veux-tu?.. dis-moi que tu le veux!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MORTADELLA, *sortant de la porte à droite.*

MORTADELLA. Qu'est-ce que j'entends là?

LOÏSA ET ASTYANAX, *poussant un cri en même temps.* Ah! (*Astyanax s'enfuit par la porte du fond, et Loïsa reste interdite et tremblante.*)

SCÈNE X.

MORTADELLA, LOISA.

MORTADELLA. Ce petit Chiarini, le fils de mon ancien ami!.. (*Allant à Loïsa.*) Que faisait-il là?

LOÏSA. Dame! comme vous le lui aviez ordonné, il me donnait une leçon de musique.

MORTADELLA. A genoux?

LOÏSA. Il paraît que c'est sa méthode!

MORTADELLA. C'est-à-dire qu'à peine arrivé... il vous en contait... (*Mouvement de Loïsa.*) soit!.. je le veux bien... que vous voyant pour la première fois... il se permettait de vous faire une déclaration... (*Même mouvement de Loïsa.*) je ne m'y oppose pas... mais ce qu'il vous disait tout à l'heure...

LOÏSA. Quoi donc?

MORTADELLA. « *Tu seras ma femme!.. le veux-tu?* « *dis que tu le veux?..* »

LOÏSA. Eh bien! après tout où est le mal... c'est un honnête garçon.

MORTADELLA, *avec colère.* Un honnête garçon! (*A part, et cherchant à se contenir.*) Est-ce qu'il se douterait de quelque chose?.. est-ce qu'il aurait deviné sous le bavolet et le tablier de servante... la riche héritière? si je le savais!.. et son père... son père aurait-il, en me l'envoyant, quelques raisons secrètes?.. ces vieux musiciens... ont quelquefois des motifs!.. voyons sa lettre... cette lettre que je n'ai pas eu le temps de lire... (*A Loïsa.*) Donne-moi un fauteuil.

LOÏSA. Oui, notre maître... (*A part, et regardant vers le fond.*) Pauvre garçon... qu'est-il devenu?

MORTADELLA. Qu'est-ce que tu cherches des yeux... lui, sans doute?..

LOÏSA, *résolument.* Eh bien! oui... parce qu'il est plus aimable, plus gracieux... et surtout plus beau que vous!

MORTADELLA, *avec colère.* Plus beau que moi! tu oses me le dire en face...

LOÏSA, *de même.* Eh bien!.. oui, en face... car c'est justement ça qui prouve que j'ai raison.

MORTADELLA, *avec colère.* Loïsa!

LOÏSA. Surtout quand vous vous mettez en colère. (*Loïsa remonte vers le fond.*)

MORTADELLA. Elle dit vrai... cela m'ôte tous mes avantages... remettons-nous et lisons. (*Il s'assied et lit.*) « Mon vieil ami, je t'envoie le petit Chiarini, ton « filleul et mon fils... qui aurait grand besoin d'être « un peu dégourdi. » Eh bien, par exemple! comment les lui faut-il? (*S'apercevant que Loïsa est revenue près de lui et regarde par-dessus son épaule le contenu de la lettre.*) Eh bien!.. qu'est-ce que tu fais là? (*Loïsa s'éloigne, il reprend sa lecture.*) « Quoiqu'il « ne soit guère avancé quant à l'intelligence, ça n'est « pas ça qui l'empêcherait de me succéder... c'est une « autre raison plus grave où ton art et ton amitié « peuvent me servir... » Que diable ça peut-il être? (*Surprenant de nouveau Loïsa qui est revenue à pas de loup derrière lui, de l'autre côté du fauteuil.*) Encore! (*Loïsa s'éloigne; Mortadella lit :*) « La gloire le ré« clame. » (*A lui-même.*) Ah! la conscription... (*Il se lève et continue.*) « La gloire le réclame! et ton filleul « Chiarini, dont l'empereur Napoléon veut faire un « héros, est tellement douillet, que mes prières n'ont « jamais pu le décider à se priver de deux mauvaises « dents, dont la suppression l'exempterait de droit; « ne me le renvoie... qu'après l'y avoir déterminé... » S'il ne faut que cela pour le faire partir... moi qui tout à l'heure l'avais sous la main! (*On jette par la fenêtre une lettre attachée à une pierre.*)

LOÏSA. Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?..

MORTADELLA, *ramassant la pierre*. Un caillou... (*A part.*) avec une lettre!

LOÏSA, *courant à la fenêtre qu'elle ouvre*. Je voudrais bien savoir qui ose se permettre. (*Regardant par la fenêtre et se retirant.*) C'est lui!..

MORTADELLA, *à part, après avoir ouvert la lettre*. Pas de signature!.. C'est de lui. (*Loïsa s'est assise près de la fenêtre, à droite, et se met à coudre. Mortadella lisant à demi-voix.*) « Quand tu seras seule... » Il la tutoie déjà!.. tutoyer une riche héritière! « Quand tu « seras seule, quand ton affreux tyran... ton cerbère « se sera retiré dans son cabinet... ou plutôt dans son « antre, avertis-moi par une petite chansonnette que « tu chanteras négligemment près de la fenêtre... je « monterai alors... » (*S'interrompant.*) Bravo! je le tiens...

LOÏSA, *le regardant*. C'est drôle... il n'a plus l'air en colère!

MORTADELLA. Qu'est-ce que tu fais là?..

LOÏSA. Vous le voyez bien... je raccommode les serviettes de la maison...

MORTADELLA. Travail utile que tu charmes en fredonnant...

LOÏSA. Moi!..

MORTADELLA, *s'approchant de Loïsa, et d'un ton patelin*. Qu'est-ce que tu fredonnais là?

LOÏSA. Moi! rien du tout.

MORTADELLA. Si fait! je t'ai bien entendue; tu chantais!

LOÏSA. Je vous dis que non!

MORTADELLA. Si!..

LOÏSA. Non!..

MORTADELLA. Si!..

LOÏSA. Je me soucie bien de chanter!

MORTADELLA. Mais moi... je m'en soucie... (*Avec insinuation.*) Chante ta petite chanson de *la Marguerite*... (*Mouvement de refus de Loïsa; il reprend avec colère.*) Je le veux!.. et tout de suite!.. Chante à voix haute... ou sinon!..

LOÏSA. Ah! mon Dieu! voilà sa colère qui le reprend... et à propos de chansons... il n'y a pas moyen de vivre comme ça... (*A Mortadella qui fait un geste menaçant.*) Voilà, notre maître... voilà...

AIR : *C'est la corvette* (d'HAYDÉE).

PREMIER COUPLET.

La marguerite,
Modeste et petite,
Est au printemps
La reine des champs!
Sa blanche feuille,
Quand on la cueille,
Dit les secrets
Des amours discrets!
De la prairie, humble devineresse,
Elle est l'oracle à qui l'amant s'adresse...

MORTADELLA, *à part, et parlant sur la tenue de l'orchestre*. J'espère qu'il doit l'entendre!

LOÏSA, *s'approchant de la fenêtre*. Qu'est-ce qu'il a donc à me faire des signes?

MORTADELLA, *se retournant vers Loïsa*. Eh bien?..

LOÏSA, *reprenant vivement la fin de l'air.*

La marguerite,
Modeste et petite,
Est au printemps
Reine de nos champs!
(*A part.*)
Oui, c'est bien lui que je vois là!..
Eh! mais que veut dire cela!
(*Mortadella s'approche, elle reprend :*)
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
(*Elle veut sortir.*)

MORTADELLA, *la retenant et la ramenant près de la fenêtre*. Non!.. non!.. chante encore! il y a un deuxième couplet!

LOÏSA.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est la sibylle
Savante et docile,
Qui dans son sein
Tient notre destin!
Sa voix suprême
Dit tout haut : *Je t'aime*
Un peu... beaucoup!..
Ou bien : *Pas du tout!*
Et mainte fois, ô belle demoiselle,
Tout bas ton cœur est d'accord avec elle...
(*Tenue de l'orchestre.*)

ASTYANAX, *criant du dehors au bas de la fenêtre*. Ça suffit... j'ai compris!

LOÏSA, *à part*. Que veut-il dire?.. (*Courant fermer la fenêtre.*) et quelle imprudence!..

MORTADELLA. Que fais-tu là?

LOÏSA, *toute troublée*. Moi... vous le voyez bien!.. je chante!

La marguerite,
Modeste et petite,
Est au printemps
Reine de nos champs!
(*A part.*)
Oui, c'est bien lui que j'entends là.
Eh! mais que veut dire cela?
(*Mortadella vient à Loïsa, elle continue :*)
Ah! ah! ah! ah! ah!

Êtes-vous content à présent?

MORTADELLA. Très-content? (*On entend sonner au fond.*)

LOÏSA, *étonnée*. Qui sonne là?

MORTADELLA, *à part*. C'est lui!

LOÏSA. Je vais ouvrir!..

MORTADELLA, *la retenant.* Ce n'est pas la peine!.. je m'en charge!.. va achever tes chambres, qui, à l'heure qu'il est, ne sont pas encore faites.

LOÏSA. Oui, Monsieur... (*S'en allant en regardant la porte.*) Qui donc ça peut-il être? (*Elle sort par la seconde porte, à gauche. Aussitôt que Loïsa a disparu, Mortadella ouvre la porte du fond et se trouve caché, aux yeux d'Astyanax, par le battant de cette porte qui ouvre en dedans sur le théâtre.*)

SCÈNE XI.

MORTADELLA, *caché derrière la porte du fond,* ASTYANAX.

ASTYANAX, *descendant mystérieusement le théâtre.* Elle a reçu ma lettre... et ce signal que j'ai compris... m'annonce que je puis me présenter sans crainte... J'en ai malgré cela... et c'est là le délicieux! O battements de cœur d'un premier rendez-vous! quelle cavatine on ferait là-dessus! (*Il chante.*)

« Ah! combien mon âme est émue! »

C'est de M. Catel, mon professeur... dans *l'Auberge de Bagnères.*) C'est très-joli... (*Fredonnant.*)

« Ah! que mon cœur est agité! »

(*Mortadella ferme la porte du fond, donne un double tour à la serrure et met la clé dans sa poche. Il s'avance sans bruit vers Astyanax.*)

ASTYANAX, *se retournant d'un air gracieux.* Ah! c'est elle!.. (*Avec effroi.*) Non, au contraire!.. c'est lui! où me suis-je fourré?

MORTADELLA, *s'avançant vers lui d'un air doucereux et patelin.* Qu'as-tu donc, mon petit Chiarini? tu as l'air fâché de me voir...

ASTYANAX. Quelle idée!.. ça serait plutôt vous...

MORTADELLA. Moi... je comprends... tu me crois furieux... parce que je t'ai trouvé tout à l'heure aux genoux de ma cuisinière...

ASTYANAX. C'est-à-dire... j'avais l'air d'y être... mais en réalité...

MORTADELLA. Et quand ce serait... est-ce qu'il ne faut pas que jeunesse se passe?

ASTYANAX. En vérité!

MORTADELLA, *feignant la bonhomie.* C'est dans le sang... ton père était un gaillard...

ASTYANAX, *essayant de rire.* Voyez-vous ça...

MORTADELLA. J'ai lu sa lettre... et tout ce qu'il me recommande!... (*Lui frappant sur la joue.*) Ce cher petit Chiarini... que je suis aise de le tenir chez moi...

ASTYANAX. Et pourquoi?

MORTADELLA. Je te le dirai tout à l'heure... là, dans mon cabinet... où je vais t'attendre... ne t'impatiente pas? je t'appellerai!.. (*Il entre dans le cabinet, à gauche.*)

SCÈNE XII.

ASTYANAX, *lui parlant encore.* Moi m'impatienter... du tout!.. je ne suis pressé que d'une chose... (*La porte du cabinet se referme.*) c'est de m'en aller... Ce sournois d'Italien, avec son ton patelin et doucereux... « Mon petit Chiarini!.. » m'a tout l'air de manigancer quelque projet diabolique... et le plus souvent que j'irai dans son cabinet... Heureusement... je sais ce que c'est qu'une fugue, et en accélérant le mouvement... *presto... presto...* (*Il s'élance vers la porte du fond et s'arrête.*) Diavolo!.. qu'est-ce que cela veut dire?.. la porte est fermée... fermée à double tour... (*Apercevant Loïsa qui sort de la seconde porte à gauche.*) Ah! Loïsa... c'est vous!

SCÈNE XIII.

LOISA, *avec un plumeau à la main,* ASTYANAX.

LOÏSA. Tiens! vous revoilà ici?

ASTYANAX. Où est le docteur?

LOÏSA. Dans son cabinet, avec son apprenti.

ASTYANAX. C'est un complot!.. et qu'est-ce qu'ils font?..

LOÏSA. Rien!..

ASTYANAX. C'est un complot!.. car ce matin, vous vous rappelez... il a dit qu'il me tuerait!..

LOÏSA. Pour le moins!..

ASTYANAX, *vivement.* Pour le moins!..

LOÏSA. Pour le moins!.. Ah! j'ai une peur!..

ASTYANAX. Et moi donc! Aussi, Loïsa, ma chère petite Loïsa... je voulais vous dire...

LOÏSA, *tendrement.* Que vous m'aimez!

ASTYANAX, *de même.* Oh oui!.. et puis que je voudrais bien m'en aller...

LOÏSA. J'allais vous le conseiller...

ASTYANAX. Mais la porte est fermée... fermée à double tour!..

LOÏSA. Ah! mon Dieu! Et aucune autre issue...

ASTYANAX, *avec effroi.* Aucune?

LOÏSA. Que cette croisée...

ASTYANAX. Qui est située au troisième étage... et ils vont venir!.. Ah! Loïsa... ma bien-aimée Loïsa... comment faire?

LOÏSA, *vivement.* J'ai une idée!

ASTYANAX. Moi aussi!..

LOÏSA. Laquelle?

ASTYANAX. C'est de m'en aller...

LOÏSA. Attendez... là, dans cet oratoire... un moyen de salut... Je reviens... je reviens... (*Elle sort par la seconde porte à droite.*)

SCÈNE XIV.

ASTYANAX, *seul.* Pauvre enfant! elle va prier pour moi... je l'en remercie bien... mais si, en attendant... je pouvais m'en aller!.. c'est mon idée fixe... Et cette croisée... (*Allant à la fenêtre.*) c'est bien réellement un troisième... au-dessus de l'entre-sol encore!.. et le traître... le traître qui va venir... (*Poussant un cri.*) Ah! quelle idée! Une entrée de sbires et de gendarmes... un final avec des chœurs!.. Je suis sauvé! (*S'asseyant à la table et écrivant.*) Écrivons à l'autorité... pour la mettre au fait de la situation... Expliquons-lui nettement ce qui en est... et cette lettre jetée par la fenêtre... et ramassée par le premier passant. (*Il se lève et regarde vers la rue.*) En voilà un... Monsieur!.. Il va trop vite... et ne m'entend pas... Et cet autre en noir... qui marche gravement... ce doit être un avocat, un magistrat... peut-être même un commissaire de police! Dieu m'en fasse la grâce!.. (*Il jette son billet dans la rue.*) La lettre tombe à ses pieds... il se baisse... il la ramasse... victoire!.. Non... il la met dans sa poche... et sans la lire!.. Imbécile!.. (*Criant avec force.*) lis donc... est-ce que tu ne sais pas lire?.. (*Se retirant vivement de la fenêtre.*) Et une porte qui s'ouvre... (*Il retombe anéanti sur la*

chaise.) C'est fait de moi!.. (*Apercevant Loïsa qui revient.*) Ah! Loïsa!.. Loïsa!..

SCÈNE XV.

LOISA, ASTYANAX.

LOÏSA, *à demi-voix.* Je me suis rappelé que là, dans l'oratoire, il y avait le double de toutes les clés de la maison...

ASTYANAX. Et celle de cette porte?..

LOÏSA. La voici...

ASTYANAX, *prenant la clé.* O ingénieux instinct de l'amour, tu ne saurais tromper!..

DUO.

AIR des *Huguenots.*

Le temps s'enfuit, l'heure s'envole.
Entends-tu?.. Les voici venir...
(*Il court à la porte du fond, qu'il essaie d'ouvrir.*)
LOÏSA.
Si vous tardez, on vous immole.
Hâtez-vous... Hâtez-vous de fuir.

ASTYANAX, *parlant pendant que l'orchestre continue à jouer.* Maudite serrure!.. ça ne va pas... ça n'est pas la clé...

LOÏSA, *de même.* Je me serai trompée... j'aurai confondu avec une autre qui lui ressemble. (*Elle s'élance dans l'oratoire, à gauche.*)

ASTYANAX, *écoutant à droite.* Et j'entends marcher dans le cabinet... ils viennent de ce côté... (*Il prend la table, les chaises, tous les meubles de l'appartement, qu'il entasse contre la porte.*) Ah! le guéridon!..

LOÏSA, *sortant de l'oratoire la clé à la main.* La voilà!.. la voilà, cette fois... (*Courant à la porte, qu'elle ouvre.*)

ASTYANAX. Sauvé!..

LOÏSA. Partez!..

ASTYANAX. Oui, je pars pour Rome! où le devoir m'appelle!.. Loïsa... écoute bien ce que je te dis... Je deviendrais M. Méhul ou M. Chérubini... j'aurais fait la partition des *Deux Journées*, qui, à elles deux... (*S'essuyant le front.*) ne valent pas celle-ci, que je t'épouserais... je te le jure...

ENSEMBLE.

AIR des *Huguenots.*

LOÏSA.
Ou misère, ou richesse,
A toi seul ma tendresse,
A toi seul, et sans cesse,
Et mon cœur et mes jours!
Cette clé tutélaire,
Déjouant leur colère,
Saura bien, je l'espère,
Protéger nos amours!
ASTYANAX.
Ou misère, ou richesse,
A toi seule, et sans cesse,
O ma jeune maîtresse,
Et mon cœur et mes jours!
Cette clé tutélaire
A, par un sort prospère,
Déjoué leur colère
Et sauvé nos amours!

(*La porte à gauche est agitée de l'intérieur, mais les meubles qu'Astyanax a placés devant et que Loïsa retient d'une main en faisant de l'autre un geste d'adieu à Astyanax, font obstacle à Mortadella qui veut entrer. Astyanax disparait par la porte du fond.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe à Florence, dans une petite salle du couvent de la Visitation. Portes au fond, porte à droite; à gauche, une tribune à jour, mais fermée par un rideau et donnant sur une chapelle inférieure qu'on ne voit pas. Des siéges; à droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZANNONE, FLAMINIA, *entrant par le fond et s'adressant à une tourière.*

ZANNONE. Oui, ma sœur, veuillez dire à madame l'abbesse que c'est son cousin Zannone, l'avocat... et la signora Flaminia...

FLAMINIA. Qui désirent lui parler...

ZANNONE. Mais qu'elle ne se dérange pas!.. nous pouvons attendre! (*La tourière sort.*) d'autant que j'ai à gronder ma femme... ça occupe toujours!

FLAMINIA. Me gronder! moi, Monsieur!..

ZANNONE. Il n'y a peut-être pas de quoi?.. j'arrive hier à Florence, d'un long et pénible voyage, et je ne trouve à la maison que mon fils... mon fils et sa nourrice... quant à ma femme... partie dès le matin...

FLAMINIA. Pour aller au-devant de vous à vingt lieues d'ici sur la route de Milan!

ZANNONE. Comme c'est spirituel! prendre une route pendant que j'arrive par l'autre!..

FLAMINIA. J'ai cru qu'il n'y en avait qu'une!

ZANNONE. Vous êtes aussi forte sur la géographie... que sur le reste...

FLAMINIA. A qui la faute? tout le monde me disait avant mon mariage: Ah!.. qu'elle est bête!.. ah!.. qu'elle est niaise!.. et vous avez répondu: Tant mieux! ça ne m'inquiète pas! l'amour lui donnera de l'esprit... et moi... j'attends toujours!

ZANNONE. Taisez-vous!

FLAMINIA. Me taire! Je ne fais que ça! c'est toujours vous qui parlez!

ZANNONE. Je parle pour deux!.. je suis avocat!.. mais je consens... je désire que vous répondiez... qu'avez-vous fait hier ne me trouvant pas?

FLAMINIA. La diligence venait d'arriver. Je me suis avancée à la portière de la voiture et j'ai demandé: mon mari... mon mari est-il là? On s'est mis à rire et trois ou quatre voix ont répondu: me voilà... me voilà... mais j'ai bien vu qu'on se moquait de moi et que ce n'était pas vous!..

ZANNONE, *à part.* C'est heureux!

FLAMINIA. Puis, j'ai raisonné et je me suis dit, à part moi: puisque c'est la voiture qui va de Milan à Florence... je vais la prendre pour revenir...

ZANNONE. Idée lumineuse!

FLAMINIA. N'est-ce pas?.. mais au lieu de monter dans la diligence avec tout ce monde qui avait ri à votre nom... j'ai préféré prendre le coupé...

ZANNONE. Où il n'y avait personne... très-bien...

FLAMINIA. Si, une seule personne!

ZANNONE. Une dame?

FLAMINIA. Non! un homme qui m'avait tout d'abord inspiré de la confiance...

ZANNONE. Par son âge?

FLAMINIA. Oui... il était tout jeune et d'une figure très-aimable...

ZANNONE. Est-il possible!.. vingt lieues en tête-à-tête avec un inconnu...

FLAMINIA. Oh non! nous avons fait tout de suite connaissance... car il n'était pas comme vous... il me laissait parler... et nous n'avons fait que causer... J'avais bien envie de lui demander son nom; mais je n'ai pas osé! tout ce que je sais, c'est que c'est un musicien, et qu'il va à Rome et qu'il est très-triste parce qu'il est amoureux!

ZANNONE. En vérité!

FLAMINIA. Amoureux d'une jeune fille charmante! et il trouvait que je lui ressemblais!

ZANNONE, *haussant les épaules*. Allons donc!

FLAMINIA. Dame! il me l'a dit... et faut croire qu'il le sait mieux que vous, ce pauvre garçon!.. la preuve, c'est qu'il s'écriait: c'est elle... c'est elle que je crois revoir, et il me pressait les mains et il m'embrassait...

ZANNONE, *hors de lui*. Par exemple!

FLAMINIA. Vous en auriez été touché!

ZANNONE. Vous laisser embrasser par lui...

FLAMINIA. Ce n'était pas moi qu'il embrassait... c'était elle! je n'étais pour rien là-dedans...

ZANNONE. Il est impossible de pousser plus loin l'abus de l'ingénuité...

Vaudeville de *Voltaire chez Ninon*.

Et moi, morbleu?..

FLAMINIA, *étonnée*.

Mais, entre nous,
En quoi vous touche l'anecdote?

ZANNONE, *avec colère*.

Ah! c'est trop fort!

FLAMINIA.

Que dites-vous?

ZANNONE.

Que vous êtes une idiote!
Et quand on possède, en un mot,
Une sotte, pour sa compagne,
On risque à son tour d'être... un sot!

FLAMINIA, *naïvement*.

Il se peut que cela se gagne.

Je m'en rapporte à madame l'abbesse, votre cousine.

ZANNONE. Taisez-vous! taisez-vous!

FLAMINIA. Toujours ce mot-là!

SCÈNE II.

ZANNONE, L'ABBESSE, FLAMINIA.

L'ABBESSE. Pardon, mon cher cousin, de vous avoir fait attendre!.. j'installais au réfectoire et je recommandais à nos sœurs la jeune fille que vous m'avez adressée hier.

FLAMINIA. Une jeune fille?..

L'ABBESSE. Sur laquelle votre mari m'a promis pour aujourd'hui...

ZANNONE. Des explications qu'il m'a été impossible de vous donner à mon arrivée... et que voici... vous savez, vous qui êtes de ma famille, l'objet du voyage que je viens de faire.

L'ABBESSE. Oui, certes...

FLAMINIA. Mais moi... vous ne m'en avez jamais rien dit!

ZANNONE. Et pour bonnes raisons! (*Bas, à l'abbesse.*) Elle en aurait parlé à tout le monde! (*Haut, à Flaminia et allant à elle.*) Faites-moi le plaisir de vous asseoir là près de cette table... et de ne pas nous interrompre...

FLAMINIA. Et qu'est-ce que je vais faire?

ZANNONE. Vous penserez... si ça vous est possible... enfin... vous vous amuserez à ce que vous voudrez... tenez... tenez... voilà un journal... qu'on vient de me remettre...

FLAMINIA, *à part, assise à droite du théâtre*. S'amuser avec cela!

ZANNONE, *causant à gauche avec l'abbesse, près de laquelle il vient de s'asseoir*. Je présumais qu'un dentiste de Milan, le seigneur Mortadella, pourrait me donner les renseignements qui m'étaient nécessaires; je n'avais été qu'à moitié content de lui, dans une première entrevue, où sa discrétion me parut suspecte, parce que nous autres avocats...

L'ABBESSE. Vous voyez partout des tromperies...

ZANNONE. L'habitude des affaires! et je retournais chez lui, tenter une seconde attaque, lorsque d'une des fenêtres de sa maison, tomba dans la rue une lettre que je ramassai, sans la lire d'abord, mais un instant plus tard... en y jetant les yeux...

L'ABBESSE. Eh bien?

ZANNONE, *fouillant dans sa poche*. Cette lettre... que j'ai conservée, était d'un infortuné, d'un artiste français... qui implorait le secours de l'autorité contre un danger...

L'ABBESSE. Un danger...

ZANNONE, *lui donnant la lettre*. Dont le menaçait la jalouse vengeance du docteur.

L'ABBESSE, *qui a parcouru la lettre*. Ah! c'est affreux!.. et vous n'avez pas couru chez les magistrats...

ZANNONE. A l'instant même... mais trop tard!

L'ABBESSE. O ciel!

ZANNONE. Bien plus encore!.. impossible de retrouver la victime, qu'on avait fait disparaître afin de cacher sans doute un premier crime par un second... ce fut du moins mon opinion... qui prévalut. Le seigneur Mortadella fut arrêté provisoirement... quitte à se justifier plus tard... Je m'étais chargé de visiter, avec le podestat, les papiers du dentiste, espérant y trouver un certain acte de décès qui nous assurait deux millions de fortune... et jugez, chère abbesse, jugez de ma surprise et de mon désappointement en trouvant, en présence du magistrat, les preuves irrécusables que l'unique héritière du banquier Aldini existait encore!.. employée comme servante chez ce même dentiste, qui ne se doutait pas de la haute position sociale de sa cuisinière...

L'ABBESSE. Et c'est bien authentique?

ZANNONE. Parbleu!.. s'il y avait eu moyen de plaider... de contester... vous pouvez vous en rapporter à moi... mais le magistrat se hâtait d'expédier ici, au grand-duc de Toscane, tous les actes et documents dont nous venions de faire la fatale découverte... en même temps il me chargeait, comme tuteur, de conduire ici, à Florence, la jeune fille que j'ai placée hier chez vous... la gaucherie... l'ignorance même... et à laquelle, jusqu'à plus ample informé... il sera prudent de laisser ignorer sa nouvelle situation... et maintenant, chère abbesse, voici l'essentiel... le principal...

FLAMINIA, *qui, pendant ce temps, a lu le journal*. Dieu!.. c'est intéressant! je n'en respire pas!

ZANNONE. Qu'est-ce qui vous émeut à ce point-là?

FLAMINIA, *se levant et apportant le journal à Zannone*. Ce que je viens de lire... et c'est vrai... car c'est dans le journal... voyez plutôt!

ZANNONE, *qui s'est levé, lisant*. « Milan... quinze

« juin... Il n'est bruit dans notre ville, ainsi que dans « toute l'Italie, que de la catastrophe du musicien « français, l'infortuné et trop célèbre Astyanax Ro- « bichon. » (*A l'abbesse.*) L'aventure dont je vous parlais... et que le journaliste raconte avec des détails que moi-même j'ignorais...

FLAMINIA. Mais lisez vers la fin...

ZANNONE, *lisant.* « Il paraît prouvé maintenant qu'il « a survécu au guet-apens dont il a été la victime... « car il a passé dernièrement à Bologne, incognito, « au grand regret de l'impressario de cette ville, qui « espérait lui faire les plus brillantes propositions. On « prétend que la voix superbe, qu'il possédait déjà, « a acquis une pureté et une étendue prodigieuses, et « qu'à Rome, où il est attendu, le théâtre de l'Opéra « et la chapelle Sixtine se le disputent d'avance! »

L'ABBESSE. Je le crois bien!

FLAMINIA. Le fait est que je n'aurais jamais cru qu'il y eût dans les journaux... des histoires aussi curieuses...

ZANNONE. Il suffit... retournez là-bas!

FLAMINIA. Vous n'avez pas un autre journal?

ZANNONE, *à demi-voix.* Voulez-vous bien vous taire et ne pas nous interrompre? (*Se retournant vers l'abbesse pendant que Flaminia s'éloigne.*) Où en étais-je?

L'ABBESSE. A cette jeune fille, qu'en votre qualité de tuteur vous avez placée en cette sainte maison!

ZANNONE. Non sans motifs, car si elle entrait en religion ce serait d'abord une dot de cent mille francs qu'elle apporterait au couvent!

L'ABBESSE. C'est une idée...

ZANNONE. Pieuse!.. aussi dans l'intérêt du ciel, et de la communauté...

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Dans ce séjour, ô vénérable abbesse,
Adroitement sachez la retenir!
Entourez-la de soins et de tendresse,
Flattez ses goûts et son moindre désir,
Pour qu'au milieu d'une ivresse profonde,
A ce couvent son cœur reste attaché,
En y trouvant tous les plaisirs du monde,

FLAMINIA.

Et son salut!..

ZANNONE.

Par-dessus le marché.

ZANNONE. Sans compter que si elle prend le voile, sa fortune, qui lui devient inutile, appartiendrait de droit à Flaminia, ma femme... qui acquerrait par là...

FLAMINIA, *s'avançant.* Quoi donc?

ZANNONE, *impatienté.* De nouveaux droits à mon amour...

L'ABBESSE. Silence!.. voici notre nouvelle pensionnaire.

SCÈNE III.

L'ABBESSE, ZANNONE, LOISA, FLAMINIA.

ZANNONE. Eh bien! ma chère pupille, comment vous trouvez-vous ici?

LOÏSA. A merveille!.. On vient de m'habiller en dame! j'ai une cellule charmante... et je viens de manger de si bonnes confitures!..

ZANNONE, *bas, à l'abbesse.* Elle est gourmande!

L'ABBESSE, *de même.* Le ciel en soit béni!

ZANNONE. De sorte que vous ne regrettez pas Milan?

LOÏSA. Je crois bien!.. là-bas je servais tout le monde, et ici, chacun semble être à mes ordres... tellement que j'en suis honteuse... et puis le seigneur Mortadella...

ZANNONE. Vous grondait toujours...

LOÏSA. Bien pis que cela... il parlait dans les derniers temps de m'aimer et de m'épouser...

ZANNONE. Et vous ne voudriez pas vous marier?

LOÏSA. Ah! non!.. (*A part.*) avec lui!

FLAMINIA. Vous avez bien raison... parce que les maris, voyez-vous...

ZANNONE. Ma femme!

L'ABBESSE, *à demi-voix.* Ne voyez-vous pas qu'elle nous sert?

ZANNONE. C'est juste!

FLAMINIA. Ça vous fait toujours taire...

L'ABBESSE. Tandis qu'ici...

LOÏSA. On ne fait que parler.

ZANNONE. Vous vous en êtes déjà aperçue?

LOÏSA. Je crois bien!

AIR de *l'Ambassadrice.*

Je croyais qu'en un monastère
On priait les jours et les nuits,
Et que le front, sombre et sévère,
Était toujours chargé d'ennuis!
Mais ça n'est pas vrai! ça n'est pas vrai; car
Le bonheur y brille de toute part!
Ce sont des repas
Fins et délicats!
Des bonbons exquis
Et des fruits
Confits!
Le jour au parloir
La gaîté circule,
Et quand vient le soir
On rit au dortoir.
Déjà je connais,
Par la sœur Ursule,
Et tous les secrets
Et tous les caquets!..
Rien n'est amusant
Comme le couvent!
Je trouve le couvent
Charmant!

DEUXIÈME COUPLET.

Je croyais qu'en cette retraite
Le silence était un devoir;
Qu'on n'y parlait jamais toilette.
Enfin... je voyais tout en noir!
Mais ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai; car
Tout, dans ce séjour, charme le regard!
Le linge est si frais,
Les plis si coquets,
Et la guimpe fine a bien ses attraits!
Même j'ai cru voir,
Dans chaque cellule,
Même j'ai cru voir
Un petit miroir!
Déjà je connais,
Par la sœur Ursule,
Et tous les secrets
Et tous les caquets!
Rien n'est amusant
Comme le couvent!
Je trouve le couvent
Charmant!

ZANNONE, *bas, à l'abbesse.* Elle y vient d'elle-même. (*Haut, à Loïsa.*) Vous faites bien de parler ainsi... car il était question de vous renvoyer à Milan...

LOÏSA, *allant à l'abbesse.* Chez mon ancien maître.. je ne le veux pas!

ZANNONE. Vous préférez donc ce couvent?

LOÏSA. Certainement.

L'ABBESSE. Vous désirez y rester?

LOÏSA. Oui sans doute. (*A part.*) En attendant de ses nouvelles...

ZANNONE. Eh bien! mon enfant, ce que vous nous dites là... il faut l'écrire vous-même au prince.

LOÏSA. Bien volontiers... C'est que je ne sais pas écrire... tout à fait... je ne signe que mon nom.

ZANNONE. Cela vaut encore mieux... parce que cette lettre... cette demande... c'est moi qui l'écrirai dans les termes les plus pressants... et c'est vous qui la signerez...

LOÏSA. Aussitôt que vous voudrez. Ah! Monsieur, ah! madame l'abbesse, que je suis heureuse!

L'ABBESSE. Dieu soit loué!.. c'est une vocation décidée.

ENSEMBLE.

AIR des *Mousquetaires de la Reine.*

LOÏSA, *à part.*

Oui, je peux ici
Penser à celui
Qui m'a fait serment
D'un amour constant!
Car il reviendra!
Et puis il sera
Bientôt mon mari,
Et toujours mon ami!

ZANNONE, *bas, à l'abbesse.*

J'obtiens et sans combat tout ce que je désire!
(*A Loïsa.*)
Au prince, en votre nom, nous allons donc écrire;
Vous signerez...

LOÏSA.

Ah! de grand cœur!
Et sur-le-champ! ah! pour moi quel bonheur!

ENSEMBLE.

LOÏSA.

J'ai le doux espoir
De ne plus revoir
Un maître méchant
Et toujours grondant!
Je reste en ces lieux
Où l'on est heureux!
Et, ce qui vaut mieux,
Où l'on gagne les cieux!

ZANNONE ET L'ABBESSE.

Pour nous quel espoir
Se fait entrevoir!
Son cœur y consent,
Elle entre au couvent!
(*A Loïsa.*)
Dans ces lieux pieux
Chacun est heureux!
Et, ce qui vaut mieux,
On y gagne les cieux!

FLAMINIA.

Vraiment le couvent
A plus d'agrément
Qu'un mari méchant
Et toujours grondant!
Oui, c'est dans ces lieux
Que l'on est heureux!
Et, ce qui vaut mieux,
L'on y gagne les cieux!

Zannone, l'abbesse et Loïsa sortent par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

LOISA, *seule.* Je ne comprends rien à tout ce qui m'arrive et d'où viennent les attentions et les prévenances qu'ils ont tous pour une pauvre servante... telle que moi!.. Ma seule inquiétude est de ne pouvoir faire connaître à M. Astyanax Robichon que je suis actuellement à Florence... car s'il m'écrit à Milan, ou s'il y retourne jamais... (*Regardant au fond du théâtre, à droite.*)

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Eh! mais... dans cette maison sainte,
Quel bruit? c'est au fond du jardin!
Sur le sommet du mur d'enceinte,
Quel objet apparaît soudain?
(*Poussant un cri.*)
Ciel!
(*Redescendant au bord du théâtre.*)
Au lieu de pêche, ou de pomme,
De raisin, de pêche ou de pomme
Et comme aux branches suspendu,
Le long de l'espalier j'ai vu...
J'ai vu descendre un beau jeune homme!
Ah! c'est là du fruit défendu!
Sur l'espalier un beau jeune homme...
Ah! c'est là du fruit défendu!

Il me semble que, dans les convenances, je dois crier : au secours! impossible autrement... (*S'apprêtant à crier.*) Au sec...

SCÈNE V.

LOISA, ASTYANAX, *accourant par la droite et mettant sa main sur la bouche de Loïsa, tout en détournant la tête pour voir s'il n'est pas poursuivi.*

ASTYANAX. Taisez-vous!.. Taisez-vous!..

LOÏSA. Astyanax!

ASTYANAX. Oui, Loïsa!

LOÏSA. Je pensais à vous... à l'instant...

ASTYANAX. Et moi toujours! C'est votre idée qui me fait franchir les obstacles et enjamber les murs..... comme dans l'*Amant jaloux*, un opéra-comique en trois actes... Vous ne connaissez pas?

LOÏSA. Non vraiment.

ASTYANAX. C'est très-joli! Mais comment êtes-vous à Florence?

LOÏSA. Je n'en sais rien. Et vous?

ASTYANAX. C'est une histoire qui commence au moment où je vous ai quittée. Quand vous n'avez plus été là... je vous avouerai franchement qu'en descendant les quatre étages, la peur m'a pris.

LOÏSA. Ça commençait déjà au haut de l'escalier...

ASTYANAX. C'est possible... Je voyais toujours notre Italien avec un stylet... parce que les Italiens et les stylets... la nuit, sous un balcon... c'est de rigueur... comme dans tous les opéras!.. Je me disais : il me retrouvera... il me tendra quelque embûche *pizzicato*, en sourdine... et puisqu'aussi bien je devais partir pour Rome... je suis parti la nuit même... moitié à pied... moitié... en rêvant à vous, ô Loïsa!.. ce qui ne m'empêcha pas d'avoir une affreuse courbature en arrivant à Bologne... où je pris forcément une place dans le coupé de la diligence. Je ne vous parlerai pas d'une jeune dame... qui, pendant les vingt dernières lieues, y monta près de moi... Elle était charmante... mais votre souvenir était là en tiers et je me disais : (*Fredonnant.*)

Vainement Almaïde encore
Veut m'enchaîner par ses attraits...

C'est de M. Grétry, dans la *Caravane*... des gens qui voyagent... avec des chameaux... c'est très-joli ! Et en allant ce matin, comme tous les étrangers, au palais Pitti, qu'est-ce que je rencontre... un de nos camarades de Milan et du Conservatoire... le premier prix de clarinette, qui me dit : « Tu ne sais pas? — Non vraiment! — Ta petite servante de Milan... ta passion est ici à Florence. — Ah bah ! »

LOÏSA. J'étais arrivée hier...

ASTYANAX. Avant moi?..

LOÏSA. En poste.

ASTYANAX. Moi en diligence, ça s'explique!.... et l'autre... le premier prix de clarinette... me raconta comme quoi il vous avait aperçue en un beau carrosse... avec un monsieur en noir... qu'alors il vous avait suivie au risque de s'essouffler... parce qu'il n'y a rien de curieux et d'indiscret comme les clarinettes... et qu'il vous avait vue entrer au couvent de la *Visitation* où vous étiez restée.

LOÏSA. Et vous êtes accouru...

ASTYANAX. A la grille, qu'on m'a fermée au nez. « Les hommes n'entrent pas! »

LOÏSA. Et alors?..

ASTYANAX. Alors...

AIR : *Lise épous' l' beau Gernance.*

Avec audace, je passe
Par-dessus une terrasse;
Puis je passe, d'un pied sûr,
Par-dessus un premier mur;
Puis, par-dessus une porte
Je m'élance, et d'un seul coup...
(*Loïsa fait un geste d'effroi, et Astyanax continue avec exaltation.*)
L'amour, quand il nous emporte,
Fait passer par-dessus tout!

LOÏSA. Ah! que c'est bien à vous!

ASTYANAX. Et puis j'avais de bonnes nouvelles à vous annoncer!.. D'abord, en arrivant à l'hôtel des *Muses*... un petit hôtel borgne, où je suis descendu, l'aubergiste, qui lisait le journal, s'est interrompu pour me demander mon nom, et quand j'ai eu dit : *Astyanax Robichon*... il m'a regardé avec un étonnement mêlé d'admiration... Il y a là quelque chose... (*Se frappant le front.*) Je l'ai toujours dit, le cachet du génie..... Même effet à la douane... où je réclamais les miens... mes effets... tous les yeux étaient fixés sur moi! Mais voilà le plus prodigieux et le plus heureux... je trouve en rentrant à l'hôtel deux lettres... l'une du directeur de la *Pergola*, qui était venu en mon absence... il ne veut laisser à personne l'honneur de mon premier début... et m'offre vingt mille francs...

LOÏSA, *stupéfaite*. Pas possible!

ASTYANAX. C'est ce que je me suis dit : comment aurait-il déjà entendu parler de mon opéra du *Passage de la mer Rouge*, dont un acte seulement est fini...

LOÏSA. Par votre ami... le premier prix de clarinette...

ASTYANAX. C'est évident! je n'y avais pas pensé... mais ce n'est pas tout... la supérieure du couvent des Carmélites me demande pour ce soir à ténèbres, une cavatine... une seule cavatine de moi, dit-elle, et elle m'offre trois mille francs comptant... ma foi, j'irai!

LOÏSA. En vérité!

ASTYANAX. Je lui porterai l'air de Pharaon au milieu de la mer, avec accompagnement de chœurs, un chœur de poissons rouges!

LOÏSA. C'est admirable! trois mille francs un morceau de musique, composé par vous!

ASTYANAX. Et il y en aura vingt-trois dans mon opéra! sans compter l'ouverture et les entr'actes! Quand je te disais que la fortune m'attendait au bout du chemin, et voilà qu'elle m'arrive au commencement... aussi ce que je t'ai juré, ma petite Loïsa... fortune et gloire, tout cela est à toi!

LOÏSA. A moi... pauvre fille!.. Ah! je n'oublierai jamais ça, et c'est fini, Monsieur, je vous aime tout à fait!

ASTYANAX.

Vaudeville des *Maris ont tort*.

Ah! mon bonheur ne peut se rendre!

LOÏSA.

Prenez garde! c'est imprudent!
L'on peut vous voir ou vous entendre.
(*Ecoutant vers la droite.*)
On vient, je crois!

ASTYANAX, *la pressant toujours dans ses bras.*

Eh! non, vraiment!

LOÏSA, *se dégageant.*

Et nous sommes dans un couvent!
(*On entend à droite la voix de Flaminia.*)

FLAMINIA, *à l'intérieur*. Oui, je vais le lui dire.

LOÏSA.

Suite de l'air.

D'un amant, la voix et la vue,
Ici, Monsieur, sont des péchés!

ASTYANAX, *entendant marcher, et se cachant à gauche, derrière le rideau du buffet d'orgue.*

Oui... mais la faute s'atténue
Lorsque les péchés sont cachés.
(*Il referme le rideau et disparaît.*)

SCÈNE VI.

ASTYANAX, *à gauche, caché*; LOISA, FLAMINIA, *sortant de la porte à droite.*

FLAMINIA. Madame l'abbesse et mon mari vous attendent, signora.

LOÏSA, *troublée*. Moi!

FLAMINIA. Pour cette signature, vous savez...

LOÏSA. Oui... je l'avais oublié...

FLAMINIA. A moins toutefois... que ce couvent ne vous déplaise et que vous ne teniez pas à y rester.

LOÏSA, *regardant à gauche avec inquiétude*. Ah!.. dans ce moment plus que jamais! (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

ASTYANAX, FLAMINIA.

FLAMINIA, *assise à gauche*. Allons!.. l'abbesse a raison, c'est une vocation décidée, il faut que celle-là soit bien... comme on dit que je suis! car... une fois qu'elle aura pris le voile et prononcé ses vœux... c'est comme le mariage... c'est pour toujours... et toujours, c'est bien long!

ASTYANAX, *sortant de derrière le rideau*. C'est singulier... il me semble connaître cette voix... eh! oui, vraiment, ma jolie compagne de voyage...

FLAMINIA, *poussant un cri*. Le jeune homme de la diligence! Quoi! Monsieur... vous voilà... et par où êtes-vous entré?

ASTYANAX. Par-dessus le mur... pour voir celle que j'aime!

FLAMINIA. Permettez!.. celle dont vous me parliez... ou bien moi...

ASTYANAX. Que voulez-vous dire?

FLAMINIA. Que ce n'est pas la même chose, comme vous le prétendiez! mon mari veut absolument que vous vous prononciez, et moi aussi...

ASTYANAX. Quelle ingénuité!.. ça me rappelle *Annette et Lubin*... un opéra... vous ne connaissez pas?

FLAMINIA. Non, Monsieur; mais je veux savoir décidément si c'est elle... ou moi que vous embrassiez hier?

ASTYANAX. Hier... je ne me rappelle pas; mais en ce moment... il me semble bien que c'est... (*Il l'embrasse.*) vous.

FLAMINIA. Dame! moi aussi!.. mais alors prenez bien garde, parce que mon mari, qui est avocat, est capable de vous faire... un procès, attendu qu'il est colère et jaloux!

ASTYANAX. Lui aussi! il paraît qu'ils le sont tous en Italie!..

FLAMINIA, *montrant la porte à droite*. Il est là avec l'abbesse.

ASTYANAX. Une abbesse... ça doit être sévère.

FLAMINIA. Je crois bien!.. venir dans ce couvent par escalade, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen... vous ne savez donc pas que vous vous exposez à des peines terribles!

ASTYANAX, *à part*. Ah! mon Dieu!..

FLAMINIA. Temoin... un jeune bachelier, Gennaïo Carambola, qui a été condamné à dix ans de prison... il se promenait innocemment dans le jardin des Ursulines; mais, aperçu par une sœur touriere qui a crié au secours...

ASTYANAX, *lui prenant la main*. Mais vous... vous ne crieriez pas?

FLAMINIA, *ingénument*. Oh non! je vous le promets... et quoi qu'il arrive...

ASTYANAX, *à part*. Dieu, que ça serait tentant! mais on peut toujours et sans être infidèle (*Haut.*) comme dans *Joconde*, de M. Nicolo... un opéra en trois actes... vous ne connaissez pas?

FLAMINIA. Non, Monsieur!..

ASTYANAX. C'est très-joli... voilà ce que c'est: Premier acte. (*Il l'embrasse.*) Deuxieme acte. (*Il l'embrasse.*) Troisième acte. Oh! c'est bien différent: voilà! (*Il l'embrasse. Il pousse un cri en apercevant l'abbesse et Zanonne qui paraissent au fond.*)

SCÈNE VIII.

ASTYANAX, ZANNONE, L'ABBESSE, FLAMINIA.

AIR de *la Fée aux Roses*.

ZANNONE.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?
Contre cet inconnu
Tout mon cœur s'est ému...
Je veux qu'il soit pendu!
Ou, pour que ses tourments
Me vengent plus longtemps,
Je le ferai, morbleu!
Brûler à petit feu!

FLAMINIA.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?
Par ce coup imprévu,
Je vois que l'inconnu
A jamais est perdu!
Défendons cet amant
Dont le cœur trop brûlant
Vient, pour moi, dans ce lieu,
Brûler à petit feu!

ASTYANAX.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?
Hasard inattendu!
De frayeur éperdu
Je crains d'être pendu!
Surpris dans un couvent,
Quel châtiment m'attend!
Ils me feront, morbleu!
Brûler à petit feu!

L'ABBESSE.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?
Scandale inattendu!
Pourquoi cet inconnu
Chez nous est-il venu?
C'est sans doute un amant
Dont le cœur trop ardent
Vient pour nous, en ce lieu,
Brûler à petit feu!

ZANNONE. Ma femme, qui, devant moi, se laisse embrasser par un inconnu.

FLAMINIA, *vivement*. Mais, pas du tout, Monsieur!

ZANNONE. Comment, pas du tout...

FLAMINIA. Eh! oui... ce n'est pas un inconnu... c'est ce jeune musicien... ce Français avec qui j'ai voyagé et qui a été pour moi... rempli d'attentions...

ZANNONE. Des attentions de ce genre-là...

FLAMINIA. Dans un bon motif...

L'ABBESSE. Dans un bon motif?..

ZANNONE, *avec colere*. Ah! si avec votre esprit ordinaire vous pouvez me prouver cela...

FLAMINIA. Très-aisément!.. Monsieur qui est musicien... très-bon musicien...

ASTYANAX. C'est vrai!

FLAMINIA. Demandait s'il ne pouvait pas entrer dans la musique du couvent en qualité d'organiste... ou de chanteur...

ASTYANAX *vivement*. C'est vrai!

FLAMINIA, *à l'abbesse*.

AIR : *Que d'établissements nouveaux*.

J'ai promis de l'appuyer fort
Auprès de votre révérence.
Et lui dans un soudain transport,
M'embrassait... par reconnaissance,
Me remerciant, m'a-t-il dit,
De me charger de sa requête.

ASTYANAX, *à part*.

Dieu! que d'adresse et que d'esprit!

FLAMINIA, *à part*.

Et mon mari qui me croit bête!

L'ABBESSE. D'abord, Monsieur, nous ne pouvons admettre dans la musique du couvent aucun homme... aucun homme, entendez-vous?

ZANNONE. Et moi, d'ailleurs, je ne me paye pas avec de pareilles raisons! nous avons d'autres affaires à régler ensemble... (*A demi-voix.*) Votre nom, Monsieur, votre nom?

ASTYANAX, *fièrement*. Je suis à vos ordres... Astyanax Robichon!

L'ABBESSE, ZANNONE ET FLAMINIA, *avec stupéfaction*. O ciel!

ASTYANAX, *à part*. Encore mon nom qui fait des siennes!

LES DEUX FEMMES. Vous êtes Astyanax?..

ZANNONE. Robichon!

ASTYANAX. Musicien français...

L'ABBESSE. Qui venez de Milan?..

FLAMINIA. Et qui allez à Rome...

ASTYANAX. En passant par Florence... (*Voyant Flaminia qui tombe sur une chaise, à droite, et l'abbesse qui s'avance vers lui.*) Mais qu'avez-vous donc toutes les deux... et quelle émotion...

L'ABBESSE. Ah! Monsieur!.. quel honneur!.. quelle fortune inespérée pour le couvent!.. oui, certainement... moi et toutes nos sœurs... je vous parle au nom de la communauté... nous sommes trop heureuses que vous ayez daigné choisir notre couvent...

ASTYANAX. Vous me disiez tout à l'heure qu'aucun homme ne pouvait y entrer!

L'ABBESSE, *vivement*. Certainement, aucun!.. mais vous, Monsieur... vous!

ASTYANAX, *lui donnant une lettre*. Il est vrai que la supérieure du couvent des Carmélites m'a déjà fait faire ce matin des propositions...

L'ABBESSE. Je la reconnais bien là!.. pour l'emporter sur nous!.. mais vous nous devez la préférence... nous l'aurons à tout prix... (*Parcourant la lettre.*) On parle de trois mille livres... nous en donnerons quatre.

ASTYANAX. Est-il possible! (*A part.*) O Loïsa!..

L'ABBESSE. Et nous vous attacherons au couvent...

ASTYANAX. J'accepte!.. et dès que j'aurai eu avec Monsieur... (*Montrant Zannone.*) l'explication qu'il m'a demandée.

ZANNONE, *gaiement*. Et à laquelle je renonce...

ASTYANAX. Mais vos soupçons... vos idées de tout à l'heure?..

ZANNONE. Je n'en ai plus!

ASTYANAX. Et ce voyage d'hier... avec Madame?.. et ma reconnaissance...

ZANNONE. N'ont plus rien qui me choque dans un homme de votre talent. (*Lui tendant la main.*) Touchez là, mon cher maestro, ma femme adore la musique, et je vous donne de grand cœur l'autorisation d'en faire avec elle tant que vous voudrez.

ASTYANAX. Est-il possible!

ZANNONE. Ça me fera même plaisir...

ASTYANAX, *à part*. O privilège du talent!..

L'ABBESSE. Je cours prévenir la communauté...

ZANNONE, *à demi-voix*. Et moi, porter la lettre au prince!

ENSEMBLE.

AIR : *Che gusto* (de l'AMBASSADRICE).

L'ABBESSE ET ZANNONE.

Che gusto!
Que l'avenir est beau!
Au plus tôt, grâce à nous deux,
Loïsa va prononcer ses vœux!
Et nous voilà tous heureux!
Oui, vaincre avec éclat,
Et sans combat,
C'est le talent d'un habile avocat!

ASTYANAX.

Che gusto!
Que l'avenir est beau!
Le sort comble tous mes vœux,
Et de me voir rester en ces lieux,
Chacun d'eux
Paraît heureux!
Auprès de Loïsa,
Moi, me voilà!
Sans rien comprendre à tout ce bonheur-là.

FLAMINIA.

Ah! bravo!
L'incident est nouveau!
Comment deviner, grands dieux!
Que ce modeste et simple amoureux,
Qui brûlait pour mes beaux yeux,
Avait acquis déjà
Cette voix-là,
Et le mérite et le talent qu'il a!

(*L'abbesse et Zannone sortent tous deux par le fond.*)

SCÈNE IX.

ASTYANAX, FLAMINIA, *assise à droite; ensuite* LOISA.

ASTYANAX. Y concevez-vous quelque chose?.. ce mari si jaloux qui s'en va...

FLAMINIA, *sans le regarder*. Pardine!..

ASTYANAX. Et qui nous laisse ensemble!

FLAMINIA, *de même*. Je crois bien!

ASTYANAX. En m'autorisant à vous donner des leçons de musique! aussi quand vous voudrez, signora...

FLAMINIA. Je vous remercie... je n'y tiens pas!

ASTYANAX. Et moi, j'y tiens!

FLAMINIA. En vérité!

ASTYANAX. Ne fût-ce que pour reconnaître tout ce que je vous dois... c'est grâce à vous que me voilà accueilli, établi dans ce couvent... où je pourrai voir tous les jours celle que j'aime!..

FLAMINIA, *se levant et avec impatience*. Je vous prie, Monsieur, de ne plus me parler ainsi.

ASTYANAX. Cela vous fâche?..

FLAMINIA. Oui, Monsieur...

ASTYANAX. Et pourquoi? ce n'est pas de vous qu'il s'agit...

FLAMINIA. Encore!

ASTYANAX. Eh oui! à vous, notre protectrice, je peux tout avouer!

AIR : *Faut l'oublier.*

Celle pour qui mon cœur soupire
Je l'aimais avant de vous voir!
(*Montrant Loïsa qui sort de la porte à droite.*)
Et voilà d'où vient son pouvoir,
Elle-même peut vous le dire.

LOÏSA, *s'adressant à Flaminia.*

Oui, nous avons fait le serment
Que même sort serait le nôtre.
Et, quoi qu'il arrive à présent,
Je n'en épous'rai jamais d'autre!..

FLAMINIA, *la regardant avec intérêt.*

La pauvre enfant!.. la pauvre enfant!..
(*Elle remonte vers le fond.*)

LOÏSA ET ASTYANAX.

Je n'en veux pas épouser d'autre.
J'en fais serment! J'en fais serment!

ASTYANAX. Pas si pauvre!.. car je suis déjà organiste du couvent... et la moindre cavatine m'est payée des sommes fabuleuses... ce n'est plus trois mille, c'est quatre mille livres...

LOÏSA. Et comment cela se fait-il?

ASTYANAX. La réputation... la célébrité qui m'arrivent...

LOÏSA. Après qu'on vous connaîtra... je le comprends... mais avant...

ASTYANAX. C'est ce que je me demande aussi... mais dans les arts la vogue ne s'explique pas... la publicité s'empare de vous... et dans les journaux bientôt, peut-être, mon nom...

FLAMINIA, *revenant et lui indiquant le journal qui est sur la table, à droite*. Oh!.. il y est!..

ASTYANAX. Déjà!.. (*Prenant le journal.*) Oui, vraiment... et en grosses lettres... Astyanax Robichon... (*Le parcourant rapidement.*) Ah! mon Dieu... ah! mon Dieu... mais c'est une fable! une calomnie!.. et cela n'est pas...

FLAMINIA, *vivement*. Comment, cela n'est pas...

LOÏSA, *de même*. Quoi donc? quoi donc?

ASTYANAX. Il n'y a pas un mot!.. pas un seul mot de vrai... et la preuve... (*Embrassant Loïsa.*) tenez?..

FLAMINIA, *stupéfaite*. Comment, Monsieur...

ASTYANAX, *embrassant Flaminia et Loïsa plusieurs fois*. Tenez! tenez!.. tenez!.. tenez!..

LOÏSA. Qu'est-ce que vous faites donc là?

ASTYANAX. Je réclame!.. car je suis d'une colère!..

LOÏSA. C'est la joie qui lui fait perdre la tête...

ASTYANAX. Non, j'ai toute ma tête, toute ma raison.. je suis complétement moi... et je veux le dire à tout Florence, à la communauté, à l'univers entier...

FLAMINIA, *entendant parler au dehors*. Même à mon mari, même à l'abbesse que j'entends!..

ASTYANAX, *à part*. Dieu! qu'allais-je faire? si je parle, si je me justifie... on me met à la porte!

FLAMINIA, *à demi-voix*. Et le sort du bachelier...

ASTYANAX. Carambola!.. je me tais!..

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, L'ABBESSE ET DEUX SŒURS.

L'ABBESSE, *avec joie*. Eh bien!.. vous n'entendez pas!.. la grande-duchesse... quel honneur pour le couvent! elle vient assister à ténèbres.

ASTYANAX. Il ne manquait plus que cela.

L'ABBESSE, *aux deux sœurs*. Allez, mes sœurs, car en sortant de la chapelle, son altesse veut que Loïsa lui soit présentée. (*Loïsa, emmenée par les deux sœurs, sort par la droite. L'abbesse, à Astyanax.*) Et vous, maestro...

ASTYANAX. Je comprends... je vais me mettre à l'orgue...

L'ABBESSE. Non pas!.. non pas!.. la princesse a entendu parler, comme tout le monde, de votre voix... de votre admirable voix... et elle veut vous entendre...

ASTYANAX. Moi!.. par exemple!.. chanter!..

L'ABBESSE, *remontant vers la tribune, à gauche*. Dépêchez-vous? la princesse est assise et tout le monde attend!

ASTYANAX, *bas, à Flaminia*. Ah! j'aime mieux tout avouer...

FLAMINIA, *à voix basse*. Et les dix ans de prison, et le bachelier!..

ASTYANAX, *à part*. Carambola!.. O ciel!

L'ABBESSE. Qu'avez-vous donc?

ASTYANAX. La peur... l'émotion... je ne me sens pas en voix! et la mienne, d'ailleurs, ressemble si peu à ce que l'on entend ordinairement...

L'ABESSE. C'est justement ce dont on veut juger!

FLAMINIA, *à part*. Comme il tremble... allons, puisque décidément il en aime une autre et veut l'épouser, soyons bonne et généreuse et courons...

L'ABBESSE, *à Flaminia*. Nous placer... ne craignez rien, c'est moi qui donne le signal, et l'on ne commencera pas sans nous! (*Elle sort avec Flaminia par le fond.*)

SCÈNE XI.

ASTYANAX, *seul*. Passe pour composer des cavatines... ça ne m'effraie pas... mais les chanter... (*Regardant à gauche et entr'ouvrant le rideau.*) et devant une assemblée comme celle-là... tout le couvent réuni... et la grande-duchesse... et toutes les dames de la cour... sans compter qu'ils s'attendent tous à une voix de soprano... une petite voix flûtée... et moi qui ai une basse taille... c'est trop beau! je suis perdu...

SCÈNE XII.

ASTYANAX, LOISA.

ASTYANAX. Dieu! Loïsa!.. c'est vous?..

LOÏSA. On va me présenter à la grande-duchesse après ténèbres...

ASTYANAX. Ah! les ténèbres... c'est moi qui y suis et en plein... car je n'y vois plus...

LOÏSA. Qu'avez-vous donc?

ASTYANAX. J'ai... que je voudrais bien m'en aller...

LOÏSA. C'est ce que vous me disiez à Milan...

ASTYANAX. Oui, c'est le même refrain... et pourtant ça n'est pas le même air... un air bien plus difficile... et si je pouvais le chanter... en sortir à mon honneur... et après m'en aller avec vous... mais c'est impossible. (*Poussant un cri.*) Si... (*Courant à elle.*) une idée!.. Loïsa... ma petite Loïsa... vous pouvez me sauver.

LOÏSA. Moi!

ASTYANAX. Comme dans le *Bouffe et le Tailleur*, un opéra-comique... de M. Gaveaux... vous ne le connaissez pas?

LOÏSA. Non!

ASTYANAX. C'est très-joli! (*On entend de la chapelle inférieure une petite sonnette.*) C'est le signal... il faut commencer... chantez! chantez!.. ou nous sommes perdus!

LOÏSA. Moi chanter... et quoi donc?

ASTYANAX. Tout ce que vous voudrez... vous êtes Italienne... il est impossible que vous ne sachiez pas une chanson... un air... un tra la la... avec quelques roulades...

LOÏSA. Je ne sais que cet air que nous étions en train d'étudier à Milan...

ASTYANAX.

Ah! vous dirai-je, maman.

Ce ne sont guère des paroles d'oratorio... mais c'est égal! c'est en français... ils ne comprendront pas!.. et puis vous prononcerez en cantatrice... en grande cantatrice...

LOÏSA. Comment ça!

ASTYANAX. De manière à ce qu'on n'entende pas une syllabe... pourvu que vous chantiez avec votre âme... et surtout avec votre voix de femme... (*Trois coups de sonnette.*) Entendez-vous ce silence... on nous attend... commençons!.. commençons! à vous toute seule... (*Loïsa chante l'air:* Ah! vous dirai-je, maman, *avec des variations et quelques traits brillants pendant lesquels Astyanax l'encourage et l'applaudit.*)

ASTYANAX. Brava!.. Brava!.. (*A Loïsa.*) J'entends monter... on vient... disparais! disparais!.. (*Elle sort vivement par le fond, Astyanax se jette dans un fauteuil.*)

SCÈNE XIII.

ASTYANAX, L'ABBESSE, FLAMINIA, DAMES DE LA COUR ET LES NONNES DU COUVENT.

CHŒUR.

AIR : *Vive! vive l'Italie!*

Vive! vive la musique
Et son effet sympathique!

On voit son pouvoir magique
En tous lieux
Victorieux!

L'ABBESSE ET LES NONNES. Ah! c'est divin... c'est admirable!..

L'ABBESSE, *présentant une bonbonnière à Astyanax qui s'essuie le front et qui tousse*. Vous êtes fatigué?..

ASTYANAX, *puisant dans la bonbonnière et croquant des pastilles*. Un peu... un peu, ma révérende... mais si son altesse et vous n'êtes pas trop mécontentes...

L'ABBESSE. Enchantée.. ravie... la princesse veut que ce soir dans son salon vous lui chantiez encore le même air...

ASTYANAX, *à part*. O ciel!

FLAMINIA, *bas, à Astyanax, d'un air de dédain*. C'est donc vrai, Monsieur?.. et moi qui venais de parler pour vous...

L'ABBESSE. Je veux, ainsi que toutes nos sœurs, vous embrasser.

LES NONNES, *l'entourant*. Oui, mon frère!.. moi! moi!..

ASTYANAX. L'une après l'autre, à commencer par madame l'abbesse...

L'ABBESSE. Nous le pouvons, je l'espère?..

FLAMINIA. Oh! certainement! (*Apercevant Zannone qui entre en ce moment avec Loïsa.*) Ah! mon mari...

ASTYANAX. Loïsa!..

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LOISA, ZANNONE.

LOÏSA, *tenant une lettre à la main*. Oui, Monsieur, un paquet cacheté qui arrive à mon adresse!

ZANNONE, *regardant le cachet*. C'est la réponse du grand-duc à votre demande, (*L'ouvrant.*) et comme tuteur, si vous me permettez...

LOÏSA. Certainement!..

ZANNONE, *lisant*. « Mademoiselle, vous m'avez fait « part de votre vocation pour le couvent. »

LOÏSA ET ASTYANAX. Ah! mon Dieu!

ZANNONE, *continuant*. « Laquelle m'a été attestée « par votre tuteur. » (*A part.*) Je triomphe!.. (*Continuant.*) « Mais sa femme, la signora Flaminia, qui « est une femme d'esprit... » (*Avec étonnement.*) Ma femme!.. « vient de me faire connaître une autre vo- « cation dont vous n'osiez parler et que j'approuve « avec d'autant plus de plaisir que tous les bruits ré- « pandus par les journaux italiens sur le compte de « M. Astyanax Robichon, sont complètement faux! »

TOUS, *excepté Loïsa*. O ciel! (*L'abbesse et les nonnes qui s'étaient rapprochées pour écouter la lecture de la lettre reculent vivement et avec effroi.*)

ZANNONE. Ce n'est pas possible!.. (*Continuant.*) « C'est ce qui résulte des interrogatoires et déclara- « tions du docteur Mortadella de Milan, qui vient « d'être mis en liberté... et déclaré complètement in- « nocent... » (*Avec colère.*) Qu'est-ce que ça signifie?

ASTYANAX, *prenant la main de Loïsa*. Que le prince dit vrai...

ZANNONE. Mais cette autorisation que j'ai donnée?..

ASTYANAX. Je ne m'en suis pas servi... car voilà celle que j'aime... que j'épouse... et si jamais avec mes opéras j'arrive à faire fortune...

L'ABBESSE. Vous n'en avez pas besoin!

ZANNONE. Elle a cent mille livres de rentes!

LOÏSA. En vérité!

FLAMINIA. Eh! oui, vraiment... cousine...

ASTYANAX. Eh bien! c'est trop pour un artiste... surtout quand il a du talent... et si ma femme y consent...

LOÏSA, *à Flaminia*. Nous partagerons, cousine.

ASTYANAX. Si monsieur l'avocat consent cette fois au partage!

ZANNONE. J'autorise.

CHŒUR.

AIR : *Vive! vive l'Italie!*

Vive! vive la musique
Et son effet sympathique!
On voit son pouvoir magique
En tous lieux
Victorieux!

LOÏSA, *au public*.

AIR : *Ah! vous dirai-je, maman.*

Ah! vous dirai-je, à présent,
Ce qui cause mon tourment :
Comment vivre sans vous plaire...
Et surtout sans...
(*Faisant le geste d'applaudir.*)
Je l'espère.
Vous comprenez, à présent,
Ce qui cause mon tourment.

REPRISE DU CHŒUR.

FIN DE HÉLOÏSE ET ABAILARD.

23967

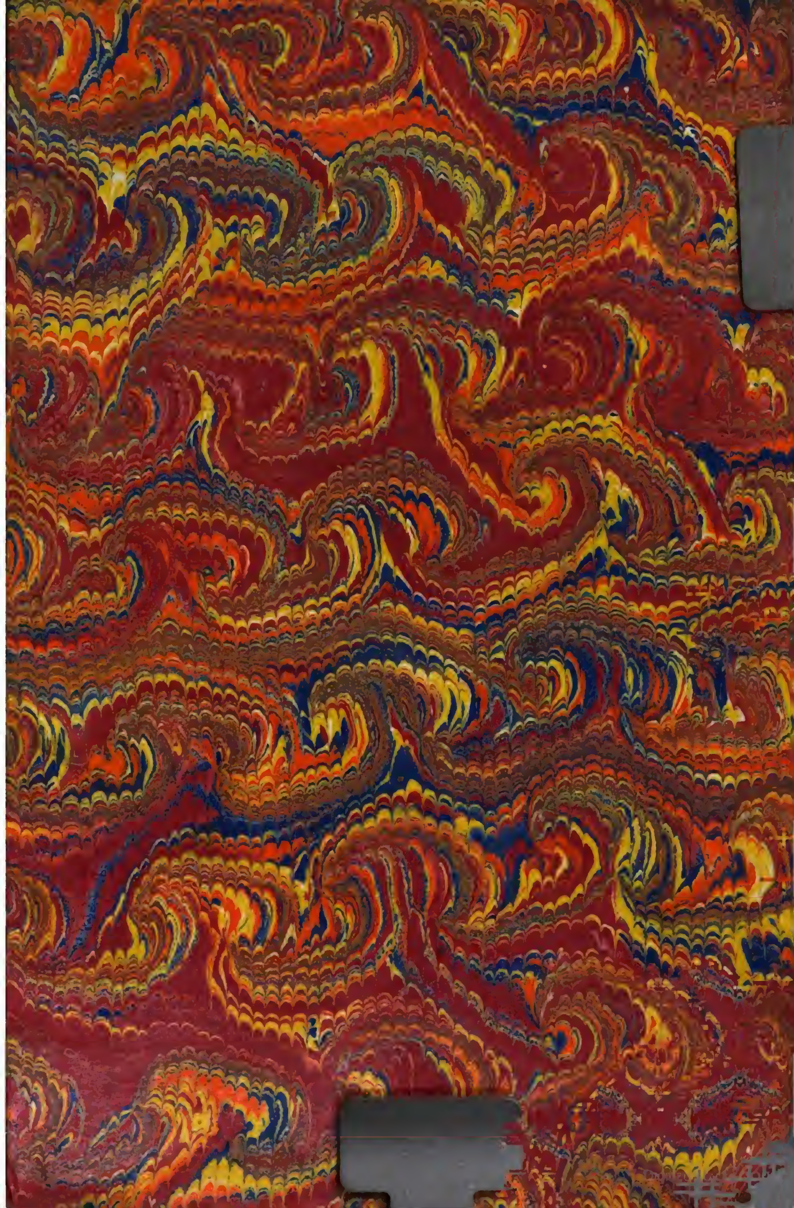
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.






BIBLIO
SCA